



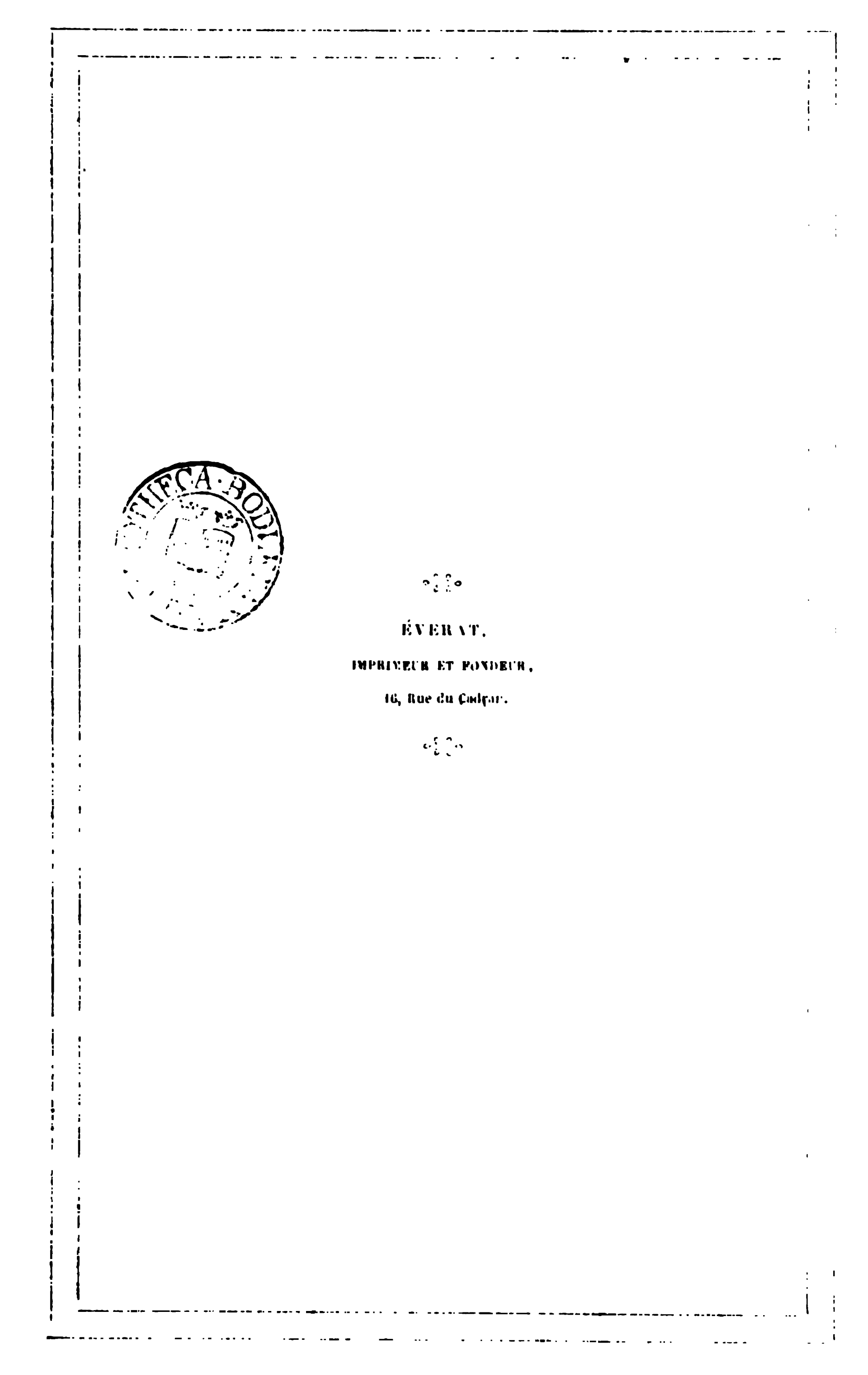




L'IMITATION

DE

JÉSUS-CHRIST.



ÉVERAT,
IMPRIMEUR ET FONDEUR,
16, Rue du Cadran.

L'IMITATION

DE

JÉSUS-CHRIST,

TRADUCTION NOUVELLE,

DE M. L'ABBÉ DASSANCE,

CHANOINE HONORAIRE DE MONTAUBAN,

Avec des Réflexions tirées des Pères de l'Église, et de Bossuet, Fénelon, Massillon et Bourdaloue;

ILLUSTRÉE PAR MM. TONY JOHANNOT ET CAVELIER;

DÉDIÉE

à Monseigneur l'Archevêque de Paris.



PARIS,

L. CURMER, ÉDITEUR,

25, RUE SAINTE-ANNE.

—

1836.


BIBLIOTHECA BODLEIANA

A Monseigneur

HYACINTHE-LOUIS DE QUÉLEN,

ARCHEVÊQUE DE PARIS.

Monseigneur,

Un pieux solitaire, caché dans l'obscurité d'un cloître, inconnu au monde, *et ne sachant que Jésus crucifié,* s'est proposé d'offrir ce divin modèle aux hommes *qui ne veulent point périr*; et ses paroles, pleines de grace et de vérité, ont produit dans les ames simples et bien préparées les fruits les plus abondans de vie. Son ouvrage a mérité d'être nommé après l'Évangile. Partout il a obtenu les suffrages universels, et on a vu la sagesse du siècle recueillir plus d'une fois avec respect ses leçons, s'étonner de l'élévation de ses maximes, admirer la sainteté de ses préceptes, applaudir à la perfection de ses conseils, et confesser que l'*Imitation de Jésus-Christ* renferme je ne sais quoi de tendre et d'affectueux qui console toutes les douleurs et essuie toutes les larmes. Mais tandis que le secret de ces beautés ravissantes est perdu pour *l'homme insensé dont le cœur, semblable à un vase brisé, ne peut contenir aucune sagesse, il se révèle*, dit l'Esprit saint, *à l'homme prudent qui aime à louer et à appliquer toute parole sage qu'il aura entendue.* Jamais cette parole ne fut mieux louée et mieux appliquée que dans ces jours mauvais où un Pontife, annonçant les

mystères du royaume de Dieu aux ames qui lui sont confiées, a puisé, comme l'auteur de l'*Imitation*, ses pensées, ses expressions, ses couleurs et ses images dans ces sources vivifiantes dont les eaux rejaillissent jusqu'à la vie éternelle. Mais combien cette application est encore plus frappante, lorsque, marchant sur les traces d'un Dieu pauvre et persécuté, il a appris tout ce qu'il devait souffrir pour son nom, et qu'il a su, du sein de sa pauvreté profonde, nourrir celui qui manquait de pain, et se constituer l'appui de l'orphelin!

Puisse, Monseigneur, cette nouvelle traduction que je dépose aux pieds de Votre Grandeur, reproduire quelque chose du charme, de la douceur et de l'onction du texte original! Puisse-t-elle, enrichie des réflexions que j'ai choisies dans les Pères et dans nos plus célèbres orateurs chrétiens, éclairer et diriger les esprits, changer et sanctifier les ames, consoler et réjouir les cœurs!

Je suis, avec le plus profond respect,

Monseigneur,

De Votre Grandeur,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

N. DASSANCE,

Chanoine honoraire de Montauban,
et Vicaire général de Montpellier.



PRÉFACE.

De tous les ouvrages inspirés par la religion, il n'en est point, après l'Écriture, de plus utile, de plus estimé, et de plus généralement répandu que l'*Imitation de Jésus-Christ*. C'est dans ce livre que la piété chrétienne aime à puiser ses lumières, l'âme affligée ses consolations, le pécheur repentant la miséricorde, l'infortuné la résignation dans ses maux, et celui qui a faim et soif de la justice, l'aliment divin qui répare ses forces et lui rend sa beauté première. Portant toujours ses regards sur Jésus, le consommateur de sa foi, le pieux auteur nous détache d'un monde périssable et de ses joies mensongères; il nous invite à le suivre dans cette région intérieure et spirituelle où l'on n'entend que la voix du Bien-Aimé; et soit qu'il soulève d'une main habile notre profonde misère, soit qu'il nous rappelle notre grandeur primitive, et nous indique les moyens d'atteindre à nos sublimes destinées, il nous abaisse sans nous dégrader, nous relève sans nous inspirer un fol orgueil; et il nous ouvre les sentiers de la paix sans nous laisser égarer dans les ombres de la mort. C'est ainsi qu'après avoir embelli et paré notre âme de grâce, de

vertu et de sainteté, il nous fait contempler les richesses du sanctuaire, et qu'il nous permet de nous asseoir à la table sacrée pour y goûter les douceurs que Dieu a réservées à ceux qui l'aiment. Ici le langage de l'auteur s'élève avec son sujet. Les entretiens du Verbe avec l'âme fidèle, l'excellence du sacrement de l'autel, la dignité du sacerdoce, les transports, les désirs brûlans de la créature vers son Dieu, le respect profond qu'elle doit apporter aux mystères de la foi, toutes ces merveilles de la loi d'amour, l'auteur de l'*Imitation* les retrace dans un style plein d'éclat et de magnificence dont les livres saints et les Pères lui ont fourni les couleurs et les images.

Ce n'est donc pas déparer cet ouvrage que d'y joindre des réflexions tirées des plus célèbres docteurs de l'Eglise et de nos meilleurs orateurs chrétiens; plus d'une fois elles paraîtront la suite naturelle du chapitre, et les personnes d'un goût délicat reconnaîtront que le pieux auteur, loin d'être effacé par ce redoutable voisinage, a possédé au degré le plus éminent, comme ces génies immortels dont s'honore le christianisme, une profonde connaissance du cœur humain, une noble simplicité, et surtout cette onction céleste qui prouve que l'esprit de Dieu parlait aussi par sa bouche.

L'Imitation de Jésus-Christ fut traduite en français peu de temps après qu'elle eut paru ; mais ces premières versions sont difficiles à lire, et ne sont guère consultées que des savans et des bibliographes qui font une étude spéciale de tout ce qui peut les aider à découvrir le mécanisme de notre langue, et à suivre ses progrès et ses modifications. La traduction que le garde-des-sceaux Marillac publia en 1621 réunit, à beaucoup d'exactitude et de fidélité, la force, la concision, la candeur, et quelquefois le tour poétique de l'auteur latin. Celle de Sacy n'est qu'une paraphrase élégante où l'on cherche vainement la délicatesse et l'aimable simplicité du texte original. Cependant c'est son travail qui a servi de base à un libraire de Paris, nommé Jean Cusson, dont la version, si faible et si décolorée, est réimprimée depuis plus de cent ans sous le nom du Père Gonnelieu, auteur seulement des pratiques et des prières. Le Père Lallemant entreprit, à l'âge de quatre-vingts ans, une nouvelle traduction estimée pour son exactitude, mais qui se ressent de la vieillesse du traducteur. Beauzée et Lambinet ont mieux exprimé les pensées de l'auteur dans un style pur, correct, élégant; et il nous semble qu'on n'a pas rendu assez de justice à ces deux écrivains que leurs successeurs, peu scrupuleux, ont mis largement à contribution sans jamais les citer.

Parmi les traductions les plus récentes, on distingue celles de MM. Gence, Genoude, La Mennais, Jauffret et Rochette. On sait que M. Gence s'est occupé toute sa vie de l'*Imitation* dont il a donné une excellente édition latine; et sa traduction française, d'une rare fidélité,

reproduit assez souvent avec bonheur le style et le langage de l'auteur. Le travail de M. de Genoude, loué à son début par d'habiles critiques, a essuyé depuis de violens reproches. Mais c'est injustement qu'on l'a accusé de n'avoir fait que copier et rajeunir quelquefois la traduction du Père Lallemant. Un examen attentif de ces deux versions nous a prouvé qu'elles diffèrent en beaucoup de points, et nous osons même dire, malgré l'autorité imposante de M. de La Mennais, que M. de Genoude a mieux fait que de corriger les versions anciennes, et que les derniers livres sont au moins aussi bien traduits que les premiers. La traduction de M. de La Mennais est faite de verve et de talent; et, dans les morceaux difficiles, il nous paraît supérieur à tous ceux qui l'ont précédé et suivi dans la même carrière. M. Jauffret, convaincu qu'en voulant suivre la touchante simplicité de l'auteur, quelques uns ne rendaient pas ses pensées avec assez de précision et d'énergie, et que d'autres, s'efforçant de l'imiter sous ce dernier point de vue, en diminuaient le naturel et l'onction, a cherché à éviter ces défauts; d'ailleurs il avoue avec candeur qu'il ne s'est pas fait scrupule de mettre à contribution les traductions de ses devanciers, et de reproduire l'expression qu'ils ont adoptée, quand il n'a rien trouvé de mieux à lui substituer pour exprimer la pensée de l'original. M. l'abbé Rochette, en consultant les traductions les plus estimées, a essayé de réunir les avantages de chacune d'elles; il a été heureux dans ses choix, et il a fait preuve d'un esprit judicieux.

On pourra donc s'étonner de notre hardiesse à publier une nouvelle traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ*, et on nous demandera quels sont nos titres pour espérer qu'elle sera favorablement accueillie du public. La modestie des préfaces, a dit un critique plein de goût et de talent, est tellement discréditée, que nous épargnerons au lecteur toutes ces protestations, quelque sincères qu'elles soient, et nous répondrons avec franchise, que les meilleurs traducteurs laissent toujours quelque chose à désirer, et qu'ils n'ont pu très-souvent que faciliter les moyens de faire mieux à ceux qui viendraient les derniers. Nous avons, eu aussi un secours précieux dans les lumières et l'obligeance d'un ecclésiastique aussi recommandable par ses talens que par ses vertus; il a bien voulu nous communiquer une traduction qu'il avait faite des deux premiers livres de l'*Imitation*, et que de nombreuses occupations ne lui ont pas permis d'achever. Il nous a permis de lui soumettre toutes nos difficultés, et, sans le concours que nous avons trouvé dans ses remarques judicieuses, nous avouons que notre travail eût été bien plus imparfait.

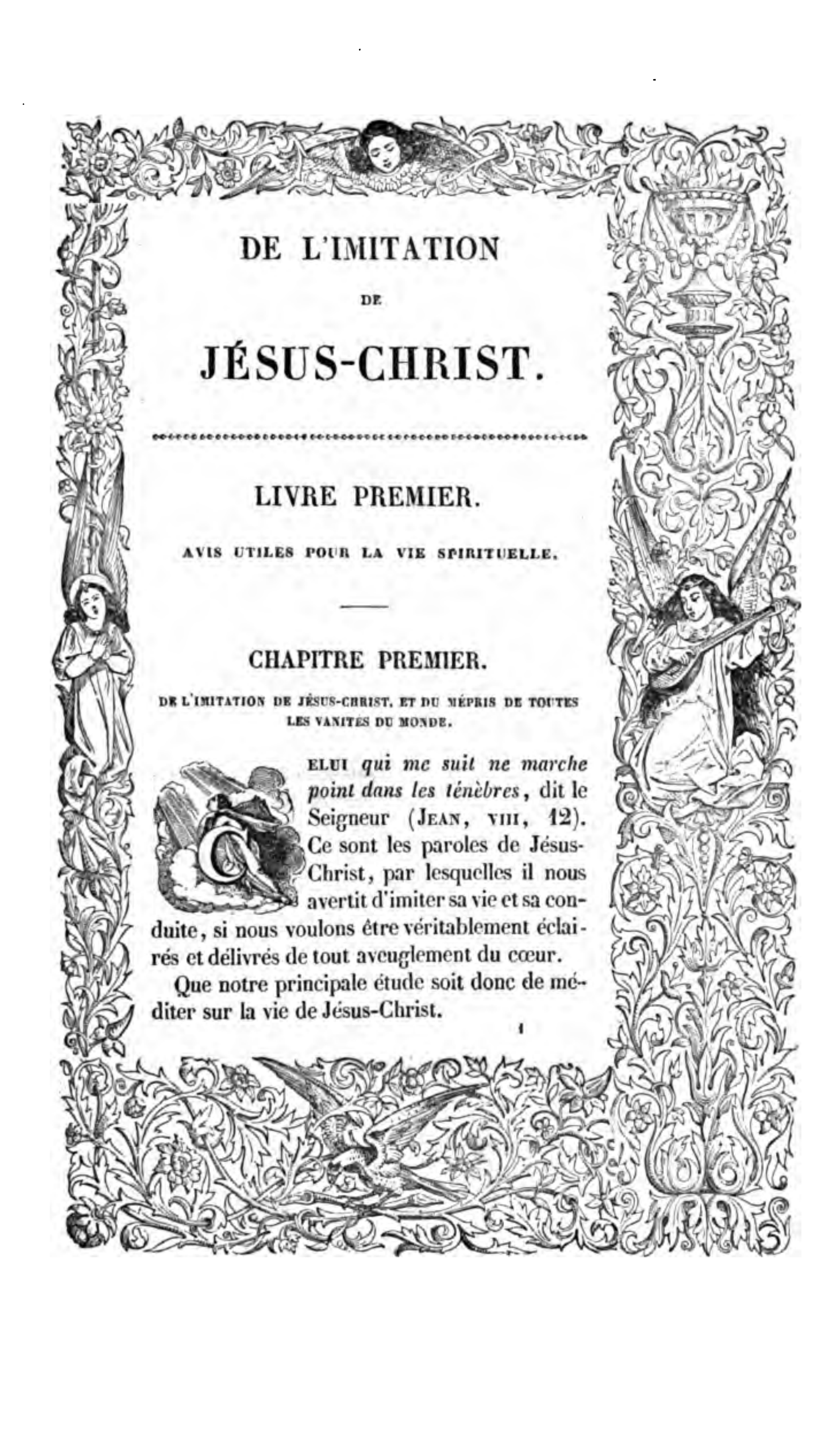
Nous n'examinerons pas ici quel est l'auteur de l'*Imitation*. Ceux qui veulent approfondir cette matière, pourront suivre l'histoire de cette controverse dans M. de Gregory et dans M. Gence qui s'est livré pendant cinquante ans à des recherches très-étendues sur l'auteur et sur le texte de

l'*Imitation*, pour la restituer à Jean Gerson, célèbre chancelier de l'Université de Paris. On annonce dans ce moment la publication d'un nouveau manuscrit qui fixerait toutes les incertitudes; et, quoiqu'il nous semble bien difficile qu'on parvienne à lever entièrement le voile dont s'est enveloppé celui qui a pris pour devise : *Ama nesciri*, et que l'obscurité dont il a enveloppé son nom paraisse ajouter à la vénération publique, nous n'en féliciterons pas moins le savant judicieux à qui nous devrons la solution d'un des plus difficiles problèmes d'histoire littéraire qui ait exercé jusqu'à ce jour la sagacité des érudits.

Nous avons orné cette édition de tout le luxe de la typographie et des gravures, pensant avec raison qu'on nous saurait gré d'avoir attaché ces brillans accessoires *au plus beau livre qui soit parti de la main d'un homme*. Des personnes éclairées et d'une véritable piété nous ont déjà félicité sur l'opportunité de notre publication. Et certes, quand les hommes, lassés dans les voies de l'iniquité, se plaignent avec amertume que la lumière de la justice n'a pas lui pour eux, et que le soleil de l'intelligence ne s'est pas levé pour les éclairer, ne convient-il pas de leur indiquer un guide sûr et infaillible qui *dirige leurs pas vers la cité du Dieu vivant où sont réunis les premiers-nés de l'Église*[a]*?* Tout souffre, tout gémit ici-bas, dit l'Esprit saint, *depuis celui qui est assis sur un trône de gloire, jusqu'à celui qui est abattu à terre, et sur la poussière*[b]; mais l'histoire est là pour répondre qu'un juste couronné, près d'expirer, victime de l'injustice des hommes, puisait chaque jour dans ce livre divin cette résignation sublime qui le rendit supérieur à tous les outrages, étonna jusqu'à ses farouches ennemis, et lui donna le courage de *mourir innocent et de pardonner*.

[a] *Hebr.* 12. [b] *Eccle.* 40 3





DE L'IMITATION

DE

JÉSUS-CHRIST.

LIVRE PREMIER.

AVIS UTILES POUR LA VIE SPIRITUELLE.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST, ET DU MÉPRIS DE TOUTES LES VANITÉS DU MONDE.

CELUI *qui me suit ne marche point dans les ténèbres*, dit le Seigneur (JEAN, VIII, 12). Ce sont les paroles de Jésus-Christ, par lesquelles il nous avertit d'imiter sa vie et sa conduite, si nous voulons être véritablement éclairés et délivrés de tout aveuglement du cœur.

Que notre principale étude soit donc de méditer sur la vie de Jésus-Christ.



2. La doctrine de Jésus-Christ passe en excellence toutes les doctrines des saints; et qui en aurait l'esprit, y trouverait la manne cachée.

Mais il arrive que plusieurs entendent fréquemment l'Évangile, et n'en sont que peu touchés, parce qu'ils n'ont point l'esprit de Jésus-Christ.

Celui qui veut comprendre pleinement et goûter les paroles de Jésus-Christ, doit s'appliquer à conformer toute sa vie à la sienne.

3. Que vous sert de discourir savamment de la Trinité, si vous n'êtes pas humble, et si par-là vous déplaisez à la Trinité?

Certes, ce ne sont pas les discours sublimes qui font l'homme juste et saint; mais une vie vertueuse rend cher à Dieu.

J'aime mieux sentir la componction, que d'en savoir la définition.

Quand vous sauriez toute la Bible et les maximes de tous les philosophes, que vous servirait tout cela sans l'amour de Dieu et sans la grâce?

Vanité des vanités, et tout est vanité (Eccl., I, 2), hors aimer Dieu et ne servir que lui.

La souveraine sagesse, c'est de tendre, par le mépris du monde, au royaume du ciel.

4. Vanité donc, de rechercher des richesses périssables, et d'espérer en elles.



Vanité aussi, d'aspirer aux honneurs, et de s'élever à ce qu'il y a de plus haut.

Vanité, de suivre les désirs de la chair, et de convoiter ce qui doit bientôt attirer de rigoureuses punitions.

Vanité, de souhaiter une longue vie, et de peu s'inquiéter d'une bonne vie.

Vanité, de ne penser qu'à la vie présente, et de ne pas prévoir ce qui la suivra.

Vanité, d'aimer ce qui passe avec une extrême vitesse, et de ne pas se hâter vers le terme où nous attend une joie qui durera toujours.

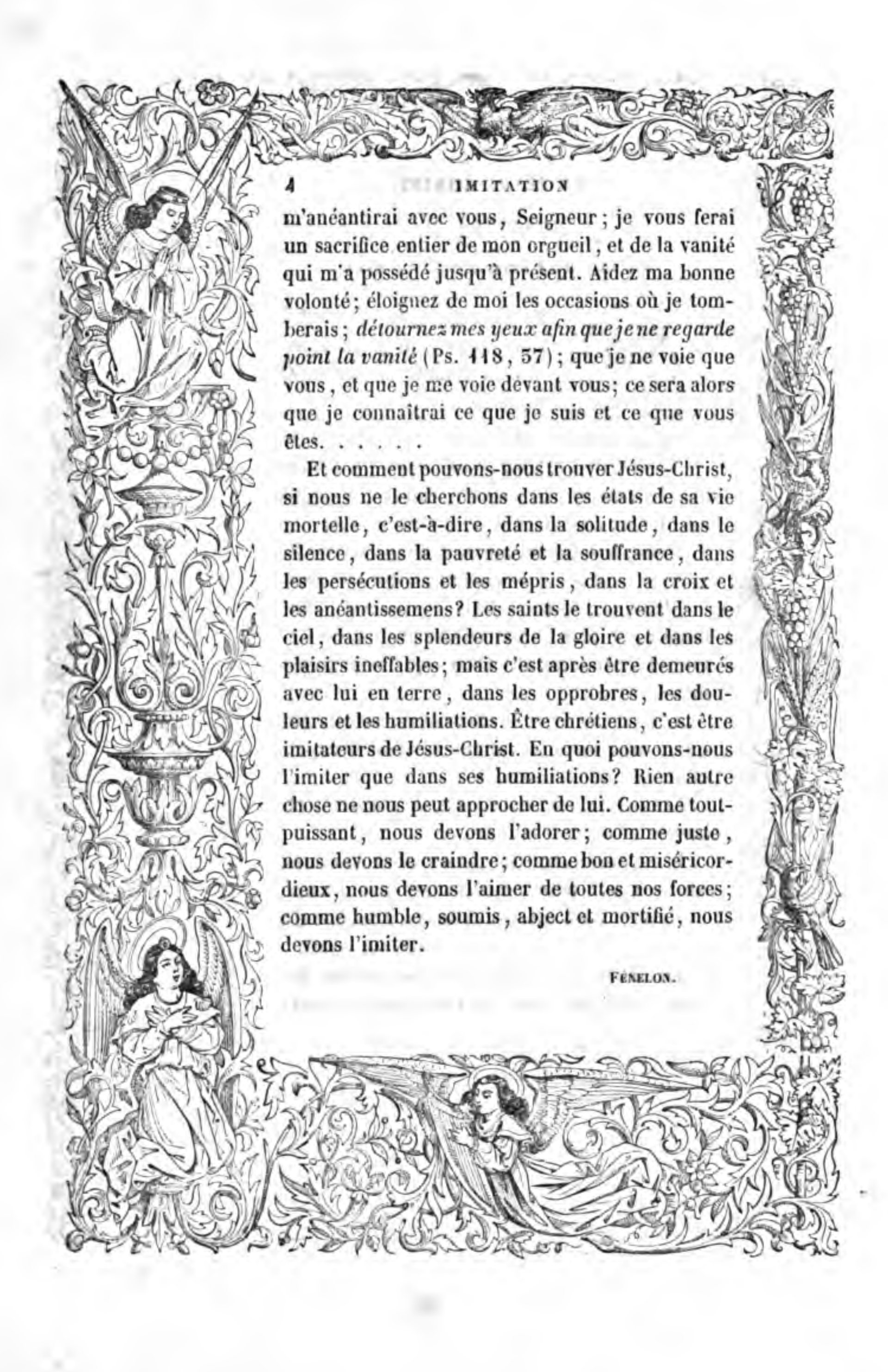
5. Souvenez-vous souvent de cette maxime : *L'œil ne se rassasie de voir, ni l'oreille d'entendre.* (Eccles., I, 8).

Travaillez donc à détacher votre cœur de l'amour des choses visibles, et à vous porter vers les choses invisibles. Car ceux qui suivent l'attrait de leurs sens, souillent leur conscience et perdent la grâce de Dieu.

RÉFLEXION.

Il faut imiter Jésus : c'est vivre comme il a vécu, penser comme il a pensé, et se conformer à son image, qui est le sceau de notre sanctification.

Quelle différence de conduite ! Le néant se croit quelque chose, et le Tout-Puissant s'anéantit. Je



m'anéantirai avec vous, Seigneur ; je vous ferai un sacrifice entier de mon orgueil, et de la vanité qui m'a possédé jusqu'à présent. Aidez ma bonne volonté ; éloignez de moi les occasions où je tomberais ; *détournez mes yeux afin que je ne regarde point la vanité* (Ps. 118, 57) ; que je ne voie que vous, et que je me voie devant vous ; ce sera alors que je connaîtrai ce que je suis et ce que vous êtes. . . . . .

Et comment pouvons-nous trouver Jésus-Christ, si nous ne le cherchons dans les états de sa vie mortelle, c'est-à-dire, dans la solitude, dans le silence, dans la pauvreté et la souffrance, dans les persécutions et les mépris, dans la croix et les anéantissemens ? Les saints le trouvent dans le ciel, dans les splendeurs de la gloire et dans les plaisirs ineffables ; mais c'est après être demeurés avec lui en terre, dans les opprobres, les douleurs et les humiliations. Être chrétiens, c'est être imitateurs de Jésus-Christ. En quoi pouvons-nous l'imiter que dans ses humiliations ? Rien autre chose ne nous peut approcher de lui. Comme tout-puissant, nous devons l'adorer ; comme juste, nous devons le craindre ; comme bon et miséricordieux, nous devons l'aimer de toutes nos forces ; comme humble, soumis, abject et mortifié, nous devons l'imiter.

FÉNELON.



CHAPITRE II.

DE L'HUMBLE SENTIMENT DE SOI-MÊME.

Tout homme naturellement désire savoir; mais la science sans la crainte de Dieu, que vaut-elle?

L'humble paysan qui sert Dieu, vaut assurément mieux que le philosophe superbe qui, se négligeant lui-même, considère le cours des astres.

Celui qui se connaît bien, se méprise lui-même, et ne se plaît point aux louanges des hommes.

Quand je saurais tout ce qui est dans le monde, si je n'ai pas la charité, à quoi cela me servirait-il devant Dieu, qui me jugera sur mes œuvres?

2. Modérez le désir excessif de savoir, parce qu'on ne trouve là qu'une grande dissipation et une grande illusion.

Les savans sont bien aises de paraître, et de passer pour gens habiles.

Il est beaucoup de choses dont la connaissance ne sert point, ou sert très-peu à l'ame.

Et il est bien insensé celui qui s'occupe d'autre chose que de ce qui intéresse son salut.

La multitude des paroles ne rassasie point l'ame, mais la bonne vie rafraîchit le cœur, et



la conscience pure donne une grande confiance auprès de Dieu.

3. Plus et mieux vous savez, plus vous serez rigoureusement jugé, si vous n'avez pas vécu plus saintement.

Ne vous élevez donc point à cause d'aucun art ou d'aucune science; mais craignez plutôt à cause des lumières qui vous ont été données.

S'il vous semble que vous savez beaucoup de choses, et que vous les savez assez bien, apprenez cependant qu'il y en a beaucoup plus que vous ignorez.

Ne vous enflez point de votre savoir (Rom., II, 20), mais avouez plutôt votre ignorance.

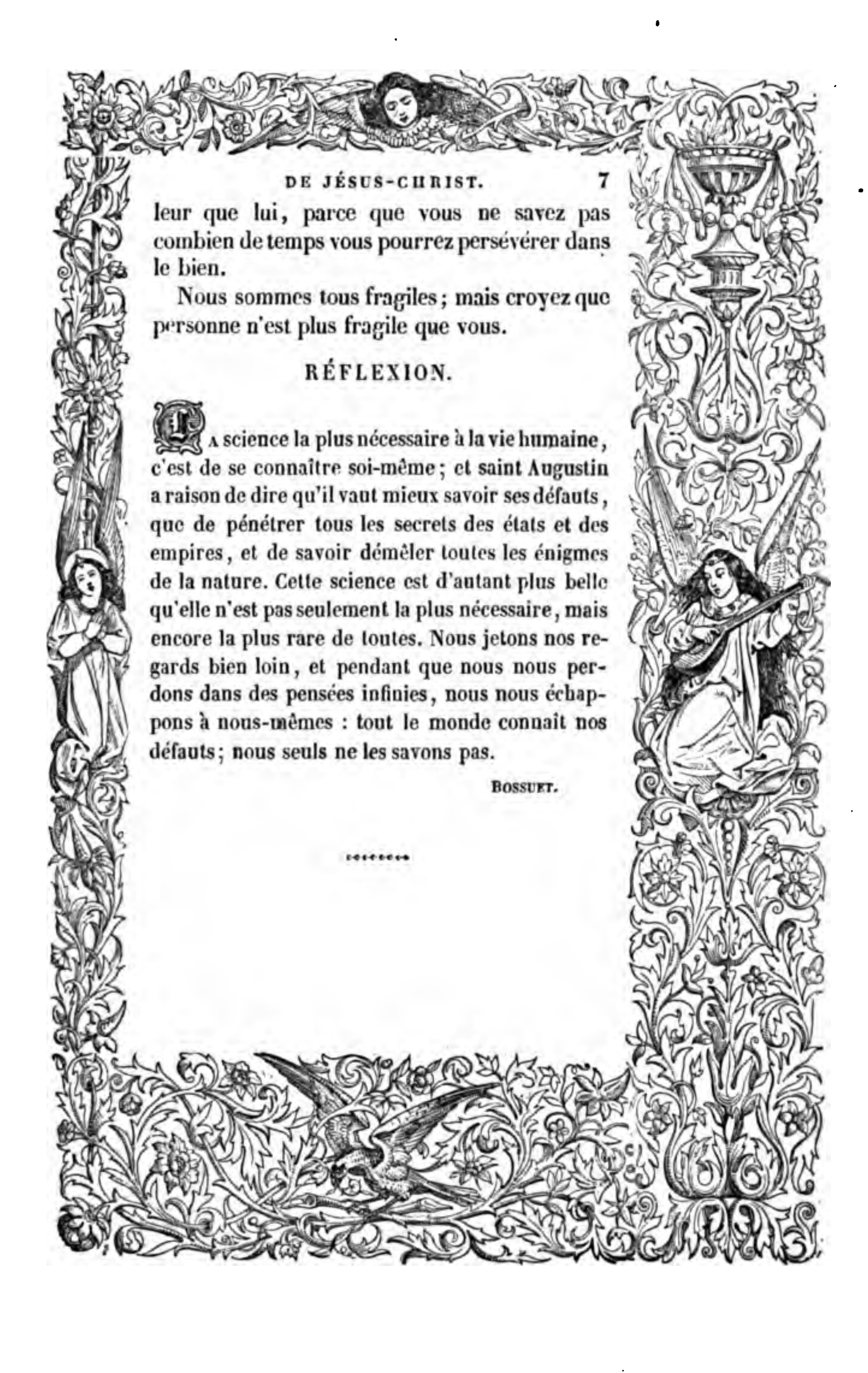
Pourquoi vouloir vous préférer à quelqu'un, lorsqu'il y en a de plus doctes que vous et de plus versés dans la loi *de Dieu?*

Si vous voulez apprendre et savoir quelque chose avec fruit, aimez à être inconnu, et compté pour rien.

4. La science la plus haute et la plus utile, c'est la connaissance exacte et le mépris de soi-même.

Ne tenir nul compte de soi, et penser toujours favorablement des autres, c'est une grande sagesse et une grande perfection.

Quand vous verriez un autre pécher ouvertement ou commettre quelque faute griève, vous ne devriez pas pour cela vous juger meil-



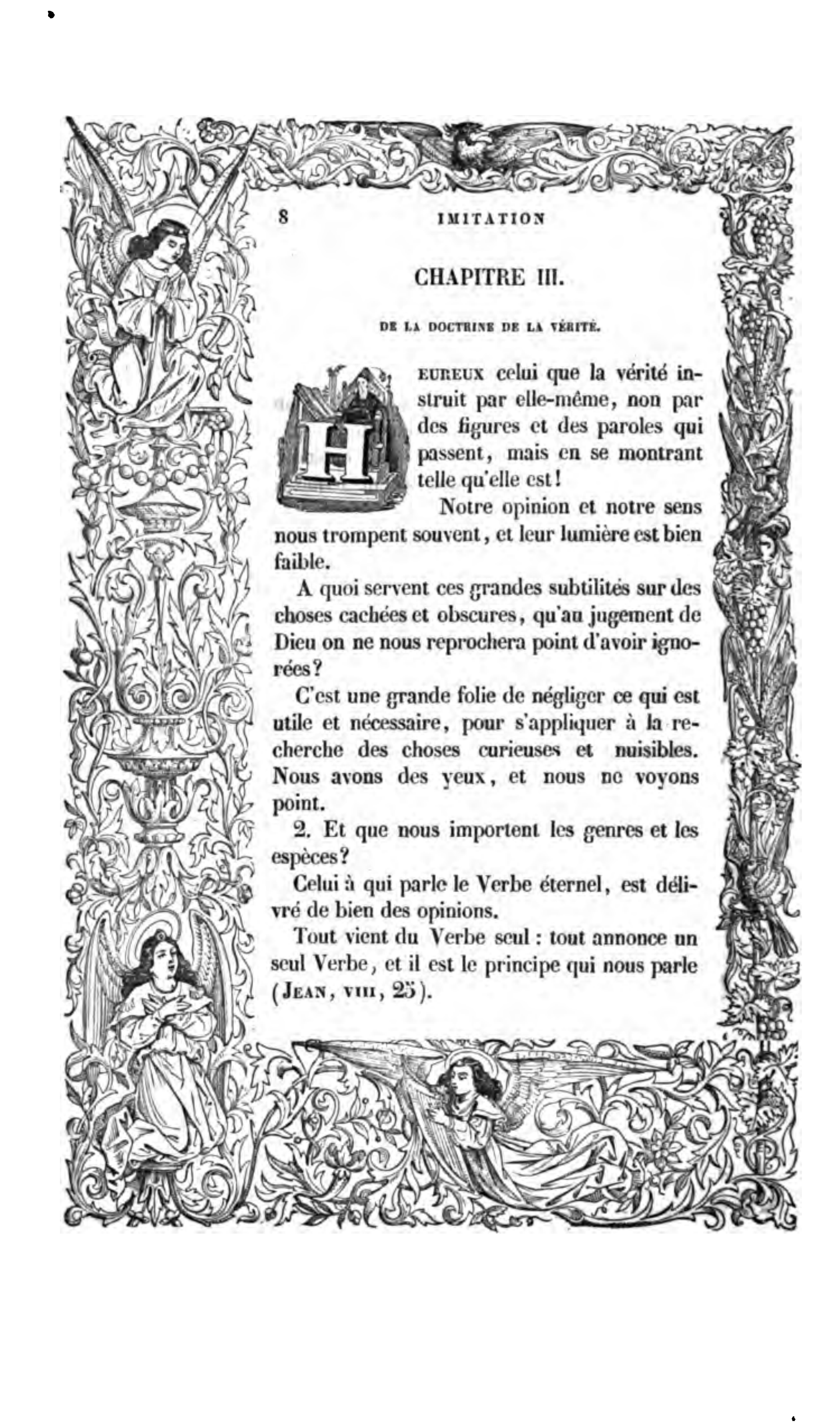
leur que lui, parce que vous ne savez pas combien de temps vous pourrez persévérer dans le bien.

Nous sommes tous fragiles; mais croyez que personne n'est plus fragile que vous.

RÉFLEXION.

La science la plus nécessaire à la vie humaine, c'est de se connaître soi-même; et saint Augustin a raison de dire qu'il vaut mieux savoir ses défauts, que de pénétrer tous les secrets des états et des empires, et de savoir démêler toutes les énigmes de la nature. Cette science est d'autant plus belle qu'elle n'est pas seulement la plus nécessaire, mais encore la plus rare de toutes. Nous jetons nos regards bien loin, et pendant que nous nous perdons dans des pensées infinies, nous nous échappons à nous-mêmes : tout le monde connaît nos défauts; nous seuls ne les savons pas.

Bossuet.



CHAPITRE III.

DE LA DOCTRINE DE LA VÉRITÉ.

HEUREUX celui que la vérité instruit par elle-même, non par des figures et des paroles qui passent, mais en se montrant telle qu'elle est!

Notre opinion et notre sens nous trompent souvent, et leur lumière est bien faible.

A quoi servent ces grandes subtilités sur des choses cachées et obscures, qu'au jugement de Dieu on ne nous reprochera point d'avoir ignorées?

C'est une grande folie de négliger ce qui est utile et nécessaire, pour s'appliquer à la recherche des choses curieuses et nuisibles. Nous avons des yeux, et nous ne voyons point.

2. Et que nous importent les genres et les espèces?

Celui à qui parle le Verbe éternel, est délivré de bien des opinions.

Tout vient du Verbe seul : tout annonce un seul Verbe, et il est le principe qui nous parle (JEAN, VIII, 25).



Sans lui personne n'a d'intelligence, ni ne juge sainement.

Celui à qui une seule chose est tout, qui rapporte tout à cette unité, et qui voit tout en elle seule, peut être stable en son cœur, et demeurer paisiblement en Dieu.

O vérité, qui êtes Dieu! faites que je sois un avec vous dans une perpétuelle charité.

Souvent je m'ennuie de lire et d'entendre tant de choses; mais en vous est tout ce que je veux et tout ce que je désire.

Que tous les docteurs se taisent; que toutes les créatures soient dans le silence devant vous: parlez-moi vous seul.

3. Plus un homme est recueilli en soi-même et simple de cœur, plus il comprend sans peine les choses les plus relevées, parce qu'il reçoit d'en haut la lumière de l'intelligence.

Une ame pure, simple et constante ne se dissipe point au milieu des plus nombreuses occupations, parce qu'elle fait tout pour honorer Dieu, et que, tranquille en elle-même, elle tâche de ne se rechercher en rien.

Qu'est-ce qui vous arrête et vous inquiète plus que les affections immortifiées de votre cœur?

L'homme bon et pieux dispose d'abord au oedans de soi-même les œuvres qu'il doit produire au dehors.

Elles ne l'entraînent point au gré d'une incli-

nation vicieuse; mais il les plie aux règles d'une droite raison.

Qui a un plus rude combat à soutenir, que celui qui travaille à se vaincre?

Et ce devrait être là notre affaire de nous vaincre nous-mêmes, de devenir chaque jour plus forts contre nous, et de faire quelques progrès dans le bien.

4. Toute perfection dans cette vie est mêlée de quelque imperfection, et toutes nos lumières ne sont point sans obscurité.

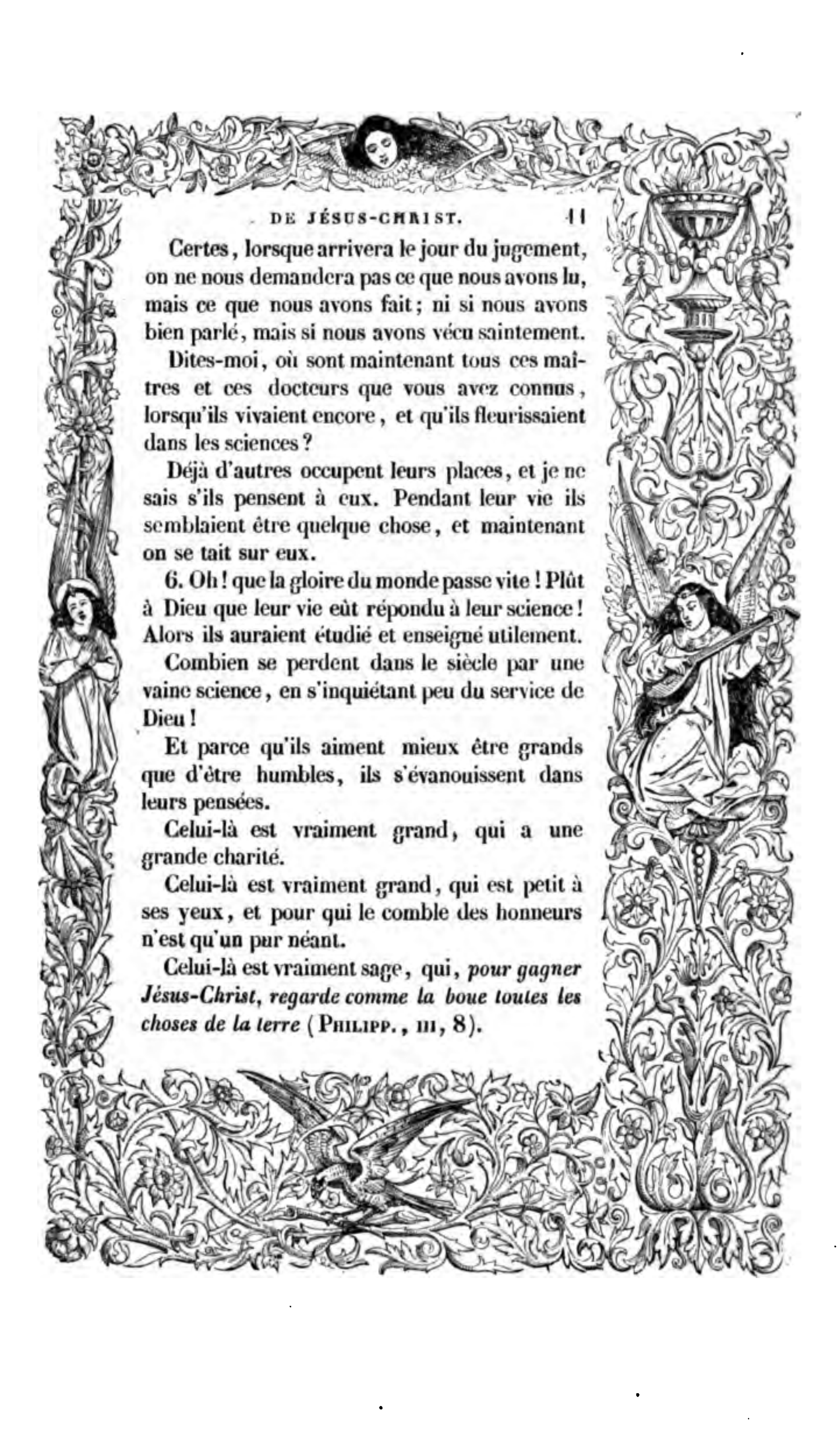
L'humble connaissance de soi-même est une voie plus sûre pour aller à Dieu, que les recherches profondes de la science.

Ce n'est pas qu'il faille blâmer la science, ni la simple connaissance des choses; elle est bonne en soi, et dans l'ordre de Dieu; il faut pourtant toujours préférer une bonne conscience et une vie vertueuse.

Mais parce que plusieurs travaillent plutôt à savoir qu'à bien vivre, ils errent souvent par cela même, et ne retirent que peu ou point de fruit *de leur travail*.

5. Oh! s'ils avaient autant d'ardeur pour extirper leurs vices et pour jeter la semence des vertus, que pour remuer de vaines questions, on ne verrait pas tant de maux et de scandales parmi le peuple, ni tant de relâchement dans les monastères.





Certes, lorsque arrivera le jour du jugement, on ne nous demandera pas ce que nous avons lu, mais ce que nous avons fait ; ni si nous avons bien parlé, mais si nous avons vécu saintement.

Dites-moi, où sont maintenant tous ces maîtres et ces docteurs que vous avez connus, lorsqu'ils vivaient encore, et qu'ils fleurissaient dans les sciences ?

Déjà d'autres occupent leurs places, et je ne sais s'ils pensent à eux. Pendant leur vie ils semblaient être quelque chose, et maintenant on se tait sur eux.

6. Oh ! que la gloire du monde passe vite ! Plût à Dieu que leur vie eût répondu à leur science ! Alors ils auraient étudié et enseigné utilement.

Combien se perdent dans le siècle par une vaine science, en s'inquiétant peu du service de Dieu !

Et parce qu'ils aiment mieux être grands que d'être humbles, ils s'évanouissent dans leurs pensées.

Celui-là est vraiment grand, qui a une grande charité.

Celui-là est vraiment grand, qui est petit à ses yeux, et pour qui le comble des honneurs n'est qu'un pur néant.

Celui-là est vraiment sage, qui, *pour gagner Jésus-Christ, regarde comme la boue toutes les choses de la terre* (PHILIPP., III, 8).

Et celui-là est vraiment savant, qui fait la volonté de Dieu, et renonce à la sienne.

RÉFLEXION.

La vérité, cette lumière du Ciel, figurée par l'étoile qui parut autrefois aux Mages, est la seule chose ici-bas qui soit digne des soins et des recherches de l'homme. Elle seule est la lumière de notre esprit, la règle de notre cœur, la source des vrais plaisirs, le fondement de nos espérances, la consolation de nos craintes; l'adoucissement de nos maux, le remède de toutes nos peines : elle seule est la ressource de la bonne conscience; la terreur de la mauvaise; la peine secrète du vice; la récompense intérieure de la vertu: elle seule immortalise ceux qui l'ont aimée, illustre les chaînes de ceux qui souffrent pour elle, attire des honneurs publics aux cendres de ses martyrs et de ses défenseurs, et rend respectables l'abjection et la pauvreté de ceux qui ont tout quitté pour la suivre; enfin, elle seule inspire des pensées magnanimes, forme des hommes héroïques, des ames dont le monde n'est pas digne, des sages seuls dignes de ce nom. Tous nos soins devraient donc se borner à la connaître; tous nos talens, à la manifester; tout notre zèle, à la défendre : nous ne devrions donc chercher dans les hommes que la vérité, ne vouloir leur plaire que par la vérité, n'estimer en



eux que la vérité, et ne souffrir qu'ils voulussent nous plaire que par elle : en un mot, il semble qu'il devrait suffire qu'elle se montrât à nous pour se faire aimer, et qu'elle nous montrât à nous-mêmes pour nous apprendre à nous connaître.

MASSILLON.

CHAPITRE IV.

DE LA CIRCONSPECTION DANS LA CONDUITE.

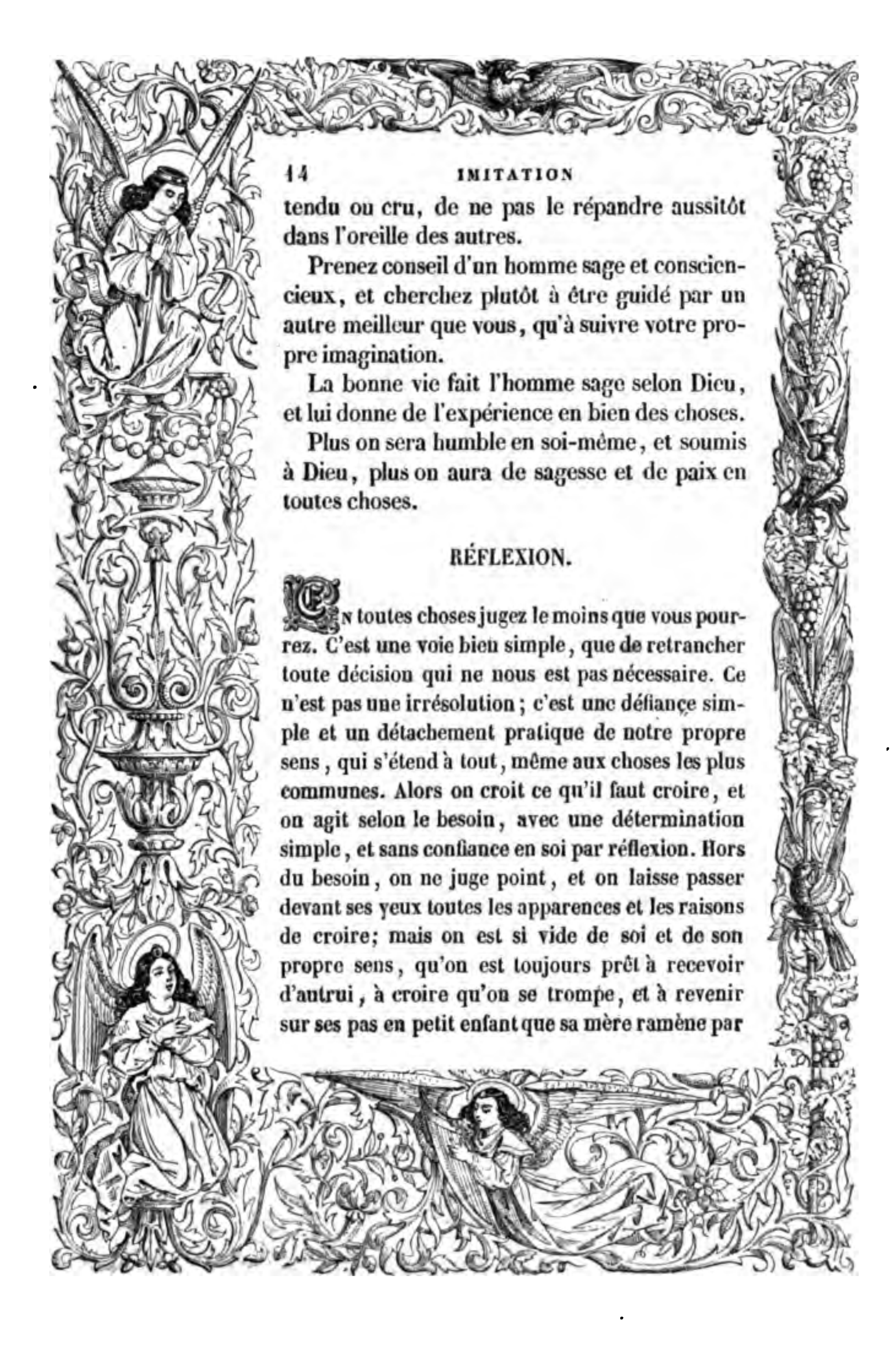
Il ne faut pas croire à toute parole, ni à toute inspiration, mais peser chaque chose selon Dieu, avec prudence et une longue attention.

Hélas ! souvent nous croyons et nous disons plus facilement des autres le mal que le bien, tant nous sommes faibles !

Mais les parfaits n'ajoutent pas foi aisément à tout ce qu'ils entendent, parce qu'ils connaissent l'infirmité de l'homme, enclin au mal et léger dans ses paroles.

2. C'est une grande sagesse de n'être point précipité dans ses actions, ni trop attaché à son propre sens.

Il appartient encore à cette sagesse de ne pas croire à tous les propos; et ce qu'on a en-



tendu ou cru, de ne pas le répandre aussitôt dans l'oreille des autres.

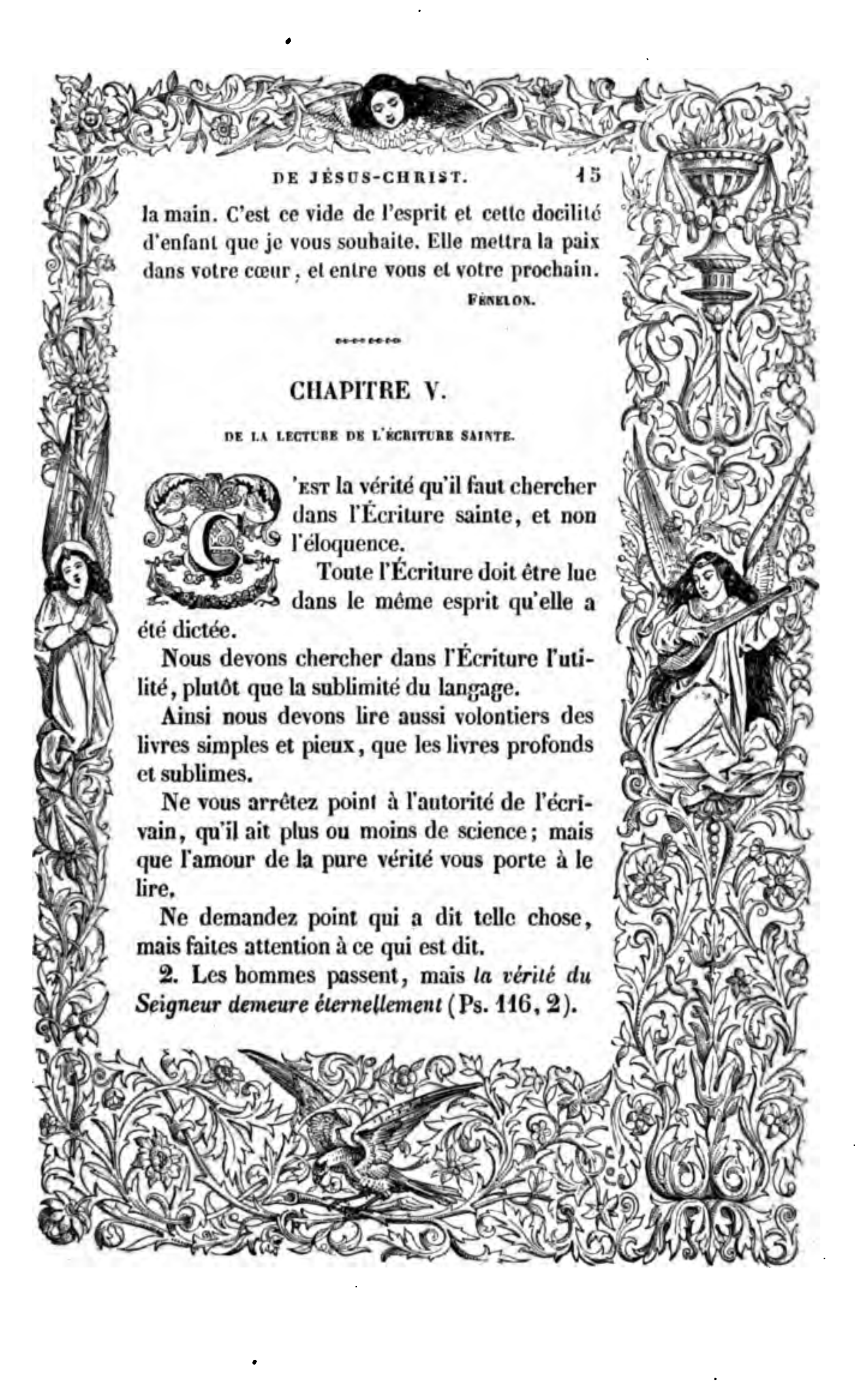
Prenez conseil d'un homme sage et consciencieux, et cherchez plutôt à être guidé par un autre meilleur que vous, qu'à suivre votre propre imagination.

La bonne vie fait l'homme sage selon Dieu, et lui donne de l'expérience en bien des choses.

Plus on sera humble en soi-même, et soumis à Dieu, plus on aura de sagesse et de paix en toutes choses.

RÉFLEXION.

En toutes choses jugez le moins que vous pourrez. C'est une voie bien simple, que de retrancher toute décision qui ne nous est pas nécessaire. Ce n'est pas une irrésolution ; c'est une défiance simple et un détachement pratique de notre propre sens, qui s'étend à tout, même aux choses les plus communes. Alors on croit ce qu'il faut croire, et on agit selon le besoin, avec une détermination simple, et sans confiance en soi par réflexion. Hors du besoin, on ne juge point, et on laisse passer devant ses yeux toutes les apparences et les raisons de croire; mais on est si vide de soi et de son propre sens, qu'on est toujours prêt à recevoir d'autrui, à croire qu'on se trompe, et à revenir sur ses pas en petit enfant que sa mère ramène par



la main. C'est ce vide de l'esprit et cette docilité d'enfant que je vous souhaite. Elle mettra la paix dans votre cœur, et entre vous et votre prochain.

FÉNELON.

CHAPITRE V.

DE LA LECTURE DE L'ÉCRITURE SAINTE.

C'est la vérité qu'il faut chercher dans l'Écriture sainte, et non l'éloquence.

Toute l'Écriture doit être lue dans le même esprit qu'elle a été dictée.

Nous devons chercher dans l'Écriture l'utilité, plutôt que la sublimité du langage.

Ainsi nous devons lire aussi volontiers des livres simples et pieux, que les livres profonds et sublimes.

Ne vous arrêtez point à l'autorité de l'écrivain, qu'il ait plus ou moins de science; mais que l'amour de la pure vérité vous porte à le lire.

Ne demandez point qui a dit telle chose, mais faites attention à ce qui est dit.

2. Les hommes passent, mais *la vérité du Seigneur demeure éternellement* (Ps. 116, 2).



Dieu nous parle en diverses manières, sans acception de personnes.

Notre curiosité souvent nous arrête dans la lecture de l'Écriture sainte, lorsque nous voulons comprendre et raisonner là où il faudrait passer simplement.

Si vous voulez en retirer du fruit, lisez avec humilité, avec simplicité, avec foi; et ne prétendez jamais au nom de savant.

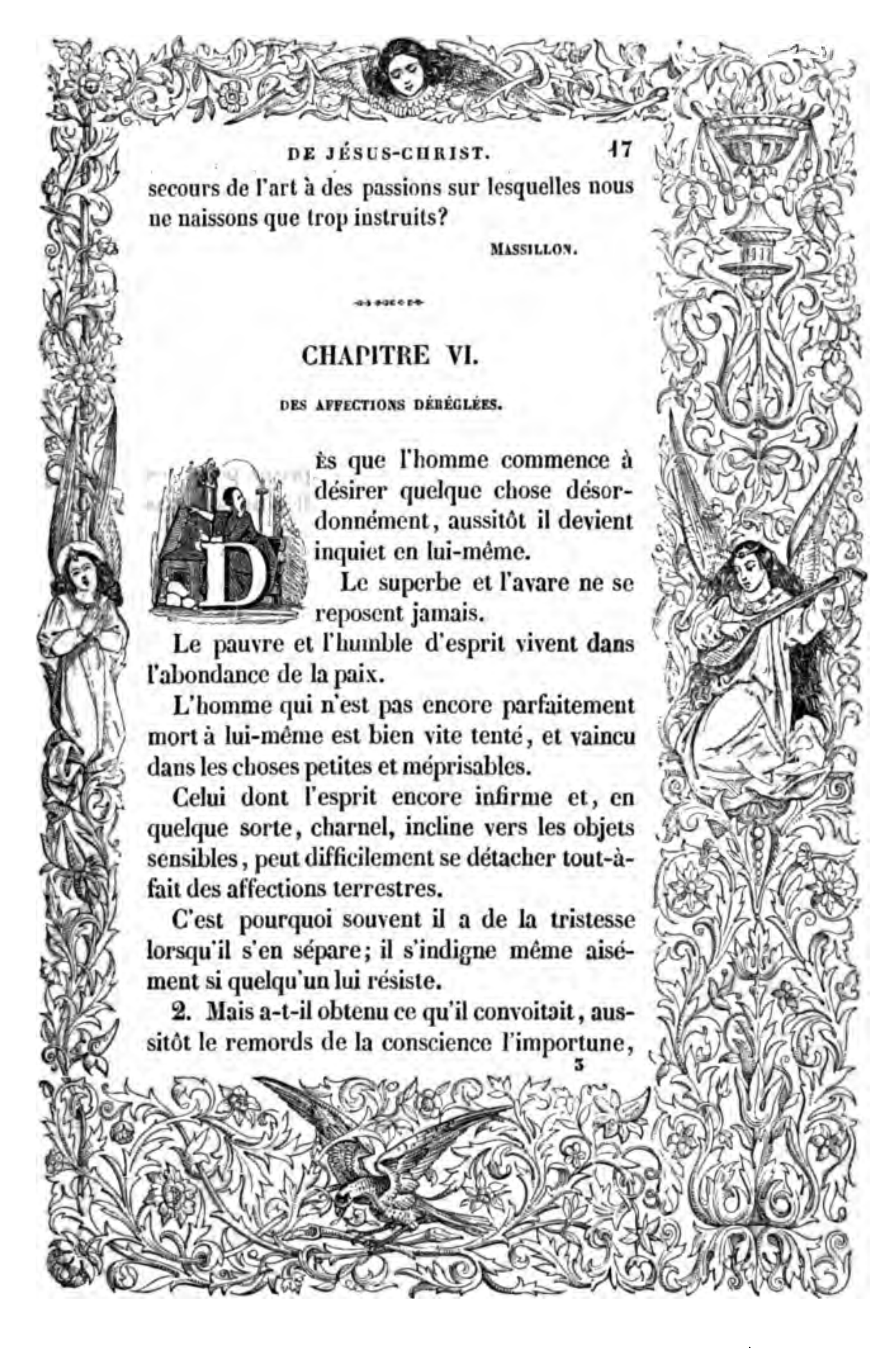
Interrogez volontiers, et écoutez en silence les paroles des saints; ne méprisez point les sentences des vieillards; car elles ne sont pas proférées sans motif.

RÉFLEXION.

La lecture des divines Écritures, qui faisait autrefois les plus chères délices des premiers fidèles, cède aujourd'hui parmi les chrétiens à des ouvrages de mensonge et de péché, pernicieux à l'esprit qu'ils remplissent de mille images profanes, et funestes au cœur, où ils jettent des semences de crimes, qui toujours dans leur temps produisent des fruits de mort. Hélas! ne portons-nous pas déjà dans notre fonds des dispositions assez favorables à l'iniquité, sans y en ajouter d'étrangères? Ce levain de corruption qui croît avec notre cœur, ne suffit-il pas pour exercer notre innocence, sans aider sa malignité? Et faut-il le

secours de l'art à des passions sur lesquelles nous ne naissons que trop instruits?

MASSILLON.



CHAPITRE VI.

DES AFFECTIONS DÉRÉGLÉES.

Dès que l'homme commence à désirer quelque chose désordonnément, aussitôt il devient inquiet en lui-même.

Le superbe et l'avare ne se reposent jamais.

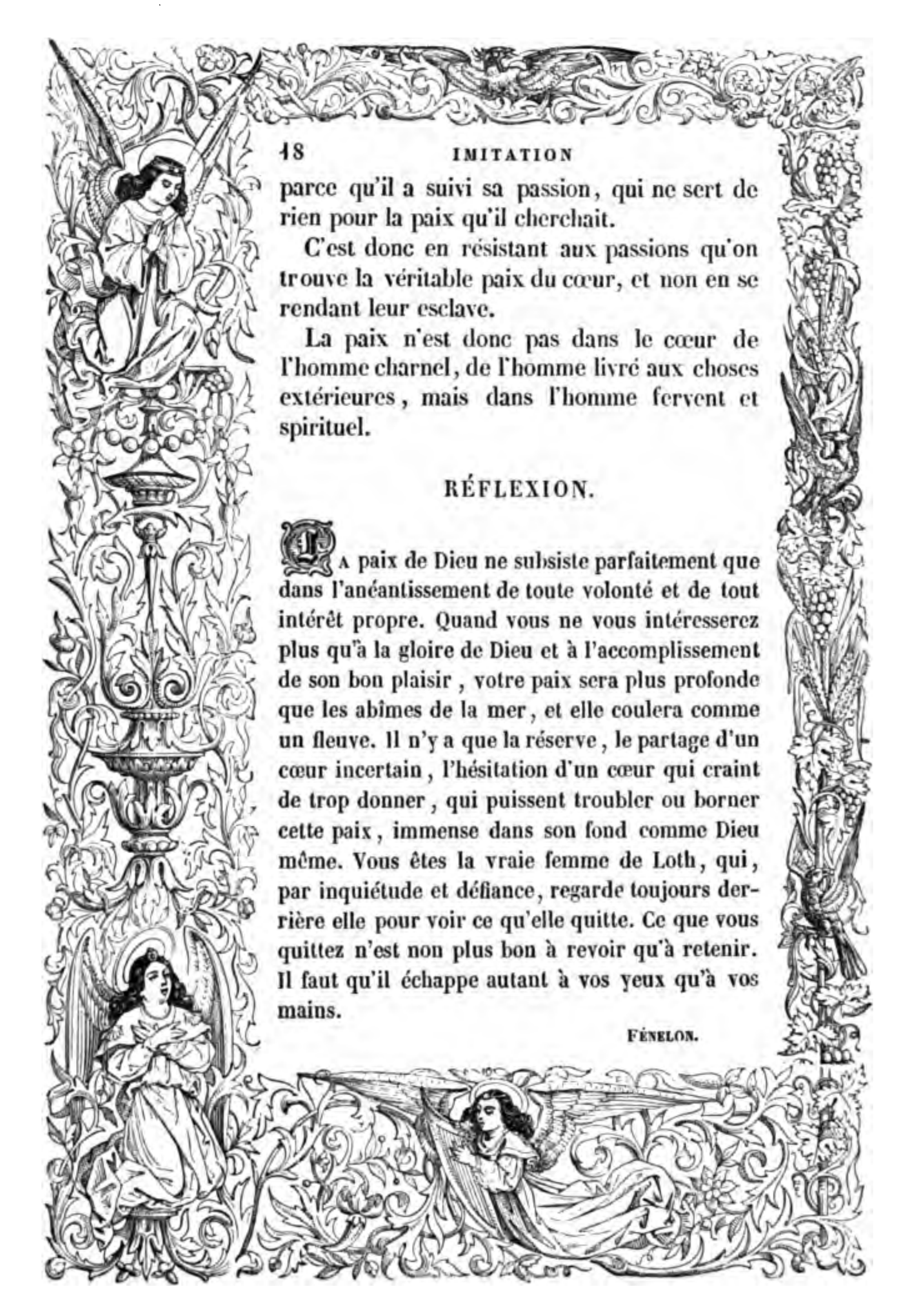
Le pauvre et l'humble d'esprit vivent dans l'abondance de la paix.

L'homme qui n'est pas encore parfaitement mort à lui-même est bien vite tenté, et vaincu dans les choses petites et méprisables.

Celui dont l'esprit encore infirme et, en quelque sorte, charnel, incline vers les objets sensibles, peut difficilement se détacher tout-à-fait des affections terrestres.

C'est pourquoi souvent il a de la tristesse lorsqu'il s'en sépare; il s'indigne même aisément si quelqu'un lui résiste.

2. Mais a-t-il obtenu ce qu'il convoitait, aussitôt le remords de la conscience l'importune,



parce qu'il a suivi sa passion, qui ne sert de rien pour la paix qu'il cherchait.

C'est donc en résistant aux passions qu'on trouve la véritable paix du cœur, et non en se rendant leur esclave.

La paix n'est donc pas dans le cœur de l'homme charnel, de l'homme livré aux choses extérieures, mais dans l'homme fervent et spirituel.

RÉFLEXION.

La paix de Dieu ne subsiste parfaitement que dans l'anéantissement de toute volonté et de tout intérêt propre. Quand vous ne vous intéresserez plus qu'à la gloire de Dieu et à l'accomplissement de son bon plaisir, votre paix sera plus profonde que les abîmes de la mer, et elle coulera comme un fleuve. Il n'y a que la réserve, le partage d'un cœur incertain, l'hésitation d'un cœur qui craint de trop donner, qui puissent troubler ou borner cette paix, immense dans son fond comme Dieu même. Vous êtes la vraie femme de Loth, qui, par inquiétude et défiance, regarde toujours derrière elle pour voir ce qu'elle quitte. Ce que vous quittez n'est non plus bon à revoir qu'à retenir. Il faut qu'il échappe autant à vos yeux qu'à vos mains.

FÉNELON.



CHAPITRE VII.

QU'IL FAUT FUIR LA VAINE ESPÉRANCE ET LA PRÉSOMPTION.

CELUI-LA est vain qui met son espérance dans les hommes ou dans les créatures.

N'ayez point de honte de servir les autres pour l'amour de Jésus-Christ, et de paraître pauvre en ce monde.

Ne vous appuyez point sur vous-même, mais établissez en Dieu votre espérance.

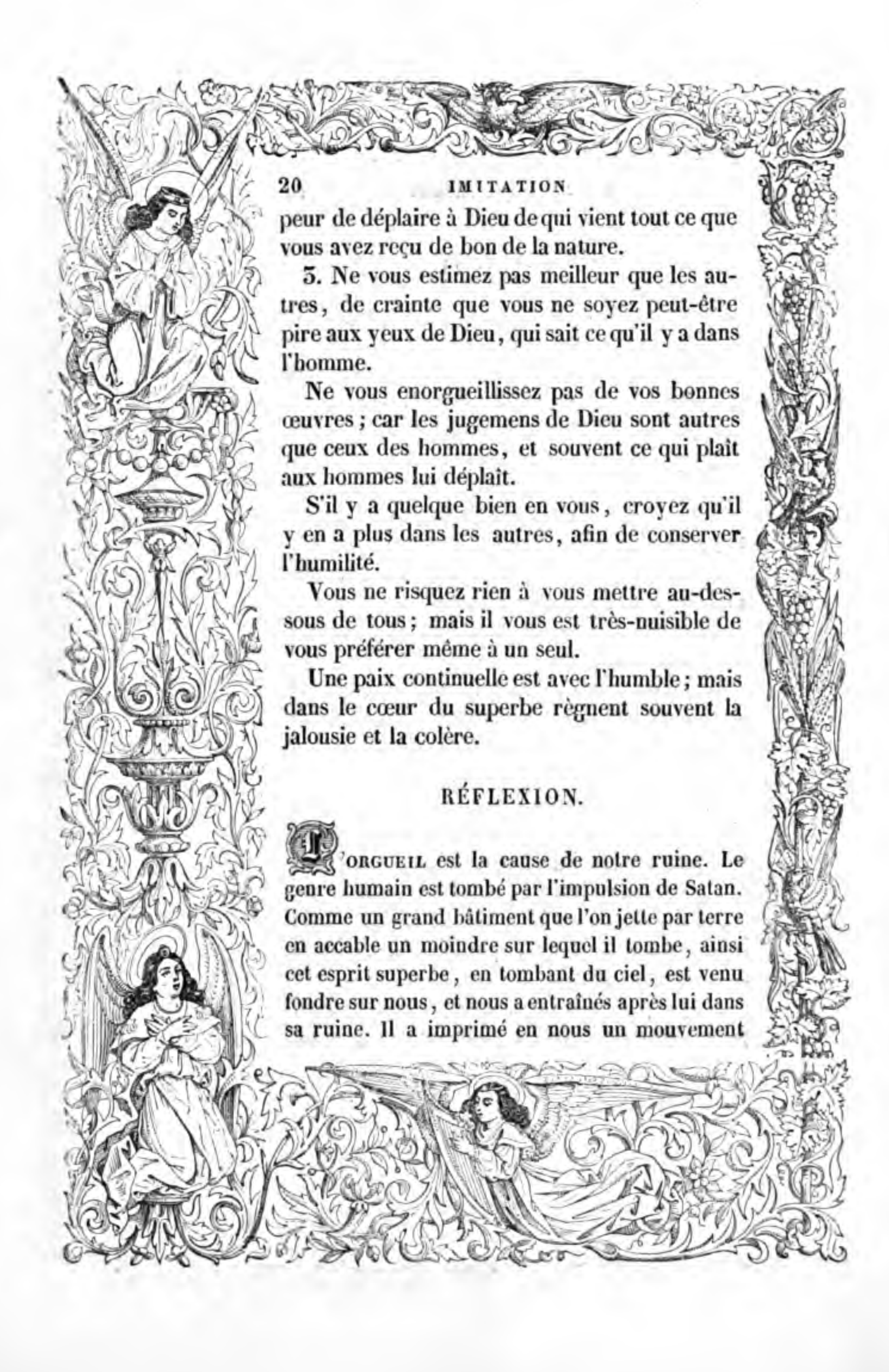
Faites ce qui est en vous, et Dieu aidera votre bonne volonté.

Ne vous confiez point en votre savoir, ni dans l'habileté d'aucune créature, mais plutôt dans la grace de Dieu, qui aide les humbles et qui humilie les présomptueux.

2. Ne vous glorifiez point dans les richesses, si vous en avez, ni dans vos amis parce qu'ils sont puissans; mais en Dieu, qui donne tout, et qui, par-dessus tout, désire se donner lui-même.

Ne tirez point vanité de votre taille ni de la beauté de votre corps, que la moindre infirmité altère et flétrit.

N'ayez point de complaisance en vous-même, pour votre habileté ou pour votre esprit de



peur de déplaire à Dieu de qui vient tout ce que vous avez reçu de bon de la nature.

3. Ne vous estimez pas meilleur que les autres, de crainte que vous ne soyez peut-être pire aux yeux de Dieu, qui sait ce qu'il y a dans l'homme.

Ne vous enorgueillissez pas de vos bonnes œuvres; car les jugemens de Dieu sont autres que ceux des hommes, et souvent ce qui plaît aux hommes lui déplaît.

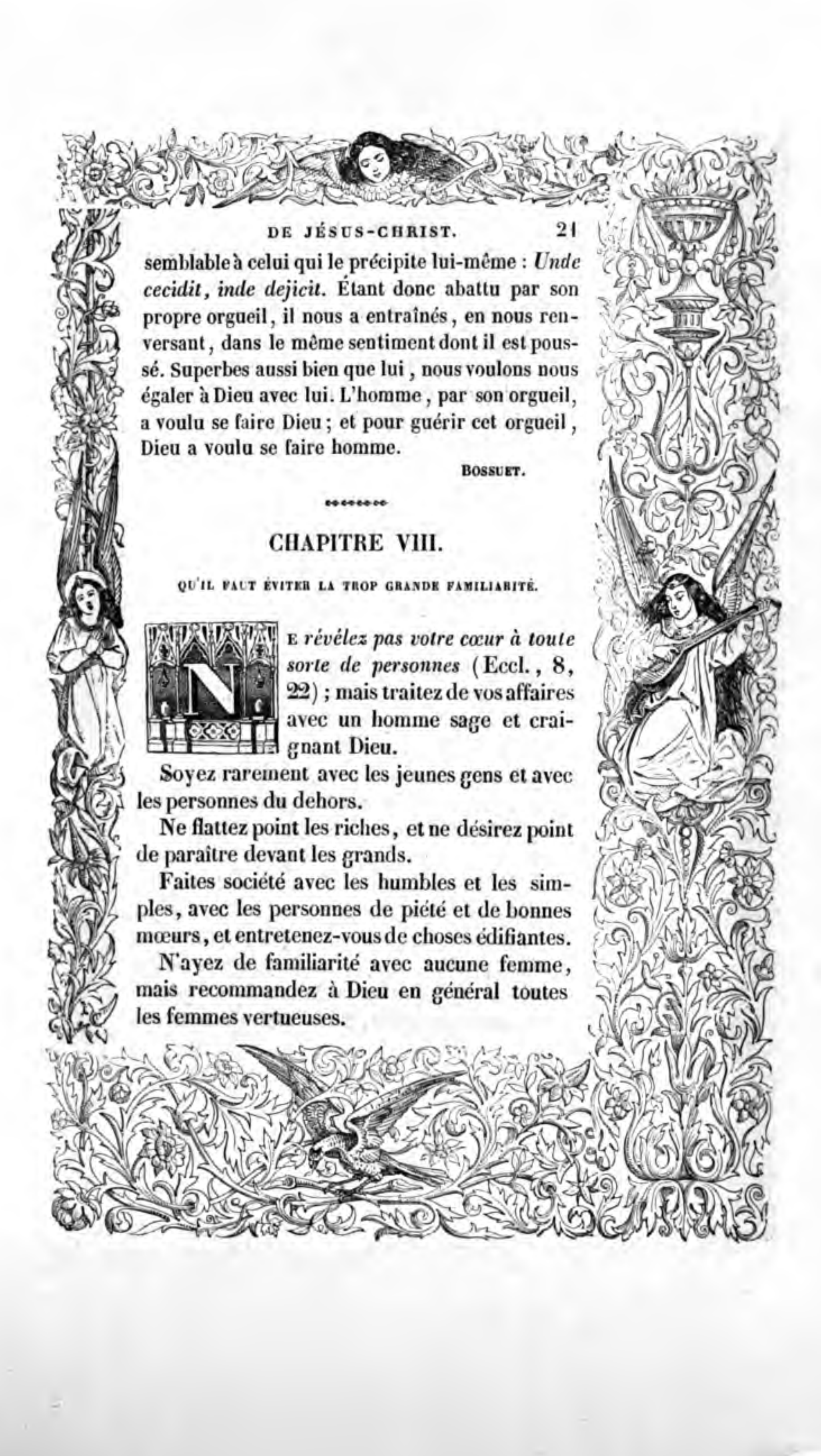
S'il y a quelque bien en vous, croyez qu'il y en a plus dans les autres, afin de conserver l'humilité.

Vous ne risquez rien à vous mettre au-dessous de tous; mais il vous est très-nuisible de vous préférer même à un seul.

Une paix continuelle est avec l'humble; mais dans le cœur du superbe règnent souvent la jalousie et la colère.

RÉFLEXION.

L'ORGUEIL est la cause de notre ruine. Le genre humain est tombé par l'impulsion de Satan. Comme un grand bâtiment que l'on jette par terre en accable un moindre sur lequel il tombe, ainsi cet esprit superbe, en tombant du ciel, est venu fondre sur nous, et nous a entraînés après lui dans sa ruine. Il a imprimé en nous un mouvement



semblable à celui qui le précipite lui-même : *Unde cecidit, inde dejicit.* Étant donc abattu par son propre orgueil, il nous a entraînés, en nous renversant, dans le même sentiment dont il est poussé. Superbes aussi bien que lui, nous voulons nous égaler à Dieu avec lui. L'homme, par son orgueil, a voulu se faire Dieu ; et pour guérir cet orgueil, Dieu a voulu se faire homme.

BOSSUET.

CHAPITRE VIII.

QU'IL FAUT ÉVITER LA TROP GRANDE FAMILIARITÉ.

N*e révélez pas votre cœur à toute sorte de personnes* (Eccl., 8, 22) ; mais traitez de vos affaires avec un homme sage et craignant Dieu.

Soyez rarement avec les jeunes gens et avec les personnes du dehors.

Ne flattez point les riches, et ne désirez point de paraître devant les grands.

Faites société avec les humbles et les simples, avec les personnes de piété et de bonnes mœurs, et entretenez-vous de choses édifiantes.

N'ayez de familiarité avec aucune femme, mais recommandez à Dieu en général toutes les femmes vertueuses.



Ne souhaitez d'être familier qu'avec Dieu et ses anges, et évitez d'être connu des hommes.

2. Il faut avoir de la charité envers tous; mais la familiarité ne convient point.

Il arrive quelquefois qu'un inconnu éblouit par sa bonne réputation, et cependant sa présence blesse les yeux de ceux qui le voient de près.

Nous croyons parfois plaire aux autres en nous liant avec eux, et c'est alors que nous commençons à leur déplaire par les défauts qu'ils remarquent en nous.

RÉFLEXION.

Je veux un ami véritable, et, autant qu'il se peut, un ami sincère, et tel dans le fond de l'ame qu'il est dans les apparences; un ami zélé pour mon bien et désintéressé pour lui-même, qui s'attache à ma personne et non à ma fortune, à mon crédit, à mon rang, et tout ce qui est hors de moi et qui n'est point moi; un ami vigilant, prévenant, compatissant, auprès de qui je trouve de la consolation dans toutes mes peines, et du soutien dans toutes mes disgraces; un ami fidèle, sur qui je puisse compter; discret, à qui je puisse me confier; prudent et sage, que je puisse consulter et qui soit capable de me conduire et de m'éclairer; droit, juste, équitable, qui m'inspire la vertu, et



avec qui je puisse utilement et saintement communiquer; un ami constant, que l'humeur ne domine point, que le caprice ne change point; toujours le même, malgré la diversité des temps, des événemens, des conjonctures et des situations où je puis me rencontrer; enfin, un ami qui, seul et jusques au dernier moment de ma vie, ait de quoi me suffire, quand il ne me resterait nulle autre ressource, et que je ne pourrais attendre d'ailleurs ni recevoir aucun secours.

BOURDALOUE.

CHAPITRE IX.

DE L'OBÉISSANCE ET DE LA SOUMISSION.

C'EST quelque chose de bien grand que de vivre dans l'obéissance, soumis à un supérieur, et de ne pas dépendre de soi-même.

Il est beaucoup plus sûr d'obéir, que de commander.

Plusieurs obéissent plutôt par nécessité que par amour, et ceux-là ont leurs peines et murmurent aisément; et jamais ils n'acquerront la liberté d'esprit, s'ils ne se soumettent de tout leur cœur en vue de Dieu.

Courez çà et là, vous ne trouverez de repos



que dans une humble soumission à l'autorité d'un supérieur.

L'idée qu'on se fait des lieux, et le désir de changer en ont trompé plusieurs.

2. Il est vrai que chacun aime à suivre son propre sens, et qu'il a plus d'inclination pour ceux qui pensent comme lui.

Mais si Dieu est au milieu de nous, il est nécessaire que nous abandonnions aussi quelquefois notre sentiment pour le bien de la paix.

Quel est l'homme si éclairé, qu'il sache tout parfaitement?

Ne vous fiez donc pas trop à votre sentiment, mais écoutez encore volontiers celui des autres.

Si votre sentiment est bon, et que vous l'abandonniez à cause de Dieu pour en suivre un autre, vous en retirerez plus d'avantage.

3. Car j'ai souvent ouï dire qu'il est plus sûr d'écouter et de recevoir un conseil, que de le donner.

D'ailleurs, il peut arriver que le sentiment de chacun soit bon; mais ne vouloir pas acquiescer à celui des autres, lorsque l'occasion ou la raison le demande, c'est une marque d'orgueil et d'opiniâtreté.

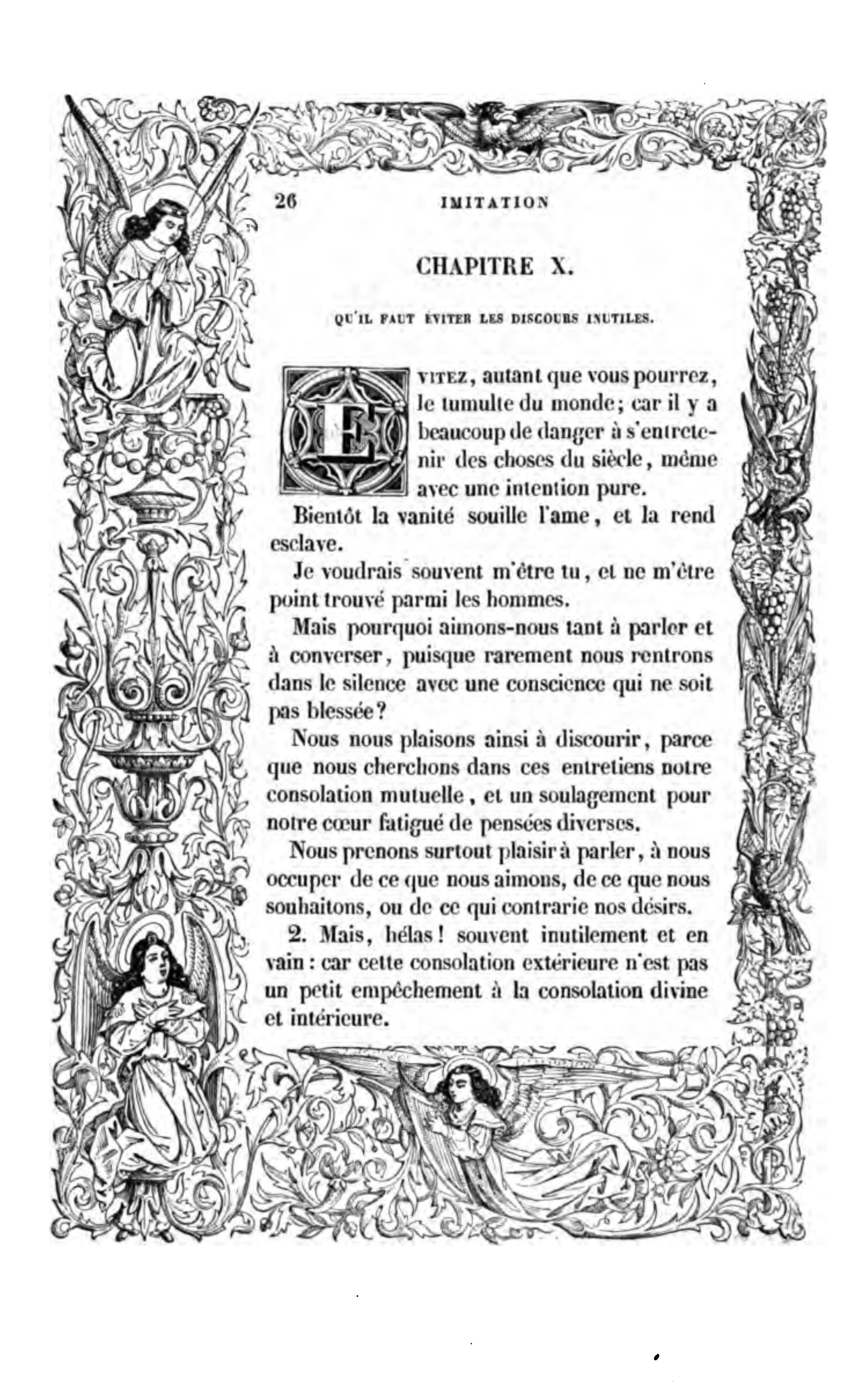
RÉFLEXION.

Soyez ingénu comme un enfant à l'égard de vos supérieurs. Ne comptez pour rien ni vos lu-



mières ni les graces extraordinaires. Demeurez dans la pure foi, content d'être fidèle dans cette obscurité, et d'y suivre sans relâche les commandemens et les conseils de l'Évangile expliqués par votre règle. Sous prétexte de vous oublier vous-même et d'agir simplement sans réflexion, ne vous relâchez jamais pour votre régularité, ni pour la correction de vos défauts : demandez à vos supérieurs qu'ils vous en avertissent. Soyez fidèle à tout ce que Dieu vous en fera connaître par autrui, et acquiescez avec candeur et docilité à tout ce qu'on vous en dira, et dont vous n'aurez point la lumière. Il faut s'oublier, pour retrancher les attentions de l'amour-propre, et non pour négliger la vigilance qui est essentielle au véritable amour de Dieu. Plus on l'aime, plus on est jaloux contre soi, pour n'admettre jamais rien qui ne soit des vertus les plus pures que l'amour inspire.

FÉNELON.



CHAPITRE X.

QU'IL FAUT ÉVITER LES DISCOURS INUTILES.

Évitez, autant que vous pourrez, le tumulte du monde; car il y a beaucoup de danger à s'entretenir des choses du siècle, même avec une intention pure.

Bientôt la vanité souille l'ame, et la rend esclave.

Je voudrais souvent m'être tu, et ne m'être point trouvé parmi les hommes.

Mais pourquoi aimons-nous tant à parler et à converser, puisque rarement nous rentrons dans le silence avec une conscience qui ne soit pas blessée?

Nous nous plaisons ainsi à discourir, parce que nous cherchons dans ces entretiens notre consolation mutuelle, et un soulagement pour notre cœur fatigué de pensées diverses.

Nous prenons surtout plaisir à parler, à nous occuper de ce que nous aimons, de ce que nous souhaitons, ou de ce qui contrarie nos désirs.

2. Mais, hélas! souvent inutilement et en vain: car cette consolation extérieure n'est pas un petit empêchement à la consolation divine et intérieure.



Il faut donc veiller et prier, de peur que le temps ne se passe dans l'oisiveté.

S'il est permis, s'il convient de parler, parlez de ce qui peut édifier.

La mauvaise habitude et le peu de soin de notre avancement nous rendent très-négligens pour la garde de notre langue.

Cependant de pieuses conférences sur les choses spirituelles n'aident pas peu au progrès dans la perfection, surtout entre ceux qu'un même cœur et un même esprit unissent en Dieu.

RÉFLEXION.

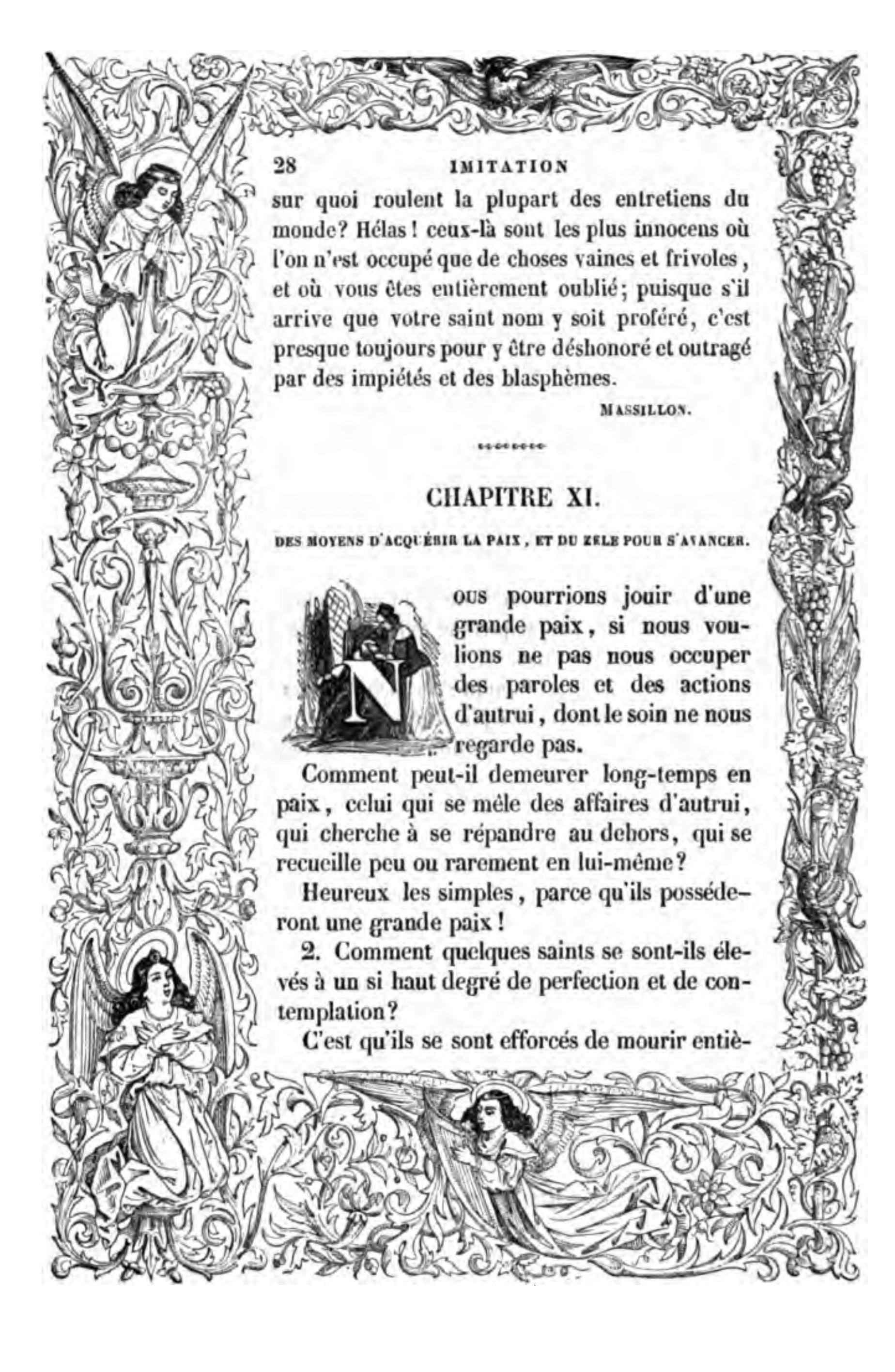
Pourquoi avez-vous, ô mon Dieu, donné l'usage de la parole aux hommes? C'est, sans doute, afin qu'unis par ce lien aimable de la société, ils pussent en quelque sorte prêter leur voix à toute la nature, pour célébrer en commun les louanges et les bienfaits de celui qui les a comblés de ses dons avec tant de magnificence et de profusion. Vous vouliez, en leur donnant ce moyen si doux et si facile de se communiquer leurs pensées et leurs réflexions, qu'ils pussent s'encourager l'un l'autre dans la voie pénible du salut, et s'aider mutuellement dans les peines auxquelles le péché les a assujettis. Car quelle autre fin pouvait se proposer votre sagesse éternelle, qui a présidé à tous vos ouvrages? Cependant, ô mon Dieu,

sur quoi roulent la plupart des entretiens du monde? Hélas! ceux-là sont les plus innocens où l'on n'est occupé que de choses vaines et frivoles, et où vous êtes entièrement oublié; puisque s'il arrive que votre saint nom y soit proféré, c'est presque toujours pour y être déshonoré et outragé par des impiétés et des blasphèmes.

MASSILLON.

CHAPITRE XI.

DES MOYENS D'ACQUÉRIR LA PAIX, ET DU ZÈLE POUR S'AVANCER.



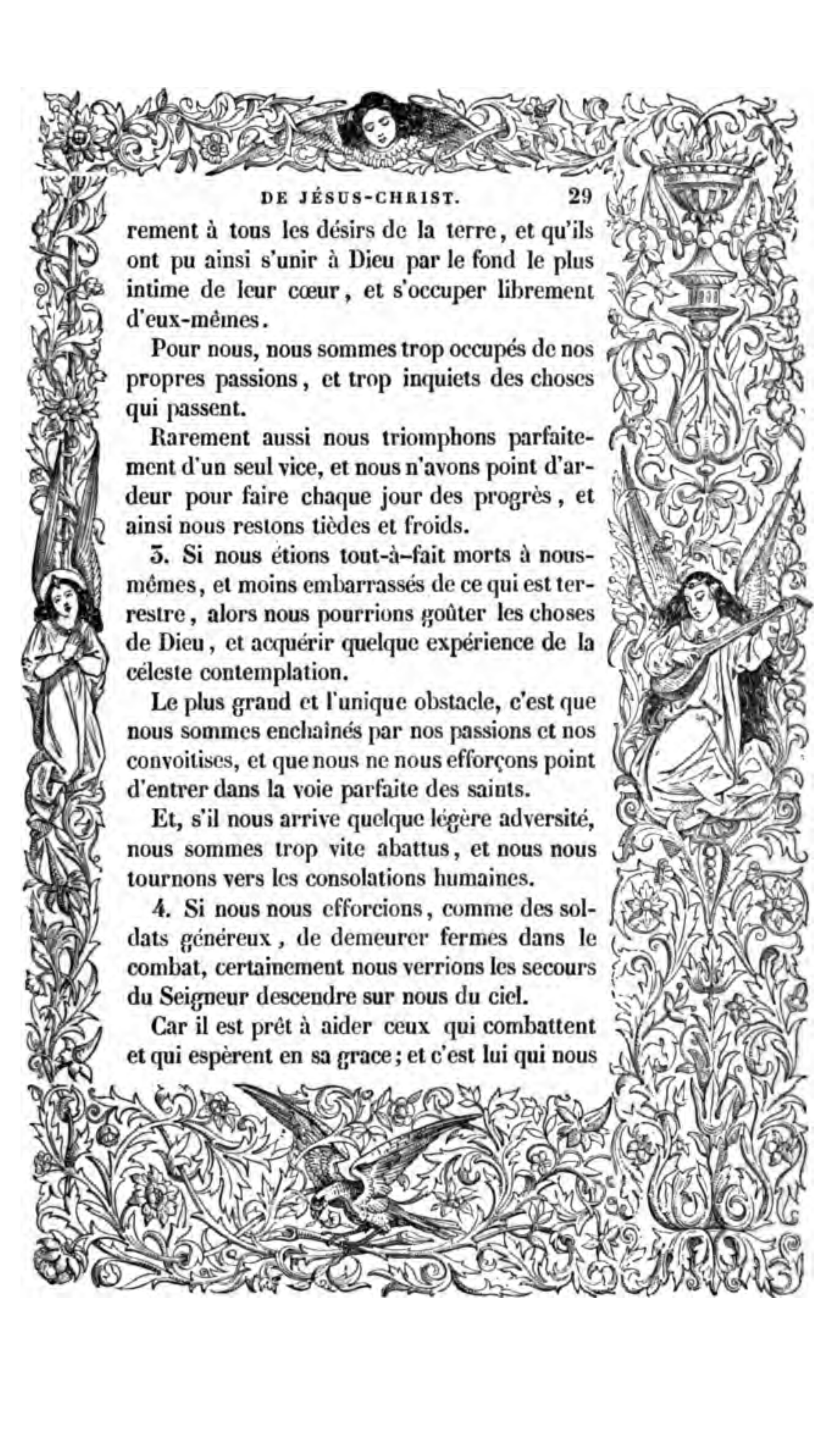
Nous pourrions jouir d'une grande paix, si nous voulions ne pas nous occuper des paroles et des actions d'autrui, dont le soin ne nous regarde pas.

Comment peut-il demeurer long-temps en paix, celui qui se mêle des affaires d'autrui, qui cherche à se répandre au dehors, qui se recueille peu ou rarement en lui-même?

Heureux les simples, parce qu'ils posséderont une grande paix!

2. Comment quelques saints se sont-ils élevés à un si haut degré de perfection et de contemplation?

C'est qu'ils se sont efforcés de mourir entiè-



rement à tous les désirs de la terre, et qu'ils ont pu ainsi s'unir à Dieu par le fond le plus intime de leur cœur, et s'occuper librement d'eux-mêmes.

Pour nous, nous sommes trop occupés de nos propres passions, et trop inquiets des choses qui passent.

Rarement aussi nous triomphons parfaitement d'un seul vice, et nous n'avons point d'ardeur pour faire chaque jour des progrès, et ainsi nous restons tièdes et froids.

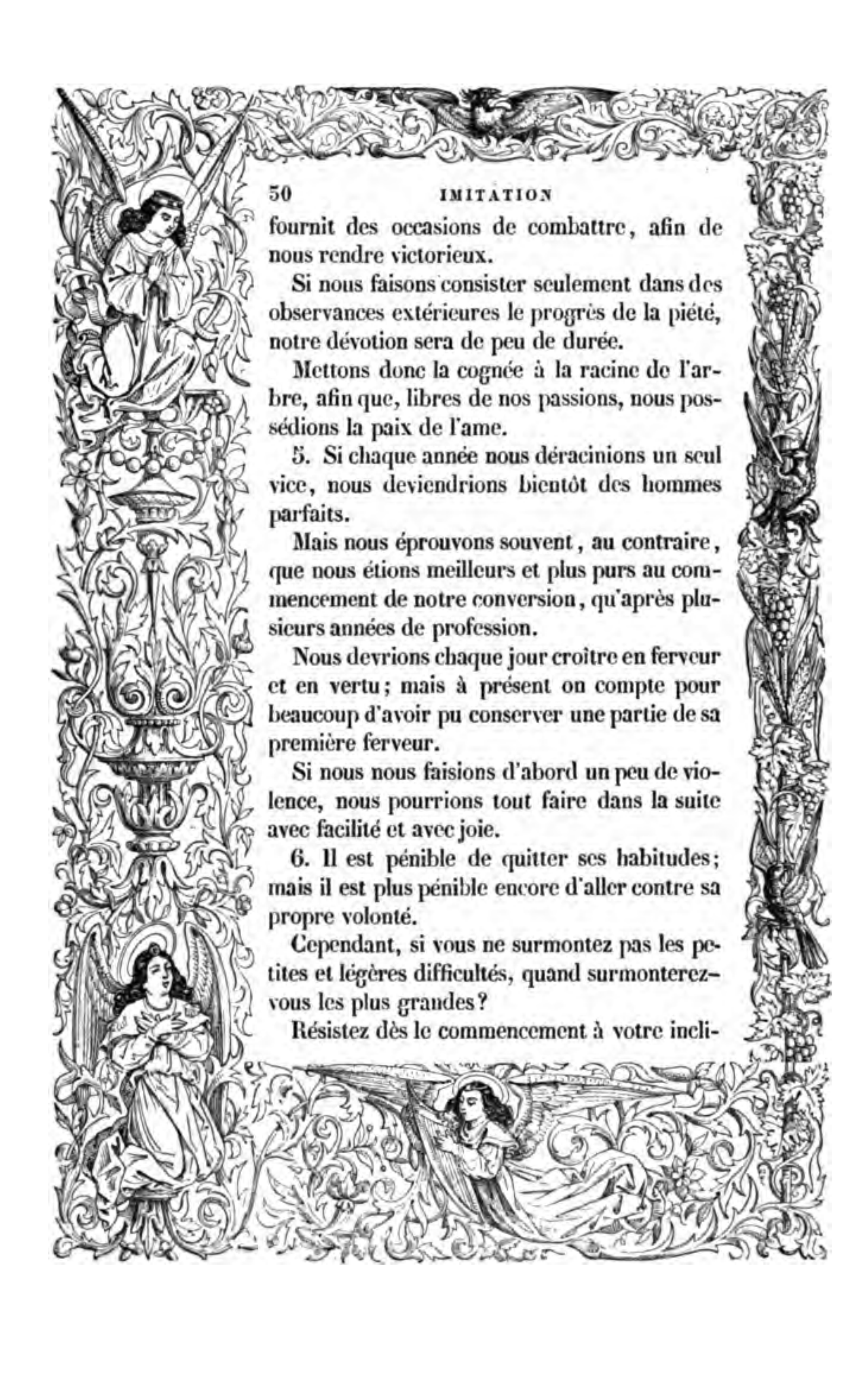
3. Si nous étions tout-à-fait morts à nous-mêmes, et moins embarrassés de ce qui est terrestre, alors nous pourrions goûter les choses de Dieu, et acquérir quelque expérience de la céleste contemplation.

Le plus grand et l'unique obstacle, c'est que nous sommes enchaînés par nos passions et nos convoitises, et que nous ne nous efforçons point d'entrer dans la voie parfaite des saints.

Et, s'il nous arrive quelque légère adversité, nous sommes trop vite abattus, et nous nous tournons vers les consolations humaines.

4. Si nous nous efforcions, comme des soldats généreux, de demeurer fermes dans le combat, certainement nous verrions les secours du Seigneur descendre sur nous du ciel.

Car il est prêt à aider ceux qui combattent et qui espèrent en sa grace; et c'est lui qui nous



fournit des occasions de combattre, afin de nous rendre victorieux.

Si nous faisons consister seulement dans des observances extérieures le progrès de la piété, notre dévotion sera de peu de durée.

Mettons donc la cognée à la racine de l'arbre, afin que, libres de nos passions, nous possédions la paix de l'ame.

5. Si chaque année nous déracinions un seul vice, nous deviendrions bientôt des hommes parfaits.

Mais nous éprouvons souvent, au contraire, que nous étions meilleurs et plus purs au commencement de notre conversion, qu'après plusieurs années de profession.

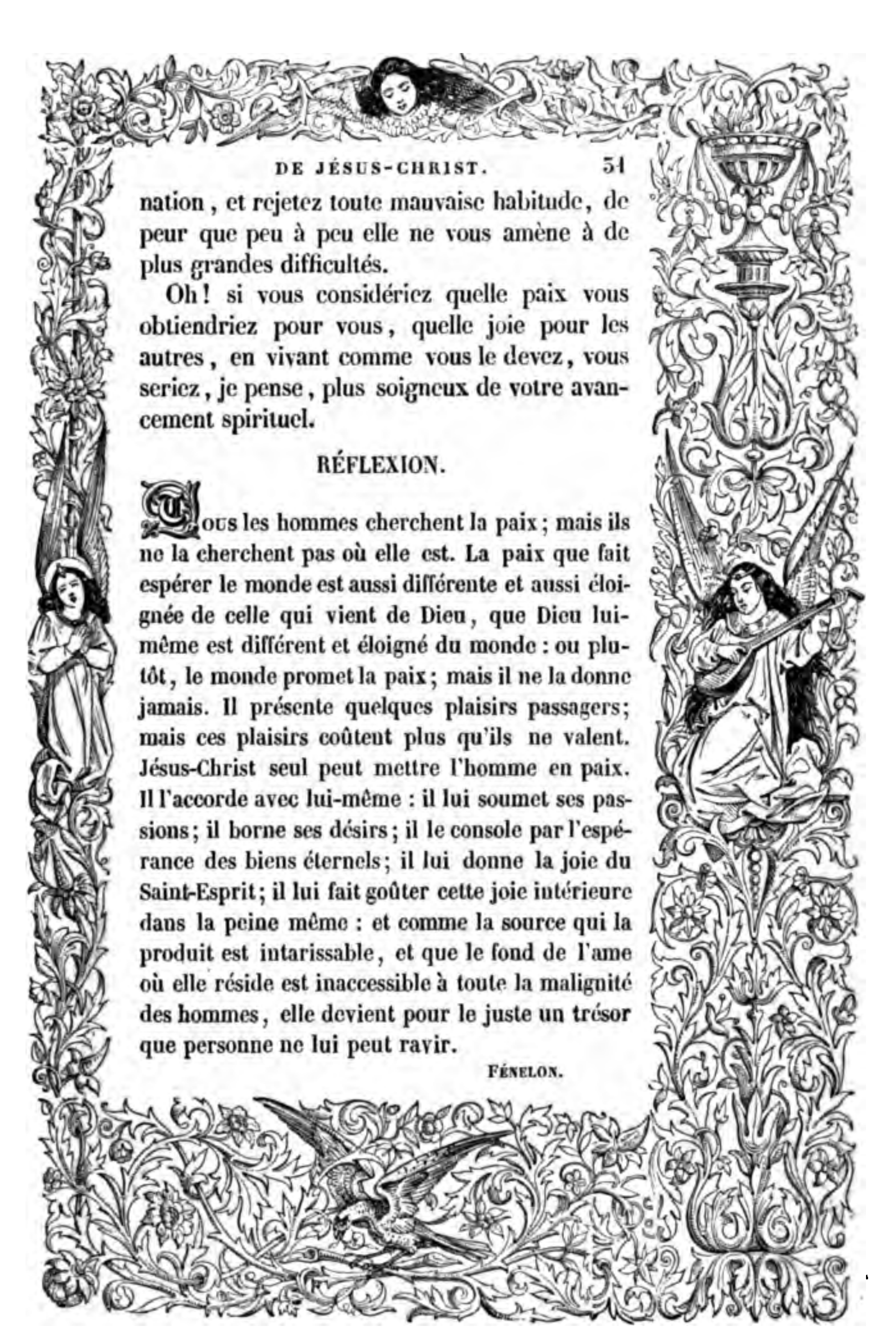
Nous devrions chaque jour croître en ferveur et en vertu; mais à présent on compte pour beaucoup d'avoir pu conserver une partie de sa première ferveur.

Si nous nous faisions d'abord un peu de violence, nous pourrions tout faire dans la suite avec facilité et avec joie.

6. Il est pénible de quitter ses habitudes; mais il est plus pénible encore d'aller contre sa propre volonté.

Cependant, si vous ne surmontez pas les petites et légères difficultés, quand surmonterez-vous les plus grandes?

Résistez dès le commencement à votre incli-



nation, et rejetez toute mauvaise habitude, de peur que peu à peu elle ne vous amène à de plus grandes difficultés.

Oh! si vous considériez quelle paix vous obtiendriez pour vous, quelle joie pour les autres, en vivant comme vous le devez, vous seriez, je pense, plus soigneux de votre avancement spirituel.

RÉFLEXION.

Tous les hommes cherchent la paix; mais ils ne la cherchent pas où elle est. La paix que fait espérer le monde est aussi différente et aussi éloignée de celle qui vient de Dieu, que Dieu lui-même est différent et éloigné du monde : ou plutôt, le monde promet la paix; mais il ne la donne jamais. Il présente quelques plaisirs passagers; mais ces plaisirs coûtent plus qu'ils ne valent. Jésus-Christ seul peut mettre l'homme en paix. Il l'accorde avec lui-même : il lui soumet ses passions; il borne ses désirs; il le console par l'espérance des biens éternels; il lui donne la joie du Saint-Esprit; il lui fait goûter cette joie intérieure dans la peine même : et comme la source qui la produit est intarissable, et que le fond de l'ame où elle réside est inaccessible à toute la malignité des hommes, elle devient pour le juste un trésor que personne ne lui peut ravir.

FÉNELON.



CHAPITRE XII.

DE L'AVANTAGE DE L'ADVERSITÉ.

Il nous est bon d'avoir quelquefois des peines et des traverses, parce que souvent elles rappellent l'homme à son cœur, pour lui apprendre qu'il est dans un lieu d'exil, et qu'il ne doit mettre son espérance en aucune chose du monde.

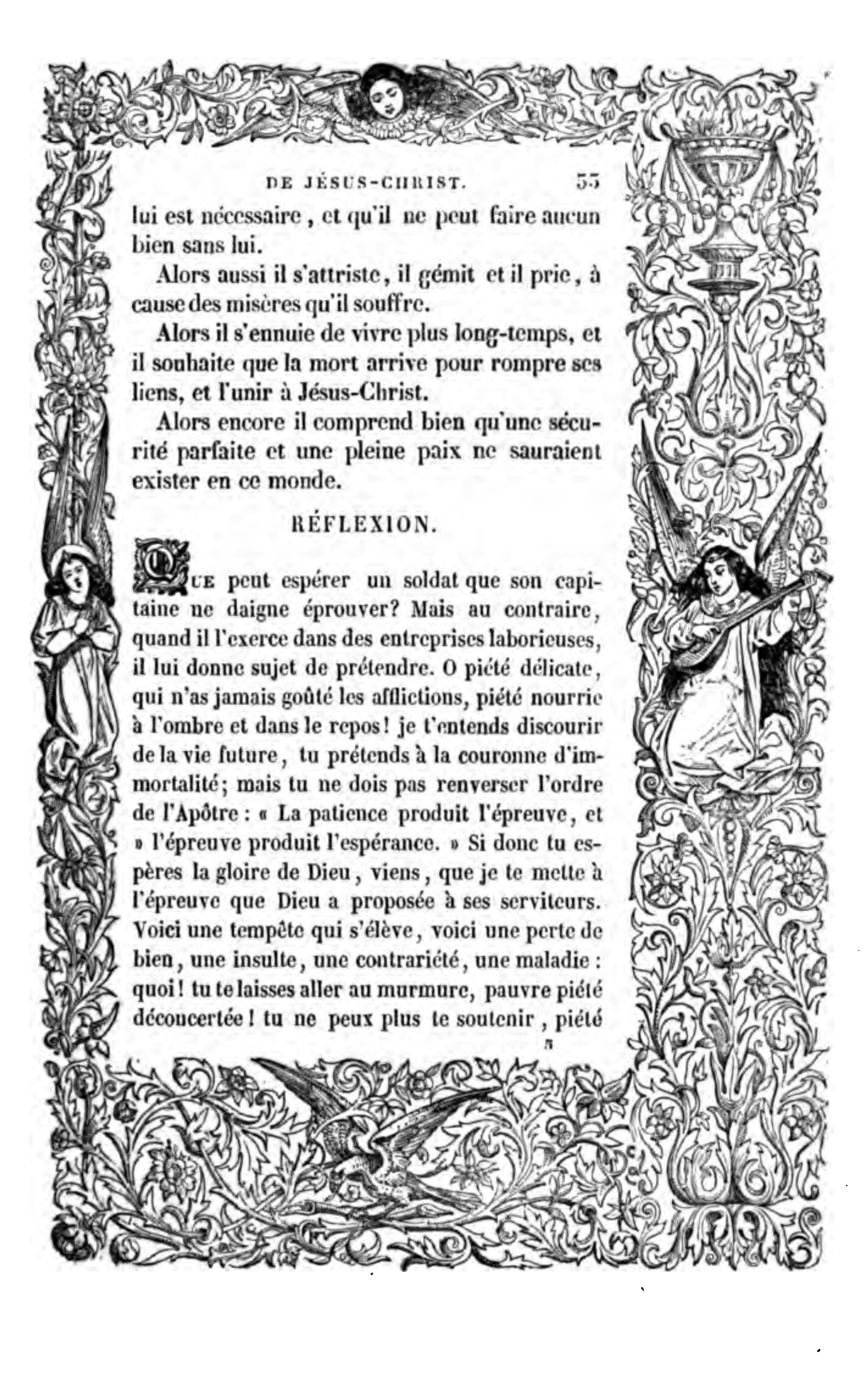
Il est bon que nous souffrions quelquefois des contradictions, et que l'on pense mal et peu favorablement de nous, lors même que nos actions et nos intentions sont bonnes.

Cela nous aide souvent à acquérir l'humilité, et à nous préserver de la vaine gloire.

Car nous cherchons plus volontiers en Dieu un témoin de notre conscience, quand les hommes au dehors nous méprisent et pensent mal de nous.

2. C'est pourquoi l'homme devrait tellement s'affermir en Dieu, qu'il ne lui fût pas nécessaire de chercher tant de consolations humaines.

Lorsque, avec une volonté droite, l'homme est troublé, ou tenté, ou affligé par de mauvaises pensées, il comprend alors combien Dieu



lui est nécessaire, et qu'il ne peut faire aucun bien sans lui.

Alors aussi il s'attriste, il gémit et il prie, à cause des misères qu'il souffre.

Alors il s'ennuie de vivre plus long-temps, et il souhaite que la mort arrive pour rompre ses liens, et l'unir à Jésus-Christ.

Alors encore il comprend bien qu'une sécurité parfaite et une pleine paix ne sauraient exister en ce monde.

RÉFLEXION.

Que peut espérer un soldat que son capitaine ne daigne éprouver? Mais au contraire, quand il l'exerce dans des entreprises laborieuses, il lui donne sujet de prétendre. O piété délicate, qui n'as jamais goûté les afflictions, piété nourrie à l'ombre et dans le repos! je t'entends discourir de la vie future, tu prétends à la couronne d'immortalité; mais tu ne dois pas renverser l'ordre de l'Apôtre : « La patience produit l'épreuve, et » l'épreuve produit l'espérance. » Si donc tu espères la gloire de Dieu, viens, que je te mette à l'épreuve que Dieu a proposée à ses serviteurs. Voici une tempête qui s'élève, voici une perte de bien, une insulte, une contrariété, une maladie : quoi! tu te laisses aller au murmure, pauvre piété déconcertée! tu ne peux plus te soutenir, piété

sans force et sans fondement! Va, tu n'as jamais mérité le nom d'une piété chrétienne, tu n'en étais qu'un vain simulacre : tu n'étais qu'un faux or, qui brille au soleil, mais qui ne dure pas dans le feu, mais qui s'évanouit dans le creuset : tu n'es propre qu'à tromper les hommes par une vaine apparence; mais tu n'es pas digne de Dieu, ni de la pureté du siècle futur.

BOSSUET.



CHAPITRE XIII.

DE LA RÉSISTANCE AUX TENTATIONS.

TANT que nous vivons en ce monde, nous ne pouvons être exempts de tribulations et d'épreuves.

Aussi est-il écrit au livre de Job : *La tentation est la vie de l'homme sur la terre.* (Job, 7, 1.)

Chacun devrait donc être en garde contre ses tentations, et veiller et prier pour ne point laisser lieu aux surprises du démon, qui ne dort jamais, mais qui *tourne de tous côtés, cherchant qui dévorer.* (I. Pierre, 5, 8.)

Il n'est point d'homme si parfait et si saint,



qui n'ait quelquefois des tentations ; et nous ne pouvons en être entièrement affranchis.

2. Cependant, quelque fâcheuses et pénibles que soient les tentations, elles ne laissent pas d'être souvent très-utiles à l'homme, parce qu'elles l'humilient, le purifient et l'instruisent.

Tous les saints ont passé par beaucoup de tribulations et de tentations, et ils en ont profité.

Et ceux qui n'ont pu soutenir ces épreuves sont tombés, et ont été réprouvés.

Il n'est point d'ordre si saint, ni de lieu si secret, qui soit à l'abri des tentations et des contrariétés.

3. L'homme, tant qu'il vit, n'est jamais entièrement à l'abri des tentations ; car nous en portons le germe en nous, à cause de la concupiscence dans laquelle nous sommes nés.

Une tentation ou une tribulation s'éloigne, une autre survient, et nous aurons toujours quelque chose à souffrir, parce que nous avons perdu le bien de notre félicité.

Plusieurs cherchent à fuir les tentations, et ils y succombent d'une manière plus grave.

La fuite seule ne nous donne pas la victoire ; mais la patience et une véritable humilité nous rendent plus forts que tous nos ennemis.

4. Celui qui évite seulement à l'extérieur le mal, sans en arracher la racine, fera peu de progrès : au contraire, les tentations reviendront



à lui plus promptement, et il s'en trouvera plus mal.

Peu à peu et par une longue patience, avec le secours de Dieu, vous vaincrez plus sûrement que par une contention et un empressement hors de propos.

Prenez souvent conseil dans la tentation, et ne traitez pas durement celui qui est tenté; mais consolez-le, comme vous souhaiteriez qu'on vous consolât vous-même.

5. Le principe de toutes les mauvaises tentations est l'inconstance de l'esprit, et le peu de confiance en Dieu.

Car, comme un vaisseau sans gouvernail est poussé çà et là par les flots, ainsi l'homme qui se relâche, et qui abandonne ses résolutions, est agité par des tentations diverses.

Le feu éprouve le fer (Eccl., 31, 31), et la tentation, l'homme juste.

Nous ne savons souvent ce que nous pouvons; mais la tentation montre ce que nous sommes.

Il faut veiller cependant, surtout au commencement de la tentation, parce qu'alors nous triomphons plus facilement de l'ennemi, si nous ne lui permettons pas d'entrer dans notre ame, et si nous allons au-devant de lui pour le repousser dès qu'il frappe à la porte.

C'est ce qui a fait dire : *Opposez-vous au mal dès le principe : le remède vient trop tard,*



quand le mal s'est accru par de longs délais. (Ovide.)

D'abord une simple pensée s'offre à l'esprit, ensuite une vive imagination, puis la délectation, le mouvement déréglé et le consentement.

Ainsi peu à peu l'ennemi envahit le fond du cœur, lorsqu'on ne lui résiste pas dès le commencement.

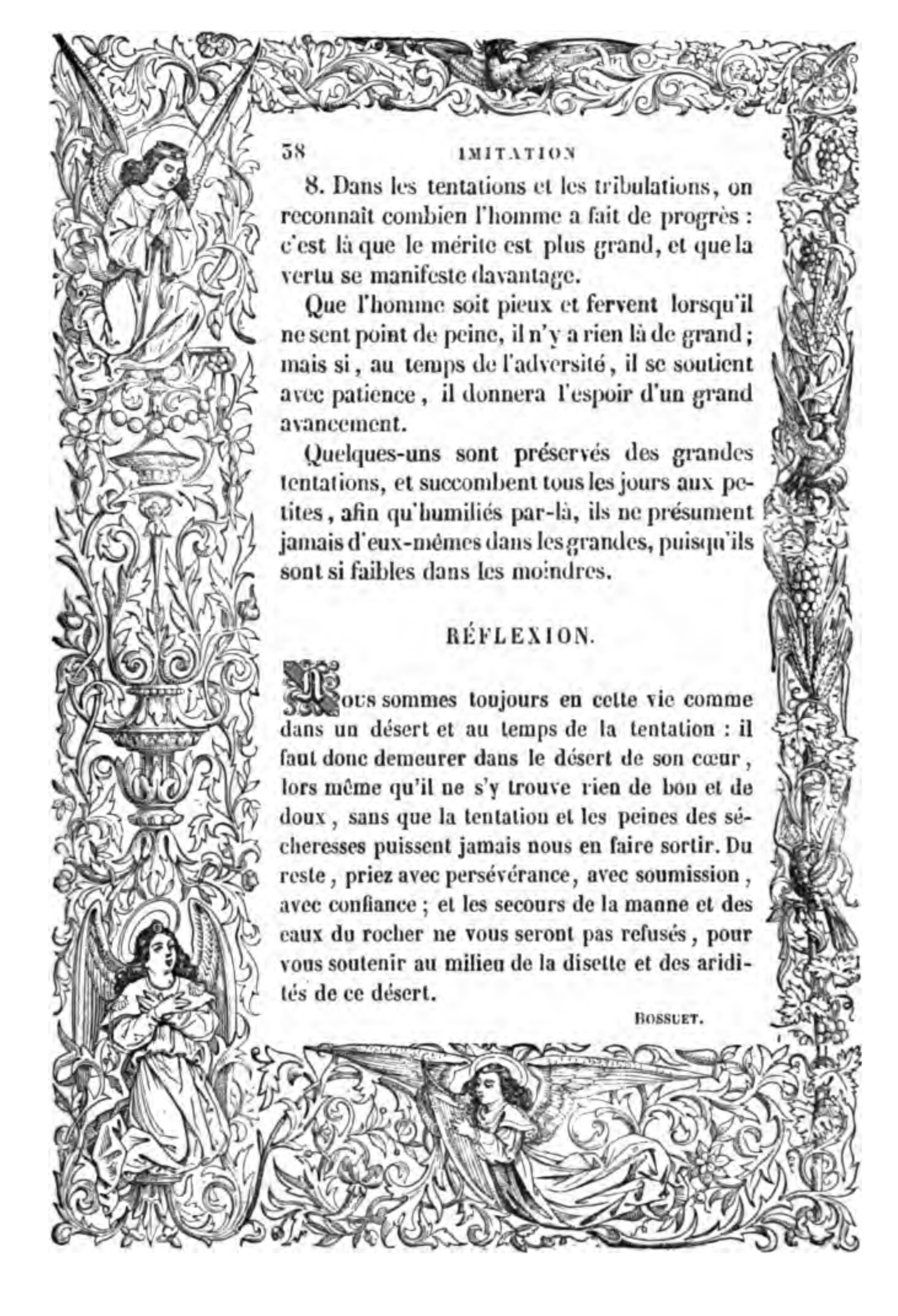
Et plus on met de langueur et de retard à le repousser, plus on s'affaiblit chaque jour, et plus l'ennemi devient fort contre nous.

6. Quelques-uns éprouvent de plus fortes tentations au commencement de leur conversion, d'autres à la fin; il y en a qui souffrent presque toute leur vie.

Quelques-uns sont tentés assez légèrement, selon l'ordre de la sagesse et de la justice de Dieu, qui pèse l'état et le mérite des hommes, et qui dispose tout à l'avance pour le salut de ses élus.

7. Nous ne devons donc point désespérer lorsque nous sommes tentés, mais prier Dieu avec plus de ferveur, afin qu'il daigne nous secourir dans toutes nos tribulations, lui qui, selon la parole de saint Paul, *nous fera tirer avantage de la tentation, de sorte que nous puissions la surmonter.* (I. Cor., 10, 13.)

Humilions donc nos ames sous la main de Dieu dans toute tentation et affliction, parce qu'il sauvera les humbles d'esprit, et qu'il les élèvera.



8. Dans les tentations et les tribulations, on reconnaît combien l'homme a fait de progrès : c'est là que le mérite est plus grand, et que la vertu se manifeste davantage.

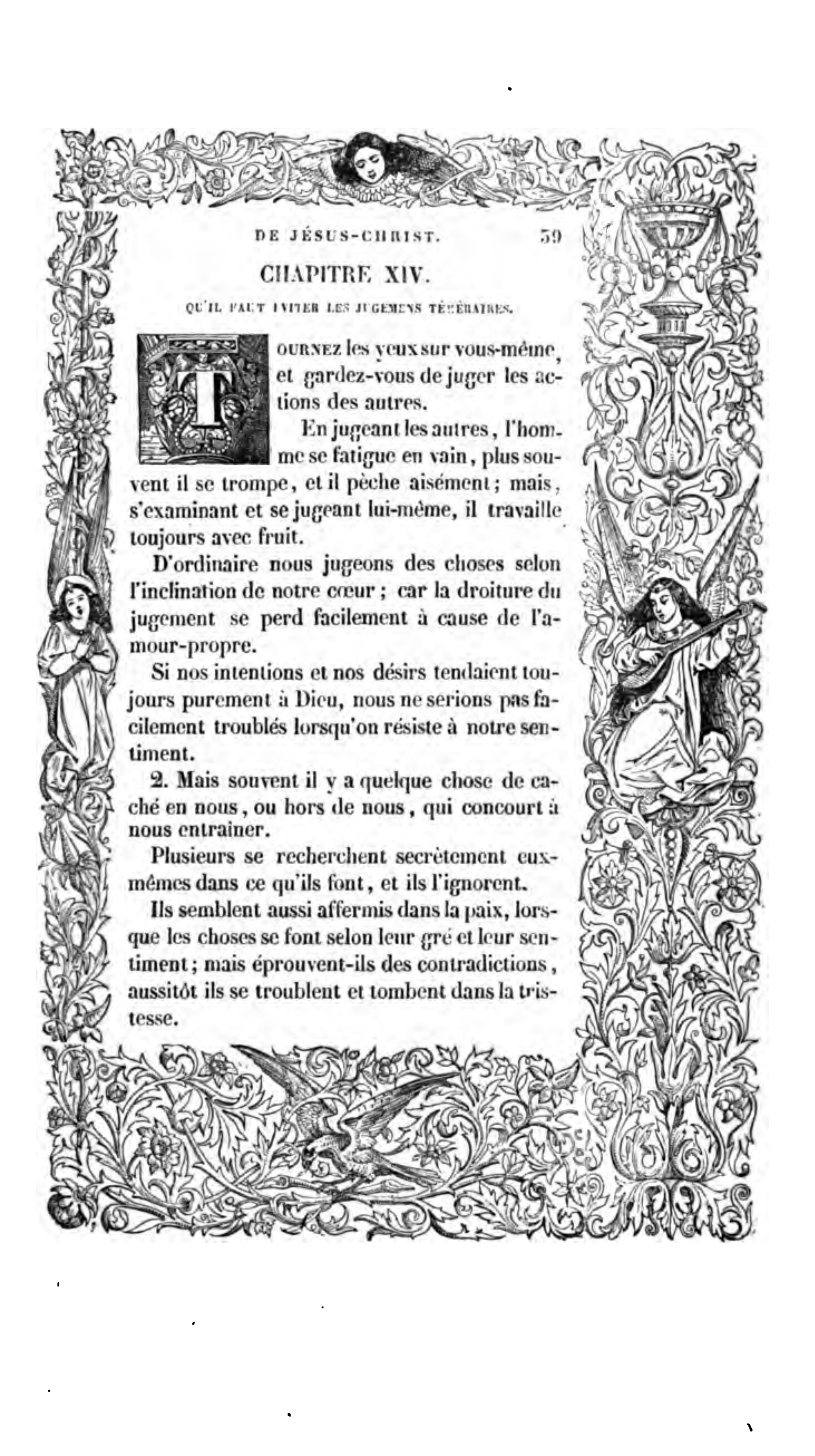
Que l'homme soit pieux et fervent lorsqu'il ne sent point de peine, il n'y a rien là de grand ; mais si, au temps de l'adversité, il se soutient avec patience, il donnera l'espoir d'un grand avancement.

Quelques-uns sont préservés des grandes tentations, et succombent tous les jours aux petites, afin qu'humiliés par-là, ils ne présument jamais d'eux-mêmes dans les grandes, puisqu'ils sont si faibles dans les moindres.

RÉFLEXION.

Nous sommes toujours en cette vie comme dans un désert et au temps de la tentation : il faut donc demeurer dans le désert de son cœur, lors même qu'il ne s'y trouve rien de bon et de doux, sans que la tentation et les peines des sécheresses puissent jamais nous en faire sortir. Du reste, priez avec persévérance, avec soumission, avec confiance ; et les secours de la manne et des eaux du rocher ne vous seront pas refusés, pour vous soutenir au milieu de la disette et des aridités de ce désert.

BOSSUET.



CHAPITRE XIV.

QU'IL FAUT ÉVITER LES JUGEMENS TÉMÉRAIRES.

TOURNEZ les yeux sur vous-même, et gardez-vous de juger les actions des autres.

En jugeant les autres, l'homme se fatigue en vain, plus souvent il se trompe, et il pèche aisément; mais, s'examinant et se jugeant lui-même, il travaille toujours avec fruit.

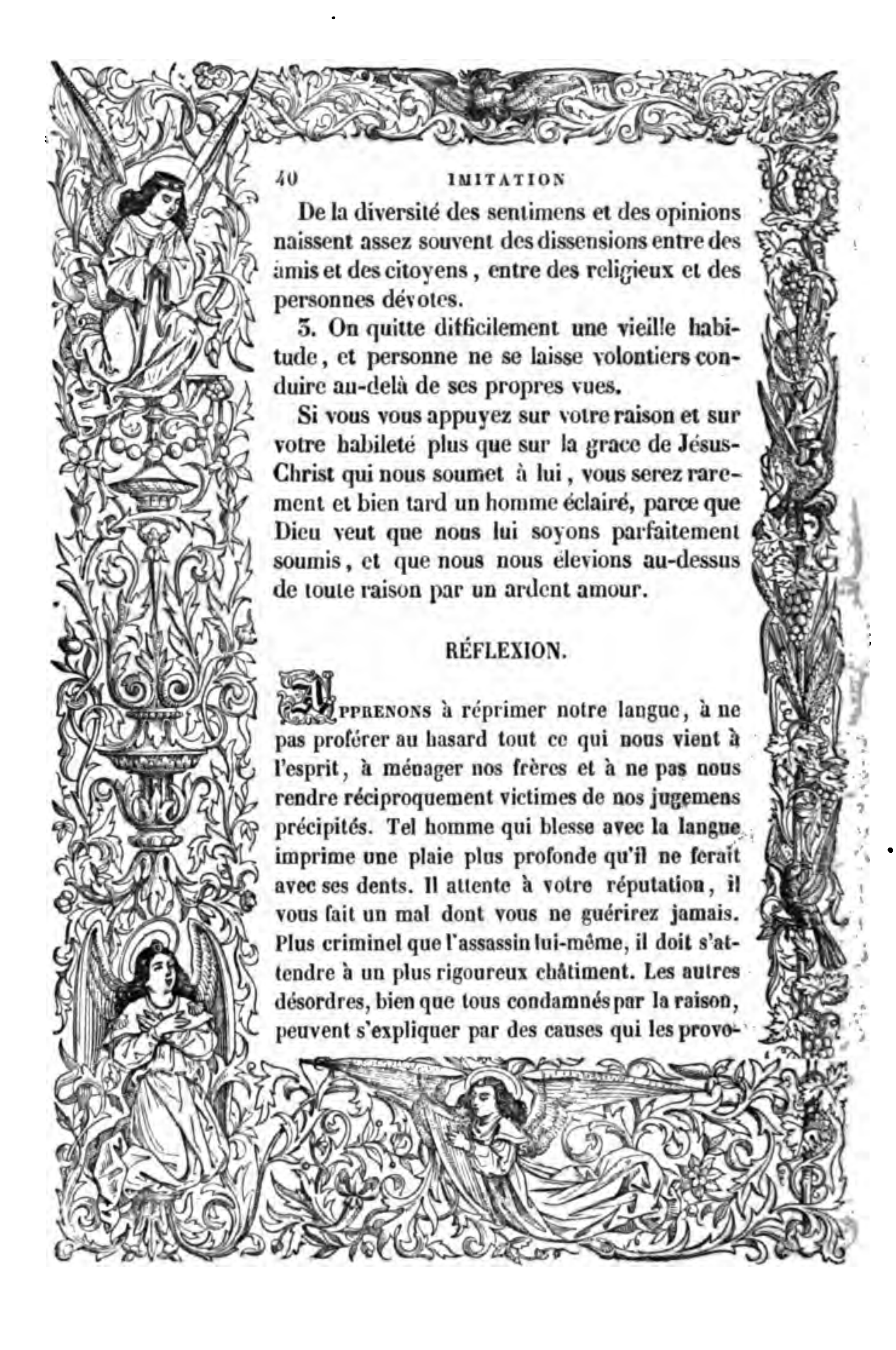
D'ordinaire nous jugeons des choses selon l'inclination de notre cœur; car la droiture du jugement se perd facilement à cause de l'amour-propre.

Si nos intentions et nos désirs tendaient toujours purement à Dieu, nous ne serions pas facilement troublés lorsqu'on résiste à notre sentiment.

2. Mais souvent il y a quelque chose de caché en nous, ou hors de nous, qui concourt à nous entrainer.

Plusieurs se recherchent secrètement eux-mêmes dans ce qu'ils font, et ils l'ignorent.

Ils semblent aussi affermis dans la paix, lorsque les choses se font selon leur gré et leur sentiment; mais éprouvent-ils des contradictions, aussitôt ils se troublent et tombent dans la tristesse.



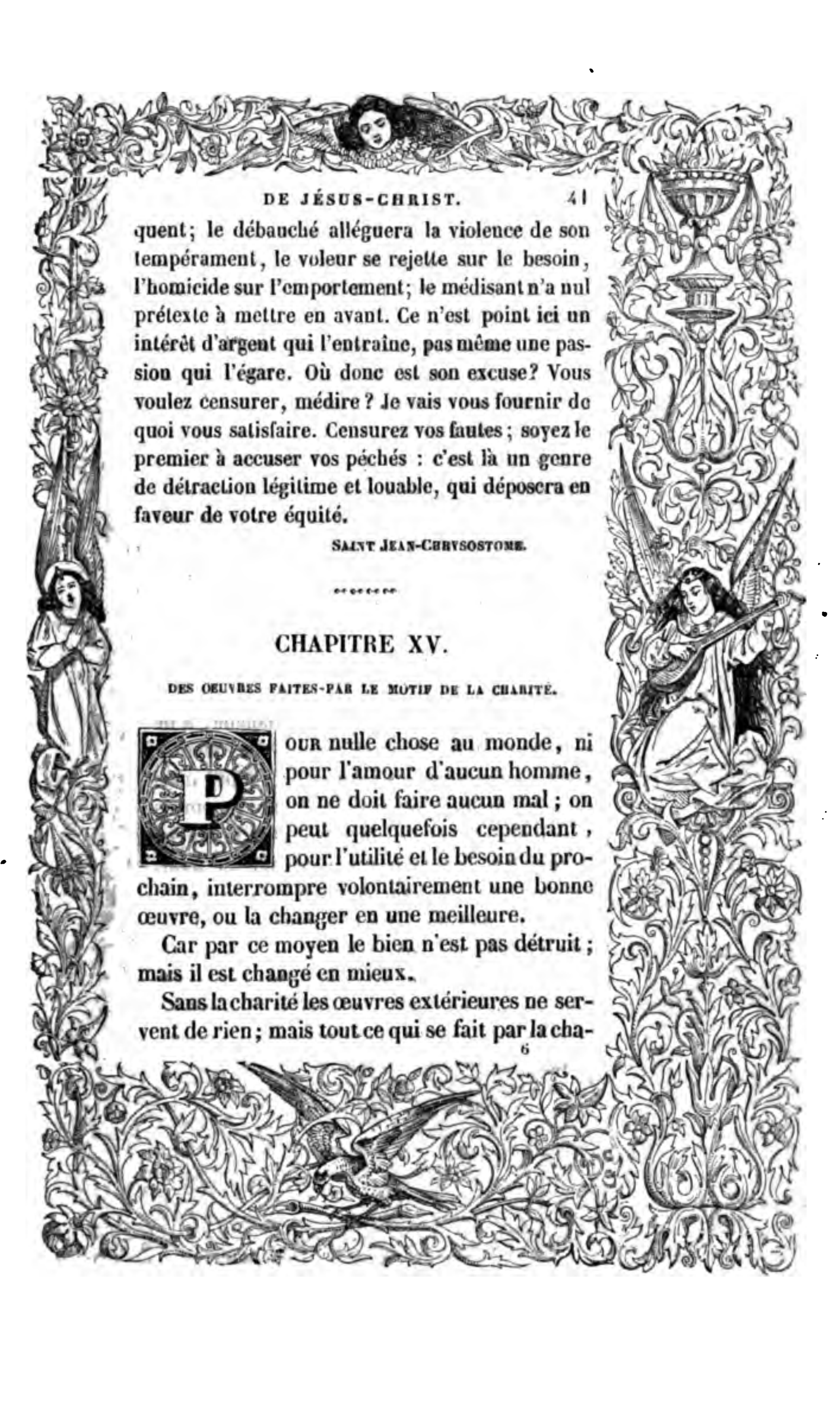
De la diversité des sentimens et des opinions naissent assez souvent des dissensions entre des amis et des citoyens, entre des religieux et des personnes dévotes.

3. On quitte difficilement une vieille habitude, et personne ne se laisse volontiers conduire au-delà de ses propres vues.

Si vous vous appuyez sur votre raison et sur votre habileté plus que sur la grace de Jésus-Christ qui nous soumet à lui, vous serez rarement et bien tard un homme éclairé, parce que Dieu veut que nous lui soyons parfaitement soumis, et que nous nous élevions au-dessus de toute raison par un ardent amour.

RÉFLEXION.

APPRENONS à réprimer notre langue, à ne pas proférer au hasard tout ce qui nous vient à l'esprit, à ménager nos frères et à ne pas nous rendre réciproquement victimes de nos jugemens précipités. Tel homme qui blesse avec la langue imprime une plaie plus profonde qu'il ne ferait avec ses dents. Il attente à votre réputation, il vous fait un mal dont vous ne guérirez jamais. Plus criminel que l'assassin lui-même, il doit s'attendre à un plus rigoureux châtiment. Les autres désordres, bien que tous condamnés par la raison, peuvent s'expliquer par des causes qui les provo-



quent; le débauché alléguera la violence de son tempérament, le voleur se rejette sur le besoin, l'homicide sur l'emportement; le médisant n'a nul prétexte à mettre en avant. Ce n'est point ici un intérêt d'argent qui l'entraîne, pas même une passion qui l'égare. Où donc est son excuse? Vous voulez censurer, médire? Je vais vous fournir de quoi vous satisfaire. Censurez vos fautes; soyez le premier à accuser vos péchés : c'est là un genre de détraction légitime et louable, qui déposera en faveur de votre équité.

SAINT JEAN-CHRYSOSTOME.

CHAPITRE XV.

DES OEUVRES FAITES PAR LE MOTIF DE LA CHARITÉ.

Pour nulle chose au monde, ni pour l'amour d'aucun homme, on ne doit faire aucun mal; on peut quelquefois cependant, pour l'utilité et le besoin du prochain, interrompre volontairement une bonne œuvre, ou la changer en une meilleure.

Car par ce moyen le bien n'est pas détruit; mais il est changé en mieux.

Sans la charité les œuvres extérieures ne servent de rien; mais tout ce qui se fait par la cha-



rité, quelque petit et quelque vil qu'il soit, produit des fruits abondans.

Car Dieu considère bien moins l'action que le motif qui fait agir.

2. Il fait beaucoup, celui qui aime beaucoup.

Il fait beaucoup, celui qui fait bien ce qu'il fait.

Il fait bien, celui qui subordonne sa volonté à l'utilité commune.

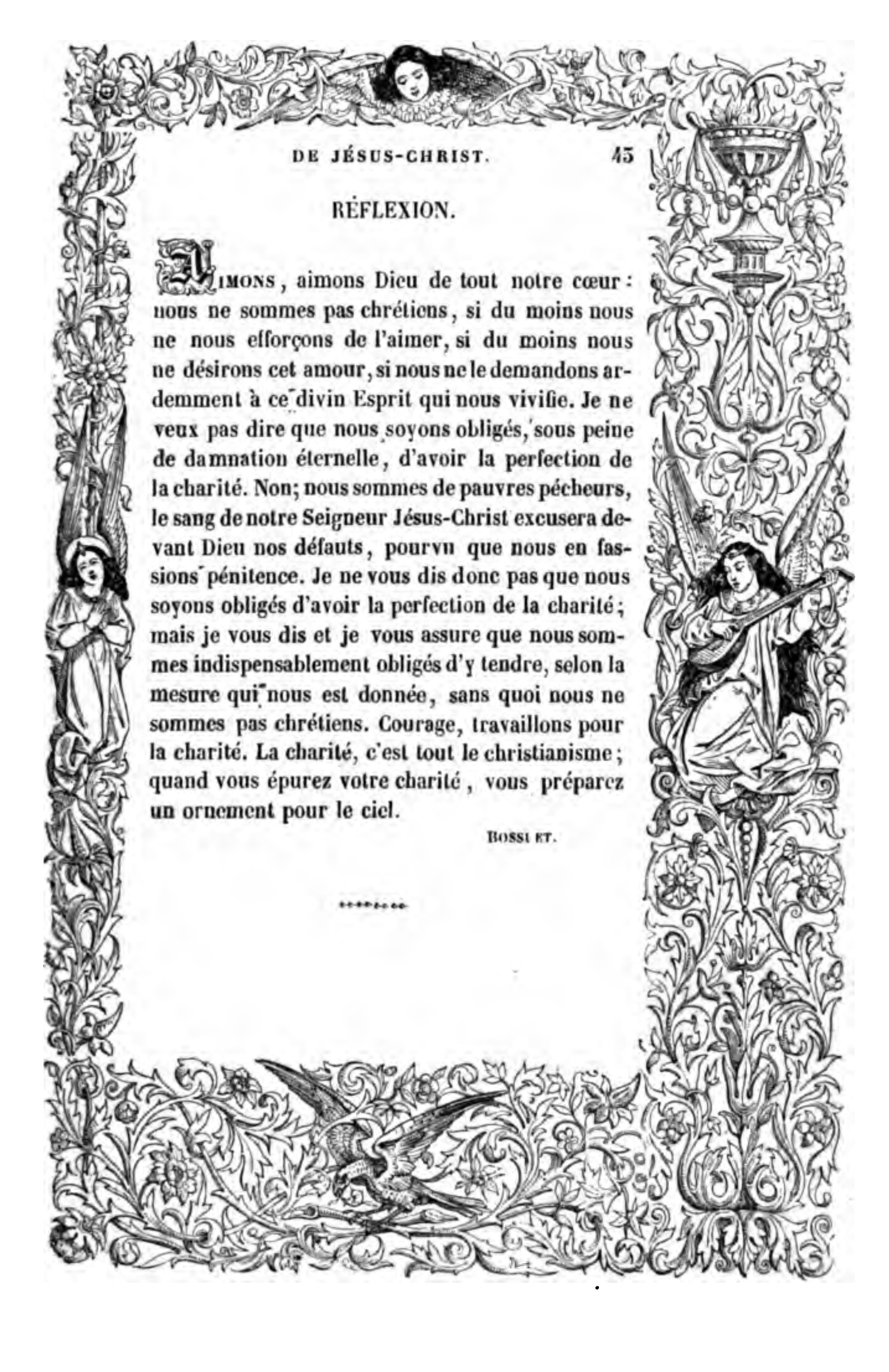
On croit souvent voir la charité là où il n'y a que convoitise; car il est rare que l'inclination naturelle, la volonté propre, l'espoir de la récompense, le désir de quelque avantage particulier, n'influent pas sur nos actions.

3. Celui qui a une vraie et parfaite charité, ne se recherche en rien; mais il désire seulement que Dieu soit glorifié en tout.

Il ne porte aussi envie à personne, parce qu'il ne désire aucune faveur particulière; il ne veut pas non plus mettre sa joie en lui-même; mais dédaignant tous les autres biens, il ne cherche qu'en Dieu son bonheur.

Il n'attribue aucun bien à la créature; mais il rapporte tout à Dieu, de qui tous les biens découlent comme de leur source, et dans la jouissance duquel tous les saints se reposent comme dans leur fin dernière.

Oh! qui aurait une étincelle de la vraie charité, sentirait certainement que toutes les choses de la terre sont pleines de vanité.



RÉFLEXION.

Aimons, aimons Dieu de tout notre cœur : nous ne sommes pas chrétiens, si du moins nous ne nous efforçons de l'aimer, si du moins nous ne désirons cet amour, si nous ne le demandons ardemment à ce divin Esprit qui nous vivifie. Je ne veux pas dire que nous soyons obligés, sous peine de damnation éternelle, d'avoir la perfection de la charité. Non; nous sommes de pauvres pécheurs, le sang de notre Seigneur Jésus-Christ excusera devant Dieu nos défauts, pourvu que nous en fassions pénitence. Je ne vous dis donc pas que nous soyons obligés d'avoir la perfection de la charité; mais je vous dis et je vous assure que nous sommes indispensablement obligés d'y tendre, selon la mesure qui nous est donnée, sans quoi nous ne sommes pas chrétiens. Courage, travaillons pour la charité. La charité, c'est tout le christianisme ; quand vous épurez votre charité, vous préparez un ornement pour le ciel.

BOSSUET.



CHAPITRE XVI.

QU'IL FAUT SUPPORTER LES DÉFAUTS D'AUTRUI.

Ce que l'homme ne peut corriger en soi ou dans les autres, il doit le supporter avec patience, jusqu'à ce que Dieu en ordonne autrement.

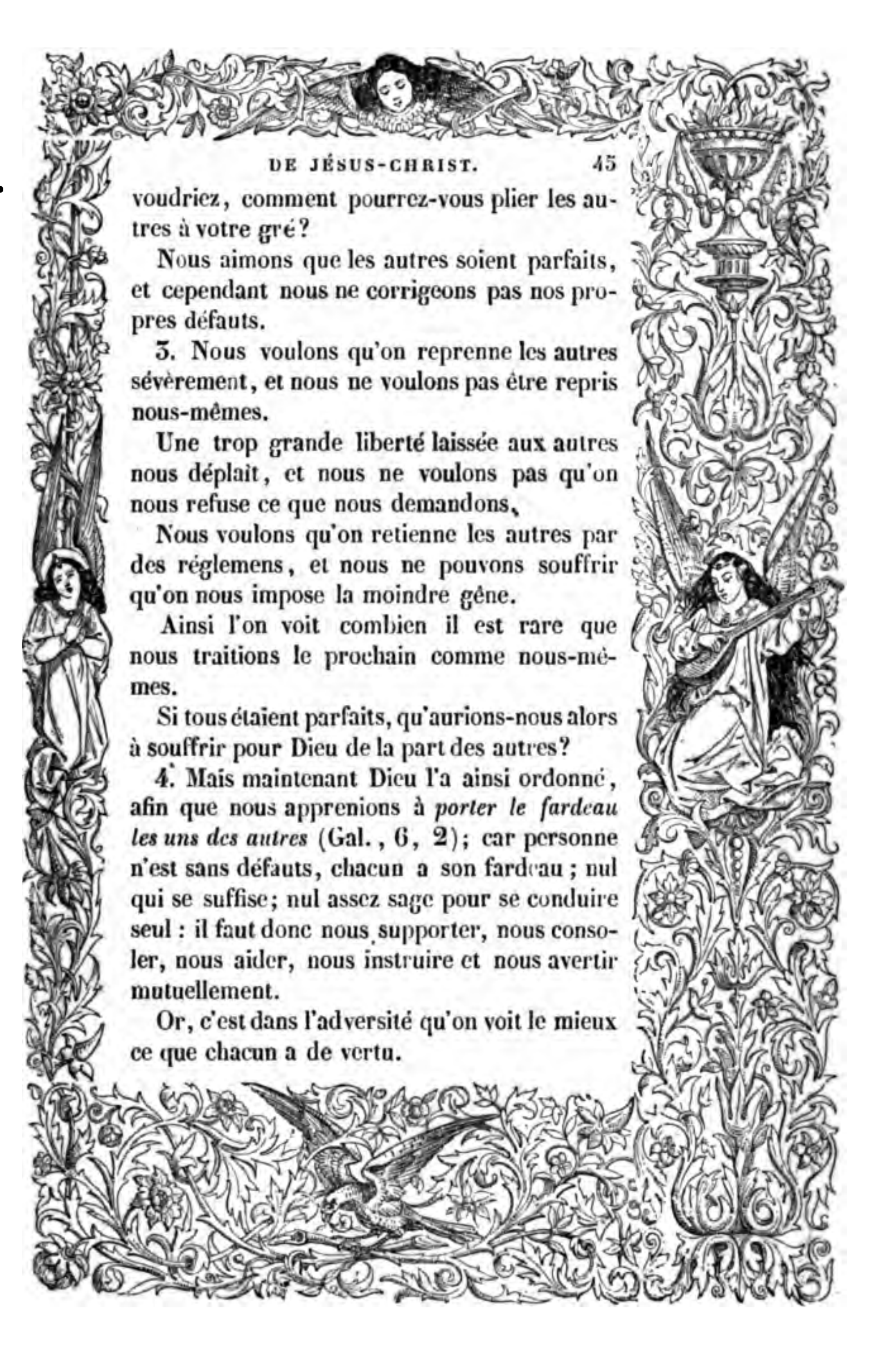
Pensez qu'il est peut-être mieux qu'il en soit ainsi, pour vous éprouver et exercer votre patience, sans laquelle nos mérites ont bien peu de valeur.

Vous devez cependant supplier Dieu qu'il veuille bien vous aider à vaincre ces obstacles, ou à les supporter avec douceur.

2. Si quelqu'un, averti une ou deux fois, ne se rend pas, ne contestez point avec lui; mais confiez tout à Dieu, afin que sa volonté s'accomplisse, et qu'il soit glorifié dans tous ses serviteurs, lui qui sait changer efficacement le mal en bien.

Appliquez-vous à supporter patiemment les défauts et les infirmités des autres, quels qu'ils soient, parce que vous-même vous en avez beaucoup que les autres ont à supporter.

Si vous ne pouvez vous rendre tel que vous



voudriez, comment pourrez-vous plier les autres à votre gré?

Nous aimons que les autres soient parfaits, et cependant nous ne corrigeons pas nos propres défauts.

3. Nous voulons qu'on reprenne les autres sévèrement, et nous ne voulons pas être repris nous-mêmes.

Une trop grande liberté laissée aux autres nous déplait, et nous ne voulons pas qu'on nous refuse ce que nous demandons.

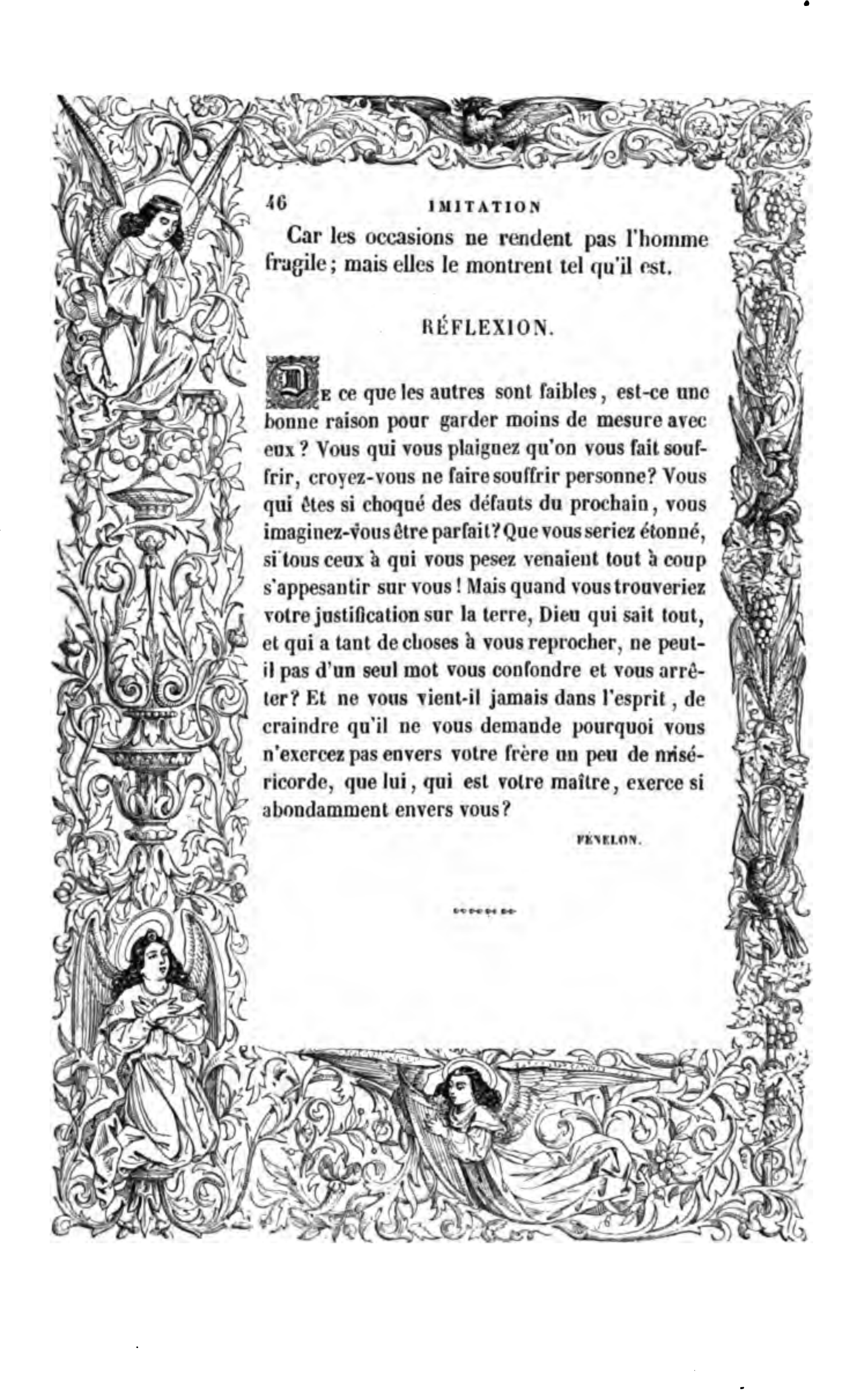
Nous voulons qu'on retienne les autres par des réglemens, et nous ne pouvons souffrir qu'on nous impose la moindre gêne.

Ainsi l'on voit combien il est rare que nous traitions le prochain comme nous-mêmes.

Si tous étaient parfaits, qu'aurions-nous alors à souffrir pour Dieu de la part des autres?

4. Mais maintenant Dieu l'a ainsi ordonné, afin que nous apprenions à *porter le fardeau les uns des autres* (Gal., 6, 2); car personne n'est sans défauts, chacun a son fardeau; nul qui se suffise; nul assez sage pour se conduire seul: il faut donc nous supporter, nous consoler, nous aider, nous instruire et nous avertir mutuellement.

Or, c'est dans l'adversité qu'on voit le mieux ce que chacun a de vertu.

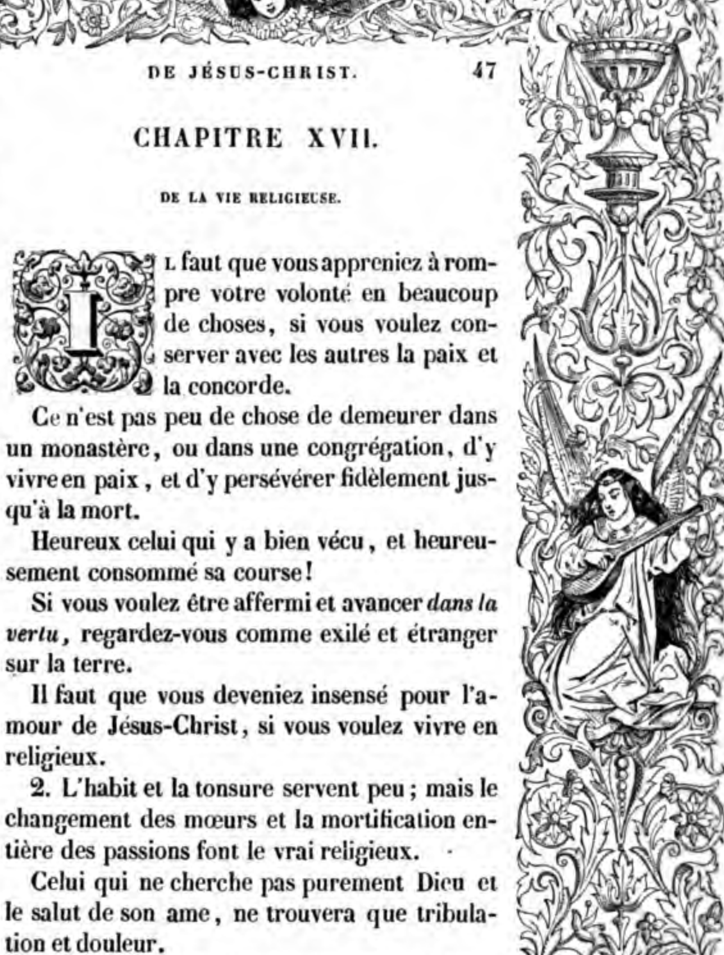


Car les occasions ne rendent pas l'homme fragile; mais elles le montrent tel qu'il est.

RÉFLEXION.

De ce que les autres sont faibles, est-ce une bonne raison pour garder moins de mesure avec eux? Vous qui vous plaignez qu'on vous fait souffrir, croyez-vous ne faire souffrir personne? Vous qui êtes si choqué des défauts du prochain, vous imaginez-vous être parfait? Que vous seriez étonné, si tous ceux à qui vous pesez venaient tout à coup s'appesantir sur vous! Mais quand vous trouveriez votre justification sur la terre, Dieu qui sait tout, et qui a tant de choses à vous reprocher, ne peut-il pas d'un seul mot vous confondre et vous arrêter? Et ne vous vient-il jamais dans l'esprit, de craindre qu'il ne vous demande pourquoi vous n'exercez pas envers votre frère un peu de miséricorde, que lui, qui est votre maître, exerce si abondamment envers vous?

FÉNELON.



CHAPITRE XVII.

DE LA VIE RELIGIEUSE.

Il faut que vous appreniez à rompre votre volonté en beaucoup de choses, si vous voulez conserver avec les autres la paix et la concorde.

Ce n'est pas peu de chose de demeurer dans un monastère, ou dans une congrégation, d'y vivre en paix, et d'y persévérer fidèlement jusqu'à la mort.

Heureux celui qui y a bien vécu, et heureusement consommé sa course!

Si vous voulez être affermi et avancer *dans la vertu*, regardez-vous comme exilé et étranger sur la terre.

Il faut que vous deveniez insensé pour l'amour de Jésus-Christ, si vous voulez vivre en religieux.

2. L'habit et la tonsure servent peu; mais le changement des mœurs et la mortification entière des passions font le vrai religieux.

Celui qui ne cherche pas purement Dieu et le salut de son ame, ne trouvera que tribulation et douleur.

Il ne saurait non plus demeurer long-temps



en paix, celui qui ne s'efforce point d'être le plus petit de tous, et soumis à tous.

3. Vous êtes venu pour servir, et non pour gouverner : songez que vous êtes appelé à souffrir et à travailler, non à rester oisif ou à discourir.

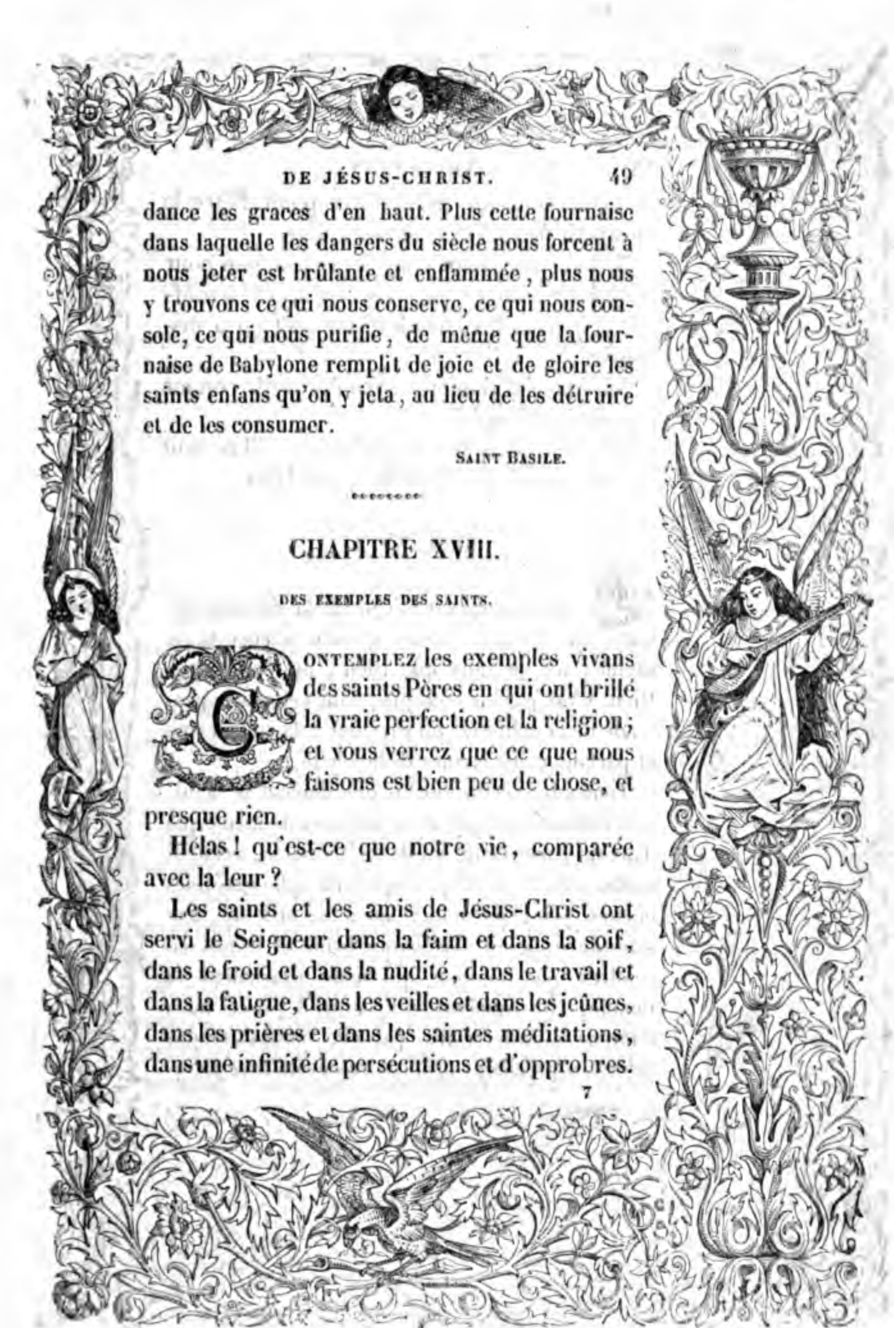
Ici donc les hommes sont éprouvés comme l'or dans la fournaise.

Ici personne ne peut se maintenir, s'il ne veut de tout son cœur s'humilier pour Dieu.

RÉFLEXION.

La vie solitaire est l'école de la doctrine céleste. On n'y doit étudier qu'une science toute divine, n'apprendre que Dieu, ne tendre qu'à Dieu. C'est par lui seul que, dans cette paix profonde de la solitude, on parvient à la souveraine et parfaite connaissance de la vérité.

Toutes les vertus chrétiennes doivent se manifester dans la retraite d'un solitaire, de même que dans un parterre où les fleurs abondent, éclatent mille couleurs variées, s'exhalent mille agréables odeurs. Semblable à une fournaise ardente, une solitude vraiment chrétienne brûle et réduit en cendres tous les liens qui nous attachaient au monde; elle consume tout ce qu'il y a en nous d'impur et de terrestre; par elle, nous devenons des vases précieux, propres à recevoir avec abon-



dance les graces d'en haut. Plus cette fournaise dans laquelle les dangers du siècle nous forcent à nous jeter est brûlante et enflammée, plus nous y trouvons ce qui nous conserve, ce qui nous console, ce qui nous purifie, de même que la fournaise de Babylone remplit de joie et de gloire les saints enfans qu'on y jeta, au lieu de les détruire et de les consumer.

SAINT BASILE.

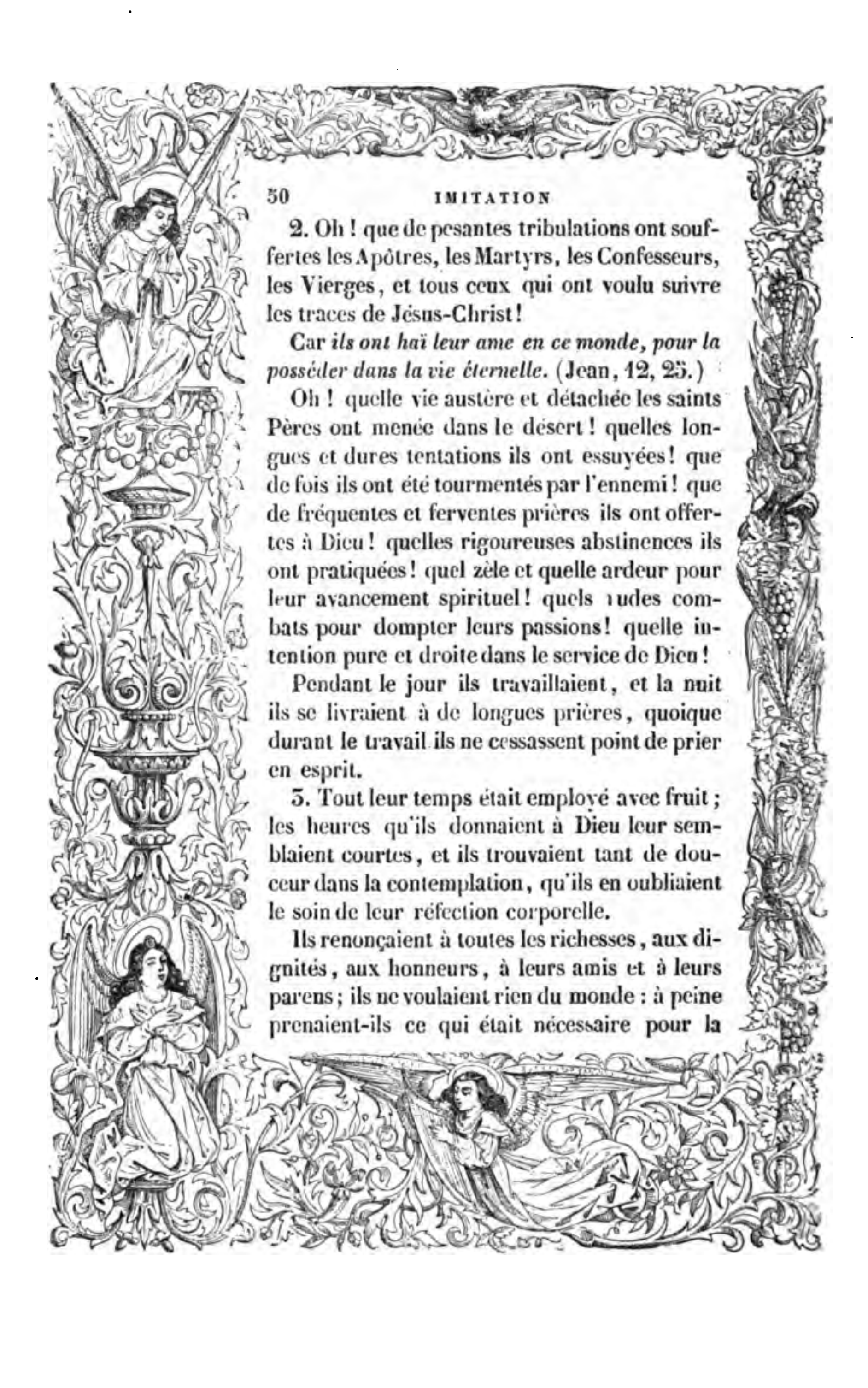
CHAPITRE XVIII.

DES EXEMPLES DES SAINTS.

CONTEMPLEZ les exemples vivans des saints Pères en qui ont brillé la vraie perfection et la religion; et vous verrez que ce que nous faisons est bien peu de chose, et presque rien.

Hélas! qu'est-ce que notre vie, comparée avec la leur?

Les saints et les amis de Jésus-Christ ont servi le Seigneur dans la faim et dans la soif, dans le froid et dans la nudité, dans le travail et dans la fatigue, dans les veilles et dans les jeûnes, dans les prières et dans les saintes méditations, dans une infinité de persécutions et d'opprobres.



2. Oh ! que de pesantes tribulations ont souffertes les Apôtres, les Martyrs, les Confesseurs, les Vierges, et tous ceux qui ont voulu suivre les traces de Jésus-Christ!

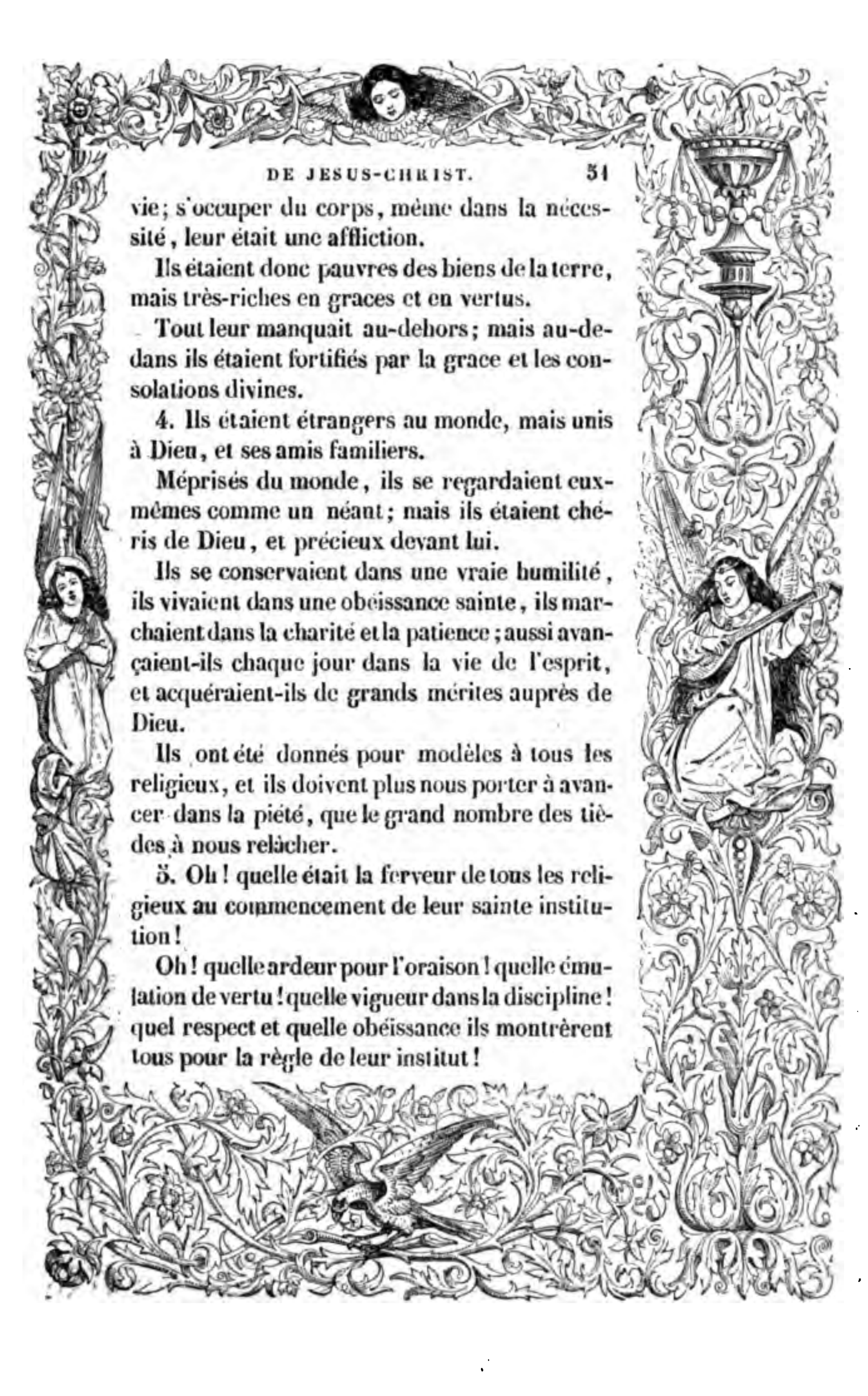
Car *ils ont haï leur ame en ce monde, pour la posséder dans la vie éternelle.* (Jean, 12, 25.)

Oh ! quelle vie austère et détachée les saints Pères ont menée dans le désert ! quelles longues et dures tentations ils ont essuyées! que de fois ils ont été tourmentés par l'ennemi ! que de fréquentes et ferventes prières ils ont offertes à Dieu ! quelles rigoureuses abstinences ils ont pratiquées! quel zèle et quelle ardeur pour leur avancement spirituel! quels rudes combats pour dompter leurs passions! quelle intention pure et droite dans le service de Dieu !

Pendant le jour ils travaillaient, et la nuit ils se livraient à de longues prières, quoique durant le travail ils ne cessassent point de prier en esprit.

3. Tout leur temps était employé avec fruit ; les heures qu'ils donnaient à Dieu leur semblaient courtes, et ils trouvaient tant de douceur dans la contemplation, qu'ils en oubliaient le soin de leur réfection corporelle.

Ils renonçaient à toutes les richesses, aux dignités, aux honneurs, à leurs amis et à leurs parens ; ils ne voulaient rien du monde : à peine prenaient-ils ce qui était nécessaire pour la



vie; s'occuper du corps, même dans la nécessité, leur était une affliction.

Ils étaient donc pauvres des biens de la terre, mais très-riches en graces et en vertus.

Tout leur manquait au-dehors; mais au-dedans ils étaient fortifiés par la grace et les consolations divines.

4. Ils étaient étrangers au monde, mais unis à Dieu, et ses amis familiers.

Méprisés du monde, ils se regardaient eux-mêmes comme un néant; mais ils étaient chéris de Dieu, et précieux devant lui.

Ils se conservaient dans une vraie humilité, ils vivaient dans une obéissance sainte, ils marchaient dans la charité et la patience; aussi avançaient-ils chaque jour dans la vie de l'esprit, et acquéraient-ils de grands mérites auprès de Dieu.

Ils ont été donnés pour modèles à tous les religieux, et ils doivent plus nous porter à avancer dans la piété, que le grand nombre des tièdes à nous relâcher.

5. Oh! quelle était la ferveur de tous les religieux au commencement de leur sainte institution!

Oh! quelle ardeur pour l'oraison! quelle émulation de vertu! quelle vigueur dans la discipline! quel respect et quelle obéissance ils montrèrent tous pour la règle de leur institut!

Leurs traces abandonnées attestent encore qu'ils furent vraiment saints et parfaits, ces hommes qui, en combattant si généreusement, foulèrent aux pieds le monde.

Maintenant on regarde comme excellent celui qui n'a point transgressé la règle, et qui a pu porter avec patience le joug qu'il s'est imposé!

6. O tiédeur et négligence de notre état, qui nous fait dégénérer si vite de l'ancienne ferveur, et trouver même la vie ennuyeuse à force d'abattement et de lâcheté!

Plût à Dieu qu'après avoir vu tant d'exemples de ferveur, vous ne laissiez pas s'assoupir entièrement en vous le désir d'avancer dans la vertu!

RÉFLEXION.

Qui donnera à mes yeux une source de larmes pour que je puisse, jour et nuit, déplorer les blessures que le péché a faites à mon ame, et aussi ce relâchement effrayant qui, tous les jours, fait de nouveaux progrès parmi les chrétiens? Hélas! où sont-ils ces chrétiens des premiers jours de l'Église? Ils ont brillé dans le monde comme d'éclatantes lumières; au milieu des hérétiques, des impies, des hommes corrompus, ils ont montré, aux yeux de l'univers, le spectacle d'une vertu sans tache, d'une vie toute céleste; et leurs enne-

mis ont fini par devenir leurs imitateurs. Et quel homme aurait pu voir tant d'humilité, de douceur, de renoncement, de chasteté, sans se sentir touché de la grace, et porté à suivre de si nobles exemples? Aujourd'hui les chrétiens semblent quitter en foule le chemin droit par où marchaient leurs devanciers, pour se jeter à travers les précipices. Car, où sont, de nos jours, ceux qui renoncent pour Dieu à tout ce qu'ils possèdent, qui disent au monde un éternel adieu, pour travailler dans la retraite à mériter la vie éternelle, qui souffrent patiemment les injures, et qui ne cherchent point à y répondre par d'autres injures?

SAINT EPHREM.

CHAPITRE XIX.

DES EXERCICES D'UN BON RELIGIEUX.

La vie d'un bon religieux doit être ornée de toutes les vertus, afin qu'il soit tel au-dedans qu'il paraît aux hommes au-dehors.

Et certes il doit être encore bien plus parfait intérieurement qu'il ne le paraît devant les hommes, parce que Dieu nous regarde, et que nous devons, partout où nous



sommes, le révérer profondément, et marcher en sa présence avec la pureté des anges.

Chaque jour nous devons renouveler notre résolution, et nous exciter à la ferveur, comme si c'était le premier jour de notre conversion, et dire :

Aidez-moi, Seigneur mon Dieu, dans mon bon propos et dans votre saint service; et faites-moi la grace de bien commencer aujourd'hui, car ce que j'ai fait jusqu'ici n'est rien.

2. Notre progrès dépend de nos résolutions, et l'on a besoin d'une grande diligence si l'on veut avancer beaucoup.

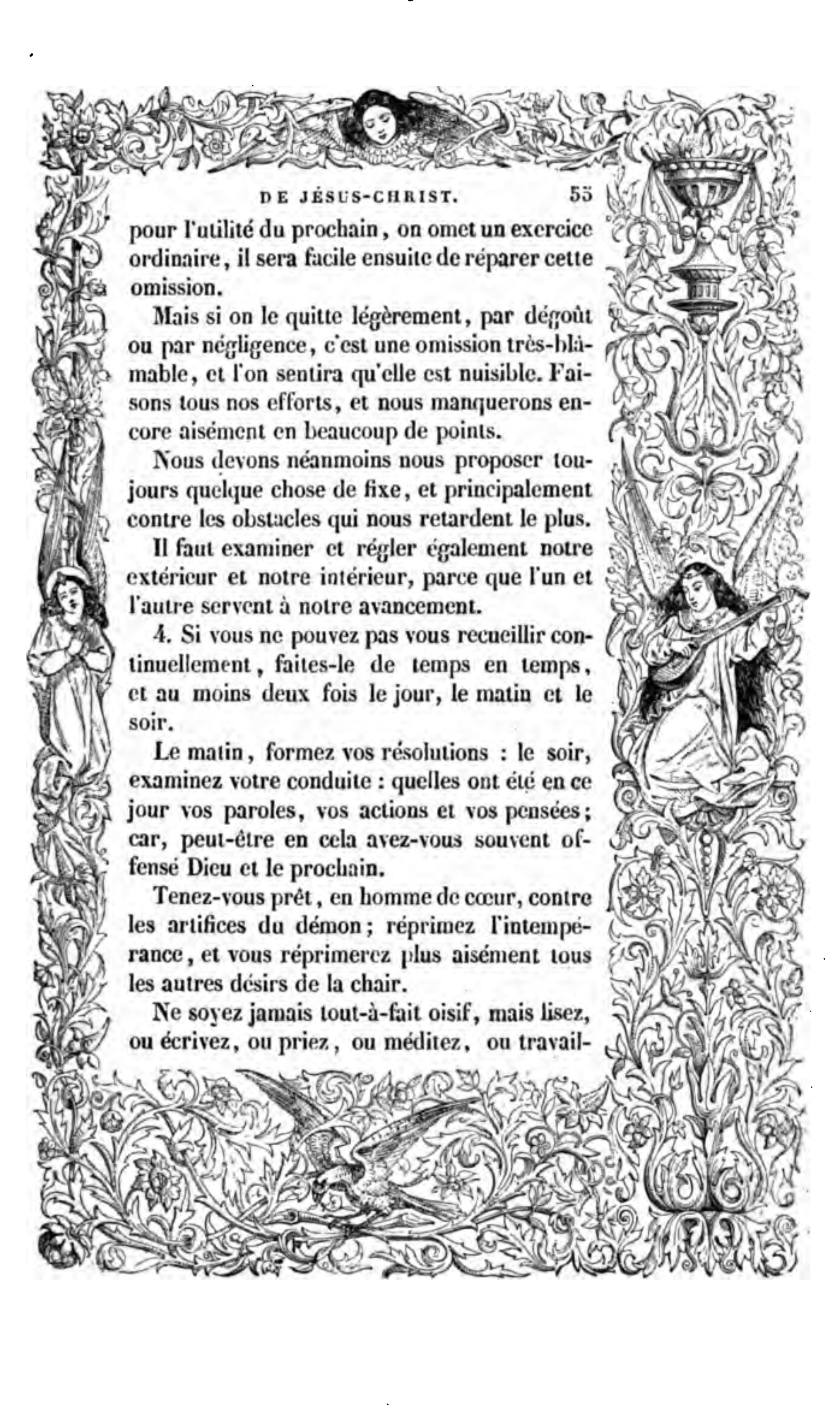
Si celui qui prend de fortes résolutions manque souvent, que sera-ce de celui qui n'en forme que rarement, ou avec moins de fermeté?

Toutefois nous abandonnons nos résolutions de diverses manières, et une légère omission de nos exercices cause presque toujours quelque dommage.

Les résolutions des justes sont fondées sur la grace de Dieu, plutôt que sur leur propre sagesse; et, quelque chose qu'ils entreprennent, c'est toujours en lui qu'ils mettent leur confiance.

Car l'homme propose, mais Dieu dispose; et *l'homme n'est pas le maître de sa voie.* (Jérem., 10, 23.)

3. Si quelquefois, par un motif de piété, ou



pour l'utilité du prochain, on omet un exercice ordinaire, il sera facile ensuite de réparer cette omission.

Mais si on le quitte légèrement, par dégoût ou par négligence, c'est une omission très-blâmable, et l'on sentira qu'elle est nuisible. Faisons tous nos efforts, et nous manquerons encore aisément en beaucoup de points.

Nous devons néanmoins nous proposer toujours quelque chose de fixe, et principalement contre les obstacles qui nous retardent le plus.

Il faut examiner et régler également notre extérieur et notre intérieur, parce que l'un et l'autre servent à notre avancement.

4. Si vous ne pouvez pas vous recueillir continuellement, faites-le de temps en temps, et au moins deux fois le jour, le matin et le soir.

Le matin, formez vos résolutions : le soir, examinez votre conduite : quelles ont été en ce jour vos paroles, vos actions et vos pensées; car, peut-être en cela avez-vous souvent offensé Dieu et le prochain.

Tenez-vous prêt, en homme de cœur, contre les artifices du démon; réprimez l'intempérance, et vous réprimerez plus aisément tous les autres désirs de la chair.

Ne soyez jamais tout-à-fait oisif, mais lisez, ou écrivez, ou priez, ou méditez, ou travail-



lez à quelque chose d'utile au bien commun.

Il faut néanmoins s'adonner avec discrétion aux exercices du corps, et ils ne conviennent pas également à tous.

5. Ce qui sort des pratiques communes, ne doit pas être montré au-dehors; car les exercices particuliers se font plus sûrement en secret.

Gardez-vous cependant d'être lâche dans les exercices communs, et trop ardent pour ceux de votre choix; mais après avoir rempli pleinement et fidèlement ce qui est de devoir et d'obligation, s'il vous reste du temps, employez-le pour vous-même, selon le mouvement de votre dévotion.

Tous ne peuvent pas suivre les mêmes exercices; l'un convient mieux à celui-ci, l'autre à celui-là.

On aime même à les diversifier selon le temps, car il y en a qu'on goûte plus aux jours de fêtes, et d'autres aux jours ordinaires.

Les uns nous sont nécessaires au temps de la tentation, et les autres au temps de la paix et du repos.

Certaines pensées nous plaisent dans la tristesse, et d'autres quand nous goûtons de la joie en Dieu.

6. Aux approches des principales fêtes, on doit renouveler ces pieux exercices, et implo-



rer avec plus de ferveur les suffrages des saints.

Il faut nous proposer de vivre, d'une fête à l'autre, comme si nous devions alors sortir de ce monde, et passer à la fête éternelle.

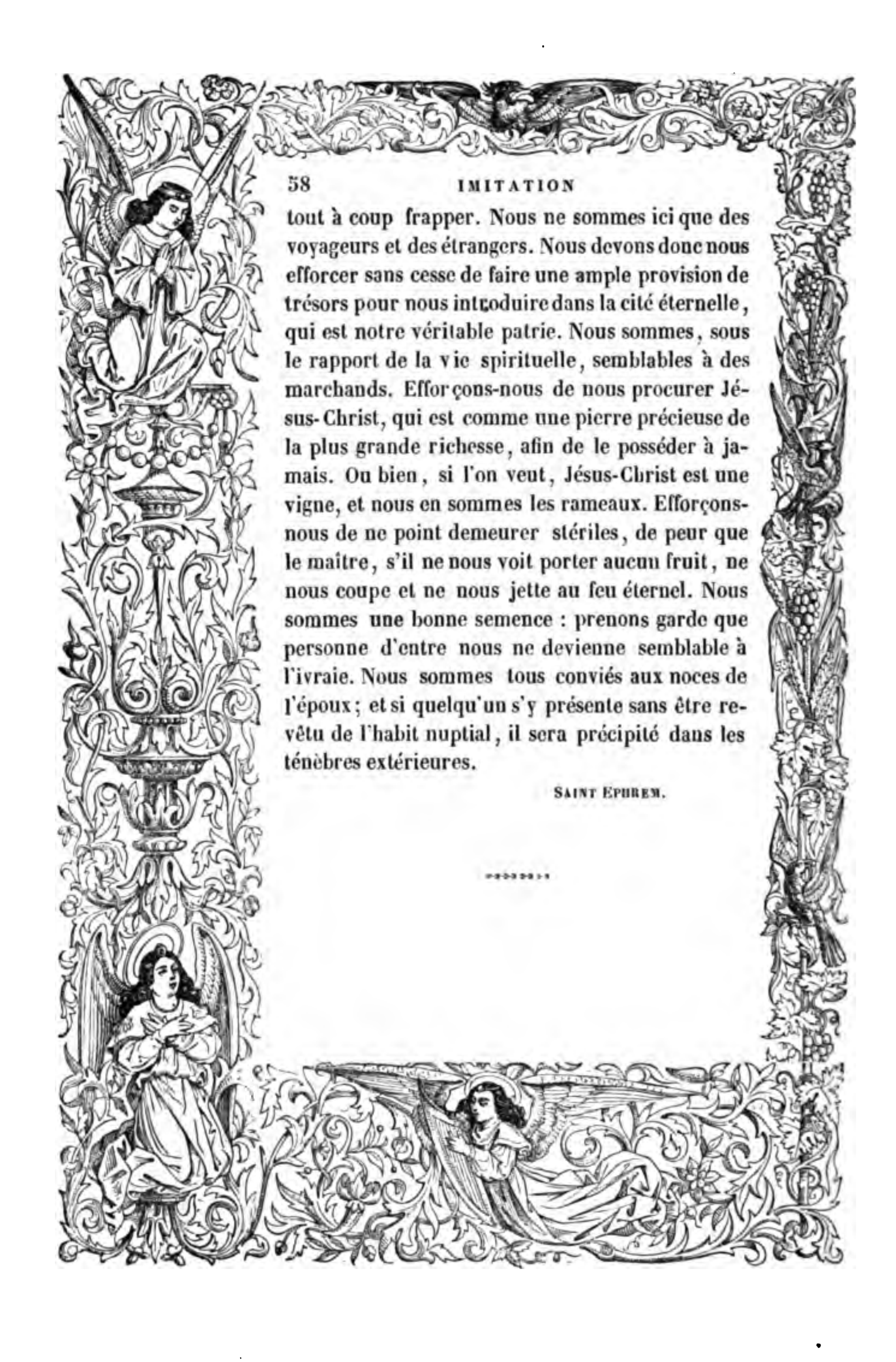
Et pour cela, dans ces saints temps, préparons-nous avec soin, vivant avec plus de piété, et gardant nos observances avec plus d'exactitude, comme devant bientôt recevoir de Dieu le prix de notre travail.

7. Et si ce moment est différé, croyons que nous ne sommes pas assez bien préparés, ni encore dignes d'une si grande gloire, qui sera manifestée en nous au temps marqué, et appliquons-nous à nous mieux disposer à ce passage.

Heureux, dit l'évangéliste saint Luc, *le serviteur que son maître, quand il viendra, trouvera veillant ! Je vous dis, en vérité, qu'il l'établira sur tous ses biens.* (Luc, 12, 44.)

RÉFLEXION.

HATONS-NOUS donc de travailler à notre salut. Le grand jour du Seigneur ne saurait être éloigné. Que celui qui désire sincèrement se sauver, prenne garde de faire comme le voyageur qui s'endort au milieu du chemin, et que la foudre vient



tout à coup frapper. Nous ne sommes ici que des voyageurs et des étrangers. Nous devons donc nous efforcer sans cesse de faire une ample provision de trésors pour nous introduire dans la cité éternelle, qui est notre véritable patrie. Nous sommes, sous le rapport de la vie spirituelle, semblables à des marchands. Efforçons-nous de nous procurer Jésus-Christ, qui est comme une pierre précieuse de la plus grande richesse, afin de le posséder à jamais. Ou bien, si l'on veut, Jésus-Christ est une vigne, et nous en sommes les rameaux. Efforçons-nous de ne point demeurer stériles, de peur que le maître, s'il ne nous voit porter aucun fruit, ne nous coupe et ne nous jette au feu éternel. Nous sommes une bonne semence : prenons garde que personne d'entre nous ne devienne semblable à l'ivraie. Nous sommes tous conviés aux noces de l'époux; et si quelqu'un s'y présente sans être revêtu de l'habit nuptial, il sera précipité dans les ténèbres extérieures.

SAINT EPHREM.



CHAPITRE XX.

DE L'AMOUR DE LA SOLITUDE ET DU SILENCE.

CHERCHEZ un temps propice pour vous occuper de vous-même, et pensez souvent aux bienfaits de Dieu.

Laissez les lectures de pure curiosité ; lisez plutôt ce qui est propre à toucher le cœur, que ce qui occupe l'esprit.

Si vous vous dérobez aux entretiens superflus, aux courses inutiles; si vous fermez l'oreille aux nouvelles et aux bruits du monde, vous trouverez assez de temps pour vous livrer à de pieuses méditations.

Les plus grands saints évitaient, dès qu'ils le pouvaient, le commerce des hommes, et préféraient vivre en Dieu dans le secret.

2. Un ancien a dit : *Toutes les fois que j'ai été parmi les hommes, j'en suis revenu moins homme.* (Sén., *Ep.* 7.) C'est ce que nous éprouvons trop souvent après de longs entretiens.

Il est plus aisé de se taire tout-à-fait, que de ne pas excéder en paroles.

Il est plus aisé de se tenir caché chez soi, que de s'observer suffisamment au-dehors.



Celui donc qui veut parvenir à la vie intérieure et spirituelle doit, avec Jésus, se retirer de la foule.

Nul ne se produit avec sécurité, s'il n'aime à demeurer caché.

Nul ne parle avec confiance, s'il ne se tait volontiers.

Nul ne gouverne sans crainte, s'il n'aime pas à se soumettre.

Nul ne commande sans danger, s'il n'a pas appris à bien obéir.

3. Nul ne se réjouit avec sécurité, s'il n'a en soi le témoignage d'une bonne conscience.

Cependant la confiance des saints a toujours été pleine de la crainte de Dieu ; et pour avoir excellé en vertus et en graces, ils n'ont été ni moins vigilans ni moins humbles.

Au contraire, l'assurance des méchans naît de l'orgueil et de la présomption, et n'aboutit qu'à les tromper.

Ne vous promettez jamais de sûreté en cette vie, quoique vous paraissiez être un bon religieux ou un pieux solitaire.

4. Souvent les meilleurs dans l'estime des hommes ont couru les plus grands dangers, à cause de leur trop de confiance.

Ainsi il est plus utile à plusieurs de n'être pas tout-à-fait exempts de tentations, mais d'être souvent attaqués, de peur que vivant dans une



entière sécurité, ils ne s'enorgueillissent, et ne se livrent même avec trop de liberté aux consolations extérieures.

Oh ! si l'on ne cherchait jamais les joies qui passent, si jamais on ne s'occupait du monde, quelle conscience pure on conserverait !

Oh ! si l'on retranchait toute vaine sollicitude, si l'on ne pensait qu'à son salut et aux choses divines, et si l'on plaçait en Dieu toutes ses espérances, de quelle paix et de quel repos on jouirait !

5. Nul n'est digne des consolations célestes, s'il ne s'est exercé avec fidélité dans la sainte componction.

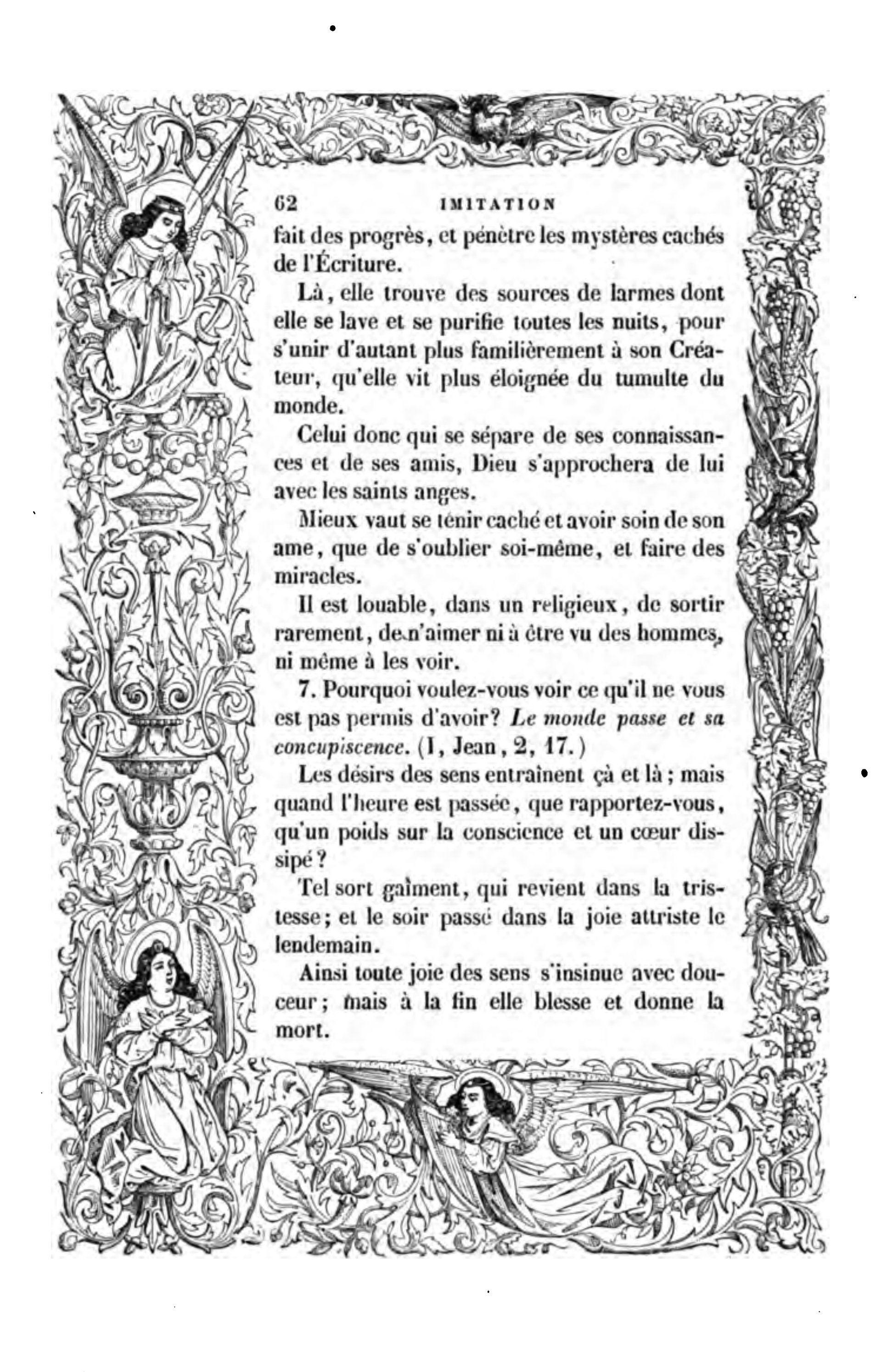
Si vous voulez la sentir au fond du cœur, entrez dans votre cellule, bannissez-en le bruit du monde, selon ce qui est écrit : *Soyez touchés de componction, même en reposant dans votre lit.* (Ps., 4, 5.)

Vous trouverez dans votre cellule ce que souvent vous perdrez au-dehors.

La cellule devient douce à qui en aime le séjour; celui qui ne sait s'y tenir, la prend en dégoût.

Si, dès le commencement de votre conversion, vous êtes fidèle à la garder, elle deviendra votre plus chère amie et votre plus douce consolation.

6. Dans le silence et le repos, l'ame pieuse



fait des progrès, et pénètre les mystères cachés de l'Écriture.

Là, elle trouve des sources de larmes dont elle se lave et se purifie toutes les nuits, pour s'unir d'autant plus familièrement à son Créateur, qu'elle vit plus éloignée du tumulte du monde.

Celui donc qui se sépare de ses connaissances et de ses amis, Dieu s'approchera de lui avec les saints anges.

Mieux vaut se tenir caché et avoir soin de son ame, que de s'oublier soi-même, et faire des miracles.

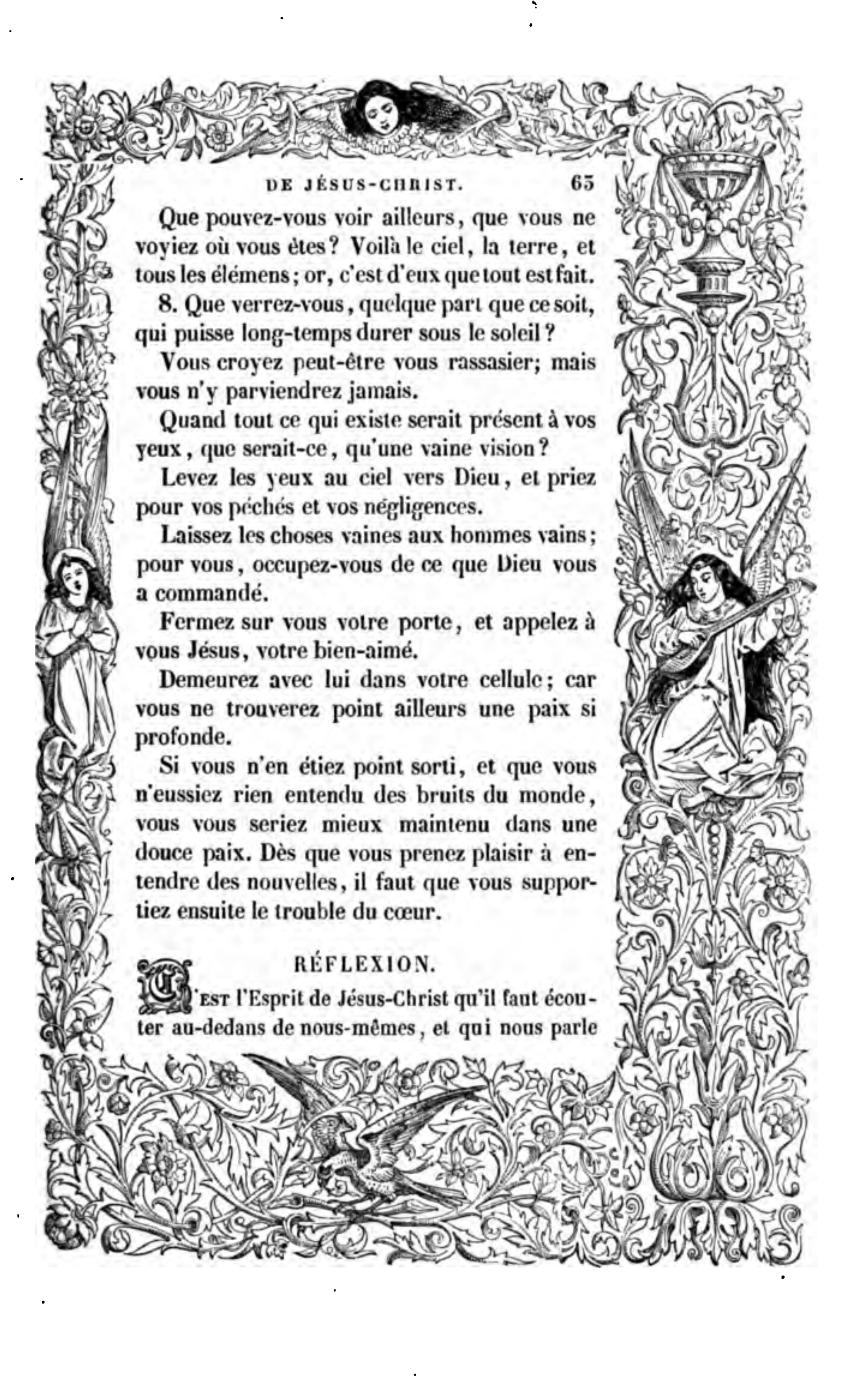
Il est louable, dans un religieux, de sortir rarement, de n'aimer ni à être vu des hommes, ni même à les voir.

7. Pourquoi voulez-vous voir ce qu'il ne vous est pas permis d'avoir? *Le monde passe et sa concupiscence.* (I, Jean, 2, 17.)

Les désirs des sens entraînent çà et là ; mais quand l'heure est passée, que rapportez-vous, qu'un poids sur la conscience et un cœur dissipé ?

Tel sort gaîment, qui revient dans la tristesse; et le soir passé dans la joie attriste le lendemain.

Ainsi toute joie des sens s'insinue avec douceur; mais à la fin elle blesse et donne la mort.



Que pouvez-vous voir ailleurs, que vous ne voyiez où vous êtes? Voilà le ciel, la terre, et tous les élémens; or, c'est d'eux que tout est fait.

8. Que verrez-vous, quelque part que ce soit, qui puisse long-temps durer sous le soleil?

Vous croyez peut-être vous rassasier; mais vous n'y parviendrez jamais.

Quand tout ce qui existe serait présent à vos yeux, que serait-ce, qu'une vaine vision?

Levez les yeux au ciel vers Dieu, et priez pour vos péchés et vos négligences.

Laissez les choses vaines aux hommes vains; pour vous, occupez-vous de ce que Dieu vous a commandé.

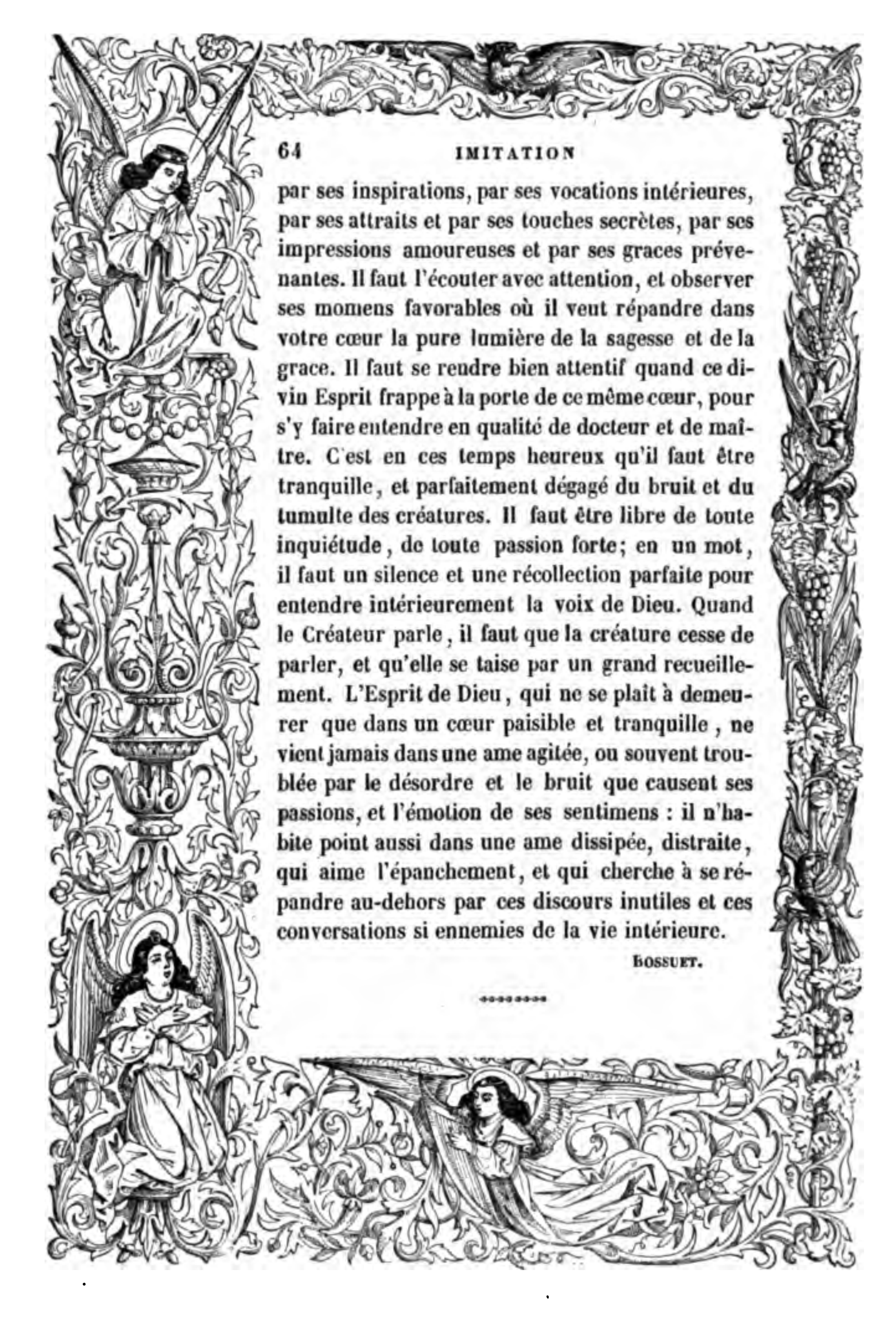
Fermez sur vous votre porte, et appelez à vous Jésus, votre bien-aimé.

Demeurez avec lui dans votre cellule; car vous ne trouverez point ailleurs une paix si profonde.

Si vous n'en étiez point sorti, et que vous n'eussiez rien entendu des bruits du monde, vous vous seriez mieux maintenu dans une douce paix. Dès que vous prenez plaisir à entendre des nouvelles, il faut que vous supportiez ensuite le trouble du cœur.

RÉFLEXION.

C'est l'Esprit de Jésus-Christ qu'il faut écouter au-dedans de nous-mêmes, et qui nous parle



par ses inspirations, par ses vocations intérieures, par ses attraits et par ses touches secrètes, par ses impressions amoureuses et par ses graces prévenantes. Il faut l'écouter avec attention, et observer ses momens favorables où il veut répandre dans votre cœur la pure lumière de la sagesse et de la grace. Il faut se rendre bien attentif quand ce divin Esprit frappe à la porte de ce même cœur, pour s'y faire entendre en qualité de docteur et de maître. C'est en ces temps heureux qu'il faut être tranquille, et parfaitement dégagé du bruit et du tumulte des créatures. Il faut être libre de toute inquiétude, de toute passion forte; en un mot, il faut un silence et une récollection parfaite pour entendre intérieurement la voix de Dieu. Quand le Créateur parle, il faut que la créature cesse de parler, et qu'elle se taise par un grand recueillement. L'Esprit de Dieu, qui ne se plaît à demeurer que dans un cœur paisible et tranquille, ne vient jamais dans une ame agitée, ou souvent troublée par le désordre et le bruit que causent ses passions, et l'émotion de ses sentimens : il n'habite point aussi dans une ame dissipée, distraite, qui aime l'épanchement, et qui cherche à se répandre au-dehors par ces discours inutiles et ces conversations si ennemies de la vie intérieure.

BOSSUET.



CHAPITRE XXI.

DE LA COMPONCTION DU COEUR.

Si vous voulez faire quelque progrès, conservez-vous dans la crainte de Dieu, et ne prenez pas trop de liberté; mais contenez tous vos sens sous la discipline, et ne vous livrez point à une sotte joie.

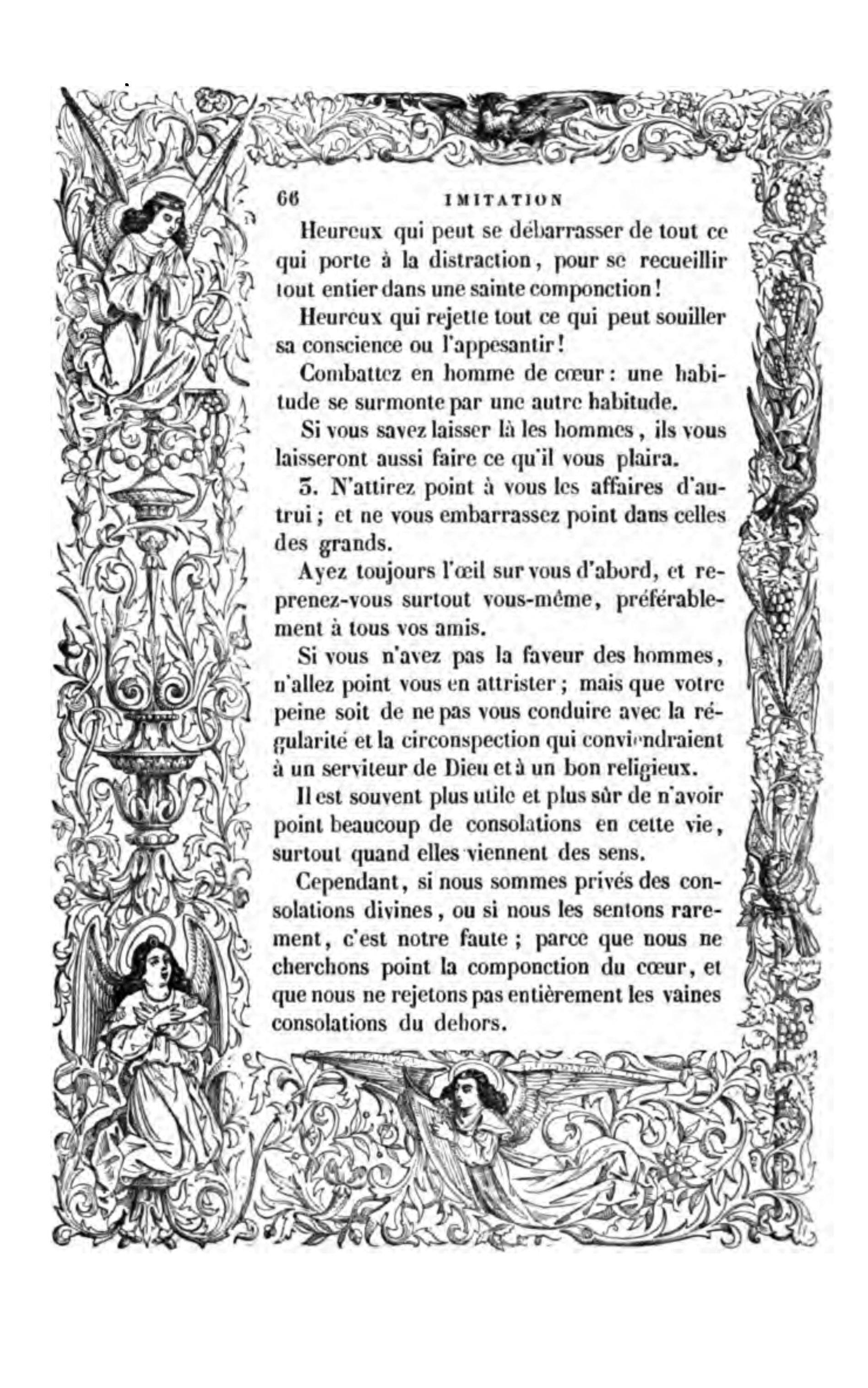
Ouvrez votre cœur à la componction, et vous trouverez la dévotion.

La componction produit beaucoup de biens, que le relâchement fait d'ordinaire perdre bien vite.

Chose étrange, qu'un homme puisse en cette vie se donner tout entier à la joie, lorsqu'il considère son exil, et à combien de périls son ame est exposée !

2. A cause de la légèreté de notre cœur et de l'oubli de nos défauts, nous ne sentons pas les maux de notre ame ; et souvent nous rions sans sujet, quand nous devrions bien plutôt pleurer.

Il n'y a de vraie liberté, ni de solide joie, que dans la crainte de Dieu, et dans la bonne conscience.



Heureux qui peut se débarrasser de tout ce qui porte à la distraction, pour se recueillir tout entier dans une sainte componction!

Heureux qui rejette tout ce qui peut souiller sa conscience ou l'appesantir!

Combattez en homme de cœur: une habitude se surmonte par une autre habitude.

Si vous savez laisser là les hommes, ils vous laisseront aussi faire ce qu'il vous plaira.

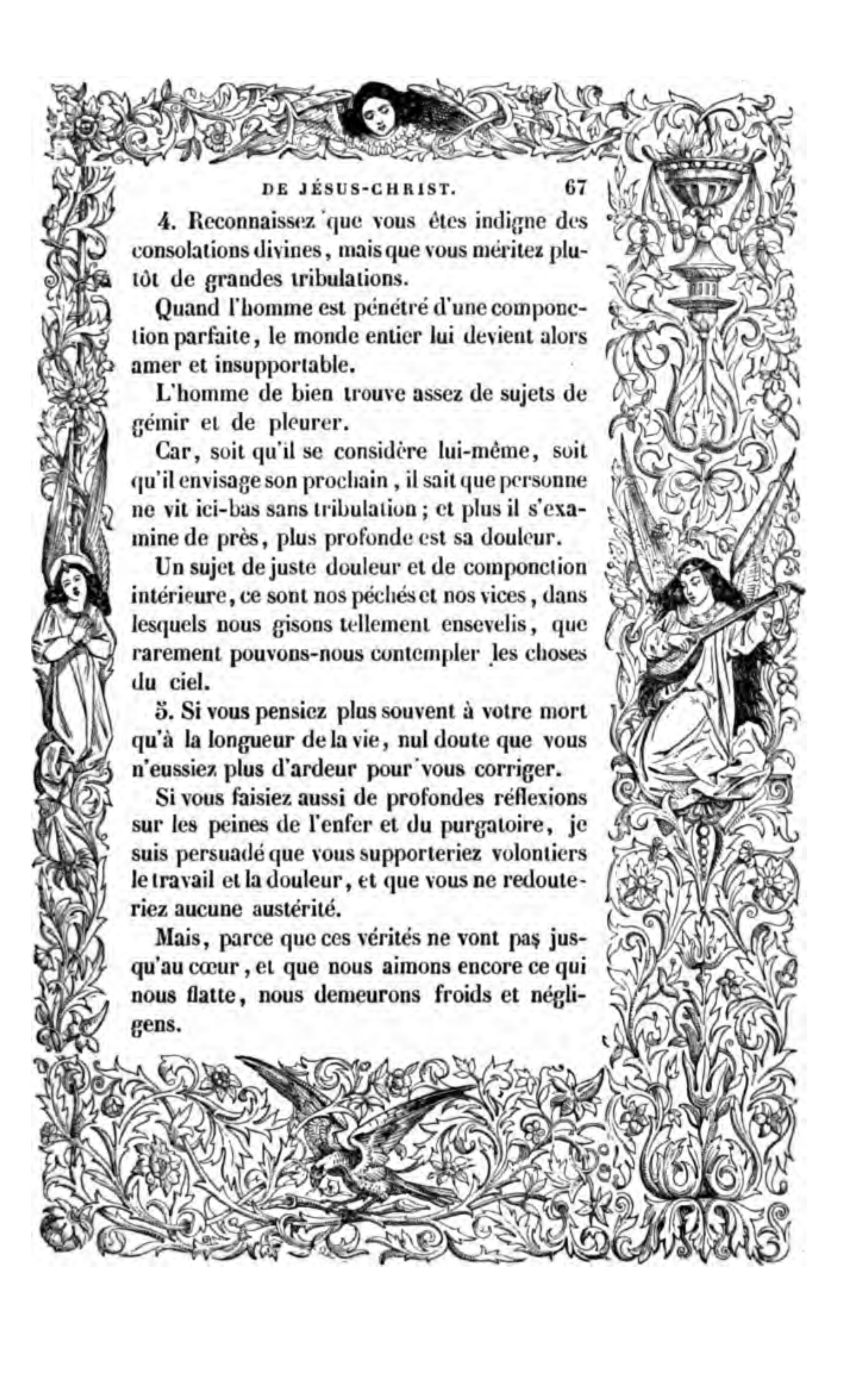
3. N'attirez point à vous les affaires d'autrui; et ne vous embarrassez point dans celles des grands.

Ayez toujours l'œil sur vous d'abord, et reprenez-vous surtout vous-même, préférablement à tous vos amis.

Si vous n'avez pas la faveur des hommes, n'allez point vous en attrister; mais que votre peine soit de ne pas vous conduire avec la régularité et la circonspection qui conviendraient à un serviteur de Dieu et à un bon religieux.

Il est souvent plus utile et plus sûr de n'avoir point beaucoup de consolations en cette vie, surtout quand elles viennent des sens.

Cependant, si nous sommes privés des consolations divines, ou si nous les sentons rarement, c'est notre faute; parce que nous ne cherchons point la componction du cœur, et que nous ne rejetons pas entièrement les vaines consolations du dehors.



4. Reconnaissez que vous êtes indigne des consolations divines, mais que vous méritez plutôt de grandes tribulations.

Quand l'homme est pénétré d'une componction parfaite, le monde entier lui devient alors amer et insupportable.

L'homme de bien trouve assez de sujets de gémir et de pleurer.

Car, soit qu'il se considère lui-même, soit qu'il envisage son prochain, il sait que personne ne vit ici-bas sans tribulation; et plus il s'examine de près, plus profonde est sa douleur.

Un sujet de juste douleur et de componction intérieure, ce sont nos péchés et nos vices, dans lesquels nous gisons tellement ensevelis, que rarement pouvons-nous contempler les choses du ciel.

5. Si vous pensiez plus souvent à votre mort qu'à la longueur de la vie, nul doute que vous n'eussiez plus d'ardeur pour vous corriger.

Si vous faisiez aussi de profondes réflexions sur les peines de l'enfer et du purgatoire, je suis persuadé que vous supporteriez volontiers le travail et la douleur, et que vous ne redouteriez aucune austérité.

Mais, parce que ces vérités ne vont pas jusqu'au cœur, et que nous aimons encore ce qui nous flatte, nous demeurons froids et négligens.



6. Souvent c'est indigence de l'ame, si notre misérable corps se plaint si aisément.

Priez donc humblement le Seigneur qu'il vous donne l'esprit de componction, et dites avec le Prophète : *Nourrissez-moi, Seigneur, du pain des larmes, et abreuvez-moi de pleurs en abondance.* (Ps. 79, 6.)

RÉFLEXION.

Celui que la componction n'a pas élevé au-dessus de lui-même, celui qui n'a pas trouvé en elle un asile assuré contre l'erreur, ne peut voir ni la terre, ni les choses terrestres, comme elles sont véritablement. En effet, puisqu'il n'est que trop vrai que notre vue ici-bas est sans cesse exposée à être fascinée, que nos oreilles peuvent être trompées, que la langue n'est pas toujours libre de s'exprimer comme elle le voudrait; celui qui veut connaître la vérité doit s'isoler du monde, et chercher cette tranquillité profonde, ce calme que ne trouble aucune tempête, où les yeux, uniquement occupés de la considération de Dieu, ne sauraient être détournés par aucun autre objet, et où les oreilles ne sont plus attentives qu'à écouter la parole de Dieu et cette mélodie suave des célestes cantiques, dont le charme le rend tellement maître de l'ame, que, ravie tout entière par ces divins accords, elle ne s'en voit qu'avec peine arrachée pour



vaquer aux besoins indispensables du corps. A plus forte raison, le tumulte des affaires du siècle et les intérêts charnels ne peuvent-ils l'enlever à ses saintes méditations : car, comment les murmures de la tempête qui mugit si fort au-dessous d'elle l'atteindraient-ils à la hauteur où elle a su se placer?

SAINT JEAN-CHRYSOSTÔME.

CHAPITRE XXII.

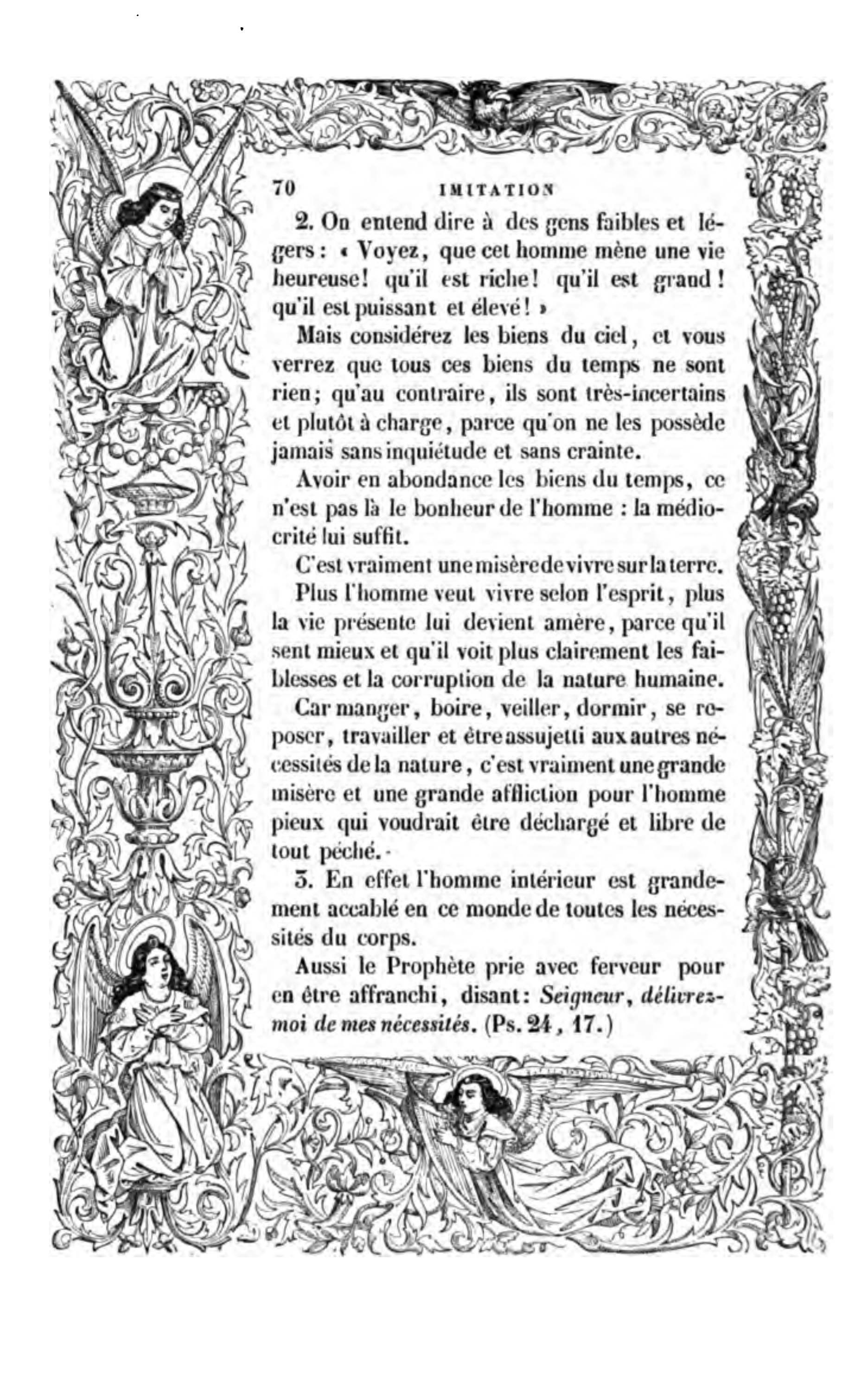
DE LA CONSIDÉRATION DE LA MISÈRE DE L'HOMME.

QUELQUE part que vous soyez, de quelque côté que vous vous tourniez, vous êtes misérable, si vous ne revenez vers Dieu.

Pourquoi vous troubler de ce que tout ne vous réussit pas comme vous le voulez et le désirez? Quel est celui à qui tout succède selon sa volonté? Ce n'est ni vous, ni moi, ni aucun homme sur la terre.

Personne en ce monde, fût-il roi ou pape, n'est sans quelque peine ou quelque tribulation.

Qui donc a le meilleur sort? Certes, c'est celui qui peut souffrir quelque chose pour Dieu.



2. On entend dire à des gens faibles et légers : « Voyez, que cet homme mène une vie heureuse! qu'il est riche! qu'il est grand! qu'il est puissant et élevé! »

Mais considérez les biens du ciel, et vous verrez que tous ces biens du temps ne sont rien; qu'au contraire, ils sont très-incertains et plutôt à charge, parce qu'on ne les possède jamais sans inquiétude et sans crainte.

Avoir en abondance les biens du temps, ce n'est pas là le bonheur de l'homme : la médiocrité lui suffit.

C'est vraiment une misère de vivre sur la terre.

Plus l'homme veut vivre selon l'esprit, plus la vie présente lui devient amère, parce qu'il sent mieux et qu'il voit plus clairement les faiblesses et la corruption de la nature humaine.

Car manger, boire, veiller, dormir, se reposer, travailler et être assujetti aux autres nécessités de la nature, c'est vraiment une grande misère et une grande affliction pour l'homme pieux qui voudrait être déchargé et libre de tout péché.

3. En effet l'homme intérieur est grandement accablé en ce monde de toutes les nécessités du corps.

Aussi le Prophète prie avec ferveur pour en être affranchi, disant: *Seigneur, délivrez-moi de mes nécessités.* (Ps. 24, 17.)



Mais malheur à ceux qui ne connaissent pas leur misère! et encore plus malheur à ceux qui aiment cette misère et cette vie périssable!

Car il s'en trouve qui y sont si attachés, quoiqu'ils aient à peine le nécessaire en travaillant ou en mendiant, que, s'ils pouvaient toujours vivre ici-bas, ils n'éprouveraient aucun souci du royaume de Dieu.

4. O cœurs insensés et infidèles, si profondément enfoncés dans les choses de la terre, qu'ils ne goûtent rien que ce qui est charnel!

Mais les malheureux, ils finiront par sentir avec douleur combien vil et quel pur néant était ce qu'ils ont aimé.

Au contraire, les saints de Dieu et tous les fidèles amis de Jésus-Christ n'ont point fait attention à ce qui plaisait à la chair, ni à ce qui brillait dans le temps; mais toute leur espérance et toutes leurs vues ne tendaient qu'aux biens éternels.

Tous leurs vœux se portaient là-haut vers les biens permanens et invisibles, de peur que l'amour des choses visibles ne les entraînât vers la terre.

5. Ne perdez pas, mon frère, l'espérance d'avancer dans la vie spirituelle; vous en avez encore le temps et l'heure.

Pourquoi voulez-vous remettre de jour en jour à exécuter vos résolutions? Levez-vous,



commencez à l'instant, et dites; « Voici le temps d'agir, voici le temps de combattre, voici le temps favorable pour me corriger. »

Quand vous êtes dans la souffrance et l'affliction, c'est alors le temps de mériter.

Il faut que *vous passiez par le feu et par l'eau* avant d'arriver *au lieu de rafraîchissement.* (Ps. 65, 11.)

Si vous ne vous faites violence, vous ne dompterez pas le vice.

Tant que nous portons ce corps fragile, nous ne pouvons être sans péché, ni vivre sans ennui et sans douleur.

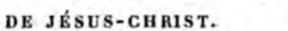
Nous voudrions bien jouir d'un repos exempt de toute misère; mais parce que nous avons perdu l'innocence par le péché, nous avons aussi perdu la vraie félicité.

Il nous faut donc conserver la patience, et attendre la miséricorde de Dieu, *jusqu'à ce que l'iniquité passe* (Ps. 56, 2), et *que ce qu'il y a de mortel* en nous *soit absorbé par la vie.* (II, Cor, 54.)

6. Oh! qu'elle est grande la fragilité humaine, qui toujours penche vers le vice!

Aujourd'hui vous confessez vos péchés, et demain vous commettez les mêmes fautes.

Dans ce moment, vous vous proposez d'être sur vos gardes, et une heure après, vous agissez comme si vous ne vous étiez rien proposé.



Nous pouvons donc, avec raison, nous humilier, et n'avoir jamais grande opinion de nous-mêmes, puisque nous sommes si fragiles et si inconstans.

Nous pouvons même perdre en un instant, par notre négligence, ce qu'enfin, par un long travail, nous avions à peine acquis à l'aide de la grace.

7. Que sera-ce de nous à la fin du jour, si nous sommes si tièdes dès le matin?

Malheur à nous si nous voulons ainsi nous livrer au repos, comme si déjà nous étions en paix et en assurance, tandis qu'on n'aperçoit encore dans notre conduite aucune trace de la véritable sainteté.

Nous aurions bien besoin d'être instruits de nouveau, et formés aux saintes pratiques, comme des novices dociles, s'il y avait lieu d'espérer de notre part quelque amendement pour l'avenir, et un plus grand progrès dans la vie spirituelle.

RÉFLEXION.

N'EST-CE pas assez, ô Seigneur, que nous soyons accablés de tant de misères qui font trembler nos sens, qui donnent de l'horreur à nos esprits? Pourquoi faut-il qu'il y ait des maux qui nous trompent par une belle apparence, des maux



que nous prenions pour des biens, qui nous plaisent et que nous aimions? Est-ce que ce n'est pas assez d'être misérables? Faut-il, pour surcroît de malheur, que nous nous plaisions en notre misère, pour perdre à jamais l'envie d'en sortir? « Malheureux homme que je suis! qui me délivrera de ce corps de mort? » *Infelix homo! quis me liberabit de corpore mortis hujus?* Écoute la réponse, homme misérable; ce sera « la grace de Dieu par Jésus-Christ notre Seigneur » : *Gratia Dei per Jesum Christum Dominum nostrum.*

BOSSUET.

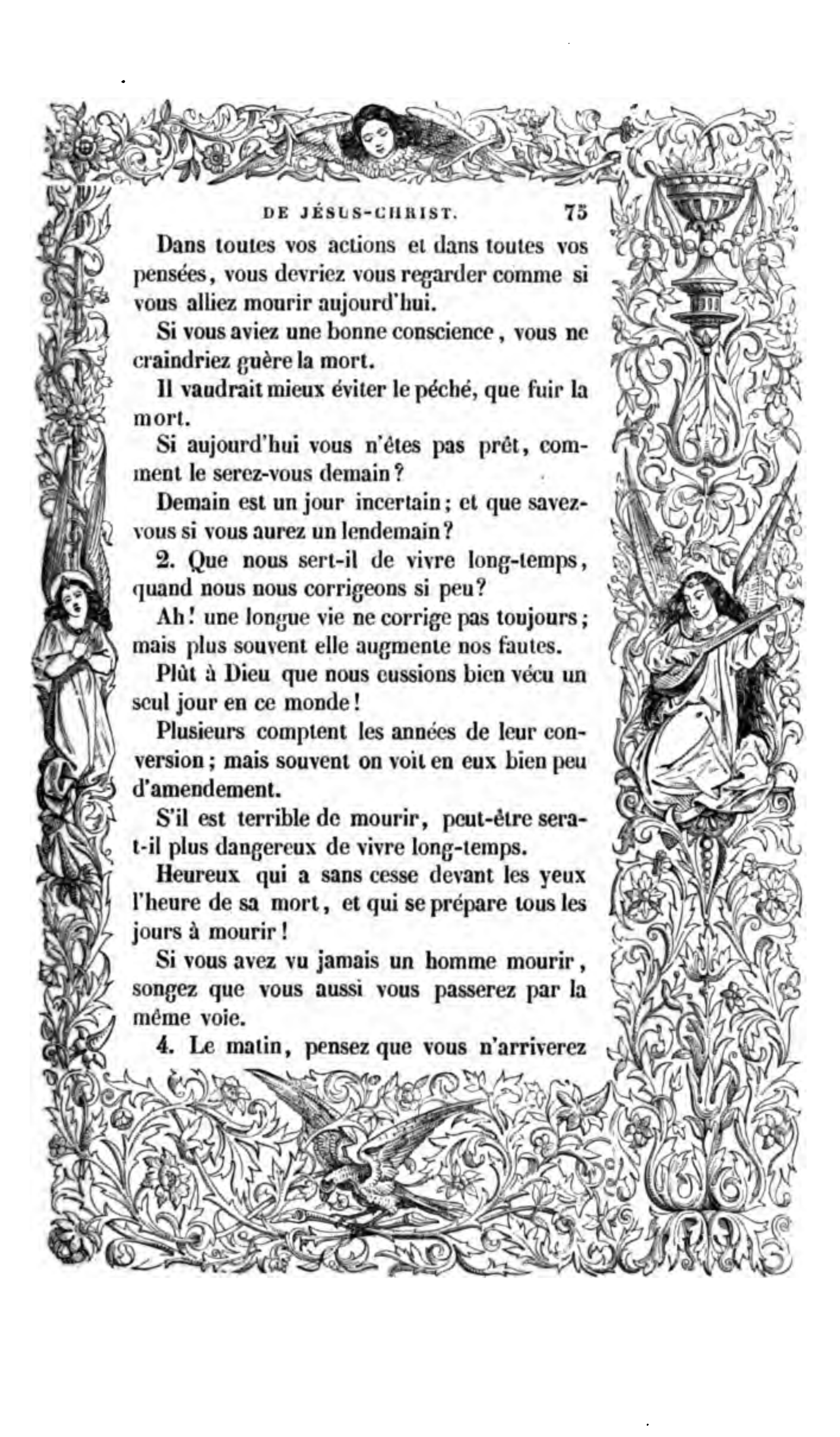
CHAPITRE XXIII.

DE LA MÉDITATION DE LA MORT.

C'EN sera fait de vous bien vite ici-bas : voyez donc en quel état vous êtes. L'homme est aujourd'hui, et demain il a disparu.

Et quand il n'est plus sous les yeux, il s'efface aussi bientôt de l'esprit.

O stupidité et dureté du cœur humain, qui ne s'occupe que du présent, et qui ne prévoit pas davantage l'avenir!



Dans toutes vos actions et dans toutes vos pensées, vous devriez vous regarder comme si vous alliez mourir aujourd'hui.

Si vous aviez une bonne conscience, vous ne craindriez guère la mort.

Il vaudrait mieux éviter le péché, que fuir la mort.

Si aujourd'hui vous n'êtes pas prêt, comment le serez-vous demain?

Demain est un jour incertain; et que savez-vous si vous aurez un lendemain?

2. Que nous sert-il de vivre long-temps, quand nous nous corrigeons si peu?

Ah! une longue vie ne corrige pas toujours; mais plus souvent elle augmente nos fautes.

Plût à Dieu que nous eussions bien vécu un seul jour en ce monde!

Plusieurs comptent les années de leur conversion; mais souvent on voit en eux bien peu d'amendement.

S'il est terrible de mourir, peut-être sera-t-il plus dangereux de vivre long-temps.

Heureux qui a sans cesse devant les yeux l'heure de sa mort, et qui se prépare tous les jours à mourir!

Si vous avez vu jamais un homme mourir, songez que vous aussi vous passerez par la même voie.

4. Le matin, pensez que vous n'arriverez



point au soir ; le soir, n'osez pas vous promettre d'aller jusqu'au matin.

Soyez donc toujours prêt, et vivez de manière que la mort ne vous surprenne jamais.

Plusieurs meurent d'une mort subite et imprévue : *car le Fils de l'homme viendra à l'heure qu'on n'y pense pas.* (Luc, 12, 40.)

Quand cette dernière heure sera venue, vous commencerez à juger tout autrement de votre vie passée, et vous gémirez amèrement d'avoir été si négligent et si lâche.

4. Qu'heureux et sage est celui qui s'efforce maintenant d'être tel dans la vie, qu'il souhaite d'être trouvé à la mort !

Car ce qui donnera une grande confiance de mourir heureusement, c'est le parfait mépris du monde, le désir ardent d'avancer dans la vertu, l'amour de la discipline, le travail de la pénitence, la promptitude de l'obéissance, l'abnégation de soi-même, et la patience à souffrir toutes les adversités pour l'amour de Jésus-Christ.

Vous pouvez faire beaucoup de bien tandis que vous êtes en santé ; mais malade, je ne sais ce que vous pourrez.

Il en est peu que la maladie rende meilleurs ; comme il en est peu qui se sanctifient par beaucoup de pélerinages.

5. Ne comptez point sur vos amis ni sur vos



proches, et ne différez point votre salut à l'avenir ; car les hommes vous oublieront plus vite que vous ne pensez.

Il vaut mieux y pourvoir à temps, et envoyer quelque bien devant vous, que de compter sur le secours des autres.

Si vous n'avez à présent aucun souci de vous-même, qui en aura à l'avenir ?

Voici maintenant un temps bien précieux ; *voici les jours du salut ; voici le temps favorable.* (II Cor. 6, 2.)

Mais, quelle douleur ! que vous n'employiez pas mieux ce qui peut vous servir à mériter de vivre éternellement !

Il viendra ce moment où vous désirerez un seul jour, ou même une heure, pour votre amendement, et je ne sais si vous l'obtiendrez.

6. Ah ! mon cher frère, de quel péril vous pourriez vous tirer, de quelle frayeur vous vous délivreriez, si à présent vous viviez toujours en crainte et en défiance de la mort !

Étudiez-vous maintenant à vivre de telle sorte, qu'à l'heure de la mort vous ayez plus sujet de vous réjouir que de craindre.

Apprenez maintenant à mourir au monde, afin de commencer alors à vivre avec Jésus-Christ.

Apprenez maintenant à tout mépriser, afin de pouvoir alors aller librement à Jésus-Christ.



Châtiez maintenant votre corps par la pénitence, afin qu'alors vous puissiez avoir une ferme confiance.

7. Insensé ! comment vous promettez-vous de vivre long-temps, puisque vous n'avez pas ici-bas un seul jour d'assuré ?

Combien ont été trompés et arrachés de leurs corps contre leur attente !

Combien de fois avez-vous ouï dire : Cet homme a été tué d'un coup d'épée, celui-ci s'est noyé, celui-là en tombant de haut s'est brisé la tête, cet autre a expiré en mangeant, cet autre en jouant a terminé ses jours !

L'un a péri par le feu, l'autre par le fer, un autre par la peste, un autre par la main des voleurs : ainsi la fin de tous est la mort, et *la vie* des hommes *passe rapidement comme l'ombre*. (Ps. 143, 4.)

8. Qui se souviendra de vous après votre mort, et qui priera pour vous?

Faites, faites maintenant, mon cher frère, tout ce que vous pouvez, car vous ne savez pas quand vous mourrez, ni quelles seront pour vous les suites de la mort.

Tandis que vous en avez le temps, amassez des richesses immortelles.

Ne pensez qu'à votre salut : ne vous occupez que des choses de Dieu.

Faites-vous maintenant *des amis*, en hono-



rant les saints et en imitant leurs actions, *afin qu'après cette vie, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels.* (Luc, 16, 19.)

9. Vivez sur la terre comme un voyageur et un étranger qui n'a rien à voir aux affaires de ce monde.

Conservez votre cœur libre et élevé vers Dieu, parce que *vous n'avez point ici-bas une cité permanente.* (Hebr. 15, 14.)

Adressez tous les jours au Ciel vos prières, vos gémissemens accompagnés de larmes, afin qu'après la mort, votre ame mérite de passer heureusement à Dieu. Ainsi soit-il.

RÉFLEXION.

C'est une étrange faiblesse de l'esprit humain, que jamais la mort ne lui soit présente, quoiqu'elle se mette en vue de tous côtés, et en mille formes diverses. On n'entend dans les funérailles que des paroles d'étonnement, de ce que ce mortel est mort. Chacun rappelle en son souvenir depuis quel temps il lui a parlé, et de quoi le défunt l'a entretenu; et tout d'un coup il est mort: voilà, dit-on, ce que c'est que l'homme; et celui qui le dit, c'est un homme; et cet homme ne s'applique rien, oublieux de sa destinée; ou, s'il passe dans son esprit quelque désir volage de s'y préparer, il dissipe bientôt ces noires idées: et je puis dire que



les mortels n'ont pas moins de soin d'ensevelir les pensées de la mort, que d'enterrer les morts mêmes.

BOSSUET.

CHAPITRE XXIV.

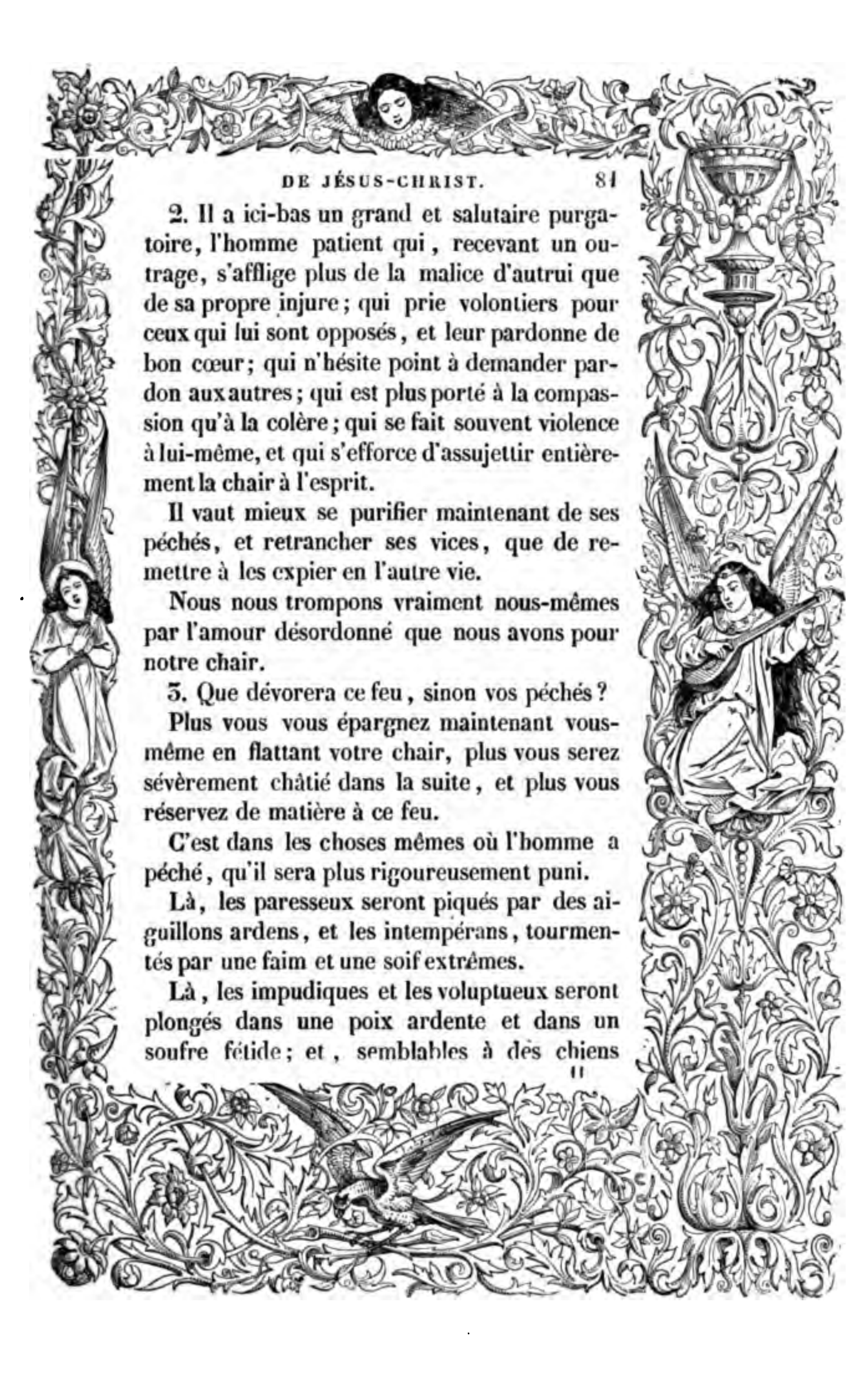
DU JUGEMENT, ET DES PEINES DES PÉCHEURS.

En toutes choses regardez la fin ; songez de quelle manière vous vous tiendrez devant ce Juge sévère, à qui rien n'est caché, qu'on n'apaise point par des présens, qui ne reçoit point d'excuses, mais qui jugera selon la justice.

O pécheur misérable et insensé ! que répondrez-vous à Dieu qui sait tous vos crimes, vous qui tremblez quelquefois à l'aspect d'un homme en colère !

Que ne prenez-vous d'avance vos mesures pour le jour du jugement, puisque personne ne pourra être excusé, ni défendu par un autre ; mais que chacun sera pour soi-même un fardeau assez pesant ?

Maintenant votre travail produit son fruit, vos larmes peuvent être agréées, vos gémissemens exaucés : votre douleur expie vos péchés et purifie votre ame.



2. Il a ici-bas un grand et salutaire purgatoire, l'homme patient qui, recevant un outrage, s'afflige plus de la malice d'autrui que de sa propre injure; qui prie volontiers pour ceux qui lui sont opposés, et leur pardonne de bon cœur; qui n'hésite point à demander pardon aux autres; qui est plus porté à la compassion qu'à la colère; qui se fait souvent violence à lui-même, et qui s'efforce d'assujettir entièrement la chair à l'esprit.

Il vaut mieux se purifier maintenant de ses péchés, et retrancher ses vices, que de remettre à les expier en l'autre vie.

Nous nous trompons vraiment nous-mêmes par l'amour désordonné que nous avons pour notre chair.

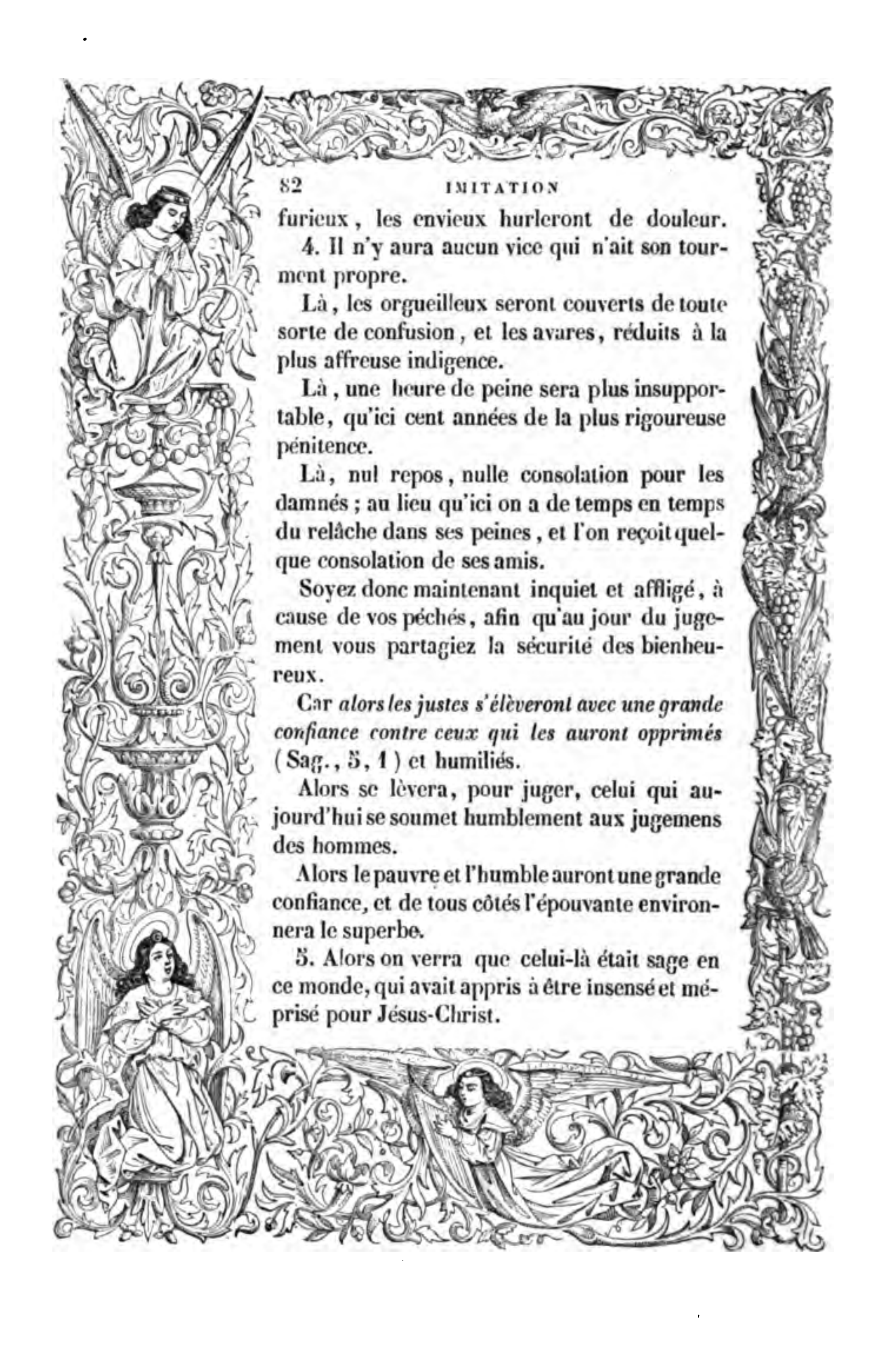
3. Que dévorera ce feu, sinon vos péchés?

Plus vous vous épargnez maintenant vous-même en flattant votre chair, plus vous serez sévèrement châtié dans la suite, et plus vous réservez de matière à ce feu.

C'est dans les choses mêmes où l'homme a péché, qu'il sera plus rigoureusement puni.

Là, les paresseux seront piqués par des aiguillons ardens, et les intempérans, tourmentés par une faim et une soif extrêmes.

Là, les impudiques et les voluptueux seront plongés dans une poix ardente et dans un soufre fétide; et, semblables à des chiens



furieux, les envieux hurleront de douleur.

4. Il n'y aura aucun vice qui n'ait son tourment propre.

Là, les orgueilleux seront couverts de toute sorte de confusion, et les avares, réduits à la plus affreuse indigence.

Là, une heure de peine sera plus insupportable, qu'ici cent années de la plus rigoureuse pénitence.

Là, nul repos, nulle consolation pour les damnés ; au lieu qu'ici on a de temps en temps du relâche dans ses peines, et l'on reçoit quelque consolation de ses amis.

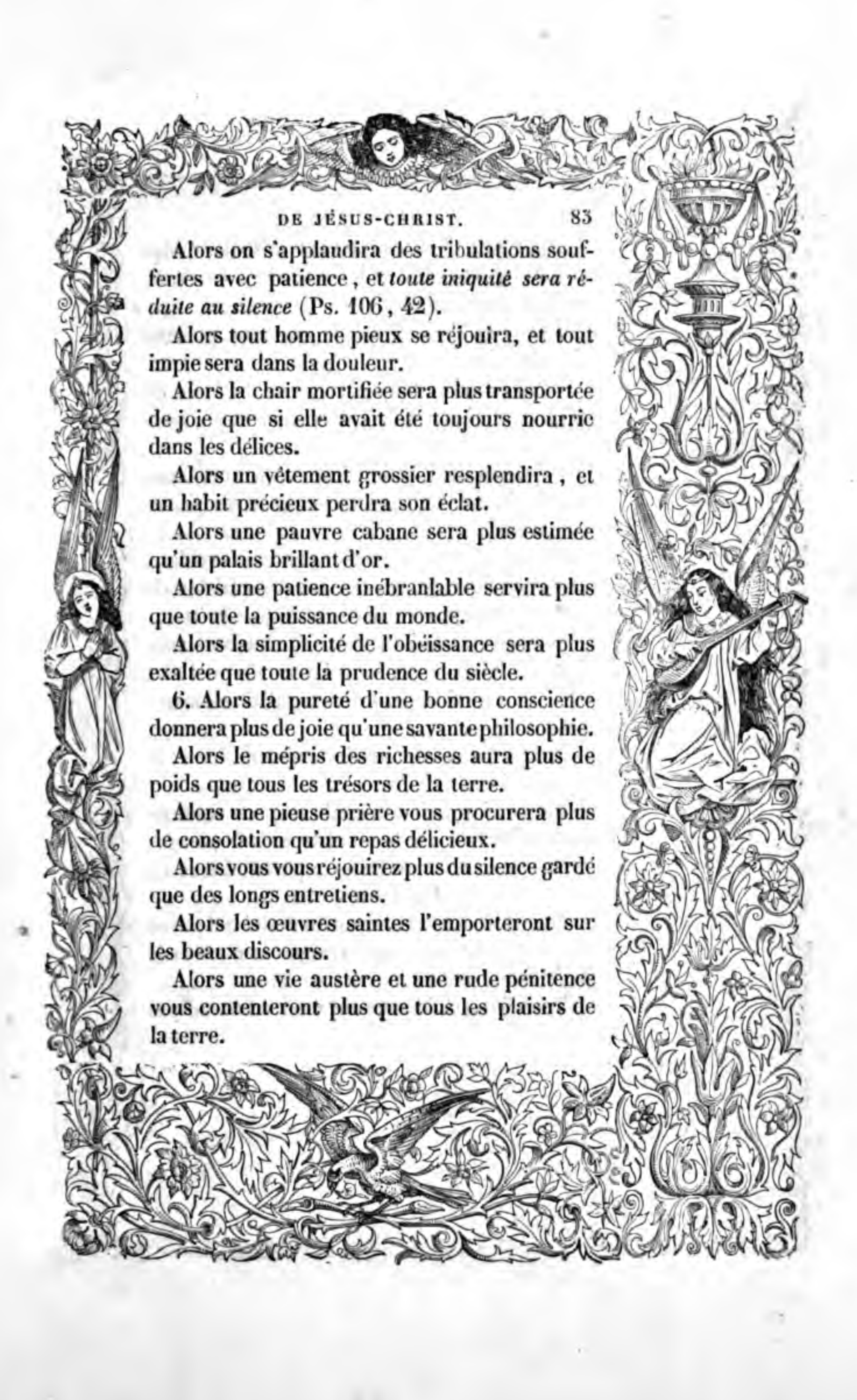
Soyez donc maintenant inquiet et affligé, à cause de vos péchés, afin qu'au jour du jugement vous partagiez la sécurité des bienheureux.

Car *alors les justes s'élèveront avec une grande confiance contre ceux qui les auront opprimés* (Sag., 5, 1) et humiliés.

Alors se lèvera, pour juger, celui qui aujourd'hui se soumet humblement aux jugemens des hommes.

Alors le pauvre et l'humble auront une grande confiance, et de tous côtés l'épouvante environnera le superbe.

5. Alors on verra que celui-là était sage en ce monde, qui avait appris à être insensé et méprisé pour Jésus-Christ.



Alors on s'applaudira des tribulations souffertes avec patience, et *toute iniquité sera réduite au silence* (Ps. 106, 42).

Alors tout homme pieux se réjouira, et tout impie sera dans la douleur.

Alors la chair mortifiée sera plus transportée de joie que si elle avait été toujours nourrie dans les délices.

Alors un vêtement grossier resplendira, et un habit précieux perdra son éclat.

Alors une pauvre cabane sera plus estimée qu'un palais brillant d'or.

Alors une patience inébranlable servira plus que toute la puissance du monde.

Alors la simplicité de l'obéissance sera plus exaltée que toute la prudence du siècle.

6. Alors la pureté d'une bonne conscience donnera plus de joie qu'une savante philosophie.

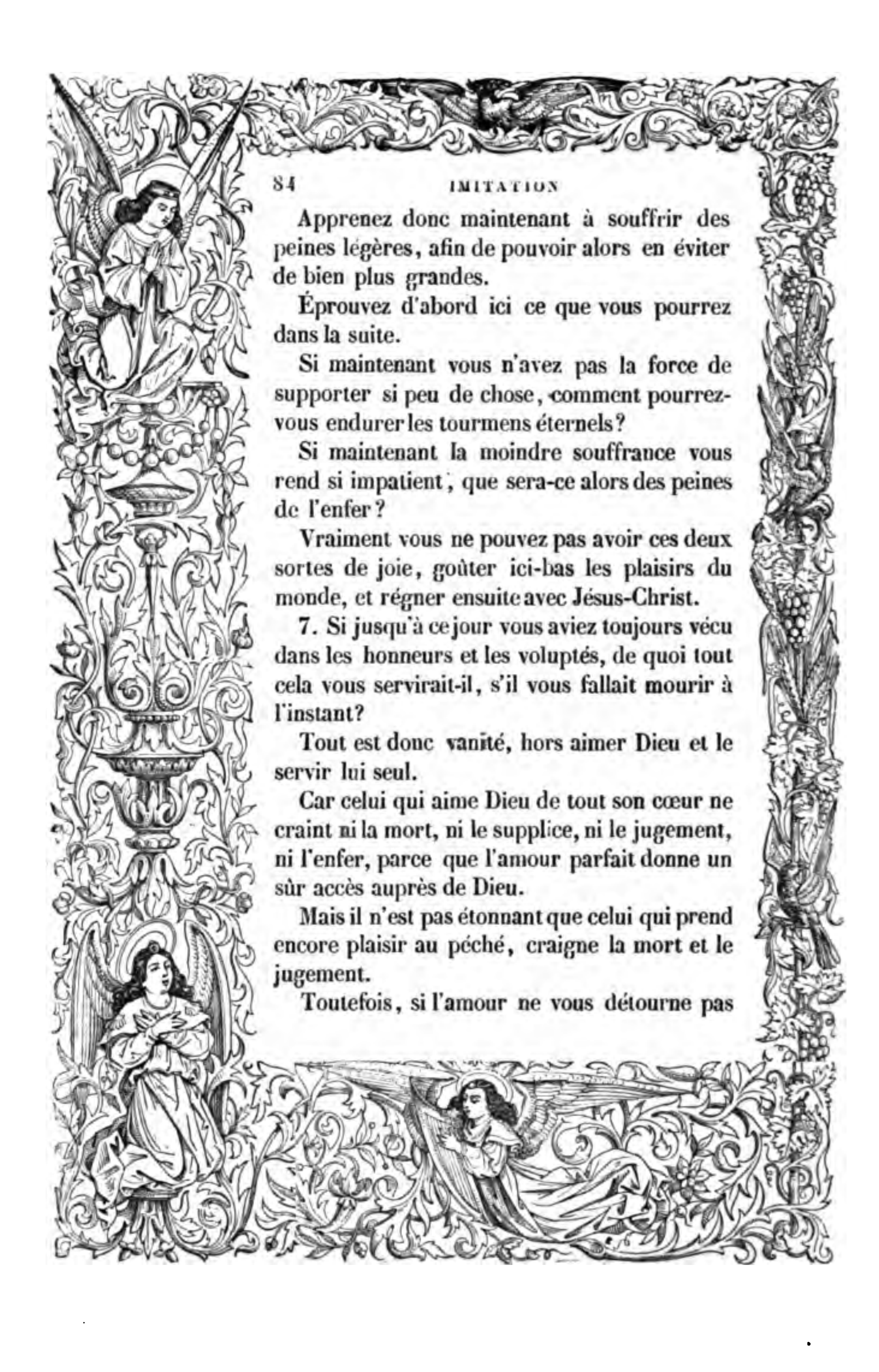
Alors le mépris des richesses aura plus de poids que tous les trésors de la terre.

Alors une pieuse prière vous procurera plus de consolation qu'un repas délicieux.

Alors vous vous réjouirez plus du silence gardé que des longs entretiens.

Alors les œuvres saintes l'emporteront sur les beaux discours.

Alors une vie austère et une rude pénitence vous contenteront plus que tous les plaisirs de la terre.



Apprenez donc maintenant à souffrir des peines légères, afin de pouvoir alors en éviter de bien plus grandes.

Éprouvez d'abord ici ce que vous pourrez dans la suite.

Si maintenant vous n'avez pas la force de supporter si peu de chose, comment pourrez-vous endurer les tourmens éternels?

Si maintenant la moindre souffrance vous rend si impatient, que sera-ce alors des peines de l'enfer?

Vraiment vous ne pouvez pas avoir ces deux sortes de joie, goûter ici-bas les plaisirs du monde, et régner ensuite avec Jésus-Christ.

7. Si jusqu'à ce jour vous aviez toujours vécu dans les honneurs et les voluptés, de quoi tout cela vous servirait-il, s'il vous fallait mourir à l'instant?

Tout est donc vanité, hors aimer Dieu et le servir lui seul.

Car celui qui aime Dieu de tout son cœur ne craint ni la mort, ni le supplice, ni le jugement, ni l'enfer, parce que l'amour parfait donne un sûr accès auprès de Dieu.

Mais il n'est pas étonnant que celui qui prend encore plaisir au péché, craigne la mort et le jugement.

Toutefois, si l'amour ne vous détourne pas

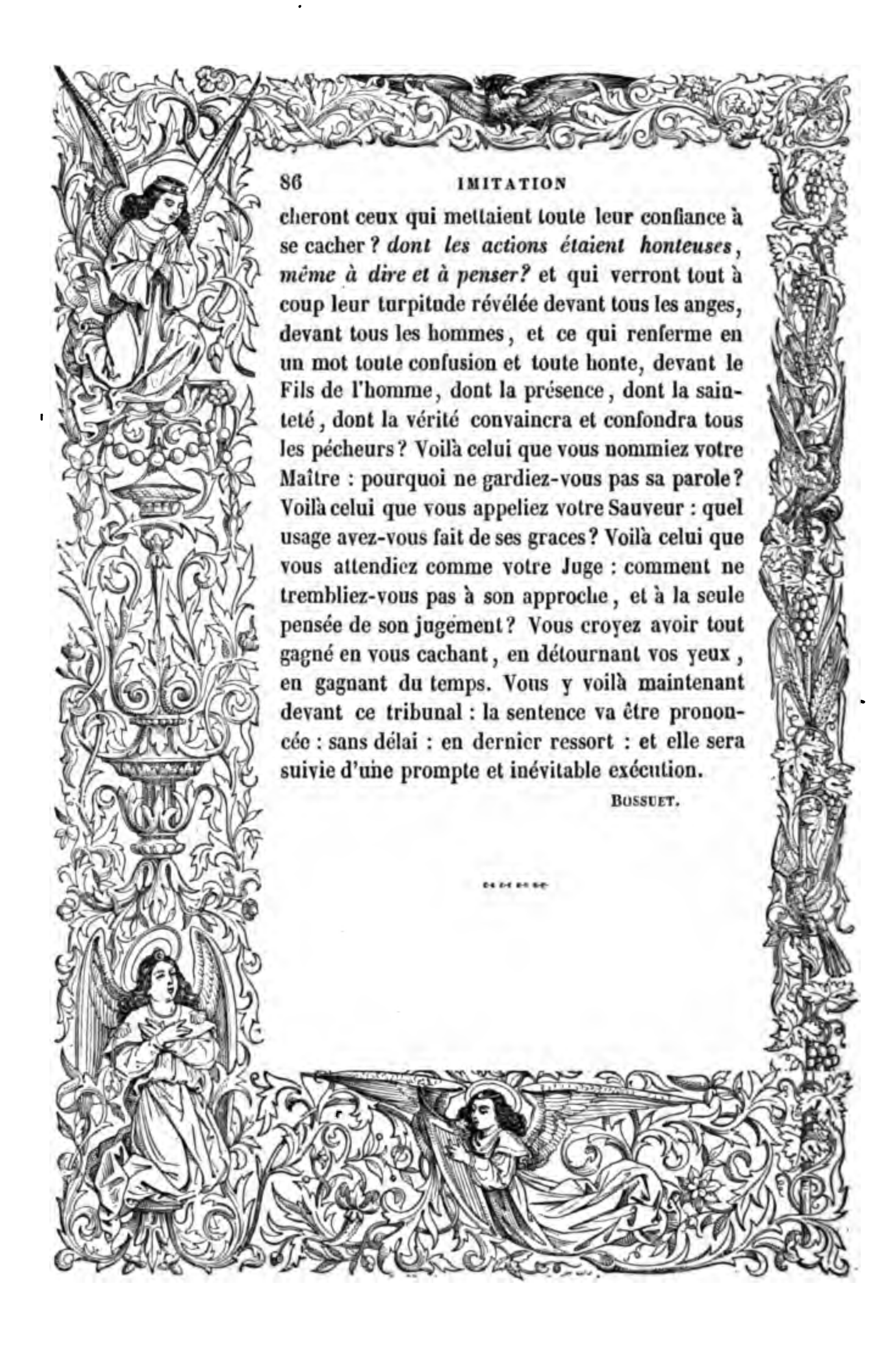


encore du mal, il est bon qu'au moins la crainte de l'enfer vous retienne.

Celui qui ne met pas avant tout la crainte de Dieu, ne pourra long-temps persévérer dans le bien; mais il tombera bientôt dans les piéges du démon.

RÉFLEXION.

QUAND *le Fils de l'homme viendra en sa majesté, et tous les anges avec lui.* Quelle majesté! quelle suite! que d'exécuteurs de sa justice! Mais comment viendra-t-il? *dans une nuée éclatante*; du plus haut des cieux, de la droite de son Père. *Avec ses anges.* Il est donc le Seigneur des anges comme des hommes. *Il s'asseyera dans le siége de sa majesté : et toutes les nations seront assemblées devant lui.* Quelle journée! quelle séance! Qui ne tremblera alors? *Devant ce grand Roi assis dans le trône de son jugement,* qui *dissipera tout le mal par un coup d'œil; qui osera alors se glorifier d'avoir le cœur pur, et qui osera dire : Je suis innocent?* Qui pourra paraître devant celui *qui a les yeux* comme un flambeau ardent, *comme la flamme du feu* le plus pénétrant et le plus vif, *qui sonde les cœurs et les reins, et qui donne à chacun selon ses œuvres?* Toutes les consciences seront ouvertes en un instant, et tout le secret en sera manifesté à tout l'univers. Où se ca-



cheront ceux qui mettaient toute leur confiance à se cacher ? *dont les actions étaient honteuses, même à dire et à penser?* et qui verront tout à coup leur turpitude révélée devant tous les anges, devant tous les hommes, et ce qui renferme en un mot toute confusion et toute honte, devant le Fils de l'homme, dont la présence, dont la sainteté, dont la vérité convaincra et confondra tous les pécheurs? Voilà celui que vous nommiez votre Maître : pourquoi ne gardiez-vous pas sa parole? Voilà celui que vous appeliez votre Sauveur : quel usage avez-vous fait de ses graces? Voilà celui que vous attendiez comme votre Juge : comment ne trembliez-vous pas à son approche, et à la seule pensée de son jugement? Vous croyez avoir tout gagné en vous cachant, en détournant vos yeux, en gagnant du temps. Vous y voilà maintenant devant ce tribunal : la sentence va être prononcée : sans délai : en dernier ressort : et elle sera suivie d'une prompte et inévitable exécution.

BOSSUET.



CHAPITRE XXV.

QU'IL FAUT TRAVAILLER AVEC FERVEUR A L'AMENDEMENT DE SA VIE.

Soyez vigilant et fervent dans le service de Dieu, et dites-vous souvent à vous-même : Pourquoi es-tu venu ici, et pourquoi as-tu quitté le siècle? N'était-ce pas afin de vivre pour Dieu, et de devenir un homme spirituel?

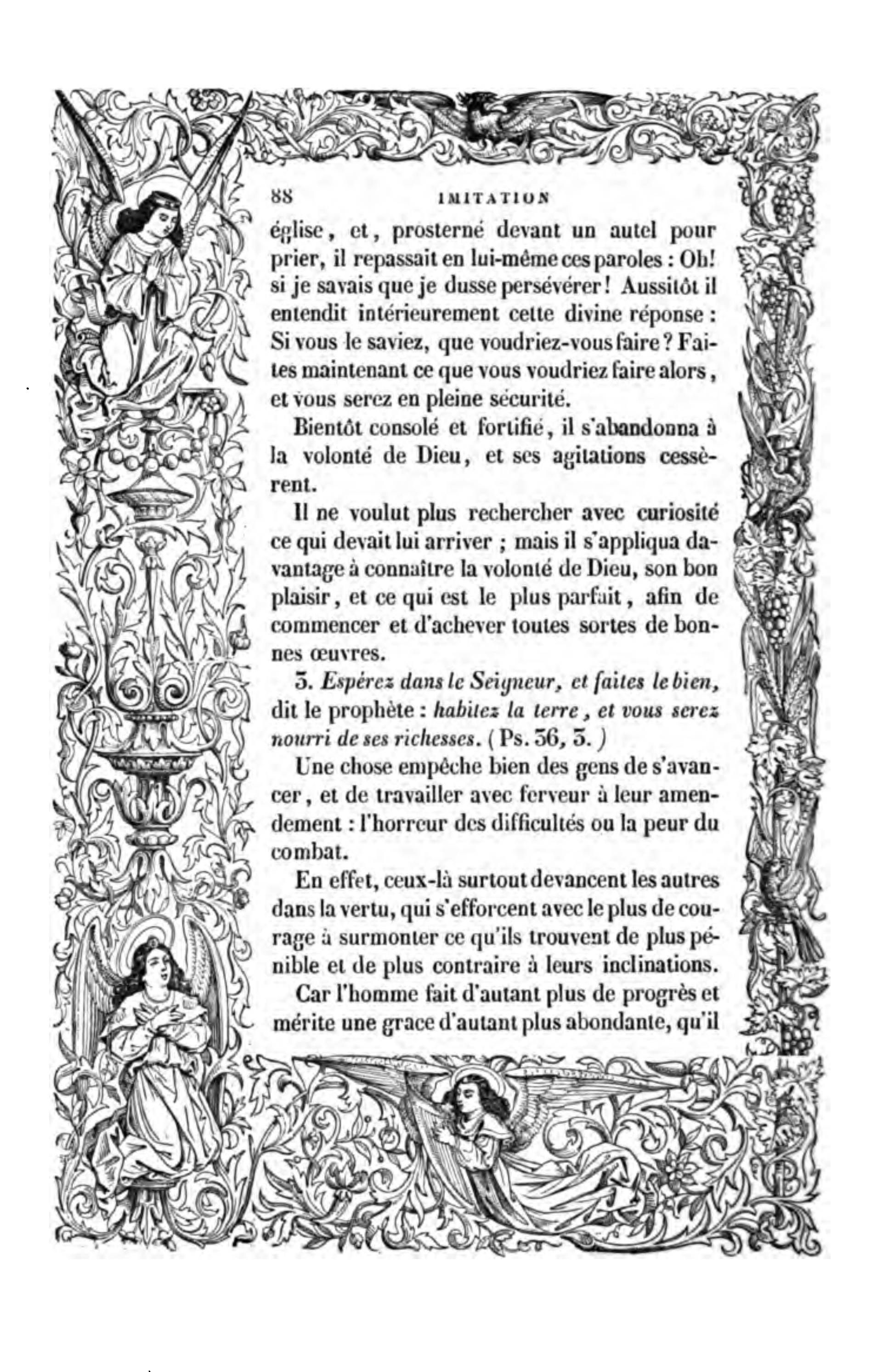
Soyez donc plein d'ardeur pour votre avancement, parce que vous recevrez bientôt la récompense de vos travaux, et qu'alors il n'y aura plus pour vous ni crainte ni douleur.

Maintenant vous travaillerez un peu, et après, vous trouverez un grand repos, ou plutôt une joie éternelle.

Si vous demeurez fidèle et fervent dans vos actions, Dieu sans doute sera fidèle et magnifique dans ses récompenses.

Vous devez conserver une ferme espérance d'obtenir la palme; mais il ne faut pas vous en tenir assuré, de peur de tomber dans le relâchement ou dans la présomption.

2. Un homme qui, dans l'anxiété, flottait souvent entre la crainte et l'espérance, étant un jour accablé de tristesse, entra dans une



église, et, prosterné devant un autel pour prier, il repassait en lui-même ces paroles : Oh! si je savais que je dusse persévérer! Aussitôt il entendit intérieurement cette divine réponse : Si vous le saviez, que voudriez-vous faire? Faites maintenant ce que vous voudriez faire alors, et vous serez en pleine sécurité.

Bientôt consolé et fortifié, il s'abandonna à la volonté de Dieu, et ses agitations cessèrent.

Il ne voulut plus rechercher avec curiosité ce qui devait lui arriver ; mais il s'appliqua davantage à connaître la volonté de Dieu, son bon plaisir, et ce qui est le plus parfait, afin de commencer et d'achever toutes sortes de bonnes œuvres.

3. *Espérez dans le Seigneur, et faites le bien,* dit le prophète : *habitez la terre, et vous serez nourri de ses richesses.* (Ps. 36, 3.)

Une chose empêche bien des gens de s'avancer, et de travailler avec ferveur à leur amendement : l'horreur des difficultés ou la peur du combat.

En effet, ceux-là surtout devancent les autres dans la vertu, qui s'efforcent avec le plus de courage à surmonter ce qu'ils trouvent de plus pénible et de plus contraire à leurs inclinations.

Car l'homme fait d'autant plus de progrès et mérite une grace d'autant plus abondante, qu'il



se surmonte plus lui-même, et qu'il se mortifie davantage intérieurement.

Mais tous n'ont pas également à combattre pour se vaincre et mourir à eux-mêmes.

Cependant un homme d'un zèle vigilant, quoiqu'il ait quelques passions, fera des progrès plus soutenus, qu'un autre de conduite bien réglée, mais moins fervent dans la vertu.

Deux choses surtout contribuent à un grand amendement; c'est de se soustraire avec violence aux penchans vicieux de la nature, et de s'attacher avec ardeur à la poursuite de la vertu dont on a le plus de besoin.

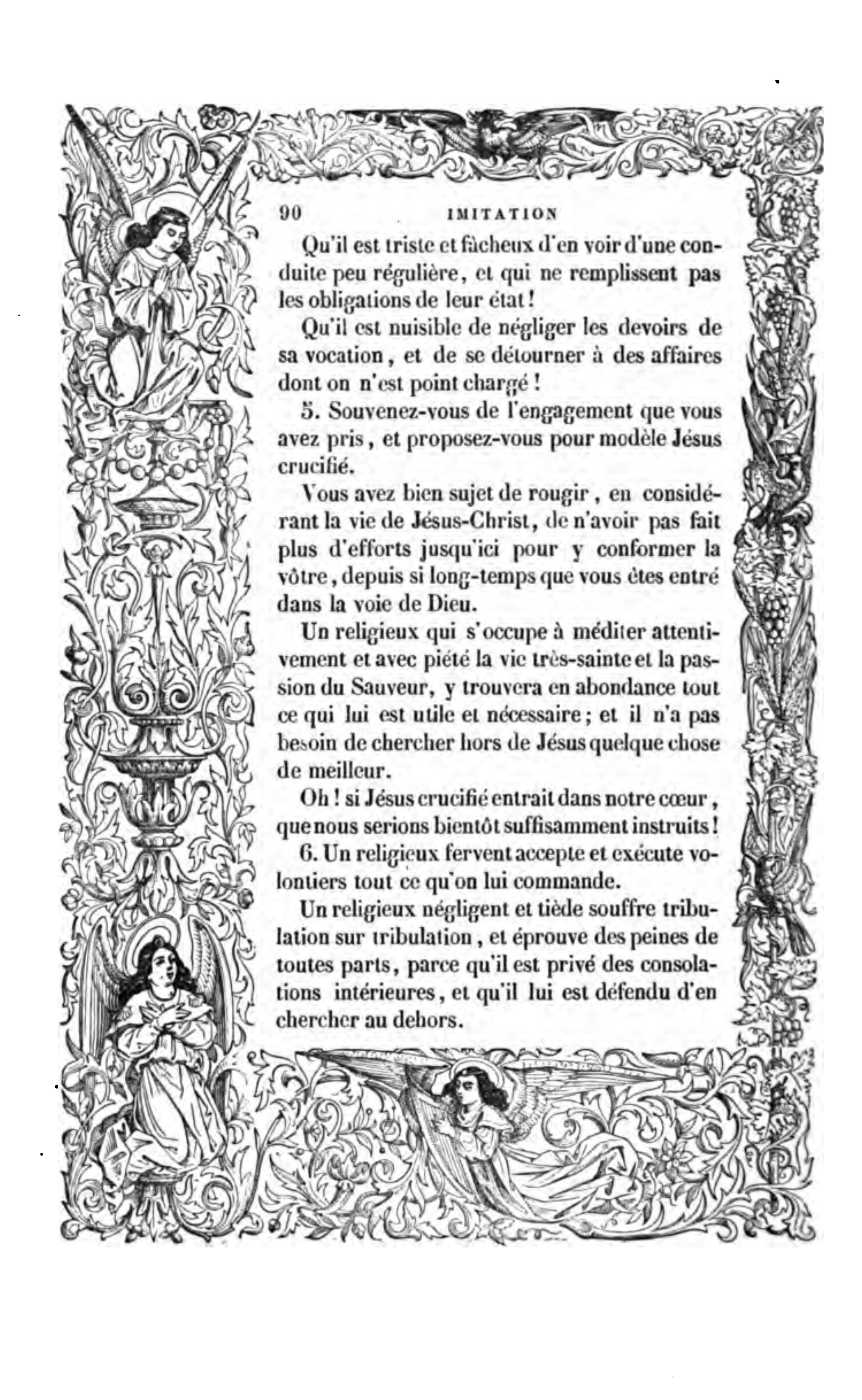
Appliquez-vous aussi particulièrement à éviter et à vaincre les défauts qui vous déplaisent le plus dans les autres.

4. Faites votre profit de tout : en sorte que si vous voyez de bons exemples, ou que vous en entendiez parler, vous vous animiez à les imiter.

Si, au contraire, vous apercevez quelque chose de répréhensible, gardez-vous de faire la même chose; ou si quelquefois vous l'avez fait, ayez soin de vous en corriger au plus tôt.

Comme votre œil observe les autres, de même les autres vous observent.

Qu'il est agréable et doux de voir des religieux fervens, pieux, bien réglés, exacts observateurs de la discipline!



Qu'il est triste et fâcheux d'en voir d'une conduite peu régulière, et qui ne remplissent pas les obligations de leur état!

Qu'il est nuisible de négliger les devoirs de sa vocation, et de se détourner à des affaires dont on n'est point chargé!

5. Souvenez-vous de l'engagement que vous avez pris, et proposez-vous pour modèle Jésus crucifié.

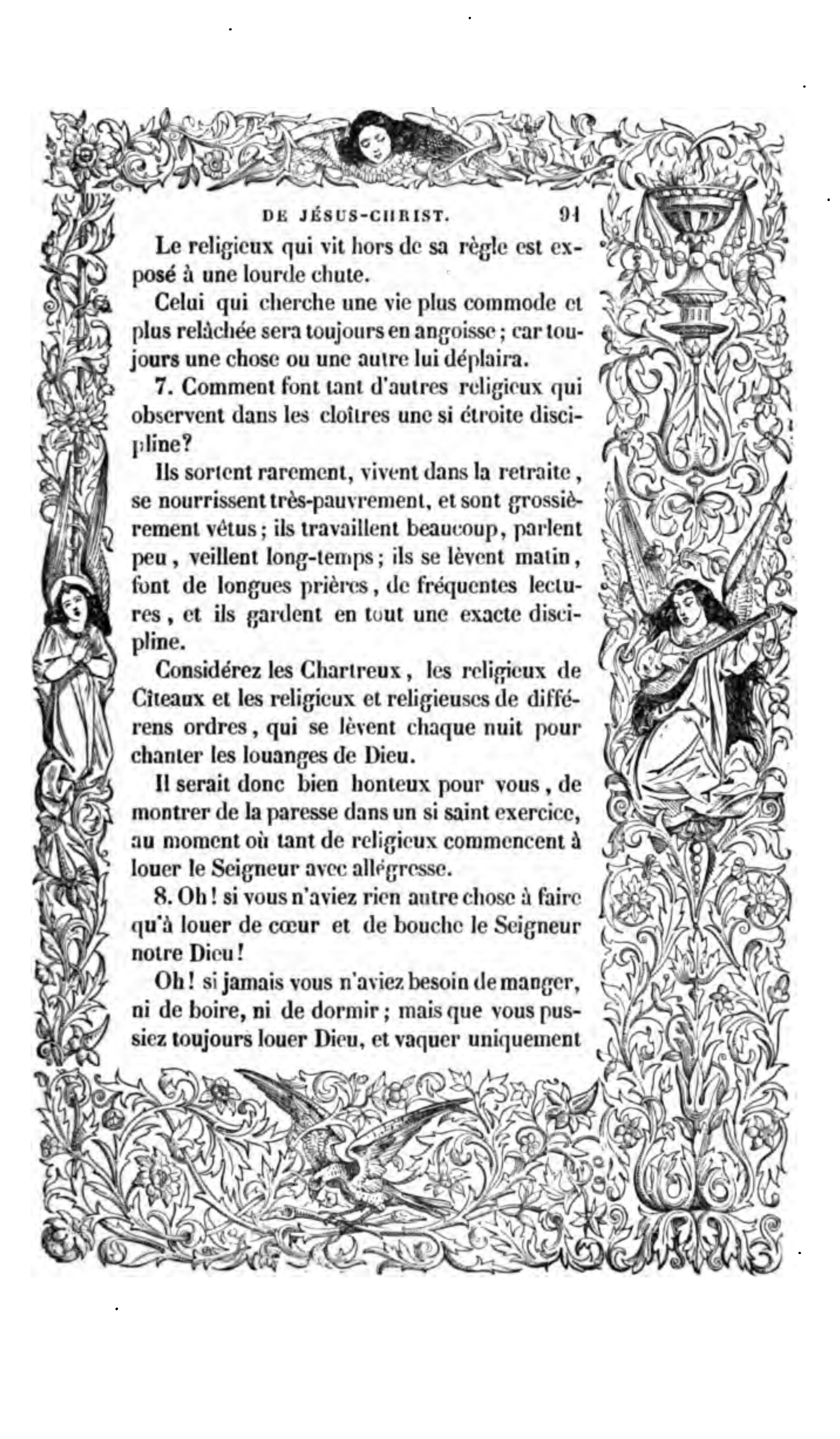
Vous avez bien sujet de rougir, en considérant la vie de Jésus-Christ, de n'avoir pas fait plus d'efforts jusqu'ici pour y conformer la vôtre, depuis si long-temps que vous êtes entré dans la voie de Dieu.

Un religieux qui s'occupe à méditer attentivement et avec piété la vie très-sainte et la passion du Sauveur, y trouvera en abondance tout ce qui lui est utile et nécessaire; et il n'a pas besoin de chercher hors de Jésus quelque chose de meilleur.

Oh! si Jésus crucifié entrait dans notre cœur, que nous serions bientôt suffisamment instruits!

6. Un religieux fervent accepte et exécute volontiers tout ce qu'on lui commande.

Un religieux négligent et tiède souffre tribulation sur tribulation, et éprouve des peines de toutes parts, parce qu'il est privé des consolations intérieures, et qu'il lui est défendu d'en chercher au dehors.



Le religieux qui vit hors de sa règle est exposé à une lourde chute.

Celui qui cherche une vie plus commode et plus relâchée sera toujours en angoisse ; car toujours une chose ou une autre lui déplaira.

7. Comment font tant d'autres religieux qui observent dans les cloîtres une si étroite discipline?

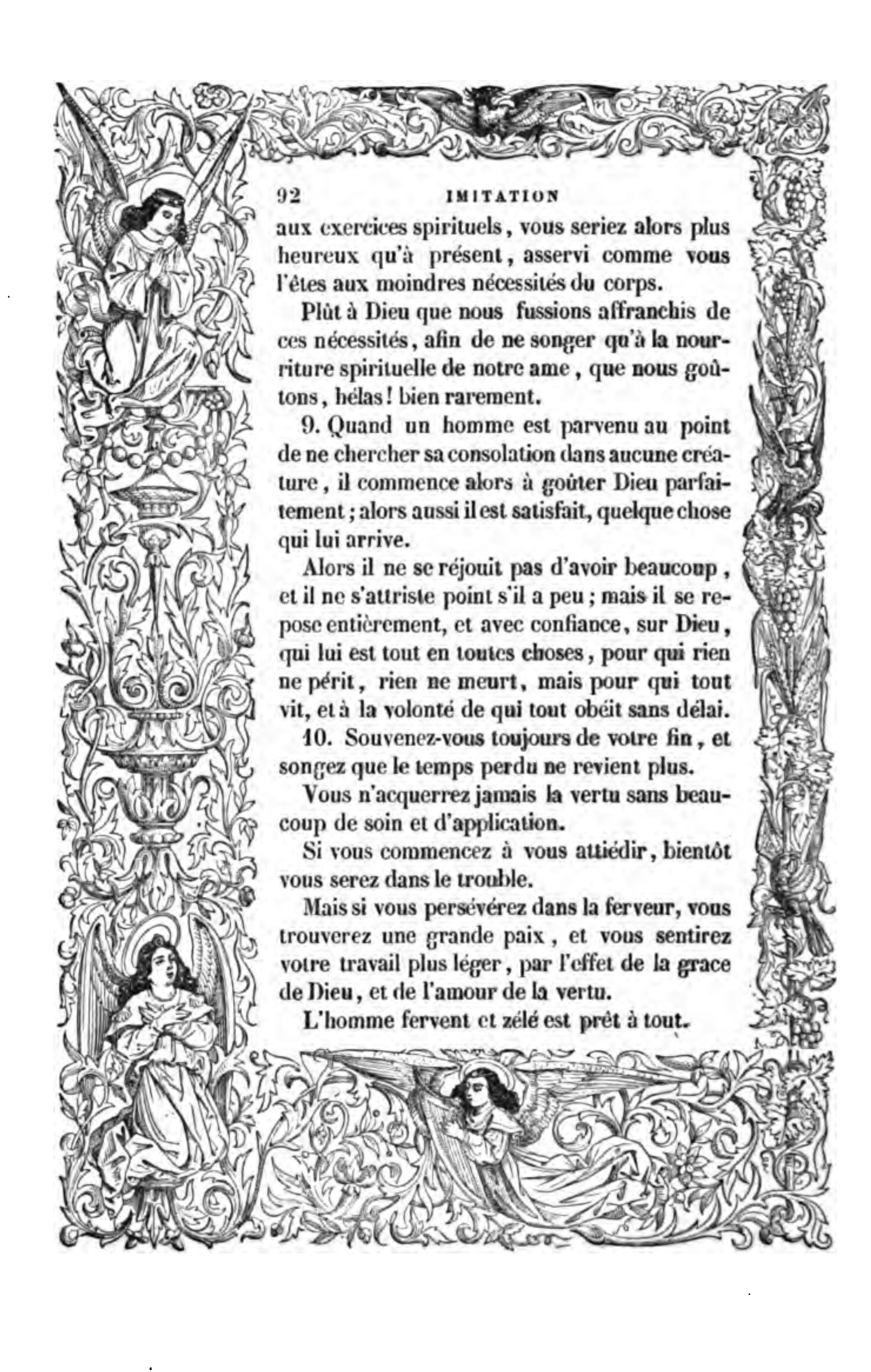
Ils sortent rarement, vivent dans la retraite, se nourrissent très-pauvrement, et sont grossièrement vêtus ; ils travaillent beaucoup, parlent peu, veillent long-temps ; ils se lèvent matin, font de longues prières, de fréquentes lectures, et ils gardent en tout une exacte discipline.

Considérez les Chartreux, les religieux de Cîteaux et les religieux et religieuses de différens ordres, qui se lèvent chaque nuit pour chanter les louanges de Dieu.

Il serait donc bien honteux pour vous, de montrer de la paresse dans un si saint exercice, au moment où tant de religieux commencent à louer le Seigneur avec allégresse.

8. Oh ! si vous n'aviez rien autre chose à faire qu'à louer de cœur et de bouche le Seigneur notre Dieu !

Oh ! si jamais vous n'aviez besoin de manger, ni de boire, ni de dormir ; mais que vous pussiez toujours louer Dieu, et vaquer uniquement



aux exercices spirituels, vous seriez alors plus heureux qu'à présent, asservi comme vous l'êtes aux moindres nécessités du corps.

Plût à Dieu que nous fussions affranchis de ces nécessités, afin de ne songer qu'à la nourriture spirituelle de notre ame, que nous goûtons, hélas! bien rarement.

9. Quand un homme est parvenu au point de ne chercher sa consolation dans aucune créature, il commence alors à goûter Dieu parfaitement; alors aussi il est satisfait, quelque chose qui lui arrive.

Alors il ne se réjouit pas d'avoir beaucoup, et il ne s'attriste point s'il a peu; mais il se repose entièrement, et avec confiance, sur Dieu, qui lui est tout en toutes choses, pour qui rien ne périt, rien ne meurt, mais pour qui tout vit, et à la volonté de qui tout obéit sans délai.

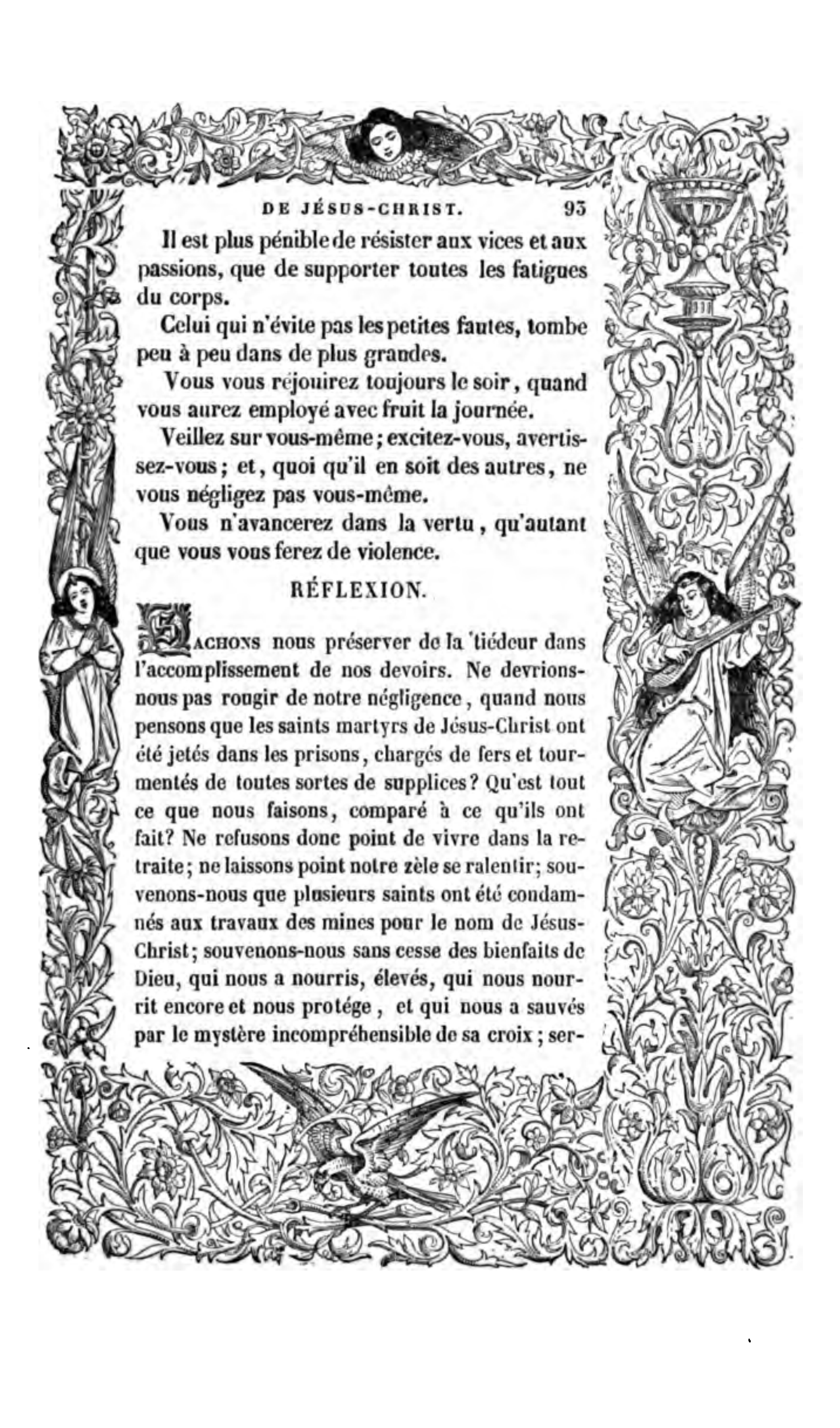
10. Souvenez-vous toujours de votre fin, et songez que le temps perdu ne revient plus.

Vous n'acquerrez jamais la vertu sans beaucoup de soin et d'application.

Si vous commencez à vous attiédir, bientôt vous serez dans le trouble.

Mais si vous persévérez dans la ferveur, vous trouverez une grande paix, et vous sentirez votre travail plus léger, par l'effet de la grace de Dieu, et de l'amour de la vertu.

L'homme fervent et zélé est prêt à tout.



Il est plus pénible de résister aux vices et aux passions, que de supporter toutes les fatigues du corps.

Celui qui n'évite pas les petites fautes, tombe peu à peu dans de plus grandes.

Vous vous réjouirez toujours le soir, quand vous aurez employé avec fruit la journée.

Veillez sur vous-même; excitez-vous, avertissez-vous; et, quoi qu'il en soit des autres, ne vous négligez pas vous-même.

Vous n'avancerez dans la vertu, qu'autant que vous vous ferez de violence.

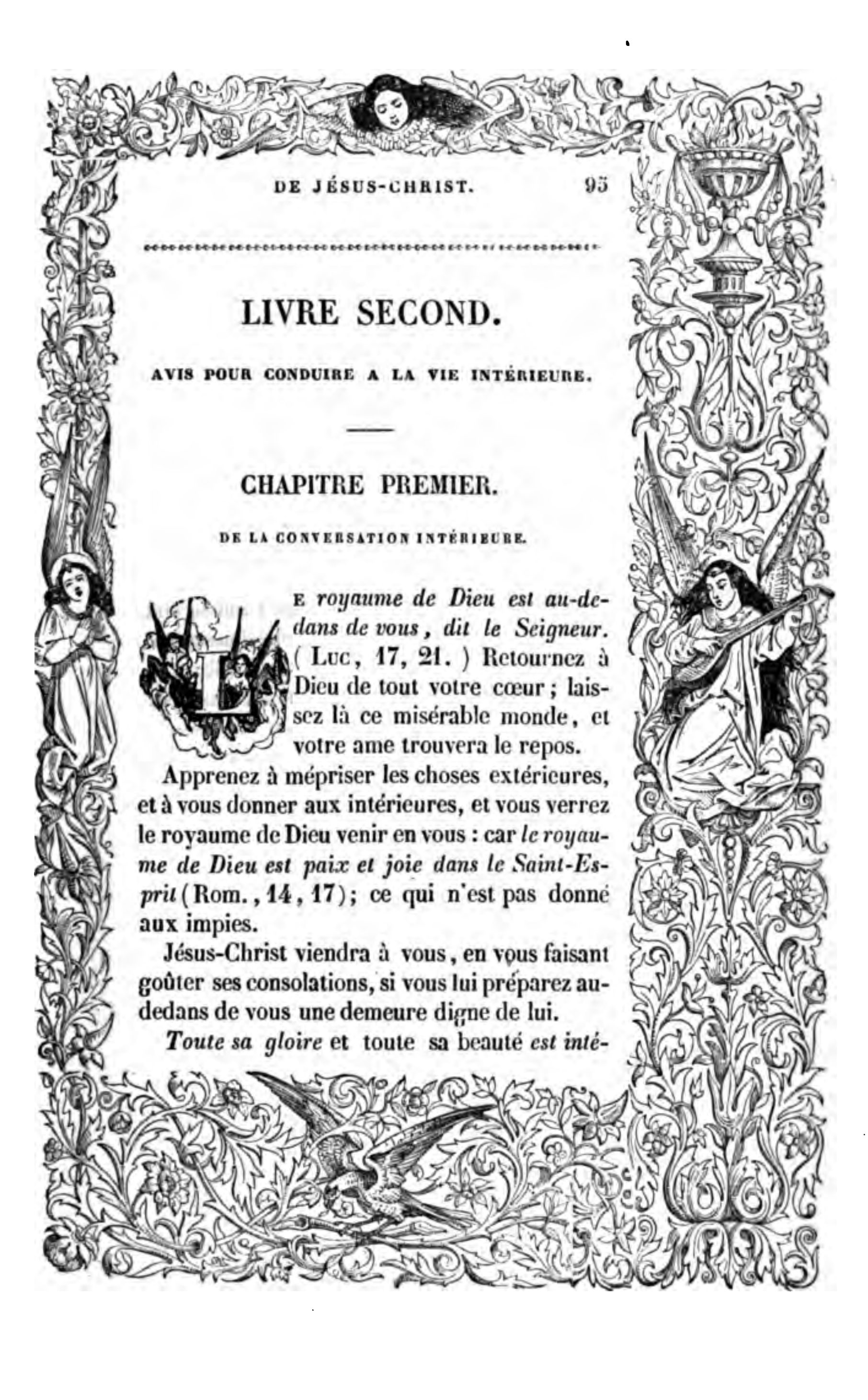
RÉFLEXION.

SACHONS nous préserver de la tiédeur dans l'accomplissement de nos devoirs. Ne devrions-nous pas rougir de notre négligence, quand nous pensons que les saints martyrs de Jésus-Christ ont été jetés dans les prisons, chargés de fers et tourmentés de toutes sortes de supplices? Qu'est tout ce que nous faisons, comparé à ce qu'ils ont fait? Ne refusons donc point de vivre dans la retraite; ne laissons point notre zèle se ralentir; souvenons-nous que plusieurs saints ont été condamnés aux travaux des mines pour le nom de Jésus-Christ; souvenons-nous sans cesse des bienfaits de Dieu, qui nous a nourris, élevés, qui nous nourrit encore et nous protége, et qui nous a sauvés par le mystère incompréhensible de sa croix; ser-

vons-le avec crainte et tremblement, mais en même temps avec espérance. Conservez-vous purs et irrépréhensibles en toutes choses, et vous ne serez point couverts de confusion. Si quelqu'un a eu, par le passé, quelque reproche à se faire, qu'il se conserve sans tache à l'avenir. De la sorte, notre ennemi mortel, qui n'est que méprisable aux yeux de ceux qui aiment véritablement le Seigneur, et qui accomplissent avec un cœur pur sa sainte volonté, ne pourra nous accuser d'aucun péché. Efforçons-nous donc, dans cette vie si courte, si remplie de vanité et de mensonges, d'accomplir les commandemens de notre très-doux et très-débonnaire Sauveur Jésus-Christ, afin qu'à son second avénement, lorsqu'il rendra à chacun selon ses œuvres, nous méritions d'être placés à sa droite, et de célébrer sa gloire pendant l'éternité. Ainsi soit-il.

SAINT EPHREM.





LIVRE SECOND.

AVIS POUR CONDUIRE A LA VIE INTÉRIEURE.

CHAPITRE PREMIER.

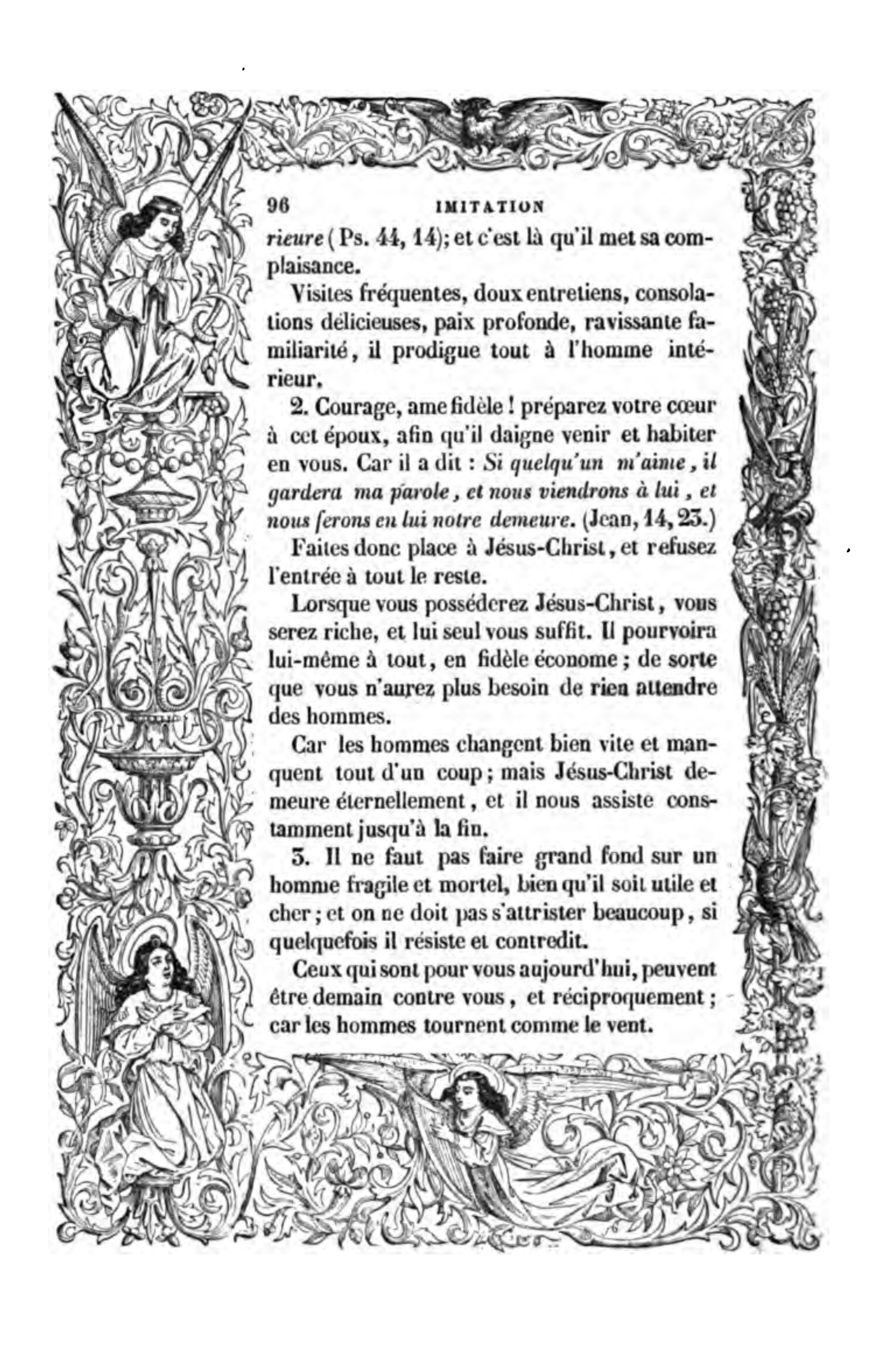
DE LA CONVERSATION INTÉRIEURE.

Le *royaume de Dieu est au-dedans de vous, dit le Seigneur.* (Luc, 17, 21.) Retournez à Dieu de tout votre cœur ; laissez là ce misérable monde, et votre ame trouvera le repos.

Apprenez à mépriser les choses extérieures, et à vous donner aux intérieures, et vous verrez le royaume de Dieu venir en vous : car *le royaume de Dieu est paix et joie dans le Saint-Esprit* (Rom., 14, 17) ; ce qui n'est pas donné aux impies.

Jésus-Christ viendra à vous, en vous faisant goûter ses consolations, si vous lui préparez au-dedans de vous une demeure digne de lui.

Toute sa gloire et toute sa beauté *est inté-*



rieure (Ps. 44, 14); et c'est là qu'il met sa complaisance.

Visites fréquentes, doux entretiens, consolations délicieuses, paix profonde, ravissante familiarité, il prodigue tout à l'homme intérieur.

2. Courage, ame fidèle ! préparez votre cœur à cet époux, afin qu'il daigne venir et habiter en vous. Car il a dit : *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure.* (Jean, 14, 23.)

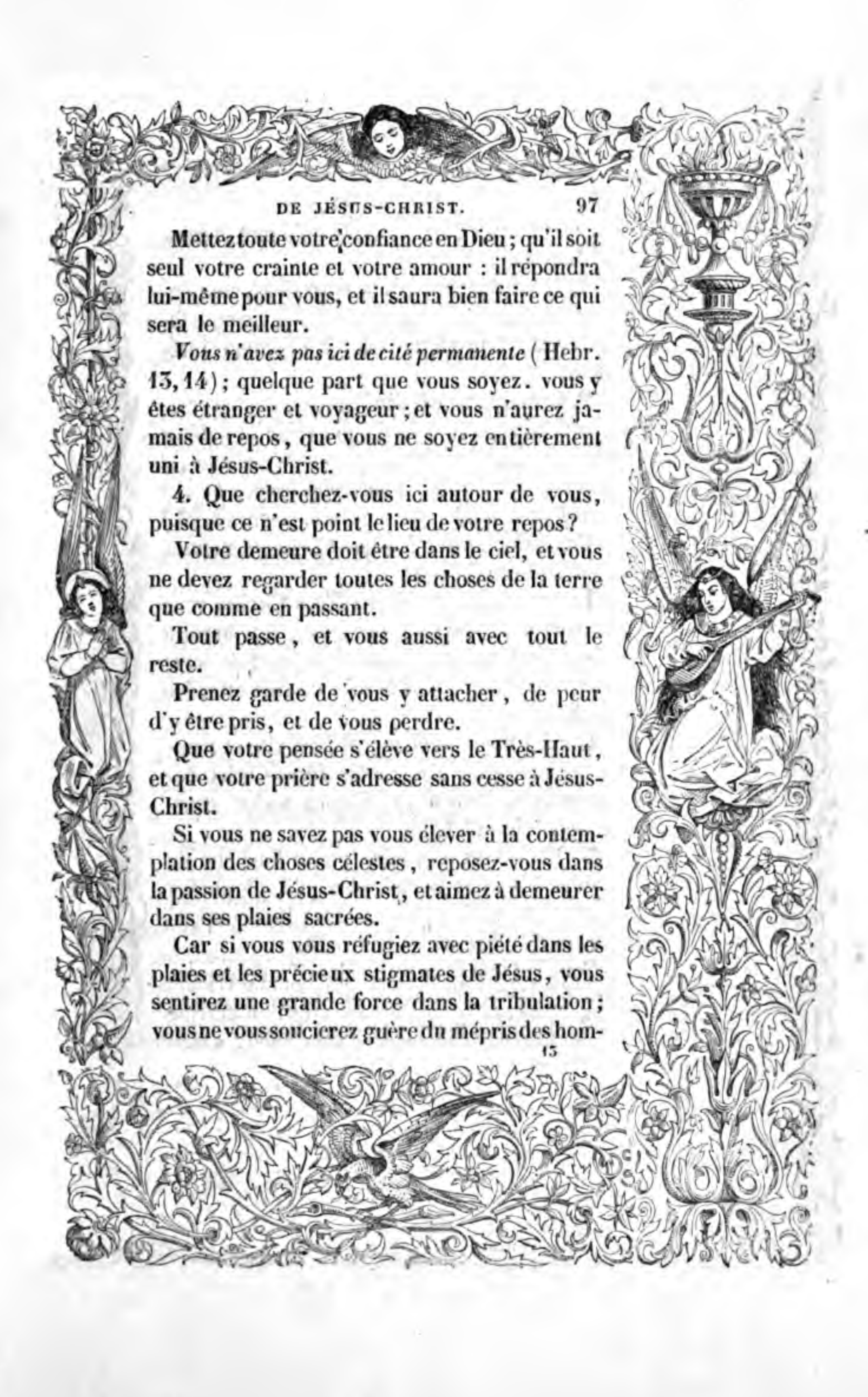
Faites donc place à Jésus-Christ, et refusez l'entrée à tout le reste.

Lorsque vous posséderez Jésus-Christ, vous serez riche, et lui seul vous suffit. Il pourvoira lui-même à tout, en fidèle économe ; de sorte que vous n'aurez plus besoin de rien attendre des hommes.

Car les hommes changent bien vite et manquent tout d'un coup ; mais Jésus-Christ demeure éternellement, et il nous assiste constamment jusqu'à la fin.

3. Il ne faut pas faire grand fond sur un homme fragile et mortel, bien qu'il soit utile et cher ; et on ne doit pas s'attrister beaucoup, si quelquefois il résiste et contredit.

Ceux qui sont pour vous aujourd'hui, peuvent être demain contre vous, et réciproquement ; car les hommes tournent comme le vent.



Mettez toute votre confiance en Dieu ; qu'il soit seul votre crainte et votre amour : il répondra lui-même pour vous, et il saura bien faire ce qui sera le meilleur.

Vous n'avez pas ici de cité permanente (Hebr. 13, 14) ; quelque part que vous soyez. vous y êtes étranger et voyageur ; et vous n'aurez jamais de repos, que vous ne soyez entièrement uni à Jésus-Christ.

4. Que cherchez-vous ici autour de vous, puisque ce n'est point le lieu de votre repos?

Votre demeure doit être dans le ciel, et vous ne devez regarder toutes les choses de la terre que comme en passant.

Tout passe, et vous aussi avec tout le reste.

Prenez garde de vous y attacher, de peur d'y être pris, et de vous perdre.

Que votre pensée s'élève vers le Très-Haut, et que votre prière s'adresse sans cesse à Jésus-Christ.

Si vous ne savez pas vous élever à la contemplation des choses célestes, reposez-vous dans la passion de Jésus-Christ, et aimez à demeurer dans ses plaies sacrées.

Car si vous vous réfugiez avec piété dans les plaies et les précieux stigmates de Jésus, vous sentirez une grande force dans la tribulation ; vous ne vous soucierez guère du mépris des hom-



mes, et vous supporterez aisément les paroles médisantes.

5. Jésus-Christ aussi dans ce monde a été méprisé des hommes, et, dans son extrême affliction, il fut abandonné de ses proches et de ses amis, au milieu des opprobres.

Jésus-Christ a voulu souffrir et être méprisé; et vous osez vous plaindre de quelque chose!

Jésus-Christ a eu des ennemis et des détracteurs; et vous voudriez n'avoir que des ami et des bienfaiteurs!

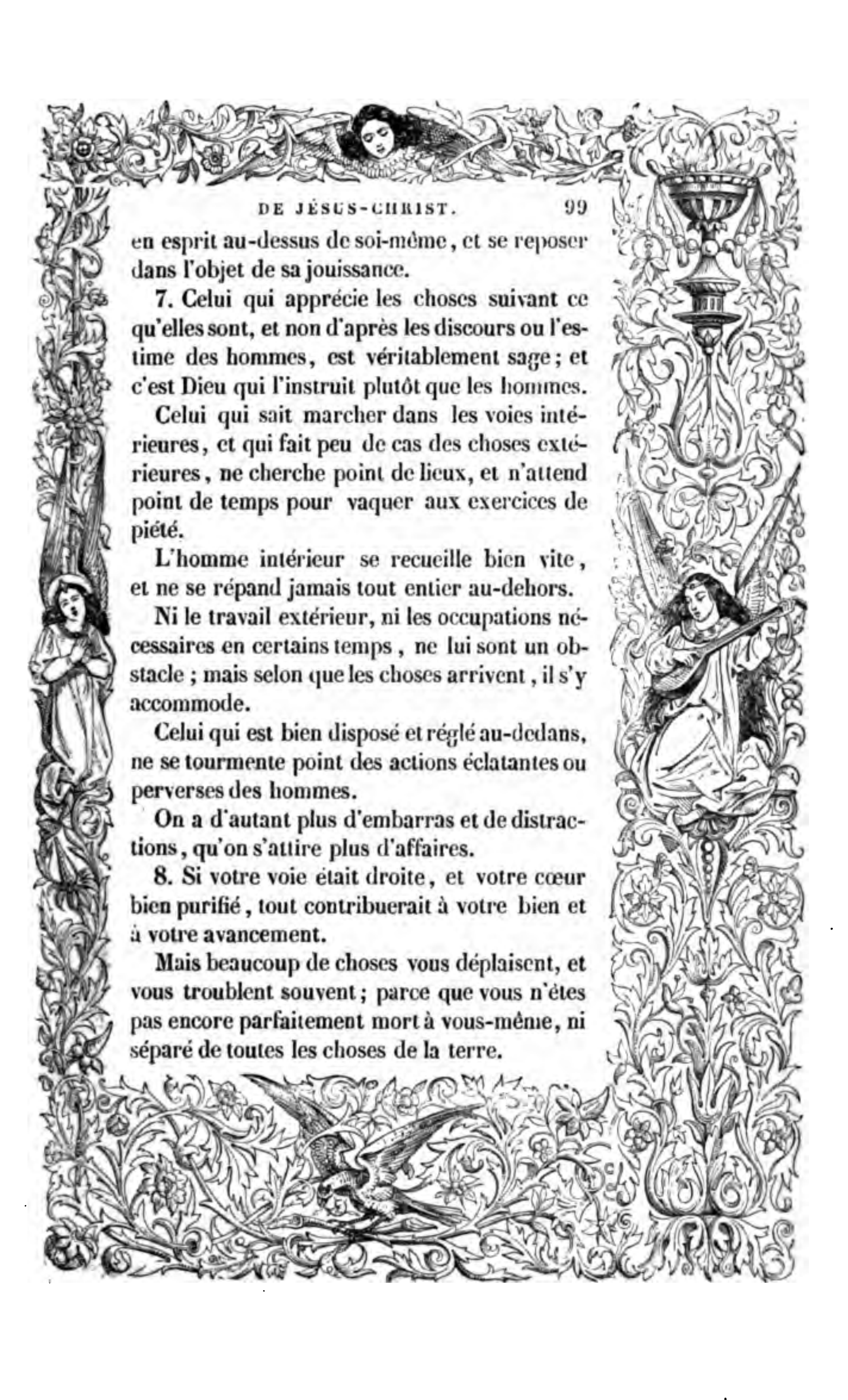
A quel titre votre patience sera-t-elle couronnée, si vous ne rencontrez point d'adversités?

Si vous ne voulez souffrir rien de ce qui vous contrarie, comment serez-vous ami de Jésus-Christ?

Souffrez avec Jésus-Christ et pour Jésus-Christ, si vous voulez régner avec Jésus-Christ.

6. Si vous étiez une fois entré bien avant dans le cœur de Jésus, et si vous eussiez goûté un peu de son ardent amour, vous ne vous soucieriez plus de ce qui peut vous être avantageux ou désagréable; mais vous vous réjouiriez plutôt de souffrir quelque opprobre, parceque l'amour de Jésus porte l'homme à se mépriser lui-même.

Celui qui aime Jésus, un homme vraiment intérieur et dégagé de toute affection déréglée, peut librement se tourner vers Dieu, s'élever



en esprit au-dessus de soi-même, et se reposer dans l'objet de sa jouissance.

7. Celui qui apprécie les choses suivant ce qu'elles sont, et non d'après les discours ou l'estime des hommes, est véritablement sage; et c'est Dieu qui l'instruit plutôt que les hommes.

Celui qui sait marcher dans les voies intérieures, et qui fait peu de cas des choses extérieures, ne cherche point de lieux, et n'attend point de temps pour vaquer aux exercices de piété.

L'homme intérieur se recueille bien vite, et ne se répand jamais tout entier au-dehors.

Ni le travail extérieur, ni les occupations nécessaires en certains temps, ne lui sont un obstacle; mais selon que les choses arrivent, il s'y accommode.

Celui qui est bien disposé et réglé au-dedans, ne se tourmente point des actions éclatantes ou perverses des hommes.

On a d'autant plus d'embarras et de distractions, qu'on s'attire plus d'affaires.

8. Si votre voie était droite, et votre cœur bien purifié, tout contribuerait à votre bien et à votre avancement.

Mais beaucoup de choses vous déplaisent, et vous troublent souvent; parce que vous n'êtes pas encore parfaitement mort à vous-même, ni séparé de toutes les choses de la terre.

Rien ne souille et n'embarrasse tant le cœur de l'homme, que l'amour impur des créatures.

Si vous rejetez les consolations extérieures, vous pourrez contempler les choses du Ciel, et goûter souvent les joies intérieures.

RÉFLEXION.

Voici donc quel est mon partage : *Marie conservait ces choses dans son cœur. Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée.* Et : *Il n'y a qu'une seule chose qui soit nécessaire.* Orgueil humain, de quoi te plains-tu avec tes inquiétudes ? de n'être rien dans le monde ? Quel personnage y faisait Jésus ? Quelle figure y faisait Marie ? C'était la merveille du monde, le spectacle de Dieu et des anges : et que faisaient-ils ? De quoi étaient-ils ? Quel nom avaient-ils sur la terre ? Et tu veux avoir un nom et une action qui éclate ? Tu ne connais pas Marie, ni Jésus. Je veux un emploi pour faire connaître mes talens qu'il ne faut pas enfouir. Je l'avoue, quand Jésus t'emploie et te donne de ces utiles talens, dont il te déclare qu'il te redemande compte. Mais ce talent enfoui avec Jésus-Christ, et caché en lui, n'est-il pas assez beau à tes yeux ? Va, tu es un homme rempli de vanité, et tu cherches dans ton action, que tu crois pieuse et utile, une pâture à ton amour-propre.

BOSSUET.





CHAPITRE II.

DE L'HUMBLE SOUMISSION.

Mettez-vous peu en peine qui est pour vous ou contre vous; mais prenez soin que Dieu soit avec vous dans tout ce que vous faites.

Ayez la conscience pure, et Dieu saura bien vous défendre.

Car nulle malice ne pourra nuire à celui que Dieu veut assister.

Si vous savez vous taire et souffrir, vous verrez indubitablement le Seigneur vous secourir.

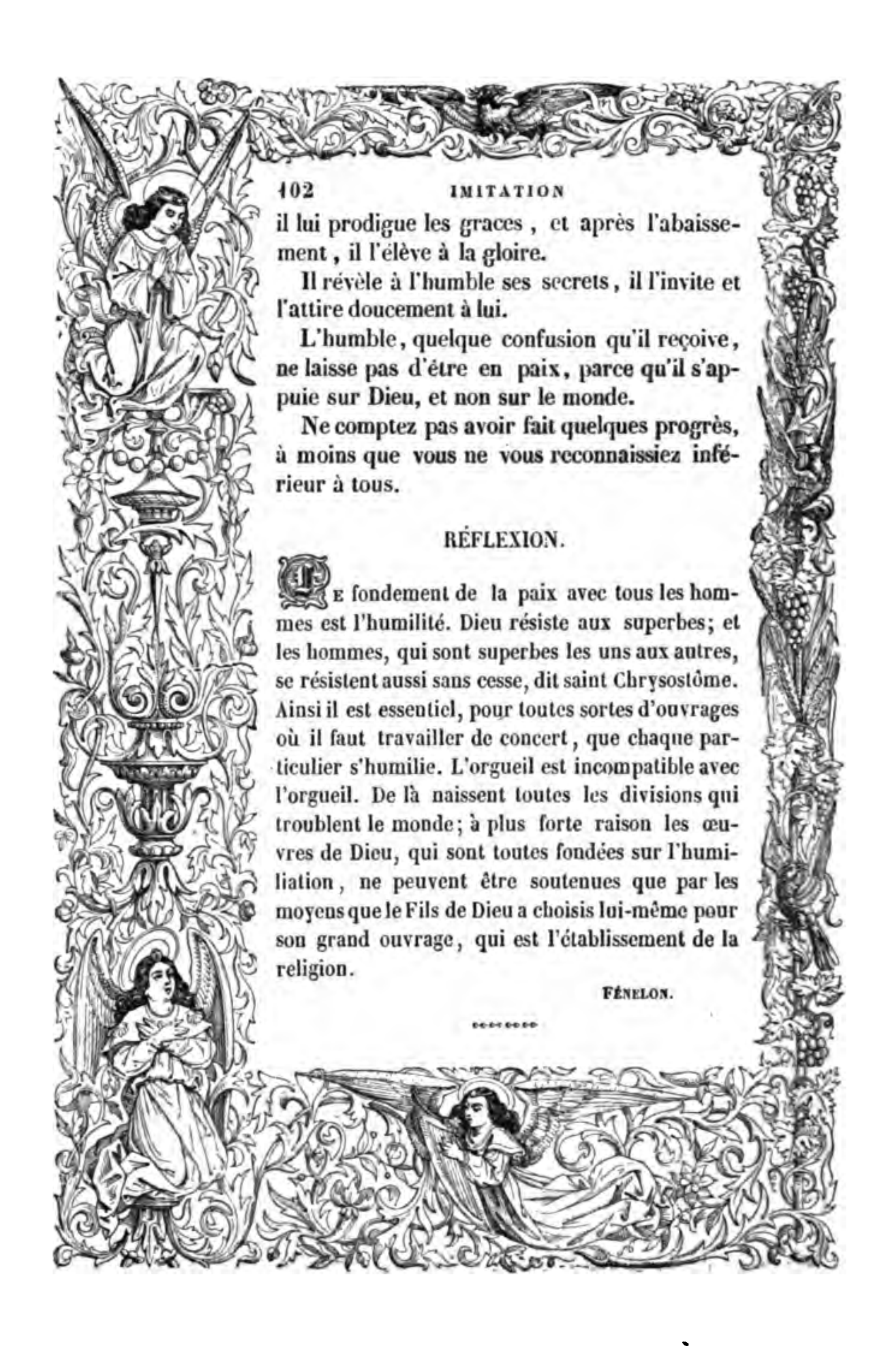
Il sait le temps et la manière de vous délivrer; vous devez donc vous abandonner à lui.

C'est Dieu qui donne le secours et qui délivre de toute confusion.

Il nous est souvent très-utile, pour nous conserver dans une plus grande humilité, que les autres connaissent nos défauts, et qu'ils nous les reprochent.

2. Quand un homme s'humilie de ses défauts, il apaise aisément les autres, et il contente sans peine ceux qui sont irrités contre lui.

Dieu protége l'humble et le délivre; il aime l'humble et le console; il s'incline vers l'humble,



il lui prodigue les graces, et après l'abaissement, il l'élève à la gloire.

Il révèle à l'humble ses secrets, il l'invite et l'attire doucement à lui.

L'humble, quelque confusion qu'il reçoive, ne laisse pas d'être en paix, parce qu'il s'appuie sur Dieu, et non sur le monde.

Ne comptez pas avoir fait quelques progrès, à moins que vous ne vous reconnaissiez inférieur à tous.

RÉFLEXION.

Le fondement de la paix avec tous les hommes est l'humilité. Dieu résiste aux superbes; et les hommes, qui sont superbes les uns aux autres, se résistent aussi sans cesse, dit saint Chrysostôme. Ainsi il est essentiel, pour toutes sortes d'ouvrages où il faut travailler de concert, que chaque particulier s'humilie. L'orgueil est incompatible avec l'orgueil. De là naissent toutes les divisions qui troublent le monde; à plus forte raison les œuvres de Dieu, qui sont toutes fondées sur l'humiliation, ne peuvent être soutenues que par les moyens que le Fils de Dieu a choisis lui-même pour son grand ouvrage, qui est l'établissement de la religion.

FÉNELON.



CHAPITRE III.

DE L'HOMME BON ET PACIFIQUE.

Maintenez-vous premièrement dans la paix, et alors vous pourrez la procurer aux autres.

L'homme pacifique est plus utile que le savant.

L'homme passionné change le bien en mal, et croit le mal aisément. L'homme bon et pacifique tourne tout en bien.

Celui qui est affermi dans la paix ne soupçonne personne ; mais celui qui est mécontent et inquiet, est agité de divers soupçons : il n'a jamais de repos, et n'en laisse point aux autres.

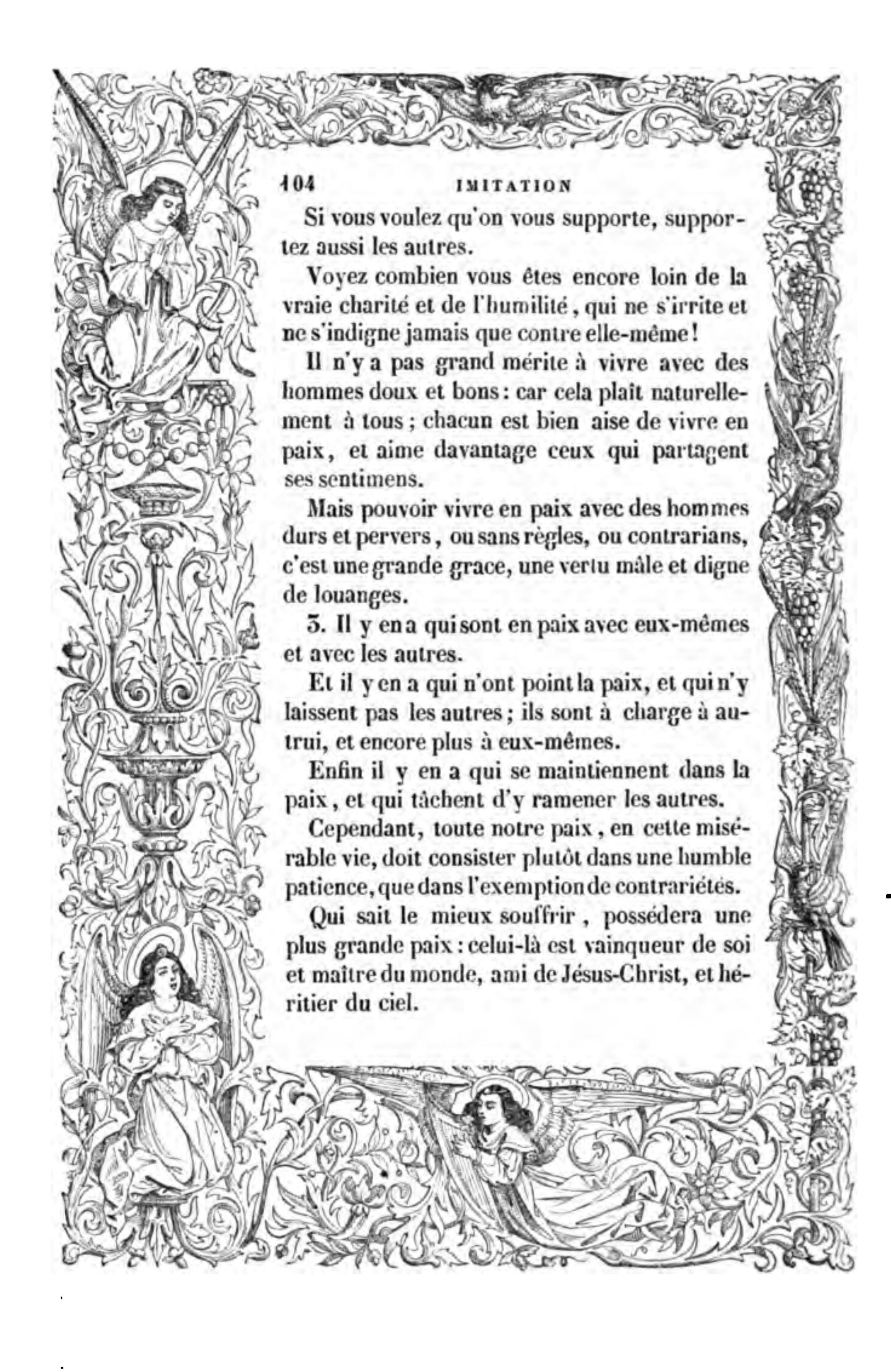
Il dit souvent ce qu'il ne devrait pas dire, et il omet ce qu'il devrait faire.

Il est attentif aux obligations des autres, et il néglige ses propres devoirs.

Ayez donc d'abord du zèle pour vous-même, et vous pourrez ensuite avec justice l'étendre sur votre prochain.

2. Vous savez bien justifier et colorer ce que vous faites, et vous ne voulez pas recevoir les excuses des autres.

Il serait bien plus juste de vous accuser vous-même, et d'excuser votre frère.



Si vous voulez qu'on vous supporte, supportez aussi les autres.

Voyez combien vous êtes encore loin de la vraie charité et de l'humilité, qui ne s'irrite et ne s'indigne jamais que contre elle-même!

Il n'y a pas grand mérite à vivre avec des hommes doux et bons: car cela plaît naturellement à tous; chacun est bien aise de vivre en paix, et aime davantage ceux qui partagent ses sentimens.

Mais pouvoir vivre en paix avec des hommes durs et pervers, ou sans règles, ou contrarians, c'est une grande grace, une vertu mâle et digne de louanges.

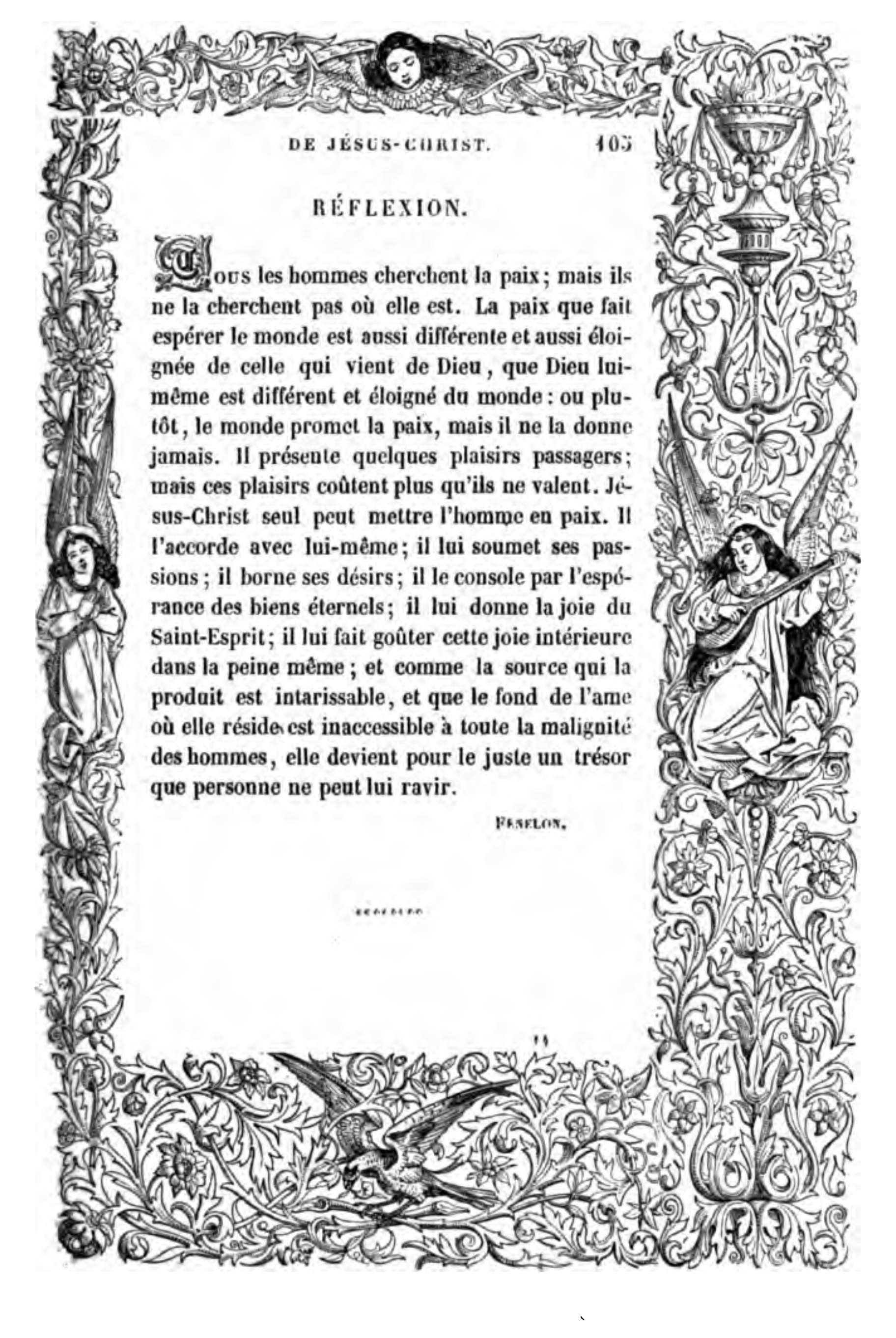
3. Il y en a qui sont en paix avec eux-mêmes et avec les autres.

Et il y en a qui n'ont point la paix, et qui n'y laissent pas les autres; ils sont à charge à autrui, et encore plus à eux-mêmes.

Enfin il y en a qui se maintiennent dans la paix, et qui tâchent d'y ramener les autres.

Cependant, toute notre paix, en cette misérable vie, doit consister plutôt dans une humble patience, que dans l'exemption de contrariétés.

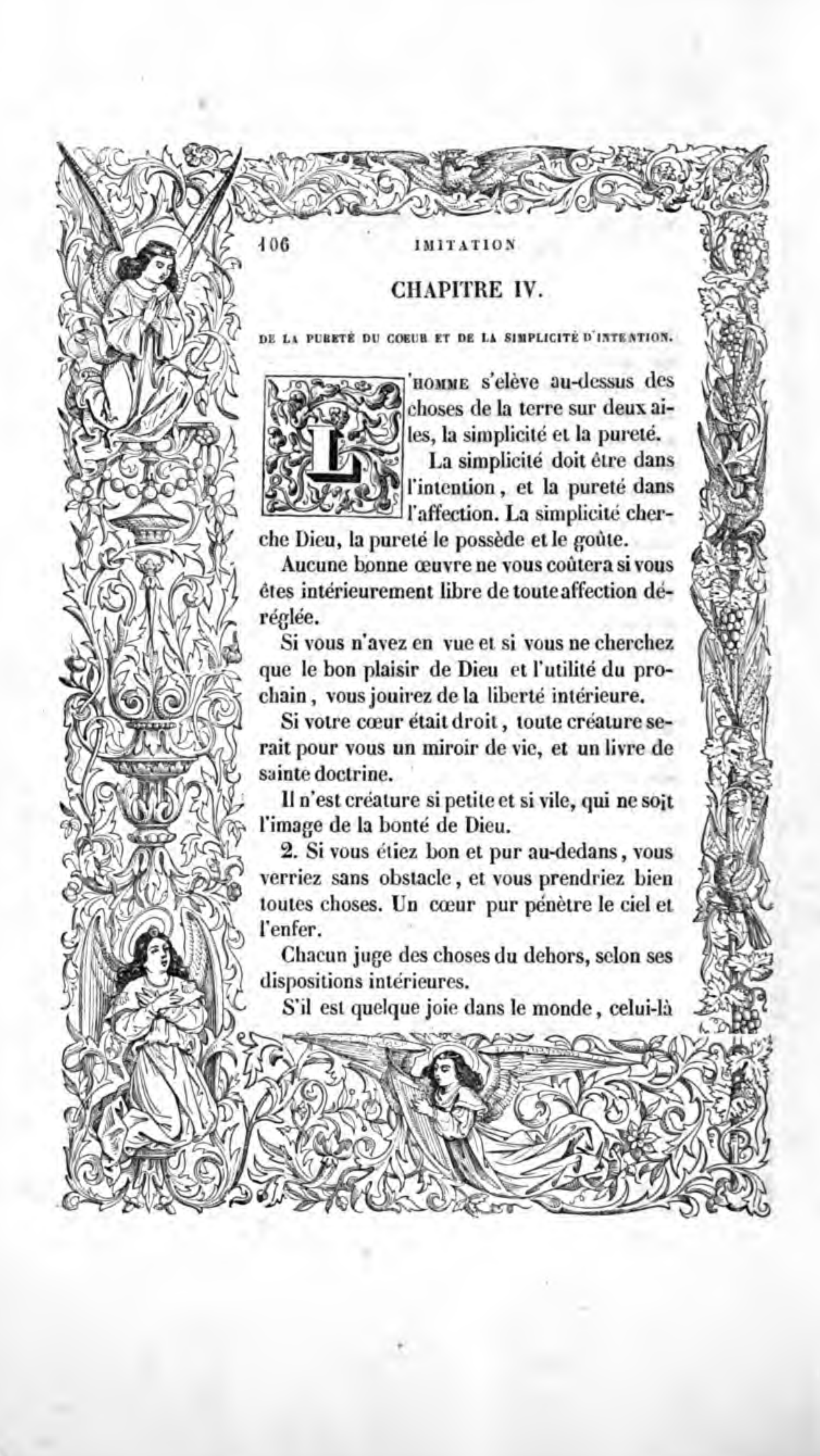
Qui sait le mieux souffrir, possédera une plus grande paix: celui-là est vainqueur de soi et maître du monde, ami de Jésus-Christ, et héritier du ciel.



RÉFLEXION.

Tous les hommes cherchent la paix; mais ils ne la cherchent pas où elle est. La paix que fait espérer le monde est aussi différente et aussi éloignée de celle qui vient de Dieu, que Dieu lui-même est différent et éloigné du monde : ou plutôt, le monde promet la paix, mais il ne la donne jamais. Il présente quelques plaisirs passagers; mais ces plaisirs coûtent plus qu'ils ne valent. Jésus-Christ seul peut mettre l'homme en paix. Il l'accorde avec lui-même; il lui soumet ses passions; il borne ses désirs; il le console par l'espérance des biens éternels; il lui donne la joie du Saint-Esprit; il lui fait goûter cette joie intérieure dans la peine même; et comme la source qui la produit est intarissable, et que le fond de l'ame où elle réside est inaccessible à toute la malignité des hommes, elle devient pour le juste un trésor que personne ne peut lui ravir.

FÉNELON.



CHAPITRE IV.

DE LA PURETÉ DU COEUR ET DE LA SIMPLICITÉ D'INTENTION.

L'homme s'élève au-dessus des choses de la terre sur deux ailes, la simplicité et la pureté.

La simplicité doit être dans l'intention, et la pureté dans l'affection. La simplicité cherche Dieu, la pureté le possède et le goûte.

Aucune bonne œuvre ne vous coûtera si vous êtes intérieurement libre de toute affection déréglée.

Si vous n'avez en vue et si vous ne cherchez que le bon plaisir de Dieu et l'utilité du prochain, vous jouirez de la liberté intérieure.

Si votre cœur était droit, toute créature serait pour vous un miroir de vie, et un livre de sainte doctrine.

Il n'est créature si petite et si vile, qui ne soit l'image de la bonté de Dieu.

2. Si vous étiez bon et pur au-dedans, vous verriez sans obstacle, et vous prendriez bien toutes choses. Un cœur pur pénètre le ciel et l'enfer.

Chacun juge des choses du dehors, selon ses dispositions intérieures.

S'il est quelque joie dans le monde, celui-là



certes la possède, qui a le cœur pur : et s'il y a quelque part des tribulations et des angoisses, personne ne le sait mieux que la mauvaise conscience.

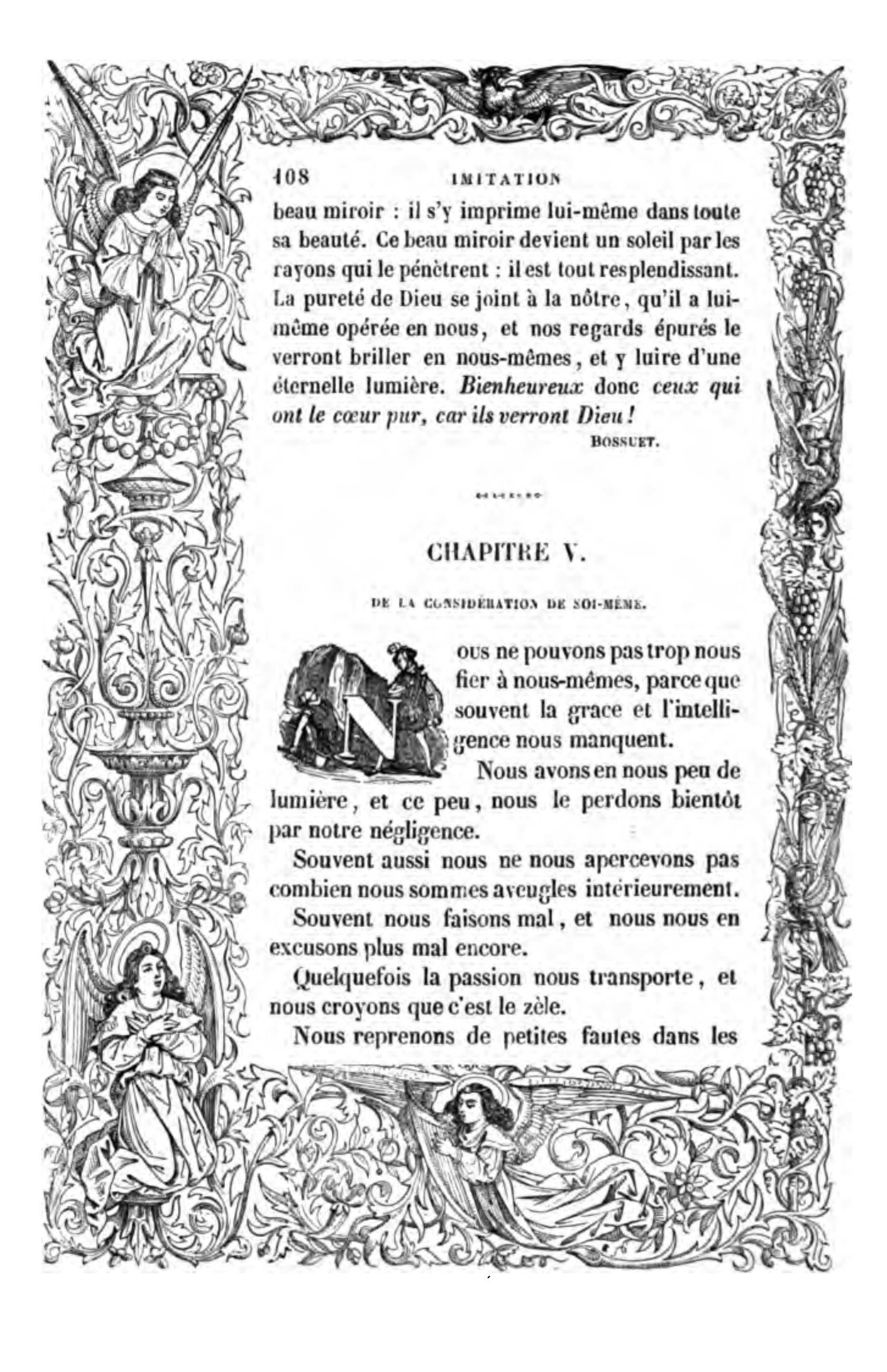
Comme le fer mis au feu perd sa rouille et devient tout étincelant, ainsi l'homme qui se donne entièrement à Dieu se dépouille de sa langueur, et se transforme en un homme nouveau.

3. Quand l'homme commence à tomber dans la tiédeur, alors il craint le moindre travail, et reçoit avec plaisir les consolations extérieures.

Mais quand il commence à se vaincre parfaitement, et à marcher avec courage dans la voie de Dieu, alors il compte pour rien ce qu'auparavant il jugeait très-pénible.

RÉFLEXION.

BIENHEUREUX *ceux qui ont le cœur pur !* Qui pourrait dire la beauté d'un cœur pur? Une glace parfaitement nette, un or parfaitement affiné, un diamant sans aucune tache, une fontaine parfaitement claire, n'égalent pas la beauté et la netteté d'un cœur pur. Il faut en ôter toute ordure, et celles principalement qui viennent des plaisirs des sens : car une goutte de ces plaisirs trouble cette belle fontaine. Qu'elle est belle, qu'elle est ravissante cette fontaine incorruptible d'un cœur pur! Dieu se plaît à s'y voir lui-même comme dans un



beau miroir : il s'y imprime lui-même dans toute sa beauté. Ce beau miroir devient un soleil par les rayons qui le pénètrent : il est tout resplendissant. La pureté de Dieu se joint à la nôtre, qu'il a lui-même opérée en nous, et nos regards épurés le verront briller en nous-mêmes, et y luire d'une éternelle lumière. *Bienheureux* donc *ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu!*

BOSSUET.

CHAPITRE V.

DE LA CONSIDÉRATION DE SOI-MÊME.

Nous ne pouvons pas trop nous fier à nous-mêmes, parce que souvent la grace et l'intelligence nous manquent.

Nous avons en nous peu de lumière, et ce peu, nous le perdons bientôt par notre négligence.

Souvent aussi nous ne nous apercevons pas combien nous sommes aveugles intérieurement.

Souvent nous faisons mal, et nous nous en excusons plus mal encore.

Quelquefois la passion nous transporte, et nous croyons que c'est le zèle.

Nous reprenons de petites fautes dans les



autres, et nous nous en passons de bien plus grandes.

Nous sentons bien vite, et nous pesons ce que nous souffrons des autres ; mais nous ne faisons pas attention à ce qu'ils ont à souffrir de nous.

Qui pèserait bien et avec équité ses propres œuvres, n'aurait pas sujet de juger sévèrement autrui.

2. L'homme intérieur préfère le soin de soi-même à tout autre soin ; et celui qui s'applique à veiller sur soi, se tait aisément sur les autres.

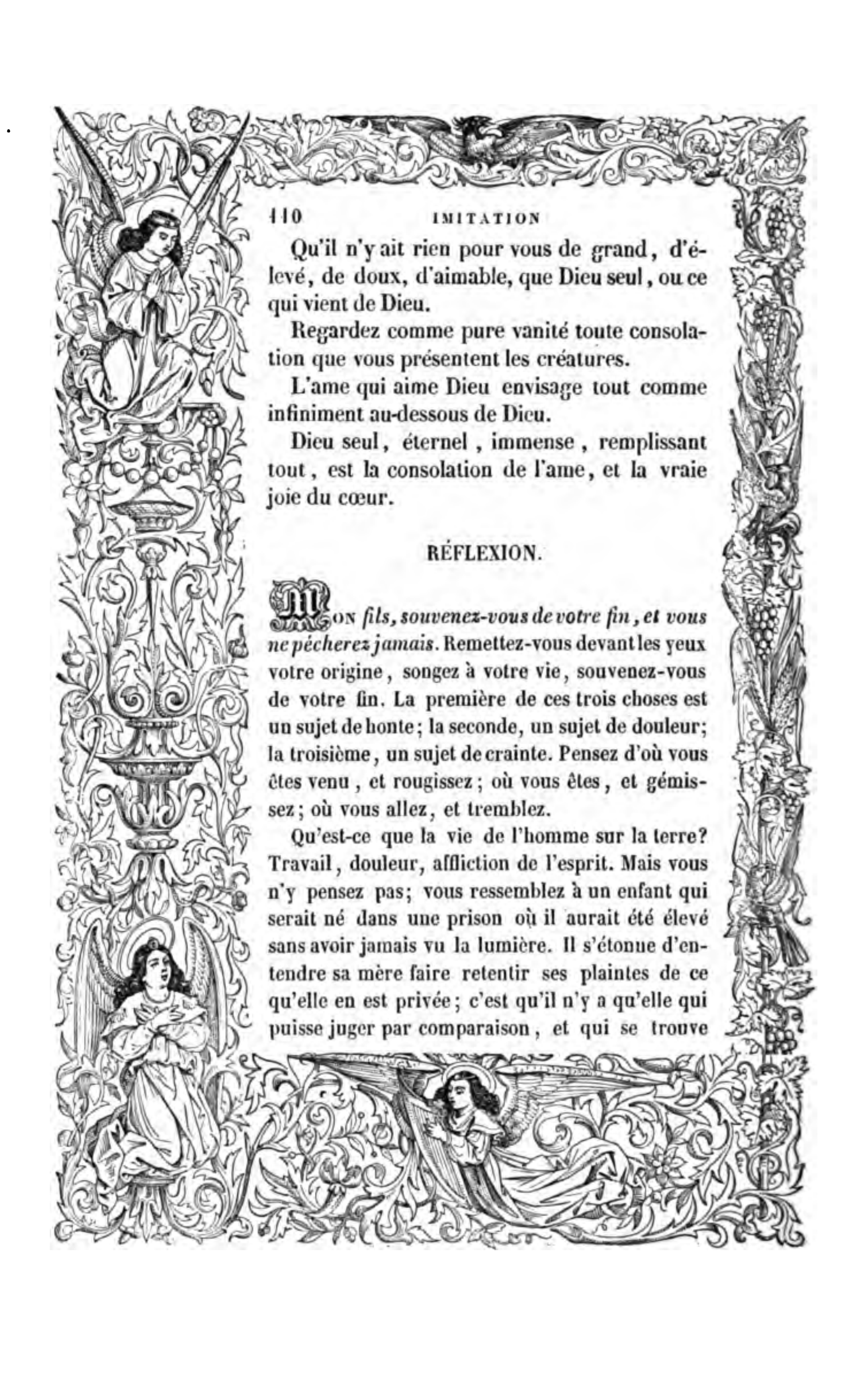
Jamais vous ne serez intérieur et vraiment pieux, si vous ne gardez le silence sur les autres, et si vous n'avez une attention particulière sur vous-même.

Si vous êtes entièrement occupé de Dieu et de vous-même, tout ce que vous apercevrez au-dehors vous touchera peu.

Où êtes-vous quand vous n'êtes pas présent à vous-même ? et après avoir tout parcouru, qu'avez-vous gagné, si vous vous êtes négligé ?

Si vous désirez la paix et une véritable union avec Dieu, il faut laisser là tout le reste, et n'avoir que vous seul devant les yeux.

3. Vous ferez donc de grands progrès, si vous vous dégagez de tout soin temporel ; mais vous déchoirez sensiblement, si vous faites quelque cas des choses passagères.



Qu'il n'y ait rien pour vous de grand, d'élevé, de doux, d'aimable, que Dieu seul, ou ce qui vient de Dieu.

Regardez comme pure vanité toute consolation que vous présentent les créatures.

L'ame qui aime Dieu envisage tout comme infiniment au-dessous de Dieu.

Dieu seul, éternel, immense, remplissant tout, est la consolation de l'ame, et la vraie joie du cœur.

RÉFLEXION.

MON *fils, souvenez-vous de votre fin, et vous ne pécherez jamais.* Remettez-vous devant les yeux votre origine, songez à votre vie, souvenez-vous de votre fin. La première de ces trois choses est un sujet de honte; la seconde, un sujet de douleur; la troisième, un sujet de crainte. Pensez d'où vous êtes venu, et rougissez; où vous êtes, et gémissez; où vous allez, et tremblez.

Qu'est-ce que la vie de l'homme sur la terre? Travail, douleur, affliction de l'esprit. Mais vous n'y pensez pas; vous ressemblez à un enfant qui serait né dans une prison où il aurait été élevé sans avoir jamais vu la lumière. Il s'étonne d'entendre sa mère faire retentir ses plaintes de ce qu'elle en est privée; c'est qu'il n'y a qu'elle qui puisse juger par comparaison, et qui se trouve



malheureuse, par la différence de l'état où elle est avec celui qu'elle a perdu.

SAINT BERNARD.

CHAPITRE VI.

DE LA JOIE D'UNE BONNE CONSCIENCE.

La *gloire* de l'homme de bien *est le témoignage de sa bonne conscience*. (II. Cor. 1, 12.)

Ayez une bonne conscience, et vous serez toujours dans la joie.

La bonne conscience peut supporter beaucoup de choses, et elle est remplie de joie dans les adversités.

La mauvaise conscience est toujours timide et inquiète.

Vous reposerez doucement, si votre cœur ne vous reproche rien.

Ne vous réjouissez que lorsque vous aurez fait le bien.

Les méchans n'ont jamais de véritable joie, et ne sentent pas la paix intérieure; parce qu'*il n'y a point de paix pour les impies*, dit le Seigneur. (Is., 57, 21.)

Et s'ils disent : « Nous sommes dans la paix, les maux ne viendront pas sur nous, et qui osera nous nuire? » ne les croyez point : car la colère



de Dieu s'élèvera soudain, et leurs œuvres seront réduites à rien, et leurs pensées périront.

2. Mettre sa gloire dans la tribulation n'est pas pénible pour celui qui aime : car se glorifier ainsi, c'est se glorifier dans la croix de notre Seigneur.

Qu'elle est courte, la gloire que les hommes donnent et reçoivent !

La gloire du monde est toujours accompagnée de tristesse.

La gloire des bons est dans leur conscience, et non dans la bouche des hommes.

L'allégresse des justes est de Dieu et en Dieu, et leur joie vient de la vérité.

Celui qui désire la gloire véritable et éternelle ne se soucie point de la gloire du temps.

Et celui qui recherche la gloire du temps, ou qui ne la méprise pas de tout son cœur, est convaincu d'aimer peu la gloire du ciel.

Celui-là jouit d'une grande tranquillité de cœur, qui ne se met en peine ni de la louange, ni du blâme.

3. Il sera aisément content et en paix, celui dont la conscience est pure.

Vous n'êtes pas plus saint parce qu'on vous loue, ni plus méprisable parce qu'on vous blâme.

Vous êtes ce que vous êtes ; et ce qu'on peut dire ne vous rendra pas plus grand que vous ne l'êtes aux yeux de Dieu.



Si vous considérez bien ce que vous êtes en vous-même, vous vous embarrasserez peu de ce que les hommes disent de vous.

L'homme voit l'extérieur, et Dieu voit le fond du cœur.

L'homme regarde les actions, et Dieu pèse les intentions.

Faire toujours bien et s'estimer peu, c'est la marque d'une ame humble.

Ne vouloir de consolation d'aucune créature, c'est le signe d'une grande pureté et d'une grande confiance intérieure.

4. Celui qui ne cherche au-dehors aucun témoignage en sa faveur, fait bien voir qu'il s'est entièrement abandonné à Dieu.

Car ce n'est pas celui qui se recommande lui-même qui est approuvé, dit saint Paul, *mais celui que Dieu recommande.* (II Cor., 10, 18.)

Marcher intérieurement en la présence de Dieu, et n'avoir aucune attache au-dehors, c'est l'état d'un homme intérieur.

RÉFLEXION.

Ce qui donne la paix de l'ame, ce ne sont ni les dignités, ni les richesses : c'est la bonne conscience. Avec elle, soyez dans l'indigence, dans le dénûment le plus complet, vous serez plus heureux que le méchant qui nage dans l'abondance.



Saint Paul, assiégé jour et nuit par la faim, par la nudité, par les persécutions, jouissait plus délicieusement qu'aucun des monarques sur leurs trônes. Achab, sur la pourpre, gémissait et séchait de tristesse, le sang de Naboth égorgé retentissait sans cesse à son oreille. Point d'autre secret, pour être heureux, que d'éviter le mal et de faire le bien.

SAINT JEAN-CHRYSOSTÔME.

CHAPITRE VII.

DE L'AMOUR DE JÉSUS PAR-DESSUS TOUTES CHOSES.

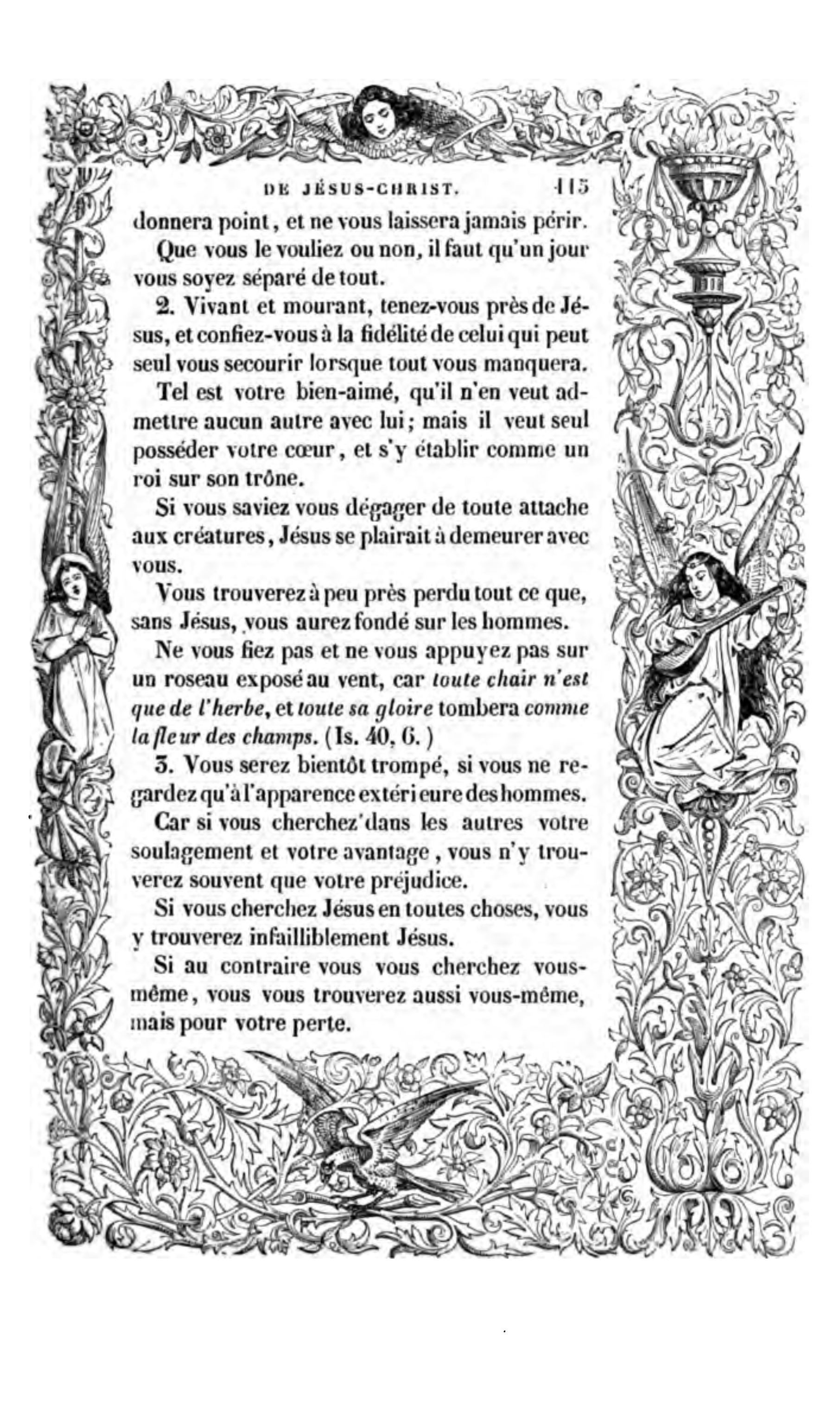
Heureux celui qui comprend ce que c'est que d'aimer Jésus, et de se mépriser soi-même à cause de Jésus.

Il faut quitter tout autre ami pour cet ami, parce que Jésus veut être aimé seul par-dessus toutes choses.

L'amour de la créature est trompeur et changeant; l'amour de Jésus est persévérant et fidèle.

Quiconque s'attache à la créature fragile, tombera avec elle; celui qui s'attache à Jésus sera affermi pour toujours.

Aimez et conservez pour ami celui qui, lorsque tous les autres s'éloigneront, ne vous aban-



donnera point, et ne vous laissera jamais périr.

Que vous le vouliez ou non, il faut qu'un jour vous soyez séparé de tout.

2. Vivant et mourant, tenez-vous près de Jésus, et confiez-vous à la fidélité de celui qui peut seul vous secourir lorsque tout vous manquera.

Tel est votre bien-aimé, qu'il n'en veut admettre aucun autre avec lui; mais il veut seul posséder votre cœur, et s'y établir comme un roi sur son trône.

Si vous saviez vous dégager de toute attache aux créatures, Jésus se plairait à demeurer avec vous.

Vous trouverez à peu près perdu tout ce que, sans Jésus, vous aurez fondé sur les hommes.

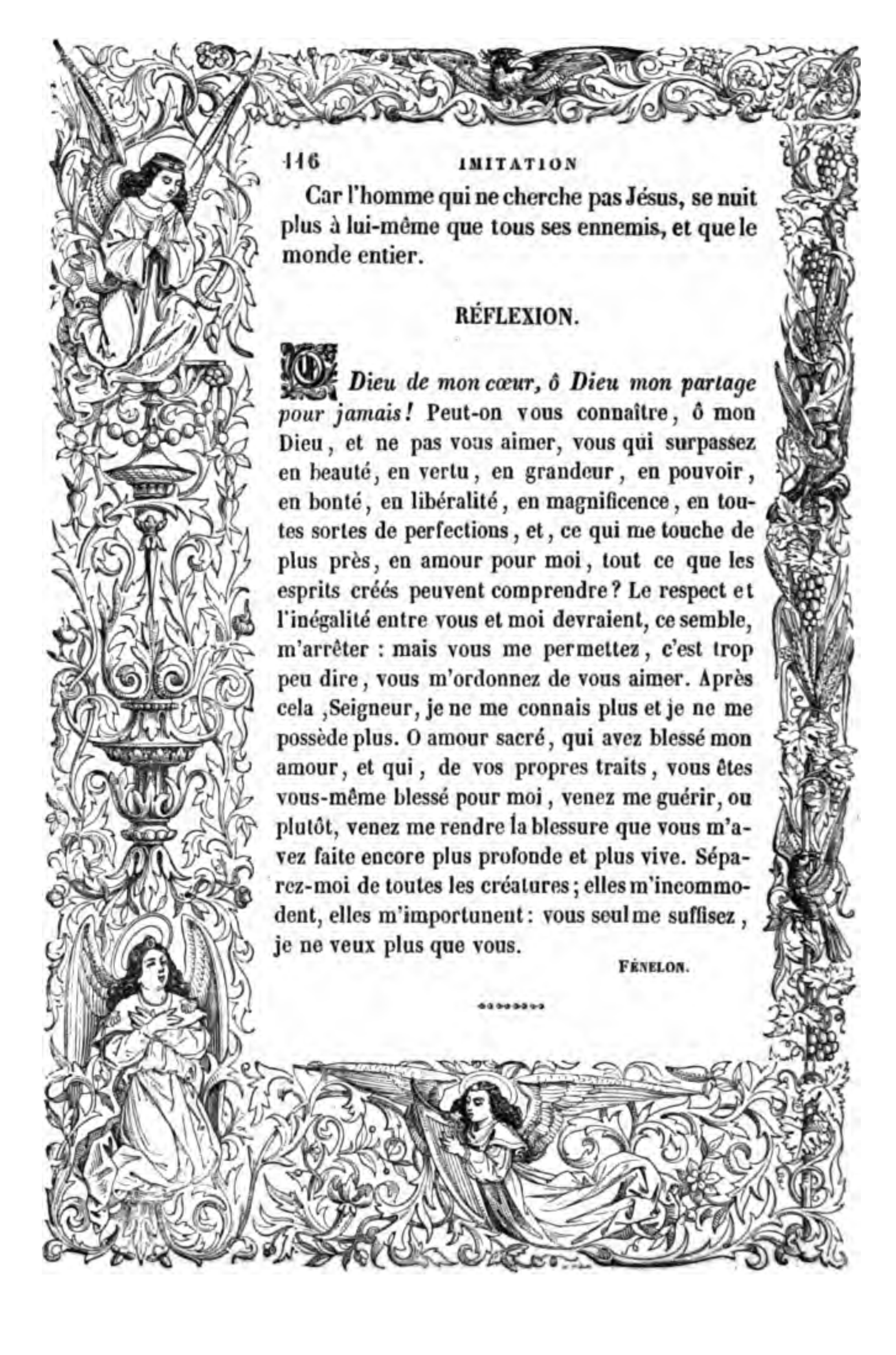
Ne vous fiez pas et ne vous appuyez pas sur un roseau exposé au vent, car *toute chair n'est que de l'herbe*, et *toute sa gloire* tombera *comme la fleur des champs*. (Is. 40, 6.)

3. Vous serez bientôt trompé, si vous ne regardez qu'à l'apparence extérieure des hommes.

Car si vous cherchez dans les autres votre soulagement et votre avantage, vous n'y trouverez souvent que votre préjudice.

Si vous cherchez Jésus en toutes choses, vous y trouverez infailliblement Jésus.

Si au contraire vous vous cherchez vous-même, vous vous trouverez aussi vous-même, mais pour votre perte.



Car l'homme qui ne cherche pas Jésus, se nuit plus à lui-même que tous ses ennemis, et que le monde entier.

RÉFLEXION.

O *Dieu de mon cœur, ô Dieu mon partage pour jamais!* Peut-on vous connaître, ô mon Dieu, et ne pas vous aimer, vous qui surpassez en beauté, en vertu, en grandeur, en pouvoir, en bonté, en libéralité, en magnificence, en toutes sortes de perfections, et, ce qui me touche de plus près, en amour pour moi, tout ce que les esprits créés peuvent comprendre? Le respect et l'inégalité entre vous et moi devraient, ce semble, m'arrêter : mais vous me permettez, c'est trop peu dire, vous m'ordonnez de vous aimer. Après cela, Seigneur, je ne me connais plus et je ne me possède plus. O amour sacré, qui avez blessé mon amour, et qui, de vos propres traits, vous êtes vous-même blessé pour moi, venez me guérir, ou plutôt, venez me rendre la blessure que vous m'avez faite encore plus profonde et plus vive. Séparez-moi de toutes les créatures; elles m'incommodent, elles m'importunent: vous seul me suffisez, je ne veux plus que vous.

FÉNELON.



CHAPITRE VIII.

DE L'AMITIÉ FAMILIÈRE AVEC JÉSUS.

QUAND Jésus est présent, tout est bon, et rien ne semble difficile; mais quand Jésus est absent, tout est pénible.

Quand Jésus ne parle pas au-dedans, toute consolation est insipide; mais si Jésus dit seulement une parole, on ressent une grande consolation.

Marie-Madeleine ne se leva-t-elle pas aussitôt du lieu où elle pleurait, lorsque Marthe lui dit: *Le Maître est là et il vous appelle*? (Jean, 11, 28.)

Heureux moment où Jésus appelle des larmes à la joie de l'esprit!

Que vous êtes aride et insensible sans Jésus!

Que vous êtes insensé et vain si vous désirez autre chose que Jésus! N'est-ce pas là une perte plus grande que si vous perdiez le monde entier?

2. Que peut vous donner le monde sans Jésus?

Etre sans Jésus, c'est un enfer insupportable; être avec Jésus, c'est un paradis délicieux.

Si Jésus est avec vous, aucun ennemi ne pourra vous nuire.



Qui trouve Jésus, trouve un trésor précieux, ou plutôt un bien au-dessus de tout bien.

Et qui perd Jésus, perd infiniment, et plus que s'il perdait le monde entier.

Qui vit sans Jésus, celui-la est très-pauvre, et qui est uni à Jésus, celui-là est très-riche.

3. C'est un grand art que de savoir converser avec Jésus, et une grande prudence que de savoir le retenir avec soi.

Soyez humble et pacifique, et Jésus sera avec vous.

Soyez pieux et calme, et Jésus demeurera avec vous.

Vous éloignerez bientôt Jésus, et vous perdrez sa grace si vous voulez vous répandre au-dehors; et si vous l'éloignez et le perdez, à qui aurez-vous recours, et qui chercherez-vous alors pour ami?

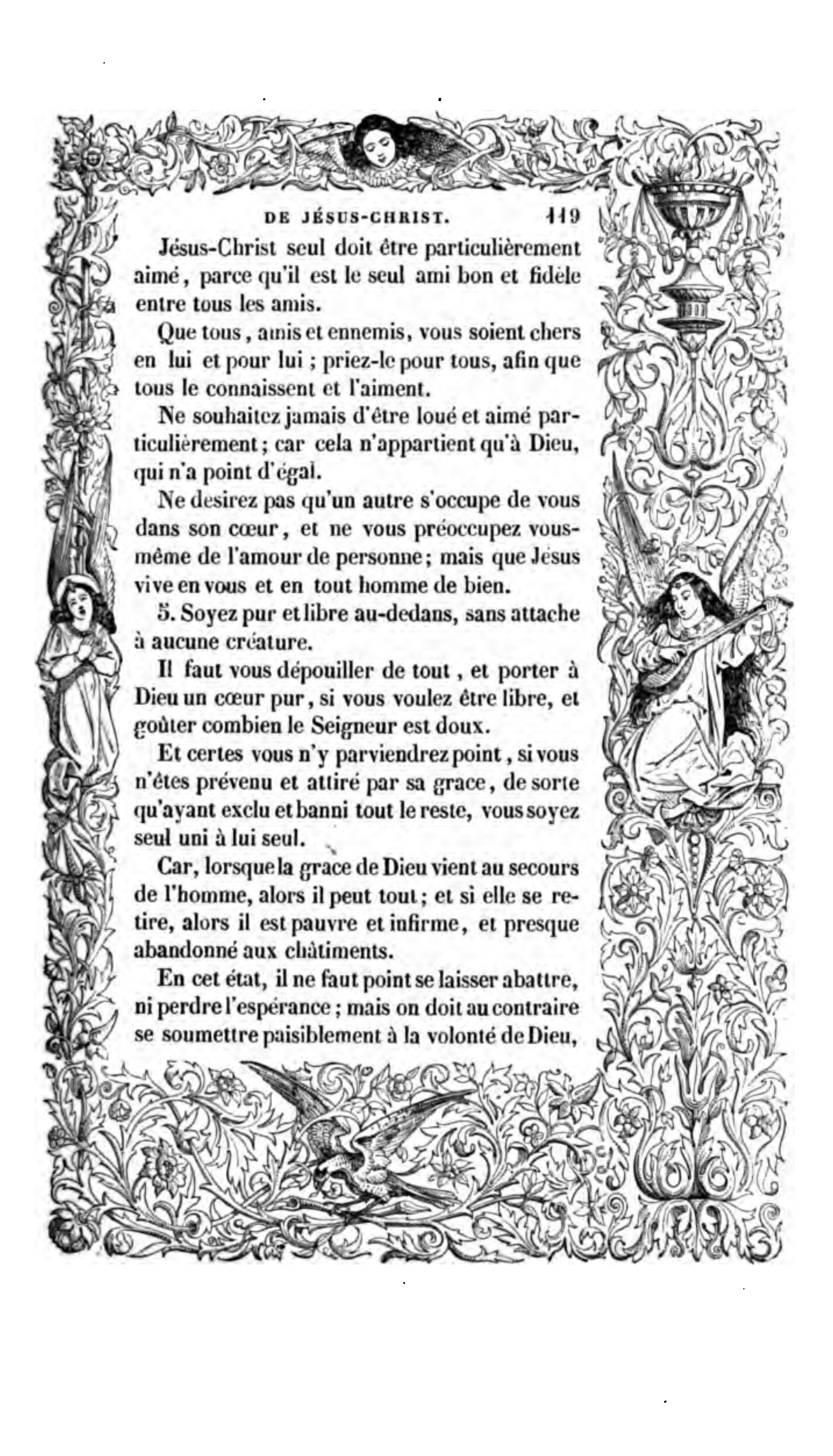
Vous ne sauriez vivre heureux sans ami; et si Jésus n'est pas votre ami par-dessus tous les autres, vous serez abîmé dans la tristesse et la désolation.

Vous agissez donc en insensé, si vous mettez dans quelque autre votre confiance et votre joie.

Choisissez plutôt d'avoir tout le monde contre vous, que d'être dans la disgrace de Jésus.

Entre tous ceux qui vous sont chers, que Jésus seul soit donc votre ami particulier.

4. Aimez tous les autres pour Jésus, et Jésus pour lui-même.



Jésus-Christ seul doit être particulièrement aimé, parce qu'il est le seul ami bon et fidèle entre tous les amis.

Que tous, amis et ennemis, vous soient chers en lui et pour lui ; priez-le pour tous, afin que tous le connaissent et l'aiment.

Ne souhaitez jamais d'être loué et aimé particulièrement ; car cela n'appartient qu'à Dieu, qui n'a point d'égal.

Ne desirez pas qu'un autre s'occupe de vous dans son cœur, et ne vous préoccupez vous-même de l'amour de personne ; mais que Jésus vive en vous et en tout homme de bien.

5. Soyez pur et libre au-dedans, sans attache à aucune créature.

Il faut vous dépouiller de tout, et porter à Dieu un cœur pur, si vous voulez être libre, et goûter combien le Seigneur est doux.

Et certes vous n'y parviendrez point, si vous n'êtes prévenu et attiré par sa grace, de sorte qu'ayant exclu et banni tout le reste, vous soyez seul uni à lui seul.

Car, lorsque la grace de Dieu vient au secours de l'homme, alors il peut tout ; et si elle se retire, alors il est pauvre et infirme, et presque abandonné aux châtiments.

En cet état, il ne faut point se laisser abattre, ni perdre l'espérance ; mais on doit au contraire se soumettre paisiblement à la volonté de Dieu,

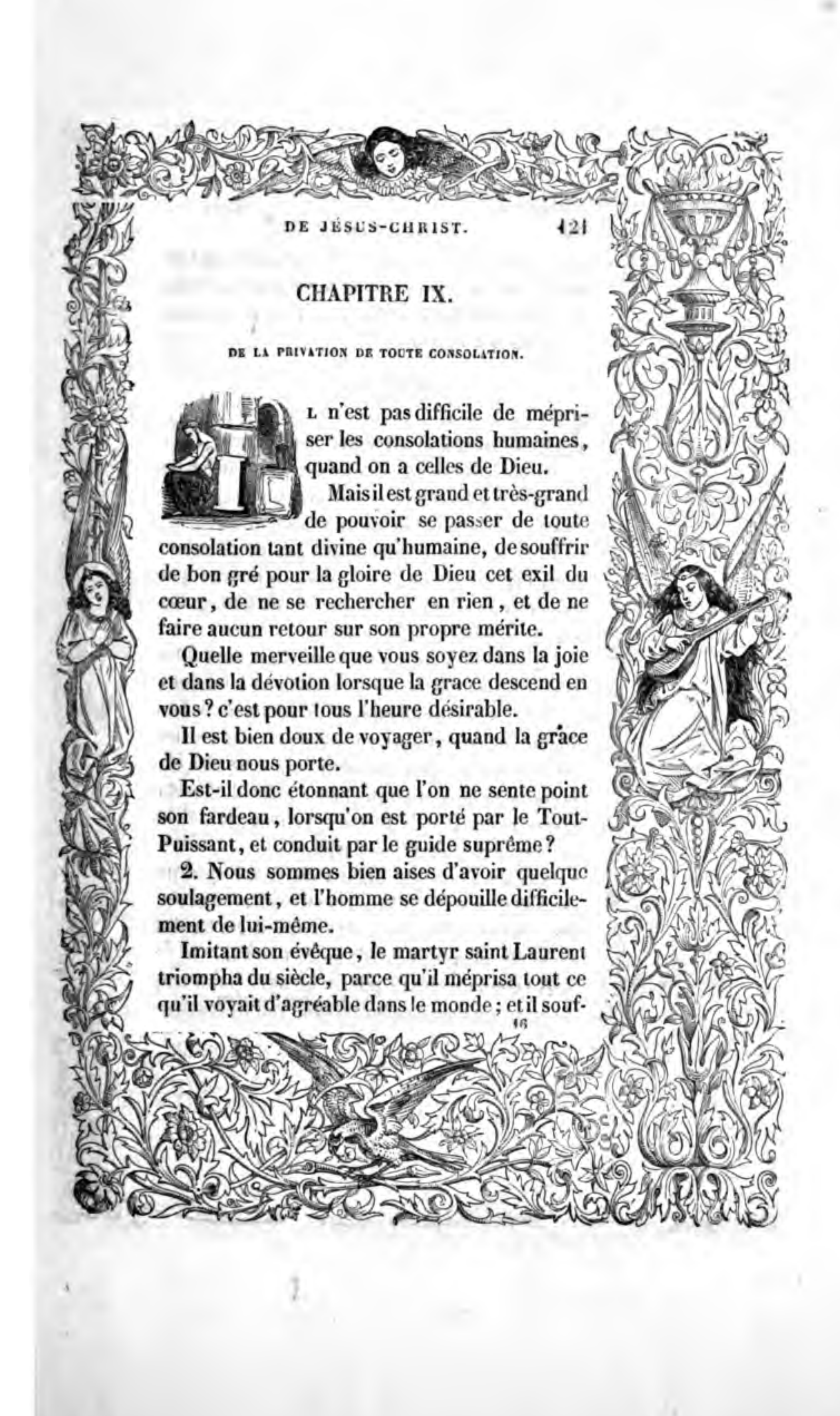


et souffrir pour la gloire de Jésus-Christ tout ce qui nous arrive ; parce qu'à l'hiver succède l'été, après la nuit revient le jour, et après la tempête une grande sérénité.

RÉFLEXION.

Non content de prévenir les hommes, l'amour de Jésus-Christ ne cesse de les combler de ses bienfaits. Persévérons dans son amour, si nous voulons qu'il continue de nous aimer. Fallût-il, pour lui témoigner notre amour, lui sacrifier fortune, biens, jusqu'à la vie même, n'hésitons pas à le faire. Ce n'est pas assez de lui dire qu'on l'aime, il faut le prouver par ses œuvres. Il ne s'est pas borné, lui, à de simples paroles ; il l'a bien fait voir par les faits. Témoignons-lui donc par notre conduite que nous l'aimons; tout l'avantage en sera pour nous seuls. Ce n'est pas lui qui a besoin de nous ; il nous aime sans nul intérêt; et c'est là la marque du véritable amour, d'aimer, sans qu'il en revienne aucun profit, et de vouloir être aimé pour le seul plaisir de l'être. C'est ce que Moïse disait à son peuple : Quelle autre chose le Seigneur demande-t-il de vous, si ce n'est que vous l'aimiez? Parcourez tous ses préceptes; c'est l'amour qui les a dictés, dans la seule vue de notre salut et de notre immortelle gloire.

SAINT JEAN-CHRYSOSTÔME.



CHAPITRE IX.

DE LA PRIVATION DE TOUTE CONSOLATION.

Il n'est pas difficile de mépriser les consolations humaines, quand on a celles de Dieu.

Mais il est grand et très-grand de pouvoir se passer de toute consolation tant divine qu'humaine, de souffrir de bon gré pour la gloire de Dieu cet exil du cœur, de ne se rechercher en rien, et de ne faire aucun retour sur son propre mérite.

Quelle merveille que vous soyez dans la joie et dans la dévotion lorsque la grace descend en vous? c'est pour tous l'heure désirable.

Il est bien doux de voyager, quand la grâce de Dieu nous porte.

Est-il donc étonnant que l'on ne sente point son fardeau, lorsqu'on est porté par le Tout-Puissant, et conduit par le guide suprême?

2. Nous sommes bien aises d'avoir quelque soulagement, et l'homme se dépouille difficilement de lui-même.

Imitant son évêque, le martyr saint Laurent triompha du siècle, parce qu'il méprisa tout ce qu'il voyait d'agréable dans le monde; et il souf-



frit en paix, pour l'amour de Jésus-Christ, d'être séparé du souverain pontife de Dieu, Sixte, qu'il aimait tendrement.

Ainsi, par l'amour du Créateur, il surmonta l'amour de la créature, et il préféra aux consolations humaines le bon plaisir de Dieu.

Et vous aussi apprenez à quitter pour l'amour de Dieu un ami nécessaire et chéri.

Ne vous affligez pas non plus, s'il arrive qu'un ami vous délaisse, sachant qu'enfin il faudra tous être séparés les uns des autres.

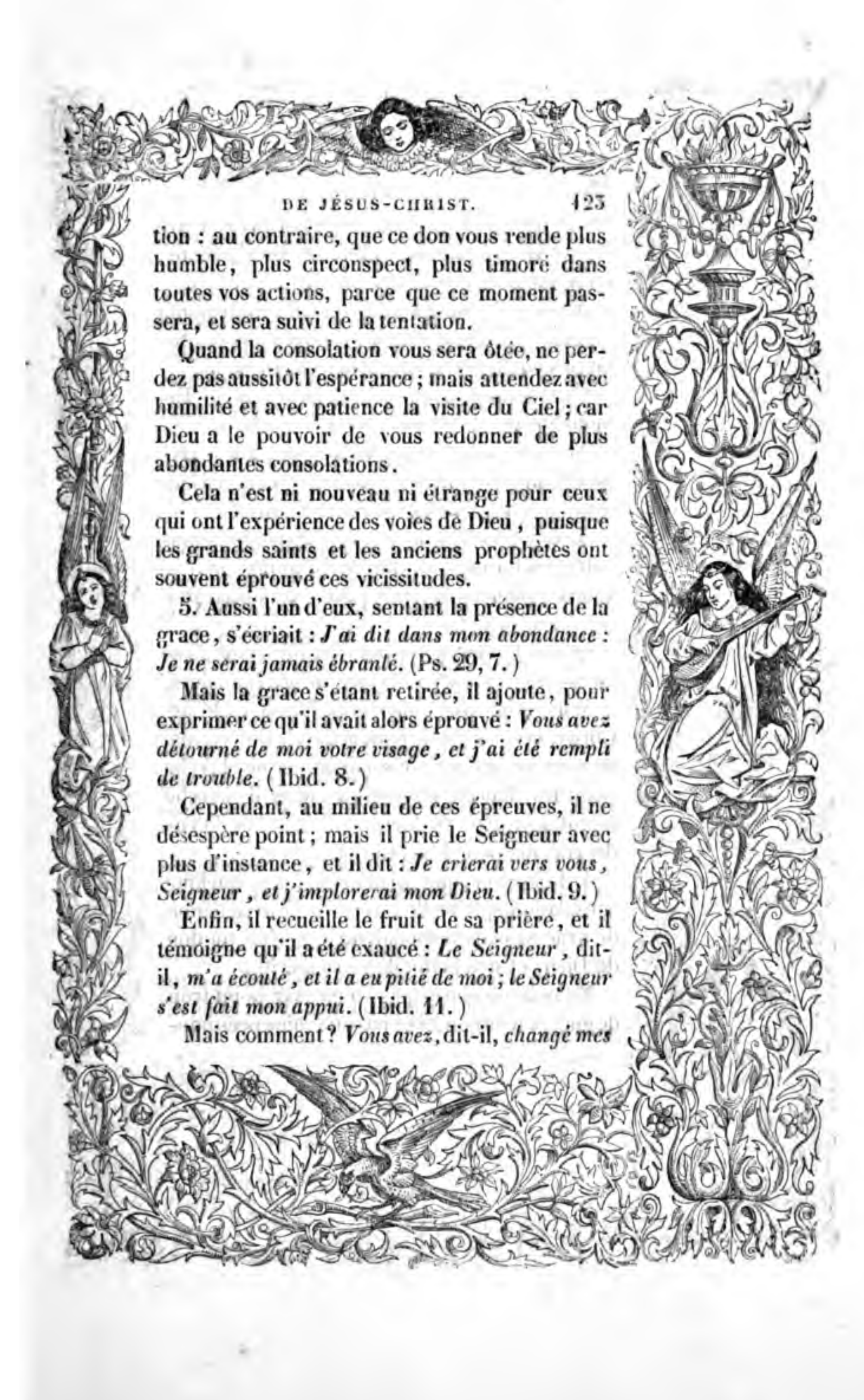
3. L'homme a beaucoup et long-temps à combattre en lui-même, avant qu'il apprenne à se vaincre pleinement, et à porter vers Dieu toutes ses affections.

Quand l'homme s'appuie sur lui-même, il se laisse aisément aller aux consolations humaines.

Mais celui qui aime véritablement Jésus-Christ, et qui est zélé pour acquérir des vertus, ne s'arrête pas aux consolations, et ne cherche point les douceurs sensibles; mais il cherche plutôt à souffrir de fortes épreuves, et de rudes travaux pour Jésus-Christ.

4. Lors donc que Dieu vous donne quelque consolation spirituelle, recevez-la avec action de grâces; mais reconnaissez que c'est un don de Dieu, et non l'effet de votre mérite.

Ne vous en élevez pas, n'en ayez point trop de joie, et n'en concevez pas une vaine présomp-



tion : au contraire, que ce don vous rende plus humble, plus circonspect, plus timoré dans toutes vos actions, parce que ce moment passera, et sera suivi de la tentation.

Quand la consolation vous sera ôtée, ne perdez pas aussitôt l'espérance ; mais attendez avec humilité et avec patience la visite du Ciel ; car Dieu a le pouvoir de vous redonner de plus abondantes consolations.

Cela n'est ni nouveau ni étrange pour ceux qui ont l'expérience des voies de Dieu, puisque les grands saints et les anciens prophètes ont souvent éprouvé ces vicissitudes.

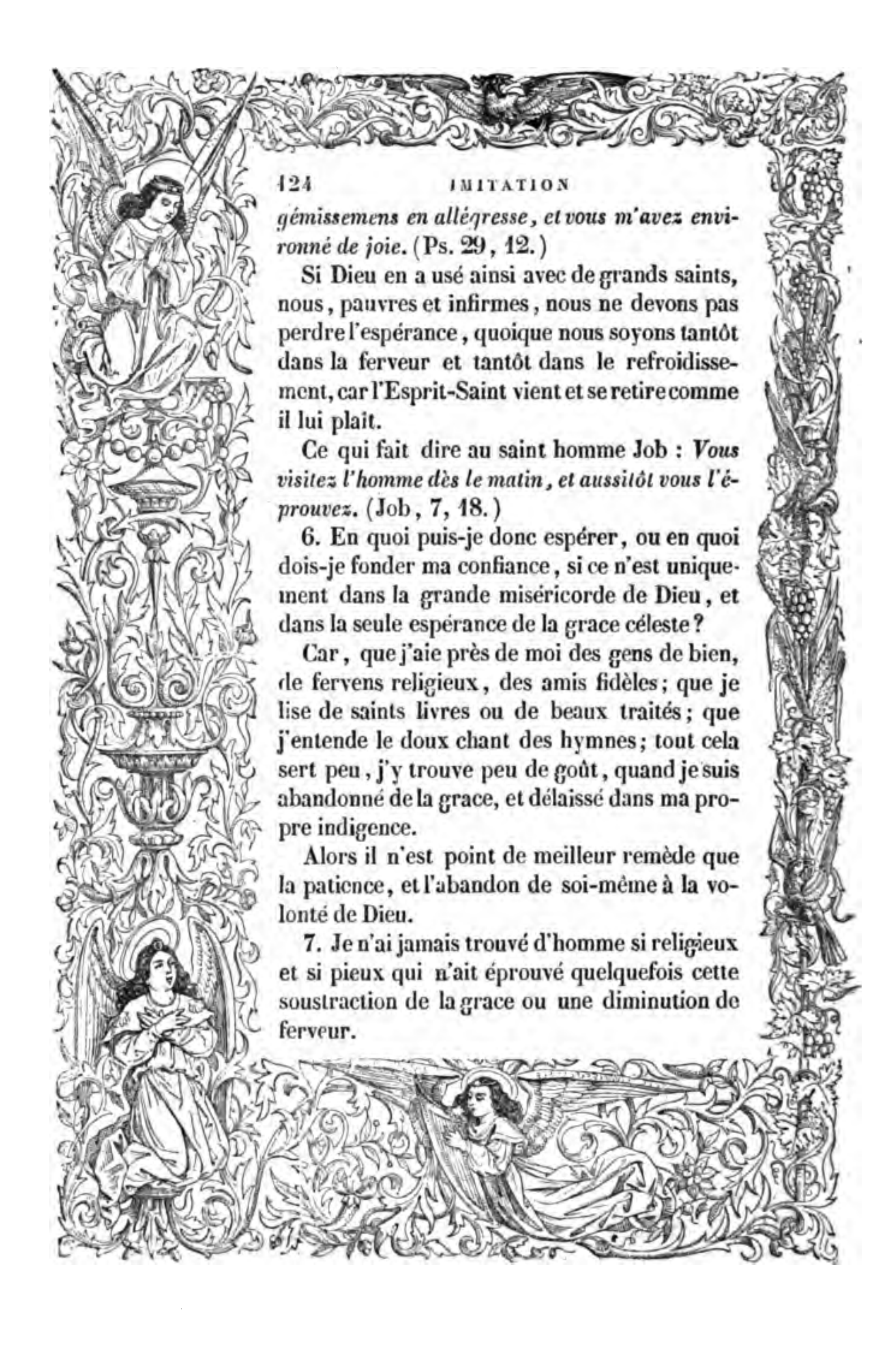
5. Aussi l'un d'eux, sentant la présence de la grace, s'écriait : *J'ai dit dans mon abondance : Je ne serai jamais ébranlé.* (Ps. 29, 7.)

Mais la grace s'étant retirée, il ajoute, pour exprimer ce qu'il avait alors éprouvé : *Vous avez détourné de moi votre visage, et j'ai été rempli de trouble.* (Ibid. 8.)

Cependant, au milieu de ces épreuves, il ne désespère point ; mais il prie le Seigneur avec plus d'instance, et il dit : *Je crierai vers vous, Seigneur, et j'implorerai mon Dieu.* (Ibid. 9.)

Enfin, il recueille le fruit de sa prière, et il témoigne qu'il a été exaucé : *Le Seigneur*, dit-il, *m'a écouté, et il a eu pitié de moi ; le Seigneur s'est fait mon appui.* (Ibid. 11.)

Mais comment ? *Vous avez*, dit-il, *changé mes*



gémissemens en allégresse, et vous m'avez environné de joie. (Ps. 29, 12.)

Si Dieu en a usé ainsi avec de grands saints, nous, pauvres et infirmes, nous ne devons pas perdre l'espérance, quoique nous soyons tantôt dans la ferveur et tantôt dans le refroidissement, car l'Esprit-Saint vient et se retire comme il lui plaît.

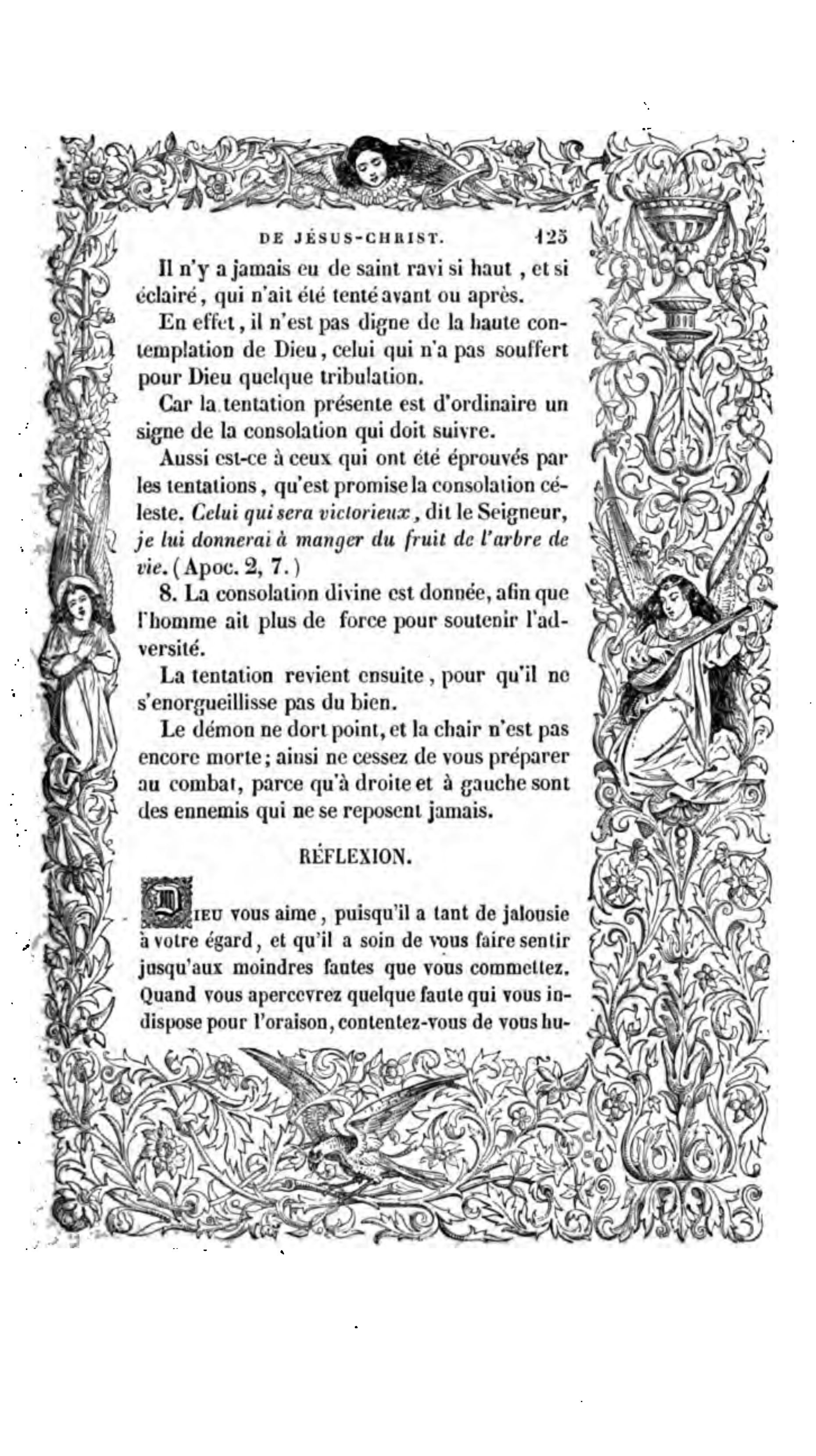
Ce qui fait dire au saint homme Job : *Vous visitez l'homme dès le matin, et aussitôt vous l'éprouvez.* (Job, 7, 18.)

6. En quoi puis-je donc espérer, ou en quoi dois-je fonder ma confiance, si ce n'est uniquement dans la grande miséricorde de Dieu, et dans la seule espérance de la grace céleste ?

Car, que j'aie près de moi des gens de bien, de fervens religieux, des amis fidèles; que je lise de saints livres ou de beaux traités; que j'entende le doux chant des hymnes; tout cela sert peu, j'y trouve peu de goût, quand je suis abandonné de la grace, et délaissé dans ma propre indigence.

Alors il n'est point de meilleur remède que la patience, et l'abandon de soi-même à la volonté de Dieu.

7. Je n'ai jamais trouvé d'homme si religieux et si pieux qui n'ait éprouvé quelquefois cette soustraction de la grace ou une diminution de ferveur.



Il n'y a jamais eu de saint ravi si haut, et si éclairé, qui n'ait été tenté avant ou après.

En effet, il n'est pas digne de la haute contemplation de Dieu, celui qui n'a pas souffert pour Dieu quelque tribulation.

Car la tentation présente est d'ordinaire un signe de la consolation qui doit suivre.

Aussi est-ce à ceux qui ont été éprouvés par les tentations, qu'est promise la consolation céleste. *Celui qui sera victorieux*, dit le Seigneur, *je lui donnerai à manger du fruit de l'arbre de vie*. (Apoc. 2, 7.)

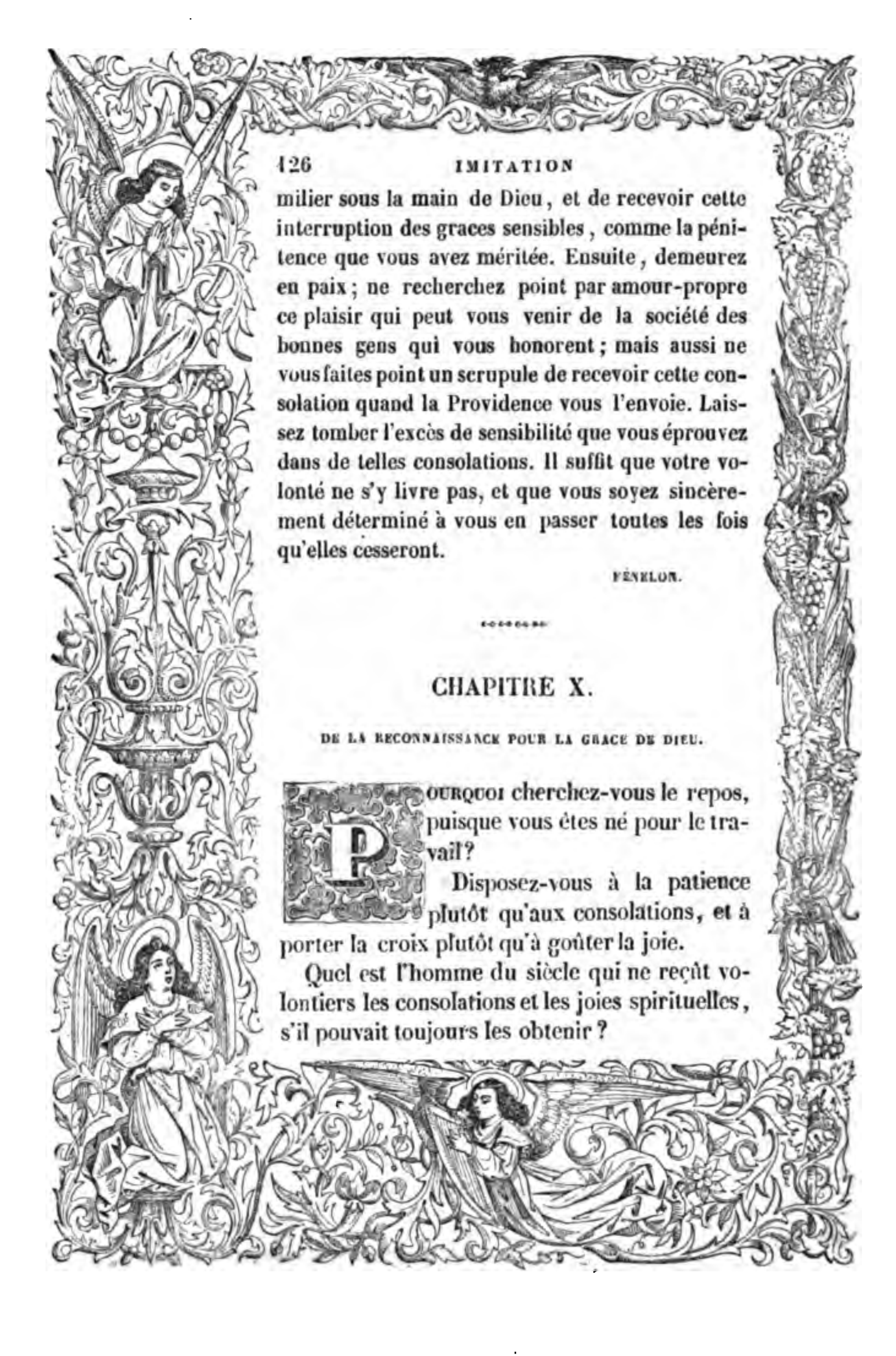
8. La consolation divine est donnée, afin que l'homme ait plus de force pour soutenir l'adversité.

La tentation revient ensuite, pour qu'il ne s'enorgueillisse pas du bien.

Le démon ne dort point, et la chair n'est pas encore morte; ainsi ne cessez de vous préparer au combat, parce qu'à droite et à gauche sont des ennemis qui ne se reposent jamais.

RÉFLEXION.

Dieu vous aime, puisqu'il a tant de jalousie à votre égard, et qu'il a soin de vous faire sentir jusqu'aux moindres fautes que vous commettez. Quand vous apercevrez quelque faute qui vous indispose pour l'oraison, contentez-vous de vous hu-



milier sous la main de Dieu, et de recevoir cette interruption des graces sensibles, comme la pénitence que vous avez méritée. Ensuite, demeurez en paix; ne recherchez point par amour-propre ce plaisir qui peut vous venir de la société des bonnes gens qui vous honorent; mais aussi ne vous faites point un scrupule de recevoir cette consolation quand la Providence vous l'envoie. Laissez tomber l'excès de sensibilité que vous éprouvez dans de telles consolations. Il suffit que votre volonté ne s'y livre pas, et que vous soyez sincèrement déterminé à vous en passer toutes les fois qu'elles cesseront.

FÉNELON.

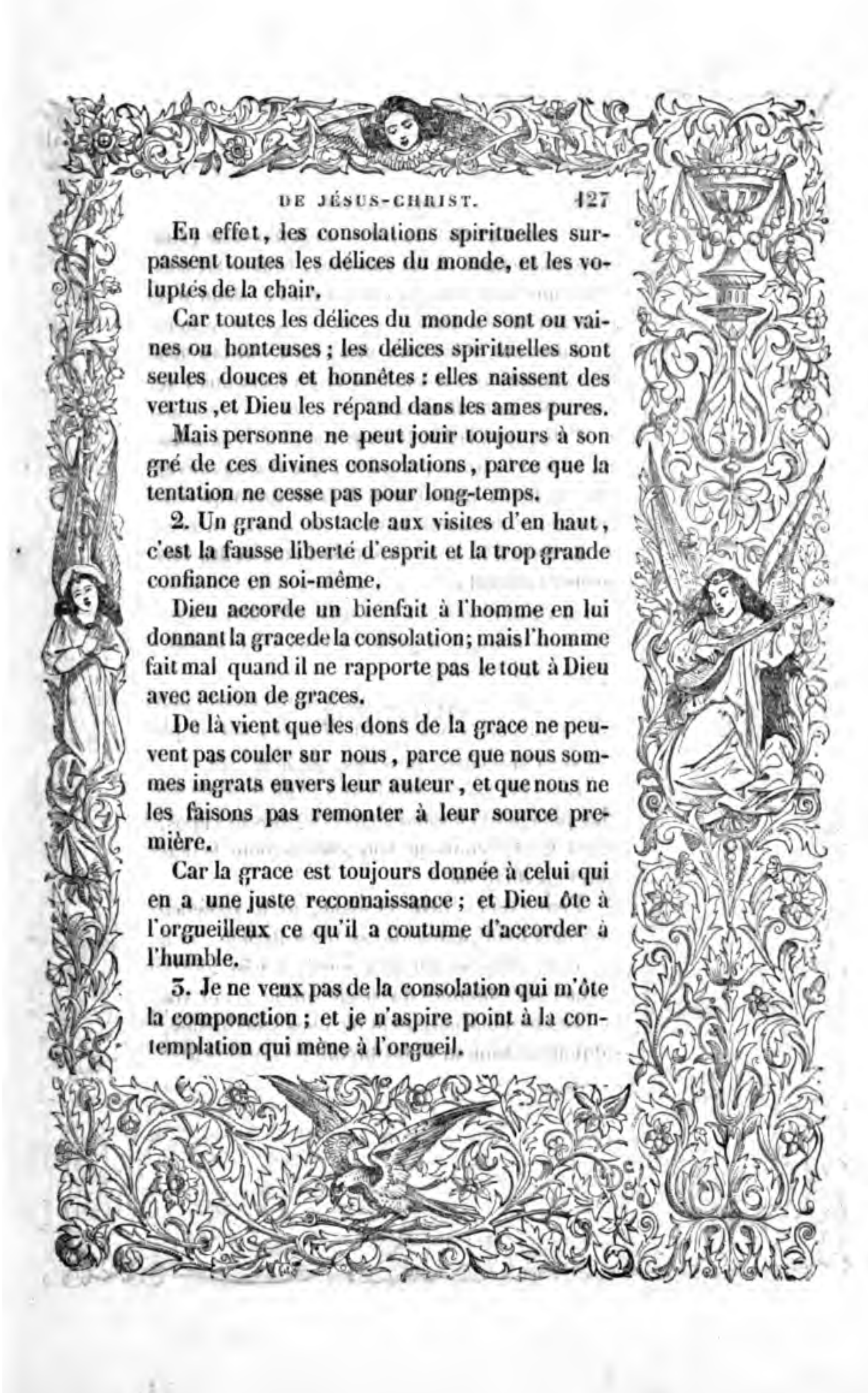
CHAPITRE X.

DE LA RECONNAISSANCE POUR LA GRACE DE DIEU.

Pourquoi cherchez-vous le repos, puisque vous êtes né pour le travail?

Disposez-vous à la patience plutôt qu'aux consolations, et à porter la croix plutôt qu'à goûter la joie.

Quel est l'homme du siècle qui ne reçût volontiers les consolations et les joies spirituelles, s'il pouvait toujours les obtenir?



En effet, les consolations spirituelles surpassent toutes les délices du monde, et les voluptés de la chair.

Car toutes les délices du monde sont ou vaines ou honteuses; les délices spirituelles sont seules douces et honnêtes : elles naissent des vertus ,et Dieu les répand dans les ames pures.

Mais personne ne peut jouir toujours à son gré de ces divines consolations, parce que la tentation ne cesse pas pour long-temps.

2. Un grand obstacle aux visites d'en haut, c'est la fausse liberté d'esprit et la trop grande confiance en soi-même.

Dieu accorde un bienfait à l'homme en lui donnant la grace de la consolation; mais l'homme fait mal quand il ne rapporte pas le tout à Dieu avec action de graces.

De là vient que les dons de la grace ne peuvent pas couler sur nous, parce que nous sommes ingrats envers leur auteur, et que nous ne les faisons pas remonter à leur source première.

Car la grace est toujours donnée à celui qui en a une juste reconnaissance; et Dieu ôte à l'orgueilleux ce qu'il a coutume d'accorder à l'humble.

3. Je ne veux pas de la consolation qui m'ôte la componction; et je n'aspire point à la contemplation qui mène à l'orgueil.



Car tout ce qui est élevé n'est pas saint ; tout ce qui est doux n'est pas bon ; tout désir n'est pas pur ; tout ce qui est cher à l'homme n'est pas agréable à Dieu.

J'accepte volontiers une grace qui me rend plus humble, plus timoré, et plus disposé à me détacher de moi-même.

Celui qui a été instruit par le don de la grace, et éprouvé par sa privation, n'osera s'attribuer aucun bien ; mais plutôt il confessera qu'il est pauvre et dénué de tout.

Donnez à Dieu ce qui est de Dieu, et imputez-vous ce qui est de vous ; c'est-à-dire, remerciez Dieu de sa grace, et reconnaissez que, n'ayant de vous seul que le péché, à vous seul est due la peine qu'il mérite.

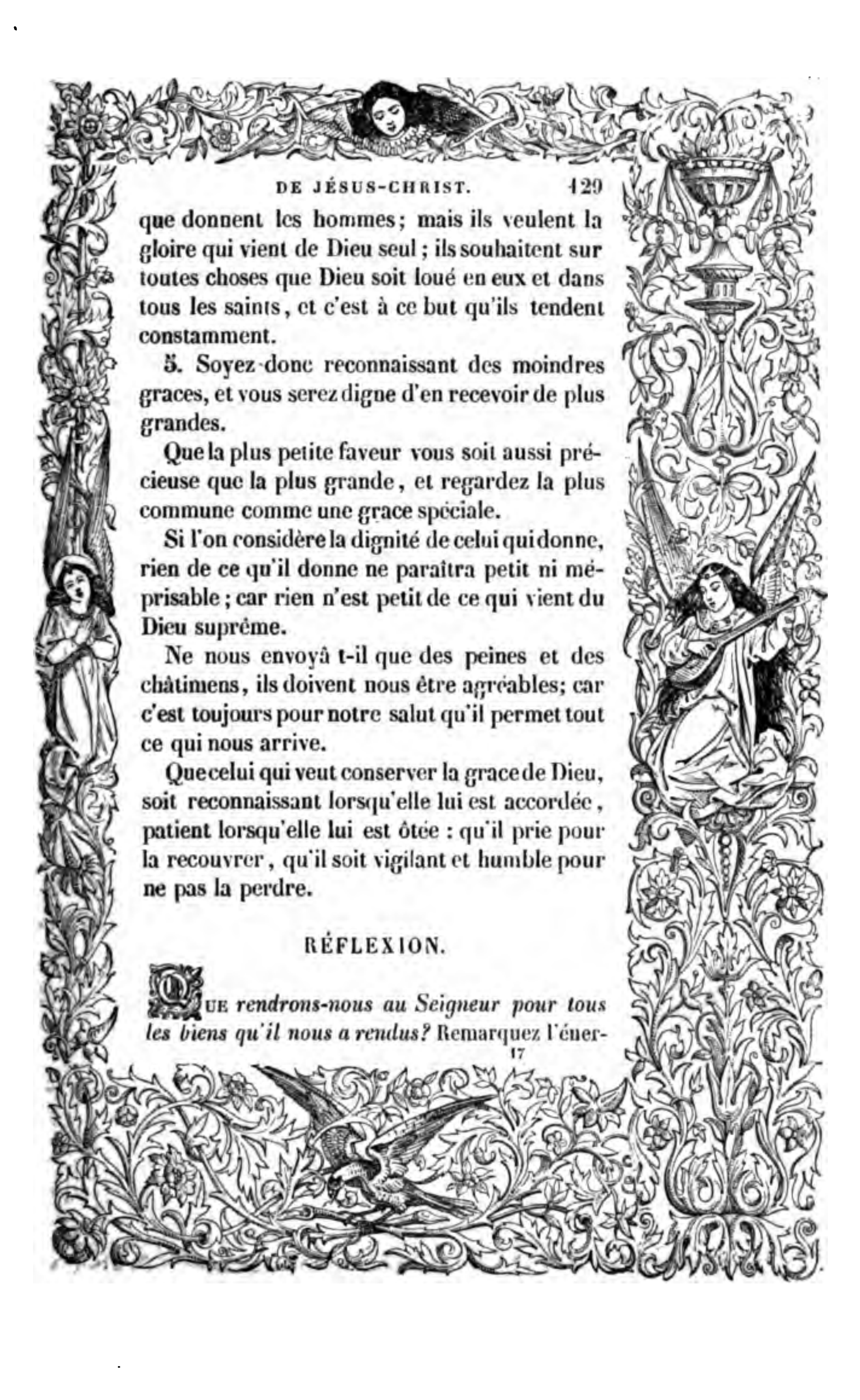
4. Mettez-vous toujours à la dernière place, et la première vous sera donnée ; car le plus haut rang n'existe point sans le plus bas.

Les plus grands saints aux yeux de Dieu sont les plus petits à leurs propres yeux ; et plus ils sont couverts de gloire, plus ils sont humbles en eux-mêmes.

Pleins de la vérité et de la gloire céleste, ils ne sont point avides de la vaine gloire.

Fondés et affermis en Dieu, ils ne peuvent en aucune manière s'enorgueillir.

Et comme ils rapportent à Dieu tout ce qu'ils ont reçu de bien, ils ne cherchent point la gloire



que donnent les hommes; mais ils veulent la gloire qui vient de Dieu seul; ils souhaitent sur toutes choses que Dieu soit loué en eux et dans tous les saints, et c'est à ce but qu'ils tendent constamment.

5. Soyez-donc reconnaissant des moindres graces, et vous serez digne d'en recevoir de plus grandes.

Que la plus petite faveur vous soit aussi précieuse que la plus grande, et regardez la plus commune comme une grace spéciale.

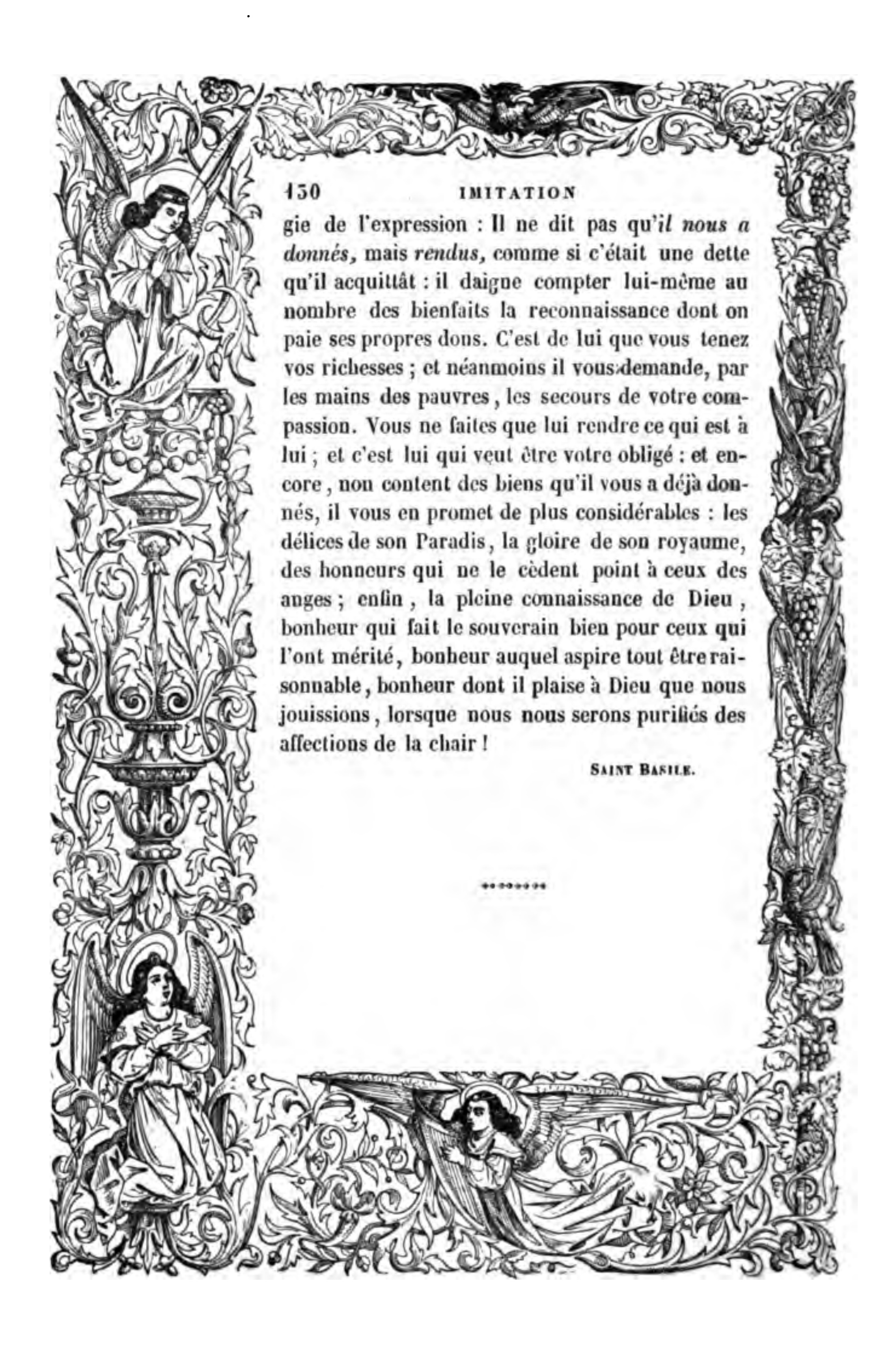
Si l'on considère la dignité de celui qui donne, rien de ce qu'il donne ne paraîtra petit ni méprisable; car rien n'est petit de ce qui vient du Dieu suprême.

Ne nous envoyâ t-il que des peines et des châtimens, ils doivent nous être agréables; car c'est toujours pour notre salut qu'il permet tout ce qui nous arrive.

Que celui qui veut conserver la grace de Dieu, soit reconnaissant lorsqu'elle lui est accordée, patient lorsqu'elle lui est ôtée : qu'il prie pour la recouvrer, qu'il soit vigilant et humble pour ne pas la perdre.

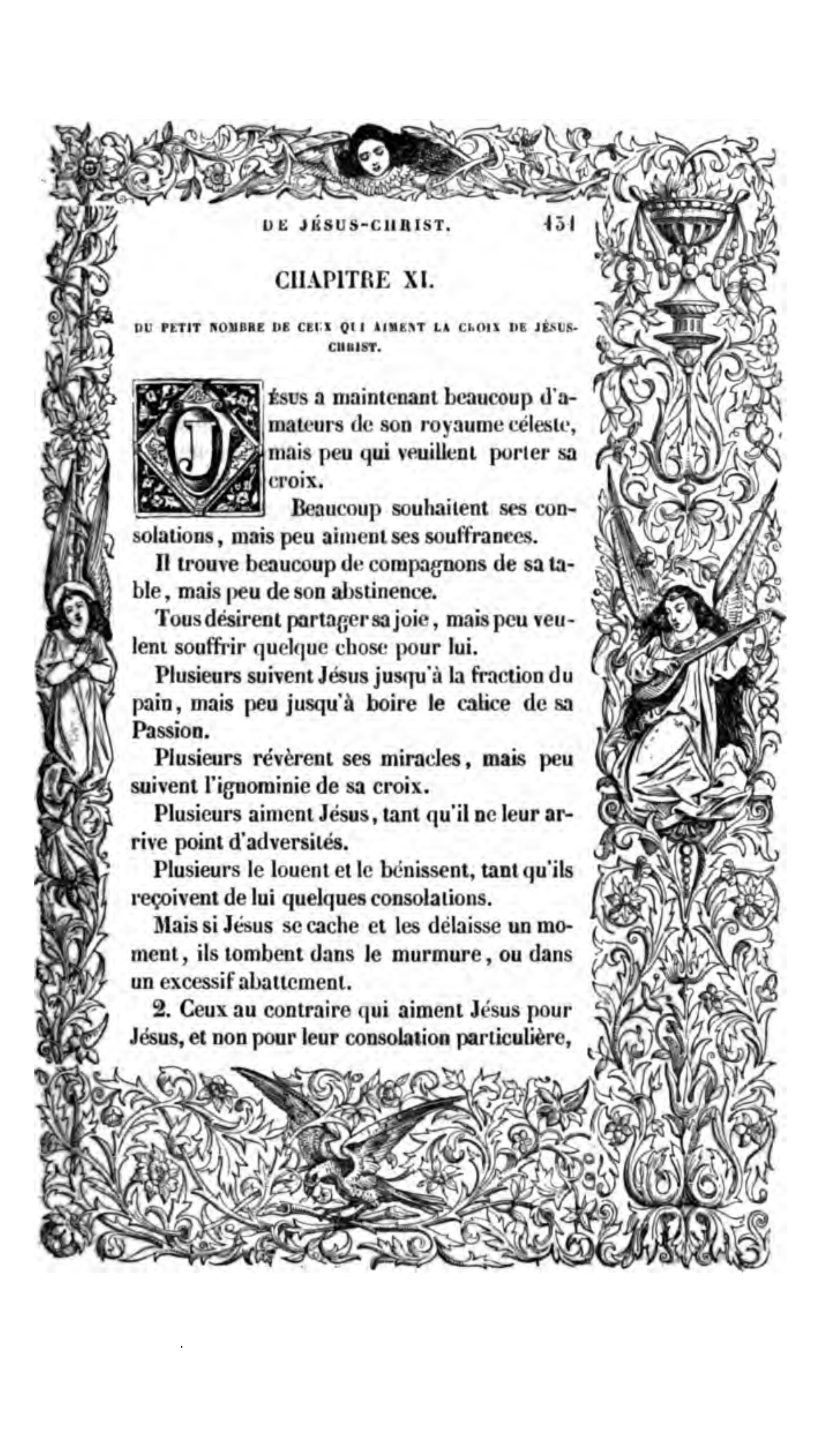
RÉFLEXION.

QUE *rendrons-nous au Seigneur pour tous les biens qu'il nous a rendus?* Remarquez l'éner-



gie de l'expression : Il ne dit pas qu'*il nous a donnés*, mais *rendus*, comme si c'était une dette qu'il acquittât : il daigne compter lui-même au nombre des bienfaits la reconnaissance dont on paie ses propres dons. C'est de lui que vous tenez vos richesses ; et néanmoins il vous demande, par les mains des pauvres, les secours de votre compassion. Vous ne faites que lui rendre ce qui est à lui ; et c'est lui qui veut être votre obligé : et encore, non content des biens qu'il vous a déjà donnés, il vous en promet de plus considérables : les délices de son Paradis, la gloire de son royaume, des honneurs qui ne le cèdent point à ceux des anges ; enfin, la pleine connaissance de Dieu, bonheur qui fait le souverain bien pour ceux qui l'ont mérité, bonheur auquel aspire tout être raisonnable, bonheur dont il plaise à Dieu que nous jouissions, lorsque nous nous serons purifiés des affections de la chair !

SAINT BASILE.



CHAPITRE XI.

DU PETIT NOMBRE DE CEUX QUI AIMENT LA CROIX DE JÉSUS-CHRIST.

Jésus a maintenant beaucoup d'amateurs de son royaume céleste, mais peu qui veuillent porter sa croix.

Beaucoup souhaitent ses consolations, mais peu aiment ses souffrances.

Il trouve beaucoup de compagnons de sa table, mais peu de son abstinence.

Tous désirent partager sa joie, mais peu veulent souffrir quelque chose pour lui.

Plusieurs suivent Jésus jusqu'à la fraction du pain, mais peu jusqu'à boire le calice de sa Passion.

Plusieurs révèrent ses miracles, mais peu suivent l'ignominie de sa croix.

Plusieurs aiment Jésus, tant qu'il ne leur arrive point d'adversités.

Plusieurs le louent et le bénissent, tant qu'ils reçoivent de lui quelques consolations.

Mais si Jésus se cache et les délaisse un moment, ils tombent dans le murmure, ou dans un excessif abattement.

2. Ceux au contraire qui aiment Jésus pour Jésus, et non pour leur consolation particulière,



le bénissent dans toutes les tribulations et dans l'angoisse du cœur, comme dans les consolations les plus douces.

Et ne voulût-il jamais leur donner de consolation, toujours cependant ils le loueraient, toujours ils lui rendraient graces.

3. Oh! que ne peut le pur amour de Jésus, qui n'est mêlé d'aucun amour ni d'intérêt propre!

Ne doit-on pas appeler mercenaires tous ceux qui cherchent toujours des consolations?

Ne prouvent-ils pas qu'ils s'aiment eux-mêmes plus que Jésus-Christ, ceux qui ne pensent qu'à leurs commodités et à leurs avantages?

Où trouvera-t-on quelqu'un qui veuille servir Dieu gratuitement?

4. On trouve rarement un homme assez spirituel pour être dépouillé de tout.

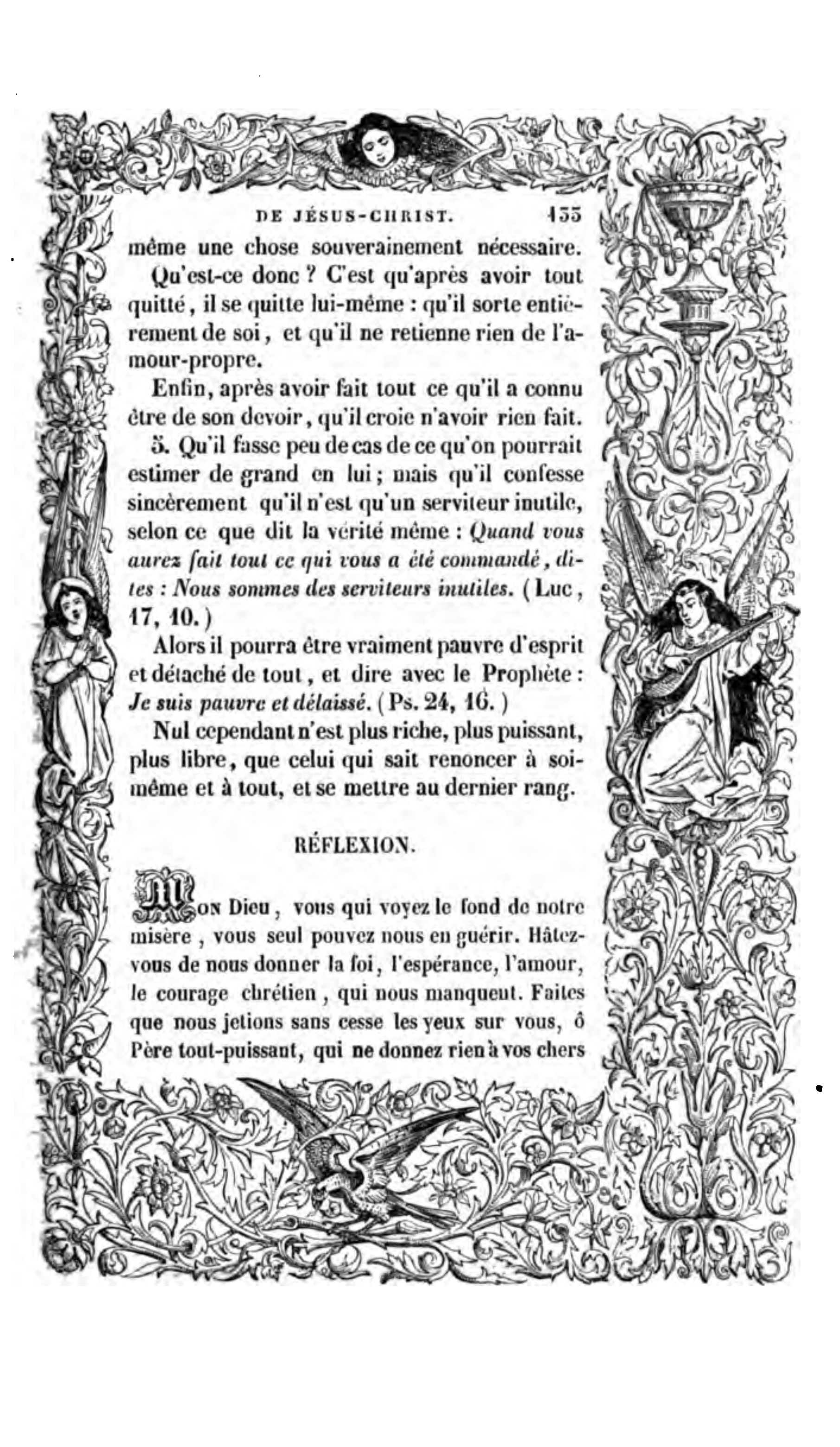
Car le vrai pauvre d'esprit et détaché de toute créature, qui le trouvera? *Il faut le chercher bien loin, et jusqu'aux derniers confins de la terre.* (Prov. 31, 10.)

Si l'homme donne tout ce qu'il possède, ce n'est encore rien.

Et s'il fait une grande pénitence, c'est peu encore.

Et s'il possède toutes les sciences, il est encore loin.

Et s'il a une grande vertu et une piété très-fervente, il lui manque encore beaucoup, et



même une chose souverainement nécessaire.

Qu'est-ce donc ? C'est qu'après avoir tout quitté, il se quitte lui-même : qu'il sorte entièrement de soi, et qu'il ne retienne rien de l'amour-propre.

Enfin, après avoir fait tout ce qu'il a connu être de son devoir, qu'il croie n'avoir rien fait.

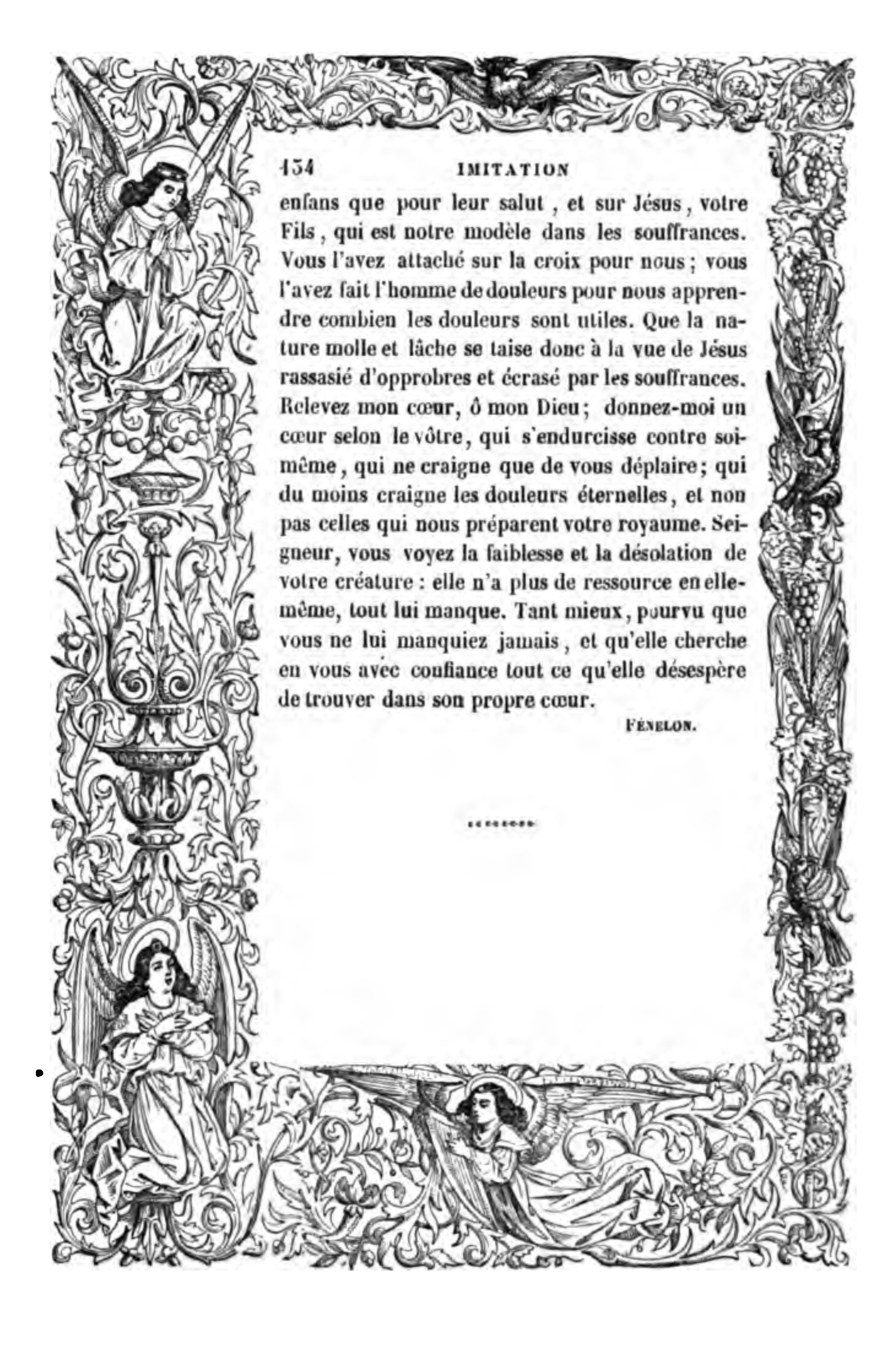
5. Qu'il fasse peu de cas de ce qu'on pourrait estimer de grand en lui ; mais qu'il confesse sincèrement qu'il n'est qu'un serviteur inutile, selon ce que dit la vérité même : *Quand vous aurez fait tout ce qui vous a été commandé, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles.* (Luc, 17, 10.)

Alors il pourra être vraiment pauvre d'esprit et détaché de tout, et dire avec le Prophète : *Je suis pauvre et délaissé.* (Ps. 24, 16.)

Nul cependant n'est plus riche, plus puissant, plus libre, que celui qui sait renoncer à soi-même et à tout, et se mettre au dernier rang.

RÉFLEXION.

Mon Dieu, vous qui voyez le fond de notre misère, vous seul pouvez nous en guérir. Hâtez-vous de nous donner la foi, l'espérance, l'amour, le courage chrétien, qui nous manquent. Faites que nous jetions sans cesse les yeux sur vous, ô Père tout-puissant, qui ne donnez rien à vos chers



enfans que pour leur salut, et sur Jésus, votre Fils, qui est notre modèle dans les souffrances. Vous l'avez attaché sur la croix pour nous; vous l'avez fait l'homme de douleurs pour nous apprendre combien les douleurs sont utiles. Que la nature molle et lâche se taise donc à la vue de Jésus rassasié d'opprobres et écrasé par les souffrances. Relevez mon cœur, ô mon Dieu; donnez-moi un cœur selon le vôtre, qui s'endurcisse contre soi-même, qui ne craigne que de vous déplaire; qui du moins craigne les douleurs éternelles, et non pas celles qui nous préparent votre royaume. Seigneur, vous voyez la faiblesse et la désolation de votre créature : elle n'a plus de ressource en elle-même, tout lui manque. Tant mieux, pourvu que vous ne lui manquiez jamais, et qu'elle cherche en vous avec confiance tout ce qu'elle désespère de trouver dans son propre cœur.

FÉNELON.



CHAPITRE XII.

DE LA VOIE ROYALE DE LA SAINTE CROIX.

Elle semble dure à plusieurs cette parole : *Renoncez à vous-même, portez votre croix et suivez* Jésus. (Luc, 9, 23.)

Mais il sera bien plus dur d'entendre cette dernière sentence : *Retirez-vous de moi, maudits ; allez au feu éternel.* (Matth., 25, 41.)

Ceux qui maintenant écoutent volontiers et suivent la parole de la croix, ne craindront pas alors d'entendre l'arrêt d'une éternelle condamnation.

Ce signe de la croix paraîtra dans le ciel lorsque le Seigneur viendra pour juger.

Alors tous les disciples de la croix, qui pendant leur vie se sont conformés à Jésus crucifié, s'approcheront avec une grande confiance de Jésus-Christ leur juge.

2. Pourquoi donc craignez-vous de porter la croix, par laquelle on arrive au royaume du ciel ?

Dans la croix est le salut, dans la croix la vie, dans la croix la protection contre nos ennemis.

Dans la croix est l'abondance des douceurs



célestes, dans la croix est la force de l'ame, dans la croix la joie de l'esprit, la consommation de la vertu, la perfection de la sainteté.

Il n'y a de salut pour l'ame, ni d'espérance de la vie éternelle, que dans la croix.

Prenez donc votre croix et suivez Jésus, et vous parviendrez à la vie éternelle.

Il vous a précédé portant sa croix; il est mort pour vous sur la croix, afin que vous portiez aussi votre croix, et que vous aspiriez à mourir sur la croix.

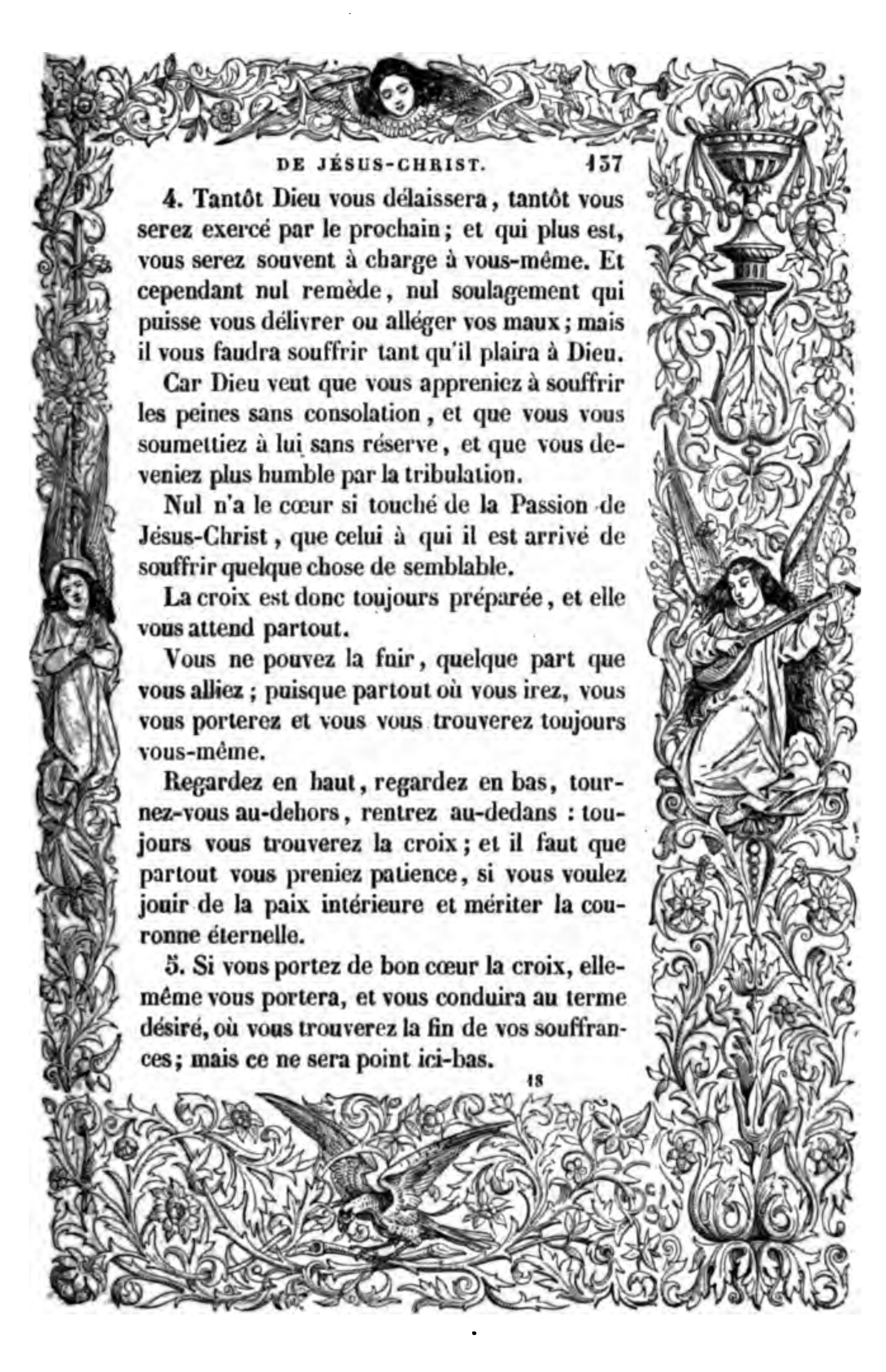
Car *si vous mourez avec lui, vous vivrez avec lui* (Rom. 6, 8); et si vous partagez ses souffrances, vous partagerez sa gloire.

3. Ainsi tout est dans la croix, et tout consiste à mourir, et il n'est point d'autre voie qui mène à la vie et à la vraie paix intérieure, que la voie de la sainte croix et de la mortification continuelle.

Allez où vous voudrez, cherchez tout ce qu'il vous plaira, vous ne trouverez point au-dessus une voie plus élevée, ni au-dessous une voie plus sûre que la voie de la sainte croix.

Disposez et arrangez tout selon vos désirs et vos vues, et vous trouverez que, bon gré, mal gré, il vous faut toujours souffrir quelque chose; et ainsi vous trouverez toujours la croix.

Car ou vous sentirez de la douleur dans le corps, ou vous éprouverez des peines dans l'ame.



4. Tantôt Dieu vous délaissera, tantôt vous serez exercé par le prochain; et qui plus est, vous serez souvent à charge à vous-même. Et cependant nul remède, nul soulagement qui puisse vous délivrer ou alléger vos maux; mais il vous faudra souffrir tant qu'il plaira à Dieu.

Car Dieu veut que vous appreniez à souffrir les peines sans consolation, et que vous vous soumettiez à lui sans réserve, et que vous deveniez plus humble par la tribulation.

Nul n'a le cœur si touché de la Passion de Jésus-Christ, que celui à qui il est arrivé de souffrir quelque chose de semblable.

La croix est donc toujours préparée, et elle vous attend partout.

Vous ne pouvez la fuir, quelque part que vous alliez; puisque partout où vous irez, vous vous porterez et vous vous trouverez toujours vous-même.

Regardez en haut, regardez en bas, tournez-vous au-dehors, rentrez au-dedans : toujours vous trouverez la croix; et il faut que partout vous preniez patience, si vous voulez jouir de la paix intérieure et mériter la couronne éternelle.

5. Si vous portez de bon cœur la croix, elle-même vous portera, et vous conduira au terme désiré, où vous trouverez la fin de vos souffrances; mais ce ne sera point ici-bas.



Si vous la portez à regret, c'est un fardeau pour vous, et vous vous chargez davantage; et cependant il vous faut la porter.

Si vous rejetez une croix, vous en trouverez certainement une autre, et peut-être plus pesante.

6. Croyez-vous échapper à ce que nul mortel n'a pu éviter ? Quel saint a été en ce monde sans croix et sans tribulation?

Jésus-Christ lui-même, notre Seigneur, n'a pas été une seule heure dans toute sa vie sans peine ni souffrance : *Il fallait*, dit-il, que le *Christ souffrît, qu'il ressuscitât d'entre les morts* et *qu'il entrât ainsi dans sa gloire*. (Luc, 24, 6.)

Comment donc cherchez-vous une autre voie, que cette voie royale de la sainte croix?

7. Toute la vie de Jésus-Christ a été une croix et un martyre; et vous, vous cherchez le repos et la joie!

Vous vous trompez; oui, vous vous trompez si vous cherchez autre chose que des tribulations à souffrir; car toute cette vie mortelle est pleine de misères, et environnée de croix.

Et plus un homme aura fait de progrès dans la vie spirituelle, plus les croix qu'il trouvera seront souvent pesantes, parce que la peine de son exil croît à proportion de son amour.

8. Affligé en tant de manières, cet homme n'est pas néanmoins sans quelque consolation



qui le soulage ; parce qu'il sent s'accroître les fruits de sa patience, en portant la croix.

Car lorsqu'il s'y soumet de bon cœur, tout le poids de son affliction se change en une douce confiance que Dieu lui donnera ses consolations.

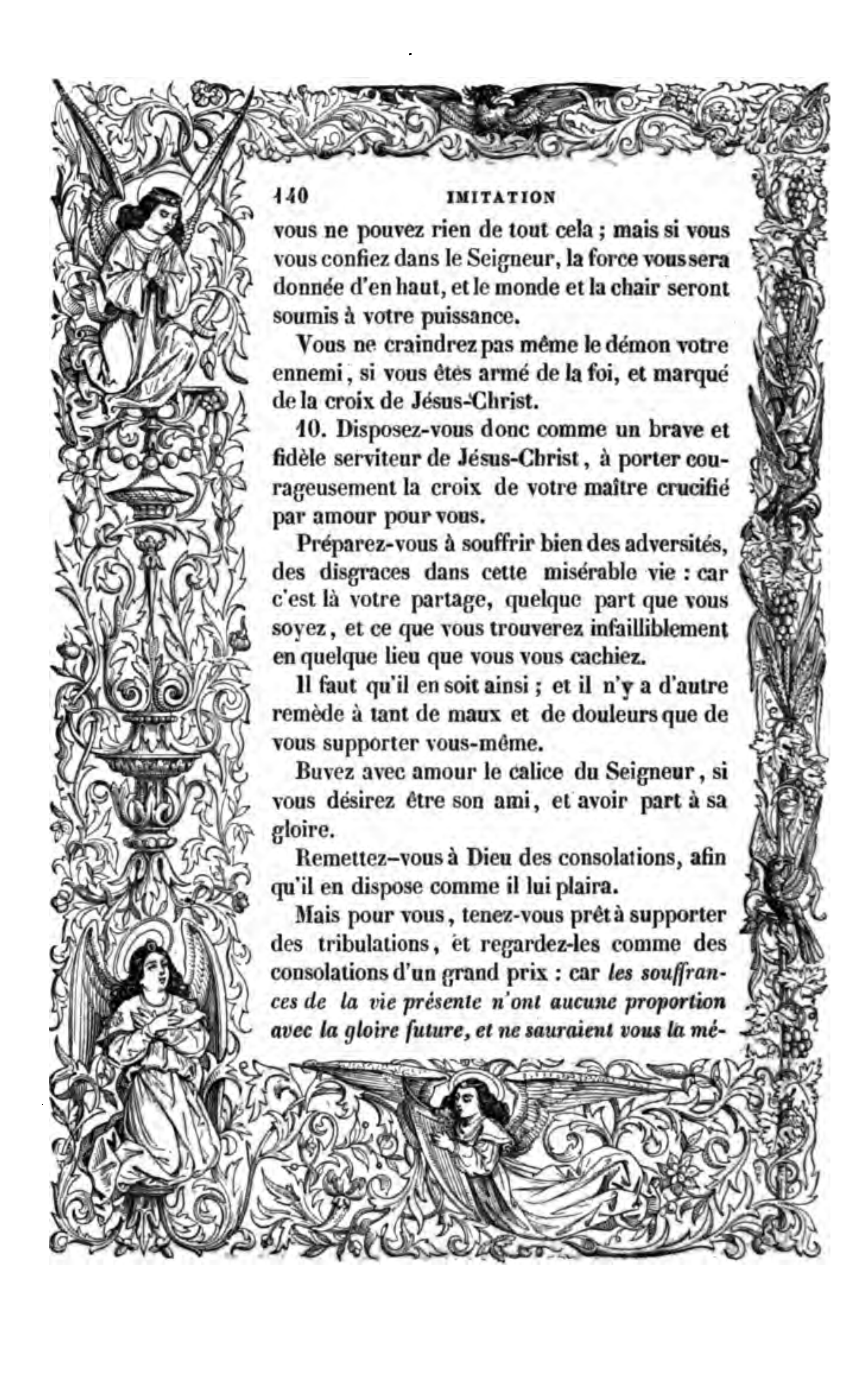
Et plus la chair est abattue par les afflictions, plus l'esprit est fortifié par la grace intérieure.

Quelquefois même l'amour des tribulations et des adversités, qui fait aimer à l'homme la conformité à Jésus crucifié, le fortifie tellement, qu'il ne voudrait pas être sans douleur et sans affliction ; parce qu'il se croit d'autant plus agréable à Dieu, qu'il pourra souffrir pour lui plus de choses pénibles.

Ceci n'est point la vertu de l'homme, mais la grace de Jésus-Christ, qui opère si puissamment dans une chair fragile, que les choses qu'elle abhorre et fuit naturellement, elle les lui fait aimer et entreprendre par la ferveur de l'esprit.

9. Il n'est pas naturel à l'homme de porter la croix, d'aimer la croix, de châtier son corps et de le réduire en servitude, de fuir les honneurs, de souffrir volontiers les outrages, de se mépriser soi-même et de souhaiter d'être méprisé, de supporter les adversités et les pertes, et de ne désirer aucune prospérité dans ce monde.

Si vous ne regardez que vous, de vous-même



vous ne pouvez rien de tout cela ; mais si vous vous confiez dans le Seigneur, la force vous sera donnée d'en haut, et le monde et la chair seront soumis à votre puissance.

Vous ne craindrez pas même le démon votre ennemi, si vous êtes armé de la foi, et marqué de la croix de Jésus-Christ.

10. Disposez-vous donc comme un brave et fidèle serviteur de Jésus-Christ, à porter courageusement la croix de votre maître crucifié par amour pour vous.

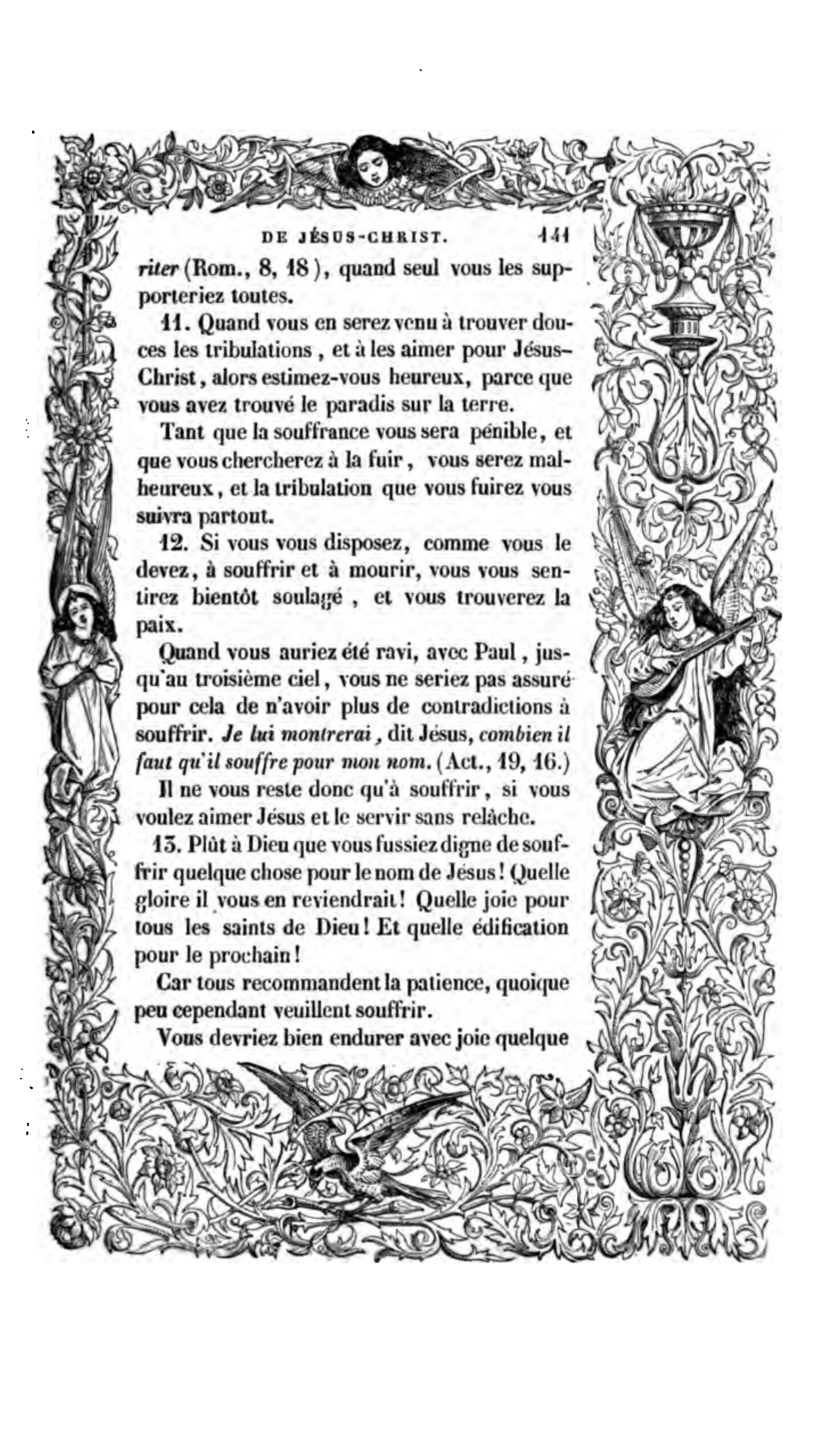
Préparez-vous à souffrir bien des adversités, des disgraces dans cette misérable vie : car c'est là votre partage, quelque part que vous soyez, et ce que vous trouverez infailliblement en quelque lieu que vous vous cachiez.

Il faut qu'il en soit ainsi ; et il n'y a d'autre remède à tant de maux et de douleurs que de vous supporter vous-même.

Buvez avec amour le calice du Seigneur, si vous désirez être son ami, et avoir part à sa gloire.

Remettez-vous à Dieu des consolations, afin qu'il en dispose comme il lui plaira.

Mais pour vous, tenez-vous prêt à supporter des tribulations, et regardez-les comme des consolations d'un grand prix : car *les souffrances de la vie présente n'ont aucune proportion avec la gloire future, et ne sauraient vous la mé-*



riter (Rom., 8, 18), quand seul vous les supporteriez toutes.

11. Quand vous en serez venu à trouver douces les tribulations, et à les aimer pour Jésus-Christ, alors estimez-vous heureux, parce que vous avez trouvé le paradis sur la terre.

Tant que la souffrance vous sera pénible, et que vous chercherez à la fuir, vous serez malheureux, et la tribulation que vous fuirez vous suivra partout.

12. Si vous vous disposez, comme vous le devez, à souffrir et à mourir, vous vous sentirez bientôt soulagé, et vous trouverez la paix.

Quand vous auriez été ravi, avec Paul, jusqu'au troisième ciel, vous ne seriez pas assuré pour cela de n'avoir plus de contradictions à souffrir. *Je lui montrerai*, dit Jésus, *combien il faut qu'il souffre pour mon nom.* (Act., 19, 16.)

Il ne vous reste donc qu'à souffrir, si vous voulez aimer Jésus et le servir sans relâche.

13. Plût à Dieu que vous fussiez digne de souffrir quelque chose pour le nom de Jésus ! Quelle gloire il vous en reviendrait ! Quelle joie pour tous les saints de Dieu ! Et quelle édification pour le prochain !

Car tous recommandent la patience, quoique peu cependant veuillent souffrir.

Vous devriez bien endurer avec joie quelque



chose pour Jésus-Christ, lorsque tant d'autres souffrent beaucoup plus pour le monde.

14. Tenez pour certain que votre vie doit être une mort continuelle ; et que plus on meurt à soi-même, plus on commence à vivre pour Dieu.

Nul n'est propre à comprendre les choses du ciel, s'il ne se soumet à supporter les adversités pour Jésus-Christ.

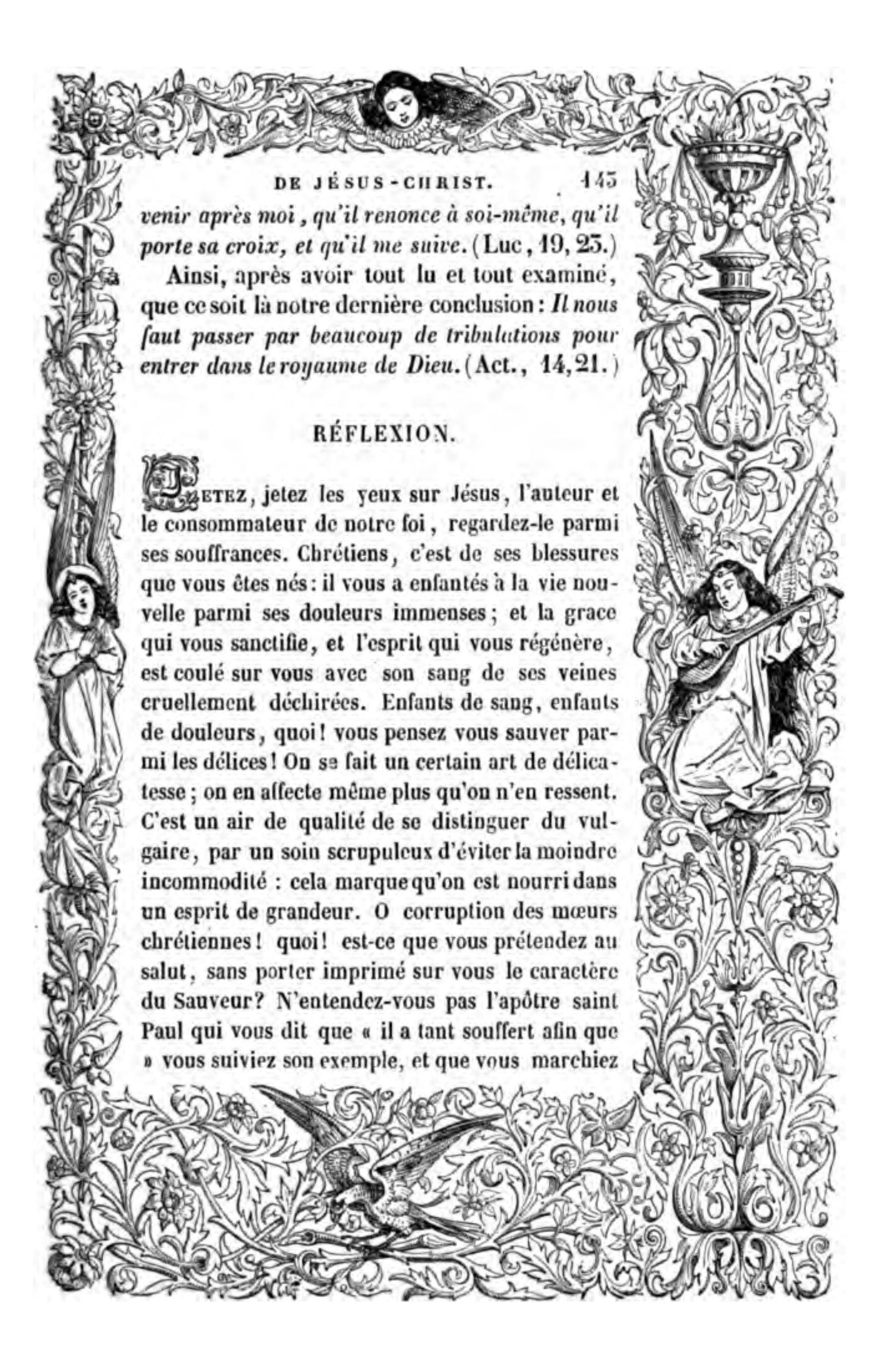
Rien de plus agréable à Dieu, rien en ce monde de plus salutaire pour vous, que de souffrir de bon cœur pour Jésus-Christ.

Et si vous aviez à choisir, vous devriez plutôt souhaiter d'endurer des afflictions pour lui, que d'être comblé de consolations, parce que vous seriez par là plus semblable à Jésus-Christ, et plus conforme à tous les saints.

Car notre mérite et notre progrès dans la perfection ne consistent pas à goûter des douceurs et des consolations, mais plutôt à supporter de pénibles épreuves et de grandes tribulations.

15. Assurément, s'il y avait eu, pour le salut des hommes, quelque chose de meilleur et de plus utile que de souffrir, Jésus-Christ, sans doute, nous l'aurait appris par ses paroles et par son exemple.

Or, il exhorte clairement à porter la croix, et les disciples qui le suivaient, et tous ceux qui voudraient le suivre : *Si quelqu'un,* dit-il, *veut*



venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix, et qu'il me suive. (Luc, 19, 23.)

Ainsi, après avoir tout lu et tout examiné, que ce soit là notre dernière conclusion : *Il nous faut passer par beaucoup de tribulations pour entrer dans le royaume de Dieu.* (Act., 14, 21.)

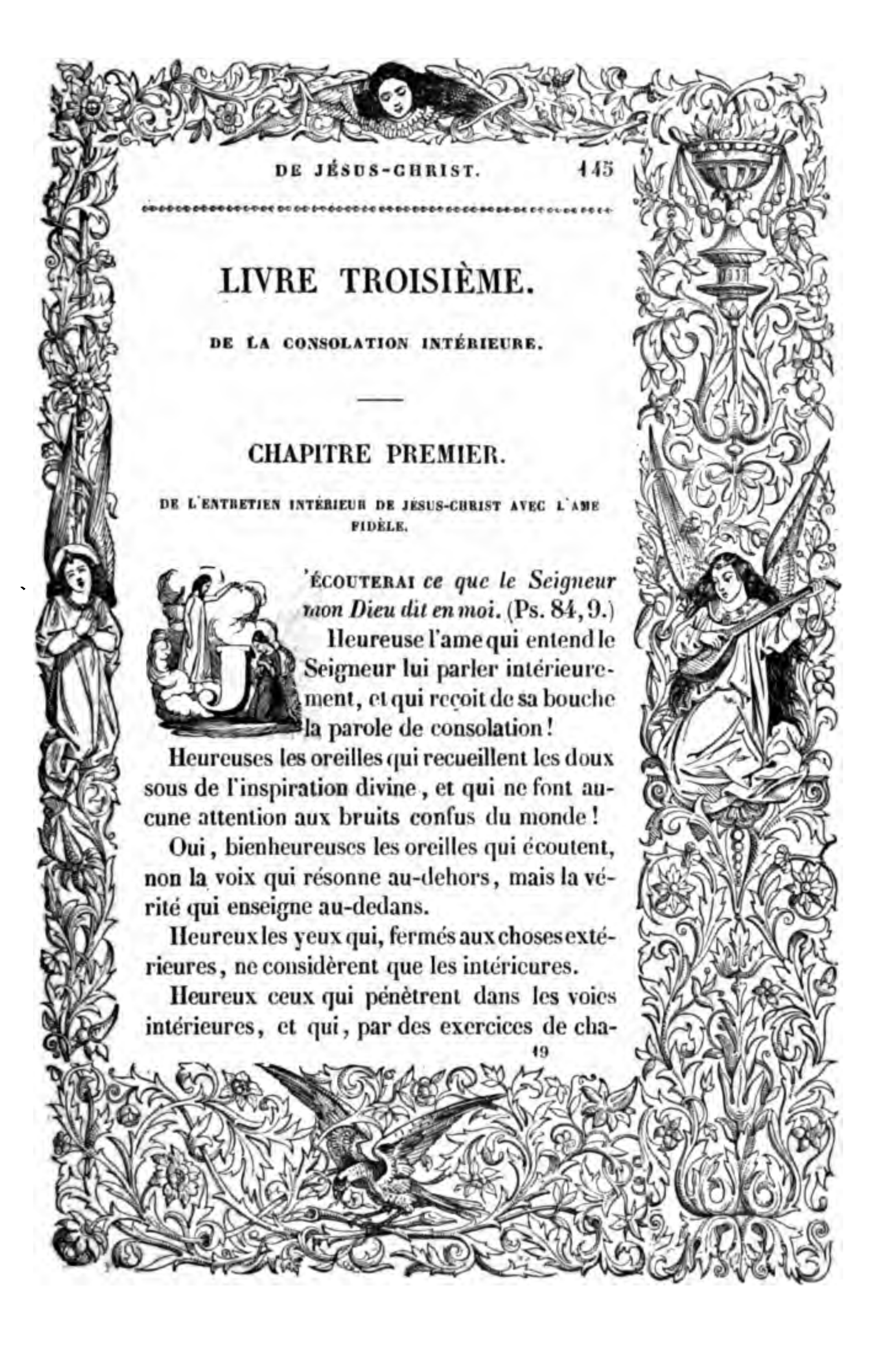
RÉFLEXION.

JETEZ, jetez les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi, regardez-le parmi ses souffrances. Chrétiens, c'est de ses blessures que vous êtes nés : il vous a enfantés à la vie nouvelle parmi ses douleurs immenses ; et la grace qui vous sanctifie, et l'esprit qui vous régénère, est coulé sur vous avec son sang de ses veines cruellement déchirées. Enfants de sang, enfants de douleurs, quoi ! vous pensez vous sauver parmi les délices ! On se fait un certain art de délicatesse ; on en affecte même plus qu'on n'en ressent. C'est un air de qualité de se distinguer du vulgaire, par un soin scrupuleux d'éviter la moindre incommodité : cela marque qu'on est nourri dans un esprit de grandeur. O corruption des mœurs chrétiennes ! quoi ! est-ce que vous prétendez au salut, sans porter imprimé sur vous le caractère du Sauveur ? N'entendez-vous pas l'apôtre saint Paul qui vous dit que « il a tant souffert afin que » vous suiviez son exemple, et que vous marchiez



» sur ses pas? » N'entendez-vous pas saint Paul qui vous prêche que « il faut être configuré à sa » mort, afin de participer à sa résurrection glo- » rieuse? » *Configuratus morti ejus; si quomodo occurram ad resurrectionem quæ est ex mortuis.* Mais n'entendez-vous pas Jésus-Christ lui-même qui vous dit, que pour marcher sous ses étendards, il faut se résoudre à porter sa croix, comme lui-même a porté la sienne?

BOSSUET.



LIVRE TROISIÈME.

DE LA CONSOLATION INTÉRIEURE.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'ENTRETIEN INTÉRIEUR DE JÉSUS-CHRIST AVEC L'AME FIDÈLE.

J'ÉCOUTERAI *ce que le Seigneur mon Dieu dit en moi.* (Ps. 84, 9.)

Heureuse l'ame qui entend le Seigneur lui parler intérieurement, et qui reçoit de sa bouche la parole de consolation!

Heureuses les oreilles qui recueillent les doux sons de l'inspiration divine, et qui ne font aucune attention aux bruits confus du monde!

Oui, bienheureuses les oreilles qui écoutent, non la voix qui résonne au-dehors, mais la vérité qui enseigne au-dedans.

Heureux les yeux qui, fermés aux choses extérieures, ne considèrent que les intérieures.

Heureux ceux qui pénètrent dans les voies intérieures, et qui, par des exercices de cha-



que jour, s'efforcent de se préparer de plus en plus à comprendre les secrets du ciel!

Heureux ceux qui mettent leur joie à s'occuper de Dieu, et qui se dégagent de tous les embarras du siècle!

Considère tout cela, ô mon ame! et ferme la porte des sens, afin que tu puisses entendre ce que le Seigneur ton Dieu dit au-dedans de toi.

2. Voici ce que dit votre Bien-Aimé : *Je suis votre salut* (Ps. 34, 3.), votre paix et votre vie.

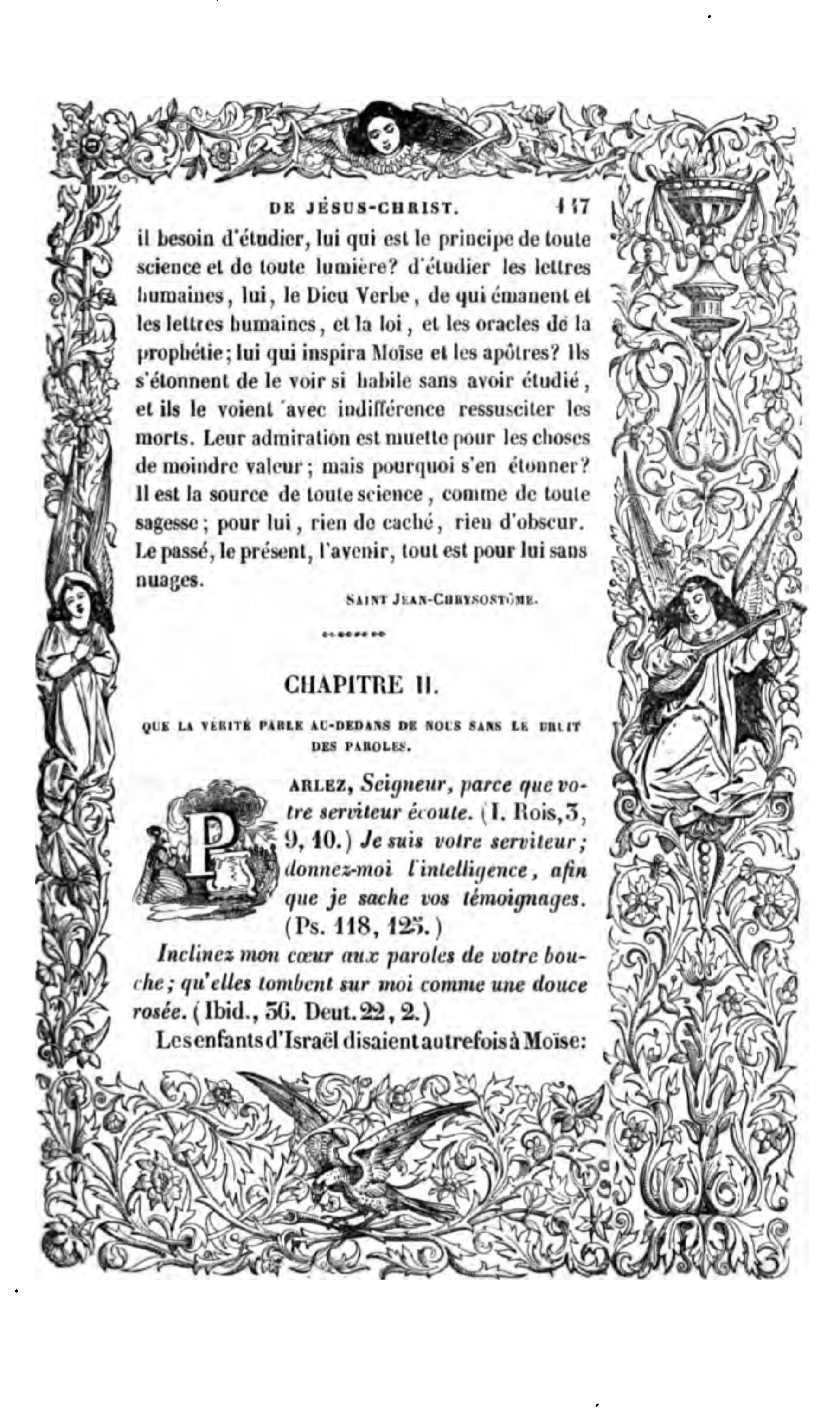
Demeurez auprès de moi, et vous trouverez la paix. Laissez là tout ce qui passe, cherchez ce qui est éternel.

Que sont tous les biens temporels, sinon des objets séduisants? et de quoi vous serviront toutes les créatures, si vous êtes abandonné du Créateur?

Renoncez donc à tout, rendez-vous agréable à votre Créateur, et soyez-lui fidèle, afin de pouvoir acquérir la vraie béatitude.

RÉFLEXION.

ÉTONNÉS des oracles de sagesse qui sortent de la bouche de Jésus-Christ, les Juifs se demandent l'un à l'autre : *Comment cet homme est-il si habile, lui qui n'a pas étudié?* Ils s'en étonneraient moins s'ils le connaissaient mieux. Qu'avait-



il besoin d'étudier, lui qui est le principe de toute science et de toute lumière? d'étudier les lettres humaines, lui, le Dieu Verbe, de qui émanent et les lettres humaines, et la loi, et les oracles de la prophétie; lui qui inspira Moïse et les apôtres? Ils s'étonnent de le voir si habile sans avoir étudié, et ils le voient avec indifférence ressusciter les morts. Leur admiration est muette pour les choses de moindre valeur; mais pourquoi s'en étonner? Il est la source de toute science, comme de toute sagesse; pour lui, rien de caché, rien d'obscur. Le passé, le présent, l'avenir, tout est pour lui sans nuages.

SAINT JEAN-CHRYSOSTÔME.

CHAPITRE II.

QUE LA VÉRITÉ PARLE AU-DEDANS DE NOUS SANS LE BRUIT DES PAROLES.

PARLEZ, *Seigneur, parce que votre serviteur écoute.* (I. Rois, 3, 9, 10.) *Je suis votre serviteur; donnez-moi l'intelligence, afin que je sache vos témoignages.* (Ps. 118, 125.)

Inclinez mon cœur aux paroles de votre bouche; qu'elles tombent sur moi comme une douce rosée. (Ibid., 36. Deut. 22, 2.)

Les enfants d'Israël disaient autrefois à Moïse:



Parlez-nous vous-même, et nous vous écouterons; mais que le Seigneur ne nous parle point, de peur que nous ne mourions. (Exod., 20, 19.)

Ce n'est pas là, Seigneur, ce n'est pas là ma prière; mais plutôt, je vous en conjure avec un humble désir, comme le prophète Samuel : *Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur écoute.*

Que Moïse ne me parle point, ni aucun des prophètes; mais vous, parlez-moi plutôt, Seigneur mon Dieu, qui avez inspiré et éclairé tous les prophètes; car, sans eux, vous pouvez seul m'instruire parfaitement, et eux, sans vous, ne me serviront de rien.

2. Ils peuvent bien faire entendre le son des paroles, mais ils n'en donnent pas l'esprit.

Leur langage est sublime; mais, si vous vous taisez, il n'échauffe point le cœur.

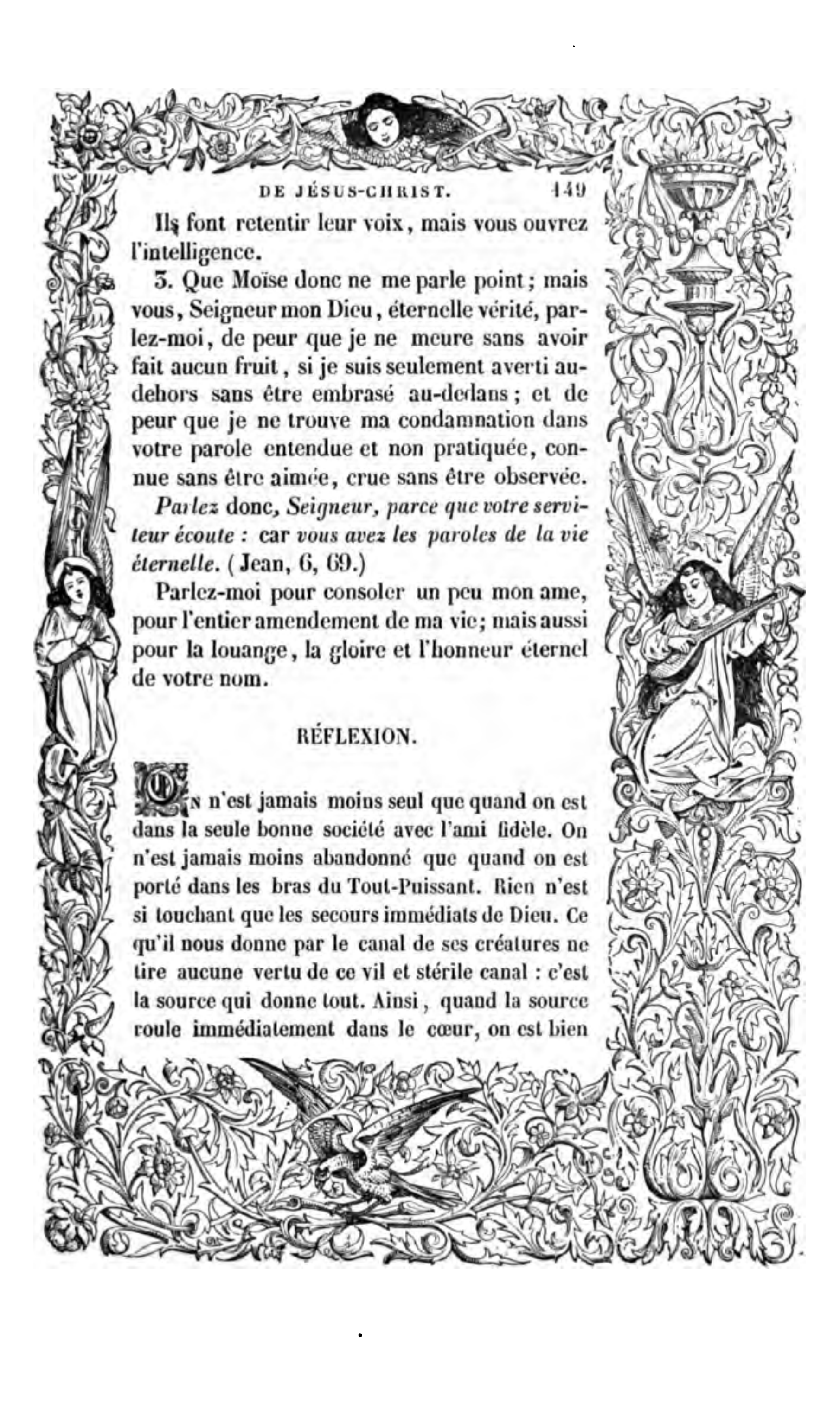
Ils exposent la lettre, mais vous en découvrez le sens : ils annoncent les mystères, mais vous en révélez le secret à notre intelligence.

Ils publient vos commandemens, mais vous aidez à les accomplir.

Ils montrent la voie, mais vous donnez la force pour marcher.

Ils n'agissent qu'au dehors, mais vous instruisez les cœurs, et vous les éclairez.

Ils arrosent extérieurement, mais vous donnez la fécondité.



Ils font retentir leur voix, mais vous ouvrez l'intelligence.

3. Que Moïse donc ne me parle point; mais vous, Seigneur mon Dieu, éternelle vérité, parlez-moi, de peur que je ne meure sans avoir fait aucun fruit, si je suis seulement averti au-dehors sans être embrasé au-dedans; et de peur que je ne trouve ma condamnation dans votre parole entendue et non pratiquée, connue sans être aimée, crue sans être observée. *Parlez* donc, *Seigneur, parce que votre serviteur écoute :* car *vous avez les paroles de la vie éternelle.* (Jean, 6, 69.)

Parlez-moi pour consoler un peu mon ame, pour l'entier amendement de ma vie; mais aussi pour la louange, la gloire et l'honneur éternel de votre nom.

RÉFLEXION.

On n'est jamais moins seul que quand on est dans la seule bonne société avec l'ami fidèle. On n'est jamais moins abandonné que quand on est porté dans les bras du Tout-Puissant. Rien n'est si touchant que les secours immédiats de Dieu. Ce qu'il nous donne par le canal de ses créatures ne tire aucune vertu de ce vil et stérile canal : c'est la source qui donne tout. Ainsi, quand la source roule immédiatement dans le cœur, on est bien



éloigné d'avoir besoin du canal ; il ne ferait qu'un entre-deux. *Dieu avait parlé à son ancien peuple par* l'organe *des prophètes ;* mais enfin, dit saint Paul, *il nous a parlé lui-même en son Fils.* Fallait-il alors regretter la faible voix des prophètes? Oh! que la communication immédiate est pure et puissante! D'ailleurs, elle est certaine toutes les fois que la Providence retranche les canaux. Ne vous écoutez point, et vous n'écouterez pas l'amour-propre qui raisonne, qui murmure, qui fait le scrupuleux, qui nous occupe de nous, sous prétexte de nous occuper de Dieu. Vous serez en paix et au large, si vous n'écoutez point la tentation.

FÉNELON.

CHAPITRE III.

QU'IL FAUT ÉCOUTER AVEC HUMILITÉ LA PAROLE DE DIEU, ET QUE PLUSIEURS NE L'APPRÉCIENT PAS.

MON fils, écoutez mes paroles, paroles pleines de douceur, et qui surpassent toute la science des philosophes et des sages de ce monde.

Mes paroles sont esprit et vie (Jean, 6, 64), et l'on n'en doit pas juger par le sens humain.

On ne doit point en tirer une vaine complai-



sance ; mais les écouter en silence, et les recevoir en toute humilité et avec une grande affection.

Et j'ai dit : *Heureux celui que vous instruirez vous-même, Seigneur, et à qui vous enseignerez votre loi, pour lui adoucir les jours mauvais*, et ne pas le laisser dans l'abandon sur la terre. (Ps. 93, 12.)

3. C'est moi, dit le Seigneur, qui ai enseigné les prophètes dès le commencement, et jusqu'à présent je ne cesse de parler à tous ; mais plusieurs sont insensibles et sourds à ma voix.

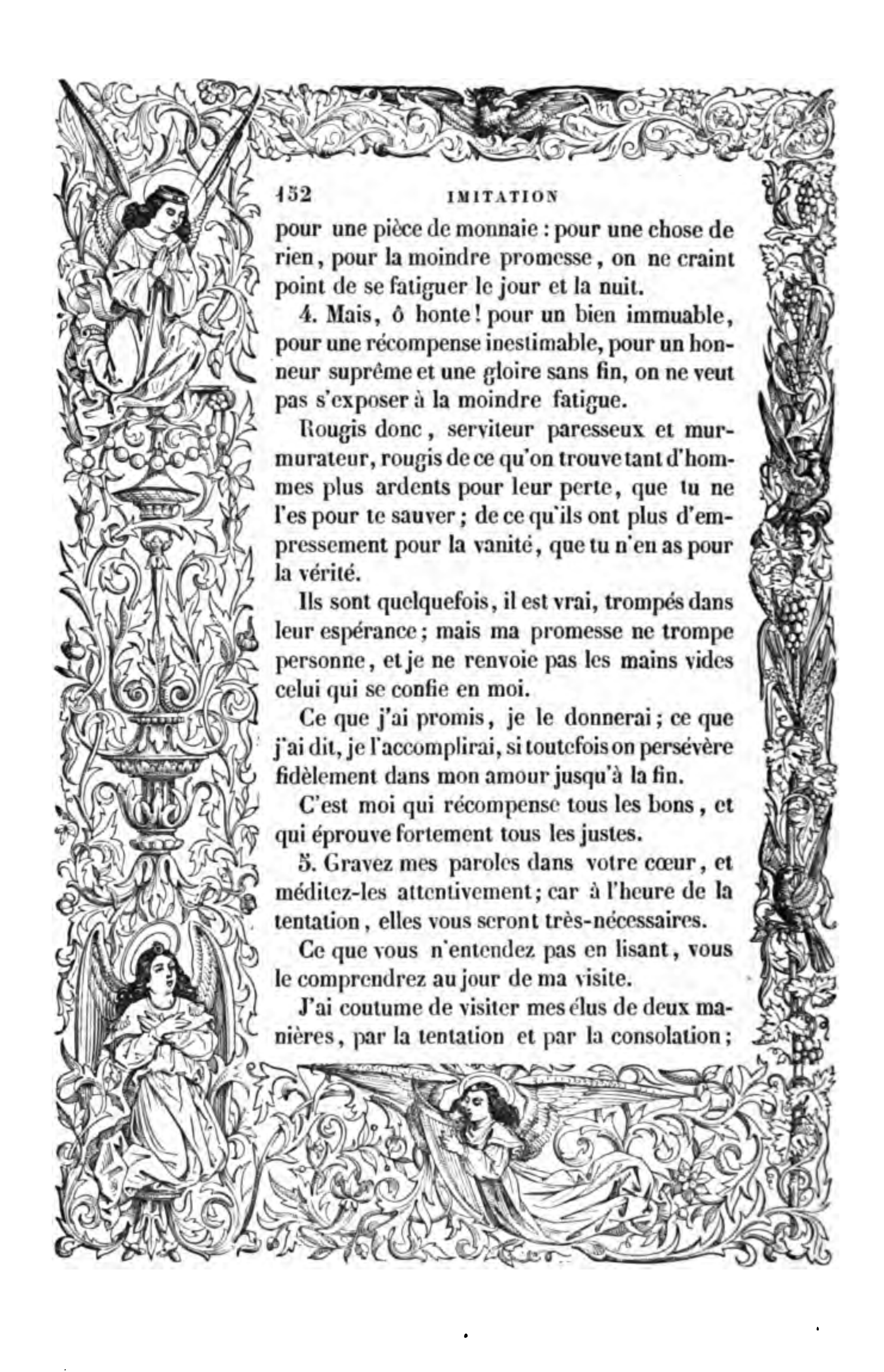
Le plus grand nombre aime mieux écouter le monde que Dieu : ils suivent plus facilement les désirs de la chair que la volonté de Dieu.

Le monde promet des choses passagères et de peu de valeur, et on le sert avec une grande ardeur : je promets des biens immenses, éternels, et le cœur des hommes y est insensible.

Qui est-ce qui me sert et m'obéit en tout avec autant de soin qu'on sert le monde et les maîtres du monde? *Rougis, Sidon, dit la mer* (Is., 23, 4.); et si tu en demandes la cause, écoute, la voici :

Pour un modique intérêt on court au bout du monde ; et pour la vie éternelle à peine la plupart font-ils un seul pas.

On mendie honteusement une vile récompense ; on plaide honteusement quelquefois



pour une pièce de monnaie : pour une chose de rien, pour la moindre promesse, on ne craint point de se fatiguer le jour et la nuit.

4. Mais, ô honte ! pour un bien immuable, pour une récompense inestimable, pour un honneur suprême et une gloire sans fin, on ne veut pas s'exposer à la moindre fatigue.

Rougis donc, serviteur paresseux et murmurateur, rougis de ce qu'on trouve tant d'hommes plus ardents pour leur perte, que tu ne l'es pour te sauver ; de ce qu'ils ont plus d'empressement pour la vanité, que tu n'en as pour la vérité.

Ils sont quelquefois, il est vrai, trompés dans leur espérance ; mais ma promesse ne trompe personne, et je ne renvoie pas les mains vides celui qui se confie en moi.

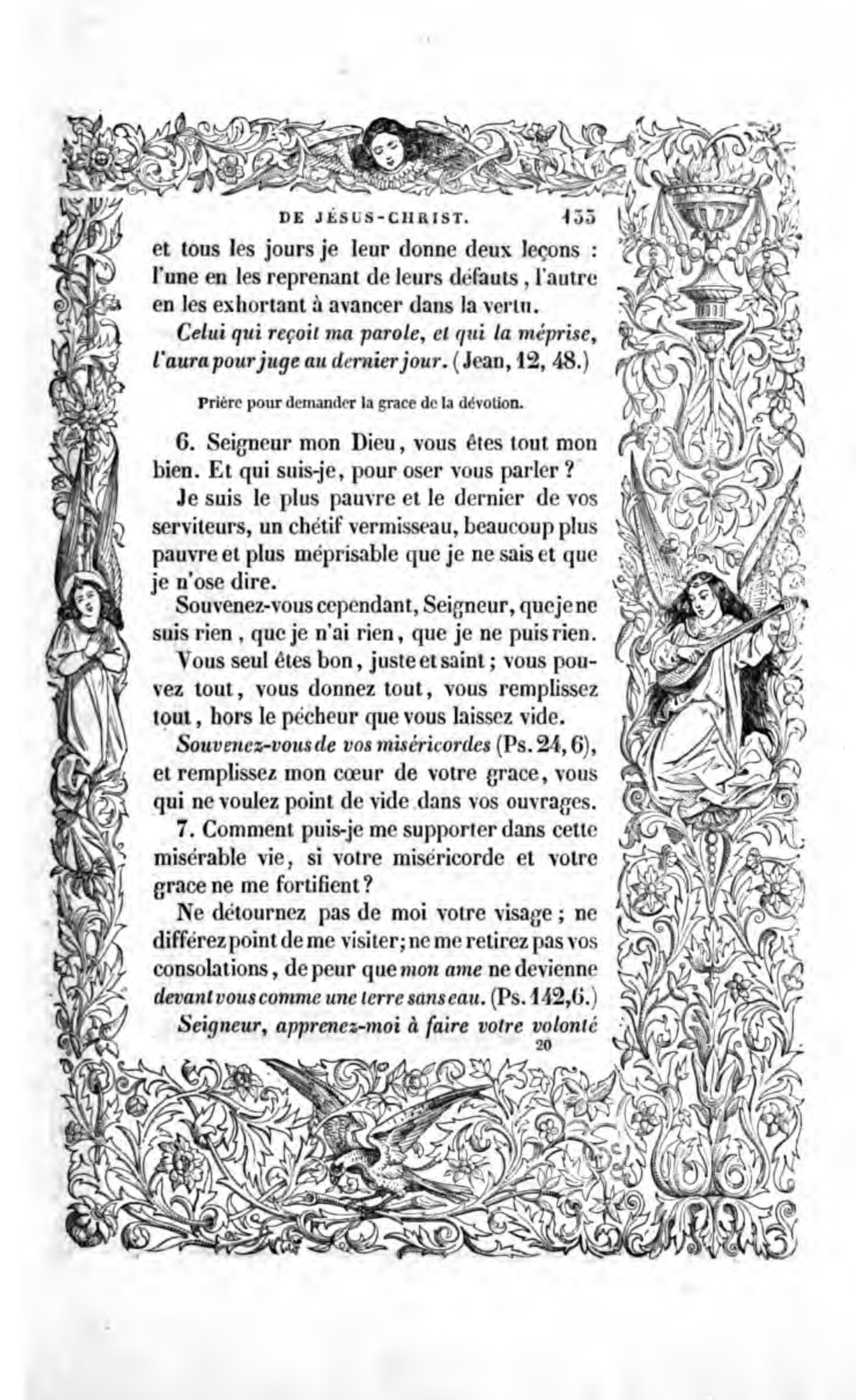
Ce que j'ai promis, je le donnerai ; ce que j'ai dit, je l'accomplirai, si toutefois on persévère fidèlement dans mon amour jusqu'à la fin.

C'est moi qui récompense tous les bons, et qui éprouve fortement tous les justes.

5. Gravez mes paroles dans votre cœur, et méditez-les attentivement ; car à l'heure de la tentation, elles vous seront très-nécessaires.

Ce que vous n'entendez pas en lisant, vous le comprendrez au jour de ma visite.

J'ai coutume de visiter mes élus de deux manières, par la tentation et par la consolation ;



et tous les jours je leur donne deux leçons : l'une en les reprenant de leurs défauts, l'autre en les exhortant à avancer dans la vertu.

Celui qui reçoit ma parole, et qui la méprise, l'aura pour juge au dernier jour. (Jean, 12, 48.)

Prière pour demander la grace de la dévotion.

6. Seigneur mon Dieu, vous êtes tout mon bien. Et qui suis-je, pour oser vous parler ?

Je suis le plus pauvre et le dernier de vos serviteurs, un chétif vermisseau, beaucoup plus pauvre et plus méprisable que je ne sais et que je n'ose dire.

Souvenez-vous cependant, Seigneur, que je ne suis rien, que je n'ai rien, que je ne puis rien.

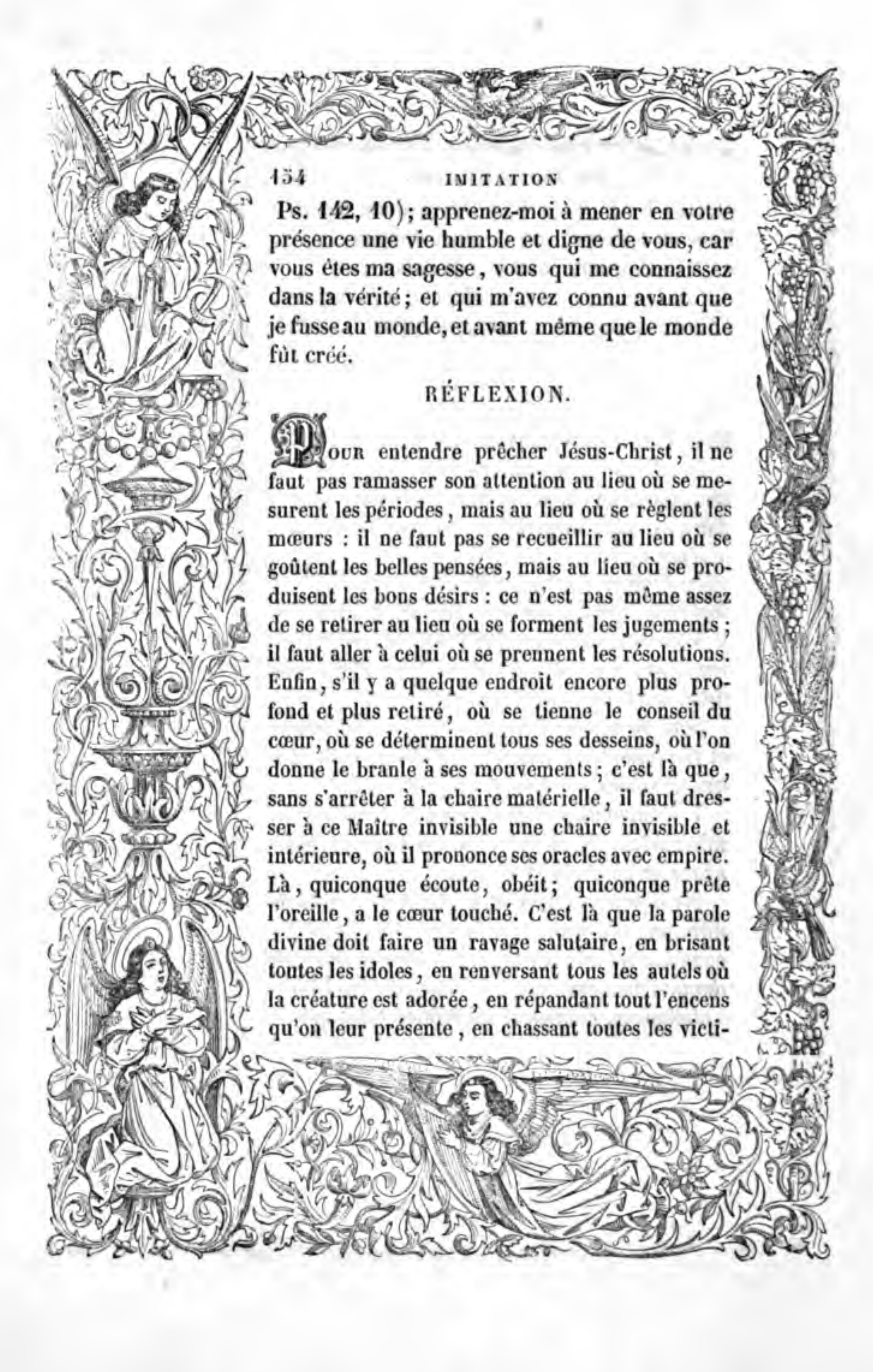
Vous seul êtes bon, juste et saint ; vous pouvez tout, vous donnez tout, vous remplissez tout, hors le pécheur que vous laissez vide.

Souvenez-vous de vos miséricordes (Ps. 24, 6), et remplissez mon cœur de votre grace, vous qui ne voulez point de vide dans vos ouvrages.

7. Comment puis-je me supporter dans cette misérable vie, si votre miséricorde et votre grace ne me fortifient ?

Ne détournez pas de moi votre visage ; ne différez point de me visiter ; ne me retirez pas vos consolations, de peur que *mon ame ne devienne devant vous comme une terre sans eau.* (Ps. 142, 6.)

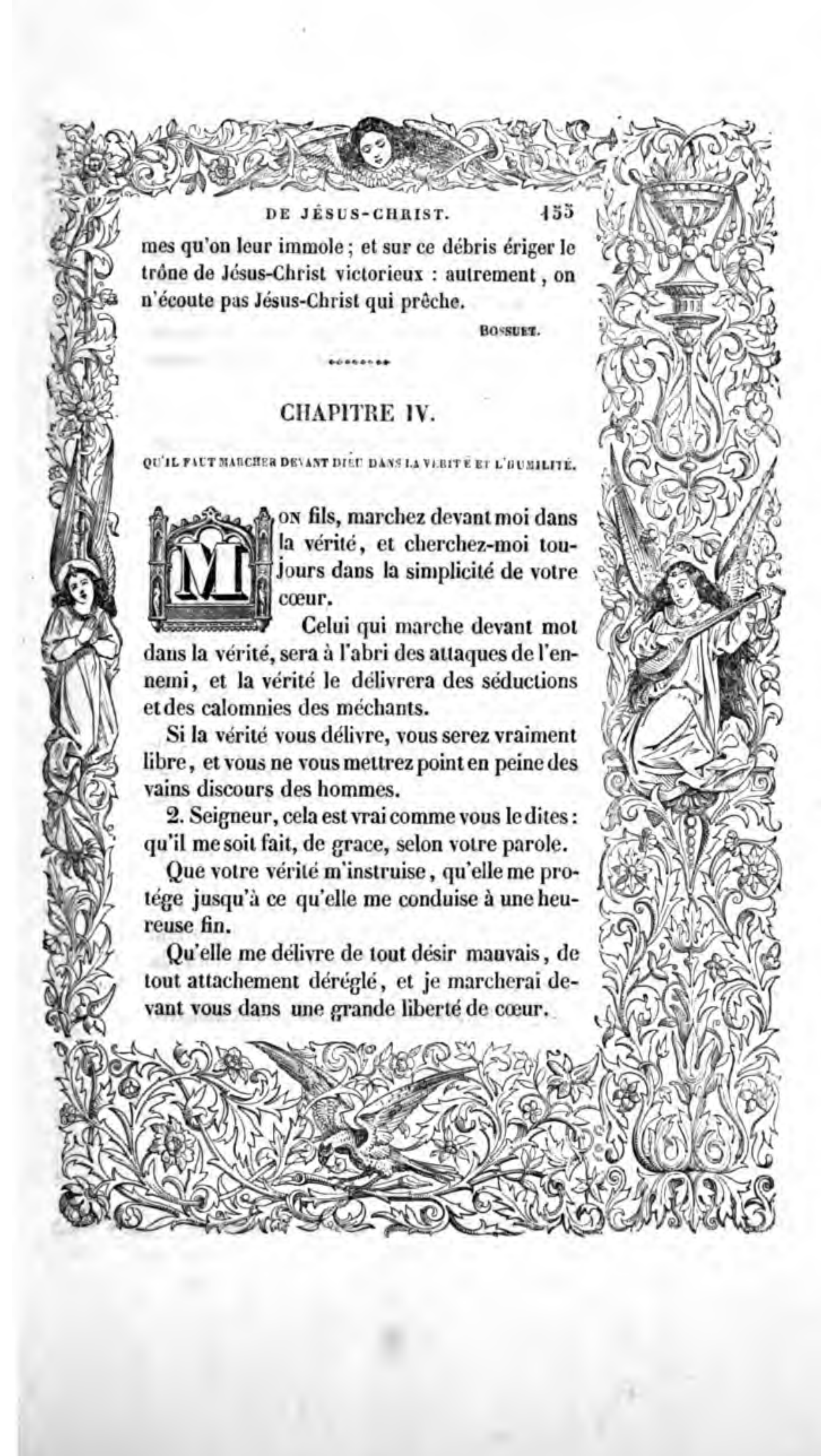
Seigneur, apprenez-moi à faire votre volonté



Ps. 142, 10); apprenez-moi à mener en votre présence une vie humble et digne de vous, car vous êtes ma sagesse, vous qui me connaissez dans la vérité; et qui m'avez connu avant que je fusse au monde, et avant même que le monde fût créé.

RÉFLEXION.

Pour entendre prêcher Jésus-Christ, il ne faut pas ramasser son attention au lieu où se mesurent les périodes, mais au lieu où se règlent les mœurs : il ne faut pas se recueillir au lieu où se goûtent les belles pensées, mais au lieu où se produisent les bons désirs : ce n'est pas même assez de se retirer au lieu où se forment les jugements; il faut aller à celui où se prennent les résolutions. Enfin, s'il y a quelque endroit encore plus profond et plus retiré, où se tienne le conseil du cœur, où se déterminent tous ses desseins, où l'on donne le branle à ses mouvements; c'est là que, sans s'arrêter à la chaire matérielle, il faut dresser à ce Maître invisible une chaire invisible et intérieure, où il prononce ses oracles avec empire. Là, quiconque écoute, obéit; quiconque prête l'oreille, a le cœur touché. C'est là que la parole divine doit faire un ravage salutaire, en brisant toutes les idoles, en renversant tous les autels où la créature est adorée, en répandant tout l'encens qu'on leur présente, en chassant toutes les victi-



mes qu'on leur immole ; et sur ce débris ériger le trône de Jésus-Christ victorieux : autrement, on n'écoute pas Jésus-Christ qui prêche.

BOSSUET.

CHAPITRE IV.

QU'IL FAUT MARCHER DEVANT DIEU DANS LA VÉRITÉ ET L'HUMILITÉ.

Mon fils, marchez devant moi dans la vérité, et cherchez-moi toujours dans la simplicité de votre cœur.

Celui qui marche devant moi dans la vérité, sera à l'abri des attaques de l'ennemi, et la vérité le délivrera des séductions et des calomnies des méchants.

Si la vérité vous délivre, vous serez vraiment libre, et vous ne vous mettrez point en peine des vains discours des hommes.

2. Seigneur, cela est vrai comme vous le dites : qu'il me soit fait, de grace, selon votre parole.

Que votre vérité m'instruise, qu'elle me protége jusqu'à ce qu'elle me conduise à une heureuse fin.

Qu'elle me délivre de tout désir mauvais, de tout attachement déréglé, et je marcherai devant vous dans une grande liberté de cœur.



3. Moi-même, dit la Vérité, je vous enseignerai ce qui est juste, ce qui m'est agréable. Pensez à vos péchés avec un grand regret et une amère douleur, et ne vous imaginez jamais valoir quelque chose à cause de vos bonnes œuvres.

Vous n'êtes en effet qu'un pécheur, sujet à beaucoup de passions, et embarrassé dans leurs liens.

De vous-même, vous tendez toujours au néant; vous tombez aisément, vous êtes bientôt vaincu, bientôt troublé, bientôt découragé.

Vous n'avez rien dont vous puissiez vous glorifier; mais que de motifs vous avez pour vous humilier! car vous êtes beaucoup plus faible que vous ne pouvez le comprendre.

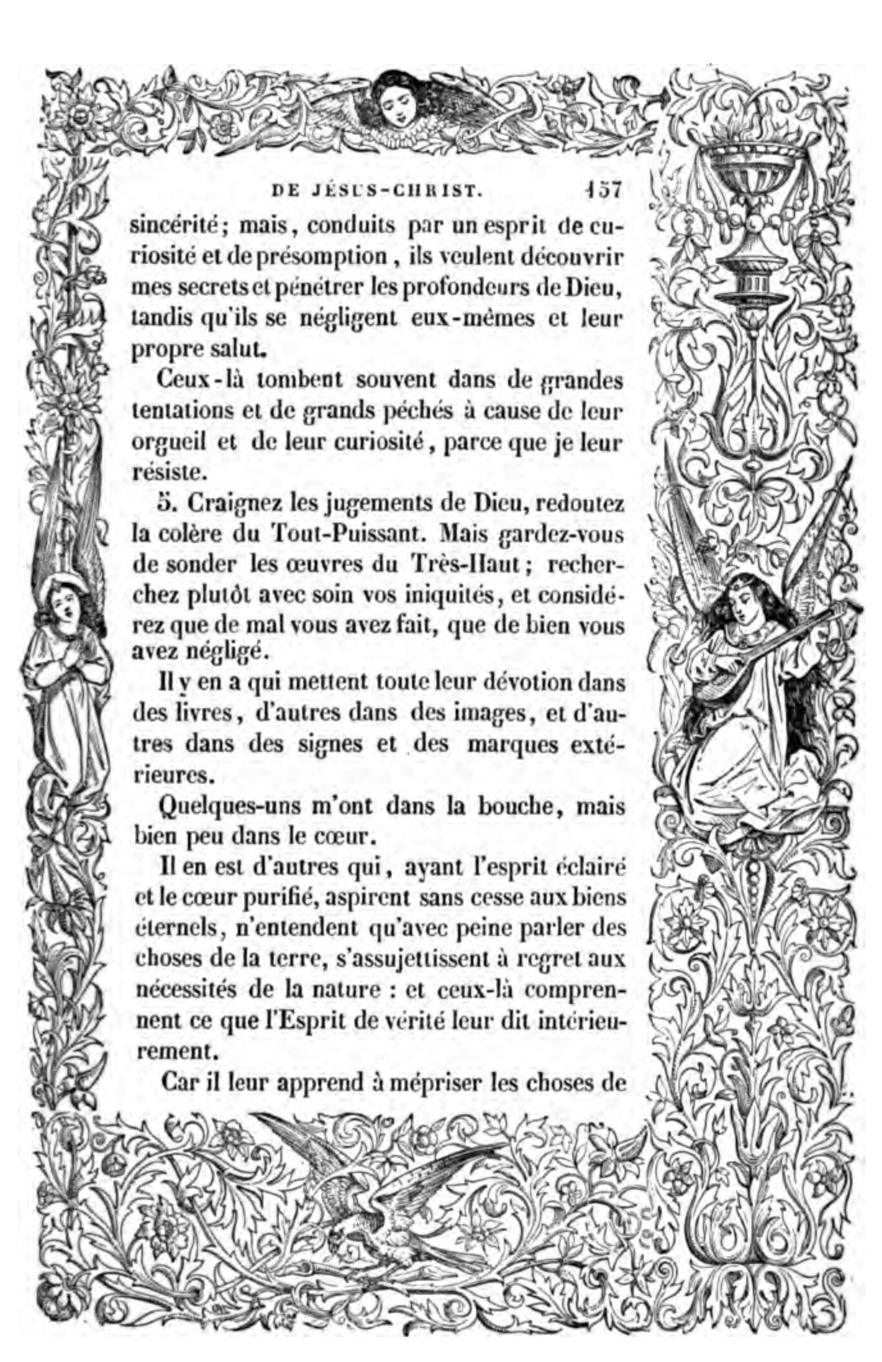
4. Ainsi, que rien de ce que vous faites ne vous semble grand.

Que pour vous il n'y ait rien de grand, de précieux, d'admirable et d'élevé; rien qui mérite d'être estimé, loué et recherché, que ce qui est éternel.

Aimez sur toutes choses l'éternelle vérité, et méprisez toujours votre extrême bassesse.

Ne craignez, ne blâmez et ne fuyez rien tant que vos vices et vos péchés : ils doivent plus vous affliger que toutes les pertes du monde.

Il y en a qui ne marchent pas devant moi avec



sincérité; mais, conduits par un esprit de curiosité et de présomption, ils veulent découvrir mes secrets et pénétrer les profondeurs de Dieu, tandis qu'ils se négligent eux-mêmes et leur propre salut.

Ceux-là tombent souvent dans de grandes tentations et de grands péchés à cause de leur orgueil et de leur curiosité, parce que je leur résiste.

5. Craignez les jugements de Dieu, redoutez la colère du Tout-Puissant. Mais gardez-vous de sonder les œuvres du Très-Haut; recherchez plutôt avec soin vos iniquités, et considérez que de mal vous avez fait, que de bien vous avez négligé.

Il y en a qui mettent toute leur dévotion dans des livres, d'autres dans des images, et d'autres dans des signes et des marques extérieures.

Quelques-uns m'ont dans la bouche, mais bien peu dans le cœur.

Il en est d'autres qui, ayant l'esprit éclairé et le cœur purifié, aspirent sans cesse aux biens éternels, n'entendent qu'avec peine parler des choses de la terre, s'assujettissent à regret aux nécessités de la nature : et ceux-là comprennent ce que l'Esprit de vérité leur dit intérieurement.

Car il leur apprend à mépriser les choses de

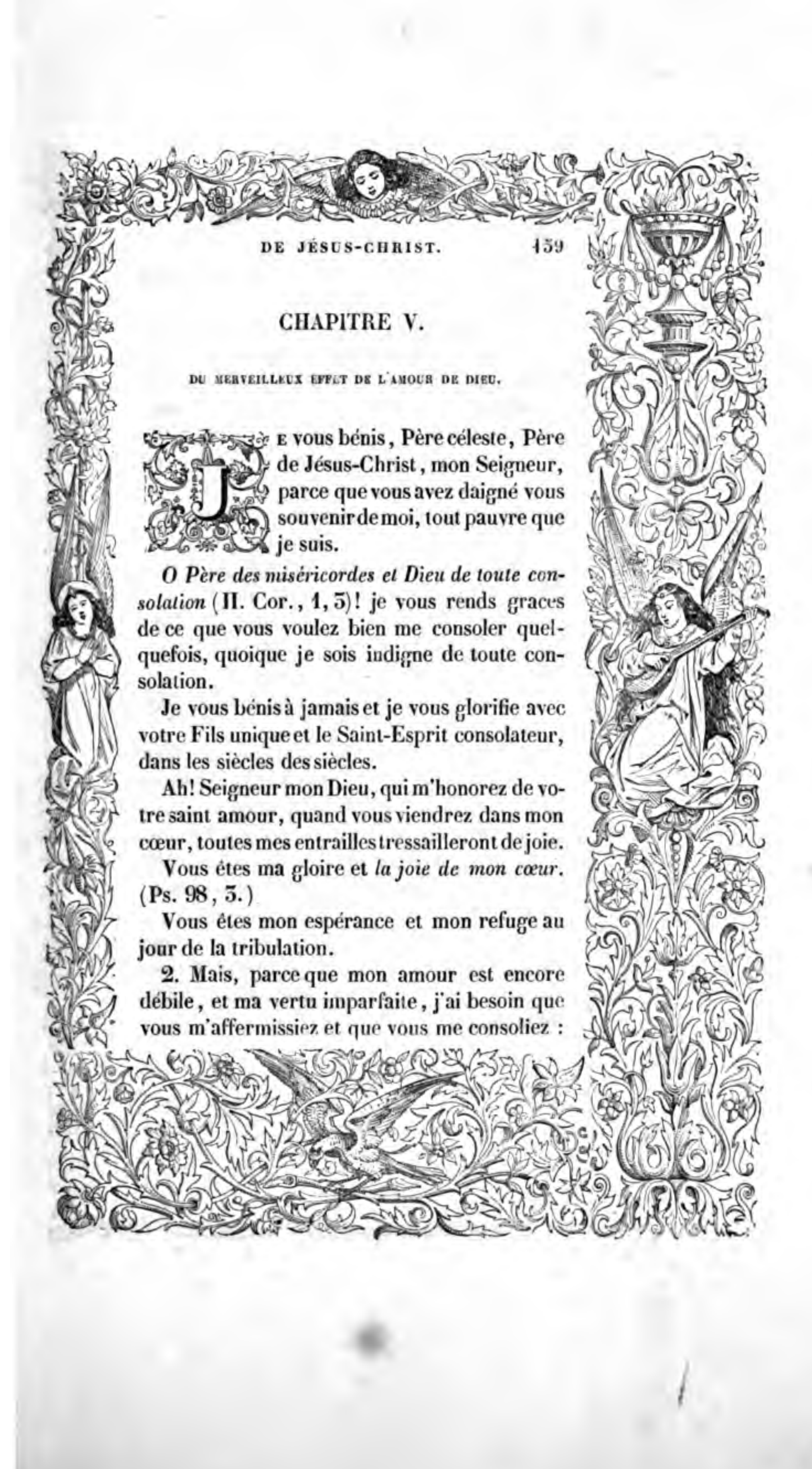


la terre, et à aimer les biens célestes, à dédaigner le monde, et à désirer le ciel, et le jour et la nuit.

RÉFLEXION.

Une fois entrée dans les routes de la perfection, l'ame, dégagée des liens de la matière, supérieure à tout ce qui est emportement, légèreté, passion, ne voit plus, ne sent plus rien de tout ce qui participe à la contagion des choses de la terre. Absorbée tout entière dans la contemplation des choses divines, elle n'a plus de commerce avec le monde, non pas qu'elle cesse d'en être habitante : elle y demeure, mais dans l'absolue pratique de la justice, de la tempérance, de tout renoncement au péché. Les impressions des sens ne l'affectent plus. Le saint roi David fuyait loin de l'aspect de Saül dans ce sens, non qu'il s'éloignât des lieux où résidait la cour de ce prince ; il fuyait tout contact avec ses mœurs cruelles, désordonnées, toujours tournées au mal.

Saint Ambroise.



CHAPITRE V.

DU MERVEILLEUX EFFET DE L'AMOUR DE DIEU.

Je vous bénis, Père céleste, Père de Jésus-Christ, mon Seigneur, parce que vous avez daigné vous souvenir de moi, tout pauvre que je suis.

O Père des miséricordes et Dieu de toute consolation (II. Cor., 1, 3)! je vous rends graces de ce que vous voulez bien me consoler quelquefois, quoique je sois indigne de toute consolation.

Je vous bénis à jamais et je vous glorifie avec votre Fils unique et le Saint-Esprit consolateur, dans les siècles des siècles.

Ah! Seigneur mon Dieu, qui m'honorez de votre saint amour, quand vous viendrez dans mon cœur, toutes mes entrailles tressailleront de joie.

Vous êtes ma gloire et *la joie de mon cœur.* (Ps. 98, 3.)

Vous êtes mon espérance et mon refuge au jour de la tribulation.

2. Mais, parce que mon amour est encore débile, et ma vertu imparfaite, j'ai besoin que vous m'affermissiez et que vous me consoliez :



visitez-moi donc plus souvent, et formez-moi par vos saintes instructions.

Délivrez-moi des passions mauvaises, et guérissez mon cœur de toutes ses affections déréglées, afin que, guéri et purifié intérieurement, je devienne propre à vous aimer, fort pour souffrir, stable pour persévérer.

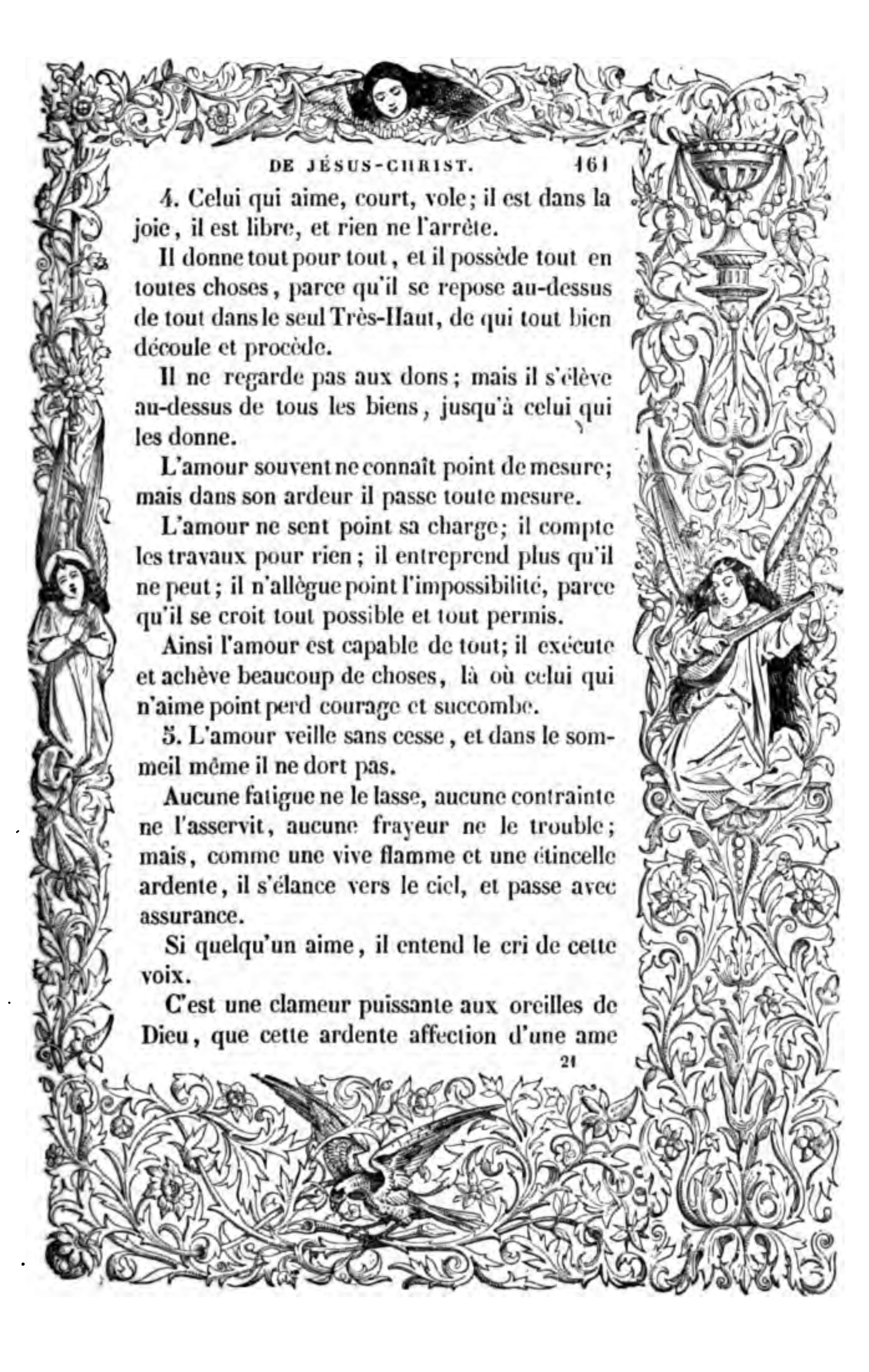
3. L'amour est quelque chose de grand ; c'est le plus grand de tous les biens ; seul il rend léger tout ce qui est pesant, et supporte avec égalité toutes les inégalités de cette vie ; car il porte son fardeau sans en sentir le poids, et il rend doux et agréable tout ce qui est amer.

L'amour de Jésus est généreux ; il porte à faire de grandes choses, et il excite à désirer toujours ce qu'il y a de plus parfait.

L'amour veut s'élever, et il ne se laisse point arrêter par les choses d'ici-bas.

L'amour veut être libre et dégagé de toute affection du monde, afin que rien ne gêne son affection intérieure, qu'aucun avantage temporel ne l'entrave, ou qu'aucune disgrace ne l'abatte.

Rien de plus doux que l'amour, rien de plus fort, rien de plus élevé, rien de plus étendu, rien de plus agréable, rien de plus parfait, ni de meilleur au ciel et sur la terre ; parce que l'amour est né de Dieu, et qu'il ne peut trouver son repos qu'en Dieu, au-dessus de toutes les créatures.



4. Celui qui aime, court, vole; il est dans la joie, il est libre, et rien ne l'arrête.

Il donne tout pour tout, et il possède tout en toutes choses, parce qu'il se repose au-dessus de tout dans le seul Très-Haut, de qui tout bien découle et procède.

Il ne regarde pas aux dons; mais il s'élève au-dessus de tous les biens, jusqu'à celui qui les donne.

L'amour souvent ne connaît point de mesure; mais dans son ardeur il passe toute mesure.

L'amour ne sent point sa charge; il compte les travaux pour rien; il entreprend plus qu'il ne peut; il n'allègue point l'impossibilité, parce qu'il se croit tout possible et tout permis.

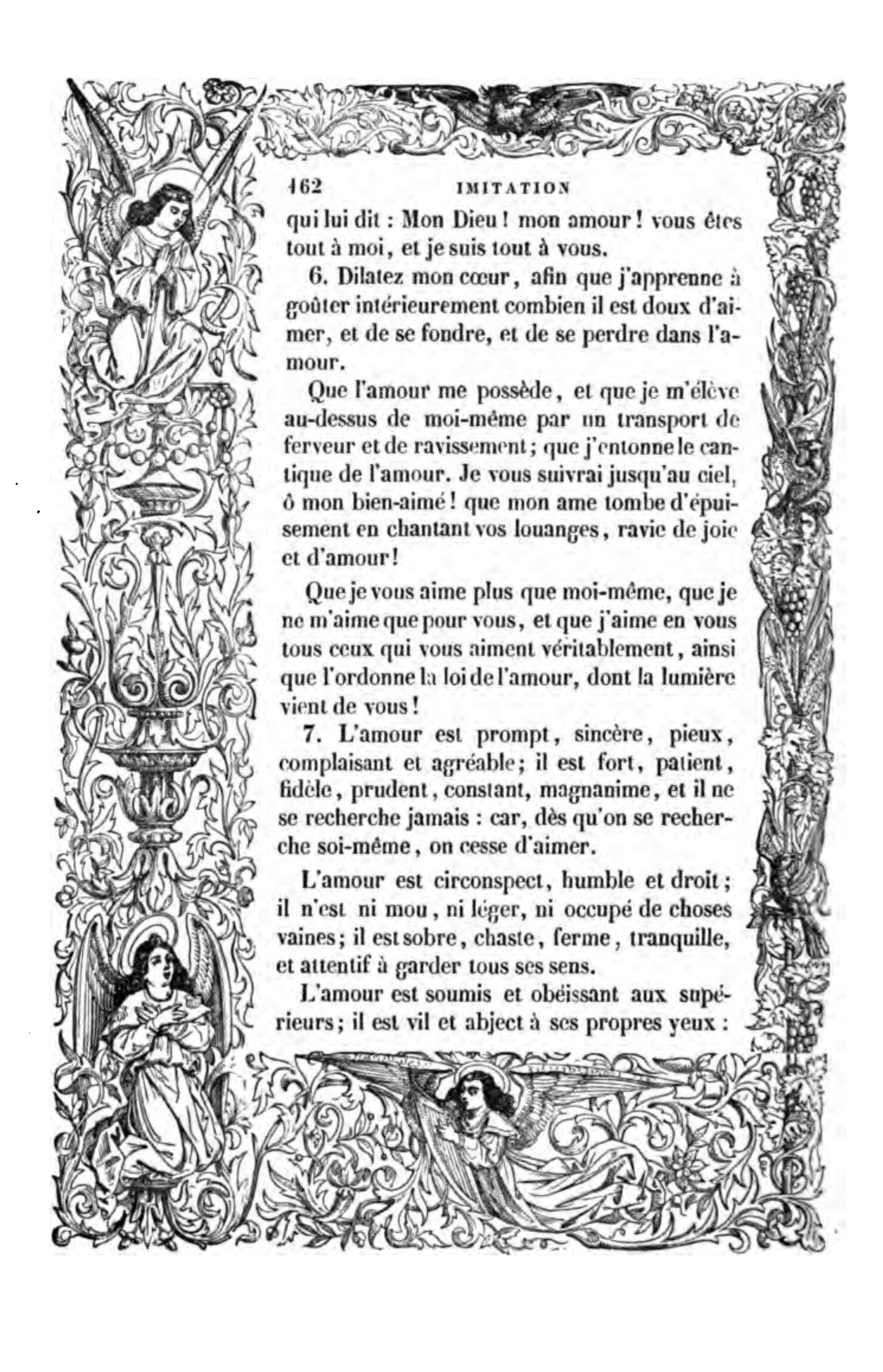
Ainsi l'amour est capable de tout; il exécute et achève beaucoup de choses, là où celui qui n'aime point perd courage et succombe.

5. L'amour veille sans cesse, et dans le sommeil même il ne dort pas.

Aucune fatigue ne le lasse, aucune contrainte ne l'asservit, aucune frayeur ne le trouble; mais, comme une vive flamme et une étincelle ardente, il s'élance vers le ciel, et passe avec assurance.

Si quelqu'un aime, il entend le cri de cette voix.

C'est une clameur puissante aux oreilles de Dieu, que cette ardente affection d'une ame



qui lui dit : Mon Dieu ! mon amour ! vous êtes tout à moi, et je suis tout à vous.

6. Dilatez mon cœur, afin que j'apprenne à goûter intérieurement combien il est doux d'aimer, et de se fondre, et de se perdre dans l'amour.

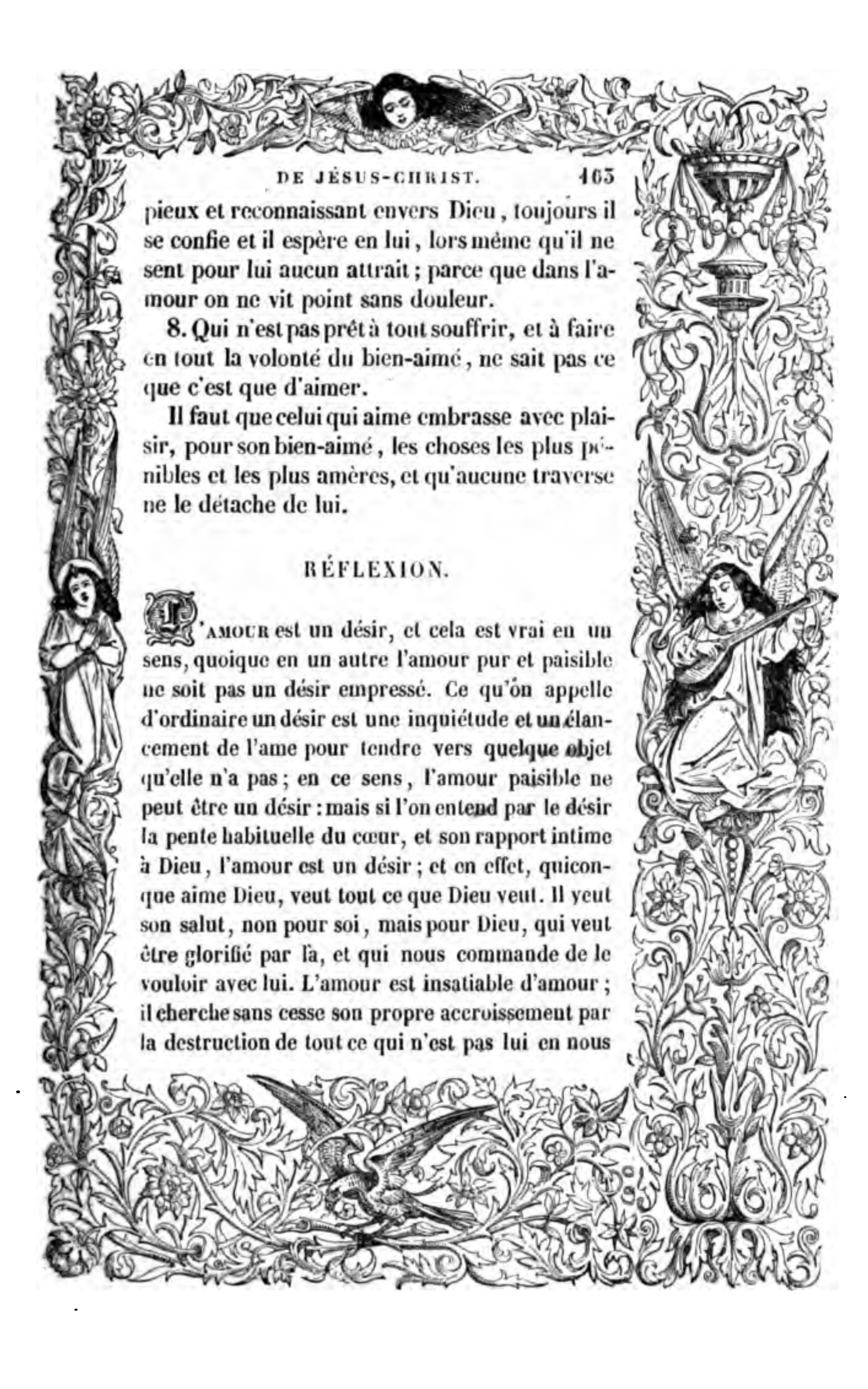
Que l'amour me possède, et que je m'élève au-dessus de moi-même par un transport de ferveur et de ravissement; que j'entonne le cantique de l'amour. Je vous suivrai jusqu'au ciel, ô mon bien-aimé ! que mon ame tombe d'épuisement en chantant vos louanges, ravie de joie et d'amour !

Que je vous aime plus que moi-même, que je ne m'aime que pour vous, et que j'aime en vous tous ceux qui vous aiment véritablement, ainsi que l'ordonne la loi de l'amour, dont la lumière vient de vous !

7. L'amour est prompt, sincère, pieux, complaisant et agréable; il est fort, patient, fidèle, prudent, constant, magnanime, et il ne se recherche jamais : car, dès qu'on se recherche soi-même, on cesse d'aimer.

L'amour est circonspect, humble et droit; il n'est ni mou, ni léger, ni occupé de choses vaines; il est sobre, chaste, ferme, tranquille, et attentif à garder tous ses sens.

L'amour est soumis et obéissant aux supérieurs; il est vil et abject à ses propres yeux :



pieux et reconnaissant envers Dieu, toujours il se confie et il espère en lui, lors même qu'il ne sent pour lui aucun attrait; parce que dans l'amour on ne vit point sans douleur.

8. Qui n'est pas prêt à tout souffrir, et à faire en tout la volonté du bien-aimé, ne sait pas ce que c'est que d'aimer.

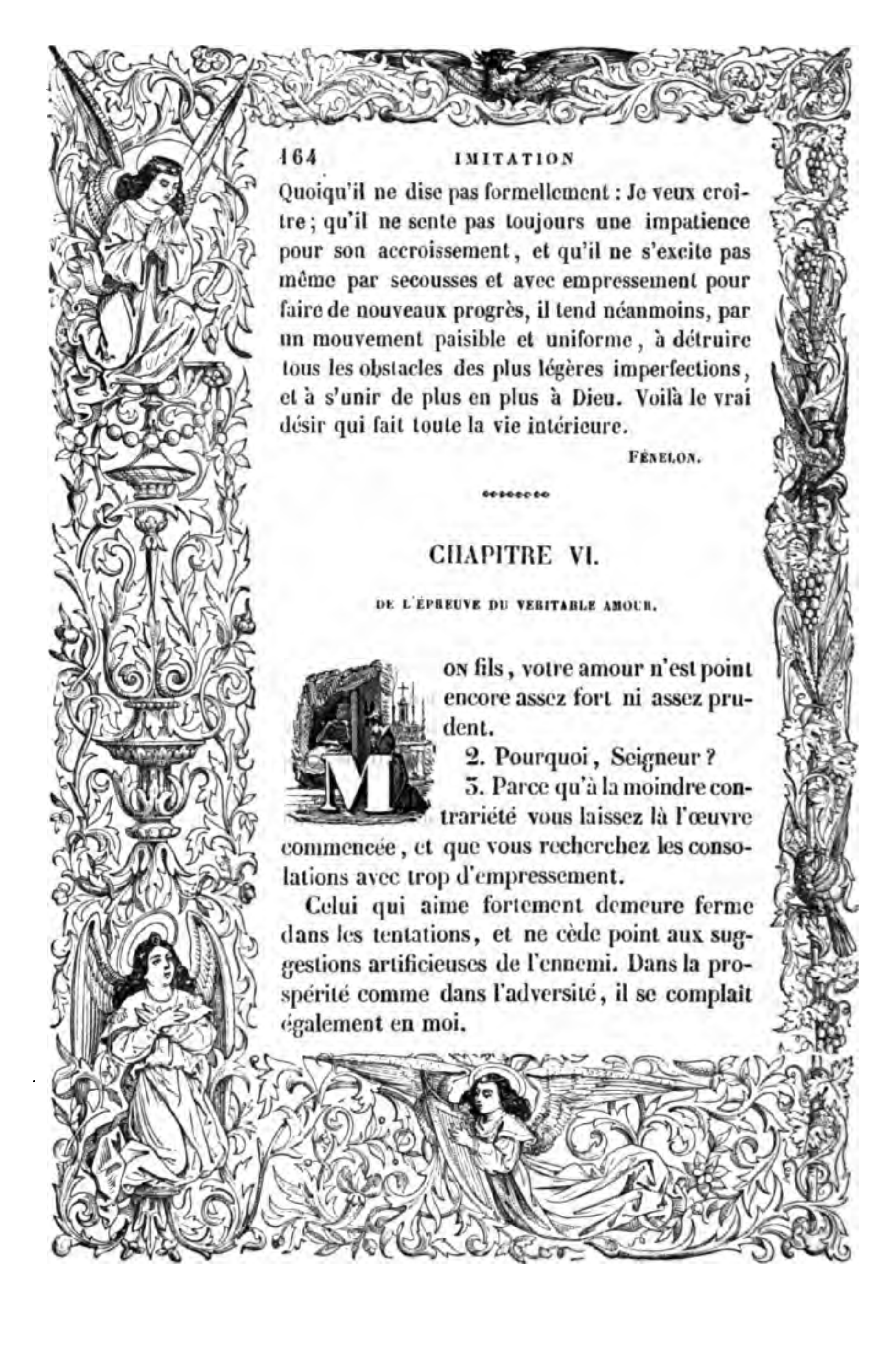
Il faut que celui qui aime embrasse avec plaisir, pour son bien-aimé, les choses les plus pénibles et les plus amères, et qu'aucune traverse ne le détache de lui.

RÉFLEXION.

L'AMOUR est un désir, et cela est vrai en un sens, quoique en un autre l'amour pur et paisible ne soit pas un désir empressé. Ce qu'on appelle d'ordinaire un désir est une inquiétude et un élancement de l'ame pour tendre vers quelque objet qu'elle n'a pas; en ce sens, l'amour paisible ne peut être un désir: mais si l'on entend par le désir la pente habituelle du cœur, et son rapport intime à Dieu, l'amour est un désir; et en effet, quiconque aime Dieu, veut tout ce que Dieu veut. Il veut son salut, non pour soi, mais pour Dieu, qui veut être glorifié par là, et qui nous commande de le vouloir avec lui. L'amour est insatiable d'amour; il cherche sans cesse son propre accroissement par la destruction de tout ce qui n'est pas lui en nous

Quoiqu'il ne dise pas formellement : Je veux croître ; qu'il ne sente pas toujours une impatience pour son accroissement, et qu'il ne s'excite pas même par secousses et avec empressement pour faire de nouveaux progrès, il tend néanmoins, par un mouvement paisible et uniforme, à détruire tous les obstacles des plus légères imperfections, et à s'unir de plus en plus à Dieu. Voilà le vrai désir qui fait toute la vie intérieure.

FÉNELON.



CHAPITRE VI.

DE L'ÉPREUVE DU VÉRITABLE AMOUR.

Mon fils, votre amour n'est point encore assez fort ni assez prudent.

2. Pourquoi, Seigneur ?

3. Parce qu'à la moindre contrariété vous laissez là l'œuvre commencée, et que vous recherchez les consolations avec trop d'empressement.

Celui qui aime fortement demeure ferme dans les tentations, et ne cède point aux suggestions artificieuses de l'ennemi. Dans la prospérité comme dans l'adversité, il se complait également en moi.



4. Celui dont l'amour est éclairé, considère moins le don de celui qui aime, que l'amour de celui qui donne.

Il est plus touché de l'affection que du bienfait, et il met son bien-aimé au-dessus de tous ses dons.

Celui qui m'aime d'un amour généreux, ne se repose pas dans mes dons, mais en moi par-dessus tous mes dons.

Tout n'est pas cependant perdu, si quelquefois vous sentez, pour moi ou pour mes saints, moins d'affection que vous ne voudriez.

Cet amour tendre et doux que vous éprouvez quelquefois, est l'effet de la présence de la grace, et une sorte d'avant-goût de la patrie céleste; il n'y faut pas chercher trop d'appui, parce qu'il passe comme il est venu.

Mais combattre les mouvemens déréglés de l'ame, et mépriser les suggestions du démon, c'est la marque d'une solide vertu et d'un grand mérite.

5. Ne vous troublez donc point des imagina tions étranges qui vous viennent, sur quelque sujet que ce puisse être.

Conservez une résolution ferme, et une intention toujours dirigée vers Dieu.

Ce n'est point une illusion, si quelquefois vous êtes soudain ravi en extase, et si vous retombez aussitôt dans les misères ordinaires de la vie.



Car c'est malgré vous que vous les souffrez, plutôt que vous ne les causez; et tant qu'elles vous déplaisent et que vous y résistez, c'est un mérite, et non une perte.

6. Sachez que l'antique ennemi fait tous ses efforts pour étouffer vos bons désirs, et pour vous arracher à tout pieux exercice; au culte des saints, à la pieuse méditation de ma Passion, au souvenir si utile de vos péchés, à la garde de votre cœur, et au ferme propos d'avancer dans la vertu.

Il vous suggère mille pensées mauvaises pour vous causer du trouble et de l'ennui, pour vous détourner de la prière et des lectures saintes.

Une humble confession lui déplaît; et, s'il le pouvait, il vous ferait abandonner la communion.

Ne le croyez point, et n'ayez de lui aucune appréhension, quoique souvent il vous tende des piéges pour vous surprendre. N'imputez qu'à lui les pensées mauvaises et impures qu'il sème en vous, et dites-lui :

« Va, esprit immonde; rougis, malheureux :
» il faut que tu sois bien immonde pour me te-
» nir un pareil langage.

» Retire-toi de moi, détestable séducteur,
» tu n'auras jamais en moi aucune part; mais
» Jésus sera avec moi, comme un puissant
» guerrier, et tu demeureras confondu.



» J'aime mieux mourir, et souffrir tous les » tourmens, que de consentir à tes suggestions.

» Tais-toi, et ne me parle plus; je ne t'écou» terai pas davantage, quoi que tu fasses pour » m'inquiéter. *Le Seigneur est ma lumière et » mon salut : qui craindrai-je?* (Ps. 26, 1.)

» *Quand une armée se rangerait en bataille » contre moi, mon cœur ne craindrait point.* » (Ps. 26, 3.) *Le Seigneur est mon aide et mon » rédempteur.* (Ps. 18, 15.) »

7. Combattez comme un vaillant soldat; et, si quelquefois vous succombez par fragilité, reprenez un courage plus grand, dans l'espérance d'être soutenu par une grace plus forte, et gardez-vous surtout de la vaine complaisance et de l'orgueil.

C'est par là que plusieurs s'égarent et tombent quelquefois dans un aveuglement presque incurable.

Que la chute de ces superbes qui présument follement d'eux-mêmes, vous soit une leçon continuelle de vigilance et d'humilité.

RÉFLEXION.

Ce n'est point disgrace, c'est jouissance d'avoir à souffrir pour ce que l'on aime. Demandez-le à ceux qui aiment. Je ne parle point ici seulement du divin amour, mais des affections humai-



nes. C'était, pour les saints apôtres, un bonheur de souffrir, et un bonheur préférable à tous les honneurs de la terre. *Ils sortaient du conseil,* nous dit leur historien, *tout remplis de joie de ce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir pour le nom de Jésus.* Dans le monde, un semblable langage excitera le rire de la pitié. Être insulté, couvert d'opprobres, quelle gloire y a-t-il à cela? Persécuté, maltraité, est-ce un si beau sujet de joie? Oui, pour ceux qui savent ce que c'est qu'aimer Jésus-Christ. Oui, un bonheur, et le plus délicieux de tous. Je vous parlais, mes frères, des chaînes du bienheureux Paul. Eh bien! que l'on me donnât à choisir, ou des félicités du ciel (avant de les avoir méritées), ou des chaînes de Paul pour m'en rendre digne, je n'hésiterais pas. Plutôt la compagnie de Paul dans ses fers, qu'une place même à côté des puissances célestes! Quel bonheur ce serait pour moi de porter, de contempler ces chaînes que les démons ne voient qu'en tremblant, et les anges qu'avec un saint respect! Paul lui-même goûtait plus de bonheur à en être chargé, qu'il n'en trouvait à tous les ravissemens.

SAINT JEAN CHRYSOSTÔME.



CHAPITRE VII.

QU'IL FAUT CACHER LA GRACE SOUS LA GARDE DE L'HUMILITÉ.

Mon fils, il vous est plus utile et plus sûr de tenir cachée la grace de la dévotion, de ne pas vous en élever, d'en parler peu, et de n'y point attacher trop d'importance ; mais plutôt de vous mépriser vous-même, et de recevoir avec crainte cette grace, comme une faveur dont vous étiez indigne.

Il ne faut pas trop fortement vous attacher à cette disposition, qui peut sitôt se changer en un sentiment contraire.

Pensez, lorsque vous jouissez de la grace, combien vous êtes d'ordinaire misérable et pauvre sans la grace.

Le progrès de la vie spirituelle ne consiste pas seulement à avoir la grace de la consolation, mais à en supporter la privation avec humilité, avec abnégation, avec patience ; de sorte que vous ne vous relâchiez point alors de votre zèle pour la prière, et que vous n'abandonniez pas tout-à-fait les pratiques accoutumées.

Faites au contraire tout ce qui est en vous, le mieux que vous pourrez, selon vos lumières ; et ne vous négligez pas entièrement vous-



même, à cause de la sécheresse ou de l'anxiété que vous sentez en votre ame.

2. Car il y en a beaucoup qui, dès que les choses ne vont point à leur gré, se laissent aller à l'impatience ou au découragement.

Cependant *la voie de l'homme n'est pas toujours en son pouvoir* (Jér., 10, 23); mais c'est à Dieu de consoler et de donner quand il veut, autant qu'il veut, et à qui il veut, selon son bon plaisir, et non au-delà.

Des indiscrets se sont perdus par la grace même de la dévotion, parce qu'ils ont voulu faire plus qu'ils ne pouvaient, ne regardant pas a portée de leur faiblesse, mais suivant plutôt les affections de leur cœur que le jugement de la raison.

Et parce qu'ils ont présumé d'entreprendre plus qu'il ne plaisait à Dieu, ils ont promptement perdu la grace.

Ils avaient placé leur demeure dans le ciel, et ils sont tombés dans la pauvreté et dans l'abandon de l'avilissement, afin que par l'humiliation et le dénûment ils apprissent à ne point l'élever sur leurs propres ailes, mais à espérer à l'abri des miennes.

Ceux qui sont encore nouveaux et peu expérimentés dans les voies du Seigneur, s'ils ne se conduisent par les conseils des personnes sages, peuvent aisément s'égarer et échouer.



3. Que s'ils aiment mieux suivre leur sentiment que de croire à l'expérience des autres, leur fin sera périlleuse, si toutefois ils s'obstinent dans leur propre sens.

Rarement ceux qui sont sages à leurs yeux se laissent humblement conduire par les autres.

Il vaut mieux savoir peu avec humilité et une faible intelligence, que d'avoir de grands trésors de science, et de se complaire en soi-même.

Il vaut mieux pour vous avoir peu, que beaucoup dont vous pourriez vous enorgueillir.

Celui-là n'agit pas avec assez de discernement qui se livre tout entier à la joie, oubliant son indigence passée et cette chaste crainte du Seigneur, qui appréhende de perdre la grace reçue.

C'est aussi manquer de vertu et de sagesse que de se laisser aller à un découragement excessif, au temps de l'adversité et de l'épreuve, et d'avoir des pensées et des sentiments indignes de la confiance qui m'est due.

4. Celui qui durant la paix aura affecté trop de sécurité, se trouvera souvent lâche et timide à l'excès au jour du combat.

Si vous saviez demeurer toujours humble et petit à vos yeux, et en même temps bien conduire et modérer votre esprit, vous ne tomberiez pas si vite dans le péril et dans le péché.

C'est une pratique sage que de penser, du-



rant la ferveur, à ce qu'on sera lorsque la lumière se sera retirée.

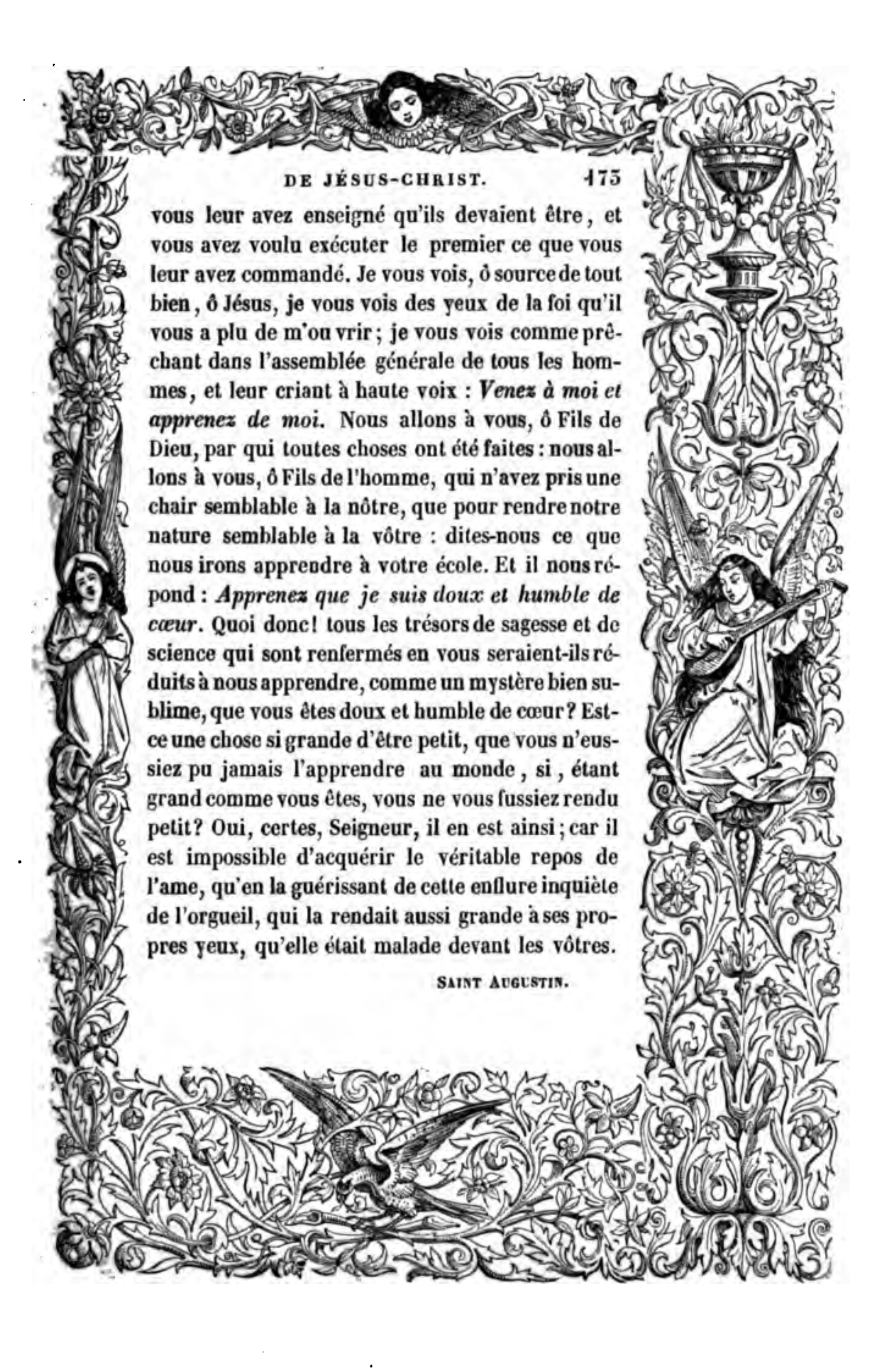
Et quand cela arrivera, pensez encore que cette lumière peut revenir, et que je ne vous l'ai retirée pour un temps qu'en vue de ma gloire, et pour exciter votre vigilance.

5. Souvent une telle épreuve vous est plus utile, que si tout vous succédait constamment selon vos désirs.

Car, pour juger du mérite, il ne faut pas examiner si quelqu'un a beaucoup de visions ou de consolations, ou s'il est habile dans l'Écriture sainte, ou s'il est élevé en dignité; mais s'il est affermi dans la véritable humilité, et rempli de la charité divine; s'il cherche toujours l'honneur de Dieu purement et sans réserve; s'il est bien convaincu de son néant, s'il a pour lui-même un mépris sincère, et s'il se réjouit plus d'être méprisé des autres et humilié par eux, que d'en être honoré.

RÉFLEXION.

APPRENEZ *de moi que je suis doux et humble de cœur*. O doctrine salutaire! ô souverain Docteur aussi bien que souverain Seigneur des hommes! Ils ont tous puisé la mort dans le breuvage empoisonné de l'orgueil, qu'ils ont tous goûté. Pour les en retirer, vous avez voulu être vous-même ce que



vous leur avez enseigné qu'ils devaient être, et vous avez voulu exécuter le premier ce que vous leur avez commandé. Je vous vois, ô source de tout bien, ô Jésus, je vous vois des yeux de la foi qu'il vous a plu de m'ouvrir; je vous vois comme prêchant dans l'assemblée générale de tous les hommes, et leur criant à haute voix : *Venez à moi et apprenez de moi.* Nous allons à vous, ô Fils de Dieu, par qui toutes choses ont été faites : nous allons à vous, ô Fils de l'homme, qui n'avez pris une chair semblable à la nôtre, que pour rendre notre nature semblable à la vôtre : dites-nous ce que nous irons apprendre à votre école. Et il nous répond : *Apprenez que je suis doux et humble de cœur.* Quoi donc! tous les trésors de sagesse et de science qui sont renfermés en vous seraient-ils réduits à nous apprendre, comme un mystère bien sublime, que vous êtes doux et humble de cœur? Est-ce une chose si grande d'être petit, que vous n'eussiez pu jamais l'apprendre au monde, si, étant grand comme vous êtes, vous ne vous fussiez rendu petit? Oui, certes, Seigneur, il en est ainsi; car il est impossible d'acquérir le véritable repos de l'ame, qu'en la guérissant de cette enflure inquiète de l'orgueil, qui la rendait aussi grande à ses propres yeux, qu'elle était malade devant les vôtres.

SAINT AUGUSTIN.



CHAPITRE VIII.

DU PEU D'ESTIME DE SOI-MÊME EN LA PRÉSENCE DE DIEU.

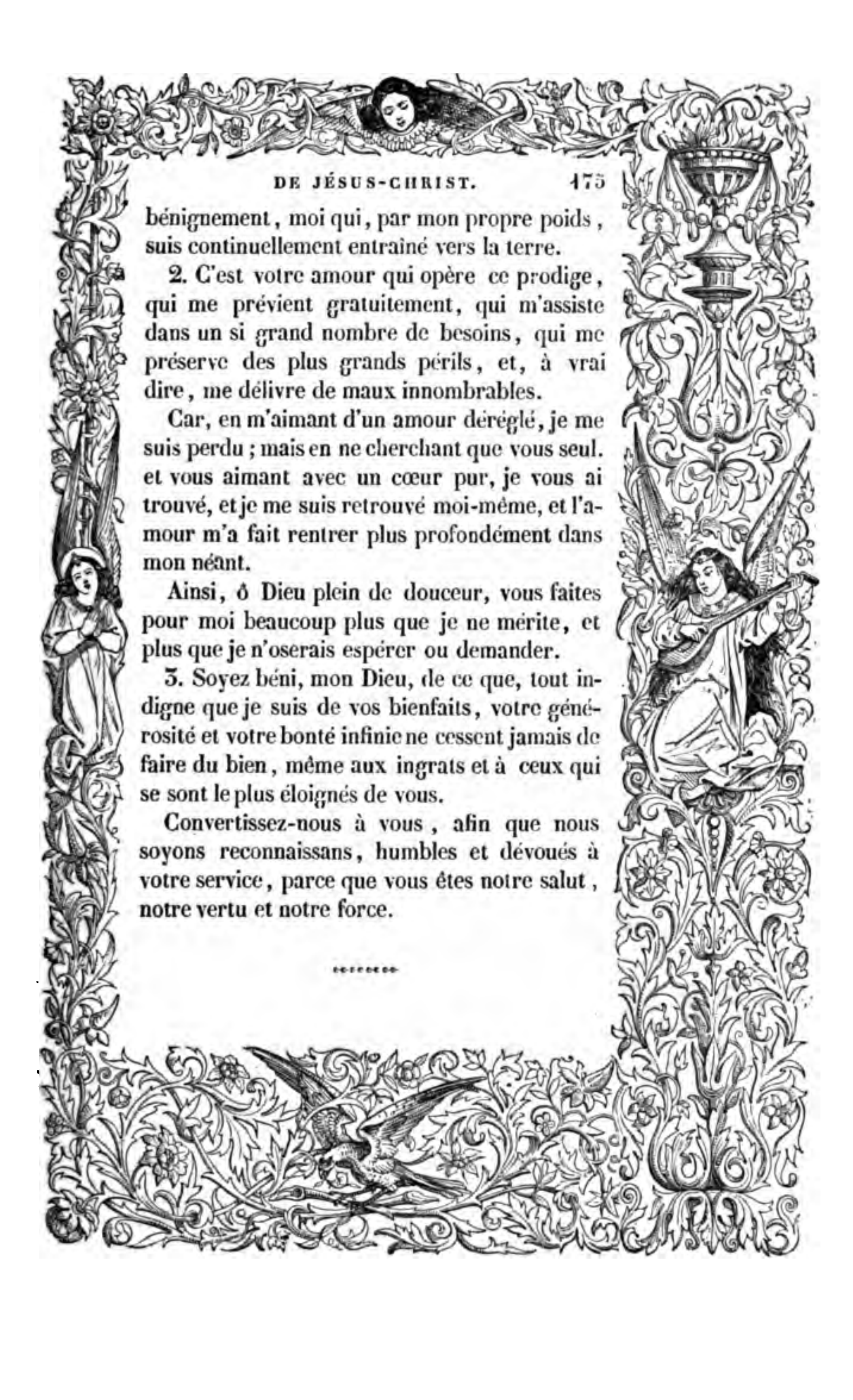
Je *parlerai à mon Seigneur, quoique je ne sois que poussière et cendre.* (Gen., 18, 27.) Si je me crois quelque chose de plus, voilà que vous vous élevez contre moi : et mes iniquités rendent un témoignage vrai, et que je ne puis contredire.

Mais si je m'abaisse, si je m'anéantis, si je me dépouille de toute estime pour moi-même, et que je rentre dans la poussière dont je suis formé, votre grace me sera propice, et votre lumière sera près de mon cœur ; et toute estime de moi-même, quelque petite qu'elle soit, sera submergée dans l'abîme de mon néant, et périra pour jamais.

Là, vous me montrez à moi-même ce que je suis, ce que j'ai été, jusqu'où je suis descendu : car je ne suis rien, et je ne le savais pas.

Si je suis abandonné à moi-même, je ne suis plus que néant et infirmité ; mais si tout à coup vous jetez un regard sur moi, à l'instant je deviens fort, et je suis rempli d'une joie nouvelle.

Et c'est une grande merveille que je sois si soudainement relevé, et embrassé par vous si



bénignement, moi qui, par mon propre poids, suis continuellement entraîné vers la terre.

2. C'est votre amour qui opère ce prodige, qui me prévient gratuitement, qui m'assiste dans un si grand nombre de besoins, qui me préserve des plus grands périls, et, à vrai dire, me délivre de maux innombrables.

Car, en m'aimant d'un amour déréglé, je me suis perdu ; mais en ne cherchant que vous seul. et vous aimant avec un cœur pur, je vous ai trouvé, et je me suis retrouvé moi-même, et l'amour m'a fait rentrer plus profondément dans mon néant.

Ainsi, ô Dieu plein de douceur, vous faites pour moi beaucoup plus que je ne mérite, et plus que je n'oserais espérer ou demander.

3. Soyez béni, mon Dieu, de ce que, tout indigne que je suis de vos bienfaits, votre générosité et votre bonté infinie ne cessent jamais de faire du bien, même aux ingrats et à ceux qui se sont le plus éloignés de vous.

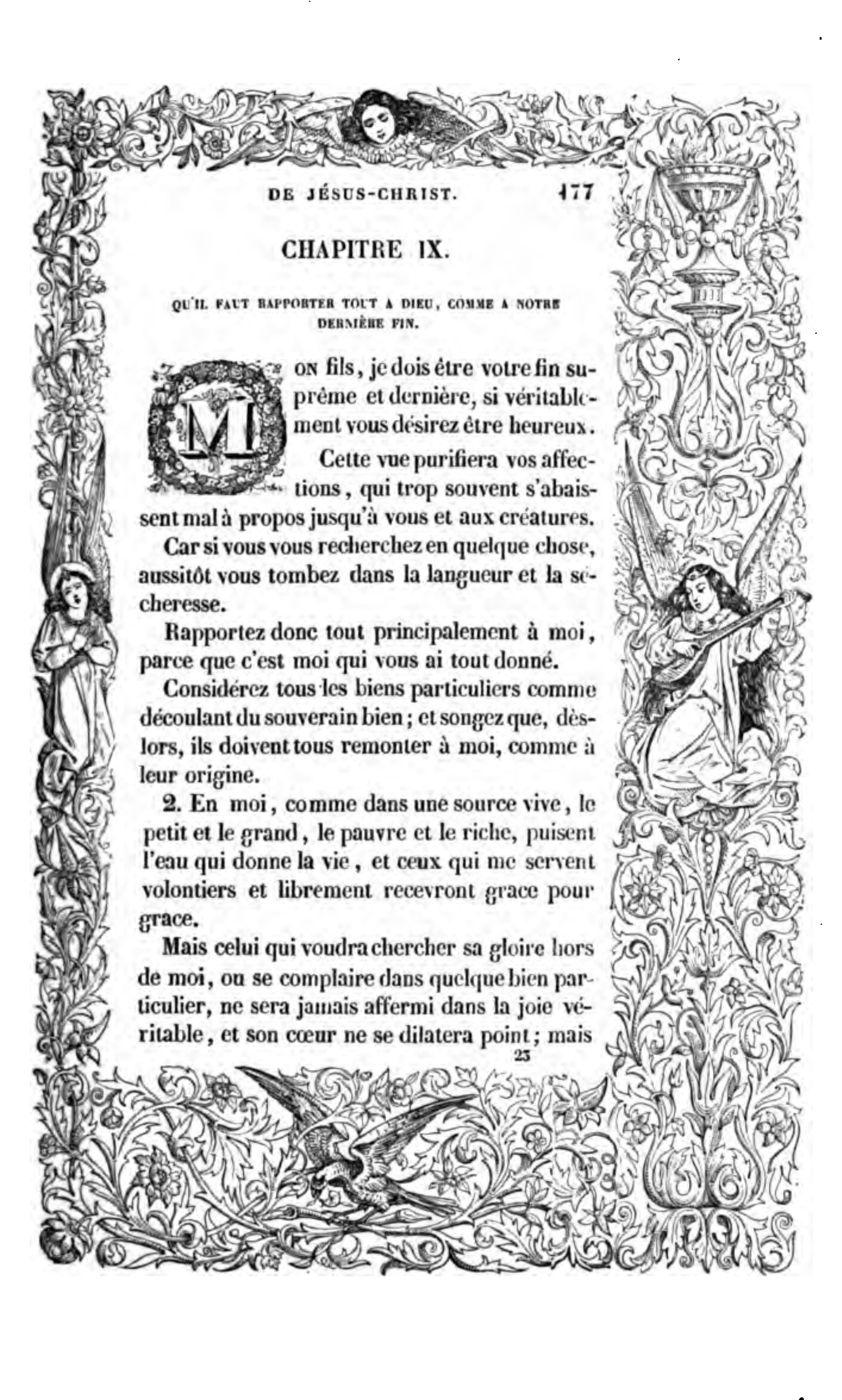
Convertissez-nous à vous, afin que nous soyons reconnaissans, humbles et dévoués à votre service, parce que vous êtes notre salut, notre vertu et notre force.



RÉFLEXION.

Pensez que vous n'avez rien en propre, rien de votre propre fonds. Vous êtes un homme à talens, l'on vante votre éloquence : dites-vous à vous-même que vous n'avez rien de plus que les autres ; dites-vous que plus vous avez reçu, plus vous devez être humble et modeste, en raison de ce que Dieu vous aurait accordé de plus qu'aux autres ; car il vous sera demandé un compte plus rigoureux. Vos talens mêmes, sans l'humilité, n'en deviennent que plus funestes à vous et aux autres. Vous en tirez vanité : Est-ce, dites-vous, quelque chose de si difficile d'instruire par des paroles ? Il l'est beaucoup plus d'instruire par sa vie. C'est là la véritable éloquence. Vous prêchez doctement qu'il faut être humble ; les paroles ne s'impriment pas dans les ames comme les œuvres. Si votre vie n'est pas bonne, bien loin de profiter à ceux qui vous écoutent, vous leur nuirez davantage, parce que je suis en droit de vous répondre qu'apparemment ce que vous nous proposez est inexécutable. Je me dis : Si cet homme qui parle si bien ne fait pas ce qu'il dit, je suis bien plus pardonnable de n'en rien faire, moi qui ne parle pas. *De quel droit publies-tu mes sévères ordonnances?* vous dira le Seigneur : ce que tu prêches en paroles, tu le combats par tes œuvres !

Saint Jean Chrysostôme.



CHAPITRE IX.

QU'IL FAUT RAPPORTER TOUT A DIEU, COMME A NOTRE DERNIÈRE FIN.

MON fils, je dois être votre fin suprême et dernière, si véritablement vous désirez être heureux.

Cette vue purifiera vos affections, qui trop souvent s'abaissent mal à propos jusqu'à vous et aux créatures.

Car si vous vous recherchez en quelque chose, aussitôt vous tombez dans la langueur et la sécheresse.

Rapportez donc tout principalement à moi, parce que c'est moi qui vous ai tout donné.

Considérez tous les biens particuliers comme découlant du souverain bien; et songez que, dès-lors, ils doivent tous remonter à moi, comme à leur origine.

2. En moi, comme dans une source vive, le petit et le grand, le pauvre et le riche, puisent l'eau qui donne la vie, et ceux qui me servent volontiers et librement recevront grace pour grace.

Mais celui qui voudra chercher sa gloire hors de moi, ou se complaire dans quelque bien particulier, ne sera jamais affermi dans la joie véritable, et son cœur ne se dilatera point; mais



il se trouvera embarrassé et oppressé en mille manières.

Gardez-vous donc de rien vous approprier du bien qui est en vous, ou d'attribuer à aucun homme sa vertu; mais rendez tout à Dieu, sans qui l'homme n'a rien.

J'ai tout donné, je veux tout ravoir : et j'exige, avec une grande rigueur, les actions de graces qui me sont dues.

3. Ceci est la vérité qui dissipe la vanité de la gloire.

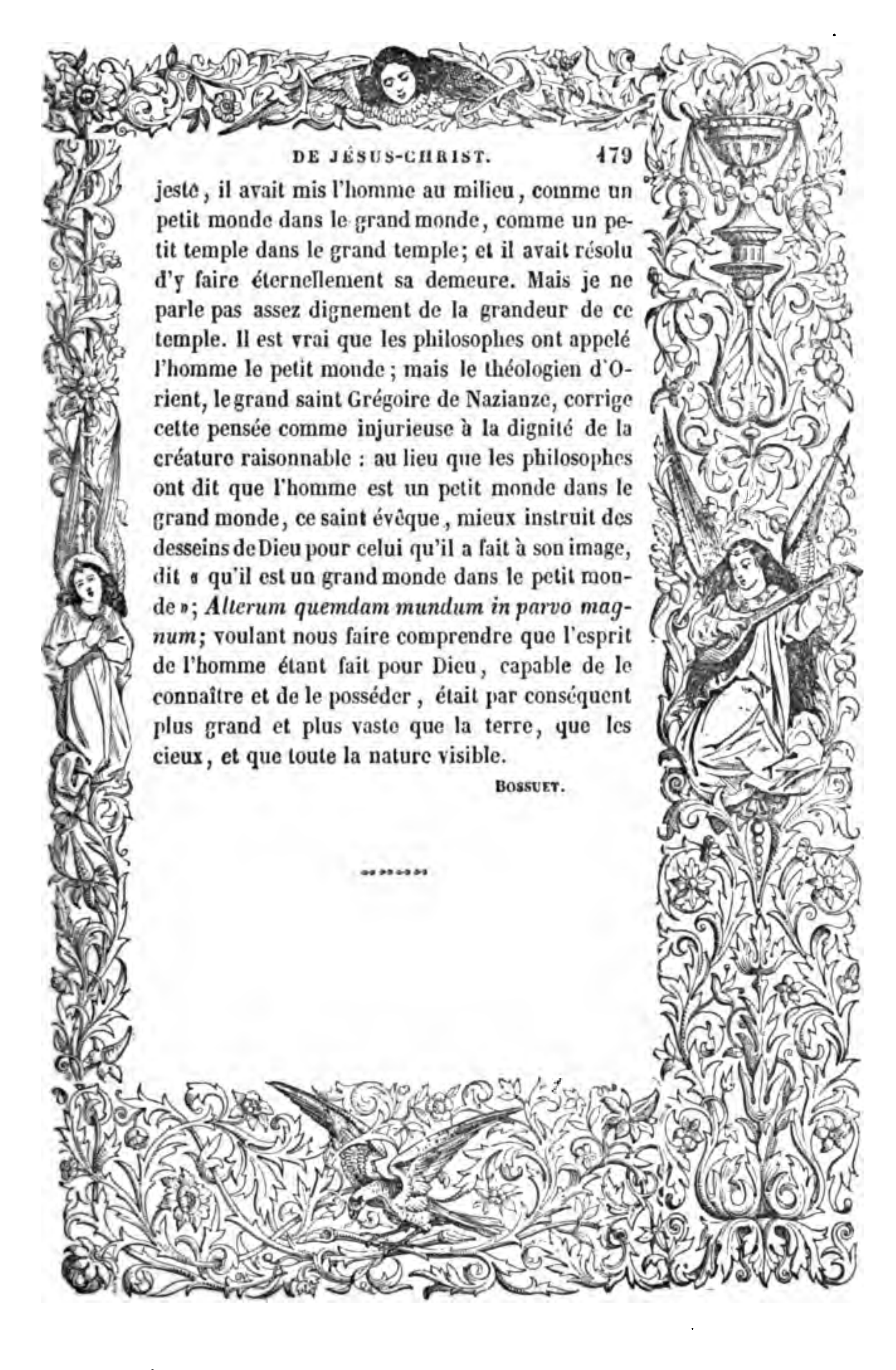
Et si la grace céleste et la vraie charité entrent en vous, il n'y aura ni envie, ni resserrement de cœur, ni de place pour l'amour-propre.

Car l'amour divin subjugue tout et dilate toutes les forces de l'ame.

Si vous êtes vraiment sage, vous ne vous réjouirez qu'en moi, vous n'espérerez qu'en moi, parce que *nul n'est bon que Dieu seul* (Luc., 18, 19), qui doit être loué par-dessus tout, et béni en toutes choses.

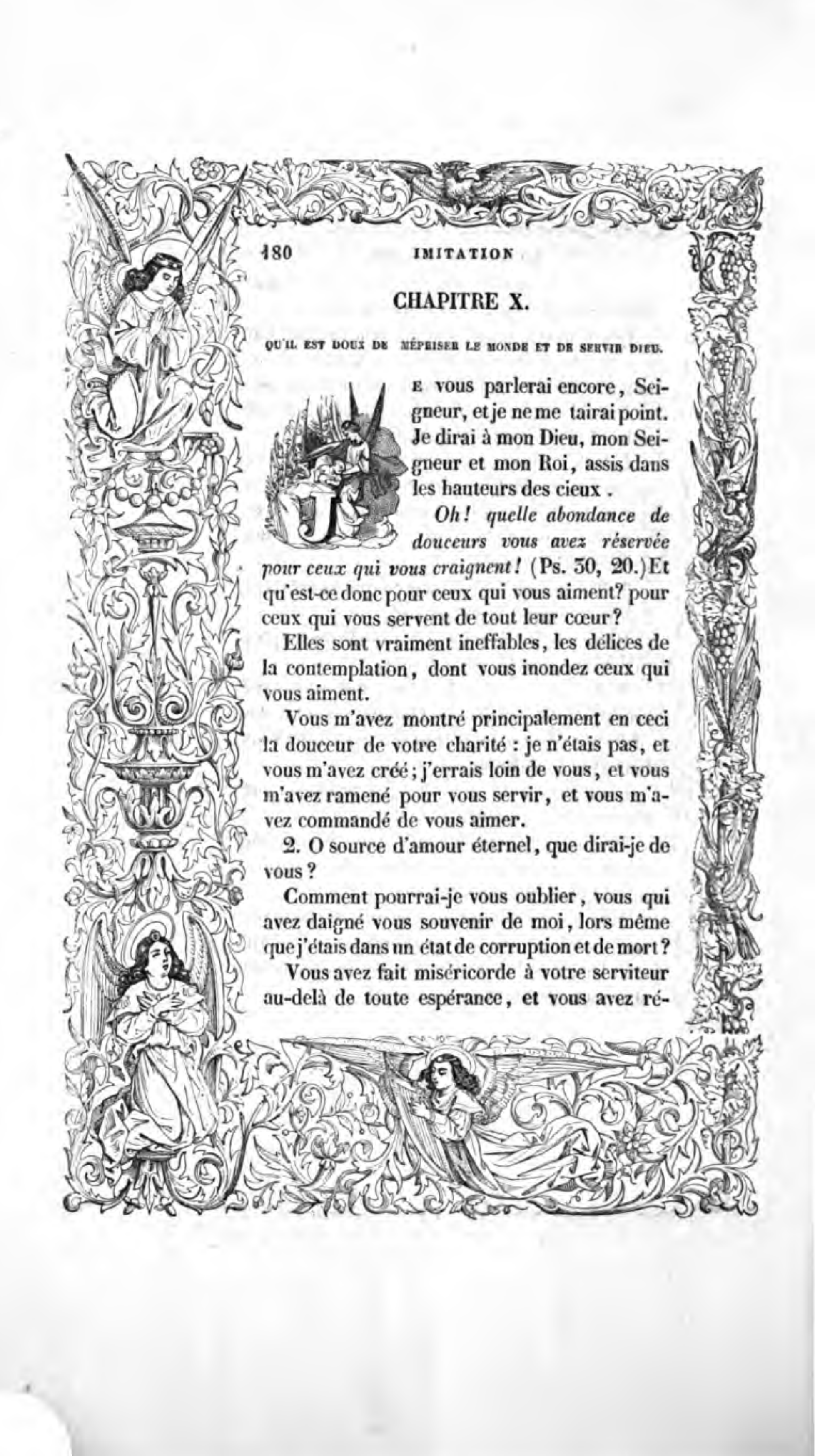
RÉFLEXION.

Si notre cœur a été un temple d'idoles, il n'avait pas été bâti dans ce dessein par son premier fondateur : Dieu, qui nous a construits de ses propres mains, l'avait formé pour lui-même; car ayant bâti l'univers pour être le temple de sa Ma-



jeste, il avait mis l'homme au milieu, comme un petit monde dans le grand monde, comme un petit temple dans le grand temple; et il avait résolu d'y faire éternellement sa demeure. Mais je ne parle pas assez dignement de la grandeur de ce temple. Il est vrai que les philosophes ont appelé l'homme le petit monde; mais le théologien d'Orient, le grand saint Grégoire de Nazianze, corrige cette pensée comme injurieuse à la dignité de la créature raisonnable : au lieu que les philosophes ont dit que l'homme est un petit monde dans le grand monde, ce saint évêque, mieux instruit des desseins de Dieu pour celui qu'il a fait à son image, dit « qu'il est un grand monde dans le petit monde »; *Alterum quemdam mundum in parvo magnum;* voulant nous faire comprendre que l'esprit de l'homme étant fait pour Dieu, capable de le connaître et de le posséder, était par conséquent plus grand et plus vaste que la terre, que les cieux, et que toute la nature visible.

BOSSUET.



CHAPITRE X.

QU'IL EST DOUX DE MÉPRISER LE MONDE ET DE SERVIR DIEU.

Je vous parlerai encore, Seigneur, et je ne me tairai point. Je dirai à mon Dieu, mon Seigneur et mon Roi, assis dans les hauteurs des cieux.

Oh! quelle abondance de douceurs vous avez réservée pour ceux qui vous craignent! (Ps. 30, 20.) Et qu'est-ce donc pour ceux qui vous aiment? pour ceux qui vous servent de tout leur cœur?

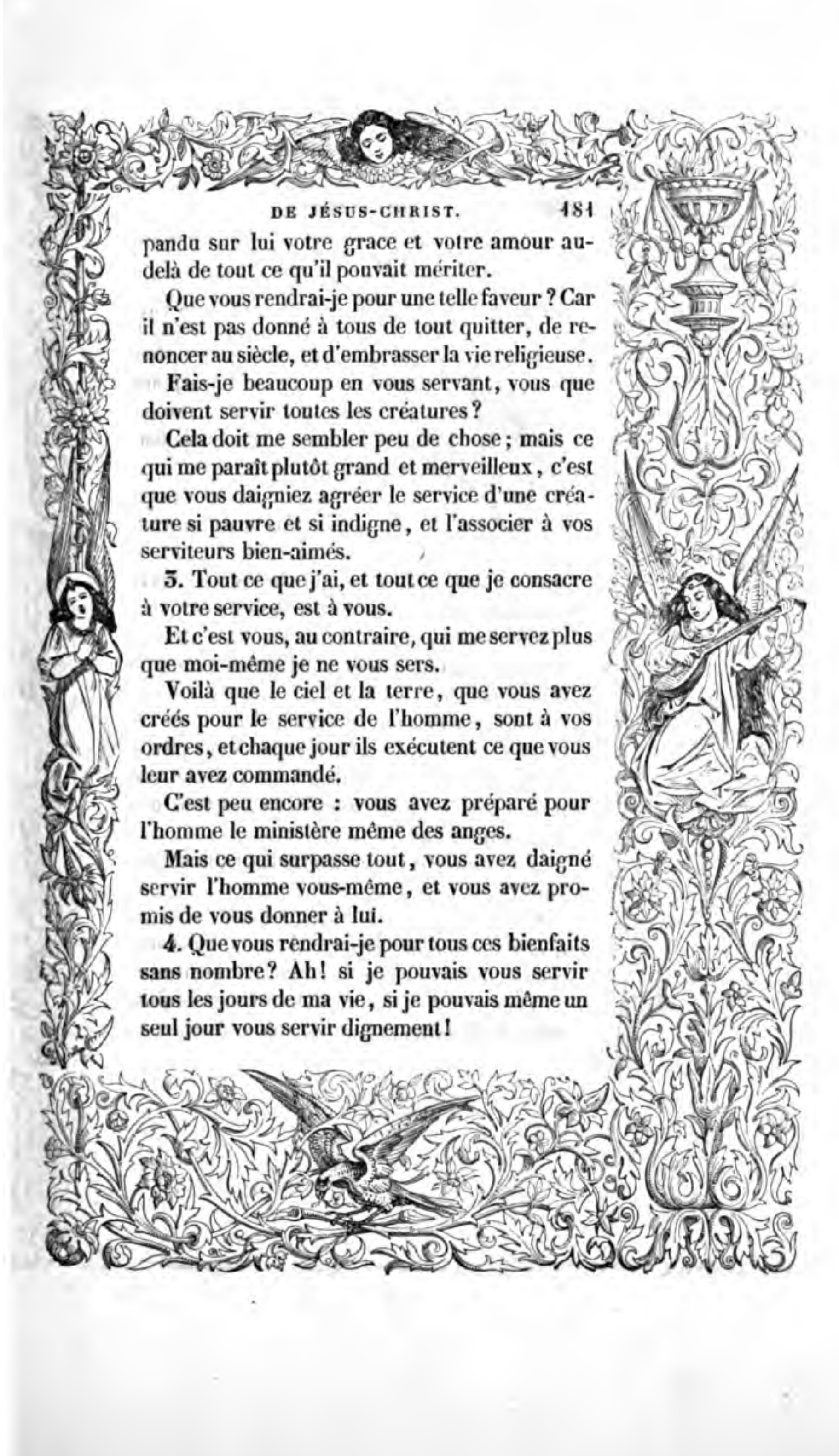
Elles sont vraiment ineffables, les délices de la contemplation, dont vous inondez ceux qui vous aiment.

Vous m'avez montré principalement en ceci la douceur de votre charité : je n'étais pas, et vous m'avez créé; j'errais loin de vous, et vous m'avez ramené pour vous servir, et vous m'avez commandé de vous aimer.

2. O source d'amour éternel, que dirai-je de vous?

Comment pourrai-je vous oublier, vous qui avez daigné vous souvenir de moi, lors même que j'étais dans un état de corruption et de mort?

Vous avez fait miséricorde à votre serviteur au-delà de toute espérance, et vous avez ré-



pandu sur lui votre grace et votre amour au-delà de tout ce qu'il pouvait mériter.

Que vous rendrai-je pour une telle faveur ? Car il n'est pas donné à tous de tout quitter, de renoncer au siècle, et d'embrasser la vie religieuse.

Fais-je beaucoup en vous servant, vous que doivent servir toutes les créatures ?

Cela doit me sembler peu de chose ; mais ce qui me paraît plutôt grand et merveilleux, c'est que vous daigniez agréer le service d'une créature si pauvre et si indigne, et l'associer à vos serviteurs bien-aimés.

3. Tout ce que j'ai, et tout ce que je consacre à votre service, est à vous.

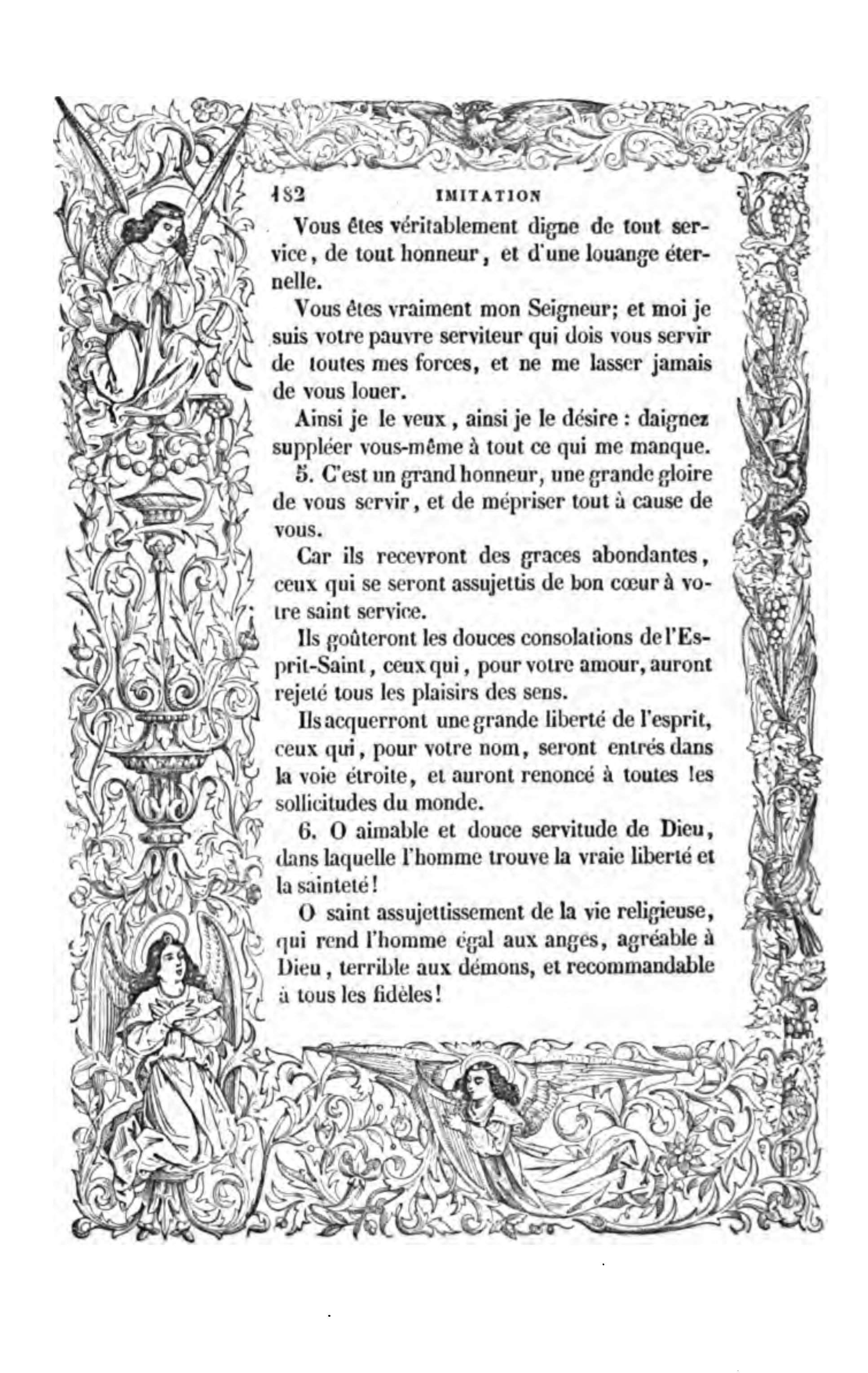
Et c'est vous, au contraire, qui me servez plus que moi-même je ne vous sers.

Voilà que le ciel et la terre, que vous avez créés pour le service de l'homme, sont à vos ordres, et chaque jour ils exécutent ce que vous leur avez commandé.

C'est peu encore : vous avez préparé pour l'homme le ministère même des anges.

Mais ce qui surpasse tout, vous avez daigné servir l'homme vous-même, et vous avez promis de vous donner à lui.

4. Que vous rendrai-je pour tous ces bienfaits sans nombre? Ah! si je pouvais vous servir tous les jours de ma vie, si je pouvais même un seul jour vous servir dignement!



Vous êtes véritablement digne de tout service, de tout honneur, et d'une louange éternelle.

Vous êtes vraiment mon Seigneur; et moi je suis votre pauvre serviteur qui dois vous servir de toutes mes forces, et ne me lasser jamais de vous louer.

Ainsi je le veux, ainsi je le désire : daignez suppléer vous-même à tout ce qui me manque.

5. C'est un grand honneur, une grande gloire de vous servir, et de mépriser tout à cause de vous.

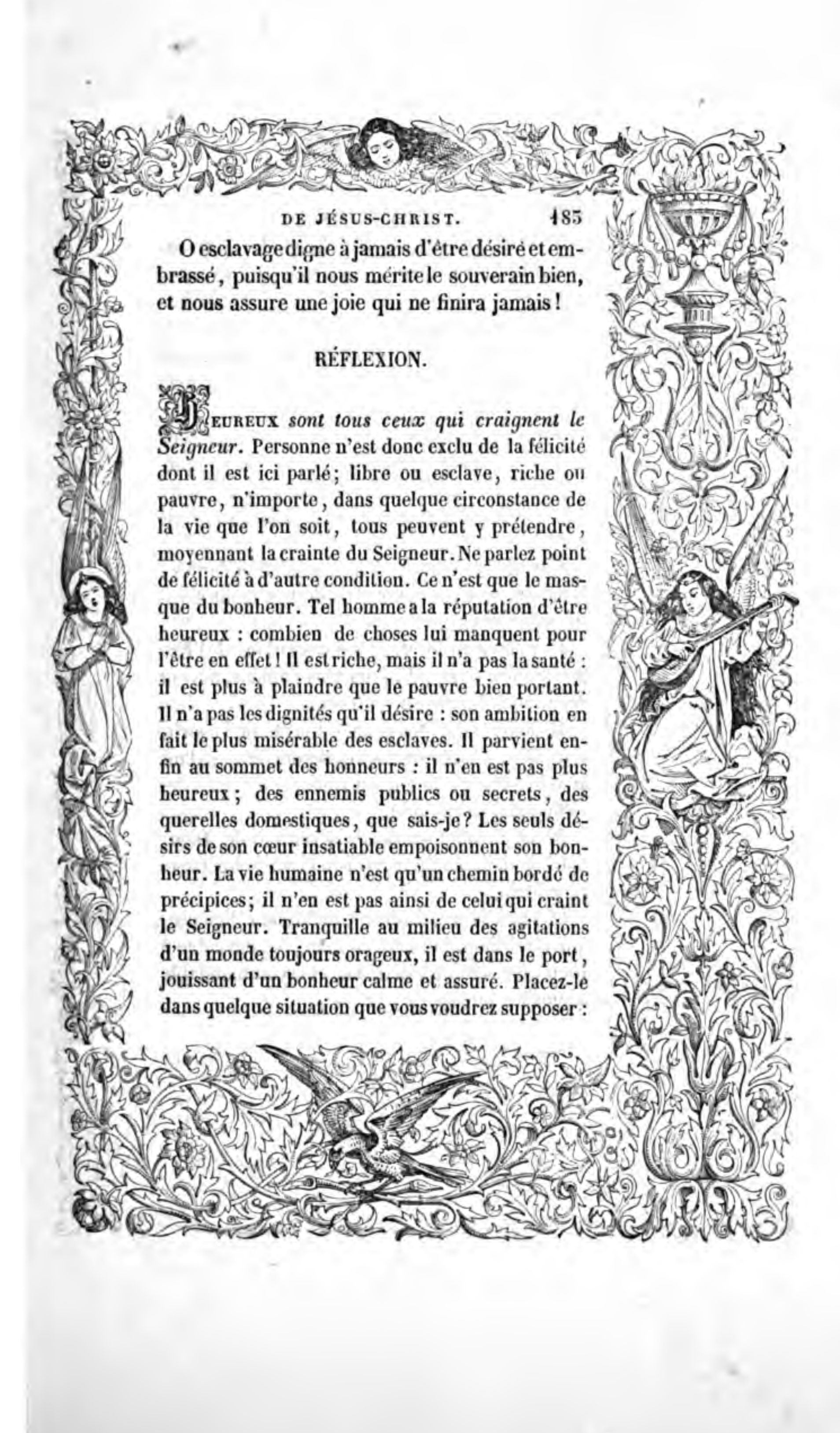
Car ils recevront des graces abondantes, ceux qui se seront assujettis de bon cœur à votre saint service.

Ils goûteront les douces consolations de l'Esprit-Saint, ceux qui, pour votre amour, auront rejeté tous les plaisirs des sens.

Ils acquerront une grande liberté de l'esprit, ceux qui, pour votre nom, seront entrés dans la voie étroite, et auront renoncé à toutes les sollicitudes du monde.

6. O aimable et douce servitude de Dieu, dans laquelle l'homme trouve la vraie liberté et la sainteté!

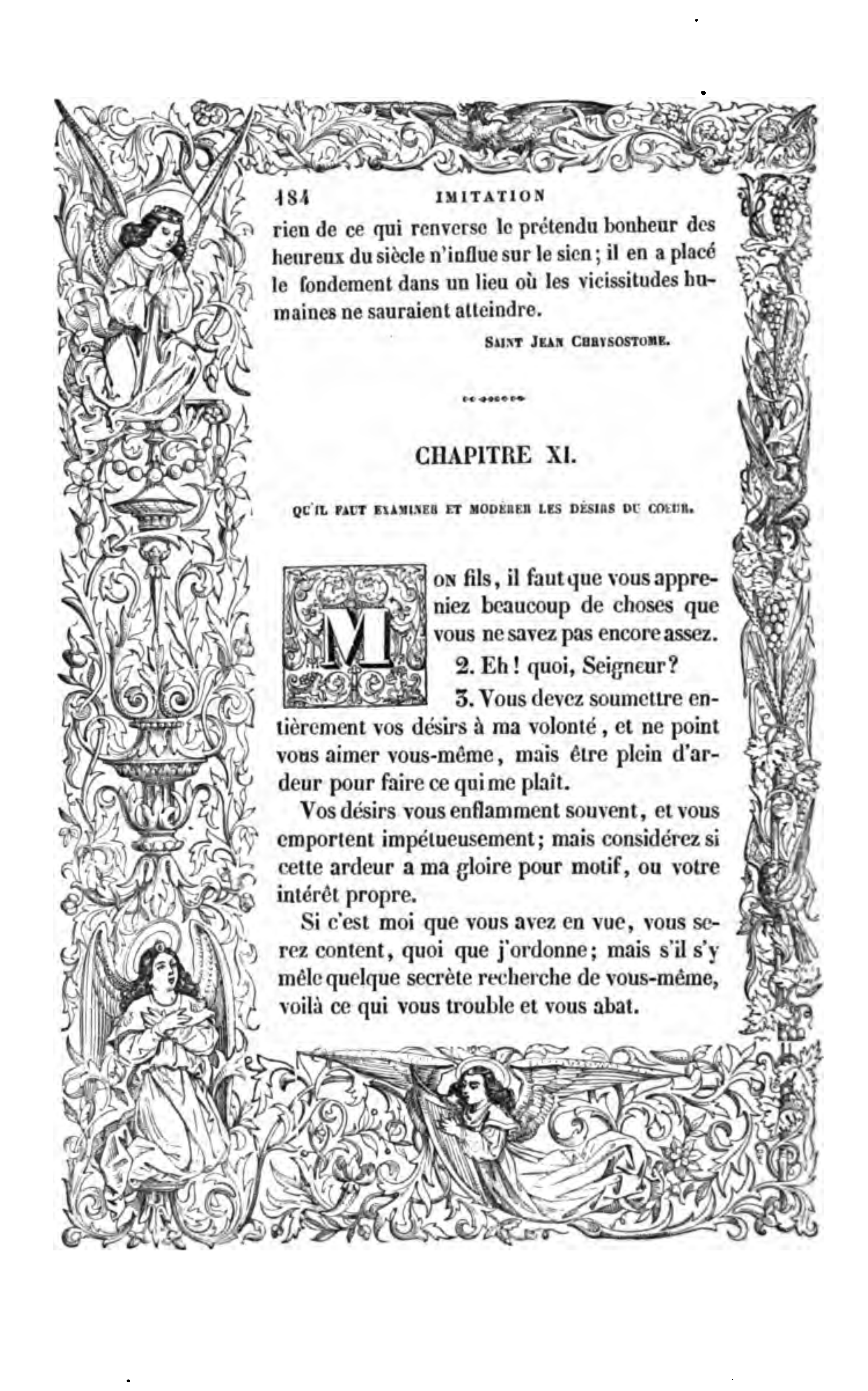
O saint assujettissement de la vie religieuse, qui rend l'homme égal aux anges, agréable à Dieu, terrible aux démons, et recommandable à tous les fidèles!



O esclavage digne à jamais d'être désiré et embrassé, puisqu'il nous mérite le souverain bien, et nous assure une joie qui ne finira jamais!

RÉFLEXION.

Heureux *sont tous ceux qui craignent le Seigneur.* Personne n'est donc exclu de la félicité dont il est ici parlé; libre ou esclave, riche ou pauvre, n'importe, dans quelque circonstance de la vie que l'on soit, tous peuvent y prétendre, moyennant la crainte du Seigneur. Ne parlez point de félicité à d'autre condition. Ce n'est que le masque du bonheur. Tel homme a la réputation d'être heureux : combien de choses lui manquent pour l'être en effet ! Il est riche, mais il n'a pas la santé : il est plus à plaindre que le pauvre bien portant. Il n'a pas les dignités qu'il désire : son ambition en fait le plus misérable des esclaves. Il parvient enfin au sommet des honneurs : il n'en est pas plus heureux; des ennemis publics ou secrets, des querelles domestiques, que sais-je? Les seuls désirs de son cœur insatiable empoisonnent son bonheur. La vie humaine n'est qu'un chemin bordé de précipices; il n'en est pas ainsi de celui qui craint le Seigneur. Tranquille au milieu des agitations d'un monde toujours orageux, il est dans le port, jouissant d'un bonheur calme et assuré. Placez-le dans quelque situation que vous voudrez supposer :



rien de ce qui renverse le prétendu bonheur des heureux du siècle n'influe sur le sien; il en a placé le fondement dans un lieu où les vicissitudes humaines ne sauraient atteindre.

SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

CHAPITRE XI.

QU'IL FAUT EXAMINER ET MODÉRER LES DÉSIRS DU COEUR.

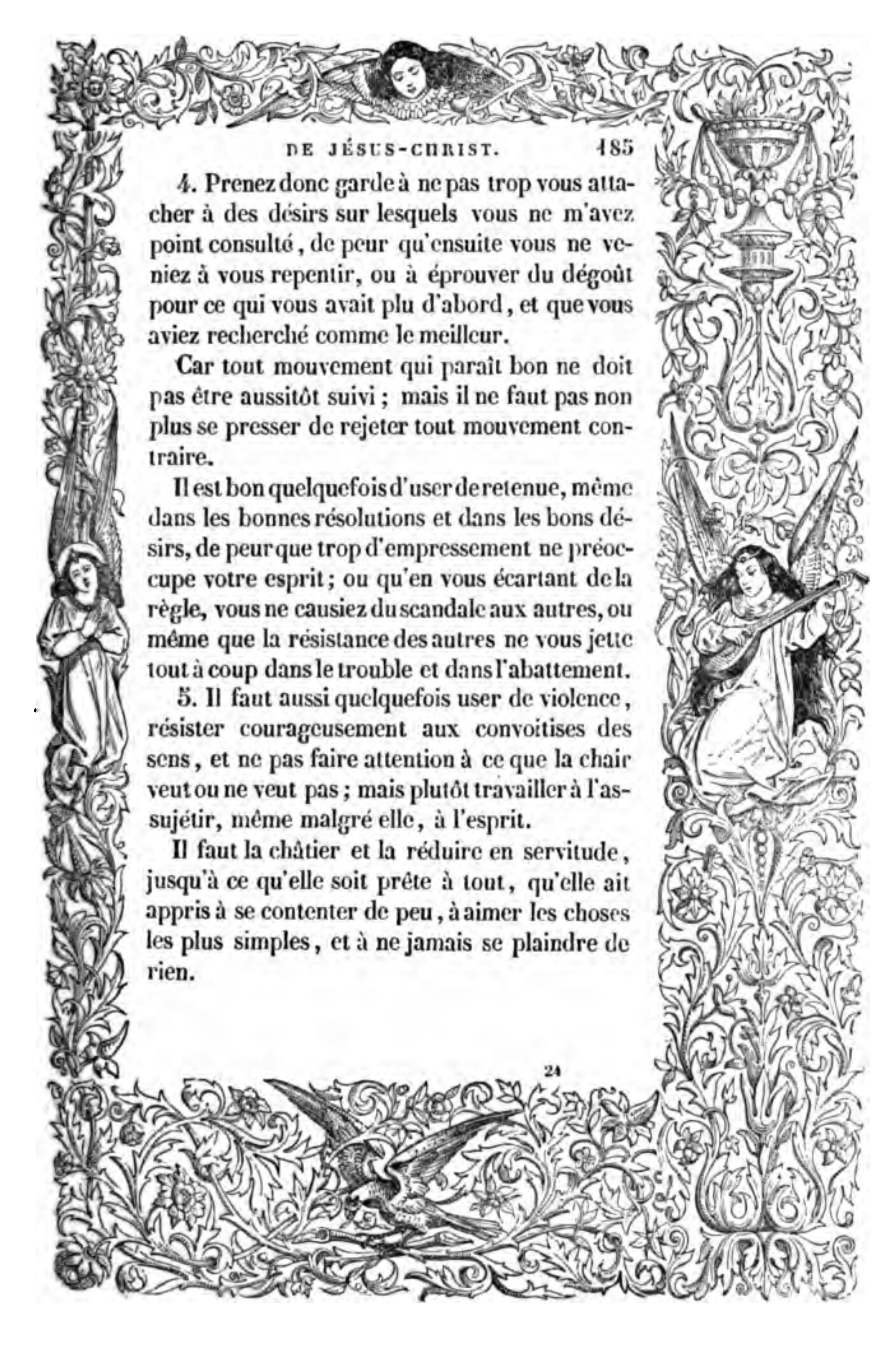
MON fils, il faut que vous appreniez beaucoup de choses que vous ne savez pas encore assez.

2. Eh! quoi, Seigneur?

3. Vous devez soumettre entièrement vos désirs à ma volonté, et ne point vous aimer vous-même, mais être plein d'ardeur pour faire ce qui me plaît.

Vos désirs vous enflamment souvent, et vous emportent impétueusement; mais considérez si cette ardeur a ma gloire pour motif, ou votre intérêt propre.

Si c'est moi que vous avez en vue, vous serez content, quoi que j'ordonne; mais s'il s'y mêle quelque secrète recherche de vous-même, voilà ce qui vous trouble et vous abat.



4. Prenez donc garde à ne pas trop vous attacher à des désirs sur lesquels vous ne m'avez point consulté, de peur qu'ensuite vous ne veniez à vous repentir, ou à éprouver du dégoût pour ce qui vous avait plu d'abord, et que vous aviez recherché comme le meilleur.

Car tout mouvement qui paraît bon ne doit pas être aussitôt suivi ; mais il ne faut pas non plus se presser de rejeter tout mouvement contraire.

Il est bon quelquefois d'user de retenue, même dans les bonnes résolutions et dans les bons désirs, de peur que trop d'empressement ne préoccupe votre esprit ; ou qu'en vous écartant de la règle, vous ne causiez du scandale aux autres, ou même que la résistance des autres ne vous jette tout à coup dans le trouble et dans l'abattement.

5. Il faut aussi quelquefois user de violence, résister courageusement aux convoitises des sens, et ne pas faire attention à ce que la chair veut ou ne veut pas ; mais plutôt travailler à l'assujétir, même malgré elle, à l'esprit.

Il faut la châtier et la réduire en servitude, jusqu'à ce qu'elle soit prête à tout, qu'elle ait appris à se contenter de peu, à aimer les choses les plus simples, et à ne jamais se plaindre de rien.



RÉFLEXION.

Il faut imiter la foi d'Abraham, et aller toujours sans savoir où. On ne s'égare que pour se proposer un but de son propre choix. Quiconque ne veut rien que la seule volonté de Dieu, la trouve partout, de quelque côté que la Providence le tourne, et par conséquent il ne s'égare jamais. Le véritable abandon n'ayant aucun chemin propre, ni dessein de se contenter, va toujours droit comme il plait a Dieu. La voie droite est de se renoncer, afin que Dieu seul soit tout, et que nous ne soyons rien. J'espère que celui qui nourrit les petits oiseaux aura soin de vous. Heureux celui qui, comme Jésus-Christ, n'a pas de quoi reposer sa tête! Quand on s'est livré à la pauvreté intérieure même, doit-on craindre l'extérieure? Soyez fidèle à Dieu, et Dieu le sera à ses promesses. Faites honneur à la religion qui est si méprisée, et elle vous le rendra avec usure.

FÉNELON.



CHAPITRE XII.

QU'IL FAUT S'EXERCER A LA PATIENCE, ET LUTTER CONTRE SES PASSIONS.

SEIGNEUR mon Dieu, la patience, je le vois, m'est extrêmement nécessaire; car il arrive en cette vie bien des contrariétés.

En effet, quelques mesures que je prenne pour avoir la paix, ma vie ne peut être sans guerre et sans douleur.

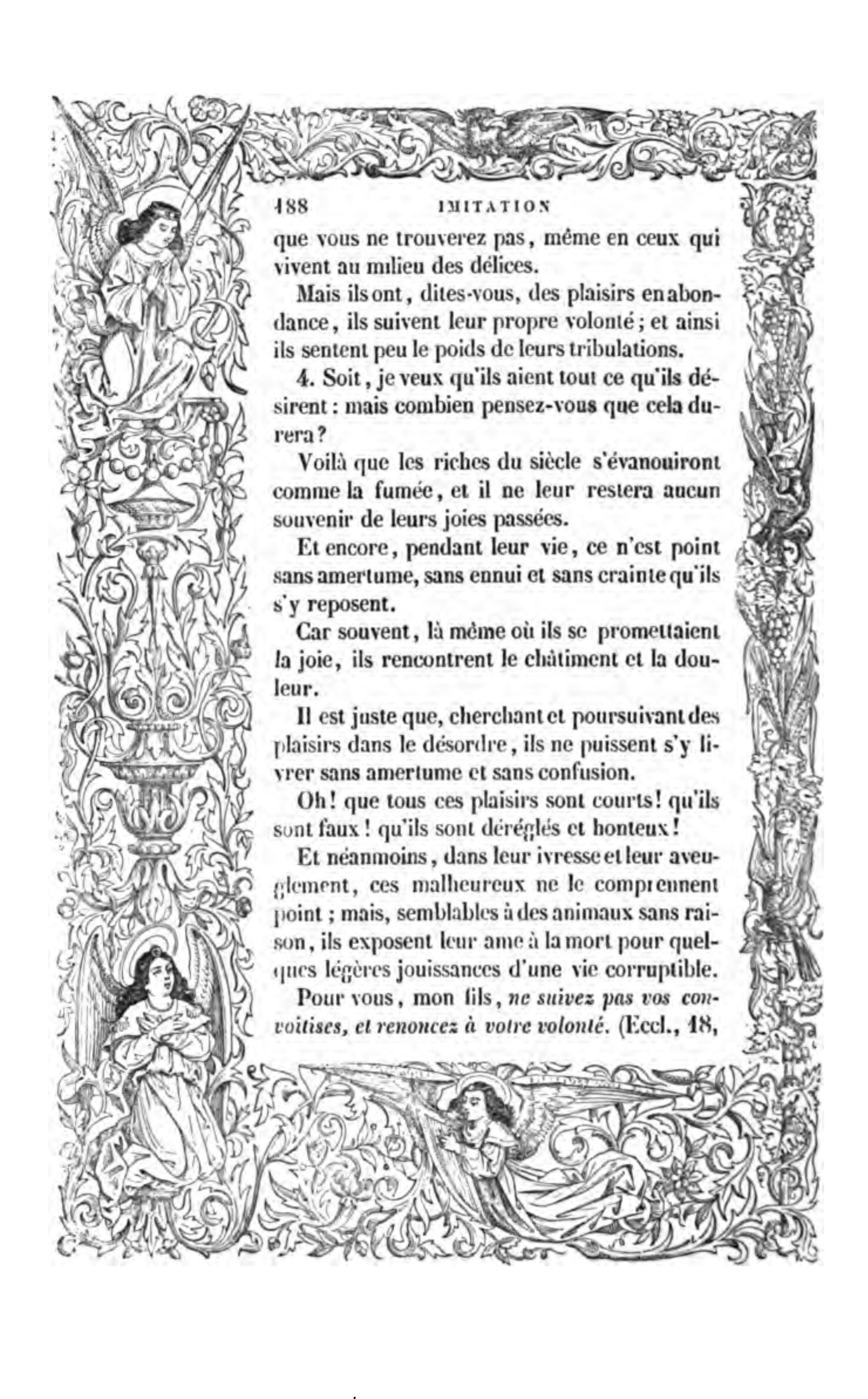
2. Il en est ainsi, mon fils; mais je ne veux pas que vous cherchiez une paix telle, que vous n'ayez ni tentations à vaincre, ni contrariétés à souffrir; pensez plutôt avoir trouvé la paix, alors que vous aurez été exercé par diverses tribulations, et éprouvé par beaucoup de traverses.

Si vous dites que vous ne pouvez supporter beaucoup de peine, comment supporterez-vous le feu du purgatoire?

De deux maux, il faut toujours choisir le moindre.

Afin donc de pouvoir éviter les supplices éternels, efforcez-vous d'endurer pour Dieu, avec patience, les maux présens.

3. Pensez-vous que les hommes du siècle n'aient rien ou presque rien à souffrir? C'est ce



que vous ne trouverez pas, même en ceux qui vivent au milieu des délices.

Mais ils ont, dites-vous, des plaisirs en abondance, ils suivent leur propre volonté; et ainsi ils sentent peu le poids de leurs tribulations.

4. Soit, je veux qu'ils aient tout ce qu'ils désirent: mais combien pensez-vous que cela durera?

Voilà que les riches du siècle s'évanouiront comme la fumée, et il ne leur restera aucun souvenir de leurs joies passées.

Et encore, pendant leur vie, ce n'est point sans amertume, sans ennui et sans crainte qu'ils s'y reposent.

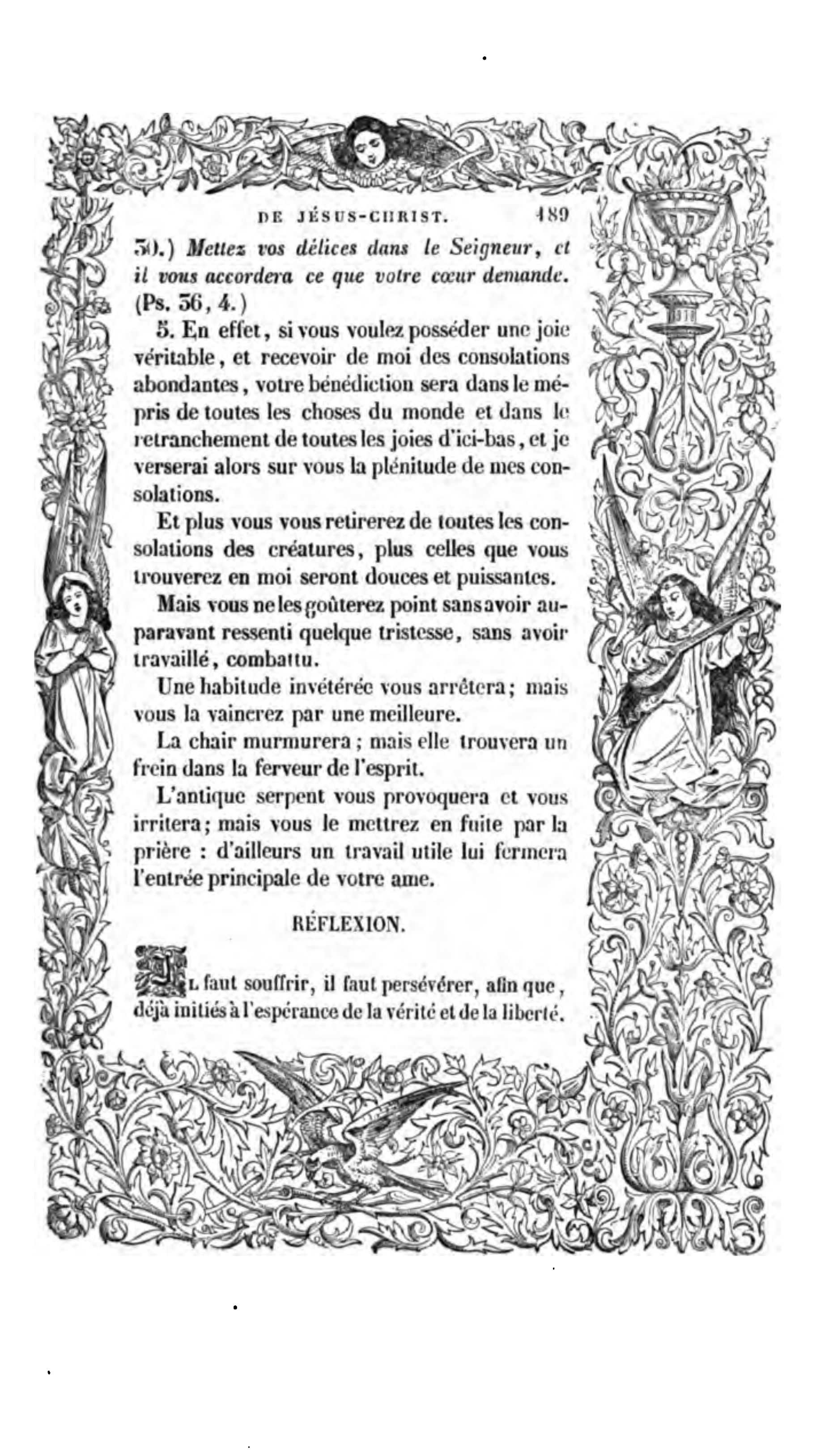
Car souvent, là même où ils se promettaient la joie, ils rencontrent le châtiment et la douleur.

Il est juste que, cherchant et poursuivant des plaisirs dans le désordre, ils ne puissent s'y livrer sans amertume et sans confusion.

Oh! que tous ces plaisirs sont courts! qu'ils sont faux! qu'ils sont déréglés et honteux!

Et néanmoins, dans leur ivresse et leur aveuglement, ces malheureux ne le comprennent point; mais, semblables à des animaux sans raison, ils exposent leur ame à la mort pour quelques légères jouissances d'une vie corruptible.

Pour vous, mon fils, *ne suivez pas vos convoitises, et renoncez à votre volonté.* (Eccl., 18,



30.) *Mettez vos délices dans le Seigneur, et il vous accordera ce que votre cœur demande.* (Ps. 36, 4.)

5. En effet, si vous voulez posséder une joie véritable, et recevoir de moi des consolations abondantes, votre bénédiction sera dans le mépris de toutes les choses du monde et dans le retranchement de toutes les joies d'ici-bas, et je verserai alors sur vous la plénitude de mes consolations.

Et plus vous vous retirerez de toutes les consolations des créatures, plus celles que vous trouverez en moi seront douces et puissantes.

Mais vous ne les goûterez point sans avoir auparavant ressenti quelque tristesse, sans avoir travaillé, combattu.

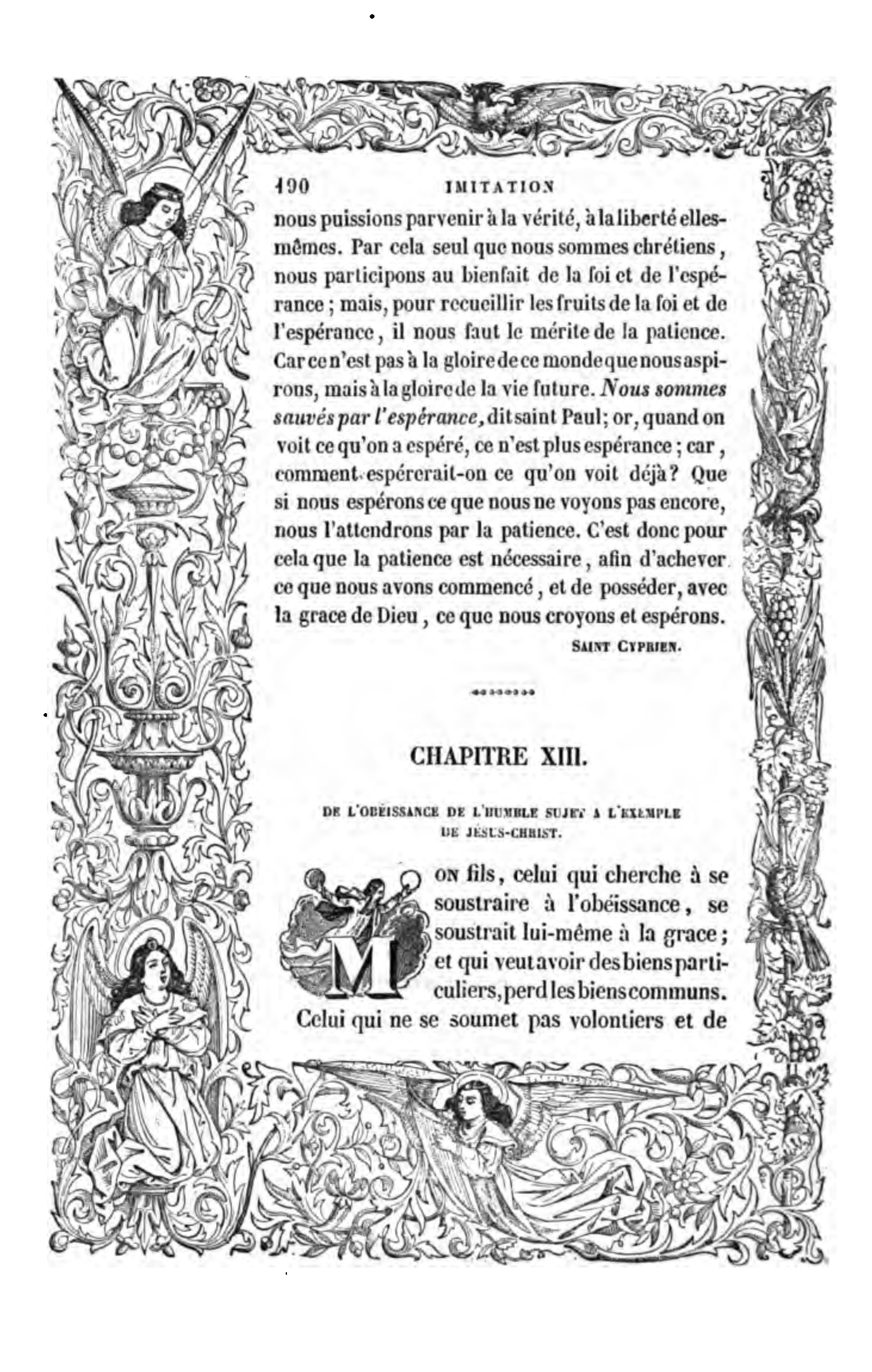
Une habitude invétérée vous arrêtera; mais vous la vaincrez par une meilleure.

La chair murmurera; mais elle trouvera un frein dans la ferveur de l'esprit.

L'antique serpent vous provoquera et vous irritera; mais vous le mettrez en fuite par la prière : d'ailleurs un travail utile lui fermera l'entrée principale de votre ame.

RÉFLEXION.

Il faut souffrir, il faut persévérer, afin que, déjà initiés à l'espérance de la vérité et de la liberté,



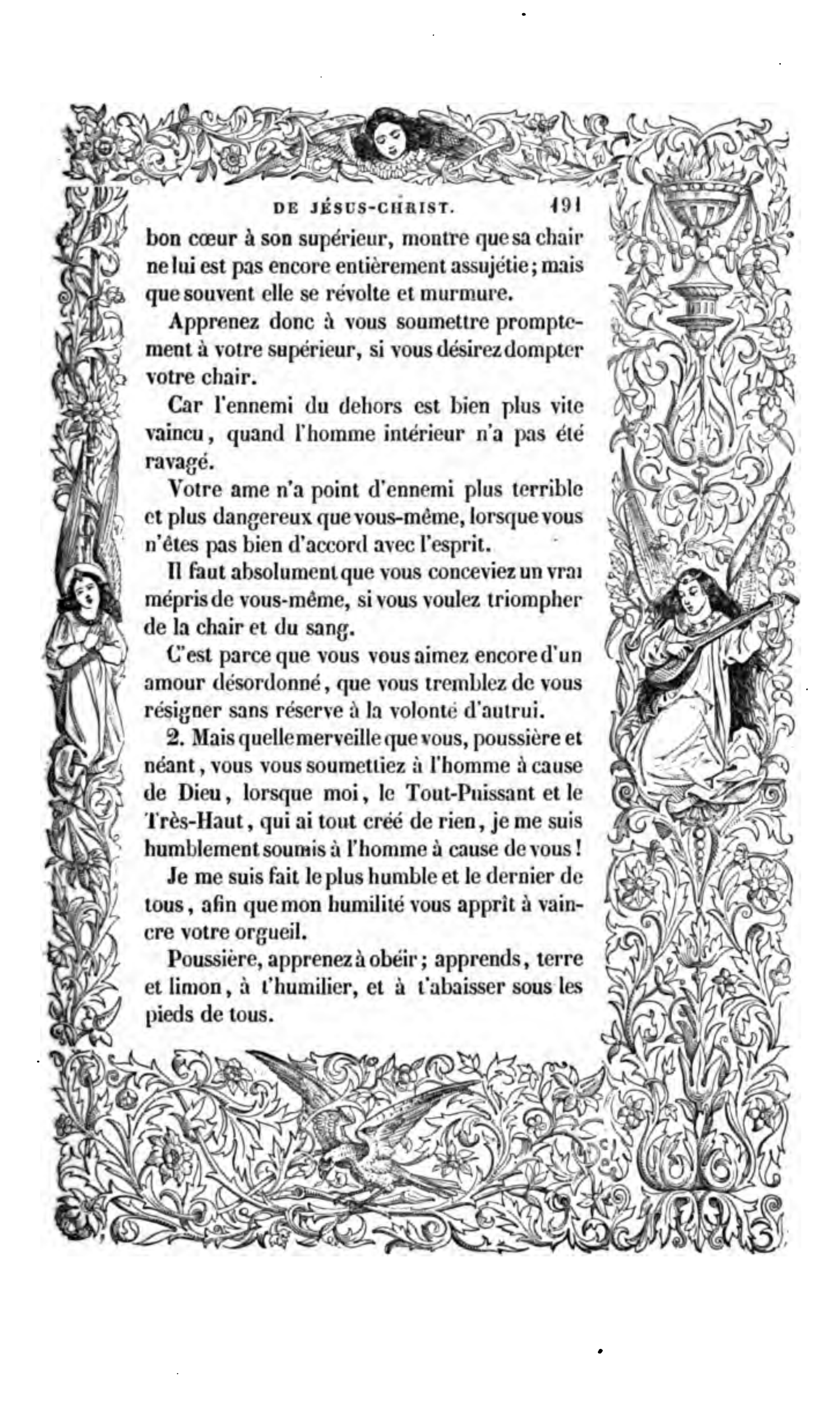
nous puissions parvenir à la vérité, à la liberté elles-mêmes. Par cela seul que nous sommes chrétiens, nous participons au bienfait de la foi et de l'espérance ; mais, pour recueillir les fruits de la foi et de l'espérance, il nous faut le mérite de la patience. Car ce n'est pas à la gloire de ce monde que nous aspirons, mais à la gloire de la vie future. *Nous sommes sauvés par l'espérance,* dit saint Paul; or, quand on voit ce qu'on a espéré, ce n'est plus espérance ; car, comment espérerait-on ce qu'on voit déjà? Que si nous espérons ce que nous ne voyons pas encore, nous l'attendrons par la patience. C'est donc pour cela que la patience est nécessaire, afin d'achever ce que nous avons commencé, et de posséder, avec la grace de Dieu, ce que nous croyons et espérons.

SAINT CYPRIEN.

CHAPITRE XIII.

DE L'OBÉISSANCE DE L'HUMBLE SUJET A L'EXEMPLE DE JÉSUS-CHRIST.

MON fils, celui qui cherche à se soustraire à l'obéissance, se soustrait lui-même à la grace; et qui veut avoir des biens particuliers, perd les biens communs. Celui qui ne se soumet pas volontiers et de



bon cœur à son supérieur, montre que sa chair ne lui est pas encore entièrement assujétie; mais que souvent elle se révolte et murmure.

Apprenez donc à vous soumettre promptement à votre supérieur, si vous désirez dompter votre chair.

Car l'ennemi du dehors est bien plus vite vaincu, quand l'homme intérieur n'a pas été ravagé.

Votre ame n'a point d'ennemi plus terrible et plus dangereux que vous-même, lorsque vous n'êtes pas bien d'accord avec l'esprit.

Il faut absolument que vous conceviez un vrai mépris de vous-même, si vous voulez triompher de la chair et du sang.

C'est parce que vous vous aimez encore d'un amour désordonné, que vous tremblez de vous résigner sans réserve à la volonté d'autrui.

2. Mais quelle merveille que vous, poussière et néant, vous vous soumettiez à l'homme à cause de Dieu, lorsque moi, le Tout-Puissant et le Très-Haut, qui ai tout créé de rien, je me suis humblement soumis à l'homme à cause de vous!

Je me suis fait le plus humble et le dernier de tous, afin que mon humilité vous apprît à vaincre votre orgueil.

Poussière, apprenez à obéir; apprends, terre et limon, à t'humilier, et à t'abaisser sous les pieds de tous.



Apprends à briser ta volonté et à t'abandonner à une entière soumission.

3. Enflamme-toi de zèle contre toi-même, et ne souffre pas que l'orgueil vive en toi; mais fais-toi si soumis et si petit, que tous puissent marcher sur toi, et te fouler aux pieds, comme la boue des places publiques.

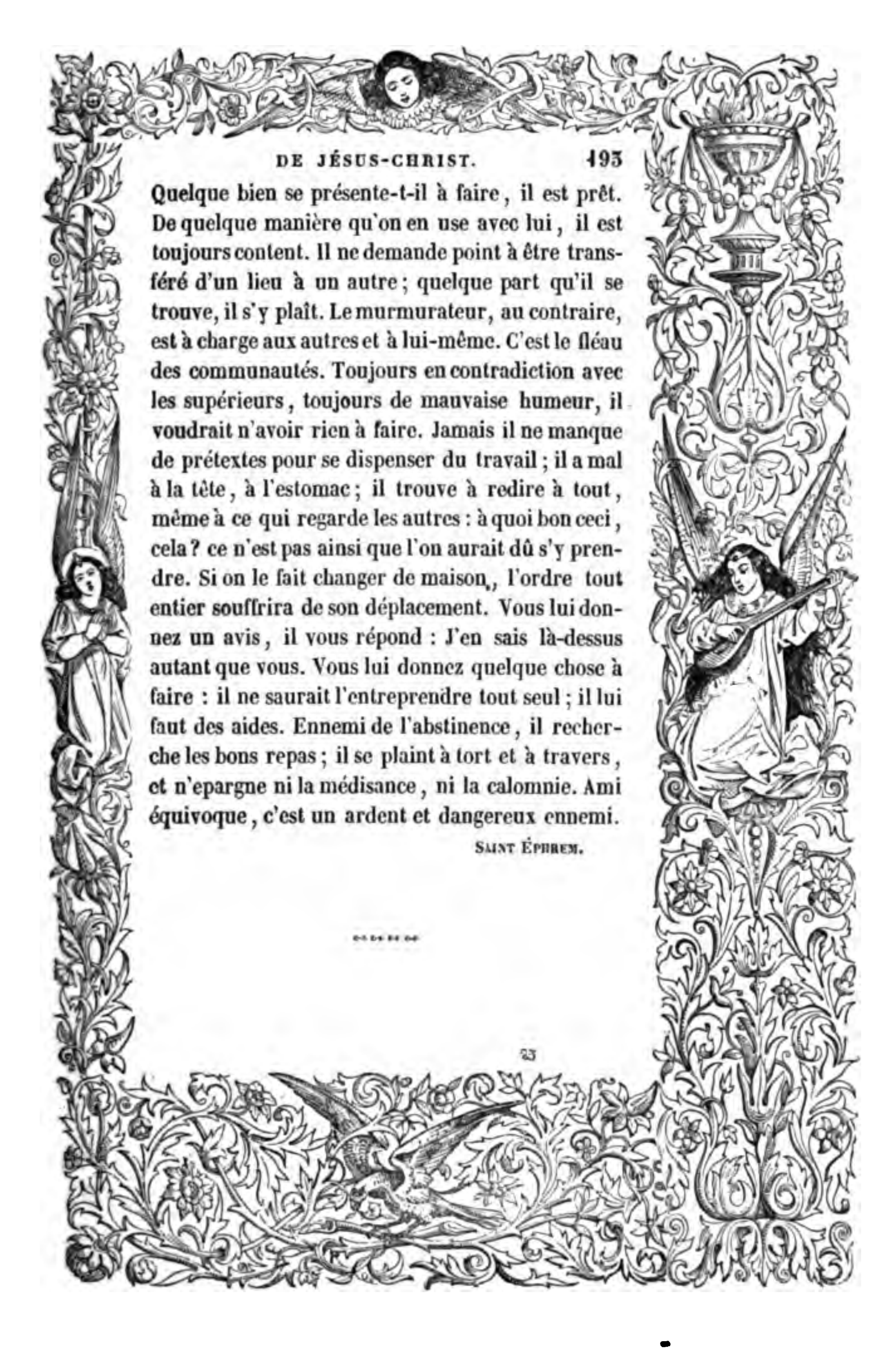
Homme vain, qu'as-tu à te plaindre?

Pécheur couvert d'ignominie, qu'as-tu à répondre à ceux qui te font des reproches, toi qui as tant de fois offensé Dieu, tant de fois mérité l'enfer?

Mais ton ame a été précieuse à mes yeux, et mon œil t'a épargné, afin que tu connusses mon amour, que tu fusses toujours reconnaissant de mes bienfaits, toujours prêt à te soumettre, à t'humilier, et à souffrir les mépris avec patience.

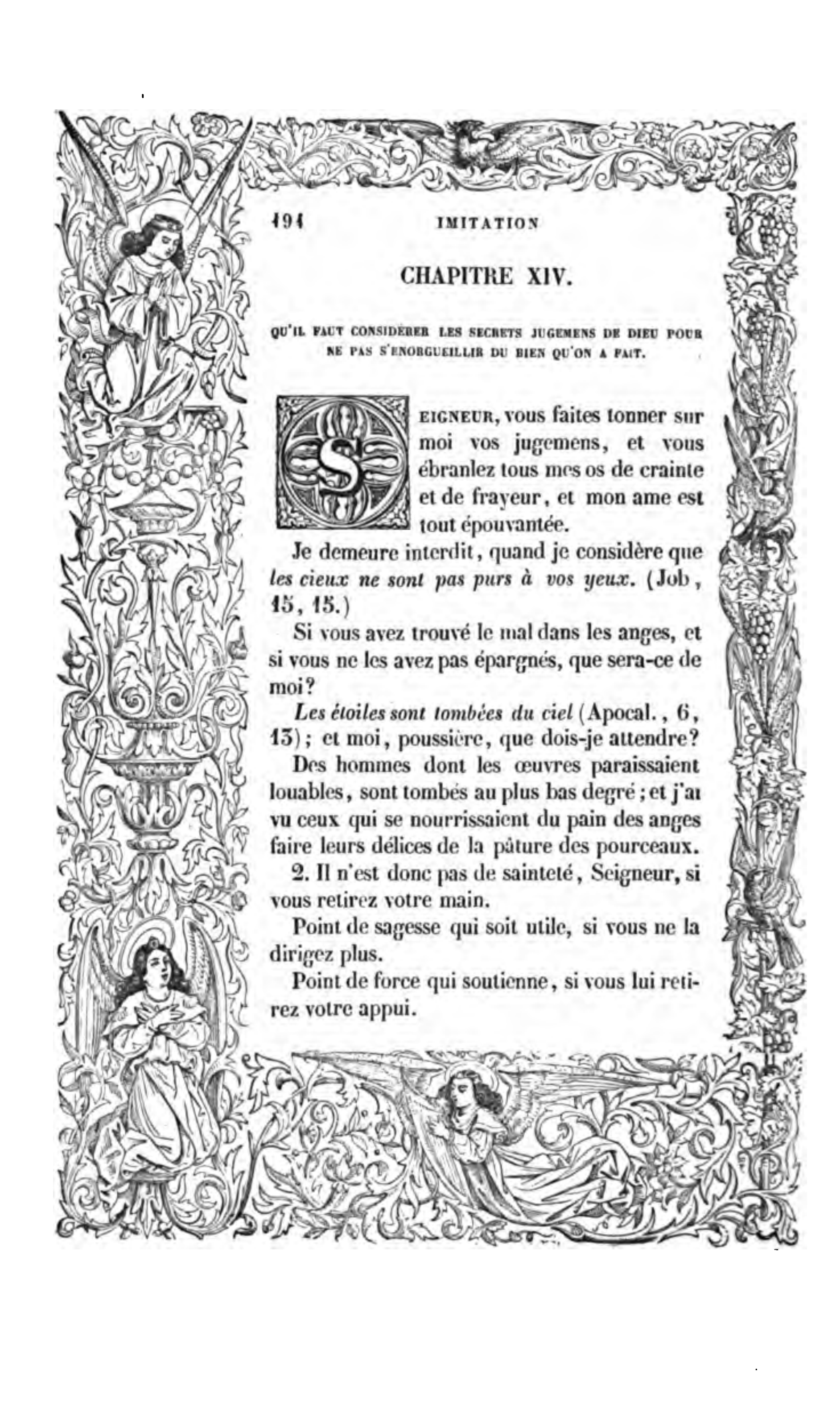
RÉFLEXION.

C'est par une vraie et franche obéissance que l'on se rapproche de notre divin législateur, qui *s'est fait obéissant jusqu'à mourir pour nous*. En imitant Jésus-Christ, on aura droit à son héritage. Avec l'obéissance, on s'unit à tous par le lien de la charité; on acquiert l'amitié, l'estime et la louange de tout le monde; l'on avance rapidement. Qui aime l'obéissance, n'oppose ni résistance, ni murmure à l'autorité qui parle ou qui le reprend.



Quelque bien se présente-t-il à faire, il est prêt. De quelque manière qu'on en use avec lui, il est toujours content. Il ne demande point à être transféré d'un lieu à un autre; quelque part qu'il se trouve, il s'y plaît. Le murmurateur, au contraire, est à charge aux autres et à lui-même. C'est le fléau des communautés. Toujours en contradiction avec les supérieurs, toujours de mauvaise humeur, il voudrait n'avoir rien à faire. Jamais il ne manque de prétextes pour se dispenser du travail; il a mal à la tête, à l'estomac; il trouve à redire à tout, même à ce qui regarde les autres : à quoi bon ceci, cela? ce n'est pas ainsi que l'on aurait dû s'y prendre. Si on le fait changer de maison, l'ordre tout entier souffrira de son déplacement. Vous lui donnez un avis, il vous répond : J'en sais là-dessus autant que vous. Vous lui donnez quelque chose à faire : il ne saurait l'entreprendre tout seul; il lui faut des aides. Ennemi de l'abstinence, il recherche les bons repas; il se plaint à tort et à travers, et n'epargne ni la médisance, ni la calomnie. Ami équivoque, c'est un ardent et dangereux ennemi.

SAINT ÉPHREM.



CHAPITRE XIV.

QU'IL FAUT CONSIDÉRER LES SECRETS JUGEMENS DE DIEU POUR NE PAS S'ENORGUEILLIR DU BIEN QU'ON A FAIT.

SEIGNEUR, vous faites tonner sur moi vos jugemens, et vous ébranlez tous mes os de crainte et de frayeur, et mon ame est tout épouvantée.

Je demeure interdit, quand je considère que *les cieux ne sont pas purs à vos yeux.* (Job, 15, 15.)

Si vous avez trouvé le mal dans les anges, et si vous ne les avez pas épargnés, que sera-ce de moi?

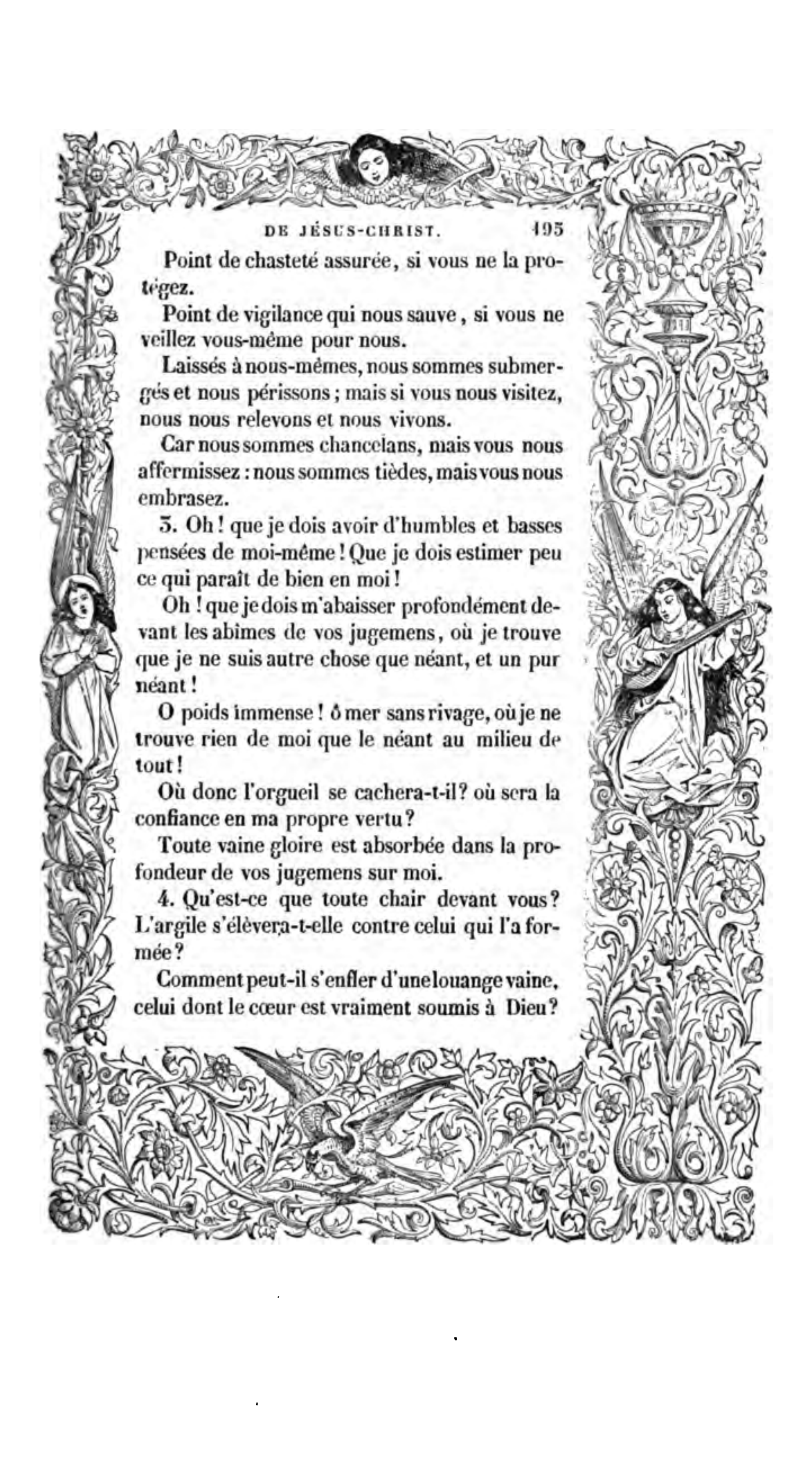
Les étoiles sont tombées du ciel (Apocal., 6, 13); et moi, poussière, que dois-je attendre?

Des hommes dont les œuvres paraissaient louables, sont tombés au plus bas degré; et j'ai vu ceux qui se nourrissaient du pain des anges faire leurs délices de la pâture des pourceaux.

2. Il n'est donc pas de sainteté, Seigneur, si vous retirez votre main.

Point de sagesse qui soit utile, si vous ne la dirigez plus.

Point de force qui soutienne, si vous lui retirez votre appui.



Point de chasteté assurée, si vous ne la protégez.

Point de vigilance qui nous sauve, si vous ne veillez vous-même pour nous.

Laissés à nous-mêmes, nous sommes submergés et nous périssons ; mais si vous nous visitez, nous nous relevons et nous vivons.

Car nous sommes chancelans, mais vous nous affermissez : nous sommes tièdes, mais vous nous embrasez.

3. Oh ! que je dois avoir d'humbles et basses pensées de moi-même ! Que je dois estimer peu ce qui paraît de bien en moi !

Oh ! que je dois m'abaisser profondément devant les abîmes de vos jugemens, où je trouve que je ne suis autre chose que néant, et un pur néant !

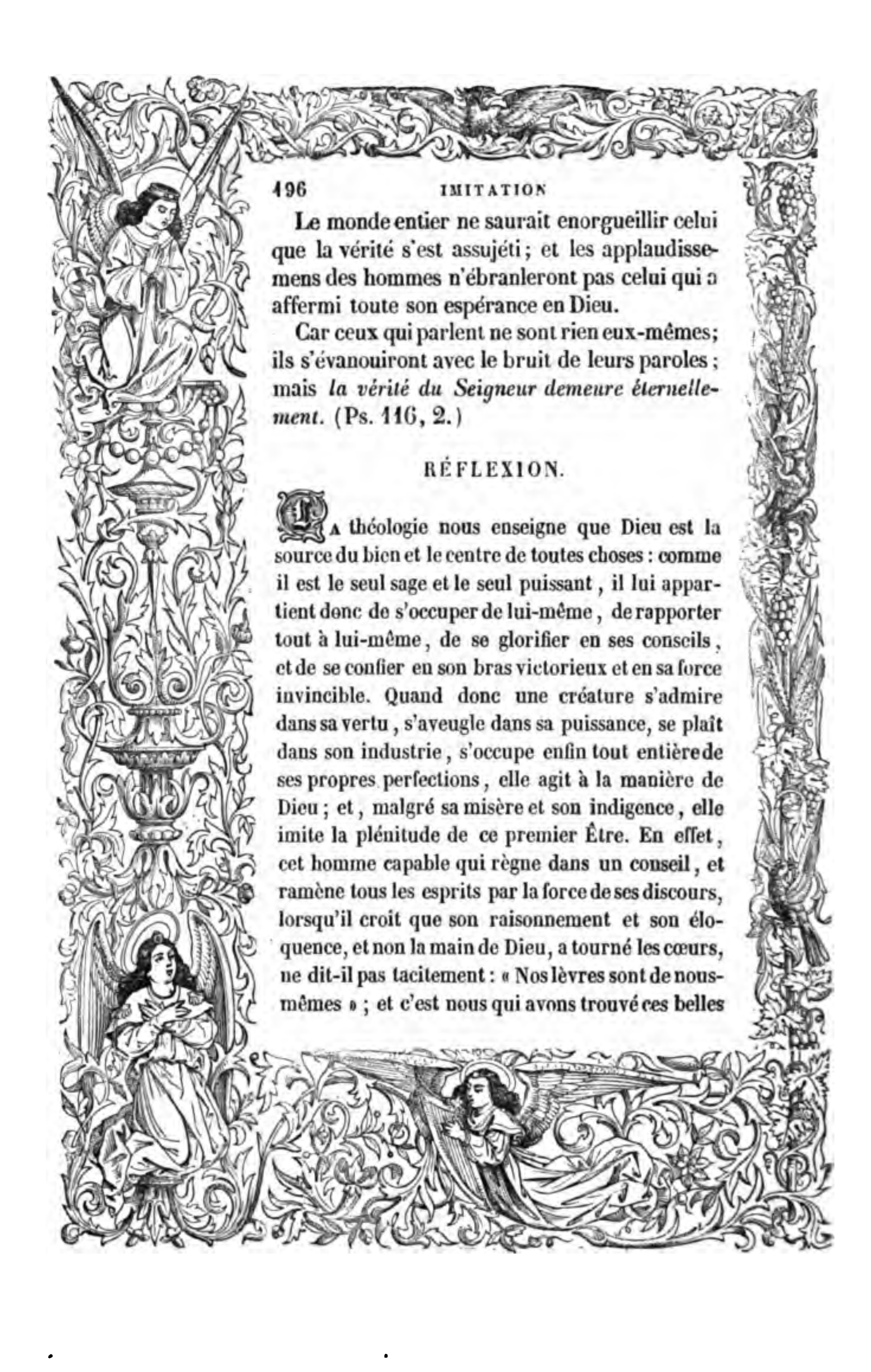
O poids immense ! ô mer sans rivage, où je ne trouve rien de moi que le néant au milieu de tout !

Où donc l'orgueil se cachera-t-il ? où sera la confiance en ma propre vertu ?

Toute vaine gloire est absorbée dans la profondeur de vos jugemens sur moi.

4. Qu'est-ce que toute chair devant vous ? L'argile s'élèvera-t-elle contre celui qui l'a formée ?

Comment peut-il s'enfler d'une louange vaine, celui dont le cœur est vraiment soumis à Dieu ?



Le monde entier ne saurait enorgueillir celui que la vérité s'est assujéti; et les applaudissemens des hommes n'ébranleront pas celui qui a affermi toute son espérance en Dieu.

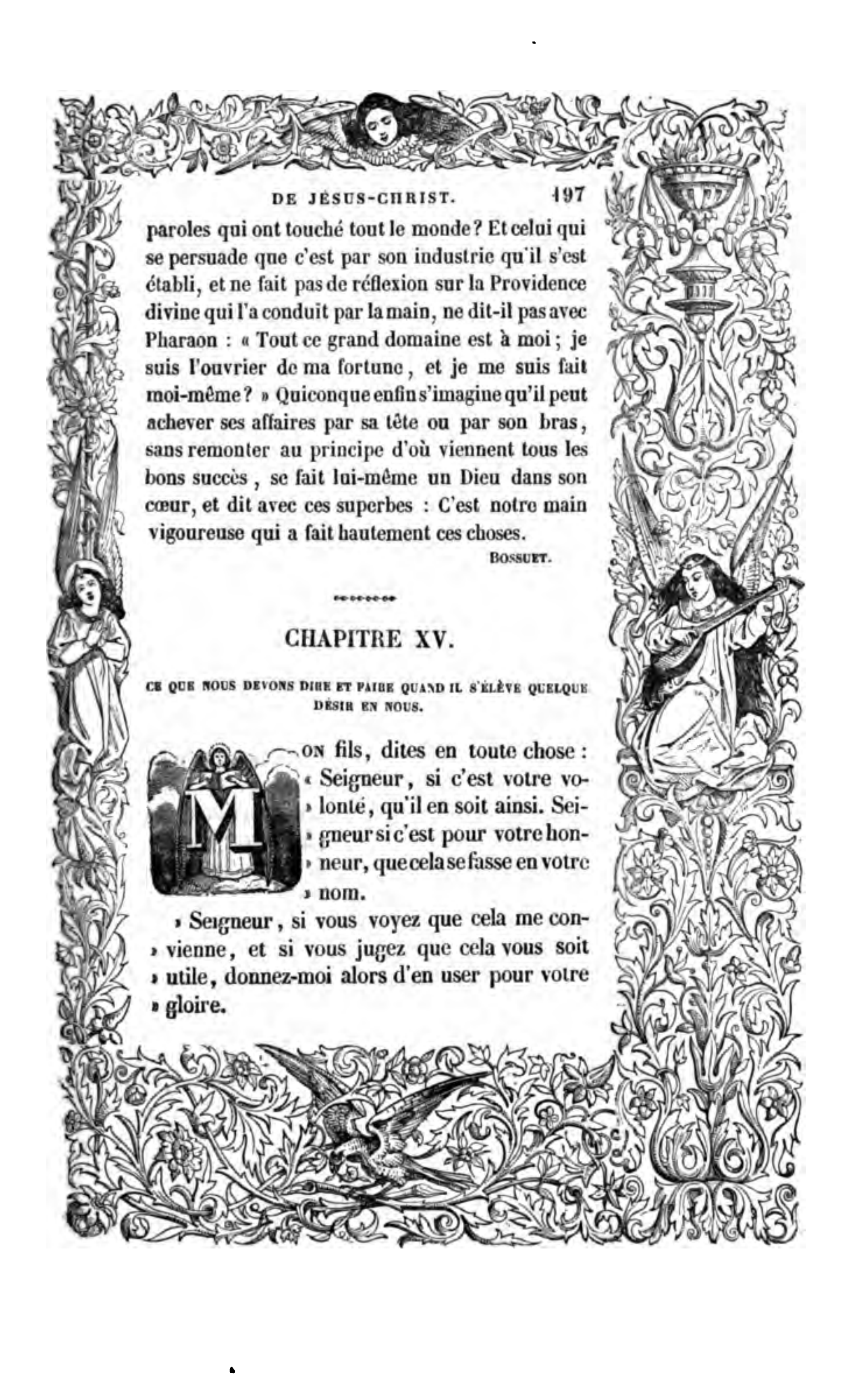
Car ceux qui parlent ne sont rien eux-mêmes; ils s'évanouiront avec le bruit de leurs paroles; mais *la vérité du Seigneur demeure éternellement.* (Ps. 116, 2.)

RÉFLEXION.

La théologie nous enseigne que Dieu est la source du bien et le centre de toutes choses : comme il est le seul sage et le seul puissant, il lui appartient donc de s'occuper de lui-même, de rapporter tout à lui-même, de se glorifier en ses conseils, et de se confier en son bras victorieux et en sa force invincible. Quand donc une créature s'admire dans sa vertu, s'aveugle dans sa puissance, se plaît dans son industrie, s'occupe enfin tout entière de ses propres perfections, elle agit à la manière de Dieu; et, malgré sa misère et son indigence, elle imite la plénitude de ce premier Être. En effet, cet homme capable qui règne dans un conseil, et ramène tous les esprits par la force de ses discours, lorsqu'il croit que son raisonnement et son éloquence, et non la main de Dieu, a tourné les cœurs, ne dit-il pas tacitement : « Nos lèvres sont de nous-mêmes »; et c'est nous qui avons trouvé ces belles

paroles qui ont touché tout le monde? Et celui qui se persuade que c'est par son industrie qu'il s'est établi, et ne fait pas de réflexion sur la Providence divine qui l'a conduit par la main, ne dit-il pas avec Pharaon : « Tout ce grand domaine est à moi ; je suis l'ouvrier de ma fortune, et je me suis fait moi-même? » Quiconque enfin s'imagine qu'il peut achever ses affaires par sa tête ou par son bras, sans remonter au principe d'où viennent tous les bons succès, se fait lui-même un Dieu dans son cœur, et dit avec ces superbes : C'est notre main vigoureuse qui a fait hautement ces choses.

BOSSUET.

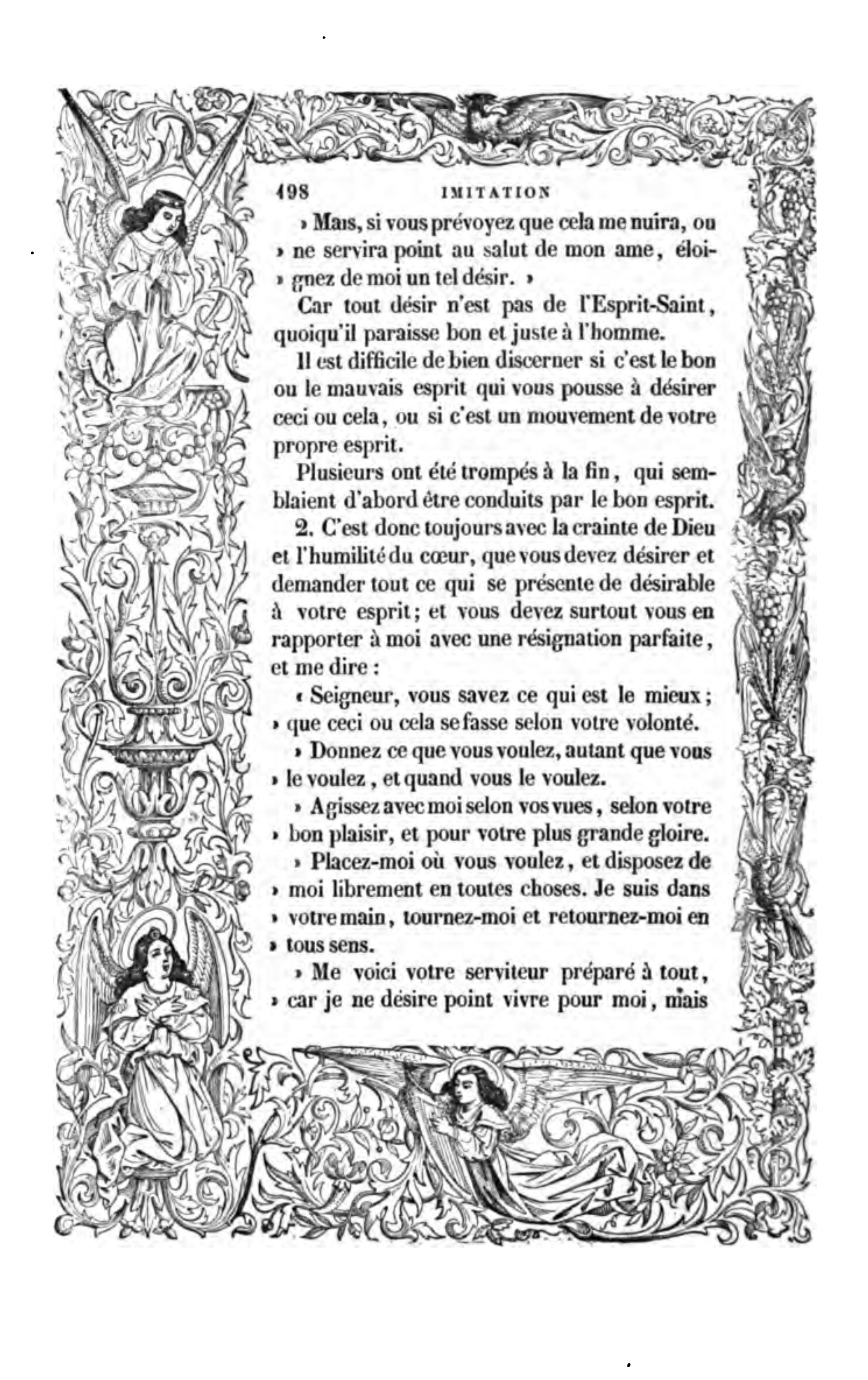


CHAPITRE XV.

CE QUE NOUS DEVONS DIRE ET FAIRE QUAND IL S'ÉLÈVE QUELQUE DÉSIR EN NOUS.

MON fils, dites en toute chose : « Seigneur, si c'est votre volonté, qu'il en soit ainsi. Seigneur si c'est pour votre honneur, que cela se fasse en votre » nom.

» Seigneur, si vous voyez que cela me convienne, et si vous jugez que cela vous soit » utile, donnez-moi alors d'en user pour votre » gloire.



» Mais, si vous prévoyez que cela me nuira, ou
» ne servira point au salut de mon ame, éloi-
» gnez de moi un tel désir. »

Car tout désir n'est pas de l'Esprit-Saint, quoiqu'il paraisse bon et juste à l'homme.

Il est difficile de bien discerner si c'est le bon ou le mauvais esprit qui vous pousse à désirer ceci ou cela, ou si c'est un mouvement de votre propre esprit.

Plusieurs ont été trompés à la fin, qui semblaient d'abord être conduits par le bon esprit.

2. C'est donc toujours avec la crainte de Dieu et l'humilité du cœur, que vous devez désirer et demander tout ce qui se présente de désirable à votre esprit; et vous devez surtout vous en rapporter à moi avec une résignation parfaite, et me dire :

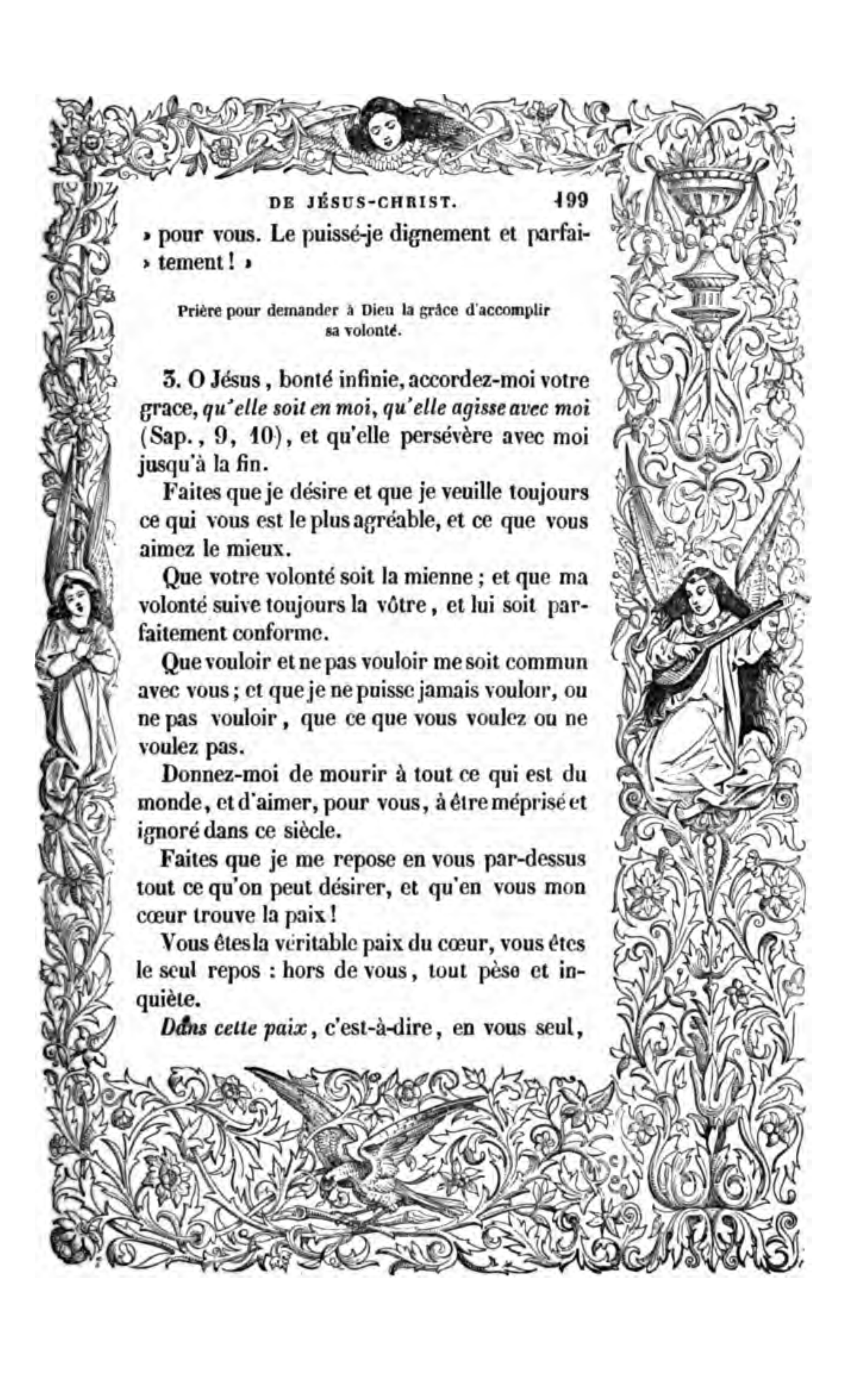
« Seigneur, vous savez ce qui est le mieux;
» que ceci ou cela se fasse selon votre volonté.

» Donnez ce que vous voulez, autant que vous
» le voulez, et quand vous le voulez.

» Agissez avec moi selon vos vues, selon votre
» bon plaisir, et pour votre plus grande gloire.

» Placez-moi où vous voulez, et disposez de
» moi librement en toutes choses. Je suis dans
» votre main, tournez-moi et retournez-moi en
» tous sens.

» Me voici votre serviteur préparé à tout,
» car je ne désire point vivre pour moi, mais



» pour vous. Le puissé-je dignement et parfai-
» tement ! »

Prière pour demander à Dieu la grâce d'accomplir sa volonté.

3. O Jésus, bonté infinie, accordez-moi votre grace, *qu'elle soit en moi*, *qu'elle agisse avec moi* (Sap., 9, 10), et qu'elle persévère avec moi jusqu'à la fin.

Faites que je désire et que je veuille toujours ce qui vous est le plus agréable, et ce que vous aimez le mieux.

Que votre volonté soit la mienne ; et que ma volonté suive toujours la vôtre, et lui soit parfaitement conforme.

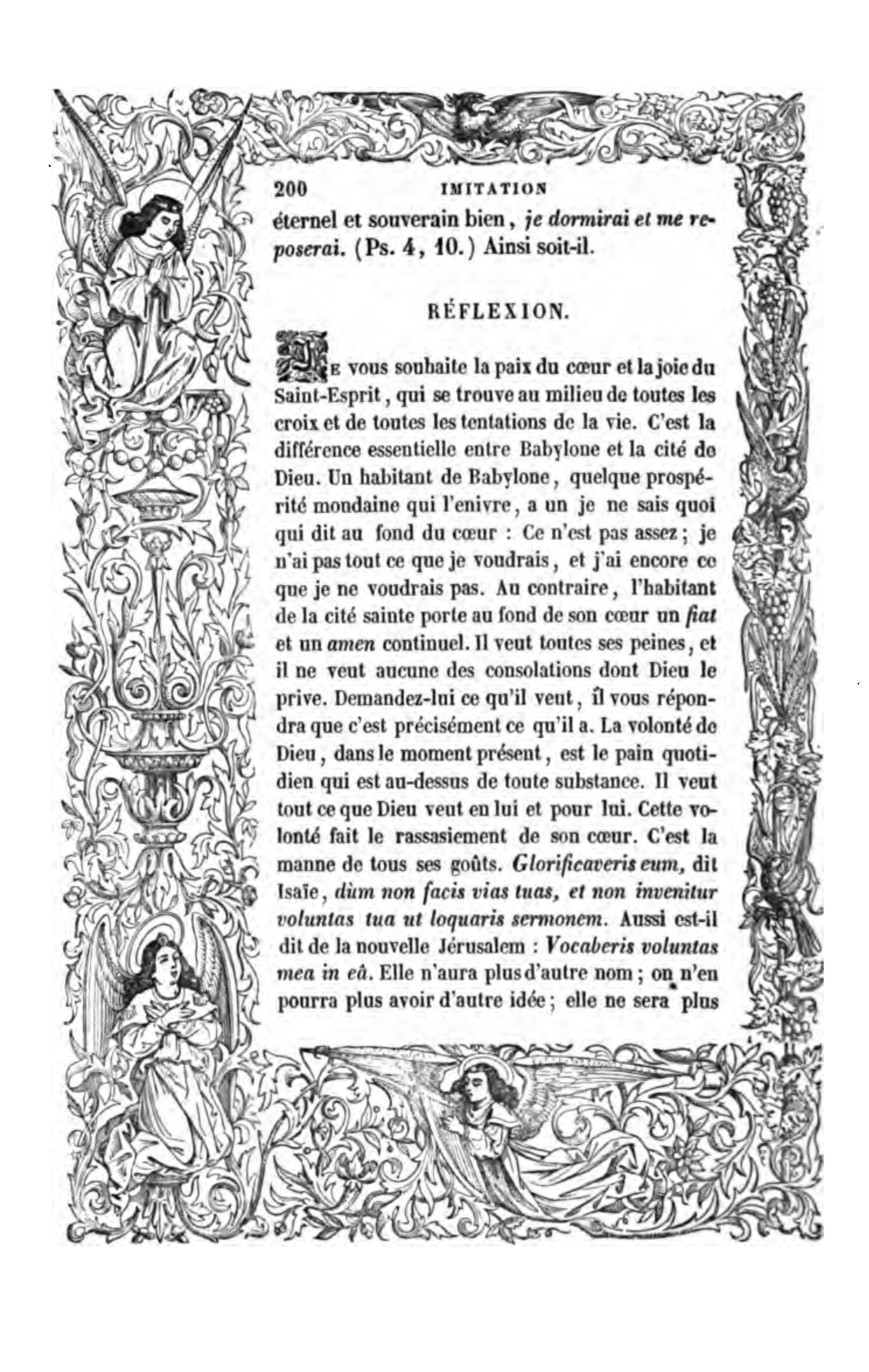
Que vouloir et ne pas vouloir me soit commun avec vous ; et que je ne puisse jamais vouloir, ou ne pas vouloir, que ce que vous voulez ou ne voulez pas.

Donnez-moi de mourir à tout ce qui est du monde, et d'aimer, pour vous, à être méprisé et ignoré dans ce siècle.

Faites que je me repose en vous par-dessus tout ce qu'on peut désirer, et qu'en vous mon cœur trouve la paix !

Vous êtes la véritable paix du cœur, vous êtes le seul repos : hors de vous, tout pèse et inquiète.

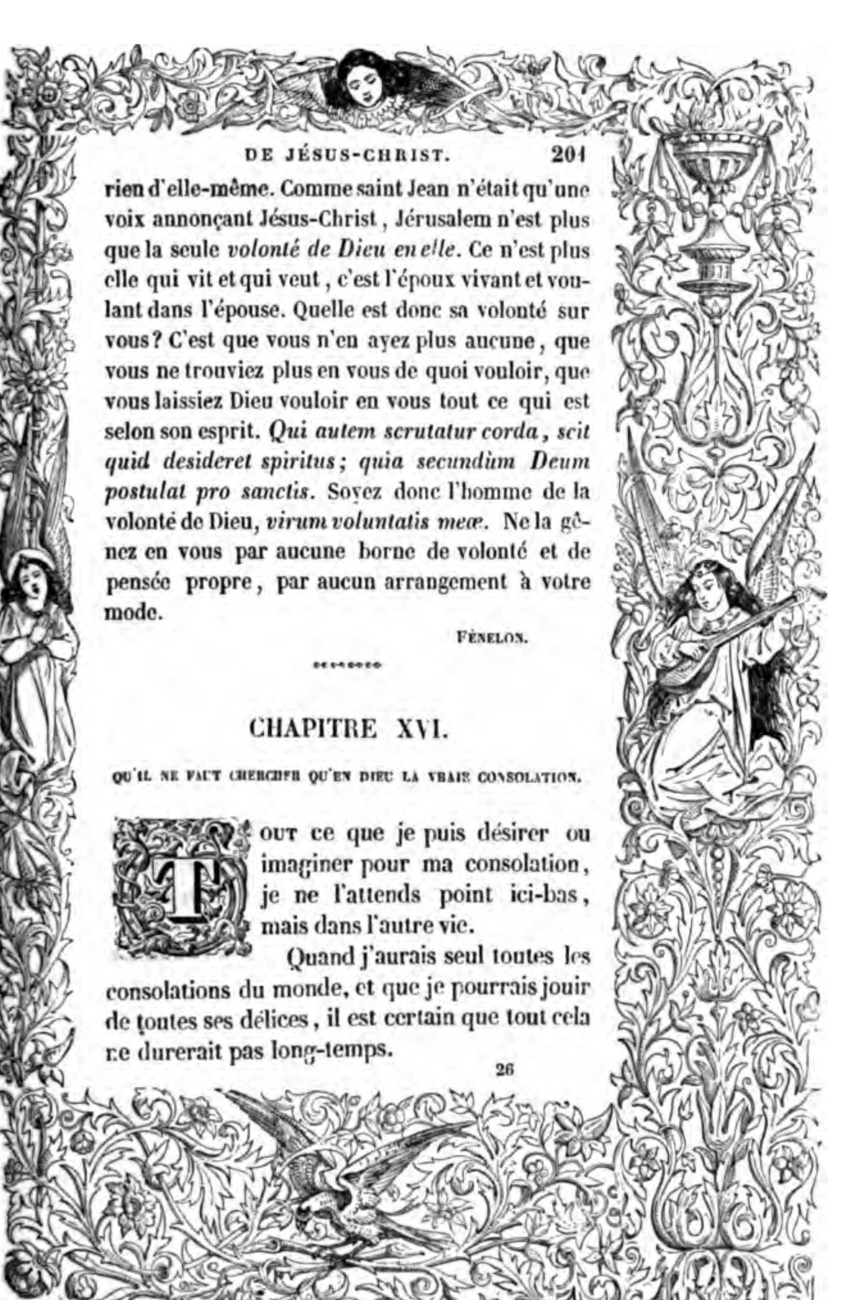
Dans cette paix, c'est-à-dire, en vous seul,



éternel et souverain bien, *je dormirai et me reposerai.* (Ps. 4, 10.) Ainsi soit-il.

RÉFLEXION.

Je vous souhaite la paix du cœur et la joie du Saint-Esprit, qui se trouve au milieu de toutes les croix et de toutes les tentations de la vie. C'est la différence essentielle entre Babylone et la cité de Dieu. Un habitant de Babylone, quelque prospérité mondaine qui l'enivre, a un je ne sais quoi qui dit au fond du cœur : Ce n'est pas assez ; je n'ai pas tout ce que je voudrais, et j'ai encore ce que je ne voudrais pas. Au contraire, l'habitant de la cité sainte porte au fond de son cœur un *fiat* et un *amen* continuel. Il veut toutes ses peines, et il ne veut aucune des consolations dont Dieu le prive. Demandez-lui ce qu'il veut, il vous répondra que c'est précisément ce qu'il a. La volonté de Dieu, dans le moment présent, est le pain quotidien qui est au-dessus de toute substance. Il veut tout ce que Dieu veut en lui et pour lui. Cette volonté fait le rassasiement de son cœur. C'est la manne de tous ses goûts. *Glorificaveris eum,* dit Isaïe, *dùm non facis vias tuas, et non invenitur voluntas tua ut loquaris sermonem.* Aussi est-il dit de la nouvelle Jérusalem : *Vocaberis voluntas mea in eâ.* Elle n'aura plus d'autre nom ; on n'en pourra plus avoir d'autre idée ; elle ne sera plus



rien d'elle-même. Comme saint Jean n'était qu'une voix annonçant Jésus-Christ, Jérusalem n'est plus que la seule *volonté de Dieu en elle*. Ce n'est plus elle qui vit et qui veut, c'est l'époux vivant et voulant dans l'épouse. Quelle est donc sa volonté sur vous? C'est que vous n'en ayez plus aucune, que vous ne trouviez plus en vous de quoi vouloir, que vous laissiez Dieu vouloir en vous tout ce qui est selon son esprit. *Qui autem scrutatur corda, scit quid desideret spiritus; quia secundùm Deum postulat pro sanctis.* Soyez donc l'homme de la volonté de Dieu, *virum voluntatis meæ.* Ne la gênez en vous par aucune borne de volonté et de pensée propre, par aucun arrangement à votre mode.

FÉNELON.

CHAPITRE XVI.

QU'IL NE FAUT CHERCHER QU'EN DIEU LA VRAIE CONSOLATION.

Tout ce que je puis désirer ou imaginer pour ma consolation, je ne l'attends point ici-bas, mais dans l'autre vie.

Quand j'aurais seul toutes les consolations du monde, et que je pourrais jouir de toutes ses délices, il est certain que tout cela ne durerait pas long-temps.



Ainsi, mon ame, tu ne pourras trouver une pleine consolation, ni une joie parfaite, qu'en Dieu, le consolateur des pauvres et le refuge des humbles.

Attends un peu, mon ame, attends la divine promesse, et tu auras, dans le ciel, l'abondance de tous les biens.

Si tu recherches trop avidement les biens présens, tu perdras les biens célestes et éternels.

Use des biens du temps, désire ceux de l'éternité.

Tu ne peux être rassasiée par aucun bien temporel, parce que tu n'as point été créée pour en jouir.

2. Quand tu posséderais tous les biens créés, tu ne pourrais être heureuse ni contente; mais c'est en Dieu, qui a tout créé, que réside toute ta béatitude et ta félicité.

Félicité non pas telle que se la figurent et la préconisent les amateurs insensés du monde; mais telle que l'attendent les vrais et fidèles serviteurs de Jésus-Christ, et que la goûtent quelquefois par avance les ames pieuses et les cœurs purs, *dont la conversation est dans le ciel.* (Philip., 3, 20.)

Toute consolation des hommes est vaine, et dure peu.

L'heureuse et véritable consolation est celle que la vérité fait sentir intérieurement.



L'homme pieux porte partout avec lui Jésus son consolateur, et lui dit : Assistez-moi, Seigneur Jésus, en tout lieu et tout temps.

Que ma consolation soit d'être volontiers privé de toute consolation humaine.

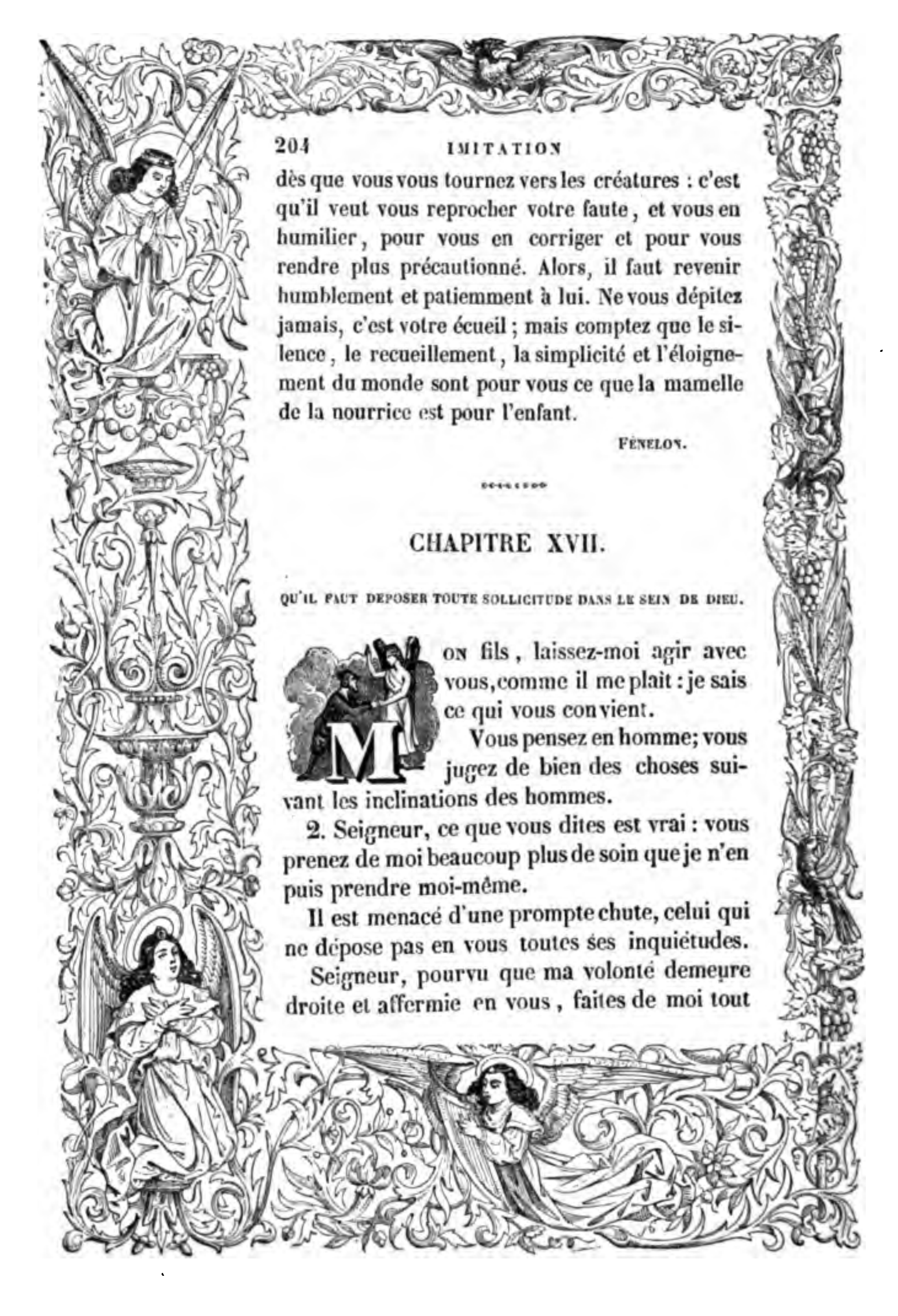
Et si votre consolation me manque, que votre volonté et cette juste épreuve me tiennent lieu de la plus grande consolation.

Car *vous ne serez pas toujours irrité, et vos menaces ne seront pas éternelles.* (Ps. 102, 9.)

RÉFLEXION.

Vous aviez bien raison de croire que le renoncement à soi-même, qui est demandé dans l'Évangile, consiste dans le sacrifice de toutes nos pensées et de tous les mouvemens de notre cœur. Le *moi*, auquel il faut renoncer, n'est pas un je ne sais quoi ou un fantôme en l'air ; c'est notre entendement qui pense, c'est notre volonté qui veut à sa mode par amour-propre. Pour rétablir le véritable ordre de Dieu, il faut renoncer à ce *moi* déréglé, en ne pensant et en ne voulant plus que selon l'impression de l'esprit de grace.

Voilà l'état où Dieu se communique familièrement. Dès qu'on sort de cet état, on résiste à l'esprit de Dieu, on le contriste, et on se rend indigne de son commerce. C'est par miséricorde que Dieu vous résiste, et vous fait sentir sa privation



dès que vous vous tournez vers les créatures : c'est qu'il veut vous reprocher votre faute, et vous en humilier, pour vous en corriger et pour vous rendre plus précautionné. Alors, il faut revenir humblement et patiemment à lui. Ne vous dépitez jamais, c'est votre écueil ; mais comptez que le silence, le recueillement, la simplicité et l'éloignement du monde sont pour vous ce que la mamelle de la nourrice est pour l'enfant.

FÉNELON.

CHAPITRE XVII.

QU'IL FAUT DÉPOSER TOUTE SOLLICITUDE DANS LE SEIN DE DIEU.

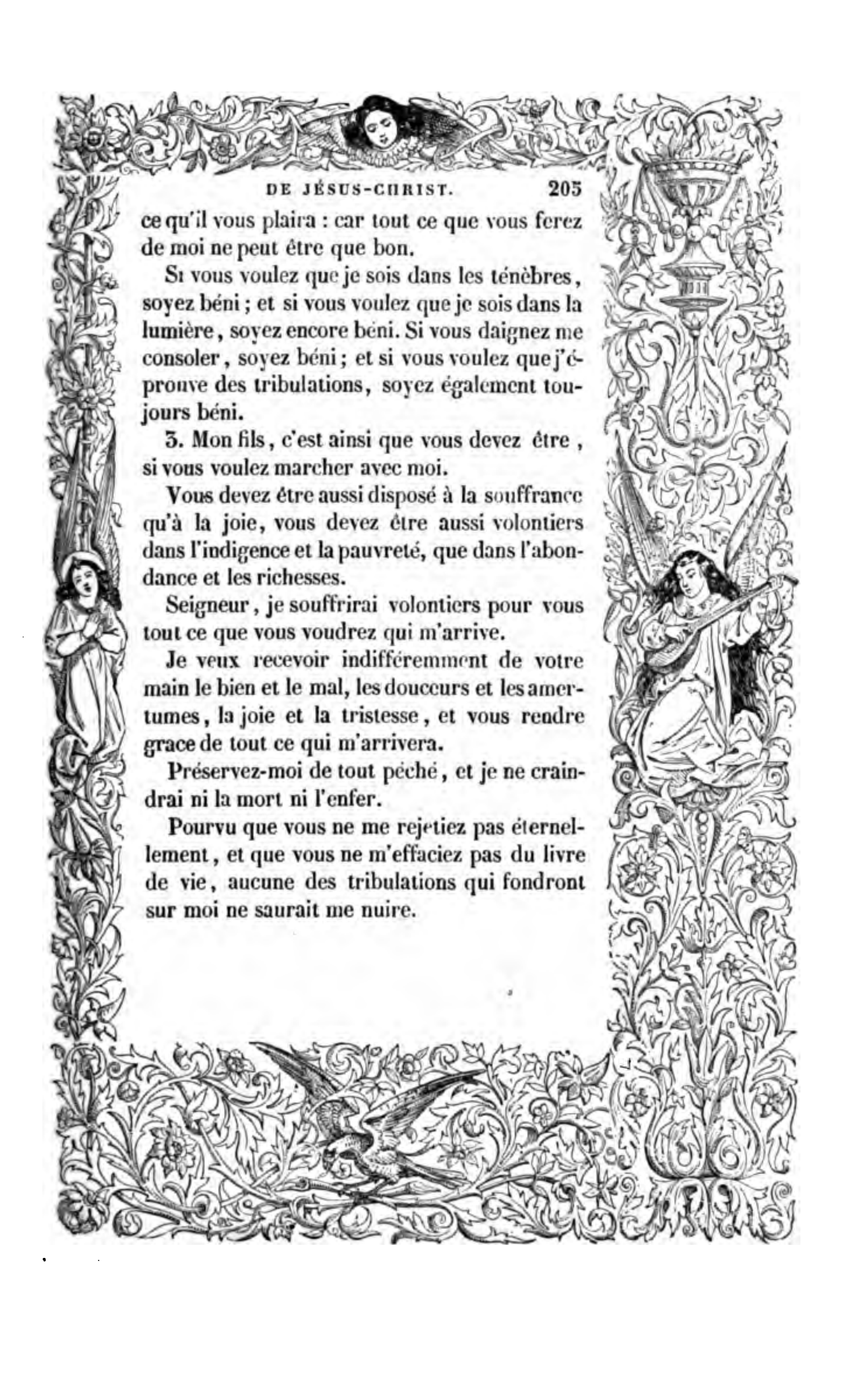
Mon fils, laissez-moi agir avec vous, comme il me plaît : je sais ce qui vous convient.

Vous pensez en homme; vous jugez de bien des choses suivant les inclinations des hommes.

2. Seigneur, ce que vous dites est vrai : vous prenez de moi beaucoup plus de soin que je n'en puis prendre moi-même.

Il est menacé d'une prompte chute, celui qui ne dépose pas en vous toutes ses inquiétudes.

Seigneur, pourvu que ma volonté demeure droite et affermie en vous, faites de moi tout



ce qu'il vous plaira : car tout ce que vous ferez de moi ne peut être que bon.

Si vous voulez que je sois dans les ténèbres, soyez béni ; et si vous voulez que je sois dans la lumière, soyez encore béni. Si vous daignez me consoler, soyez béni ; et si vous voulez que j'éprouve des tribulations, soyez également toujours béni.

3. Mon fils, c'est ainsi que vous devez être, si vous voulez marcher avec moi.

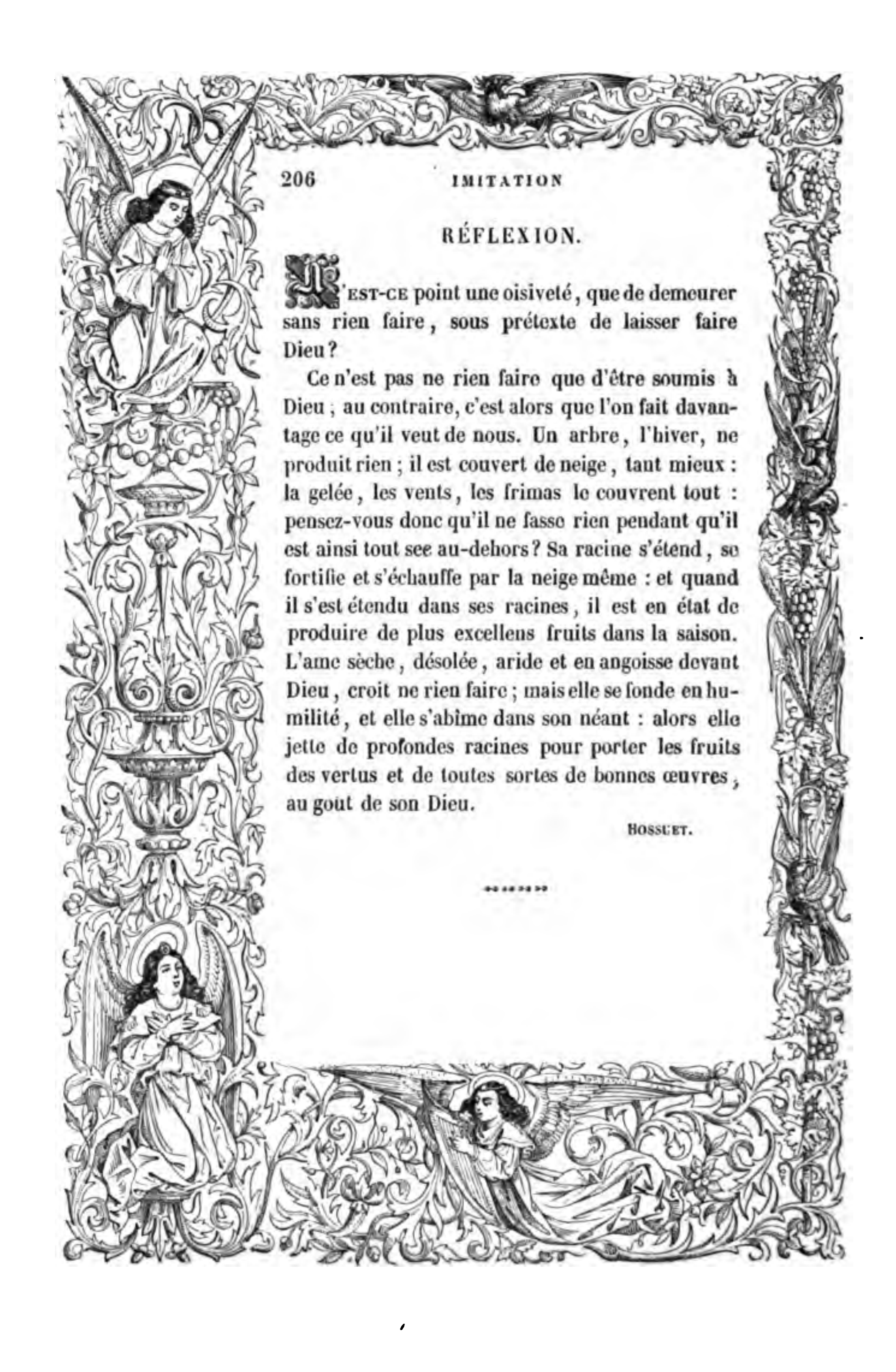
Vous devez être aussi disposé à la souffrance qu'à la joie, vous devez être aussi volontiers dans l'indigence et la pauvreté, que dans l'abondance et les richesses.

Seigneur, je souffrirai volontiers pour vous tout ce que vous voudrez qui m'arrive.

Je veux recevoir indifféremment de votre main le bien et le mal, les douceurs et les amertumes, la joie et la tristesse, et vous rendre grace de tout ce qui m'arrivera.

Préservez-moi de tout péché, et je ne craindrai ni la mort ni l'enfer.

Pourvu que vous ne me rejetiez pas éternellement, et que vous ne m'effaciez pas du livre de vie, aucune des tribulations qui fondront sur moi ne saurait me nuire.



RÉFLEXION.

N'EST-CE point une oisiveté, que de demeurer sans rien faire, sous prétexte de laisser faire Dieu?

Ce n'est pas ne rien faire que d'être soumis à Dieu; au contraire, c'est alors que l'on fait davantage ce qu'il veut de nous. Un arbre, l'hiver, ne produit rien; il est couvert de neige, tant mieux: la gelée, les vents, les frimas le couvrent tout: pensez-vous donc qu'il ne fasse rien pendant qu'il est ainsi tout sec au-dehors? Sa racine s'étend, se fortifie et s'échauffe par la neige même: et quand il s'est étendu dans ses racines, il est en état de produire de plus excellens fruits dans la saison. L'ame sèche, désolée, aride et en angoisse devant Dieu, croit ne rien faire; mais elle se fonde en humilité, et elle s'abîme dans son néant: alors elle jette de profondes racines pour porter les fruits des vertus et de toutes sortes de bonnes œuvres, au goût de son Dieu.

BOSSUET.



CHAPITRE XVIII.

QU'IL FAUT, A L'EXEMPLE DE JÉSUS-CHRIST, SOUFFRIR AVEC PATIENCE LES MISÈRES DE CETTE VIE.

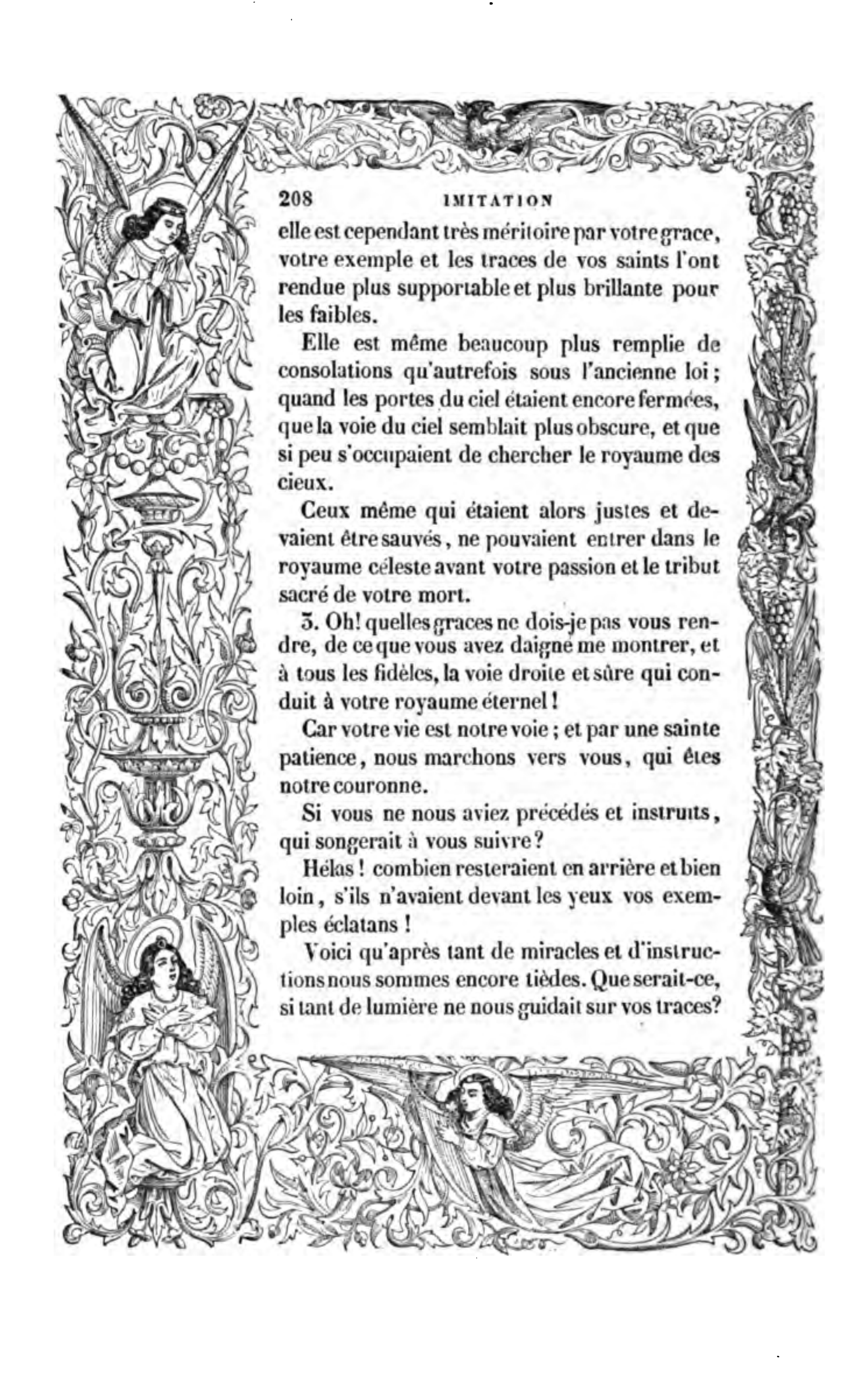
Mon fils, je suis descendu du ciel pour votre salut; je me suis chargé de vos misères, non par nécessité, mais par charité, afin de vous apprendre à être patient et à supporter sans murmure les maux de cette vie.

Car depuis l'heure de ma naissance, jusqu'à ma mort sur la croix, je n'ai jamais été sans douleur.

J'ai vécu dans une extrême indigence des choses de ce monde; j'ai entendu souvent bien des plaintes de moi; j'ai souffert avec douceur la confusion et l'opprobre : pour mes bienfaits, j'ai recueilli l'ingratitude; pour mes miracles, le blasphème; pour ma doctrine, des censures.

2. Seigneur, puisque vous avez été patient dans votre vie, principalement pour accomplir en cela les ordres de votre Père, il est juste que moi, misérable pécheur, je souffre patiemment selon votre volonté, et que je porte pour mon salut, aussi long-temps que vous le voudrez, le poids de cette vie corruptible.

Car, bien que la vie présente soit pénible,



elle est cependant très méritoire par votre grace, votre exemple et les traces de vos saints l'ont rendue plus supportable et plus brillante pour les faibles.

Elle est même beaucoup plus remplie de consolations qu'autrefois sous l'ancienne loi ; quand les portes du ciel étaient encore fermées, que la voie du ciel semblait plus obscure, et que si peu s'occupaient de chercher le royaume des cieux.

Ceux même qui étaient alors justes et devaient être sauvés, ne pouvaient entrer dans le royaume céleste avant votre passion et le tribut sacré de votre mort.

3. Oh! quelles graces ne dois-je pas vous rendre, de ce que vous avez daigné me montrer, et à tous les fidèles, la voie droite et sûre qui conduit à votre royaume éternel !

Car votre vie est notre voie ; et par une sainte patience, nous marchons vers vous, qui êtes notre couronne.

Si vous ne nous aviez précédés et instruits, qui songerait à vous suivre?

Hélas ! combien resteraient en arrière et bien loin, s'ils n'avaient devant les yeux vos exemples éclatans !

Voici qu'après tant de miracles et d'instructions nous sommes encore tièdes. Que serait-ce, si tant de lumière ne nous guidait sur vos traces?



RÉFLEXION.

O mon Dieu ! vous qui voyez le fond de notre misère, vous seul pouvez nous guérir : hâtez-vous de nous donner la foi, l'espérance, l'amour, le courage chrétien qui nous manquent. Faites que nous jetions sans cesse les yeux sur vous, ô Père tout-puissant ! qui ne donnez rien à vos chers enfans que pour leur salut, et sur Jésus votre Fils, qui est notre modèle dans les souffrances. Vous l'avez attaché sur la croix pour nous ; vous l'avez fait l'homme de douleur, pour nous apprendre combien les douleurs sont utiles. Que la nature molle et lâche se taise donc à la vue de Jésus rassasié d'opprobres et écrasé par les souffrances. Relevez mon cœur, ô mon Dieu ! Donnez-moi un cœur selon le vôtre, qui s'endurcisse contre soi-même, qui ne craigne que de vous déplaire, qui du moins craigne les douleurs éternelles, et non pas celles qui nous préparent à votre royaume. Seigneur, vous voyez la faiblesse et la désolation de votre créature : elle n'a plus de ressource en elle-même, tout lui manque. Tant mieux, pourvu que vous ne lui manquiez jamais, et qu'elle cherche en vous avec confiance tout ce qu'elle désespère de trouver dans son propre cœur.

FÉNELON.



CHAPITRE XIX.

DE LA SOUFFRANCE DES INJURES, ET DES MARQUES DE LA VÉRITABLE PATIENCE.

POURQUOI ces paroles, mon fils? Cessez de vous plaindre en considérant mes souffrances et celles de mes saints.

Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang. (Heb., 12, 4.)

Ce que vous souffrez est peu en comparaison de ce qu'ont souffert tant d'autres, qui ont été si violemment tentés, si cruellement affligés, éprouvés et exercés en tant de manières.

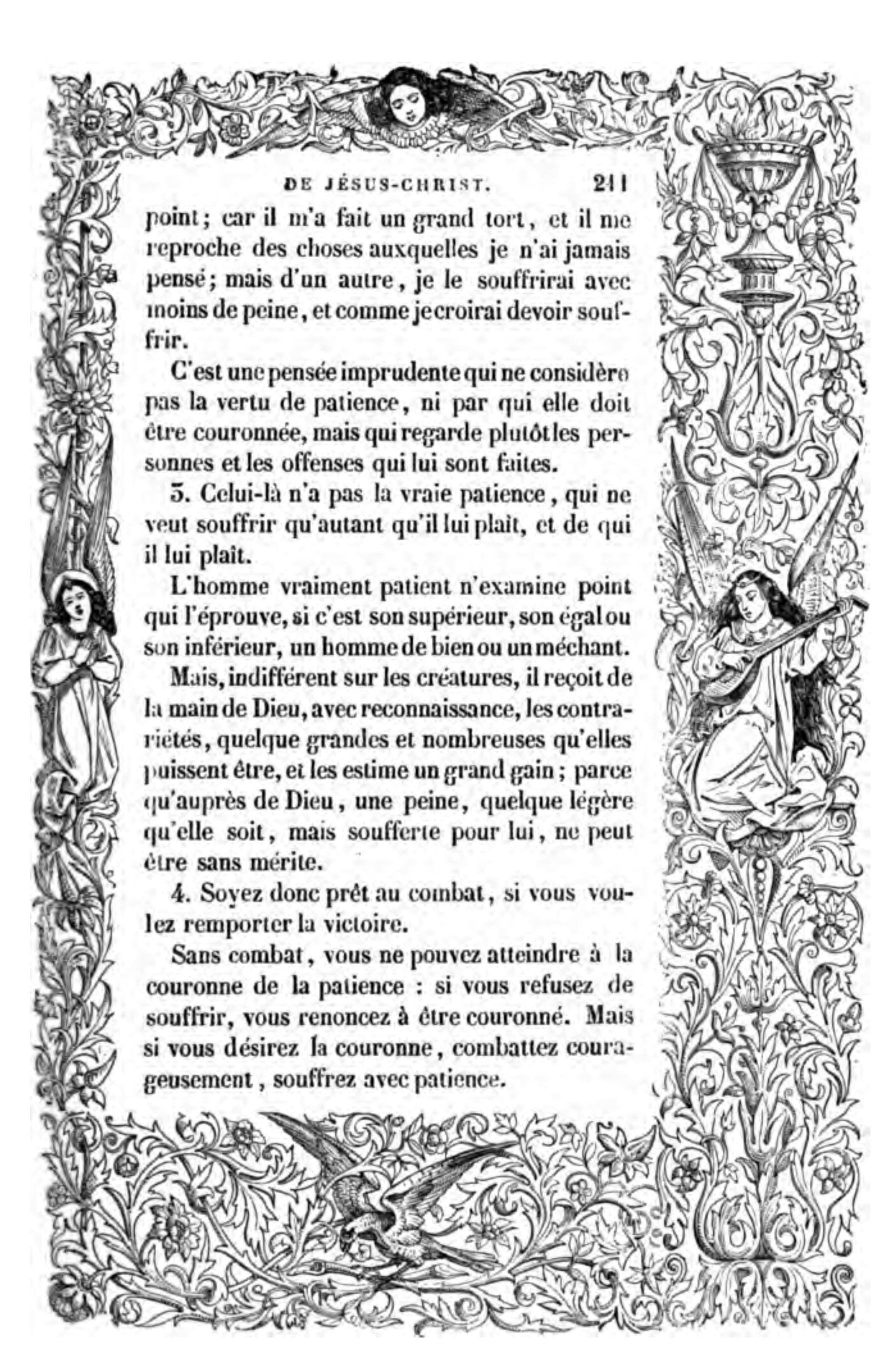
Rappelez donc à votre esprit les peines accablantes des autres, pour supporter plus aisément les vôtres qui sont si légères.

Et si elles ne vous paraissent pas légères, prenez garde que cela ne vienne de votre impatience.

Cependant, grandes ou petites, efforcez-vous de les supporter patiemment.

2. Plus vous vous disposez à souffrir, plus vous agissez avec sagesse, et plus vous méritez; la ferme résolution et l'habitude de souffrir vous rendront même la souffrance moins dure.

Ne dites pas: Je ne puis supporter cela d'un tel homme, ce sont des offenses qu'on n'endure



point; car il m'a fait un grand tort, et il me reproche des choses auxquelles je n'ai jamais pensé; mais d'un autre, je le souffrirai avec moins de peine, et comme je croirai devoir souffrir.

C'est une pensée imprudente qui ne considère pas la vertu de patience, ni par qui elle doit être couronnée, mais qui regarde plutôt les personnes et les offenses qui lui sont faites.

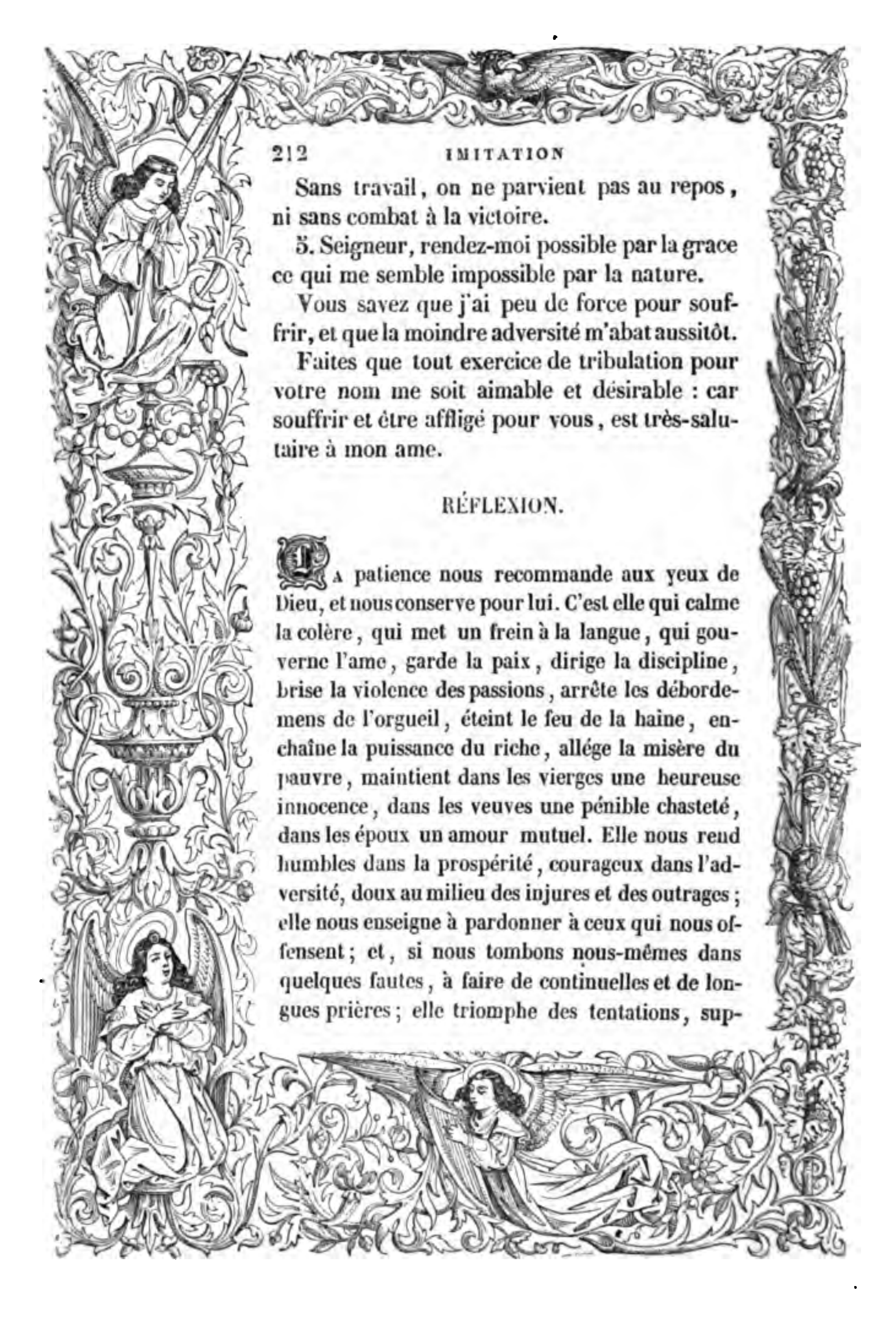
3. Celui-là n'a pas la vraie patience, qui ne veut souffrir qu'autant qu'il lui plaît, et de qui il lui plaît.

L'homme vraiment patient n'examine point qui l'éprouve, si c'est son supérieur, son égal ou son inférieur, un homme de bien ou un méchant.

Mais, indifférent sur les créatures, il reçoit de la main de Dieu, avec reconnaissance, les contrariétés, quelque grandes et nombreuses qu'elles puissent être, et les estime un grand gain; parce qu'auprès de Dieu, une peine, quelque légère qu'elle soit, mais soufferte pour lui, ne peut être sans mérite.

4. Soyez donc prêt au combat, si vous voulez remporter la victoire.

Sans combat, vous ne pouvez atteindre à la couronne de la patience : si vous refusez de souffrir, vous renoncez à être couronné. Mais si vous désirez la couronne, combattez courageusement, souffrez avec patience.



Sans travail, on ne parvient pas au repos, ni sans combat à la victoire.

5. Seigneur, rendez-moi possible par la grace ce qui me semble impossible par la nature.

Vous savez que j'ai peu de force pour souffrir, et que la moindre adversité m'abat aussitôt.

Faites que tout exercice de tribulation pour votre nom me soit aimable et désirable : car souffrir et être affligé pour vous, est très-salutaire à mon ame.

RÉFLEXION.

La patience nous recommande aux yeux de Dieu, et nous conserve pour lui. C'est elle qui calme la colère, qui met un frein à la langue, qui gouverne l'ame, garde la paix, dirige la discipline, brise la violence des passions, arrête les débordemens de l'orgueil, éteint le feu de la haine, enchaîne la puissance du riche, allége la misère du pauvre, maintient dans les vierges une heureuse innocence, dans les veuves une pénible chasteté, dans les époux un amour mutuel. Elle nous rend humbles dans la prospérité, courageux dans l'adversité, doux au milieu des injures et des outrages; elle nous enseigne à pardonner à ceux qui nous offensent; et, si nous tombons nous-mêmes dans quelques fautes, à faire de continuelles et de longues prières; elle triomphe des tentations, sup-



porte la persécution, consomme les souffrances et le martyre. C'est elle qui consolide les fondemens de notre foi; c'est elle qui développe et élève jusqu'au ciel les progrès de l'espérance; c'est elle qui dirige notre conduite, afin que, rivalisant en quelque sorte de tolérance avec Jésus-Christ, nous puissions marcher dans le chemin où il a marché lui-même.

SAINT CYPRIEN.

CHAPITRE XX.

DE L'AVEU DE SA PROPRE INFIRMITÉ, ET DES MISÈRES DE CETTE VIE.

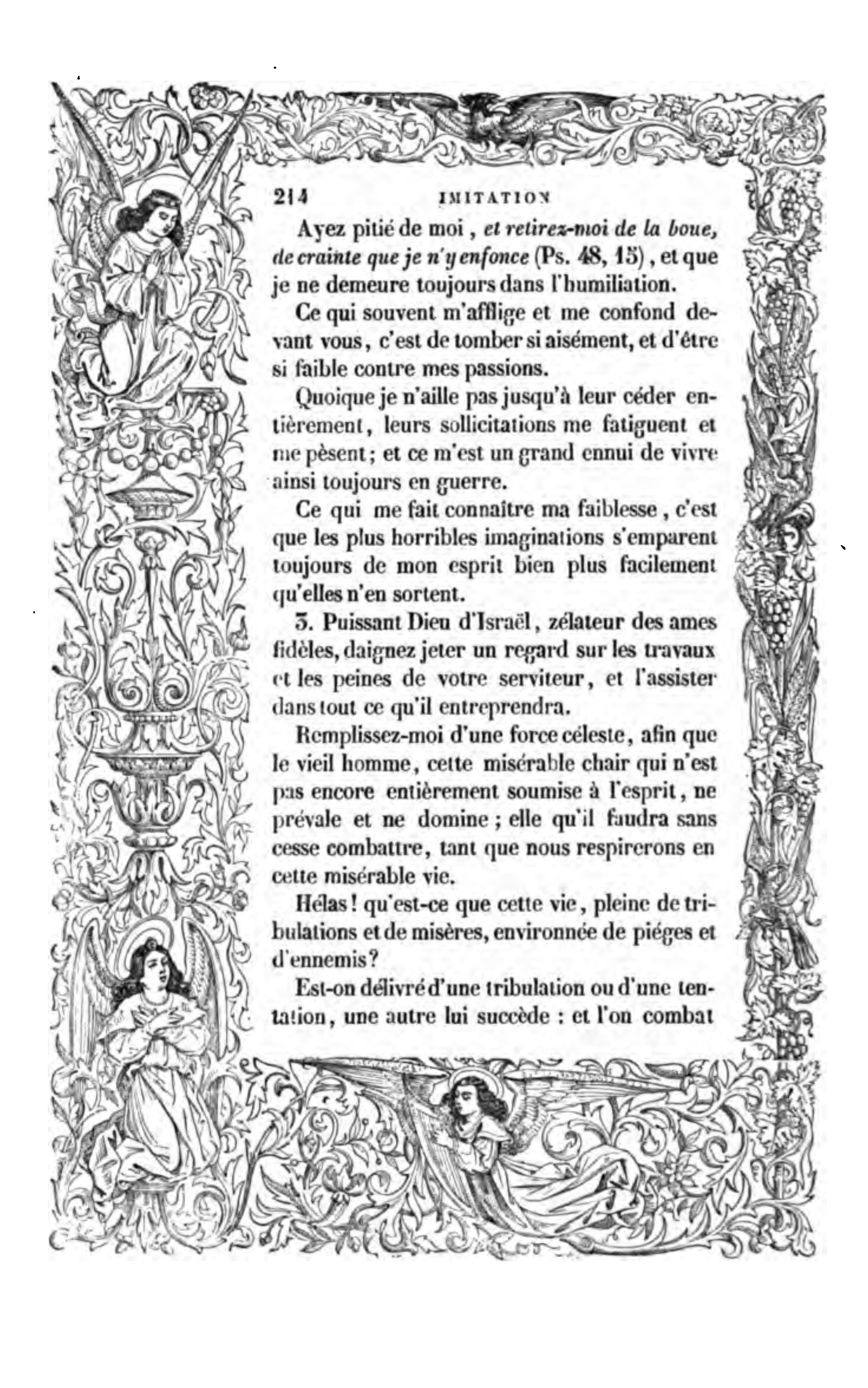
Je *confesserai contre moi mon injustice* (Ps. 31, 5) : je vous confesserai, Seigneur, mon infirmité.

Souvent peu de chose m'abat et m'attriste. Je me propose d'agir avec force; mais à la moindre tentation qui survient, je me trouve dans une grande perplexité.

C'est quelquefois la chose la plus vile qui me cause une violente tentation.

Et lorsque je pense être un peu en sûreté et que je ne sens aucun trouble, je me trouve quelquefois presque abattu par un léger souffle.

2. Voyez donc, Seigneur, ma bassesse et ma fragilité, que tout manifeste à vos yeux.



Ayez pitié de moi, *et retirez-moi de la boue, de crainte que je n'y enfonce* (Ps. 48, 15), et que je ne demeure toujours dans l'humiliation.

Ce qui souvent m'afflige et me confond devant vous, c'est de tomber si aisément, et d'être si faible contre mes passions.

Quoique je n'aille pas jusqu'à leur céder entièrement, leurs sollicitations me fatiguent et me pèsent; et ce m'est un grand ennui de vivre ainsi toujours en guerre.

Ce qui me fait connaître ma faiblesse, c'est que les plus horribles imaginations s'emparent toujours de mon esprit bien plus facilement qu'elles n'en sortent.

3. Puissant Dieu d'Israël, zélateur des ames fidèles, daignez jeter un regard sur les travaux et les peines de votre serviteur, et l'assister dans tout ce qu'il entreprendra.

Remplissez-moi d'une force céleste, afin que le vieil homme, cette misérable chair qui n'est pas encore entièrement soumise à l'esprit, ne prévale et ne domine; elle qu'il faudra sans cesse combattre, tant que nous respirerons en cette misérable vie.

Hélas! qu'est-ce que cette vie, pleine de tribulations et de misères, environnée de piéges et d'ennemis?

Est-on délivré d'une tribulation ou d'une tentation, une autre lui succède : et l'on combat



même encore la première, que d'autres surviennent inopinément.

4. Et comment peut-on aimer une vie remplie de tant d'amertumes, sujette à tant de calamités et de misères?

Comment même lui donner le nom de vie, lorsqu'elle engendre tant de douleurs et tant de morts?

Et cependant on l'aime, et plusieurs y cherchent leur félicité.

On reproche souvent au monde d'être trompeur et vain; et toutefois on le quitte difficilement, parce qu'on est trop dominé par les convoitises de la chair.

Certaines choses nous inclinent à aimer le monde, d'autres à le mépriser.

Le désir de la chair, le désir des yeux et l'orgueil de la vie (I. Jean, 2, 16) inspirent l'amour du monde; mais les peines et les misères qui les suivent justement font naître pour lui de la haine et du dégoût.

5. Mais, hélas! le plaisir mauvais triomphe de l'ame livrée au monde : elle croit trouver des délices sous les épines, parce qu'elle n'a jamais connu ni goûté la douceur de Dieu et le charme intérieur de la vertu.

Mais ceux qui méprisent le monde parfaitement, et s'efforcent de vivre pour Dieu sous une simple discipline, connaissent cette divine

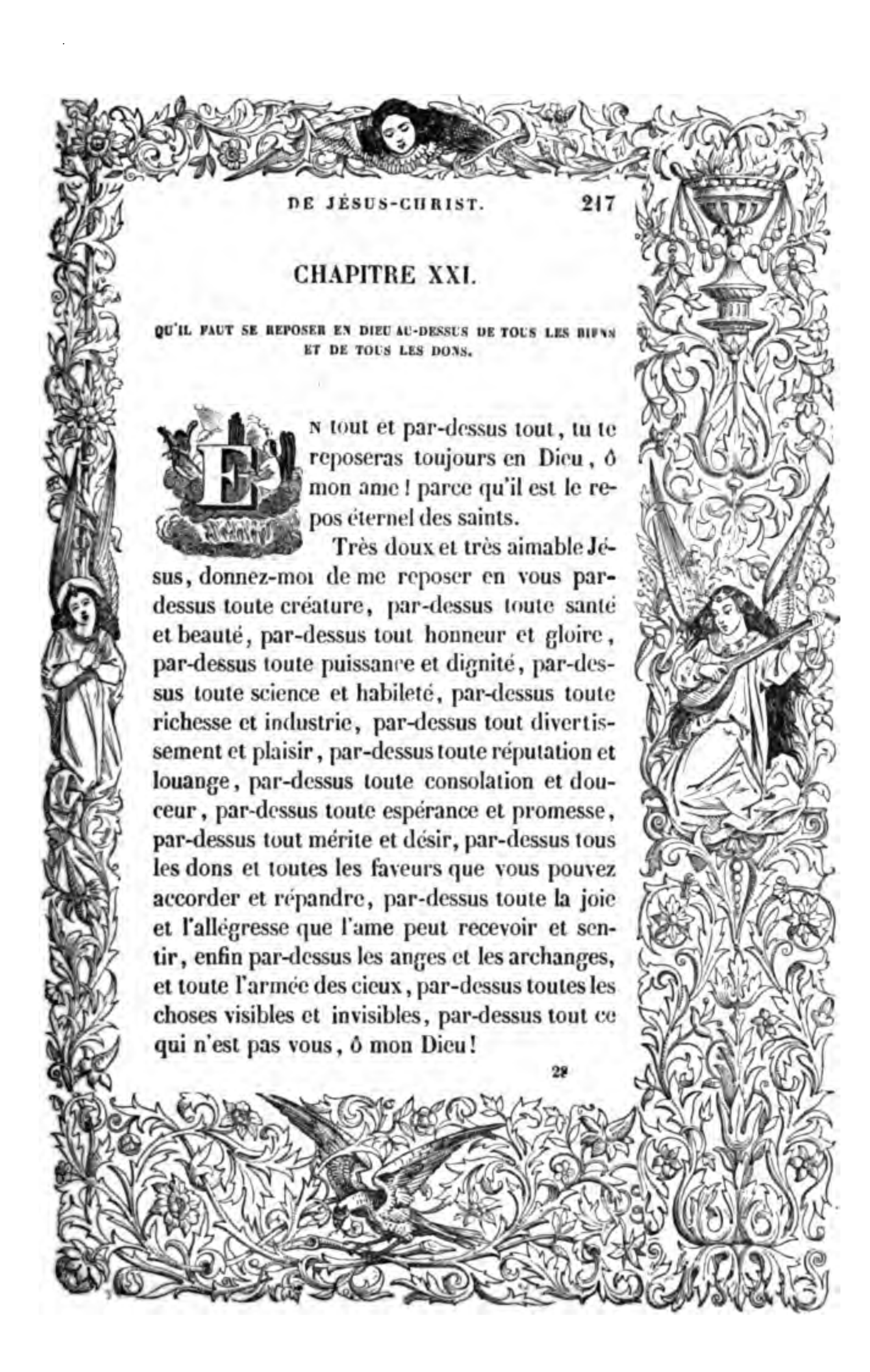


douceur promise au vrai renoncement, et voient plus clairement combien le monde s'égare dangereusement et en combien de manières il se trompe.

RÉFLEXION.

Après cela, serons-nous toujours enchantés de l'amour de cette vie périssable? C'est vainement, dit saint Augustin, que vous paraissez passionnés pour elle. « Cette maîtresse infidèle vous » crie tous les jours : Je suis laide et désagréable; » et vous la chérissez avec ardeur. Elle vous crie : » Je vous suis rude et cruelle; et vous l'embrassez » avec tendresse. Elle vous crie : Je suis changeante » et volage; et vous l'aimez avec attache. Elle est » sincère en ce point, qu'elle vous avoue franchement qu'elle ne sera pas long-temps avec » vous, et que bientôt elle vous manquera comme » un faux ami au milieu de vos entreprises; et vous » faites fondement sur elle, comme si elle était » bien sûre et fidèle à ceux qui s'y fient. » Mortels, désabusez-vous, vous qui ne cessez de vous tourmenter, et qui faites tant de choses pour mourir plus tard : « Songez plutôt, dit saint Augustin, à entreprendre quelque chose de considérable pour ne mourir jamais. »

BOSSUET.



CHAPITRE XXI.

QU'IL FAUT SE REPOSER EN DIEU AU-DESSUS DE TOUS LES BIENS ET DE TOUS LES DONS.

En tout et par-dessus tout, tu te reposeras toujours en Dieu, ô mon ame! parce qu'il est le repos éternel des saints.

Très doux et très aimable Jésus, donnez-moi de me reposer en vous par-dessus toute créature, par-dessus toute santé et beauté, par-dessus tout honneur et gloire, par-dessus toute puissance et dignité, par-dessus toute science et habileté, par-dessus toute richesse et industrie, par-dessus tout divertissement et plaisir, par-dessus toute réputation et louange, par-dessus toute consolation et douceur, par-dessus toute espérance et promesse, par-dessus tout mérite et désir, par-dessus tous les dons et toutes les faveurs que vous pouvez accorder et répandre, par-dessus toute la joie et l'allégresse que l'ame peut recevoir et sentir, enfin par-dessus les anges et les archanges, et toute l'armée des cieux, par-dessus toutes les choses visibles et invisibles, par-dessus tout ce qui n'est pas vous, ô mon Dieu!



2. Car vous, Seigneur mon Dieu, vous êtes bon par-dessus tout, seul très-haut, seul très-puissant; seul vous suffisez et satisfaites pleinement; seul vous êtes très-doux et très-consolant, seul très-beau et très-aimant, seul-très noble et très-glorieux; la perfection de tous les biens ensemble est en vous, y a toujours été, y sera toujours.

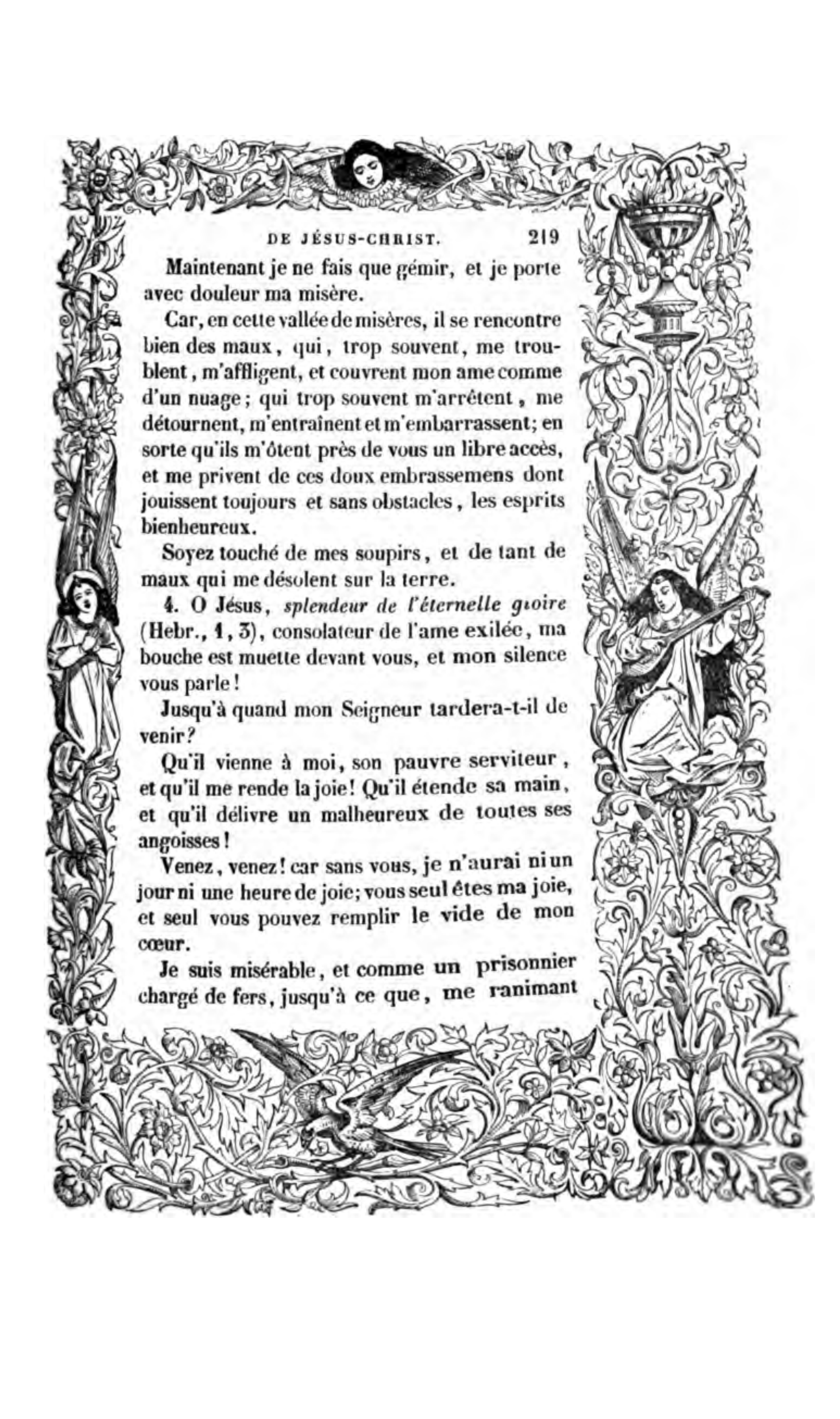
Ainsi tout ce que vous me donnez hors de vous, tout ce que vous me découvrez de vous, ou me promettez, est trop peu et ne me suffit pas, si je ne vous vois, si je ne vous possède pleinement.

Car mon cœur ne peut avoir de vrai repos ni être entièrement rassasié, s'il ne se repose en vous, et ne s'élève au-dessus de tous les dons et de toute créature.

3. O mon Époux bien-aimé, Jésus, dont l'amour est infiniment pur, Roi de toutes les créatures, qui me donnera les ailes d'une vraie liberté pour voler vers vous, et me reposer en vous?

Oh! quand me sera-t-il donné d'être parfaitement libre, et de goûter combien vous êtes doux, Seigneur mon Dieu!

Quand serai-je tellement absorbé en vous, qu'embrasé de votre amour, je ne me sente plus moi-même; mais que je ne sente que vous dans cette union ineffable et au-dessus des sens, que tous ne connaissent pas!



Maintenant je ne fais que gémir, et je porte avec douleur ma misère.

Car, en cette vallée de misères, il se rencontre bien des maux, qui, trop souvent, me troublent, m'affligent, et couvrent mon ame comme d'un nuage; qui trop souvent m'arrêtent, me détournent, m'entraînent et m'embarrassent; en sorte qu'ils m'ôtent près de vous un libre accès, et me privent de ces doux embrassemens dont jouissent toujours et sans obstacles, les esprits bienheureux.

Soyez touché de mes soupirs, et de tant de maux qui me désolent sur la terre.

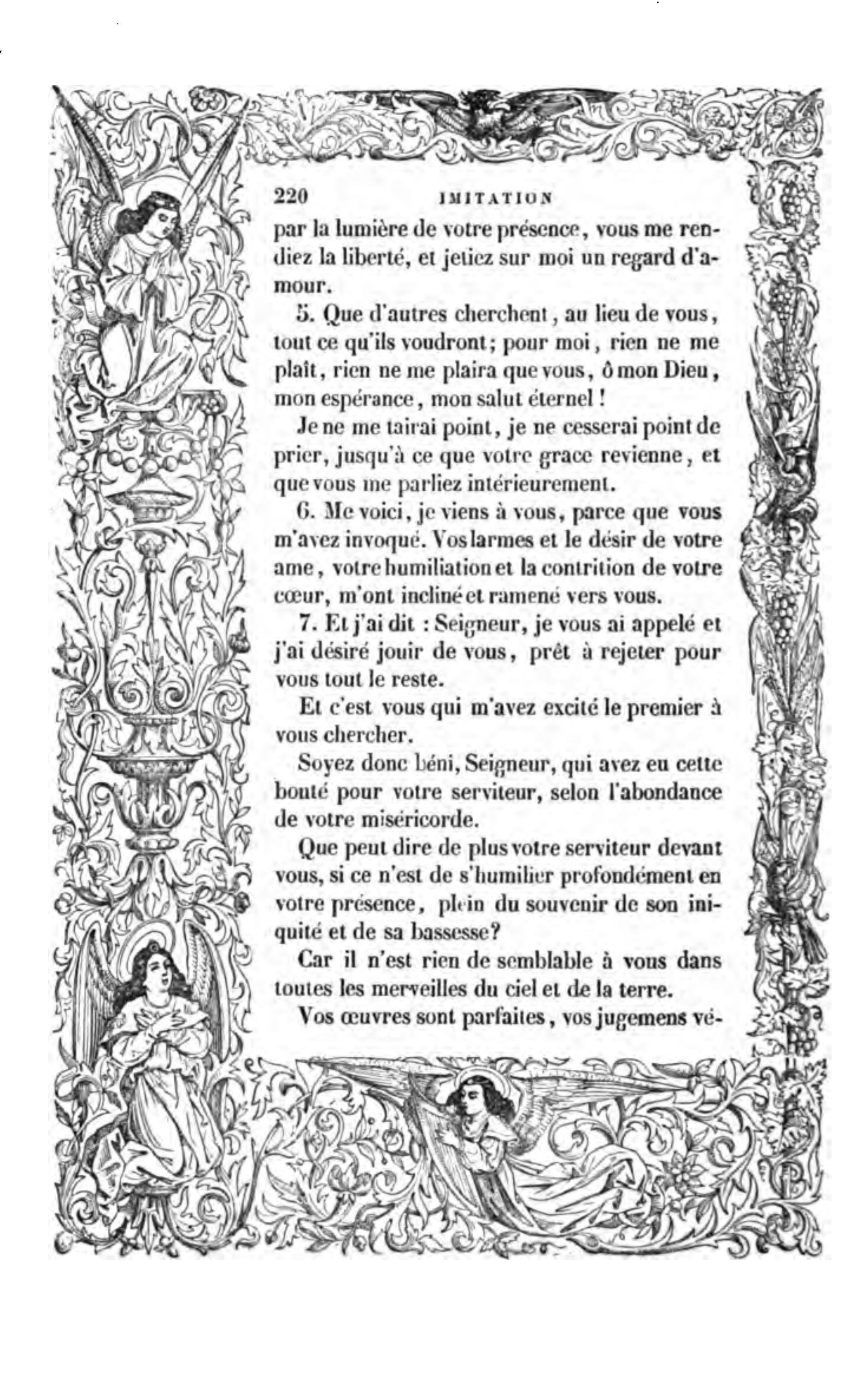
4. O Jésus, *splendeur de l'éternelle gloire* (Hebr., 1, 3), consolateur de l'ame exilée, ma bouche est muette devant vous, et mon silence vous parle!

Jusqu'à quand mon Seigneur tardera-t-il de venir?

Qu'il vienne à moi, son pauvre serviteur, et qu'il me rende la joie! Qu'il étende sa main, et qu'il délivre un malheureux de toutes ses angoisses!

Venez, venez! car sans vous, je n'aurai ni un jour ni une heure de joie; vous seul êtes ma joie, et seul vous pouvez remplir le vide de mon cœur.

Je suis misérable, et comme un prisonnier chargé de fers, jusqu'à ce que, me ranimant



par la lumière de votre présence, vous me rendiez la liberté, et jetiez sur moi un regard d'amour.

5. Que d'autres cherchent, au lieu de vous, tout ce qu'ils voudront; pour moi, rien ne me plaît, rien ne me plaira que vous, ô mon Dieu, mon espérance, mon salut éternel !

Je ne me tairai point, je ne cesserai point de prier, jusqu'à ce que votre grace revienne, et que vous me parliez intérieurement.

6. Me voici, je viens à vous, parce que vous m'avez invoqué. Vos larmes et le désir de votre ame, votre humiliation et la contrition de votre cœur, m'ont incliné et ramené vers vous.

7. Et j'ai dit : Seigneur, je vous ai appelé et j'ai désiré jouir de vous, prêt à rejeter pour vous tout le reste.

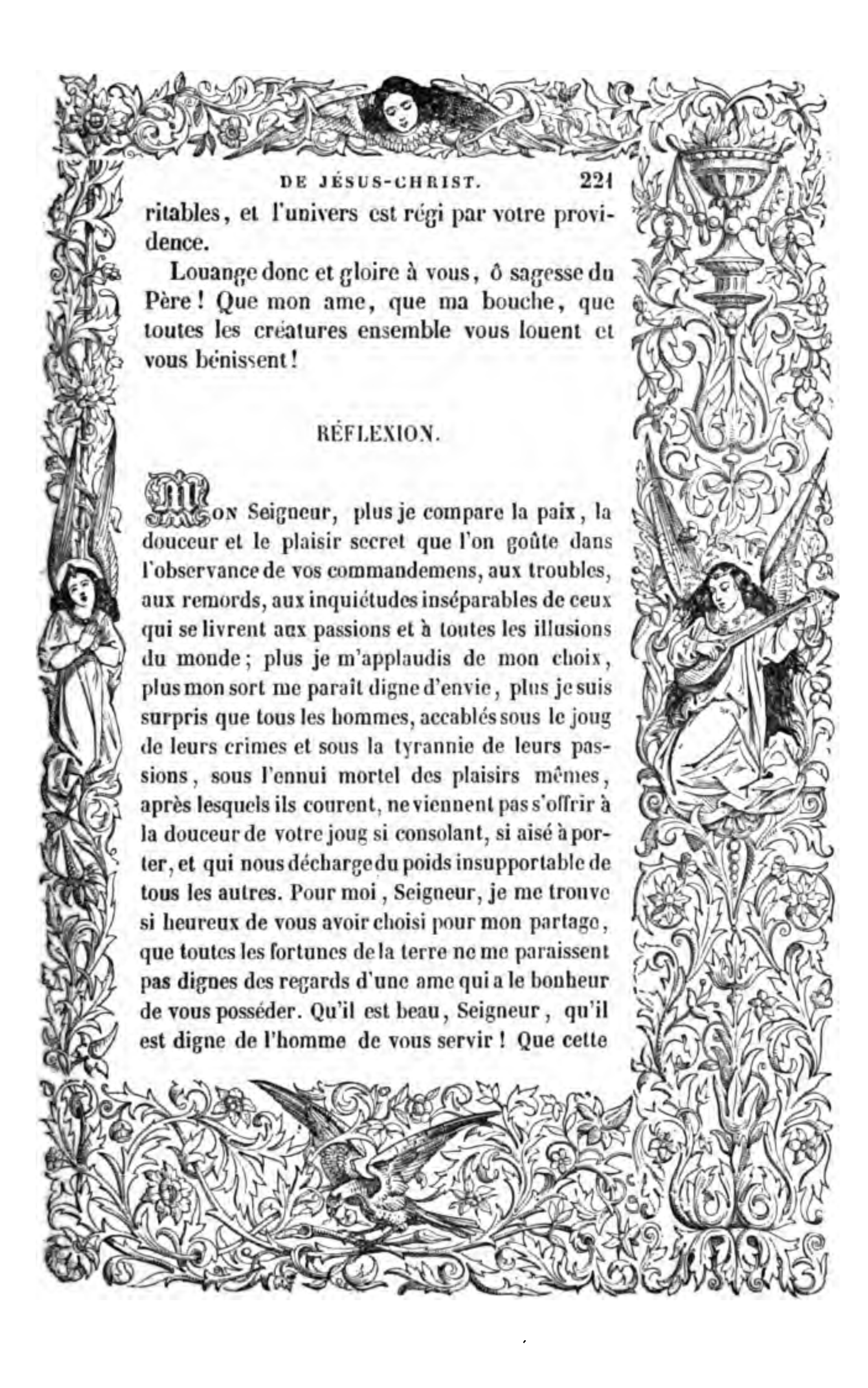
Et c'est vous qui m'avez excité le premier à vous chercher.

Soyez donc béni, Seigneur, qui avez eu cette bonté pour votre serviteur, selon l'abondance de votre miséricorde.

Que peut dire de plus votre serviteur devant vous, si ce n'est de s'humilier profondément en votre présence, plein du souvenir de son iniquité et de sa bassesse?

Car il n'est rien de semblable à vous dans toutes les merveilles du ciel et de la terre.

Vos œuvres sont parfaites, vos jugemens vé-

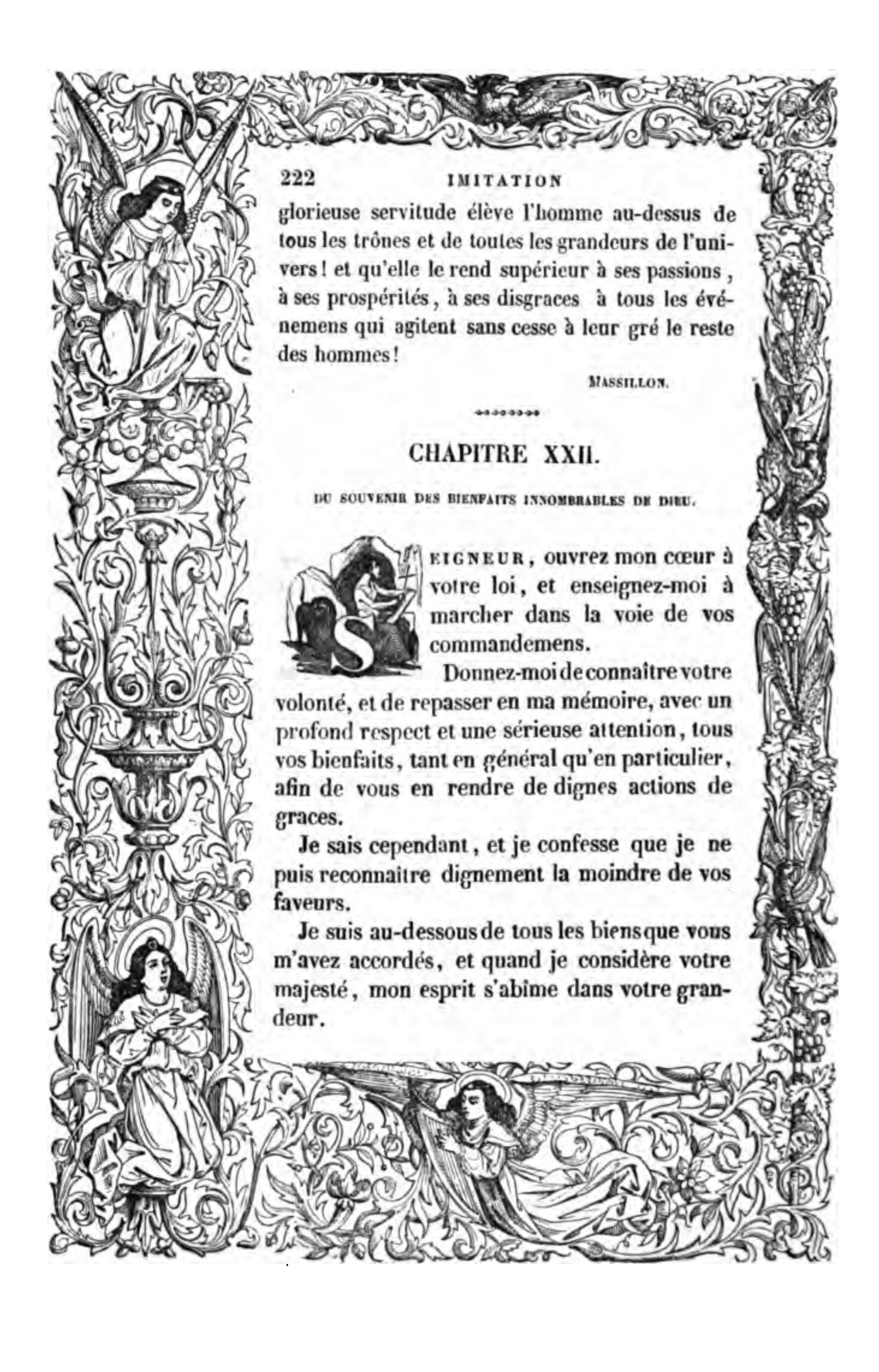


ritables, et l'univers est régi par votre providence.

Louange donc et gloire à vous, ô sagesse du Père ! Que mon ame, que ma bouche, que toutes les créatures ensemble vous louent et vous bénissent !

RÉFLEXION.

MON Seigneur, plus je compare la paix, la douceur et le plaisir secret que l'on goûte dans l'observance de vos commandemens, aux troubles, aux remords, aux inquiétudes inséparables de ceux qui se livrent aux passions et à toutes les illusions du monde ; plus je m'applaudis de mon choix, plus mon sort me paraît digne d'envie, plus je suis surpris que tous les hommes, accablés sous le joug de leurs crimes et sous la tyrannie de leurs passions, sous l'ennui mortel des plaisirs mêmes, après lesquels ils courent, ne viennent pas s'offrir à la douceur de votre joug si consolant, si aisé à porter, et qui nous décharge du poids insupportable de tous les autres. Pour moi, Seigneur, je me trouve si heureux de vous avoir choisi pour mon partage, que toutes les fortunes de la terre ne me paraissent pas dignes des regards d'une ame qui a le bonheur de vous posséder. Qu'il est beau, Seigneur, qu'il est digne de l'homme de vous servir ! Que cette



glorieuse servitude élève l'homme au-dessus de tous les trônes et de toutes les grandeurs de l'univers! et qu'elle le rend supérieur à ses passions, à ses prospérités, à ses disgraces à tous les événemens qui agitent sans cesse à leur gré le reste des hommes!

MASSILLON.

CHAPITRE XXII.

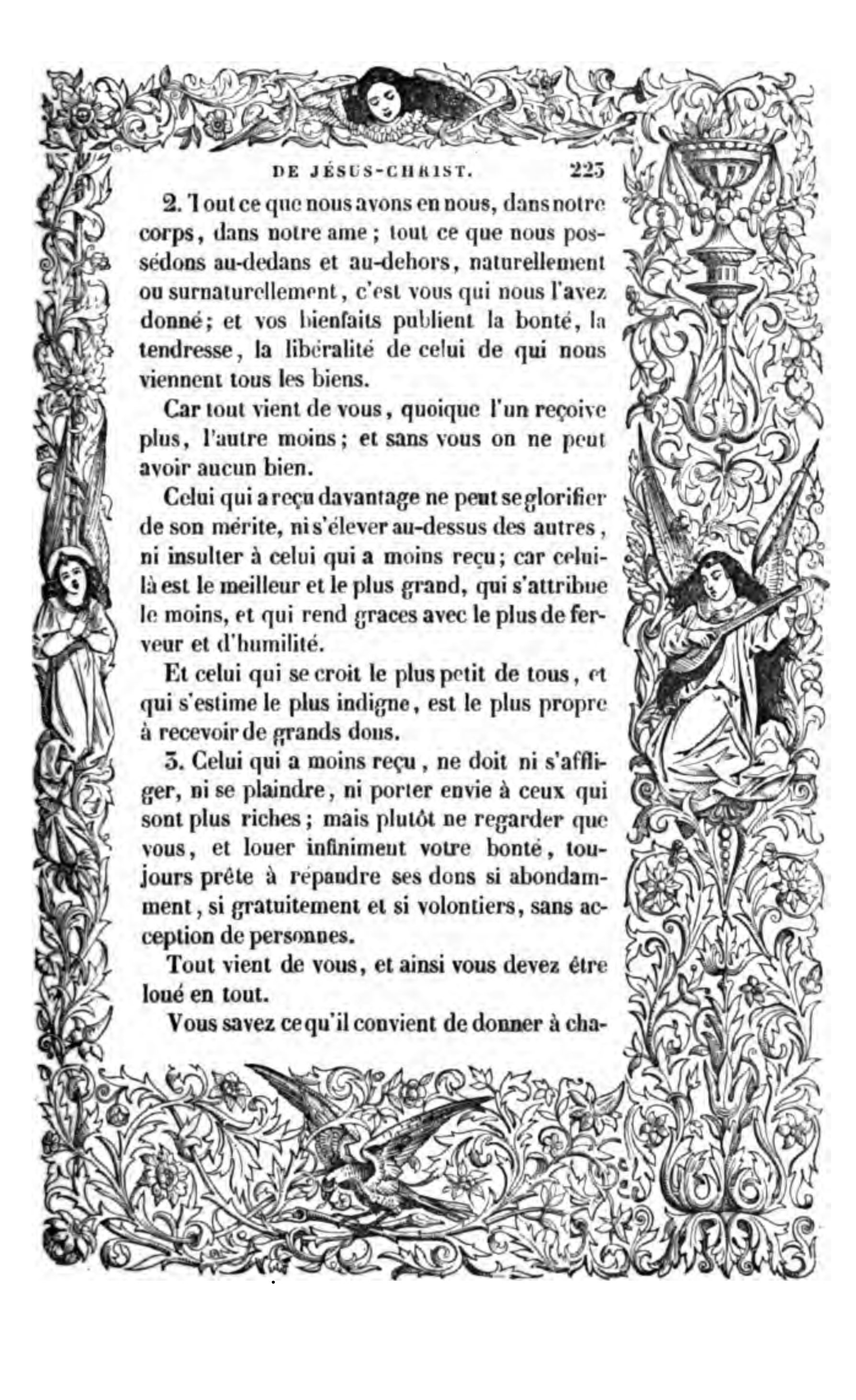
DU SOUVENIR DES BIENFAITS INNOMBRABLES DE DIEU.

SEIGNEUR, ouvrez mon cœur à votre loi, et enseignez-moi à marcher dans la voie de vos commandemens.

Donnez-moi de connaître votre volonté, et de repasser en ma mémoire, avec un profond respect et une sérieuse attention, tous vos bienfaits, tant en général qu'en particulier, afin de vous en rendre de dignes actions de graces.

Je sais cependant, et je confesse que je ne puis reconnaître dignement la moindre de vos faveurs.

Je suis au-dessous de tous les biens que vous m'avez accordés, et quand je considère votre majesté, mon esprit s'abîme dans votre grandeur.



2. Tout ce que nous avons en nous, dans notre corps, dans notre ame ; tout ce que nous possédons au-dedans et au-dehors, naturellement ou surnaturellement, c'est vous qui nous l'avez donné; et vos bienfaits publient la bonté, la tendresse, la libéralité de celui de qui nous viennent tous les biens.

Car tout vient de vous, quoique l'un reçoive plus, l'autre moins; et sans vous on ne peut avoir aucun bien.

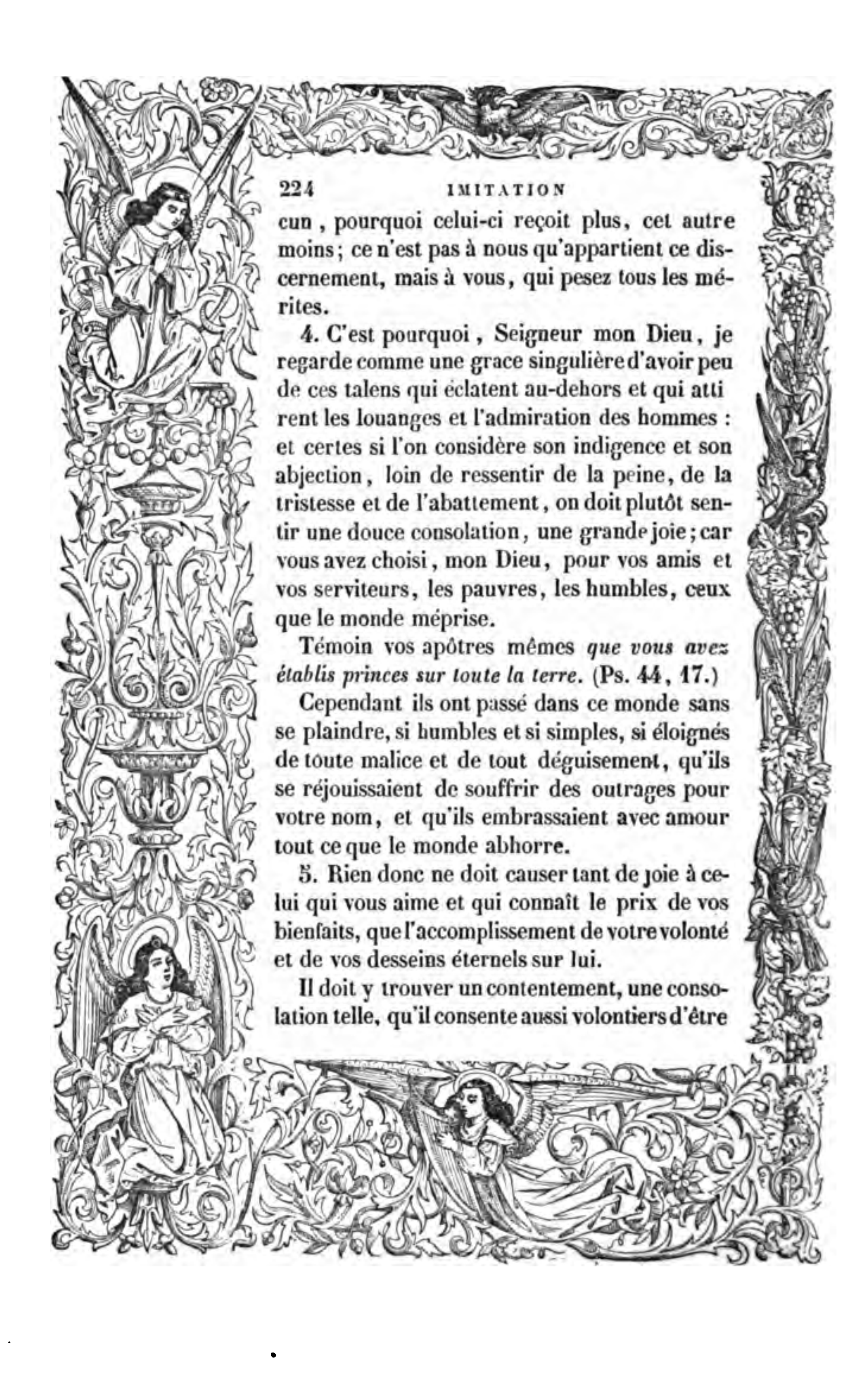
Celui qui a reçu davantage ne peut se glorifier de son mérite, ni s'élever au-dessus des autres, ni insulter à celui qui a moins reçu; car celui-là est le meilleur et le plus grand, qui s'attribue le moins, et qui rend graces avec le plus de ferveur et d'humilité.

Et celui qui se croit le plus petit de tous, et qui s'estime le plus indigne, est le plus propre à recevoir de grands dons.

3. Celui qui a moins reçu, ne doit ni s'affliger, ni se plaindre, ni porter envie à ceux qui sont plus riches; mais plutôt ne regarder que vous, et louer infiniment votre bonté, toujours prête à répandre ses dons si abondamment, si gratuitement et si volontiers, sans acception de personnes.

Tout vient de vous, et ainsi vous devez être loué en tout.

Vous savez ce qu'il convient de donner à cha-



cun, pourquoi celui-ci reçoit plus, cet autre moins; ce n'est pas à nous qu'appartient ce discernement, mais à vous, qui pesez tous les mérites.

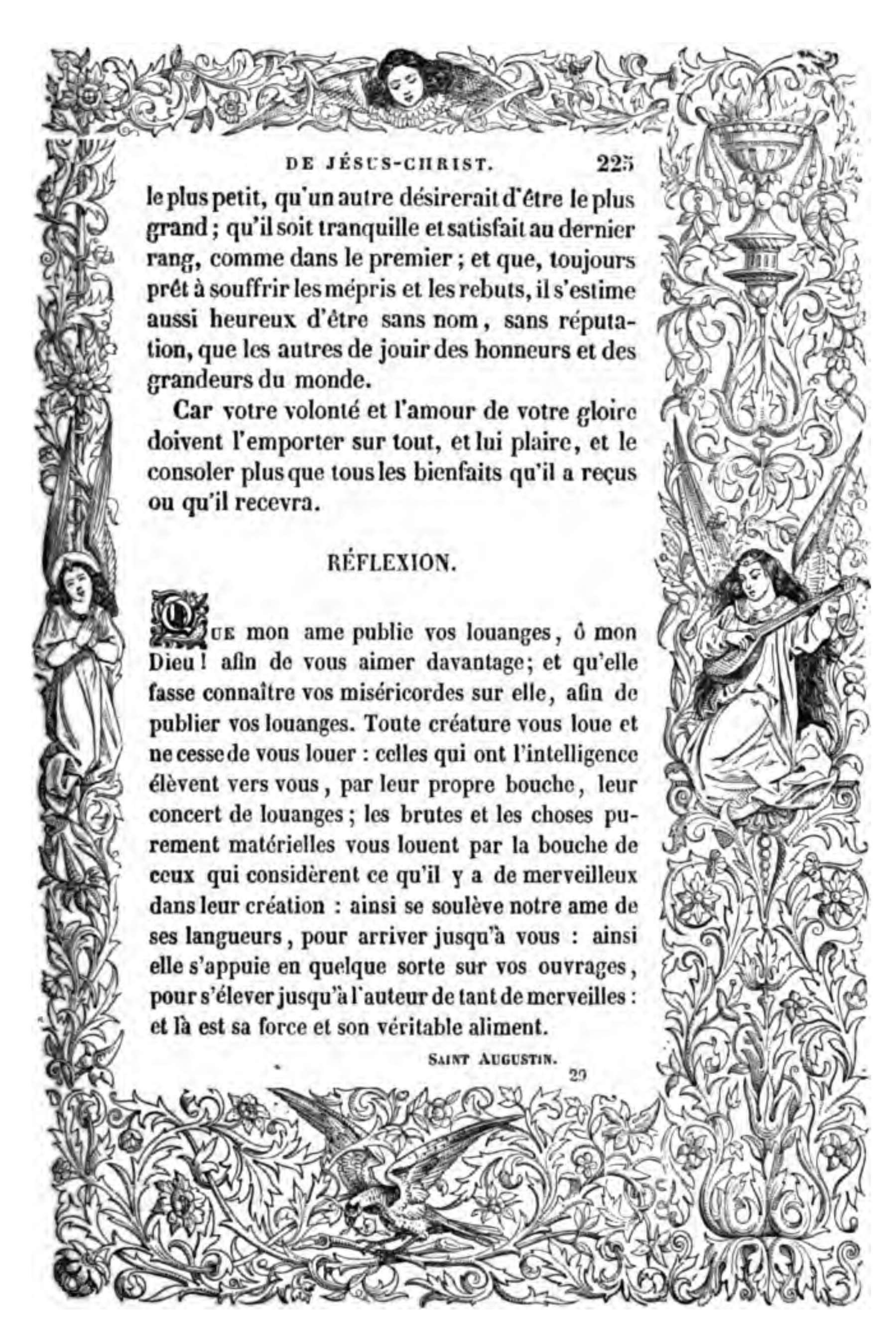
4. C'est pourquoi, Seigneur mon Dieu, je regarde comme une grace singulière d'avoir peu de ces talens qui éclatent au-dehors et qui attirent les louanges et l'admiration des hommes : et certes si l'on considère son indigence et son abjection, loin de ressentir de la peine, de la tristesse et de l'abattement, on doit plutôt sentir une douce consolation, une grande joie; car vous avez choisi, mon Dieu, pour vos amis et vos serviteurs, les pauvres, les humbles, ceux que le monde méprise.

Témoin vos apôtres mêmes *que vous avez établis princes sur toute la terre.* (Ps. 44, 17.)

Cependant ils ont passé dans ce monde sans se plaindre, si humbles et si simples, si éloignés de toute malice et de tout déguisement, qu'ils se réjouissaient de souffrir des outrages pour votre nom, et qu'ils embrassaient avec amour tout ce que le monde abhorre.

5. Rien donc ne doit causer tant de joie à celui qui vous aime et qui connaît le prix de vos bienfaits, que l'accomplissement de votre volonté et de vos desseins éternels sur lui.

Il doit y trouver un contentement, une consolation telle, qu'il consente aussi volontiers d'être



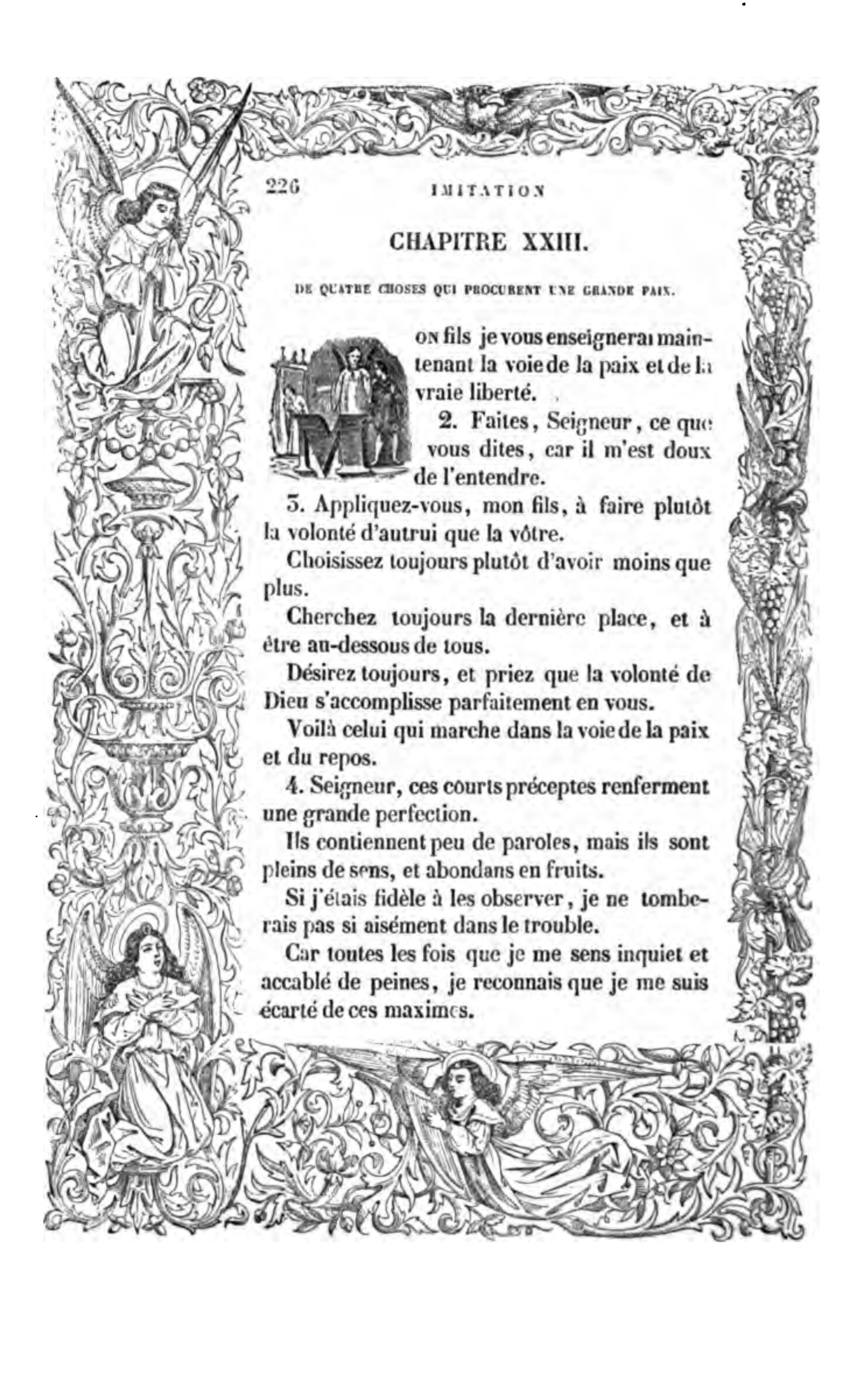
le plus petit, qu'un autre désirerait d'être le plus grand ; qu'il soit tranquille et satisfait au dernier rang, comme dans le premier ; et que, toujours prêt à souffrir les mépris et les rebuts, il s'estime aussi heureux d'être sans nom, sans réputation, que les autres de jouir des honneurs et des grandeurs du monde.

Car votre volonté et l'amour de votre gloire doivent l'emporter sur tout, et lui plaire, et le consoler plus que tous les bienfaits qu'il a reçus ou qu'il recevra.

RÉFLEXION.

Que mon ame publie vos louanges, ô mon Dieu ! afin de vous aimer davantage ; et qu'elle fasse connaître vos miséricordes sur elle, afin de publier vos louanges. Toute créature vous loue et ne cesse de vous louer : celles qui ont l'intelligence élèvent vers vous, par leur propre bouche, leur concert de louanges ; les brutes et les choses purement matérielles vous louent par la bouche de ceux qui considèrent ce qu'il y a de merveilleux dans leur création : ainsi se soulève notre ame de ses langueurs, pour arriver jusqu'à vous : ainsi elle s'appuie en quelque sorte sur vos ouvrages, pour s'élever jusqu'à l'auteur de tant de merveilles : et là est sa force et son véritable aliment.

SAINT AUGUSTIN.



CHAPITRE XXIII.

DE QUATRE CHOSES QUI PROCURENT UNE GRANDE PAIX.

MON fils je vous enseignerai maintenant la voie de la paix et de la vraie liberté.

2. Faites, Seigneur, ce que vous dites, car il m'est doux de l'entendre.

3. Appliquez-vous, mon fils, à faire plutôt la volonté d'autrui que la vôtre.

Choisissez toujours plutôt d'avoir moins que plus.

Cherchez toujours la dernière place, et à être au-dessous de tous.

Désirez toujours, et priez que la volonté de Dieu s'accomplisse parfaitement en vous.

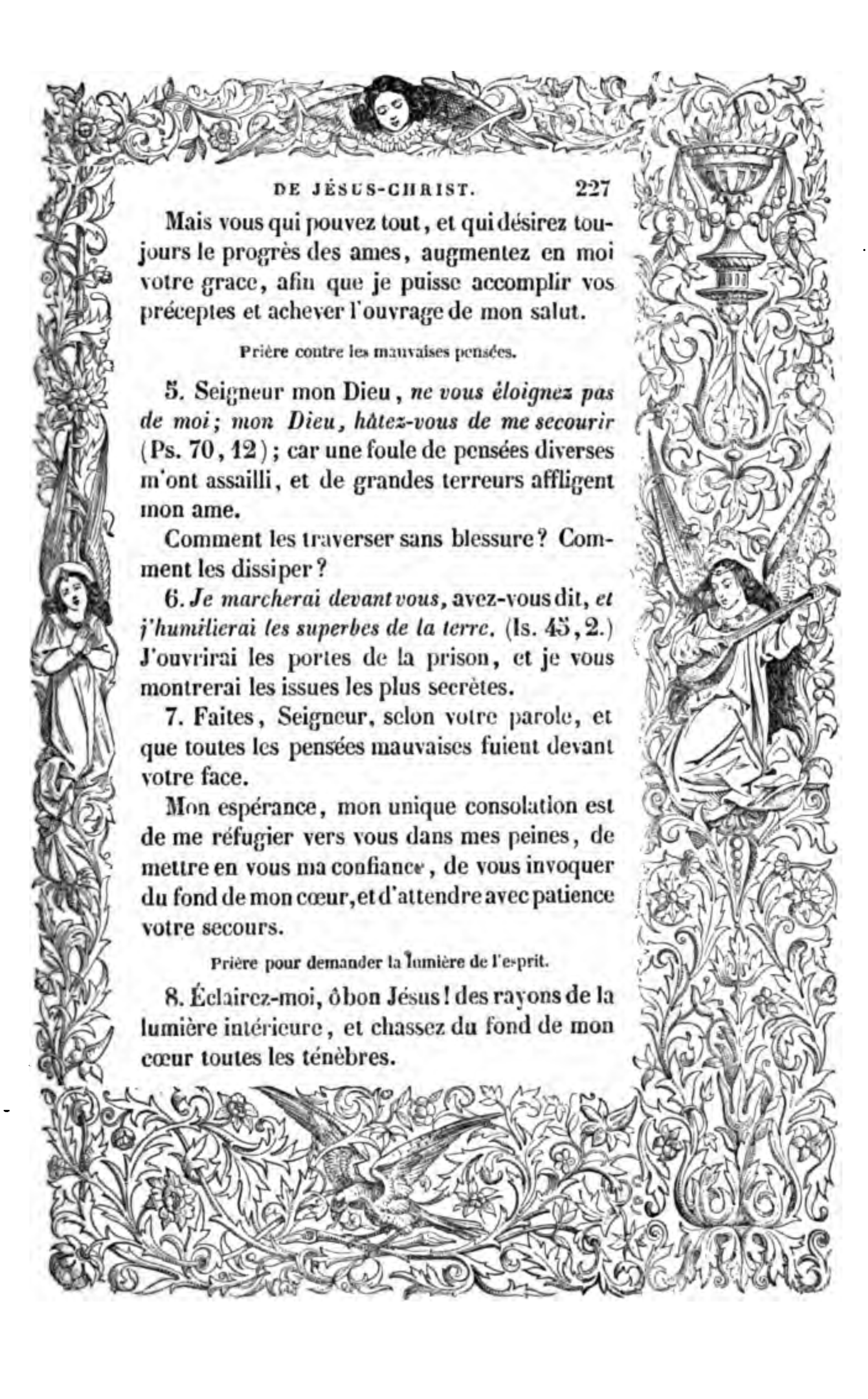
Voilà celui qui marche dans la voie de la paix et du repos.

4. Seigneur, ces courts préceptes renferment une grande perfection.

Ils contiennent peu de paroles, mais ils sont pleins de sens, et abondans en fruits.

Si j'étais fidèle à les observer, je ne tomberais pas si aisément dans le trouble.

Car toutes les fois que je me sens inquiet et accablé de peines, je reconnais que je me suis écarté de ces maximes.



Mais vous qui pouvez tout, et qui désirez toujours le progrès des ames, augmentez en moi votre grace, afin que je puisse accomplir vos préceptes et achever l'ouvrage de mon salut.

Prière contre les mauvaises pensées.

5. Seigneur mon Dieu, *ne vous éloignez pas de moi; mon Dieu, hâtez-vous de me secourir* (Ps. 70, 12); car une foule de pensées diverses m'ont assailli, et de grandes terreurs affligent mon ame.

Comment les traverser sans blessure? Comment les dissiper?

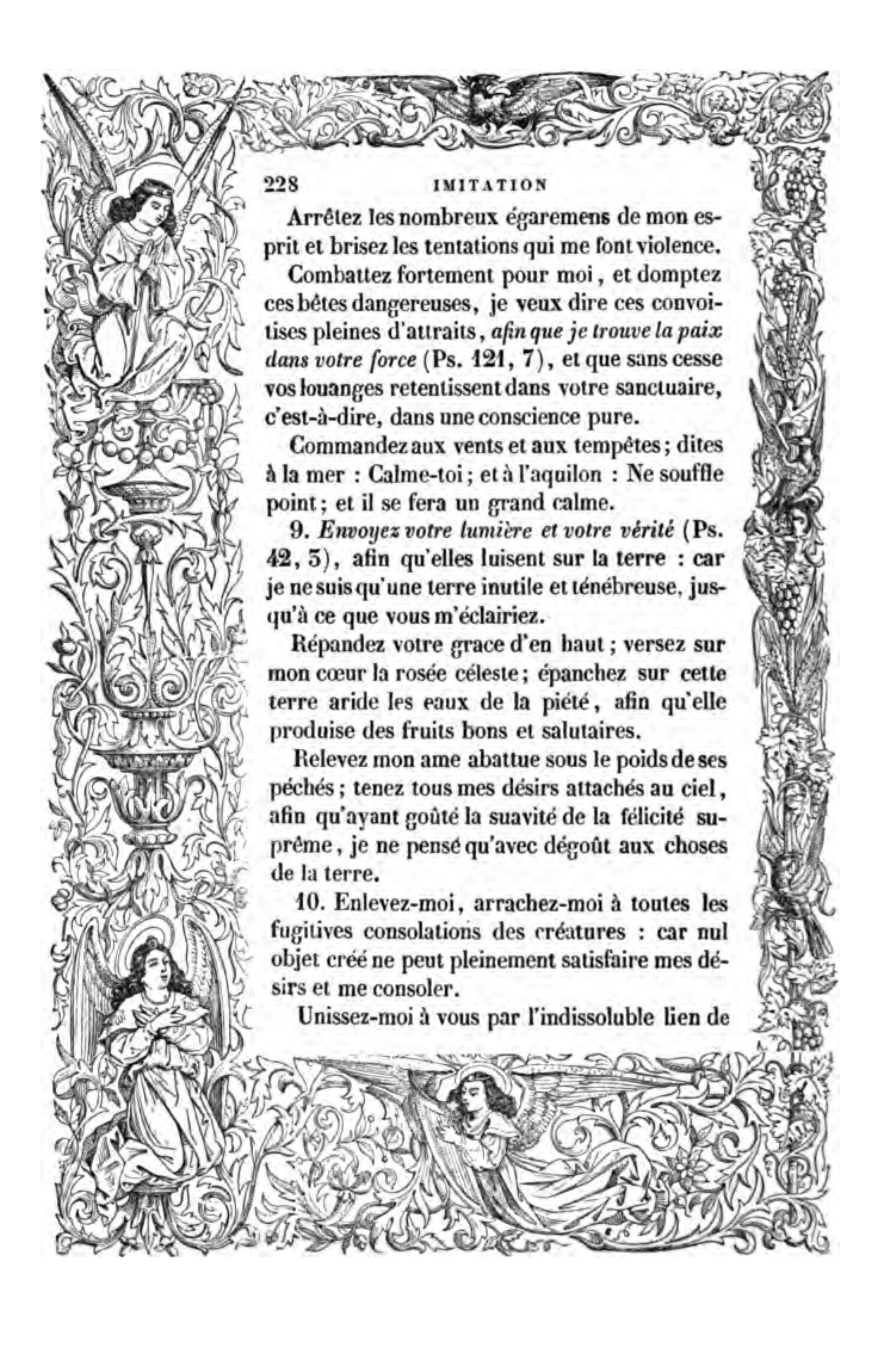
6. *Je marcherai devant vous,* avez-vous dit, *et j'humilierai les superbes de la terre.* (Is. 45, 2.) J'ouvrirai les portes de la prison, et je vous montrerai les issues les plus secrètes.

7. Faites, Seigneur, selon votre parole, et que toutes les pensées mauvaises fuient devant votre face.

Mon espérance, mon unique consolation est de me réfugier vers vous dans mes peines, de mettre en vous ma confiance, de vous invoquer du fond de mon cœur, et d'attendre avec patience votre secours.

Prière pour demander la lumière de l'esprit.

8. Éclairez-moi, ô bon Jésus! des rayons de la lumière intérieure, et chassez du fond de mon cœur toutes les ténèbres.



Arrêtez les nombreux égaremens de mon esprit et brisez les tentations qui me font violence.

Combattez fortement pour moi, et domptez ces bêtes dangereuses, je veux dire ces convoitises pleines d'attraits, *afin que je trouve la paix dans votre force* (Ps. 121, 7), et que sans cesse vos louanges retentissent dans votre sanctuaire, c'est-à-dire, dans une conscience pure.

Commandez aux vents et aux tempêtes; dites à la mer : Calme-toi; et à l'aquilon : Ne souffle point; et il se fera un grand calme.

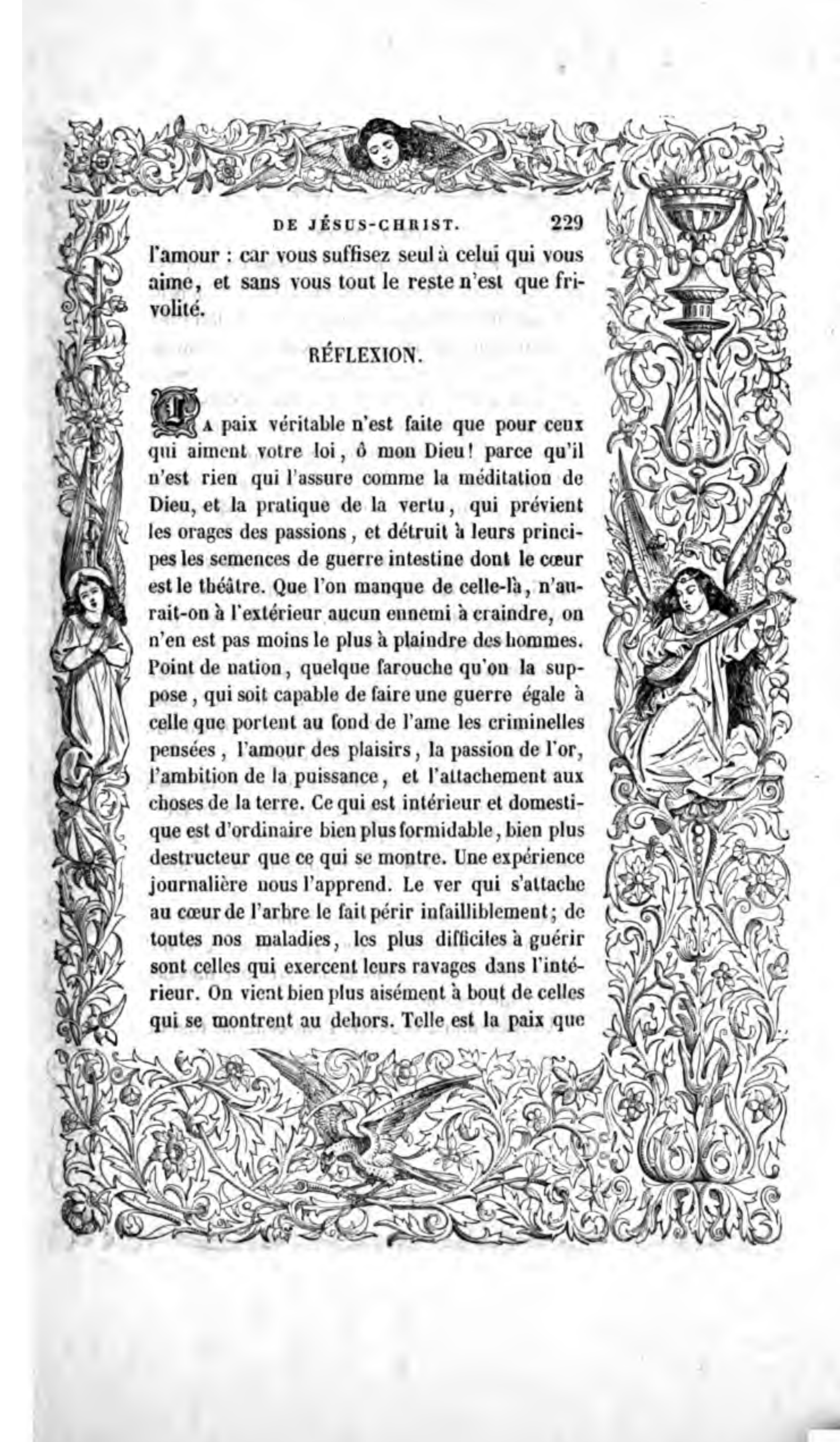
9. *Envoyez votre lumière et votre vérité* (Ps. 42, 5), afin qu'elles luisent sur la terre : car je ne suis qu'une terre inutile et ténébreuse, jusqu'à ce que vous m'éclairiez.

Répandez votre grace d'en haut; versez sur mon cœur la rosée céleste; épanchez sur cette terre aride les eaux de la piété, afin qu'elle produise des fruits bons et salutaires.

Relevez mon ame abattue sous le poids de ses péchés; tenez tous mes désirs attachés au ciel, afin qu'ayant goûté la suavité de la félicité suprême, je ne pensé qu'avec dégoût aux choses de la terre.

10. Enlevez-moi, arrachez-moi à toutes les fugitives consolations des créatures : car nul objet créé ne peut pleinement satisfaire mes désirs et me consoler.

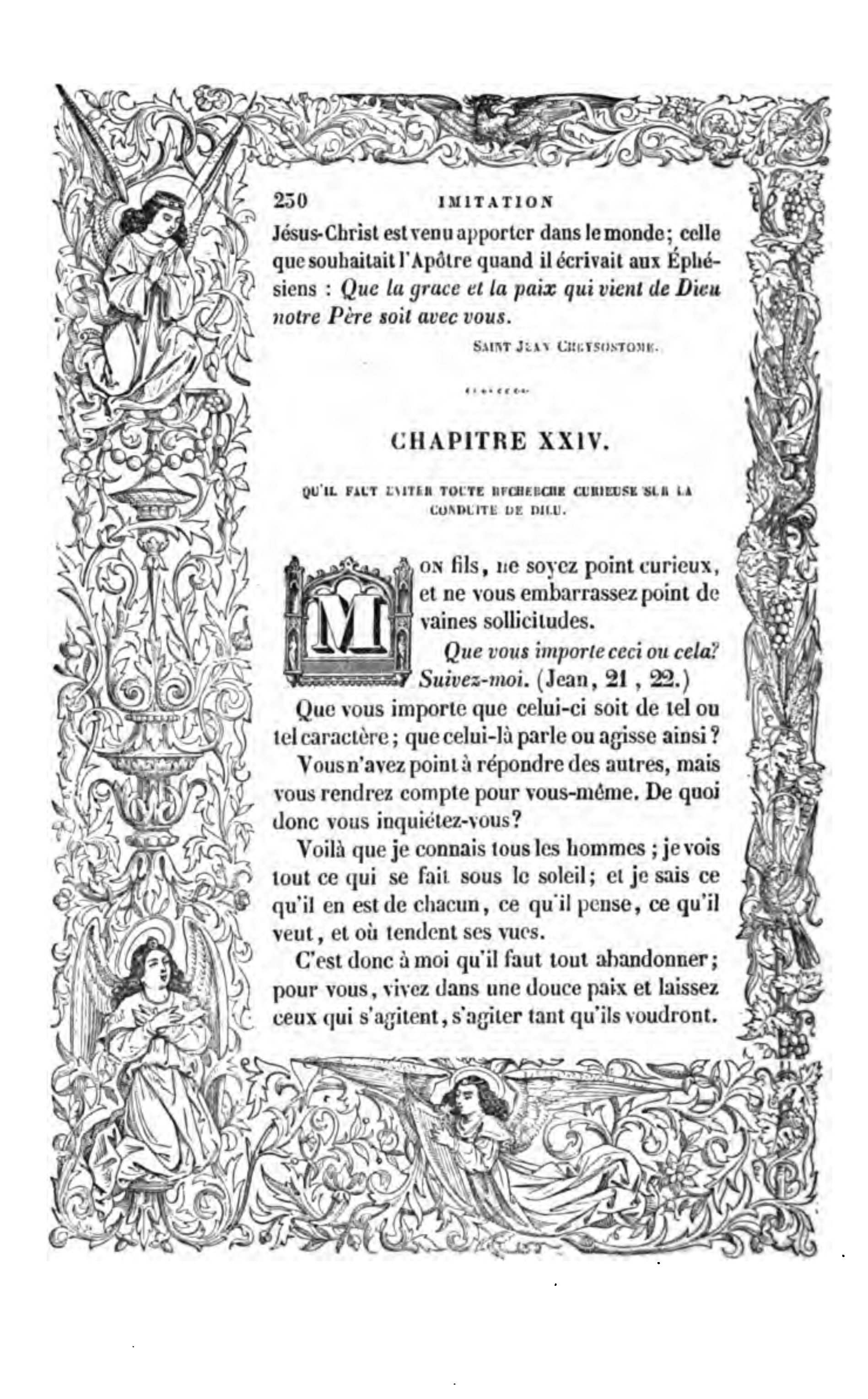
Unissez-moi à vous par l'indissoluble lien de



l'amour : car vous suffisez seul à celui qui vous aime, et sans vous tout le reste n'est que frivolité.

RÉFLEXION.

La paix véritable n'est faite que pour ceux qui aiment votre loi, ô mon Dieu! parce qu'il n'est rien qui l'assure comme la méditation de Dieu, et la pratique de la vertu, qui prévient les orages des passions, et détruit à leurs principes les semences de guerre intestine dont le cœur est le théâtre. Que l'on manque de celle-là, n'aurait-on à l'extérieur aucun ennemi à craindre, on n'en est pas moins le plus à plaindre des hommes. Point de nation, quelque farouche qu'on la suppose, qui soit capable de faire une guerre égale à celle que portent au fond de l'ame les criminelles pensées, l'amour des plaisirs, la passion de l'or, l'ambition de la puissance, et l'attachement aux choses de la terre. Ce qui est intérieur et domestique est d'ordinaire bien plus formidable, bien plus destructeur que ce qui se montre. Une expérience journalière nous l'apprend. Le ver qui s'attache au cœur de l'arbre le fait périr infailliblement; de toutes nos maladies, les plus difficiles à guérir sont celles qui exercent leurs ravages dans l'intérieur. On vient bien plus aisément à bout de celles qui se montrent au dehors. Telle est la paix que



Jésus-Christ est venu apporter dans le monde; celle que souhaitait l'Apôtre quand il écrivait aux Éphésiens : *Que la grace et la paix qui vient de Dieu notre Père soit avec vous.*

SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

CHAPITRE XXIV.

QU'IL FAUT ÉVITER TOUTE RECHERCHE CURIEUSE SUR LA CONDUITE DE DIEU.

Mon fils, ne soyez point curieux, et ne vous embarrassez point de vaines sollicitudes.

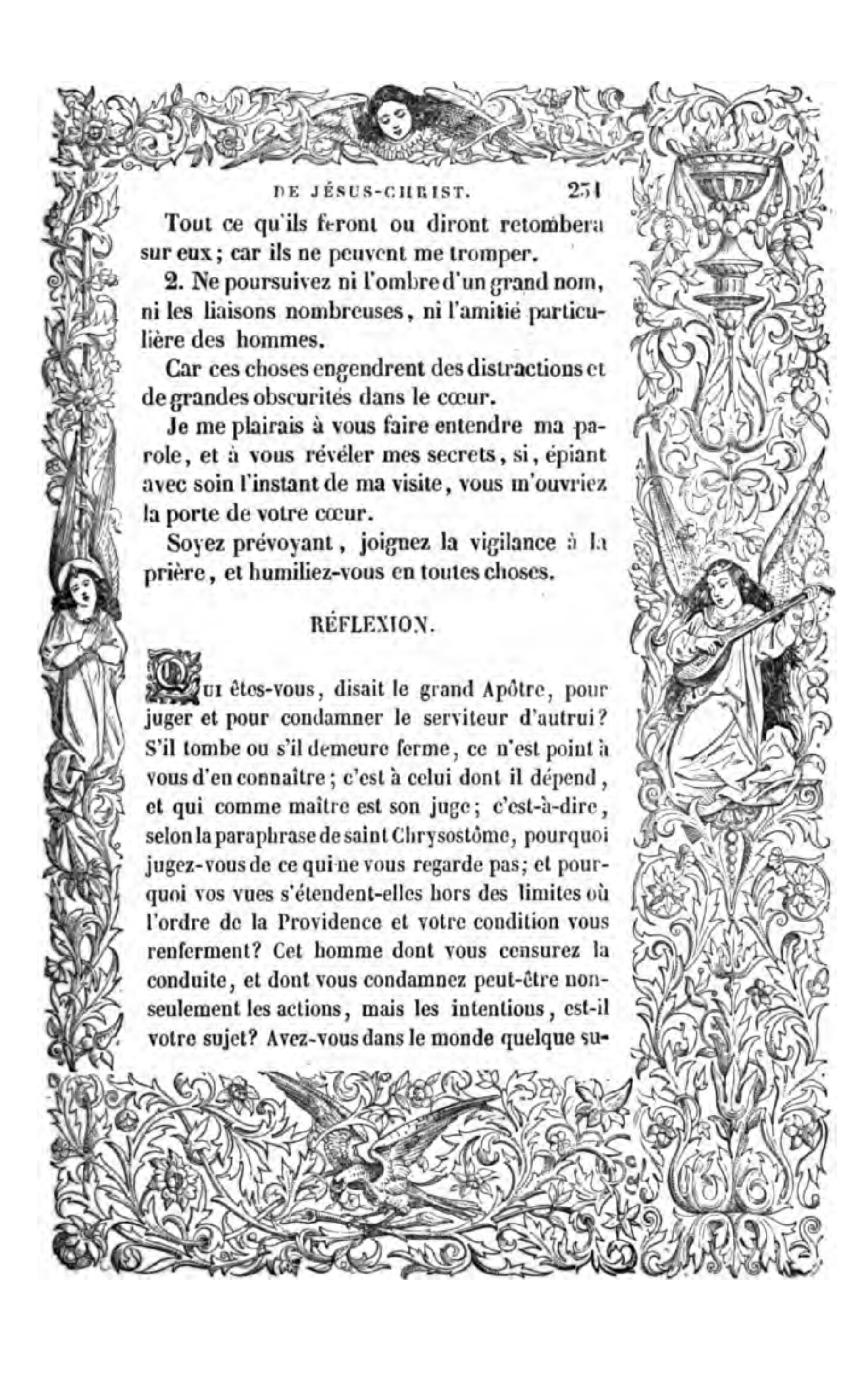
Que vous importe ceci ou cela? Suivez-moi. (Jean, 21, 22.)

Que vous importe que celui-ci soit de tel ou tel caractère; que celui-là parle ou agisse ainsi?

Vous n'avez point à répondre des autres, mais vous rendrez compte pour vous-même. De quoi donc vous inquiétez-vous?

Voilà que je connais tous les hommes; je vois tout ce qui se fait sous le soleil; et je sais ce qu'il en est de chacun, ce qu'il pense, ce qu'il veut, et où tendent ses vues.

C'est donc à moi qu'il faut tout abandonner; pour vous, vivez dans une douce paix et laissez ceux qui s'agitent, s'agiter tant qu'ils voudront.



Tout ce qu'ils feront ou diront retombera sur eux ; car ils ne peuvent me tromper.

2. Ne poursuivez ni l'ombre d'un grand nom, ni les liaisons nombreuses, ni l'amitié particulière des hommes.

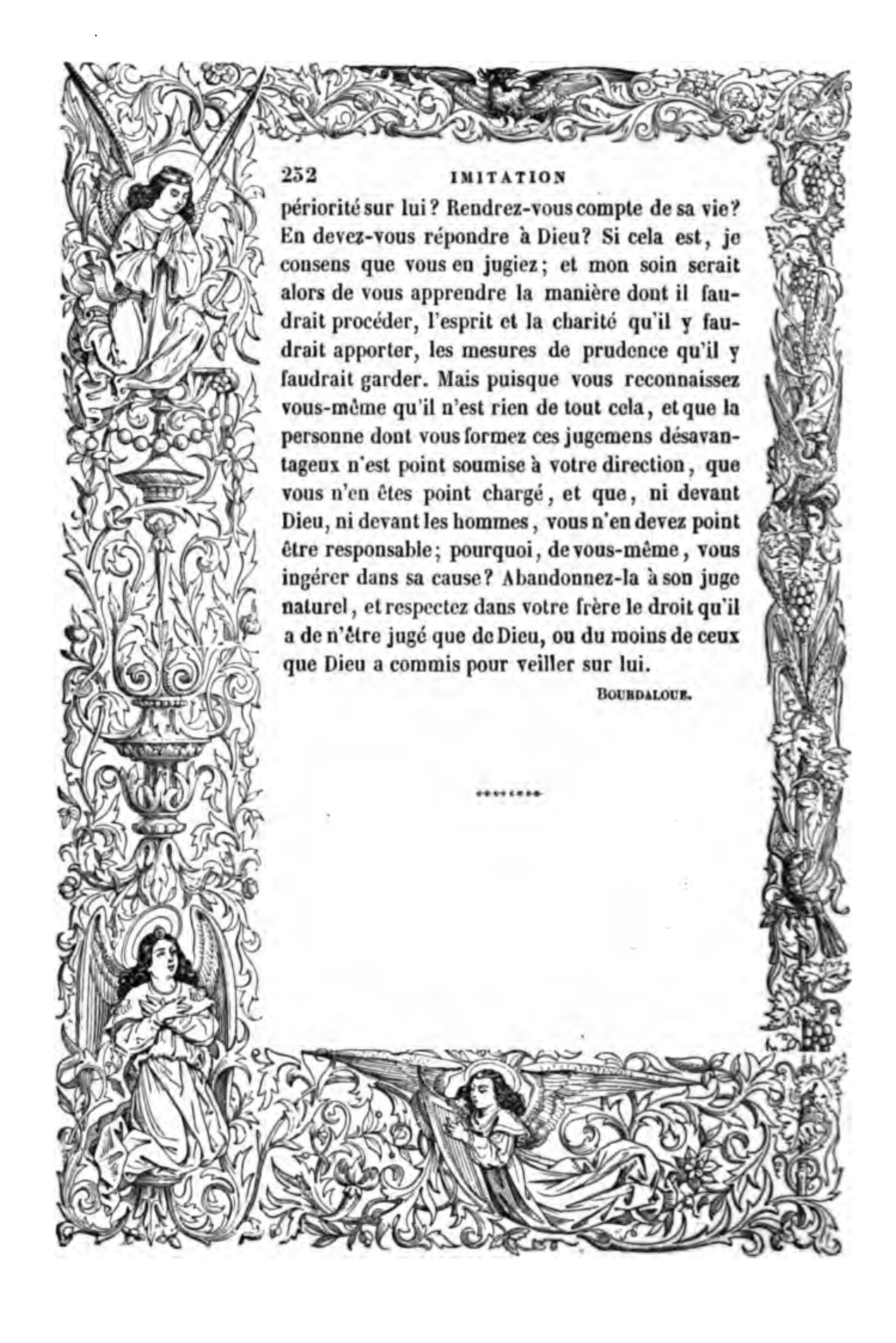
Car ces choses engendrent des distractions et de grandes obscurités dans le cœur.

Je me plairais à vous faire entendre ma parole, et à vous révéler mes secrets, si, épiant avec soin l'instant de ma visite, vous m'ouvriez la porte de votre cœur.

Soyez prévoyant, joignez la vigilance à la prière, et humiliez-vous en toutes choses.

RÉFLEXION.

Qui êtes-vous, disait le grand Apôtre, pour juger et pour condamner le serviteur d'autrui? S'il tombe ou s'il demeure ferme, ce n'est point à vous d'en connaître ; c'est à celui dont il dépend, et qui comme maître est son juge ; c'est-à-dire, selon la paraphrase de saint Chrysostôme, pourquoi jugez-vous de ce qui ne vous regarde pas ; et pourquoi vos vues s'étendent-elles hors des limites où l'ordre de la Providence et votre condition vous renferment? Cet homme dont vous censurez la conduite, et dont vous condamnez peut-être non-seulement les actions, mais les intentions, est-il votre sujet? Avez-vous dans le monde quelque su-



périorité sur lui ? Rendrez-vous compte de sa vie? En devez-vous répondre à Dieu? Si cela est, je consens que vous en jugiez ; et mon soin serait alors de vous apprendre la manière dont il faudrait procéder, l'esprit et la charité qu'il y faudrait apporter, les mesures de prudence qu'il y faudrait garder. Mais puisque vous reconnaissez vous-même qu'il n'est rien de tout cela, et que la personne dont vous formez ces jugemens désavantageux n'est point soumise à votre direction, que vous n'en êtes point chargé, et que, ni devant Dieu, ni devant les hommes, vous n'en devez point être responsable ; pourquoi, de vous-même, vous ingérer dans sa cause? Abandonnez-la à son juge naturel, et respectez dans votre frère le droit qu'il a de n'être jugé que de Dieu, ou du moins de ceux que Dieu a commis pour veiller sur lui.

BOURDALOUE.



CHAPITRE XXV.

EN QUOI CONSISTE LA VRAIE PAIX DU COEUR ET LE VÉRITABLE AVANCEMENT.

Mon fils, j'ai dit : *Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix, je ne vous la donne pas comme le monde la donne.* (Jean, 14, 27.)

Tous désirent la paix; mais tous ne s'occupent pas de ce qui procure une paix véritable.

Ma paix est avec ceux qui sont doux et humbles de cœur. Votre paix sera dans une grande patience.

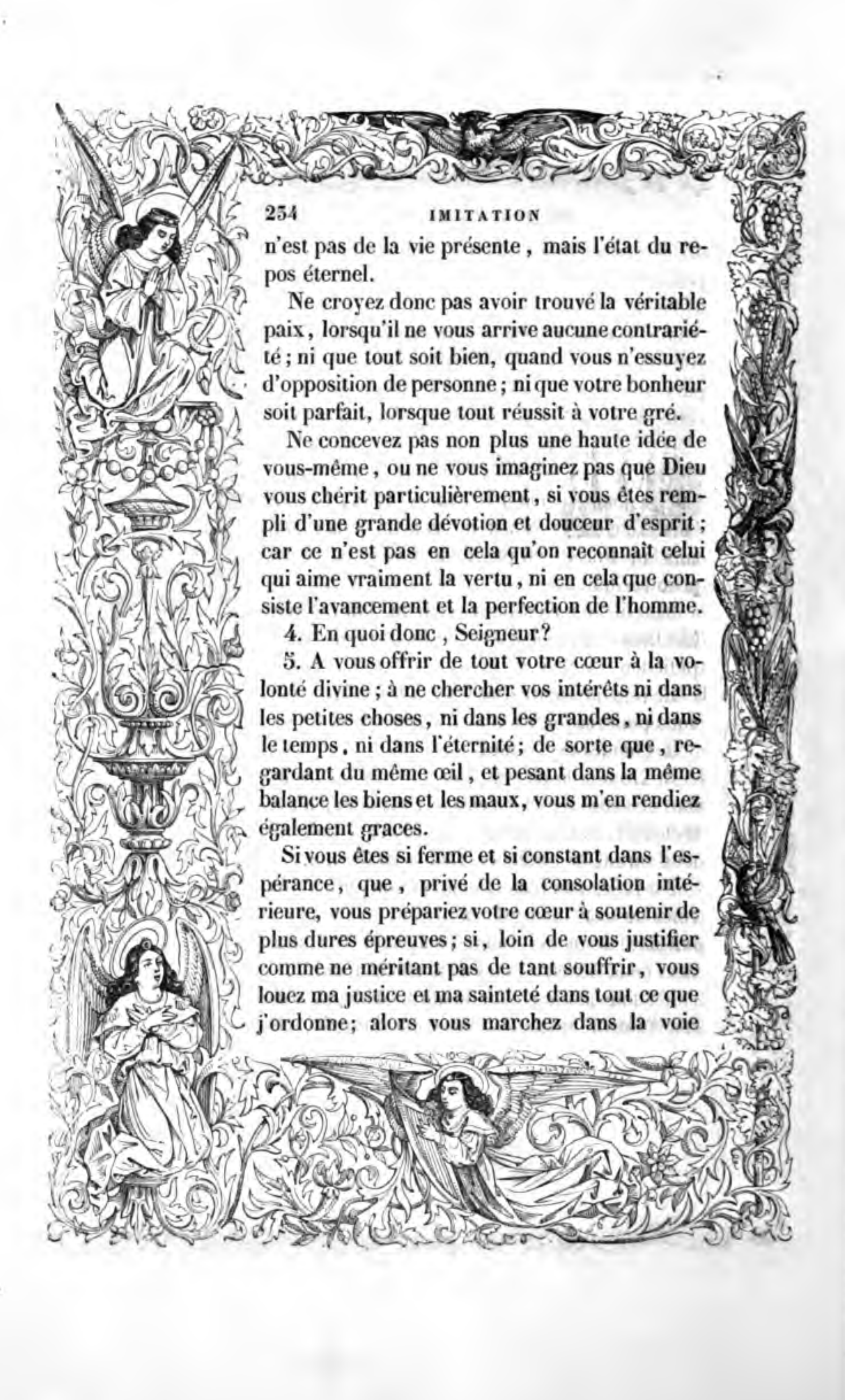
Si vous m'écoutez, et si vous suivez ma voie, vous pourrez jouir d'une profonde paix.

2. Que ferai-je donc?

3. En toutes choses, faites attention à vous, à ce que vous faites et à ce que vous dites; n'ayez d'autre intention que celle de plaire à moi seul; ne désirez, ne cherchez rien hors de moi.

Ne jugez pas témérairement non plus des paroles ou des actions des autres et ne vous ingérez point de ce dont vous n'êtes pas chargé: alors vous pourrez être peu ou rarement troublé.

Mais ne sentir jamais aucun trouble, ne souffrir aucune peine de corps ou d'esprit, cela



n'est pas de la vie présente, mais l'état du repos éternel.

Ne croyez donc pas avoir trouvé la véritable paix, lorsqu'il ne vous arrive aucune contrariété ; ni que tout soit bien, quand vous n'essuyez d'opposition de personne ; ni que votre bonheur soit parfait, lorsque tout réussit à votre gré.

Ne concevez pas non plus une haute idée de vous-même, ou ne vous imaginez pas que Dieu vous chérit particulièrement, si vous êtes rempli d'une grande dévotion et douceur d'esprit ; car ce n'est pas en cela qu'on reconnaît celui qui aime vraiment la vertu, ni en cela que consiste l'avancement et la perfection de l'homme.

4. En quoi donc, Seigneur?

5. A vous offrir de tout votre cœur à la volonté divine ; à ne chercher vos intérêts ni dans les petites choses, ni dans les grandes, ni dans le temps, ni dans l'éternité; de sorte que, regardant du même œil, et pesant dans la même balance les biens et les maux, vous m'en rendiez également graces.

Si vous êtes si ferme et si constant dans l'espérance, que, privé de la consolation intérieure, vous prépariez votre cœur à soutenir de plus dures épreuves ; si, loin de vous justifier comme ne méritant pas de tant souffrir, vous louez ma justice et ma sainteté dans tout ce que j'ordonne; alors vous marchez dans la voie

droite et véritable de la paix, et vous aurez l'espérance certaine de revoir mon visage dans l'allégresse.

Que si vous parvenez à un parfait mépris de vous-même, sachez que vous jouirez alors d'une paix abondante, autant qu'il est possible en cette vie d'exil.

RÉFLEXION.

Je souhaite fort que vous ayez la paix au-dedans. Vous savez qu'elle ne se peut trouver que dans la petitesse, et que la petitesse n'est réelle qu'autant que nous nous laissons rapetisser sous la main de Dieu en chaque occasion. Les occasions dont Dieu se sert consistent d'ordinaire dans la contradiction d'autrui qui nous désapprouve, et dans la faiblesse intérieure que nous éprouvons. Il faut nous accoutumer à supporter au-dehors la contradiction d'autrui, et au-dedans notre propre faiblesse. Nous sommes véritablement petits quand nous ne sommes plus surpris de nous voir corriger au-dehors, et incorrigibles au-dedans. Alors tout nous surmonte comme de petits enfans, et nous voulons être surmontés ; nous sentons que les autres ont raison, mais que nous sommes dans l'impuissance de nous vaincre pour nous redresser. Alors nous désespérons de nous-mêmes, et nous n'attendons plus rien que de Dieu. Alors la correction d'autrui, quelque sèche et dure qu'elle soit,



nous paraît moindre que celle qui nous est due. Si nous ne pouvons pas la supporter, nous condamnons notre délicatesse encore plus que nos autres imperfections. La correction ne peut plus alors nous rapetisser, tant elle nous trouve petits. La révolte intérieure, loin d'empêcher le fruit de la correction, est au contraire ce qui nous en fait sentir le pressant besoin. En effet, la correction ne peut se faire sentir qu'autant qu'elle coupe dans le vif. Si elle ne coupait que dans le mort, nous ne la sentirions pas. Ainsi, plus nous la sentons vivement, plus il faut conclure qu'elle nous est nécessaire.

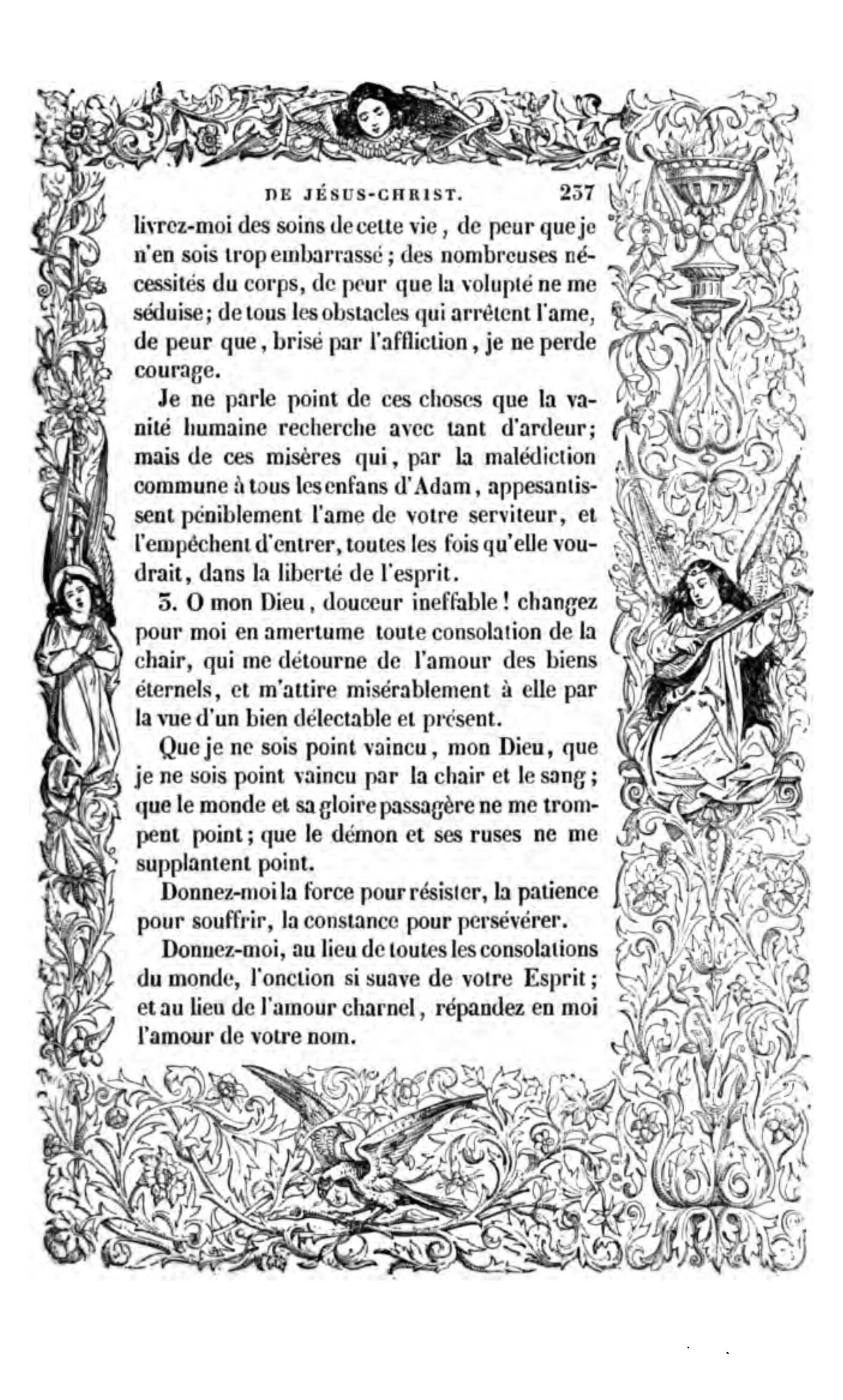
FÉNELON.

CHAPITRE XXVI.

DE L'EXCELLENCE DE LA LIBERTÉ DE L'ESPRIT QU'ON OBTIENT PLUTÔT PAR UNE HUMBLE PRIÈRE QUE PAR LA LECTURE.

SEIGNEUR, c'est l'œuvre d'un homme parfait, de ne se relâcher jamais de l'application aux choses du ciel, de passer au milieu des soins du monde sans se préoccuper d'aucun soin, non par indolence, mais par le privilége d'une ame libre qu'aucune affection déréglée n'attache à la créature.

2. Je vous en conjure, ô Dieu de bonté! dé-



livrez-moi des soins de cette vie, de peur que je n'en sois trop embarrassé; des nombreuses nécessités du corps, de peur que la volupté ne me séduise; de tous les obstacles qui arrêtent l'ame, de peur que, brisé par l'affliction, je ne perde courage.

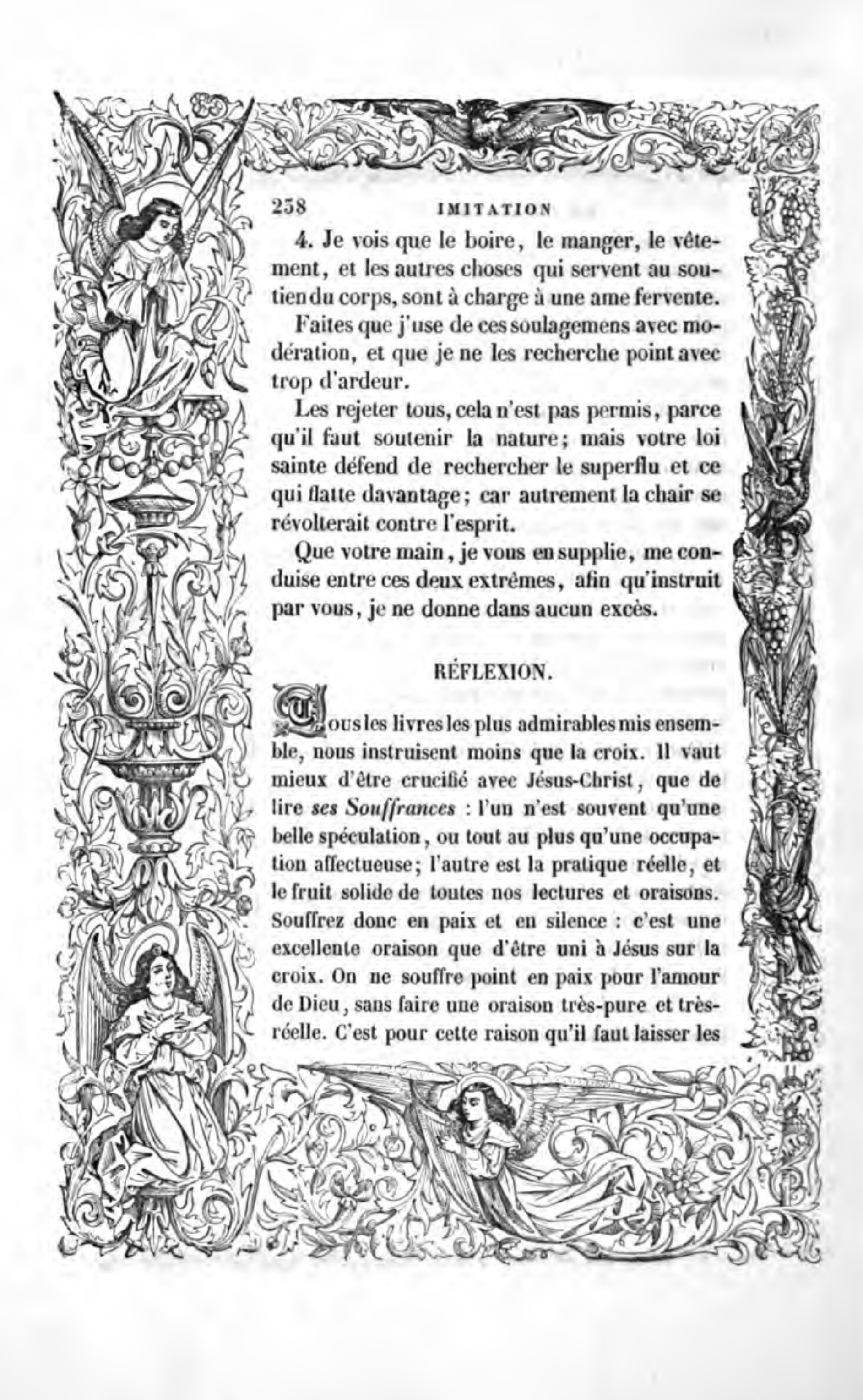
Je ne parle point de ces choses que la vanité humaine recherche avec tant d'ardeur; mais de ces misères qui, par la malédiction commune à tous les enfans d'Adam, appesantissent péniblement l'ame de votre serviteur, et l'empêchent d'entrer, toutes les fois qu'elle voudrait, dans la liberté de l'esprit.

5. O mon Dieu, douceur ineffable! changez pour moi en amertume toute consolation de la chair, qui me détourne de l'amour des biens éternels, et m'attire misérablement à elle par la vue d'un bien délectable et présent.

Que je ne sois point vaincu, mon Dieu, que je ne sois point vaincu par la chair et le sang; que le monde et sa gloire passagère ne me trompent point; que le démon et ses ruses ne me supplantent point.

Donnez-moi la force pour résister, la patience pour souffrir, la constance pour persévérer.

Donnez-moi, au lieu de toutes les consolations du monde, l'onction si suave de votre Esprit; et au lieu de l'amour charnel, répandez en moi l'amour de votre nom.



4. Je vois que le boire, le manger, le vêtement, et les autres choses qui servent au soutien du corps, sont à charge à une ame fervente.

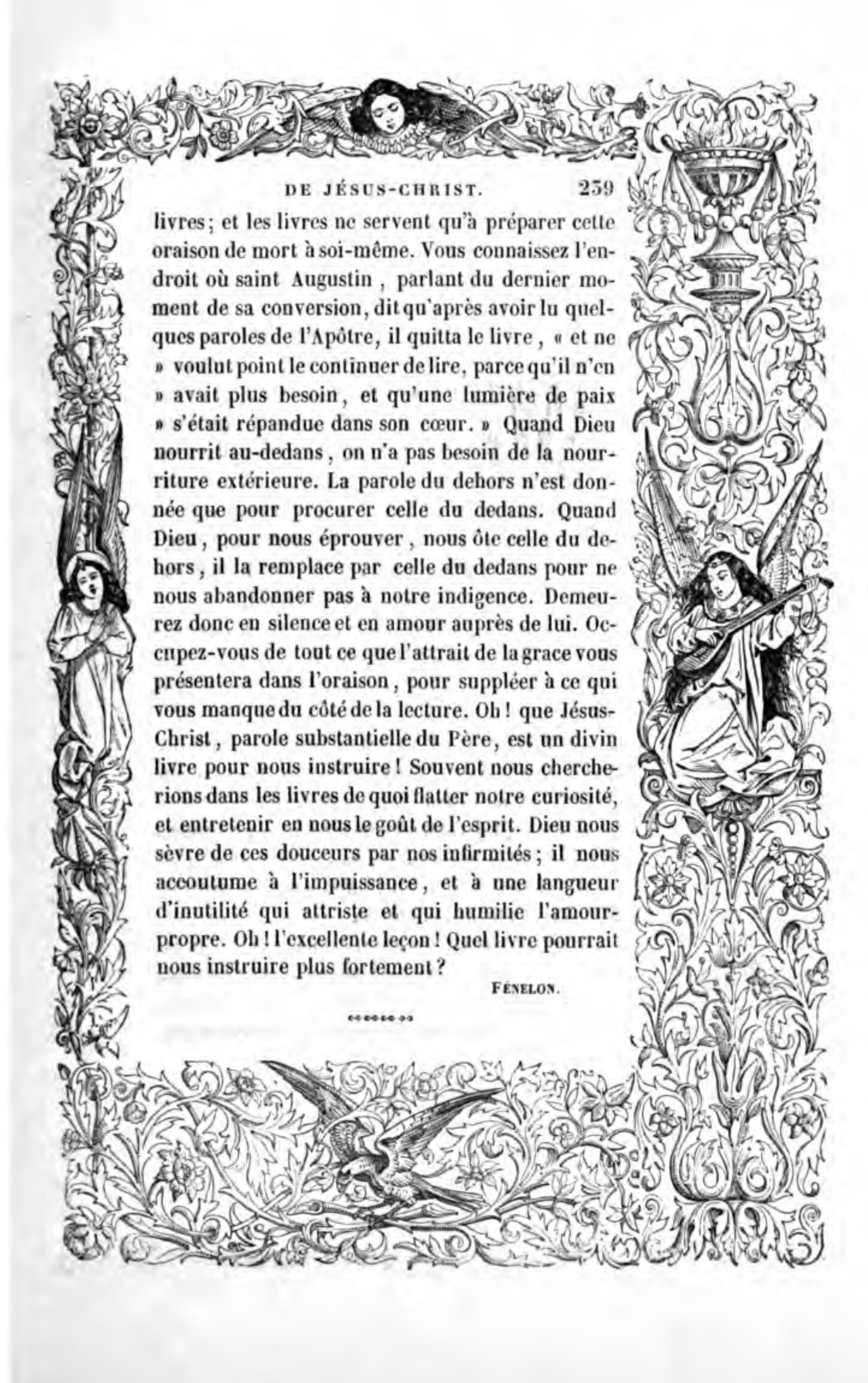
Faites que j'use de ces soulagemens avec modération, et que je ne les recherche point avec trop d'ardeur.

Les rejeter tous, cela n'est pas permis, parce qu'il faut soutenir la nature; mais votre loi sainte défend de rechercher le superflu et ce qui flatte davantage; car autrement la chair se révolterait contre l'esprit.

Que votre main, je vous en supplie, me conduise entre ces deux extrêmes, afin qu'instruit par vous, je ne donne dans aucun excès.

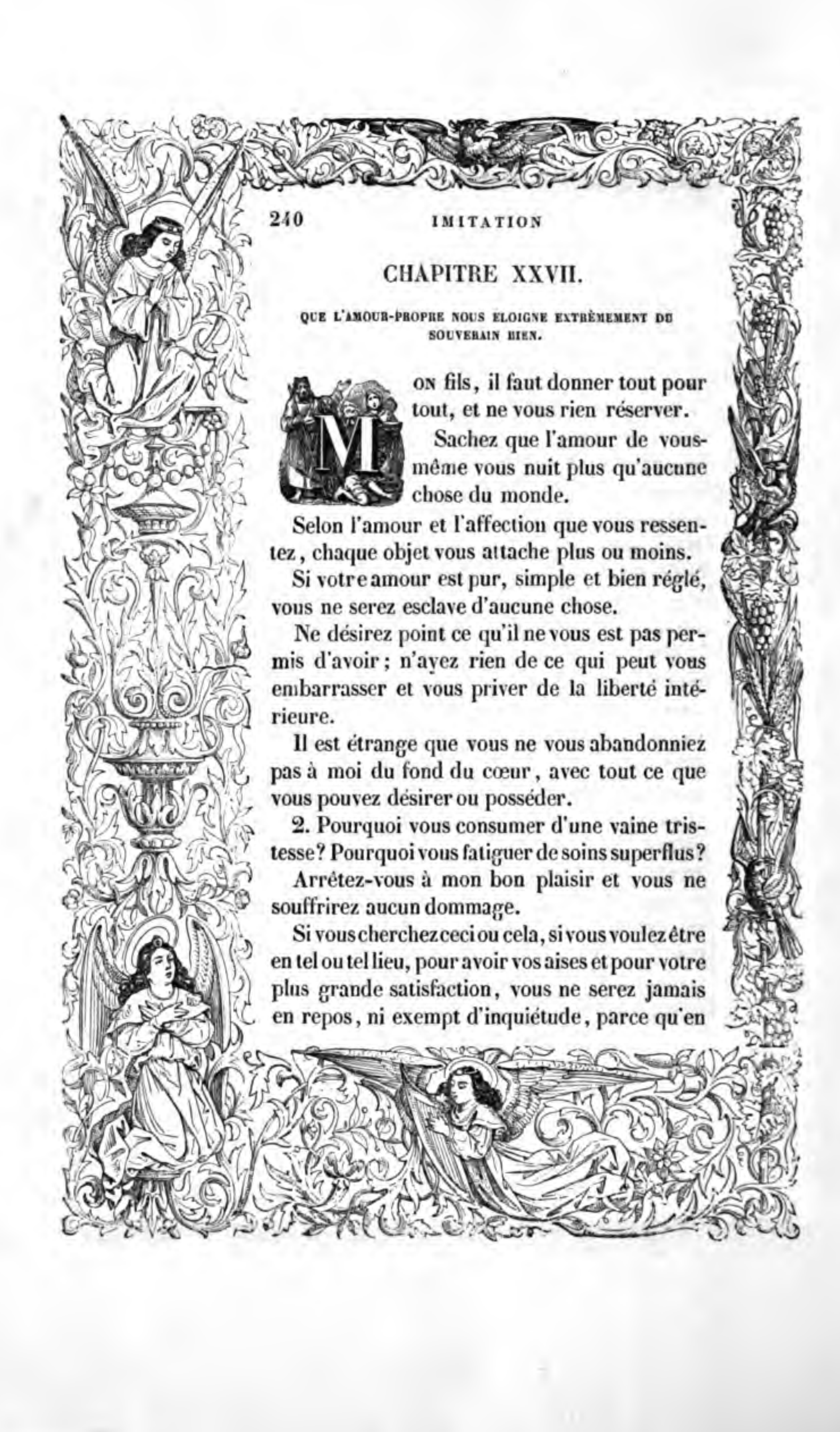
RÉFLEXION.

Tous les livres les plus admirables mis ensemble, nous instruisent moins que la croix. Il vaut mieux d'être crucifié avec Jésus-Christ, que de lire *ses Souffrances* : l'un n'est souvent qu'une belle spéculation, ou tout au plus qu'une occupation affectueuse; l'autre est la pratique réelle, et le fruit solide de toutes nos lectures et oraisons. Souffrez donc en paix et en silence : c'est une excellente oraison que d'être uni à Jésus sur la croix. On ne souffre point en paix pour l'amour de Dieu, sans faire une oraison très-pure et très-réelle. C'est pour cette raison qu'il faut laisser les



livres; et les livres ne servent qu'à préparer cette oraison de mort à soi-même. Vous connaissez l'endroit où saint Augustin, parlant du dernier moment de sa conversion, dit qu'après avoir lu quelques paroles de l'Apôtre, il quitta le livre, « et ne » voulut point le continuer de lire, parce qu'il n'en » avait plus besoin, et qu'une lumière de paix » s'était répandue dans son cœur. » Quand Dieu nourrit au-dedans, on n'a pas besoin de la nourriture extérieure. La parole du dehors n'est donnée que pour procurer celle du dedans. Quand Dieu, pour nous éprouver, nous ôte celle du dehors, il la remplace par celle du dedans pour ne nous abandonner pas à notre indigence. Demeurez donc en silence et en amour auprès de lui. Occupez-vous de tout ce que l'attrait de la grace vous présentera dans l'oraison, pour suppléer à ce qui vous manque du côté de la lecture. Oh! que Jésus-Christ, parole substantielle du Père, est un divin livre pour nous instruire! Souvent nous chercherions dans les livres de quoi flatter notre curiosité, et entretenir en nous le goût de l'esprit. Dieu nous sèvre de ces douceurs par nos infirmités; il nous accoutume à l'impuissance, et à une langueur d'inutilité qui attriste et qui humilie l'amour-propre. Oh! l'excellente leçon! Quel livre pourrait nous instruire plus fortement?

FÉNELON.



CHAPITRE XXVII.

QUE L'AMOUR-PROPRE NOUS ÉLOIGNE EXTRÊMEMENT DU SOUVERAIN BIEN.

Mon fils, il faut donner tout pour tout, et ne vous rien réserver.

Sachez que l'amour de vous-même vous nuit plus qu'aucune chose du monde.

Selon l'amour et l'affection que vous ressentez, chaque objet vous attache plus ou moins.

Si votre amour est pur, simple et bien réglé, vous ne serez esclave d'aucune chose.

Ne désirez point ce qu'il ne vous est pas permis d'avoir; n'ayez rien de ce qui peut vous embarrasser et vous priver de la liberté intérieure.

Il est étrange que vous ne vous abandonniez pas à moi du fond du cœur, avec tout ce que vous pouvez désirer ou posséder.

2. Pourquoi vous consumer d'une vaine tristesse? Pourquoi vous fatiguer de soins superflus?

Arrêtez-vous à mon bon plaisir et vous ne souffrirez aucun dommage.

Si vous cherchez ceci ou cela, si vous voulez être en tel ou tel lieu, pour avoir vos aises et pour votre plus grande satisfaction, vous ne serez jamais en repos, ni exempt d'inquiétude, parce qu'en

tout vous trouverez quelque défaut, et partout quelqu'un qui vous sera contraire.

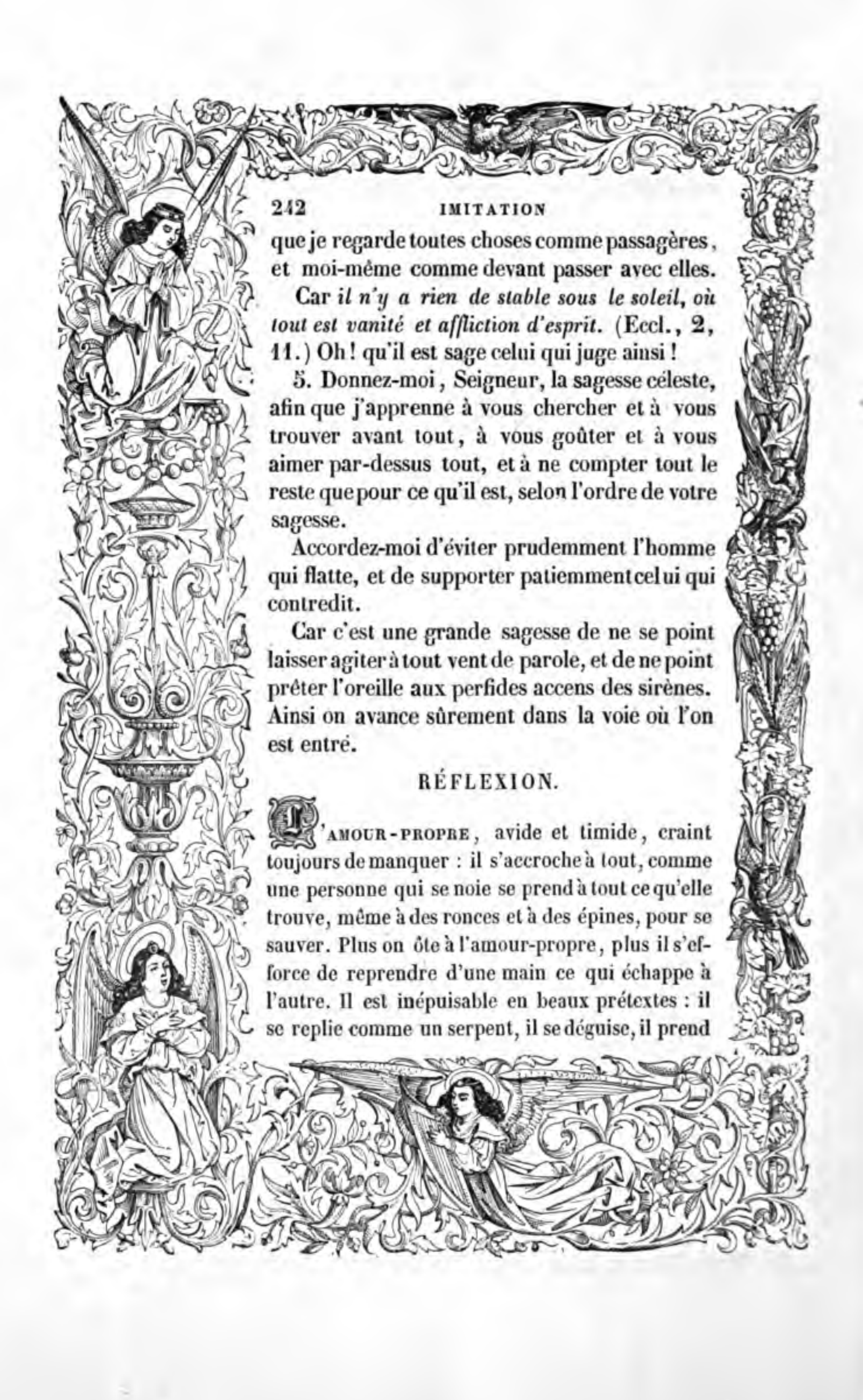
3. Ce qui vous sert donc n'est pas d'acquérir ou d'accumuler les biens extérieurs, mais plutôt de les mépriser et de les arracher de votre cœur jusqu'à la racine; et n'entendez pas ceci uniquement de l'argent et des richesses, mais encore de la poursuite des hommes et du désir des vaines louanges, toutes choses qui passent avec le monde.

Le lieu est un faible rempart si l'esprit de ferveur y manque; et cette paix qu'on cherche au-dehors ne sera point stable, si dans votre cœur elle manque de son véritable fondement, c'est-à-dire, si vous n'êtes pas appuyé sur moi. Vous pouvez changer, mais vous n'en deviendrez pas meilleur.

Car, dès que l'occasion naîtra et que vous l'aurez saisie, vous trouverez ce que vous avez fui, et pis encore.

4. Prière pour obtenir la pureté du cœur et la céleste sagesse.

AFFERMISSEZ-MOI, mon Dieu, par la grace de l'Esprit-Saint. Faites que sa vertu fortifie en moi l'homme intérieur, qu'elle dégage mon cœur de toute sollicitude et de toute inquiétude; ne souffrez point qu'il se laisse emporter au désir d'aucune chose vile ou précieuse; mais



que je regarde toutes choses comme passagères, et moi-même comme devant passer avec elles.

Car *il n'y a rien de stable sous le soleil, où tout est vanité et affliction d'esprit.* (Eccl., 2, 11.) Oh! qu'il est sage celui qui juge ainsi!

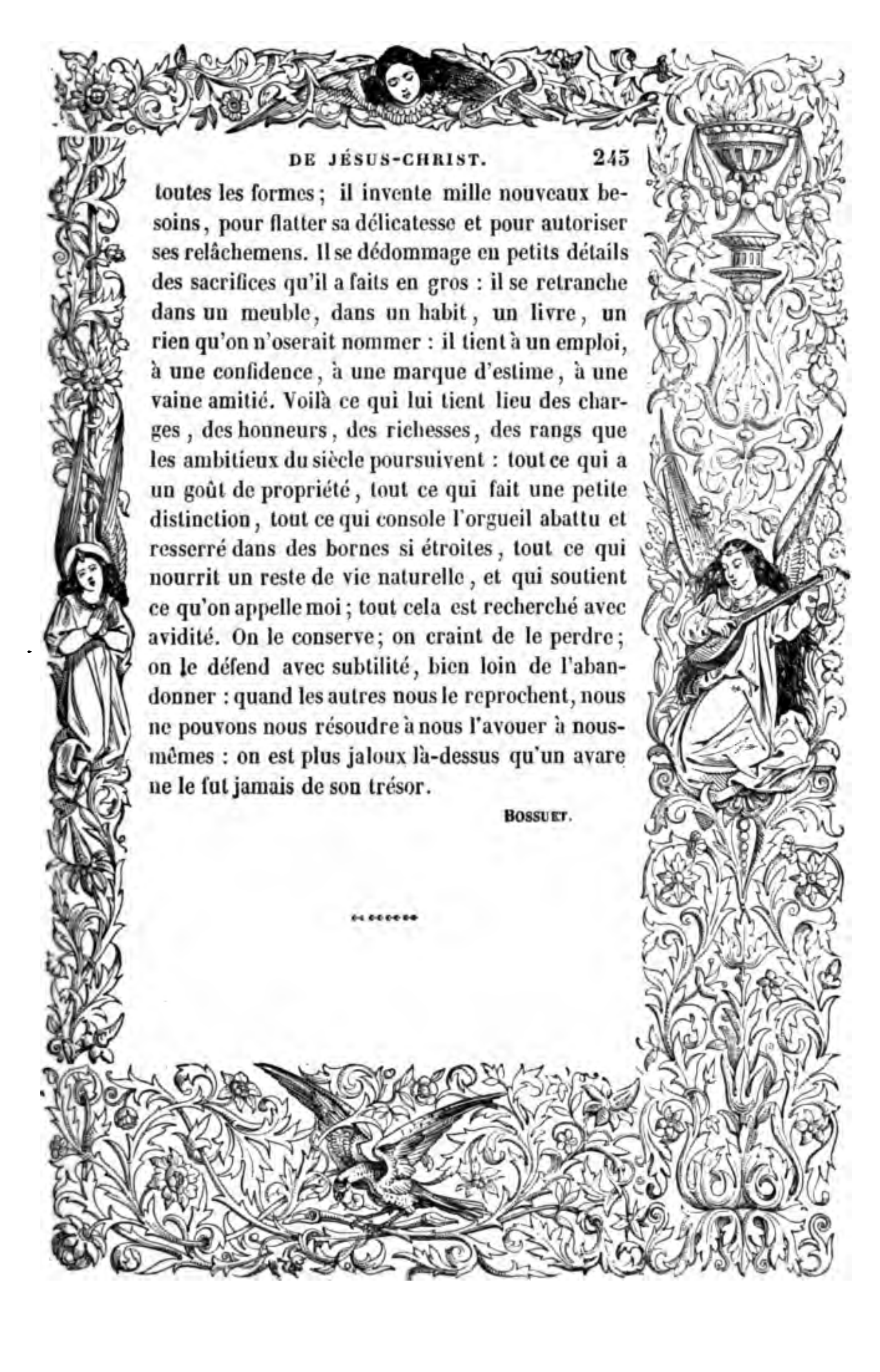
5. Donnez-moi, Seigneur, la sagesse céleste, afin que j'apprenne à vous chercher et à vous trouver avant tout, à vous goûter et à vous aimer par-dessus tout, et à ne compter tout le reste que pour ce qu'il est, selon l'ordre de votre sagesse.

Accordez-moi d'éviter prudemment l'homme qui flatte, et de supporter patiemment celui qui contredit.

Car c'est une grande sagesse de ne se point laisser agiter à tout vent de parole, et de ne point prêter l'oreille aux perfides accens des sirènes. Ainsi on avance sûrement dans la voie où l'on est entré.

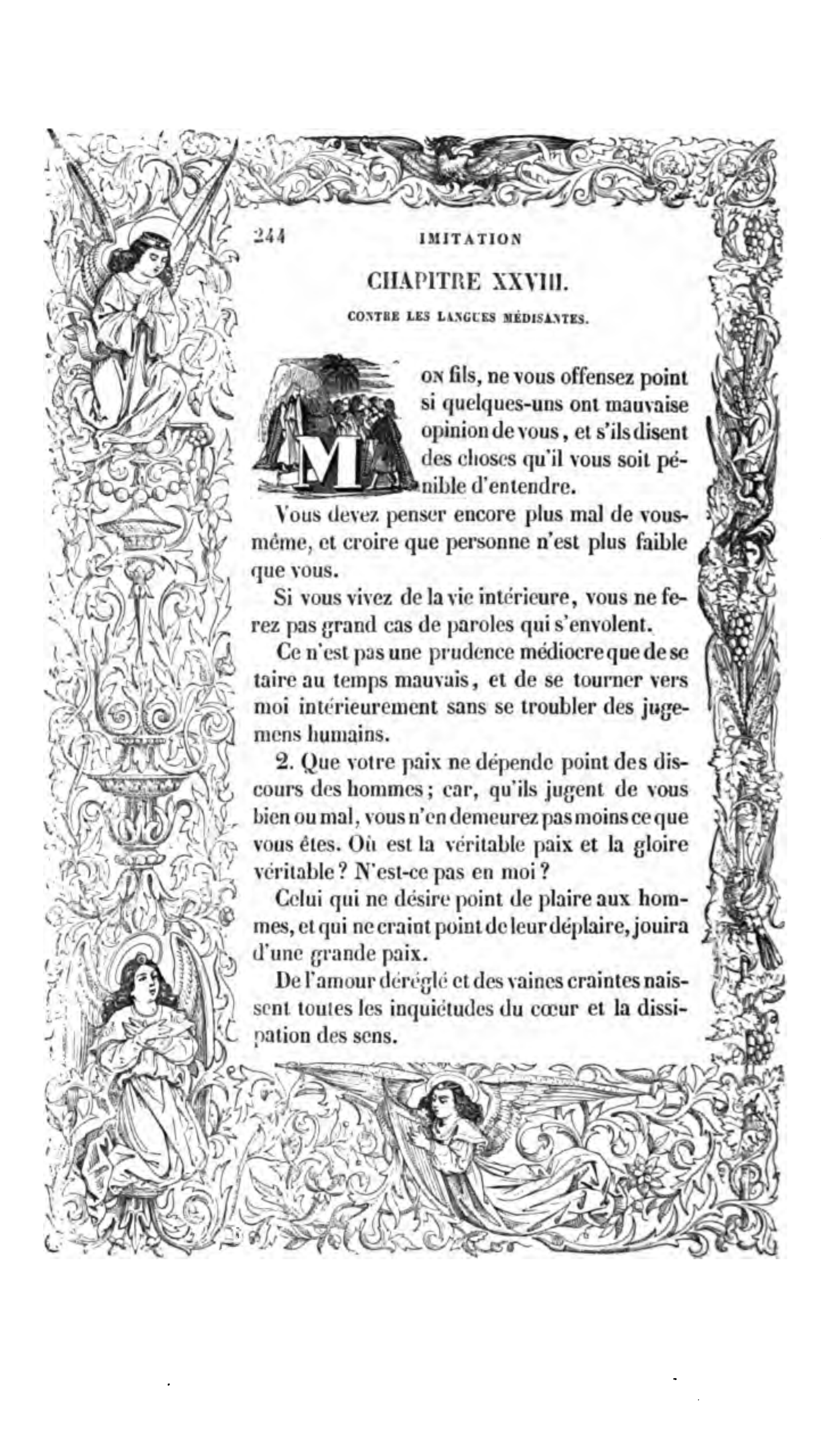
RÉFLEXION.

L'AMOUR-PROPRE, avide et timide, craint toujours de manquer : il s'accroche à tout, comme une personne qui se noie se prend à tout ce qu'elle trouve, même à des ronces et à des épines, pour se sauver. Plus on ôte à l'amour-propre, plus il s'efforce de reprendre d'une main ce qui échappe à l'autre. Il est inépuisable en beaux prétextes : il se replie comme un serpent, il se déguise, il prend



toutes les formes ; il invente mille nouveaux besoins, pour flatter sa délicatesse et pour autoriser ses relâchemens. Il se dédommage en petits détails des sacrifices qu'il a faits en gros : il se retranche dans un meuble, dans un habit, un livre, un rien qu'on n'oserait nommer : il tient à un emploi, à une confidence, à une marque d'estime, à une vaine amitié. Voilà ce qui lui tient lieu des charges, des honneurs, des richesses, des rangs que les ambitieux du siècle poursuivent : tout ce qui a un goût de propriété, tout ce qui fait une petite distinction, tout ce qui console l'orgueil abattu et resserré dans des bornes si étroites, tout ce qui nourrit un reste de vie naturelle, et qui soutient ce qu'on appelle moi ; tout cela est recherché avec avidité. On le conserve ; on craint de le perdre ; on le défend avec subtilité, bien loin de l'abandonner : quand les autres nous le reprochent, nous ne pouvons nous résoudre à nous l'avouer à nous-mêmes : on est plus jaloux là-dessus qu'un avare ne le fut jamais de son trésor.

BOSSUET.



CHAPITRE XXVIII.

CONTRE LES LANGUES MÉDISANTES.

MON fils, ne vous offensez point si quelques-uns ont mauvaise opinion de vous, et s'ils disent des choses qu'il vous soit pénible d'entendre.

Vous devez penser encore plus mal de vous-même, et croire que personne n'est plus faible que vous.

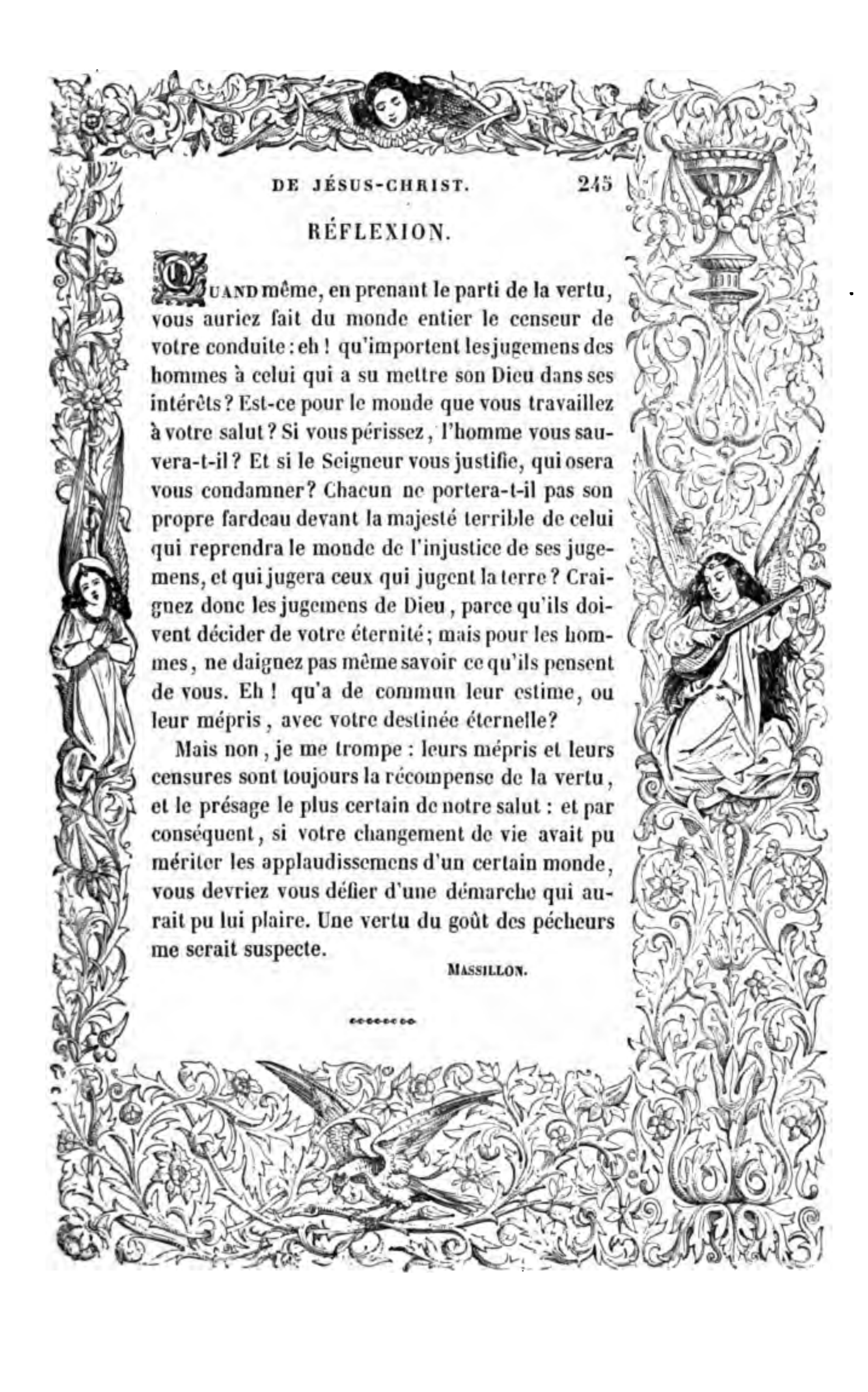
Si vous vivez de la vie intérieure, vous ne ferez pas grand cas de paroles qui s'envolent.

Ce n'est pas une prudence médiocre que de se taire au temps mauvais, et de se tourner vers moi intérieurement sans se troubler des jugemens humains.

2. Que votre paix ne dépende point des discours des hommes; car, qu'ils jugent de vous bien ou mal, vous n'en demeurez pas moins ce que vous êtes. Où est la véritable paix et la gloire véritable? N'est-ce pas en moi?

Celui qui ne désire point de plaire aux hommes, et qui ne craint point de leur déplaire, jouira d'une grande paix.

De l'amour déréglé et des vaines craintes naissent toutes les inquiétudes du cœur et la dissipation des sens.

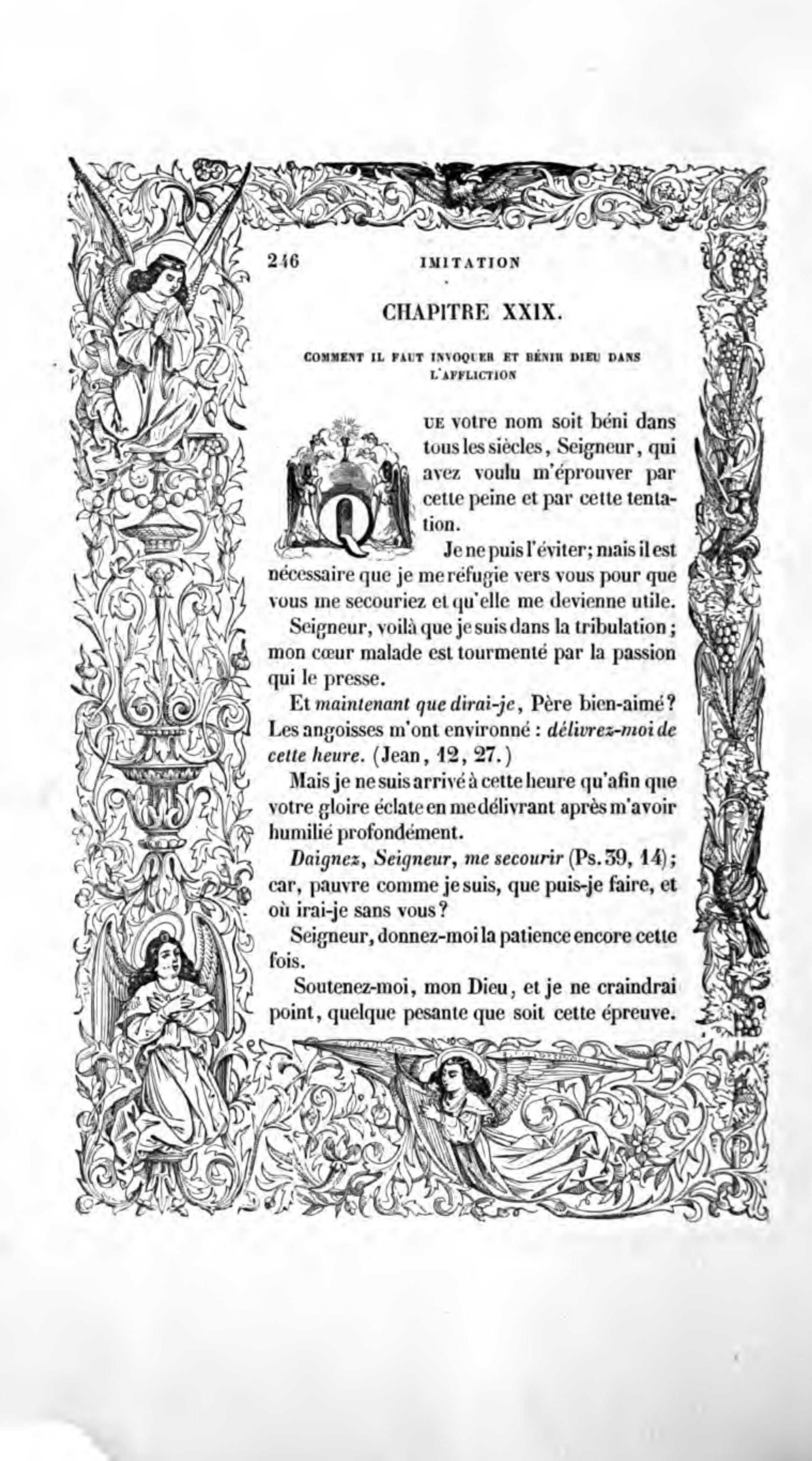


RÉFLEXION.

Quand même, en prenant le parti de la vertu, vous auriez fait du monde entier le censeur de votre conduite : eh ! qu'importent les jugemens des hommes à celui qui a su mettre son Dieu dans ses intérêts ? Est-ce pour le monde que vous travaillez à votre salut ? Si vous périssez, l'homme vous sauvera-t-il ? Et si le Seigneur vous justifie, qui osera vous condamner ? Chacun ne portera-t-il pas son propre fardeau devant la majesté terrible de celui qui reprendra le monde de l'injustice de ses jugemens, et qui jugera ceux qui jugent la terre ? Craignez donc les jugemens de Dieu, parce qu'ils doivent décider de votre éternité ; mais pour les hommes, ne daignez pas même savoir ce qu'ils pensent de vous. Eh ! qu'a de commun leur estime, ou leur mépris, avec votre destinée éternelle ?

Mais non, je me trompe : leurs mépris et leurs censures sont toujours la récompense de la vertu, et le présage le plus certain de notre salut : et par conséquent, si votre changement de vie avait pu mériter les applaudissemens d'un certain monde, vous devriez vous défier d'une démarche qui aurait pu lui plaire. Une vertu du goût des pécheurs me serait suspecte.

MASSILLON.



CHAPITRE XXIX.

COMMENT IL FAUT INVOQUER ET BÉNIR DIEU DANS L'AFFLICTION

Que votre nom soit béni dans tous les siècles, Seigneur, qui avez voulu m'éprouver par cette peine et par cette tentation.

Je ne puis l'éviter; mais il est nécessaire que je me réfugie vers vous pour que vous me secouriez et qu'elle me devienne utile.

Seigneur, voilà que je suis dans la tribulation; mon cœur malade est tourmenté par la passion qui le presse.

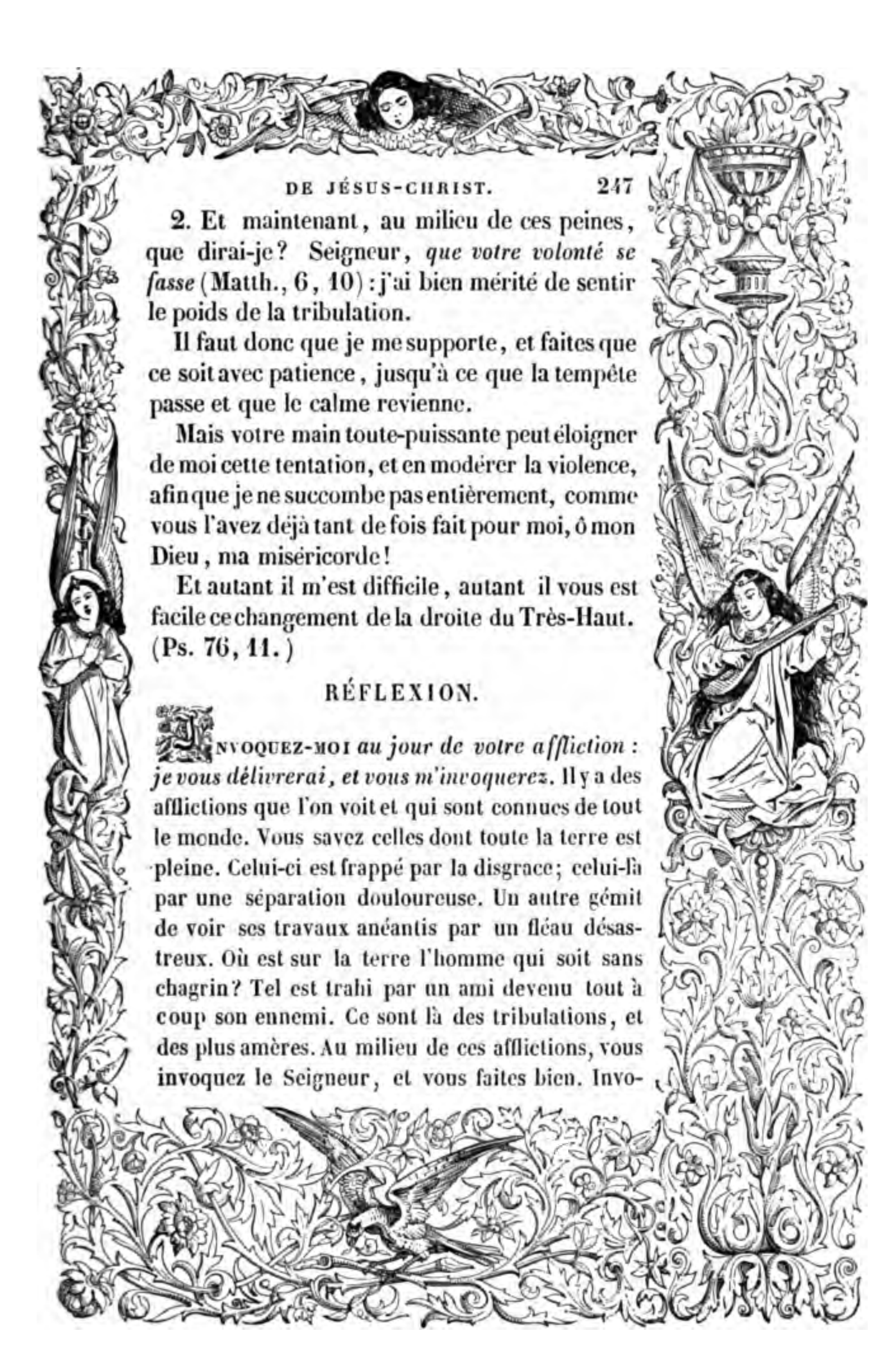
Et *maintenant que dirai-je*, Père bien-aimé? Les angoisses m'ont environné : *délivrez-moi de cette heure.* (Jean, 12, 27.)

Mais je ne suis arrivé à cette heure qu'afin que votre gloire éclate en me délivrant après m'avoir humilié profondément.

Daignez, Seigneur, me secourir (Ps. 39, 14); car, pauvre comme je suis, que puis-je faire, et où irai-je sans vous?

Seigneur, donnez-moi la patience encore cette fois.

Soutenez-moi, mon Dieu, et je ne craindrai point, quelque pesante que soit cette épreuve.



2. Et maintenant, au milieu de ces peines, que dirai-je? Seigneur, *que votre volonté se fasse* (Matth., 6, 10) : j'ai bien mérité de sentir le poids de la tribulation.

Il faut donc que je me supporte, et faites que ce soit avec patience, jusqu'à ce que la tempête passe et que le calme revienne.

Mais votre main toute-puissante peut éloigner de moi cette tentation, et en modérer la violence, afin que je ne succombe pas entièrement, comme vous l'avez déjà tant de fois fait pour moi, ô mon Dieu, ma miséricorde!

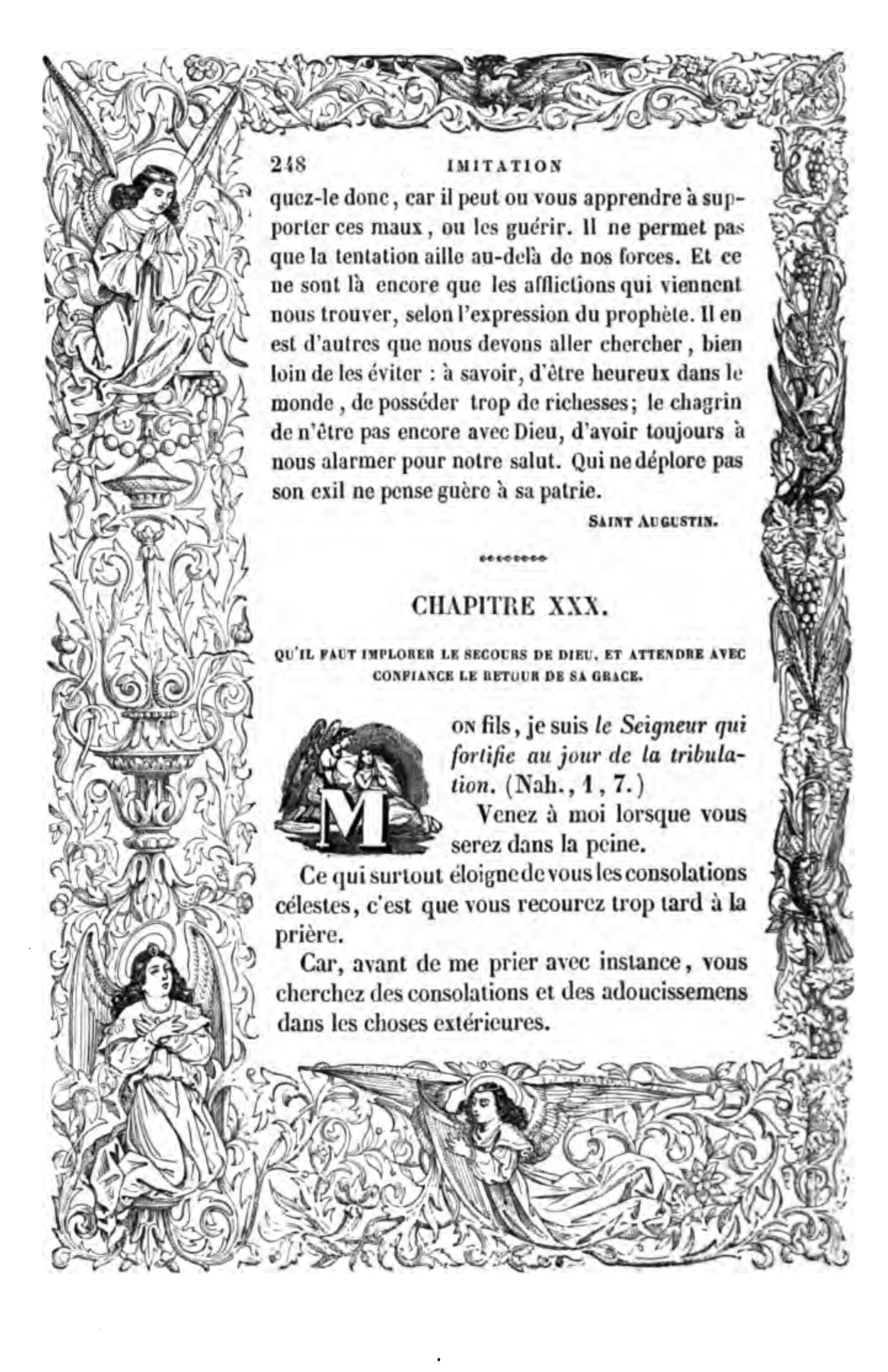
Et autant il m'est difficile, autant il vous est facile ce changement de la droite du Très-Haut. (Ps. 76, 11.)

RÉFLEXION.

INVOQUEZ-MOI *au jour de votre affliction : je vous délivrerai, et vous m'invoquerez.* Il y a des afflictions que l'on voit et qui sont connues de tout le monde. Vous savez celles dont toute la terre est pleine. Celui-ci est frappé par la disgrace; celui-là par une séparation douloureuse. Un autre gémit de voir ses travaux anéantis par un fléau désastreux. Où est sur la terre l'homme qui soit sans chagrin? Tel est trahi par un ami devenu tout à coup son ennemi. Ce sont là des tribulations, et des plus amères. Au milieu de ces afflictions, vous invoquez le Seigneur, et vous faites bien. Invo-

quez-le donc, car il peut ou vous apprendre à supporter ces maux, ou les guérir. Il ne permet pas que la tentation aille au-delà de nos forces. Et ce ne sont là encore que les afflictions qui viennent nous trouver, selon l'expression du prophète. Il en est d'autres que nous devons aller chercher, bien loin de les éviter : à savoir, d'être heureux dans le monde, de posséder trop de richesses; le chagrin de n'être pas encore avec Dieu, d'avoir toujours à nous alarmer pour notre salut. Qui ne déplore pas son exil ne pense guère à sa patrie.

SAINT AUGUSTIN.



CHAPITRE XXX.

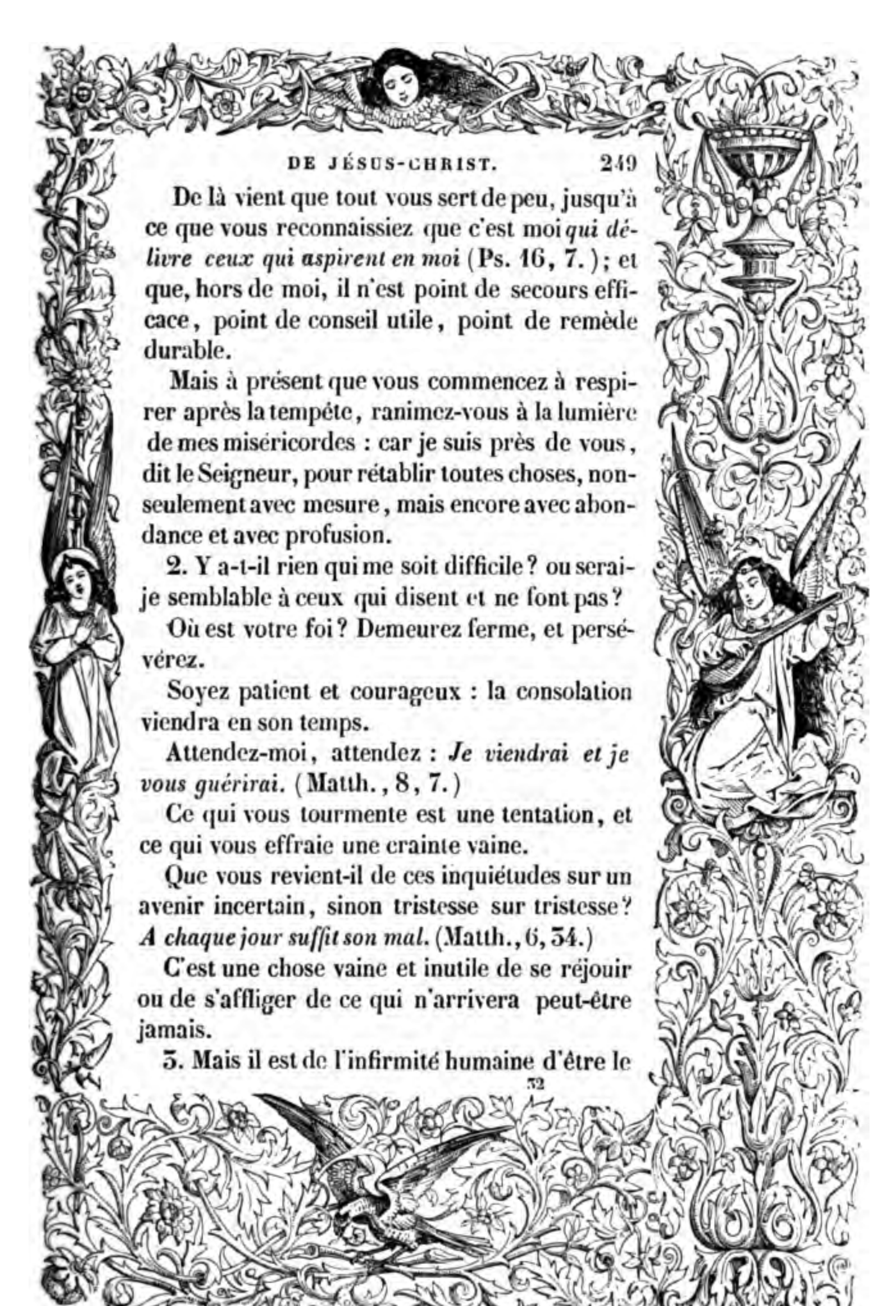
QU'IL FAUT IMPLORER LE SECOURS DE DIEU, ET ATTENDRE AVEC CONFIANCE LE RETOUR DE SA GRACE.

MON fils, je suis *le Seigneur qui fortifie au jour de la tribulation.* (Nah., 1, 7.)

Venez à moi lorsque vous serez dans la peine.

Ce qui surtout éloigne de vous les consolations célestes, c'est que vous recourez trop tard à la prière.

Car, avant de me prier avec instance, vous cherchez des consolations et des adoucissemens dans les choses extérieures.



De là vient que tout vous sert de peu, jusqu'à ce que vous reconnaissiez que c'est moi *qui délivre ceux qui aspirent en moi* (Ps. 16, 7.); et que, hors de moi, il n'est point de secours efficace, point de conseil utile, point de remède durable.

Mais à présent que vous commencez à respirer après la tempête, ranimez-vous à la lumière de mes miséricordes : car je suis près de vous, dit le Seigneur, pour rétablir toutes choses, non-seulement avec mesure, mais encore avec abondance et avec profusion.

2. Y a-t-il rien qui me soit difficile? ou serai-je semblable à ceux qui disent et ne font pas?

Où est votre foi? Demeurez ferme, et persévérez.

Soyez patient et courageux : la consolation viendra en son temps.

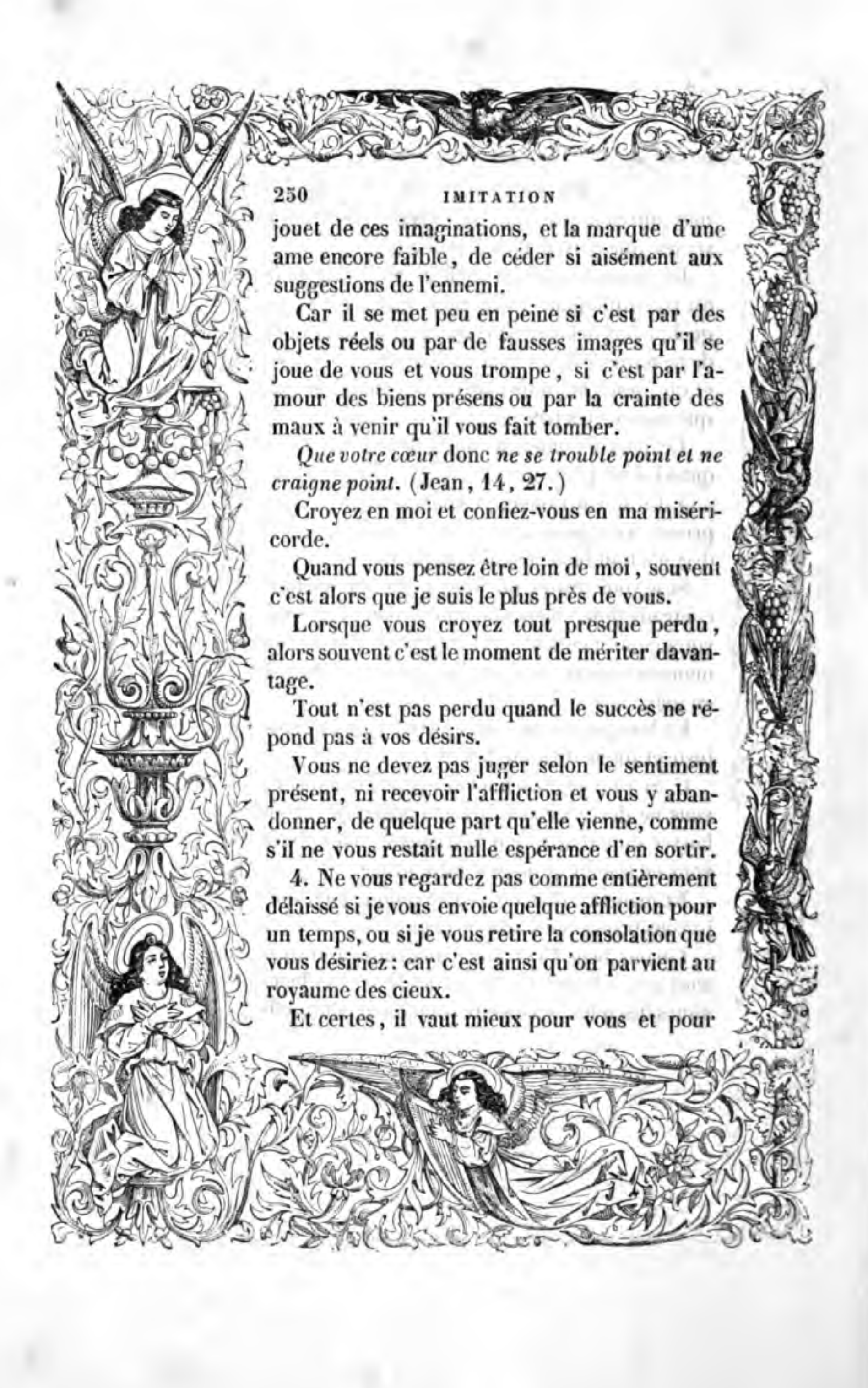
Attendez-moi, attendez : *Je viendrai et je vous guérirai.* (Matth., 8, 7.)

Ce qui vous tourmente est une tentation, et ce qui vous effraie une crainte vaine.

Que vous revient-il de ces inquiétudes sur un avenir incertain, sinon tristesse sur tristesse? *A chaque jour suffit son mal.* (Matth., 6, 34.)

C'est une chose vaine et inutile de se réjouir ou de s'affliger de ce qui n'arrivera peut-être jamais.

3. Mais il est de l'infirmité humaine d'être le



jouet de ces imaginations, et la marque d'une ame encore faible, de céder si aisément aux suggestions de l'ennemi.

Car il se met peu en peine si c'est par des objets réels ou par de fausses images qu'il se joue de vous et vous trompe, si c'est par l'amour des biens présens ou par la crainte des maux à venir qu'il vous fait tomber.

Que votre cœur donc *ne se trouble point et ne craigne point*. (Jean, 14, 27.)

Croyez en moi et confiez-vous en ma miséricorde.

Quand vous pensez être loin de moi, souvent c'est alors que je suis le plus près de vous.

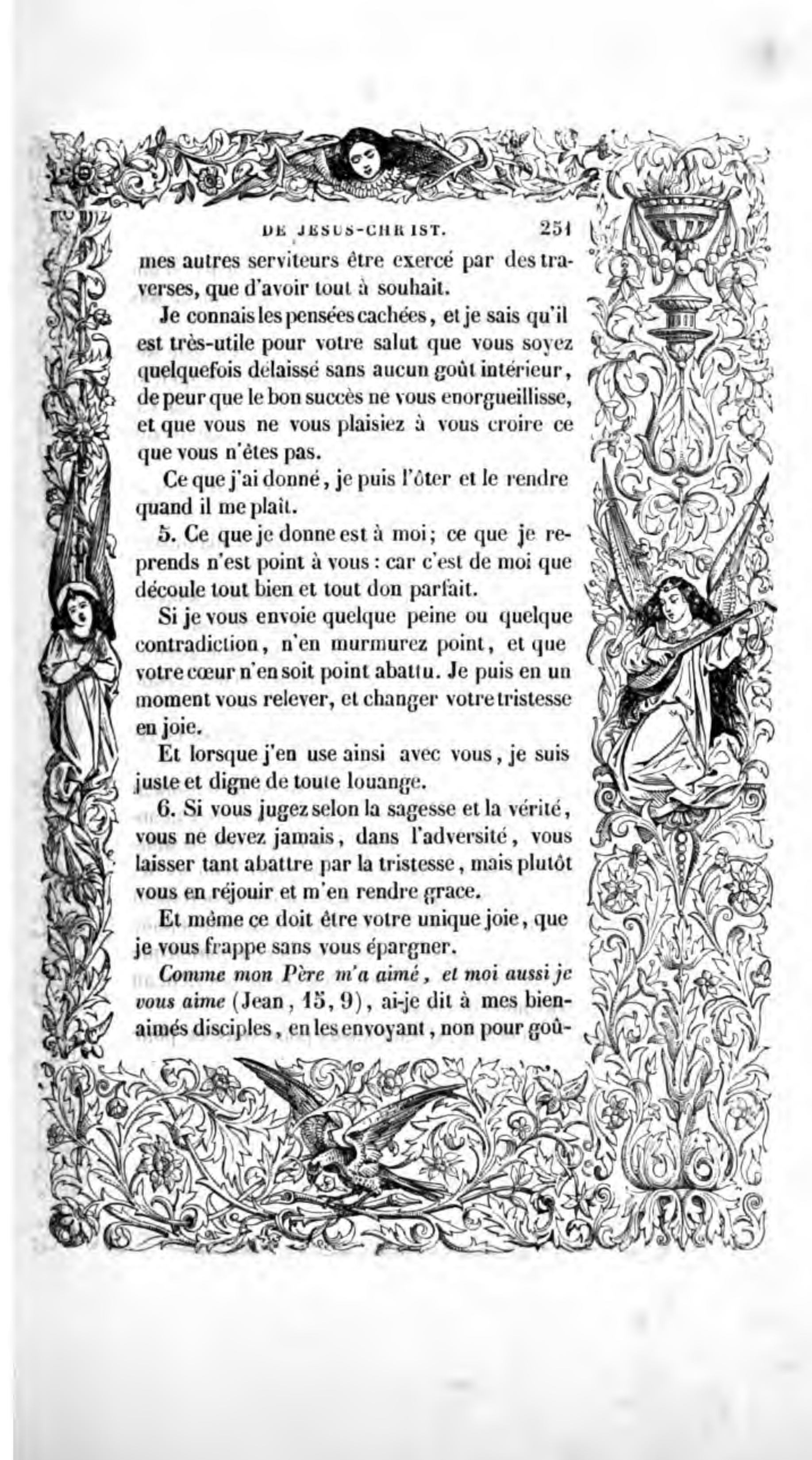
Lorsque vous croyez tout presque perdu, alors souvent c'est le moment de mériter davantage.

Tout n'est pas perdu quand le succès ne répond pas à vos désirs.

Vous ne devez pas juger selon le sentiment présent, ni recevoir l'affliction et vous y abandonner, de quelque part qu'elle vienne, comme s'il ne vous restait nulle espérance d'en sortir.

4. Ne vous regardez pas comme entièrement délaissé si je vous envoie quelque affliction pour un temps, ou si je vous retire la consolation que vous désiriez : car c'est ainsi qu'on parvient au royaume des cieux.

Et certes, il vaut mieux pour vous et pour



mes autres serviteurs être exercé par des traverses, que d'avoir tout à souhait.

Je connais les pensées cachées, et je sais qu'il est très-utile pour votre salut que vous soyez quelquefois délaissé sans aucun goût intérieur, de peur que le bon succès ne vous enorgueillisse, et que vous ne vous plaisiez à vous croire ce que vous n'êtes pas.

Ce que j'ai donné, je puis l'ôter et le rendre quand il me plaît.

5. Ce que je donne est à moi; ce que je reprends n'est point à vous : car c'est de moi que découle tout bien et tout don parfait.

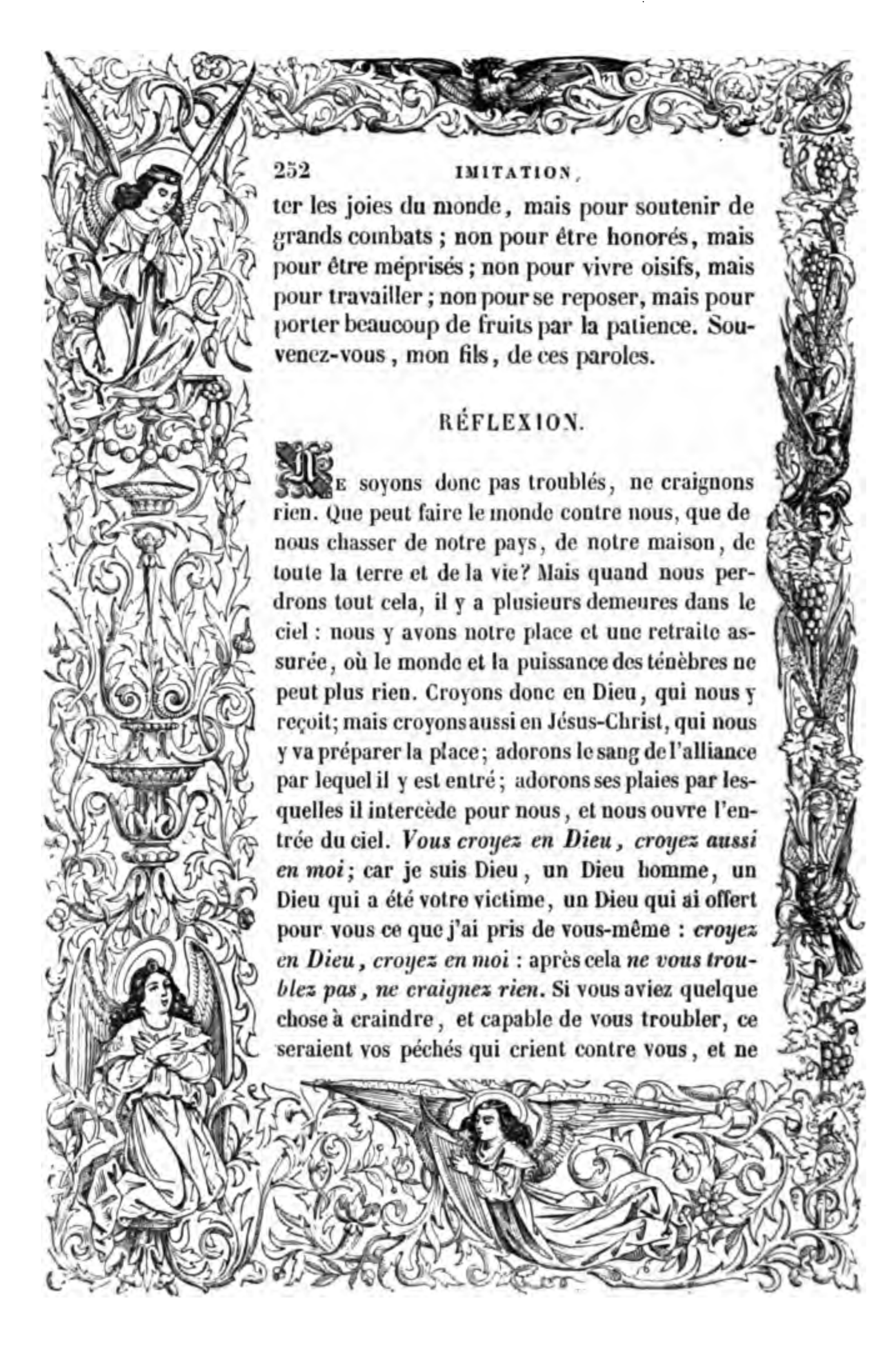
Si je vous envoie quelque peine ou quelque contradiction, n'en murmurez point, et que votre cœur n'en soit point abattu. Je puis en un moment vous relever, et changer votre tristesse en joie.

Et lorsque j'en use ainsi avec vous, je suis juste et digne de toute louange.

6. Si vous jugez selon la sagesse et la vérité, vous ne devez jamais, dans l'adversité, vous laisser tant abattre par la tristesse, mais plutôt vous en réjouir et m'en rendre grace.

Et même ce doit être votre unique joie, que je vous frappe sans vous épargner.

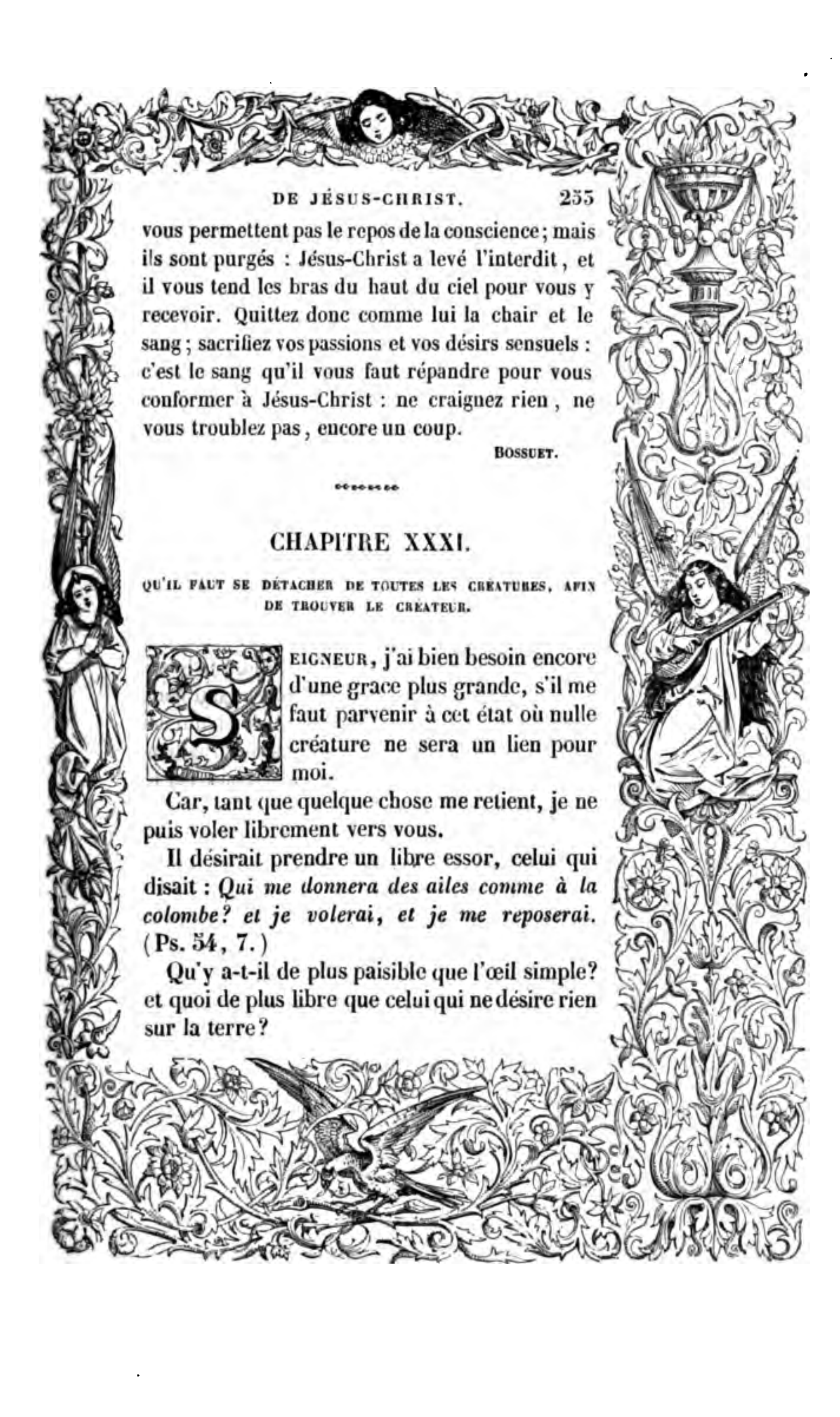
Comme mon Père m'a aimé, et moi aussi je vous aime (Jean, 15, 9), ai-je dit à mes bien-aimés disciples, en les envoyant, non pour goû-



ter les joies du monde, mais pour soutenir de grands combats ; non pour être honorés, mais pour être méprisés ; non pour vivre oisifs, mais pour travailler ; non pour se reposer, mais pour porter beaucoup de fruits par la patience. Souvenez-vous, mon fils, de ces paroles.

RÉFLEXION.

Ne soyons donc pas troublés, ne craignons rien. Que peut faire le monde contre nous, que de nous chasser de notre pays, de notre maison, de toute la terre et de la vie? Mais quand nous perdrons tout cela, il y a plusieurs demeures dans le ciel : nous y avons notre place et une retraite assurée, où le monde et la puissance des ténèbres ne peut plus rien. Croyons donc en Dieu, qui nous y reçoit; mais croyons aussi en Jésus-Christ, qui nous y va préparer la place; adorons le sang de l'alliance par lequel il y est entré; adorons ses plaies par lesquelles il intercède pour nous, et nous ouvre l'entrée du ciel. *Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi;* car je suis Dieu, un Dieu homme, un Dieu qui a été votre victime, un Dieu qui ai offert pour vous ce que j'ai pris de vous-même : *croyez en Dieu, croyez en moi* : après cela *ne vous troublez pas, ne craignez rien.* Si vous aviez quelque chose à craindre, et capable de vous troubler, ce seraient vos péchés qui crient contre vous, et ne



vous permettent pas le repos de la conscience; mais ils sont purgés : Jésus-Christ a levé l'interdit, et il vous tend les bras du haut du ciel pour vous y recevoir. Quittez donc comme lui la chair et le sang; sacrifiez vos passions et vos désirs sensuels : c'est le sang qu'il vous faut répandre pour vous conformer à Jésus-Christ : ne craignez rien, ne vous troublez pas, encore un coup.

BOSSUET.

CHAPITRE XXXI.

QU'IL FAUT SE DÉTACHER DE TOUTES LES CRÉATURES, AFIN DE TROUVER LE CRÉATEUR.

SEIGNEUR, j'ai bien besoin encore d'une grace plus grande, s'il me faut parvenir à cet état où nulle créature ne sera un lien pour moi.

Car, tant que quelque chose me retient, je ne puis voler librement vers vous.

Il désirait prendre un libre essor, celui qui disait : *Qui me donnera des ailes comme à la colombe? et je volerai, et je me reposerai.* (Ps. 54, 7.)

Qu'y a-t-il de plus paisible que l'œil simple? et quoi de plus libre que celui qui ne désire rien sur la terre?



Il faut donc s'élever au-dessus de toutes les créatures, se détacher parfaitement de soi-même, se maintenir dans cet état d'élévation, et reconnaître que tout est sorti de vos mains, et que rien n'est semblable à vous.

Et si l'on n'est tout-à-fait détaché de tout ce qui est créé, on ne peut s'appliquer librement aux choses divines.

Et c'est pourquoi l'on trouve peu de contemplatifs, parce que peu savent se séparer entièrement des créatures et des biens périssables.

2. Pour cela, il faut une grande grace qui soulève l'ame et la ravisse au-dessus d'elle-même.

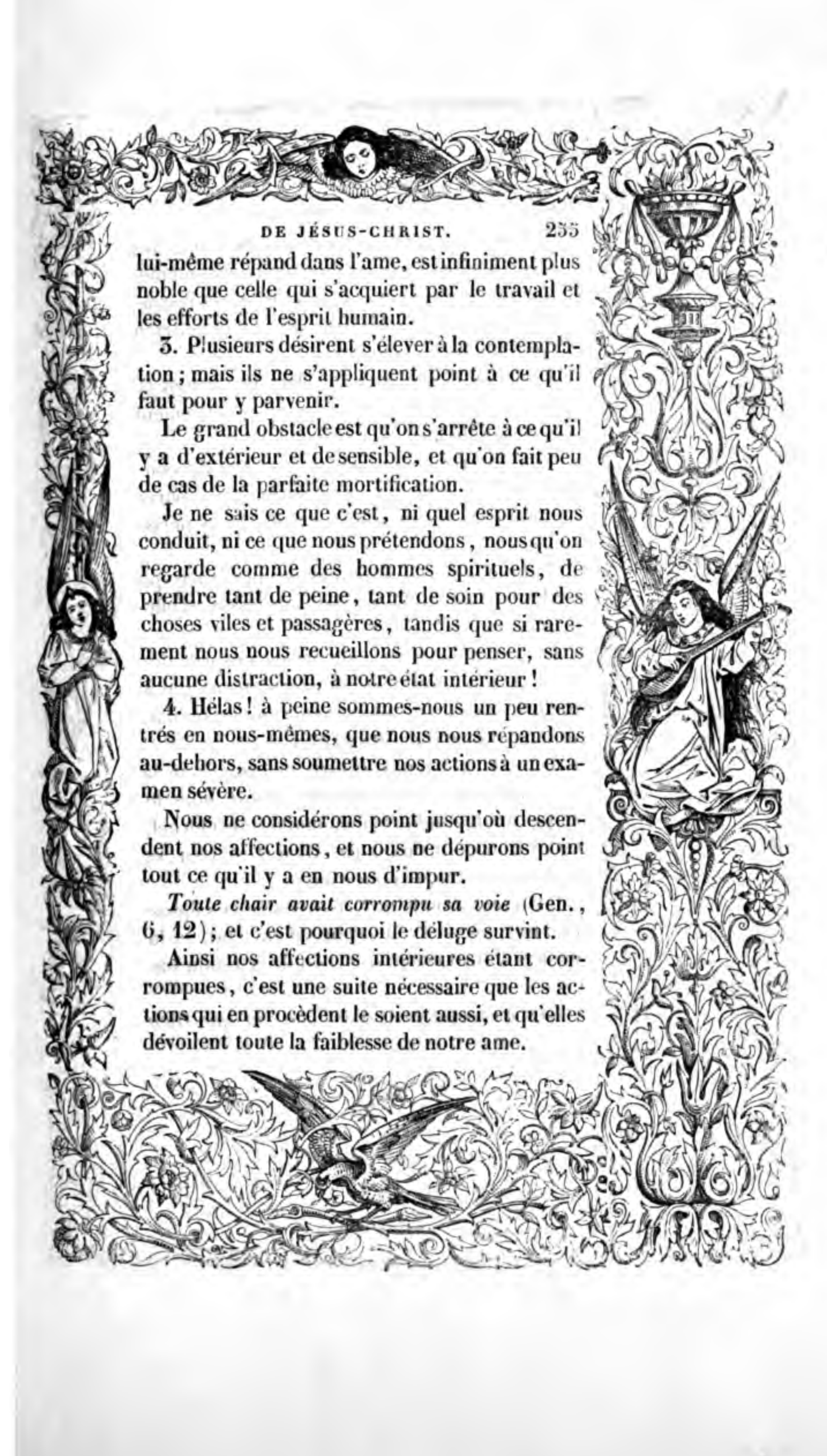
Et si l'homme n'est point élevé en esprit, détaché de toute créature, et parfaitement uni à Dieu, tout ce qu'il sait et même tout ce qu'il a, ne saurait être d'un grand prix.

Il sera long-temps faible et gisant sur la terre, celui qui estime quelque chose hors le seul et unique bien, le bien immense et éternel.

Car tout ce qui n'est pas Dieu n'est rien, et ne doit être compté pour rien.

Il y a une grande différence entre la sagesse d'un homme pieux et éclairé d'en haut, et la science d'un docteur que l'étude a rendu habile.

La science qui vient d'en haut, et que Dieu



lui-même répand dans l'ame, est infiniment plus noble que celle qui s'acquiert par le travail et les efforts de l'esprit humain.

3. Plusieurs désirent s'élever à la contemplation ; mais ils ne s'appliquent point à ce qu'il faut pour y parvenir.

Le grand obstacle est qu'on s'arrête à ce qu'il y a d'extérieur et de sensible, et qu'on fait peu de cas de la parfaite mortification.

Je ne sais ce que c'est, ni quel esprit nous conduit, ni ce que nous prétendons, nous qu'on regarde comme des hommes spirituels, de prendre tant de peine, tant de soin pour des choses viles et passagères, tandis que si rarement nous nous recueillons pour penser, sans aucune distraction, à notre état intérieur !

4. Hélas ! à peine sommes-nous un peu rentrés en nous-mêmes, que nous nous répandons au-dehors, sans soumettre nos actions à un examen sévère.

Nous ne considérons point jusqu'où descendent nos affections, et nous ne dépurons point tout ce qu'il y a en nous d'impur.

Toute chair avait corrompu sa voie (Gen., 6, 12) ; et c'est pourquoi le déluge survint.

Ainsi nos affections intérieures étant corrompues, c'est une suite nécessaire que les actions qui en procèdent le soient aussi, et qu'elles dévoilent toute la faiblesse de notre ame.



D'un cœur pur naissent les fruits d'une bonne vie.

5. On demande si un homme a beaucoup fait ; mais on n'examine pas avec le même soin quel degré de vertu l'a fait agir.

On veut savoir s'il a du courage, des richesses, de la beauté, de la science, s'il écrit ou s'il chante bien, s'il est habile dans sa profession; mais peu disent s'il est humble, patient et doux, pieux et intérieur.

La nature considère les dehors de l'homme; la grace pénètre au dedans.

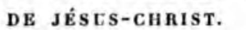
Celui-là se trompe souvent; celui-ci espère en Dieu pour n'être pas trompé.

RÉFLEXION.

Et *ma vie est cachée en Dieu :* cachée en Dieu ; quel mystère ! Cachée dans le sein de la lumière, dans le principe de voir. Oui, cette haute et inaccessible lumière me cache le monde, me cache au monde et à moi-même. Je ne vois que Dieu ; je ne suis vu que de Dieu ; je m'enfonce si intimement dans son sein, que les yeux mortels ne m'y peuvent suivre. De mon côté, je ne puis me détourner d'un si digne, d'un si doux objet : attaché à la vérité, je n'ai plus d'yeux pour les vanités. C'est ainsi que je devrais être : s'il y a en moi quelque chose de chrétien, c'est ainsi que je veux être.

O Dieu, *mes yeux s'affaiblissent, s'éblouissent, se confondent à force de regarder en haut. Mes yeux défaillent, ô Seigneur, pendant que j'espère en vous.* O Seigneur! soutenez ces yeux défaillans, arrêtez mes regards en vous, et détournez-les des vanités, des illusions, des biens trompeurs, de tout l'éclat de la terre; afin que je ne les voie seulement pas, et qu'un tel néant ne tire pas seulement de moi un coup d'œil. *Averte oculos meos, ne videant vanitatem.* Ajoutez ce qui suit : *In viâ tuâ vivifica me;* donnez-moi la vie en m'attachant à vos voies : que je ne voie pas les vanités; que j'en retire tout, jusqu'à mes yeux. C'est par-là qu'en m'attachant à vos voies, vous me donnerez la vie, et ma vie sera cachée en vous.

BOSSUET.



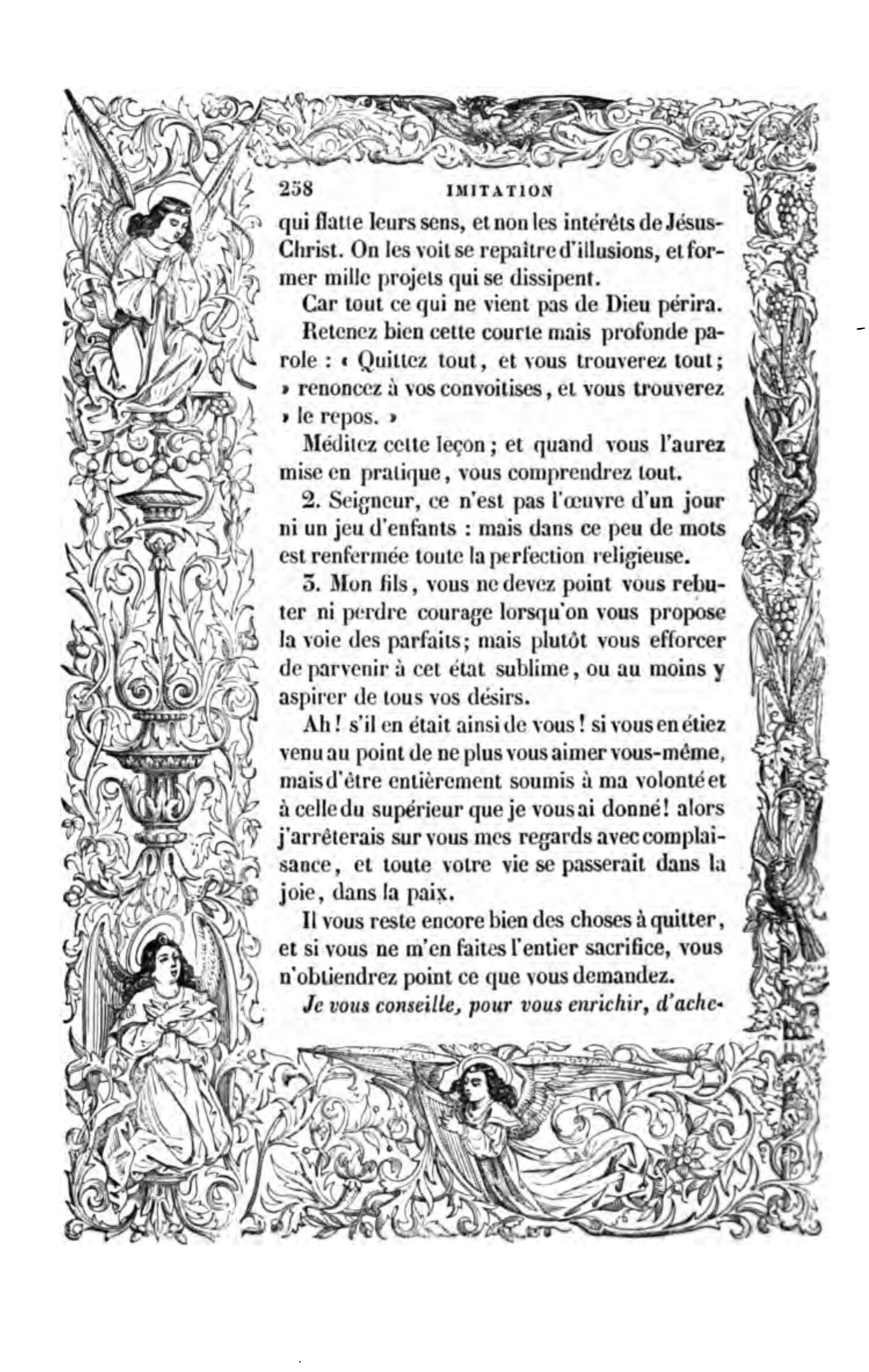
CHAPITRE XXXII.

DE L'ABNEGATION DE SOI, ET DU RENONCEMENT A TOUTE CUPIDITÉ.



MON fils, vous ne pouvez jouir d'une liberté parfaite, si vous ne renoncez entièrement à vous-même.

Ils vivent dans l'esclavage tous ceux qui conservent l'esprit de propriété, et qui s'aiment eux-mêmes : avides, curieux, inquiets, cherchant toujours ce



qui flatte leurs sens, et non les intérêts de Jésus-Christ. On les voit se repaître d'illusions, et former mille projets qui se dissipent.

Car tout ce qui ne vient pas de Dieu périra.

Retenez bien cette courte mais profonde parole : « Quittez tout, et vous trouverez tout; » renoncez à vos convoitises, et vous trouverez » le repos. »

Méditez cette leçon; et quand vous l'aurez mise en pratique, vous comprendrez tout.

2. Seigneur, ce n'est pas l'œuvre d'un jour ni un jeu d'enfants : mais dans ce peu de mots est renfermée toute la perfection religieuse.

3. Mon fils, vous ne devez point vous rebuter ni perdre courage lorsqu'on vous propose la voie des parfaits; mais plutôt vous efforcer de parvenir à cet état sublime, ou au moins y aspirer de tous vos désirs.

Ah! s'il en était ainsi de vous! si vous en étiez venu au point de ne plus vous aimer vous-même, mais d'être entièrement soumis à ma volonté et à celle du supérieur que je vous ai donné! alors j'arrêterais sur vous mes regards avec complaisance, et toute votre vie se passerait dans la joie, dans la paix.

Il vous reste encore bien des choses à quitter, et si vous ne m'en faites l'entier sacrifice, vous n'obtiendrez point ce que vous demandez.

Je vous conseille, pour vous enrichir, d'ache-



ter de l'or éprouvé par le feu (Apocal., 3, 18) ; c'est-à-dire la céleste sagesse, qui foule aux pieds toutes les choses d'ici-bas.

Préférez-la à toute la sagesse du siècle, à tout ce qui plait aux hommes ou vous plait en vous-même.

4. Vous devez échanger ce qu'il y a de grand et de précieux dans les choses humaines, contre une chose vile.

Car elle paraît vile et petite, elle est presque entièrement oubliée, cette véritable sagesse du ciel qui ne s'élève point en elle-même, et qui ne cherche point à être admirée sur la terre, que plusieurs préconisent de bouche, mais dont ils s'éloignent par leur vie : c'est cependant cette perle précieuse qui est cachée au grand nombre.

RÉFLEXION.

L'on me dit : *Qui hait son ame dans ce monde, la gardera dans la vie éternelle.* Cette morale n'est pas seulement proposée à mon admiration : on m'ordonne d'y conformer ma vie. A la suite de ces paroles, en voici d'autres non moins impératives : Si quelqu'un me sert, qu'il vienne après moi, et il me suivra partout où je serai. On me presse de laisser là le monde : j'obéis, je renonce au monde, je ne vois plus, dans tous les objets qui s'offrent à mes regards, qu'une vapeur d'un moment. En-



flammé de l'amour des biens éternels, je foule sous les pieds tous les biens de la terre : lorsqu'une voix accoutumée à triompher de ma faiblesse, pour m'élever à sa force, vient encore se faire entendre à mon oreille, elle me crie : Maintenant, mon ame est dans le trouble. Qu'est-ce à dire ? Comment puis-je marcher après vous, quand vous vous arrêtez de défaillance ? Comment supporter des épreuves sous lesquelles succombe la force elle-même ? Sur quel fondement m'appuyer, quand la pierre ferme manque ? Mais je crois entendre cette même voix, la voix de mon Seigneur, me répondre au-dedans de moi-même, et me dire : Tu ne m'en suivras que mieux, alors que je me place au-devant de toi pour t'aider. Dans cet état de faiblesse où tu me vois, reconnais-toi toi-même. Je m'abaisse pour t'élever. Oui, ô divin Médiateur ! Dieu pour nous commander, homme pour nous apprendre à souffrir ; ce trouble auquel votre charité pour nous consent à descendre, cette faiblesse que vous vous êtes imposée à vous-même, vous ne les endurez que pour moi, que pour me consoler dans celle contre qui j'aurai trop souvent la nécessité de combattre.

SAINT AUGUSTIN.



CHAPITRE XXXIII.

DE L'INCONSTANCE DU COEUR ET DE L'OBLIGATION DE SE PROPOSER DIEU POUR FIN DERNIÈRE.

Mon fils, ne croyez pas à votre affection ; celle qui est maintenant sera bientôt changée en une autre.

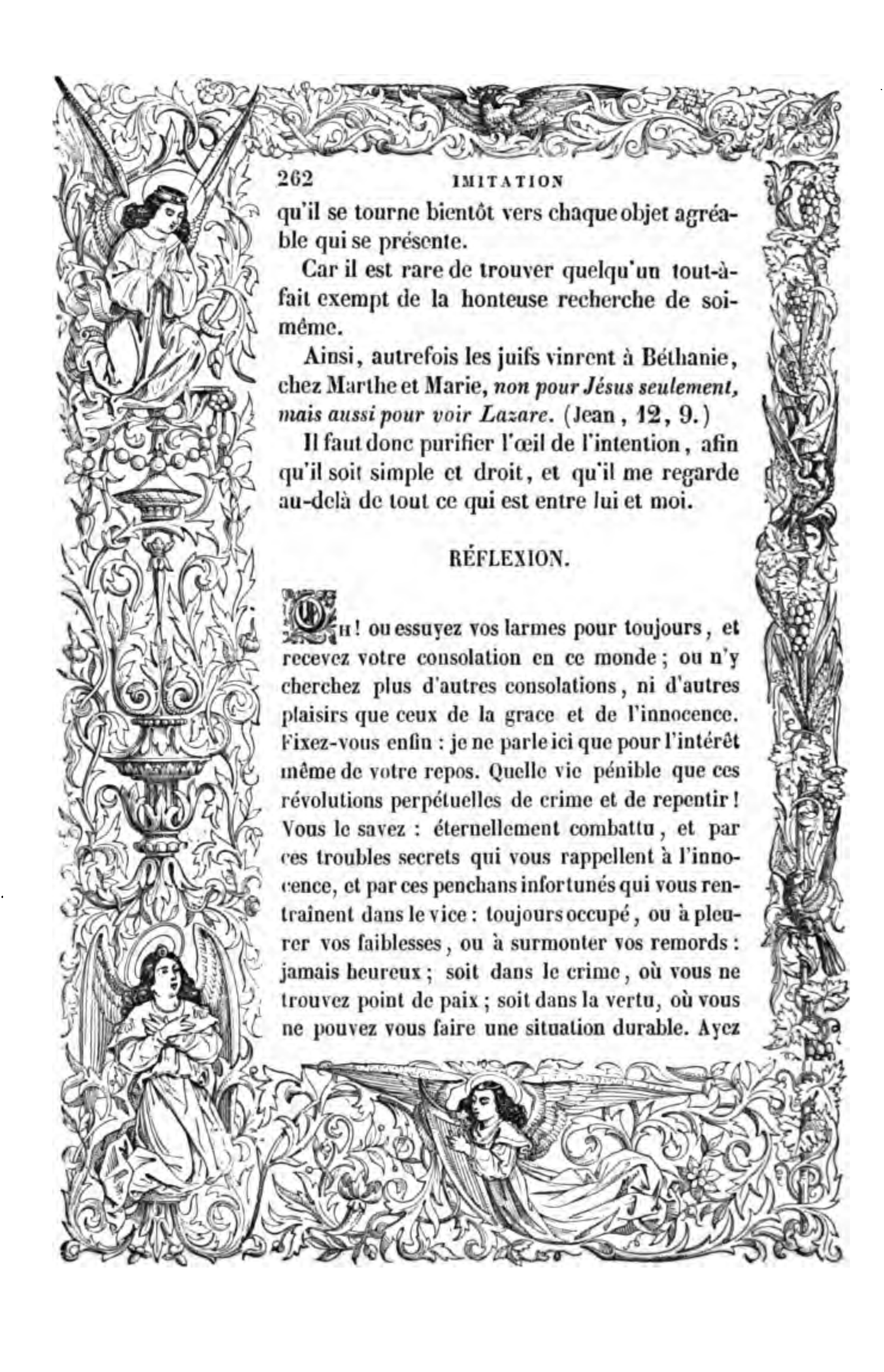
Tant que vous vivrez, vous serez sujet au changement, même malgré vous : tour à tour triste et gai, tranquille et inquiet, fervent et sans dévotion ; tantôt actif, tantôt paresseux, tantôt grave, tantôt léger.

Mais l'homme sage et vraiment instruit des choses spirituelles demeure ferme au milieu de ces vicissitudes, ne prenant point garde à ce qu'il sent en lui-même, ni de quel côté souffle le vent de l'inconstance, mais arrêtant toute son attention sur la fin bienheureuse à laquelle il doit tendre.

C'est ainsi qu'au milieu de tant d'événemens divers, fixant sur moi seul l'œil simple de son intention, il pourra demeurer inébranlable et toujours le même.

2. Plus l'œil de l'intention est pur, plus on marche avec assurance au milieu des tempêtes.

Mais cet œil s'obscurcit en plusieurs, parce



qu'il se tourne bientôt vers chaque objet agréable qui se présente.

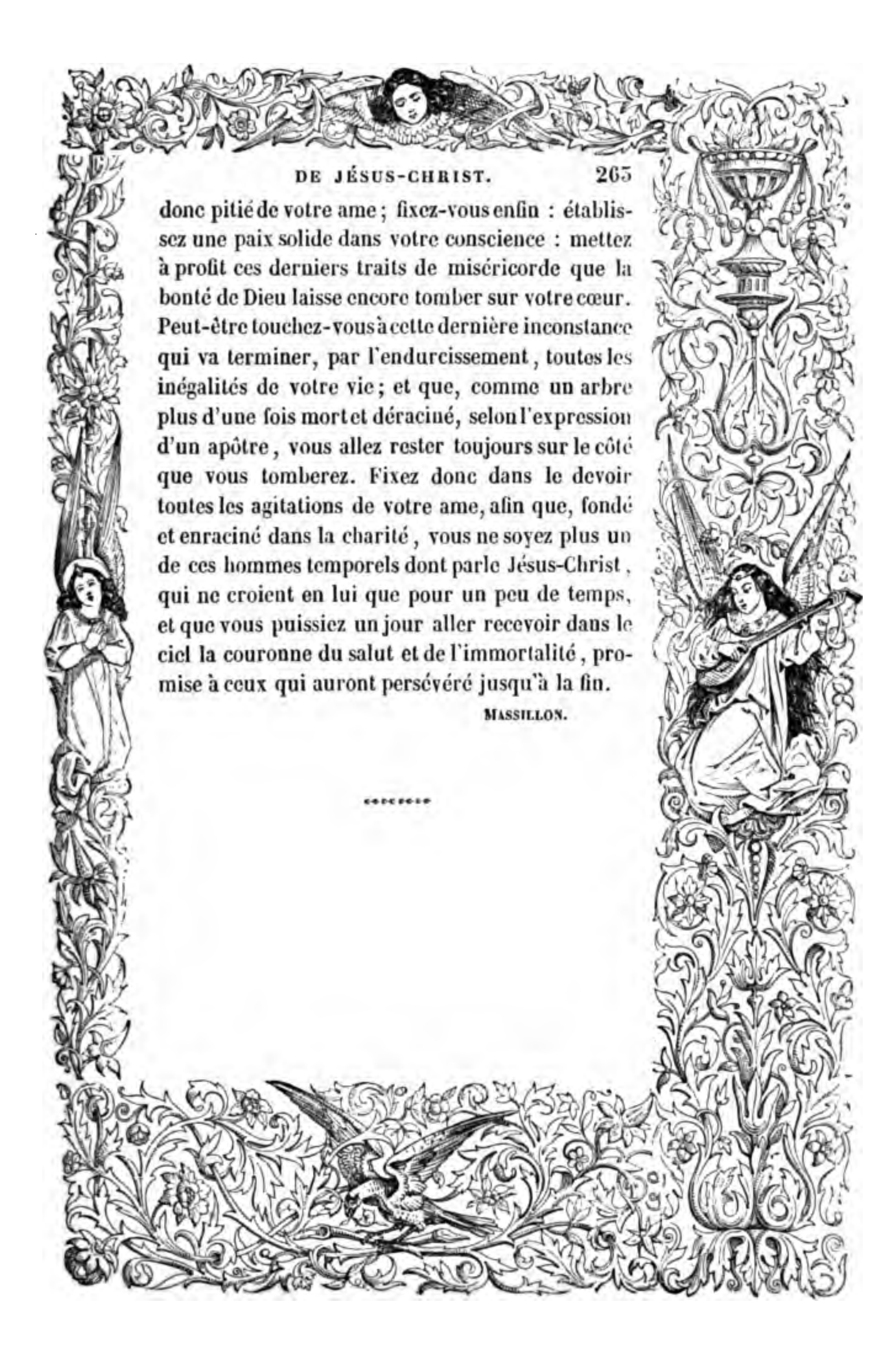
Car il est rare de trouver quelqu'un tout-à-fait exempt de la honteuse recherche de soi-même.

Ainsi, autrefois les juifs vinrent à Béthanie, chez Marthe et Marie, *non pour Jésus seulement, mais aussi pour voir Lazare*. (Jean, 12, 9.)

Il faut donc purifier l'œil de l'intention, afin qu'il soit simple et droit, et qu'il me regarde au-delà de tout ce qui est entre lui et moi.

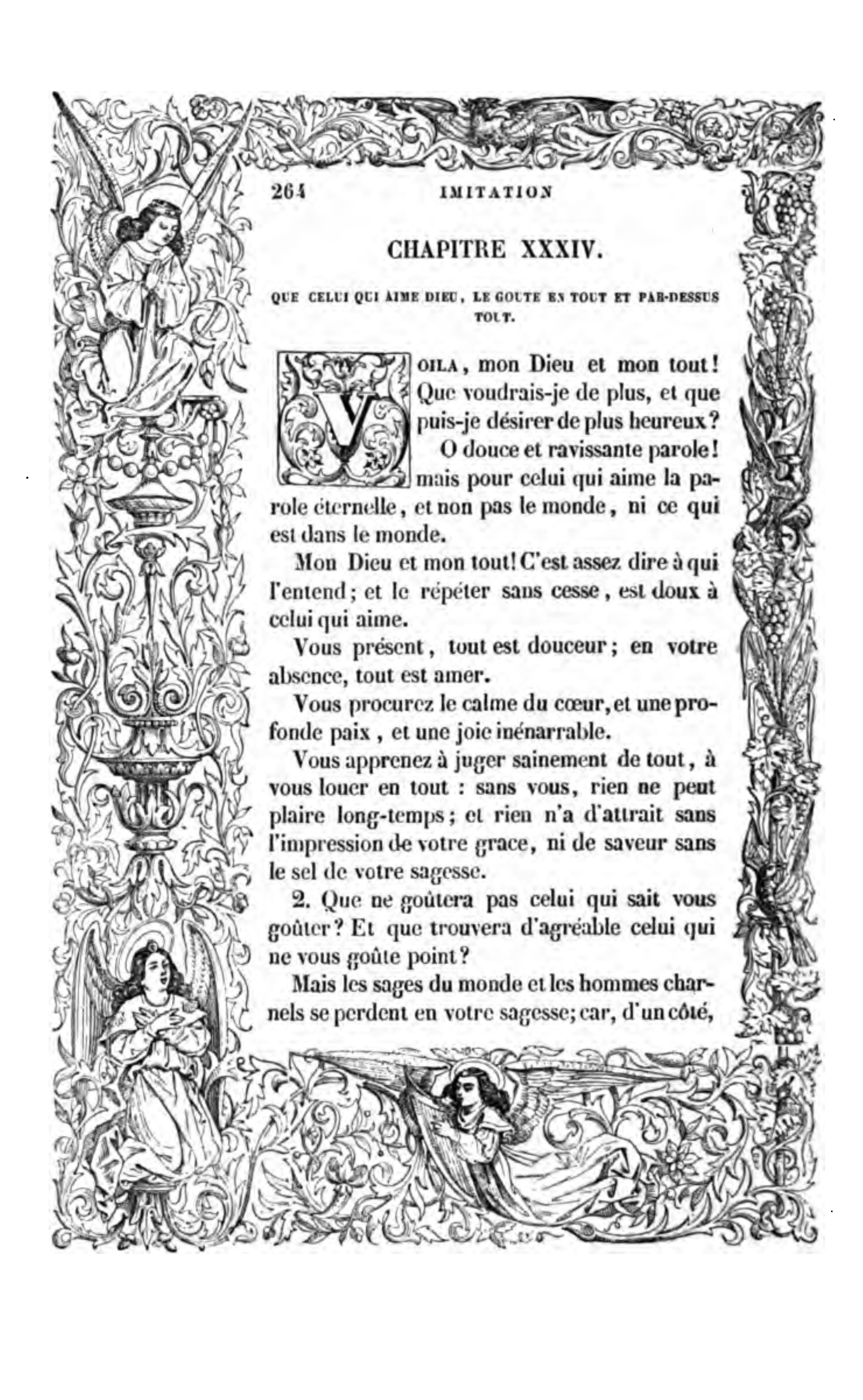
RÉFLEXION.

Oh! ou essuyez vos larmes pour toujours, et recevez votre consolation en ce monde; ou n'y cherchez plus d'autres consolations, ni d'autres plaisirs que ceux de la grace et de l'innocence. Fixez-vous enfin : je ne parle ici que pour l'intérêt même de votre repos. Quelle vie pénible que ces révolutions perpétuelles de crime et de repentir! Vous le savez : éternellement combattu, et par ces troubles secrets qui vous rappellent à l'innocence, et par ces penchans infortunés qui vous rentraînent dans le vice : toujours occupé, ou à pleurer vos faiblesses, ou à surmonter vos remords : jamais heureux; soit dans le crime, où vous ne trouvez point de paix; soit dans la vertu, où vous ne pouvez vous faire une situation durable. Ayez



donc pitié de votre ame; fixez-vous enfin : établissez une paix solide dans votre conscience : mettez à profit ces derniers traits de miséricorde que la bonté de Dieu laisse encore tomber sur votre cœur. Peut-être touchez-vous à cette dernière inconstance qui va terminer, par l'endurcissement, toutes les inégalités de votre vie; et que, comme un arbre plus d'une fois mort et déraciné, selon l'expression d'un apôtre, vous allez rester toujours sur le côté que vous tomberez. Fixez donc dans le devoir toutes les agitations de votre ame, afin que, fondé et enraciné dans la charité, vous ne soyez plus un de ces hommes temporels dont parle Jésus-Christ, qui ne croient en lui que pour un peu de temps, et que vous puissiez un jour aller recevoir dans le ciel la couronne du salut et de l'immortalité, promise à ceux qui auront persévéré jusqu'à la fin.

MASSILLON.



CHAPITRE XXXIV.

QUE CELUI QUI AIME DIEU, LE GOUTE EN TOUT ET PAR-DESSUS TOUT.

VOILA, mon Dieu et mon tout! Que voudrais-je de plus, et que puis-je désirer de plus heureux? O douce et ravissante parole! mais pour celui qui aime la parole éternelle, et non pas le monde, ni ce qui est dans le monde.

Mon Dieu et mon tout! C'est assez dire à qui l'entend; et le répéter sans cesse, est doux à celui qui aime.

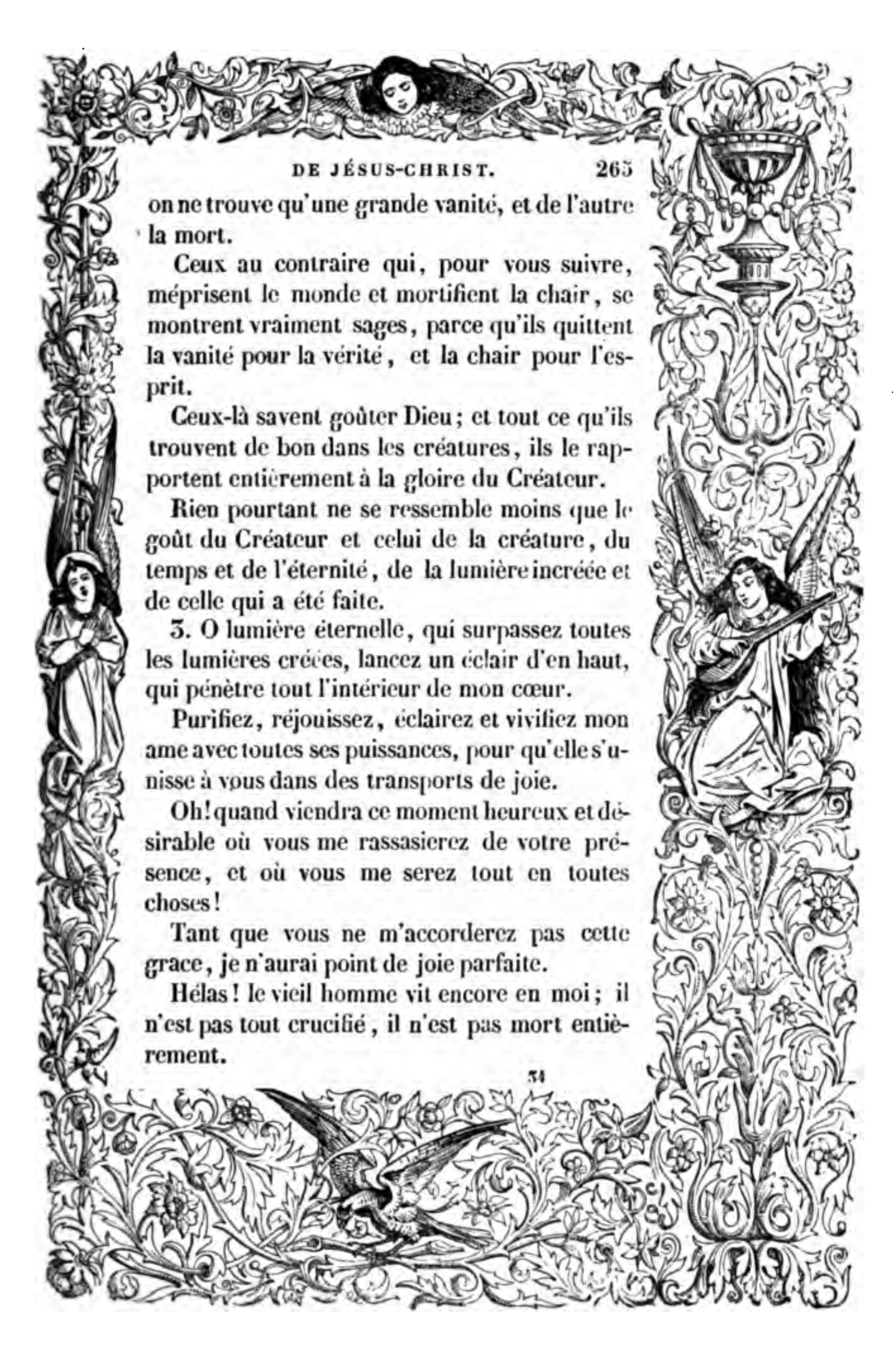
Vous présent, tout est douceur; en votre absence, tout est amer.

Vous procurez le calme du cœur, et une profonde paix, et une joie inénarrable.

Vous apprenez à juger sainement de tout, à vous louer en tout : sans vous, rien ne peut plaire long-temps; et rien n'a d'attrait sans l'impression de votre grace, ni de saveur sans le sel de votre sagesse.

2. Que ne goûtera pas celui qui sait vous goûter? Et que trouvera d'agréable celui qui ne vous goûte point?

Mais les sages du monde et les hommes charnels se perdent en votre sagesse; car, d'un côté,



on ne trouve qu'une grande vanité, et de l'autre la mort.

Ceux au contraire qui, pour vous suivre, méprisent le monde et mortifient la chair, se montrent vraiment sages, parce qu'ils quittent la vanité pour la vérité, et la chair pour l'esprit.

Ceux-là savent goûter Dieu; et tout ce qu'ils trouvent de bon dans les créatures, ils le rapportent entièrement à la gloire du Créateur.

Rien pourtant ne se ressemble moins que le goût du Créateur et celui de la créature, du temps et de l'éternité, de la lumière incréée et de celle qui a été faite.

3. O lumière éternelle, qui surpassez toutes les lumières créées, lancez un éclair d'en haut, qui pénètre tout l'intérieur de mon cœur.

Purifiez, réjouissez, éclairez et vivifiez mon ame avec toutes ses puissances, pour qu'elle s'unisse à vous dans des transports de joie.

Oh! quand viendra ce moment heureux et désirable où vous me rassasierez de votre présence, et où vous me serez tout en toutes choses!

Tant que vous ne m'accorderez pas cette grace, je n'aurai point de joie parfaite.

Hélas! le vieil homme vit encore en moi; il n'est pas tout crucifié, il n'est pas mort entièrement.



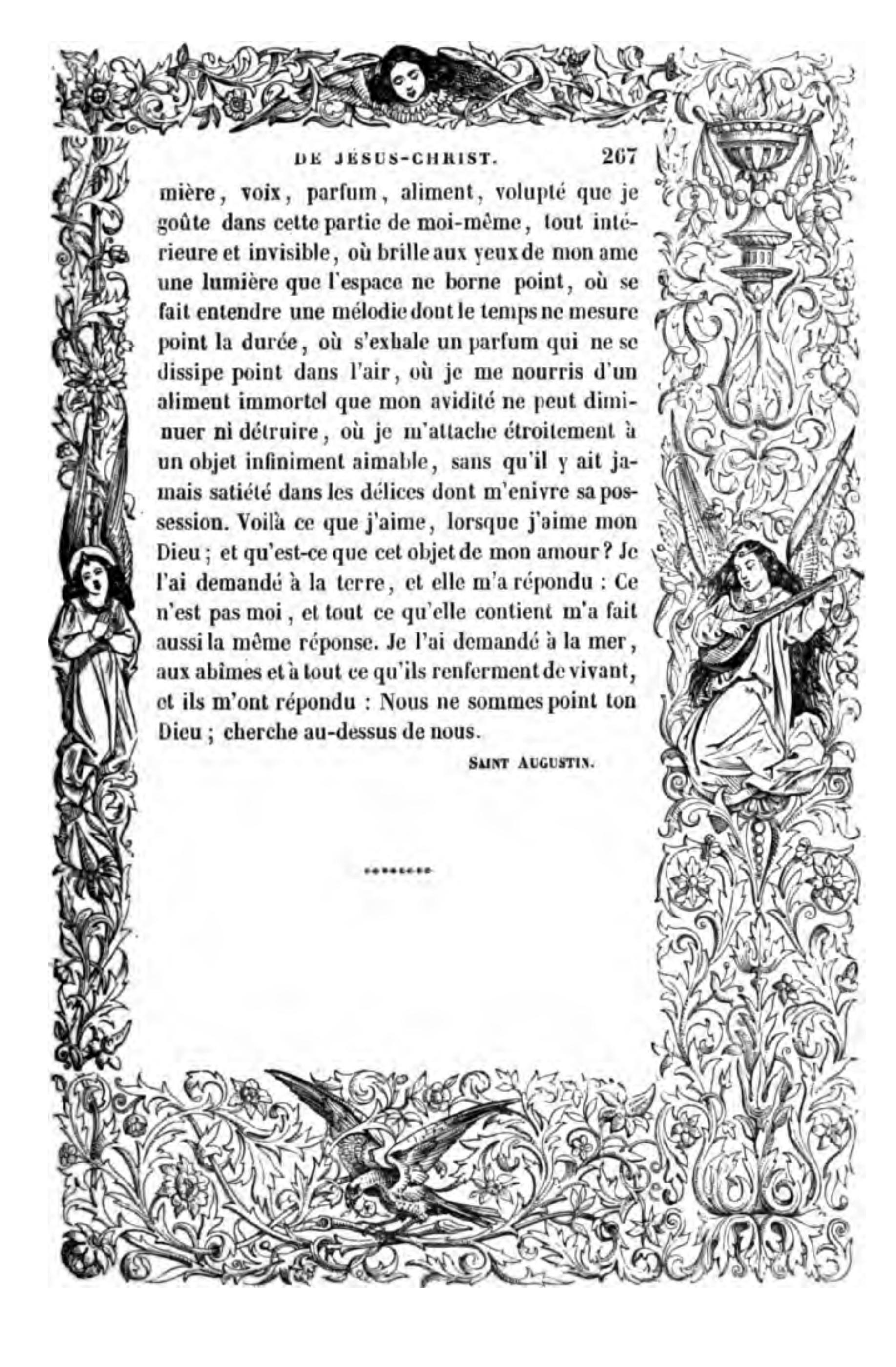
Ses convoitises combattent encore fortement contre l'esprit ; il excite des guerres intestines, et ne souffre point que l'ame règne en paix.

4. Mais vous *qui dominez la puissance de la mer et qui calmez le mouvement de ses flots, levez-vous, secourez-moi.* (Ps. 88, 10. — Ps. 43, 26.)

Dissipez les nations qui veulent la guerre. (Ps. 47, 32.) Brisez-les dans votre puissance. Faites, je vous prie, éclater vos merveilles, et signalez la gloire de votre bras; car je n'ai point d'autre espérance ni d'autre refuge que vous, Seigneur mon Dieu !

RÉFLEXION.

Qu'aimé-je, ô mon Dieu, lorsque je vous aime ? Ce n'est ni ce qu'il y a de beau dans les apparences corporelles, ni ce que les révolutions des temps nous apportent d'agréable : ce n'est ni cet éclat de la lumière, dont les yeux sont charmés, ni la douce impression des chants les plus mélodieux, ni la suave odeur des parfums et des fleurs, ni la manne et le miel, ni tout ce qui peut plaire dans les voluptés de la chair. Ce n'est rien de tout cela que j'aime, lorsque j'aime mon Dieu ; et néanmoins c'est comme une lumière, une voix, un parfum, un aliment, et encore je ne sais quelle volupté que j'aime, lorsque j'aime mon Dieu : lu-



mière, voix, parfum, aliment, volupté que je goûte dans cette partie de moi-même, tout intérieure et invisible, où brille aux yeux de mon ame une lumière que l'espace ne borne point, où se fait entendre une mélodie dont le temps ne mesure point la durée, où s'exhale un parfum qui ne se dissipe point dans l'air, où je me nourris d'un aliment immortel que mon avidité ne peut diminuer ni détruire, où je m'attache étroitement à un objet infiniment aimable, sans qu'il y ait jamais satiété dans les délices dont m'enivre sa possession. Voilà ce que j'aime, lorsque j'aime mon Dieu; et qu'est-ce que cet objet de mon amour? Je l'ai demandé à la terre, et elle m'a répondu : Ce n'est pas moi, et tout ce qu'elle contient m'a fait aussi la même réponse. Je l'ai demandé à la mer, aux abîmes et à tout ce qu'ils renferment de vivant, et ils m'ont répondu : Nous ne sommes point ton Dieu; cherche au-dessus de nous.

SAINT AUGUSTIN.



CHAPITRE XXXV.

QU'IL N'Y A DANS CETTE VIE AUCUN ABRI CONTRE LA TENTATION.

Mon fils, vous n'aurez jamais de sécurité dans cette vie ; mais tant que vous vivrez, les armes spirituelles vous seront toujours nécessaires.

Vous êtes environné d'ennemis qui vous attaquent à droite et à gauche.

Si vous ne vous couvrez donc de tous côtés du bouclier de la patience, vous ne serez pas long-temps sans blessure.

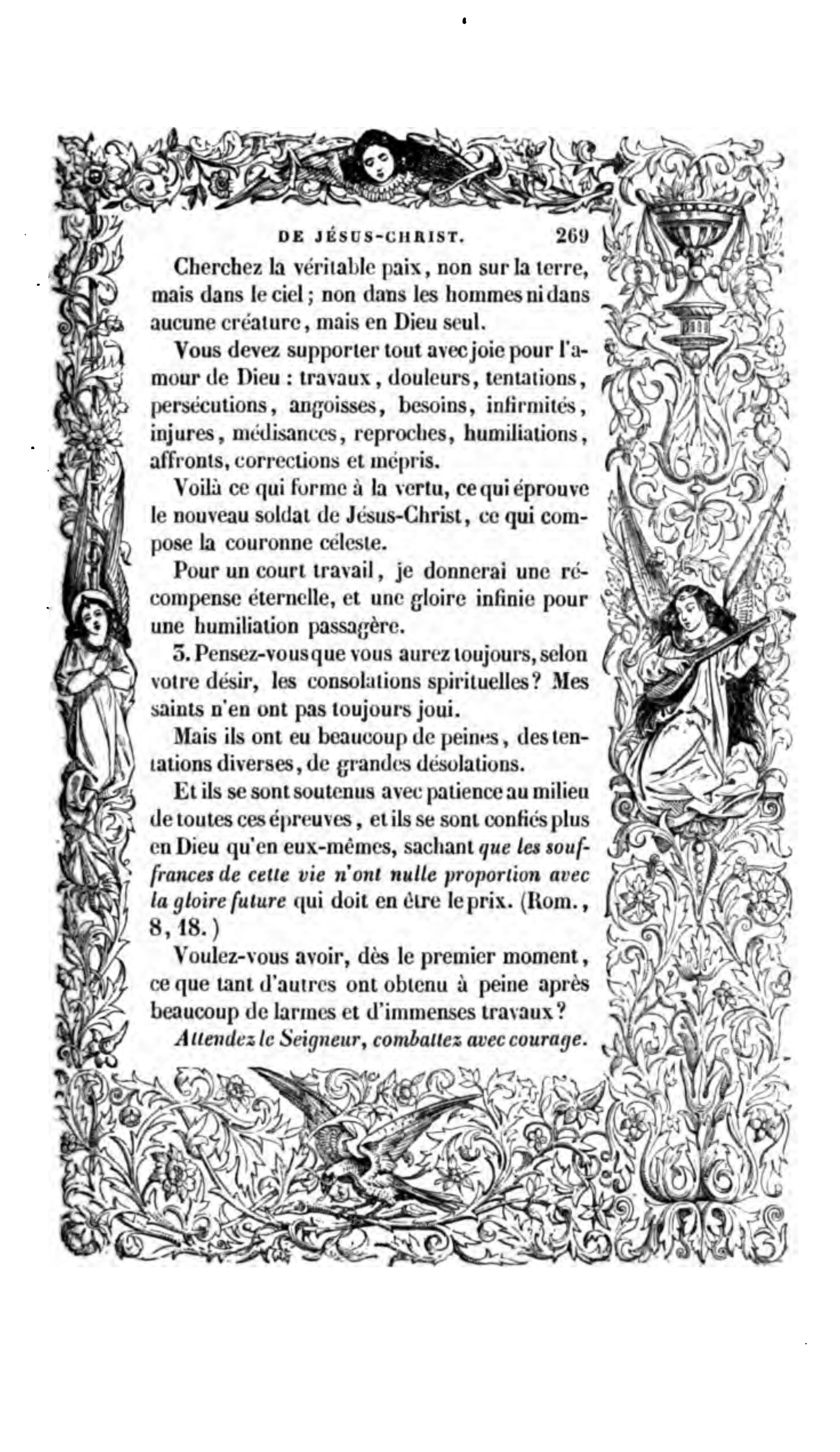
De plus, si vous ne fixez votre cœur en moi, avec la ferme volonté de souffrir pour moi, vous ne pourrez soutenir la violence du combat, ni atteindre à la palme des bienheureux.

Il vous faut donc franchir tous les obstacles, et déployer un bras ferme et courageux.

Car *la manne est donnée aux vainqueurs* (Apocal., 11, 17), et une grande misère est le partage du lâche.

2. Si vous cherchez le repos en cette vie, comment arriverez-vous un jour au repos éternel ?

Ne vous préparez pas à beaucoup de repos, mais à une longue patience.



Cherchez la véritable paix, non sur la terre, mais dans le ciel ; non dans les hommes ni dans aucune créature, mais en Dieu seul.

Vous devez supporter tout avec joie pour l'amour de Dieu : travaux, douleurs, tentations, persécutions, angoisses, besoins, infirmités, injures, médisances, reproches, humiliations, affronts, corrections et mépris.

Voilà ce qui forme à la vertu, ce qui éprouve le nouveau soldat de Jésus-Christ, ce qui compose la couronne céleste.

Pour un court travail, je donnerai une récompense éternelle, et une gloire infinie pour une humiliation passagère.

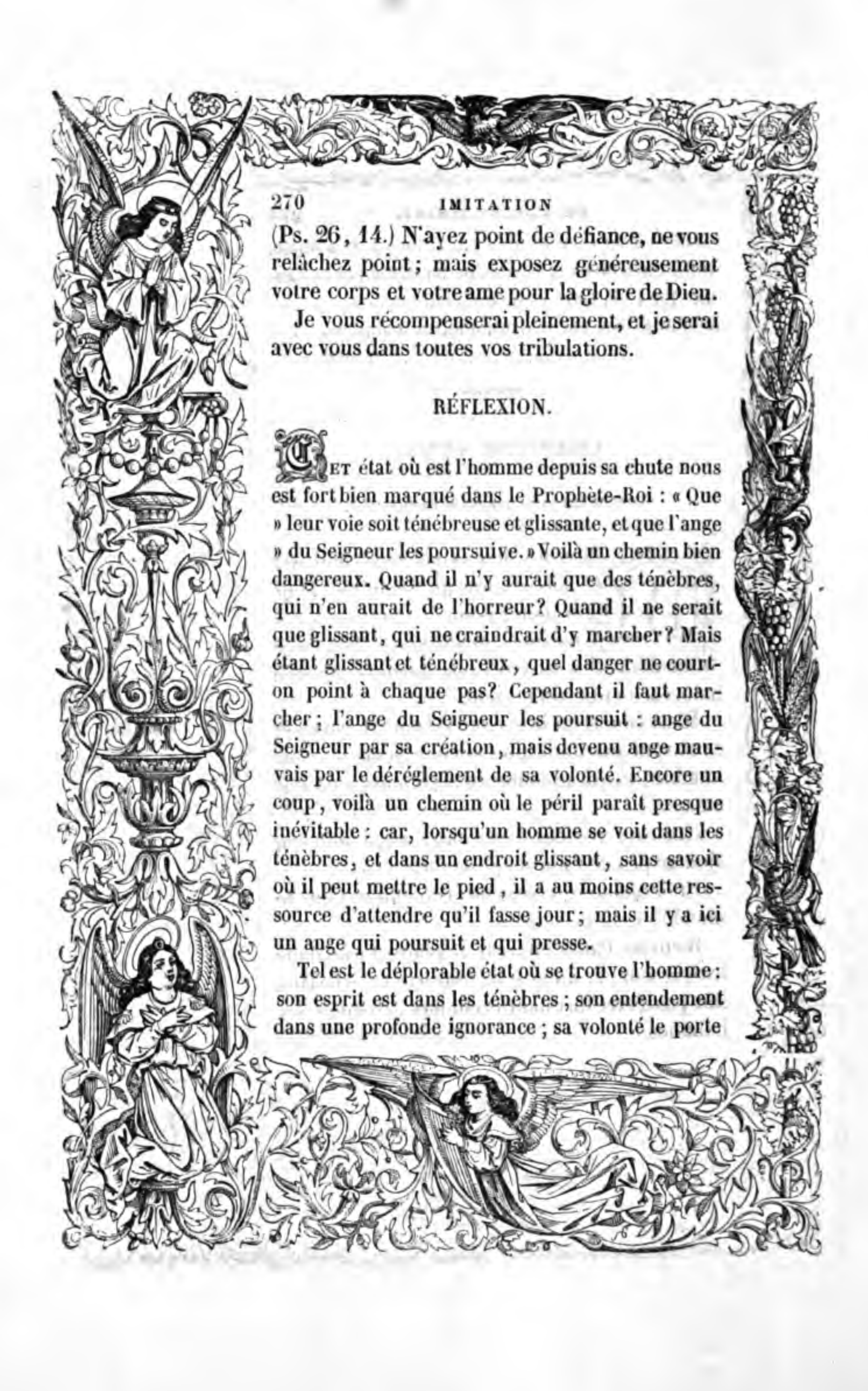
3. Pensez-vous que vous aurez toujours, selon votre désir, les consolations spirituelles ? Mes saints n'en ont pas toujours joui.

Mais ils ont eu beaucoup de peines, des tentations diverses, de grandes désolations.

Et ils se sont soutenus avec patience au milieu de toutes ces épreuves, et ils se sont confiés plus en Dieu qu'en eux-mêmes, sachant *que les souffrances de cette vie n'ont nulle proportion avec la gloire future* qui doit en être le prix. (Rom., 8, 18.)

Voulez-vous avoir, dès le premier moment, ce que tant d'autres ont obtenu à peine après beaucoup de larmes et d'immenses travaux ?

Attendez le Seigneur, combattez avec courage.



(Ps. 26, 14.) N'ayez point de défiance, ne vous relâchez point; mais exposez généreusement votre corps et votre ame pour la gloire de Dieu.

Je vous récompenserai pleinement, et je serai avec vous dans toutes vos tribulations.

RÉFLEXION.

Cet état où est l'homme depuis sa chute nous est fort bien marqué dans le Prophète-Roi : « Que » leur voie soit ténébreuse et glissante, et que l'ange » du Seigneur les poursuive. » Voilà un chemin bien dangereux. Quand il n'y aurait que des ténèbres, qui n'en aurait de l'horreur? Quand il ne serait que glissant, qui ne craindrait d'y marcher? Mais étant glissant et ténébreux, quel danger ne court-on point à chaque pas? Cependant il faut marcher; l'ange du Seigneur les poursuit : ange du Seigneur par sa création, mais devenu ange mauvais par le déréglement de sa volonté. Encore un coup, voilà un chemin où le péril paraît presque inévitable : car, lorsqu'un homme se voit dans les ténèbres, et dans un endroit glissant, sans savoir où il peut mettre le pied, il a au moins cette ressource d'attendre qu'il fasse jour; mais il y a ici un ange qui poursuit et qui presse.

Tel est le déplorable état où se trouve l'homme : son esprit est dans les ténèbres; son entendement dans une profonde ignorance; sa volonté le porte



au mal dès sa naissance ; son humeur le sollicite continuellement, et le fait presque tomber à chaque pas ; et, comme si ce n'était pas assez, le démon le presse par de continuelles tentations.

BOSSUET.

CHAPITRE XXXVI.

CONTRE LES VAINS JUGEMENS DES HOMMES.

MON fils, jetez-vous avec confiance dans les bras du Seigneur, et ne craignez point les jugemens des hommes, quand votre conscience vous rend témoignage de votre innocence et de votre piété.

Il est bon, il est heureux de souffrir ainsi ; et ce ne sera pas une chose pénible pour le cœur humble, et qui se confie en Dieu plus qu'en lui-même.

Plusieurs parlent beaucoup ; aussi doit-on ajouter peu de foi à ce qui se dit.

Et d'ailleurs, comment contenter tout le monde ? Cela ne se peut.

Bien que Paul s'efforçât de plaire à tous dans le Seigneur, et qu'il se fît tout à tous, il ne laissait pas d'être fort indifférent aux jugemens des hommes.



2. Il a fait tout ce qui était en lui, et tout ce qu'il pouvait pour l'édification et le salut des autres; mais il n'a pu empêcher qu'ils ne l'aient quelquefois condamné ou méprisé.

C'est pourquoi il a remis tout à Dieu, qui connaît tout; et il n'a opposé que l'humilité et la patience à ceux dont la bouche proférait l'iniquité, ou qui, imaginant des choses vaines et mensongères, les répandaient au gré de leur caprice.

Il s'est cependant justifié quelquefois, de peur que son silence ne causât du scandale aux faibles.

3. *Qu'avez-vous à craindre d'un homme mortel?* (Is., 51, 12.) Il est aujourd'hui, et demain il aura disparu.

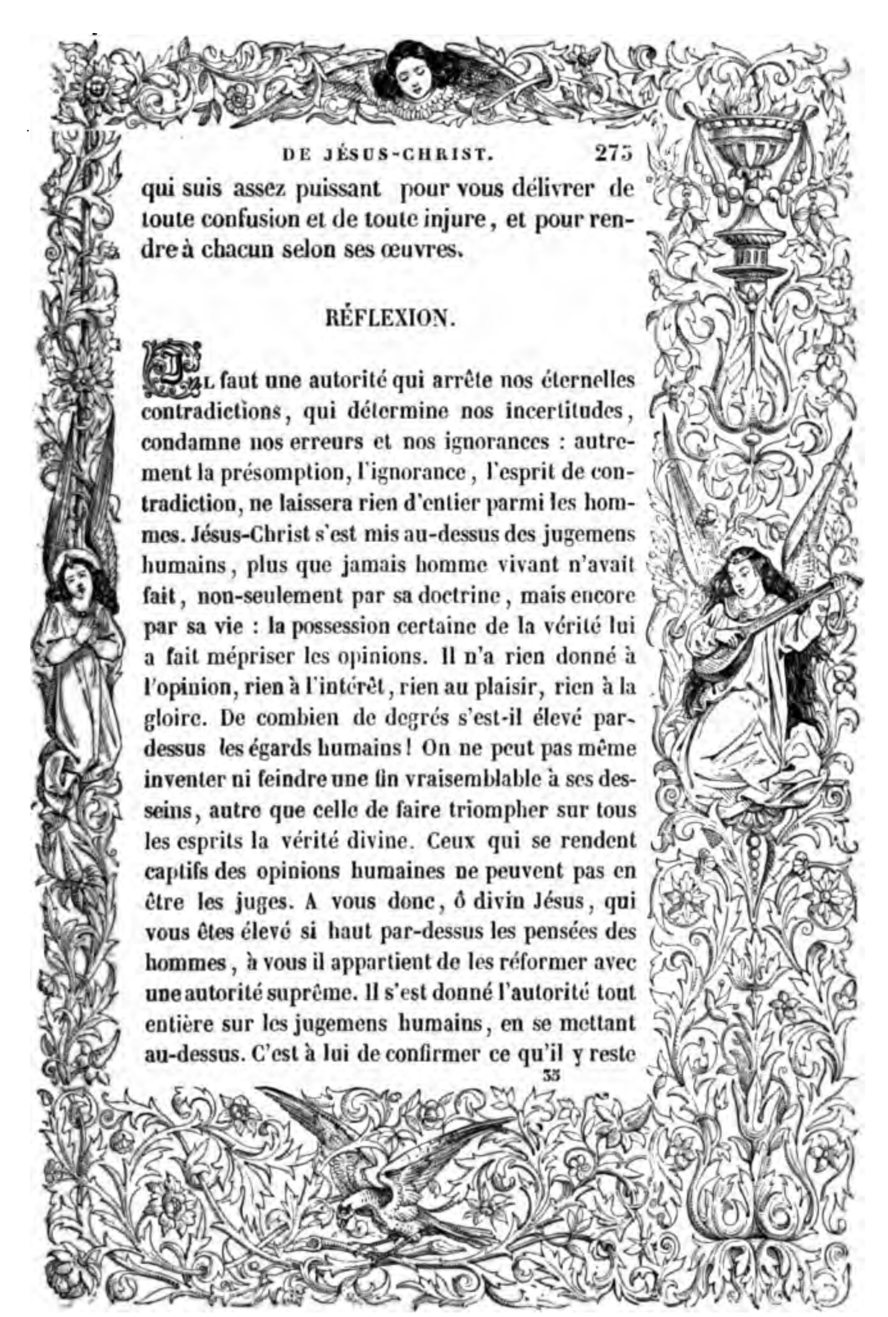
Craignez Dieu, et vous ne redouterez rien des hommes.

Que peut contre vous un homme par des paroles ou des outrages? Il se nuit plus qu'à vous; et, quel qu'il soit, il ne pourra point éviter le jugement de Dieu.

Pour vous, ayez Dieu toujours présent, et laissez là les contestations et les plaintes.

Si vous paraissez succomber pour le moment, et souffrir une confusion que vous ne méritez pas, n'en murmurez point, et ne diminuez pas votre couronne par votre impatience.

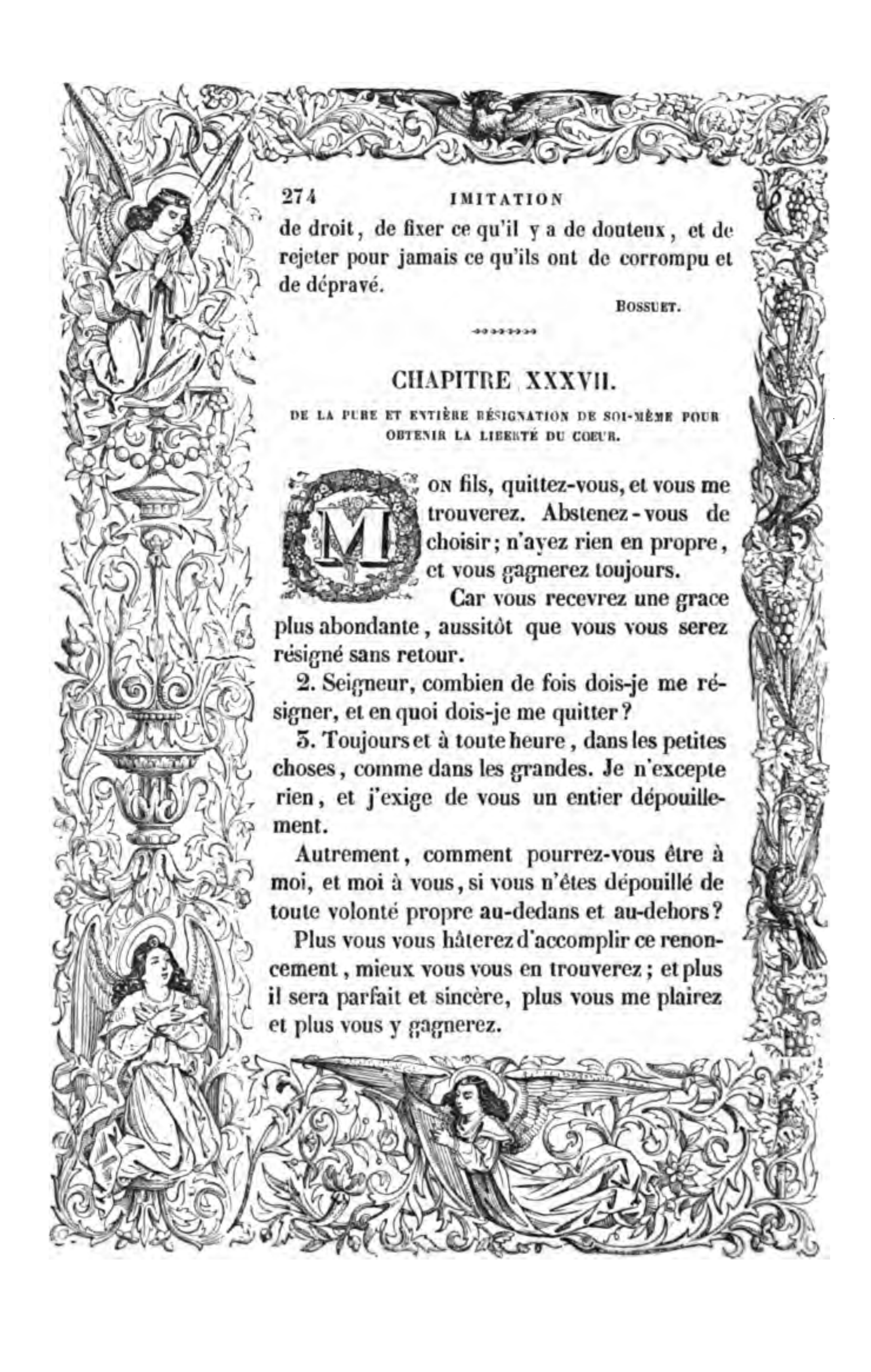
Levez plutôt vos regards au ciel, vers moi,



qui suis assez puissant pour vous délivrer de toute confusion et de toute injure, et pour rendre à chacun selon ses œuvres.

RÉFLEXION.

Il faut une autorité qui arrête nos éternelles contradictions, qui détermine nos incertitudes, condamne nos erreurs et nos ignorances : autrement la présomption, l'ignorance, l'esprit de contradiction, ne laissera rien d'entier parmi les hommes. Jésus-Christ s'est mis au-dessus des jugemens humains, plus que jamais homme vivant n'avait fait, non-seulement par sa doctrine, mais encore par sa vie : la possession certaine de la vérité lui a fait mépriser les opinions. Il n'a rien donné à l'opinion, rien à l'intérêt, rien au plaisir, rien à la gloire. De combien de degrés s'est-il élevé par-dessus les égards humains! On ne peut pas même inventer ni feindre une fin vraisemblable à ses desseins, autre que celle de faire triompher sur tous les esprits la vérité divine. Ceux qui se rendent captifs des opinions humaines ne peuvent pas en être les juges. A vous donc, ô divin Jésus, qui vous êtes élevé si haut par-dessus les pensées des hommes, à vous il appartient de les réformer avec une autorité suprême. Il s'est donné l'autorité tout entière sur les jugemens humains, en se mettant au-dessus. C'est à lui de confirmer ce qu'il y reste



de droit, de fixer ce qu'il y a de douteux, et de rejeter pour jamais ce qu'ils ont de corrompu et de dépravé.

BOSSUET.

CHAPITRE XXXVII.

DE LA PURE ET ENTIÈRE RÉSIGNATION DE SOI-MÊME POUR OBTENIR LA LIBERTÉ DU COEUR.

MON fils, quittez-vous, et vous me trouverez. Abstenez-vous de choisir; n'ayez rien en propre, et vous gagnerez toujours.

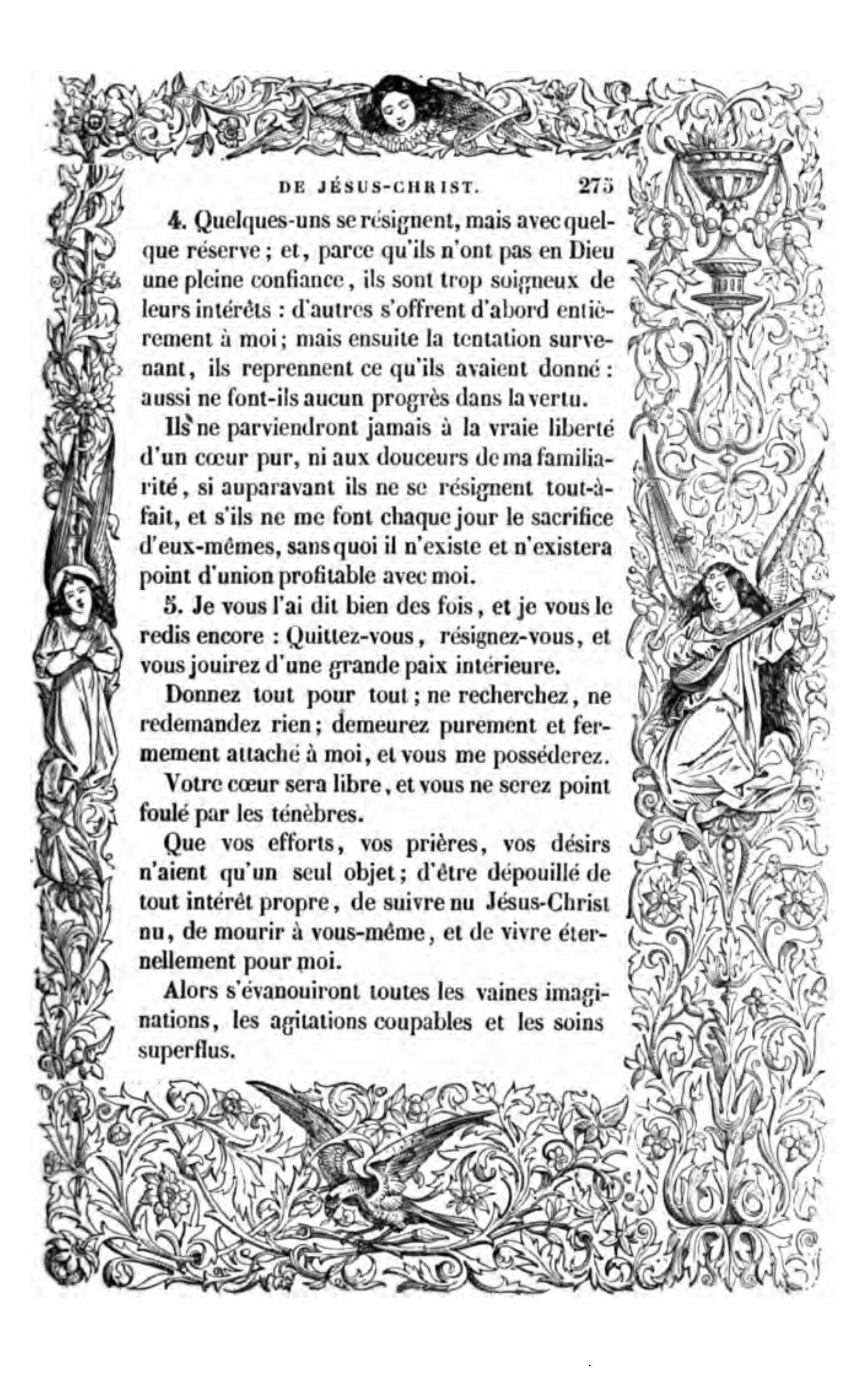
Car vous recevrez une grace plus abondante, aussitôt que vous vous serez résigné sans retour.

2. Seigneur, combien de fois dois-je me résigner, et en quoi dois-je me quitter?

3. Toujours et à toute heure, dans les petites choses, comme dans les grandes. Je n'excepte rien, et j'exige de vous un entier dépouillement.

Autrement, comment pourrez-vous être à moi, et moi à vous, si vous n'êtes dépouillé de toute volonté propre au-dedans et au-dehors?

Plus vous vous hâterez d'accomplir ce renoncement, mieux vous vous en trouverez; et plus il sera parfait et sincère, plus vous me plairez et plus vous y gagnerez.



4. Quelques-uns se résignent, mais avec quelque réserve ; et, parce qu'ils n'ont pas en Dieu une pleine confiance, ils sont trop soigneux de leurs intérêts : d'autres s'offrent d'abord entièrement à moi ; mais ensuite la tentation survenant, ils reprennent ce qu'ils avaient donné : aussi ne font-ils aucun progrès dans la vertu.

Ils ne parviendront jamais à la vraie liberté d'un cœur pur, ni aux douceurs de ma familiarité, si auparavant ils ne se résignent tout-à-fait, et s'ils ne me font chaque jour le sacrifice d'eux-mêmes, sans quoi il n'existe et n'existera point d'union profitable avec moi.

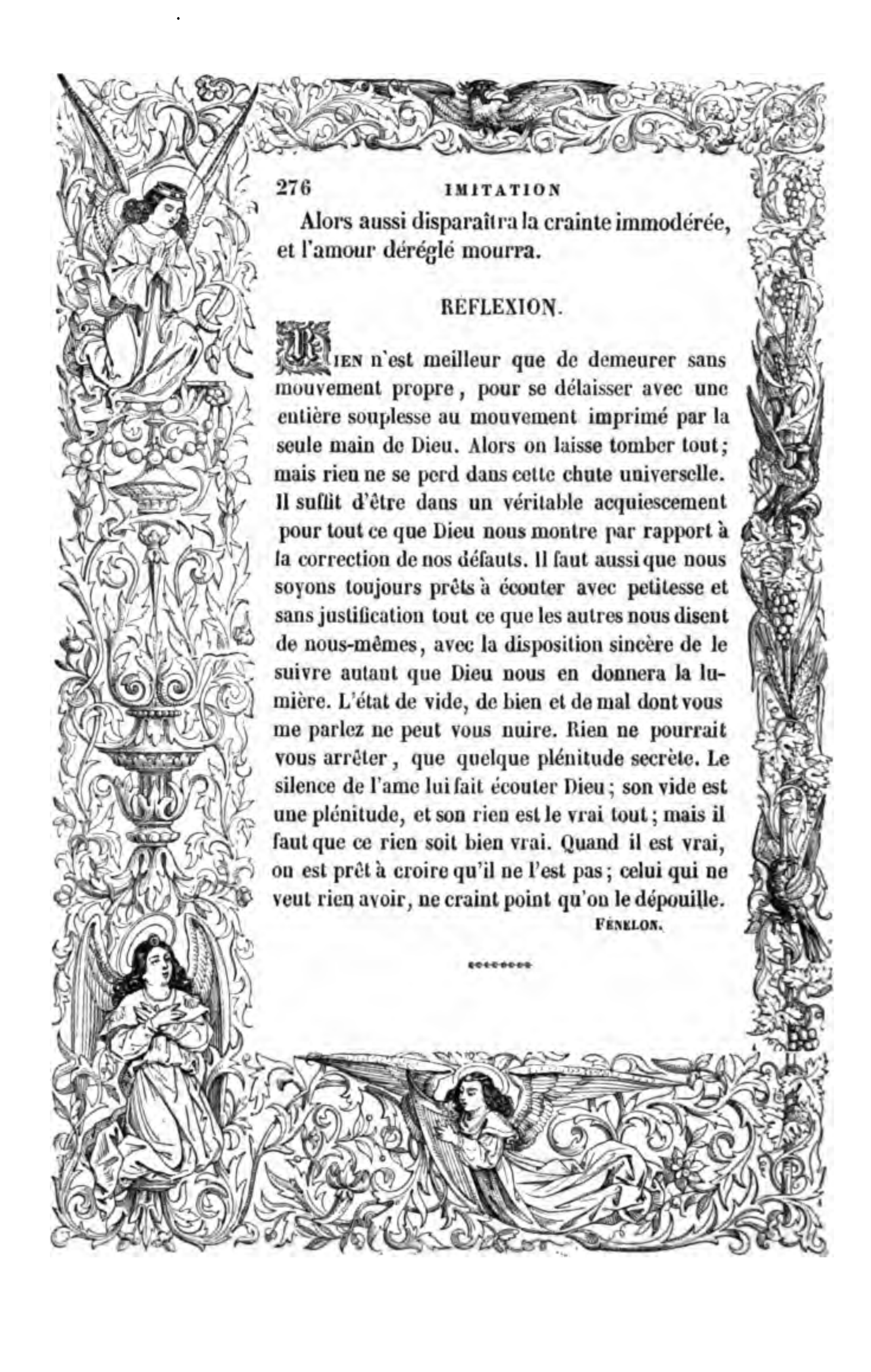
5. Je vous l'ai dit bien des fois, et je vous le redis encore : Quittez-vous, résignez-vous, et vous jouirez d'une grande paix intérieure.

Donnez tout pour tout ; ne recherchez, ne redemandez rien ; demeurez purement et fermement attaché à moi, et vous me posséderez.

Votre cœur sera libre, et vous ne serez point foulé par les ténèbres.

Que vos efforts, vos prières, vos désirs n'aient qu'un seul objet ; d'être dépouillé de tout intérêt propre, de suivre nu Jésus-Christ nu, de mourir à vous-même, et de vivre éternellement pour moi.

Alors s'évanouiront toutes les vaines imaginations, les agitations coupables et les soins superflus.



Alors aussi disparaîtra la crainte immodérée, et l'amour déréglé mourra.

RÉFLEXION.

Rien n'est meilleur que de demeurer sans mouvement propre, pour se délaisser avec une entière souplesse au mouvement imprimé par la seule main de Dieu. Alors on laisse tomber tout; mais rien ne se perd dans cette chute universelle. Il suffit d'être dans un véritable acquiescement pour tout ce que Dieu nous montre par rapport à la correction de nos défauts. Il faut aussi que nous soyons toujours prêts à écouter avec petitesse et sans justification tout ce que les autres nous disent de nous-mêmes, avec la disposition sincère de le suivre autant que Dieu nous en donnera la lumière. L'état de vide, de bien et de mal dont vous me parlez ne peut vous nuire. Rien ne pourrait vous arrêter, que quelque plénitude secrète. Le silence de l'ame lui fait écouter Dieu; son vide est une plénitude, et son rien est le vrai tout; mais il faut que ce rien soit bien vrai. Quand il est vrai, on est prêt à croire qu'il ne l'est pas; celui qui ne veut rien avoir, ne craint point qu'on le dépouille.

FÉNELON.



CHAPITRE XXXVIII.

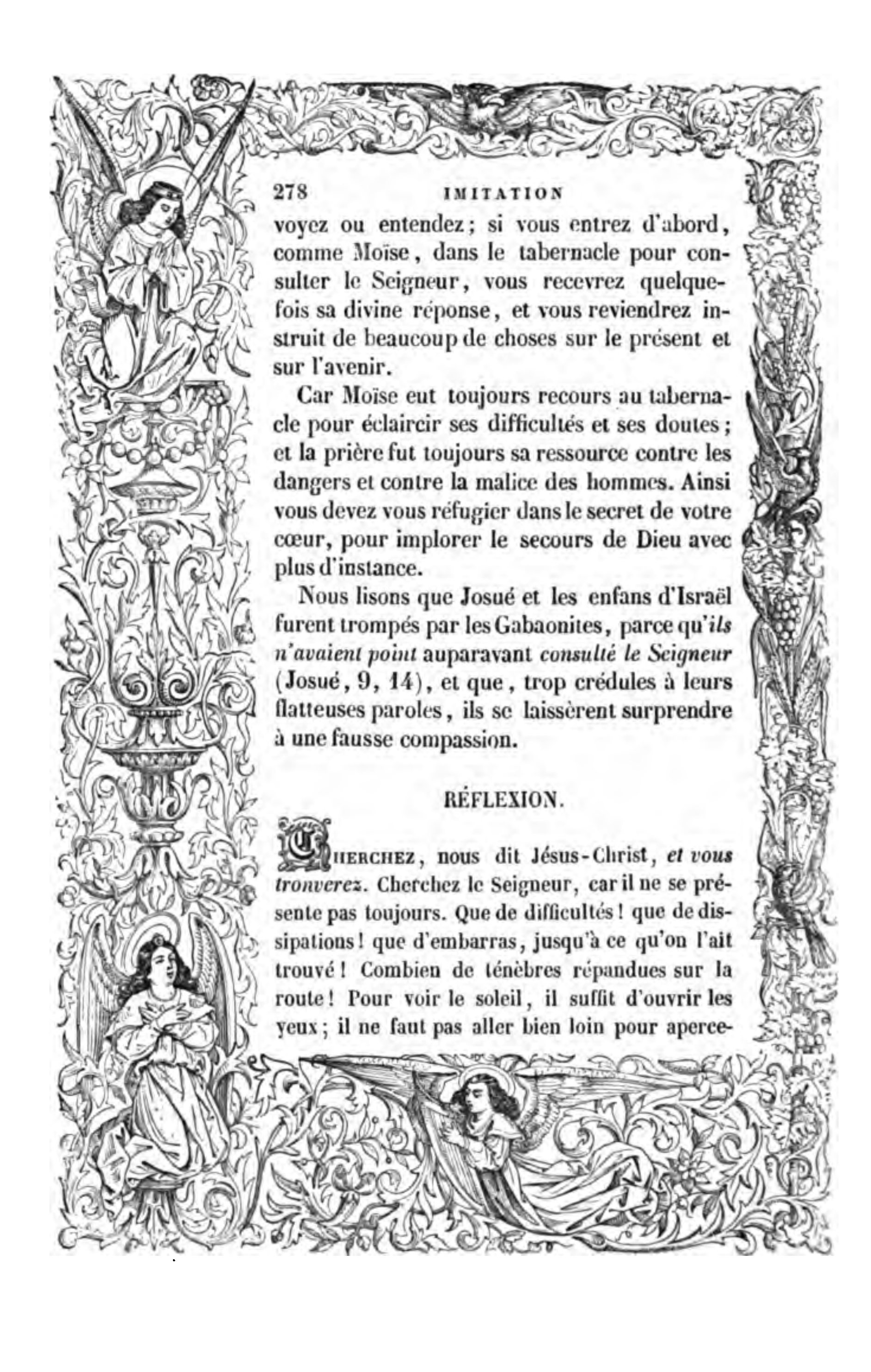
DE LA BONNE CONDUITE DANS LES CHOSES EXTÉRIEURES, ET DU RECOURS A DIEU DANS LE PÉRIL.

MON fils, en tout lieu, dans tout ce que vous faites, en tout ce qui vous occupe au-dehors, vous devez tendre avec soin à demeurer libre intérieurement et maître de vous-même, de sorte que tout vous soit assujéti, et que vous ne le soyez à rien.

Réglez vos actions, soyez-en le maître, et non l'esclave.

Affranchi de toute servitude et devenu vrai Israélite, passez à la condition et à la liberté des enfans de Dieu, qui s'élèvent au-dessus des choses présentes, et regardent les éternelles; qui regardent de l'œil gauche les biens qui passent, et de l'œil droit ceux du ciel; qui ne se laissent point entraîner par les choses temporelles pour s'y attacher, mais plutôt les forcent elles-mêmes de s'unir au bien, selon l'ordre établi par Dieu, le régulateur suprême, qui n'a rien laissé de désordonné dans sa créature.

2. Si, dans tous les événemens, vous ne vous arrêtez point aux apparences, et n'examinez point avec les yeux de la chair ce que vous



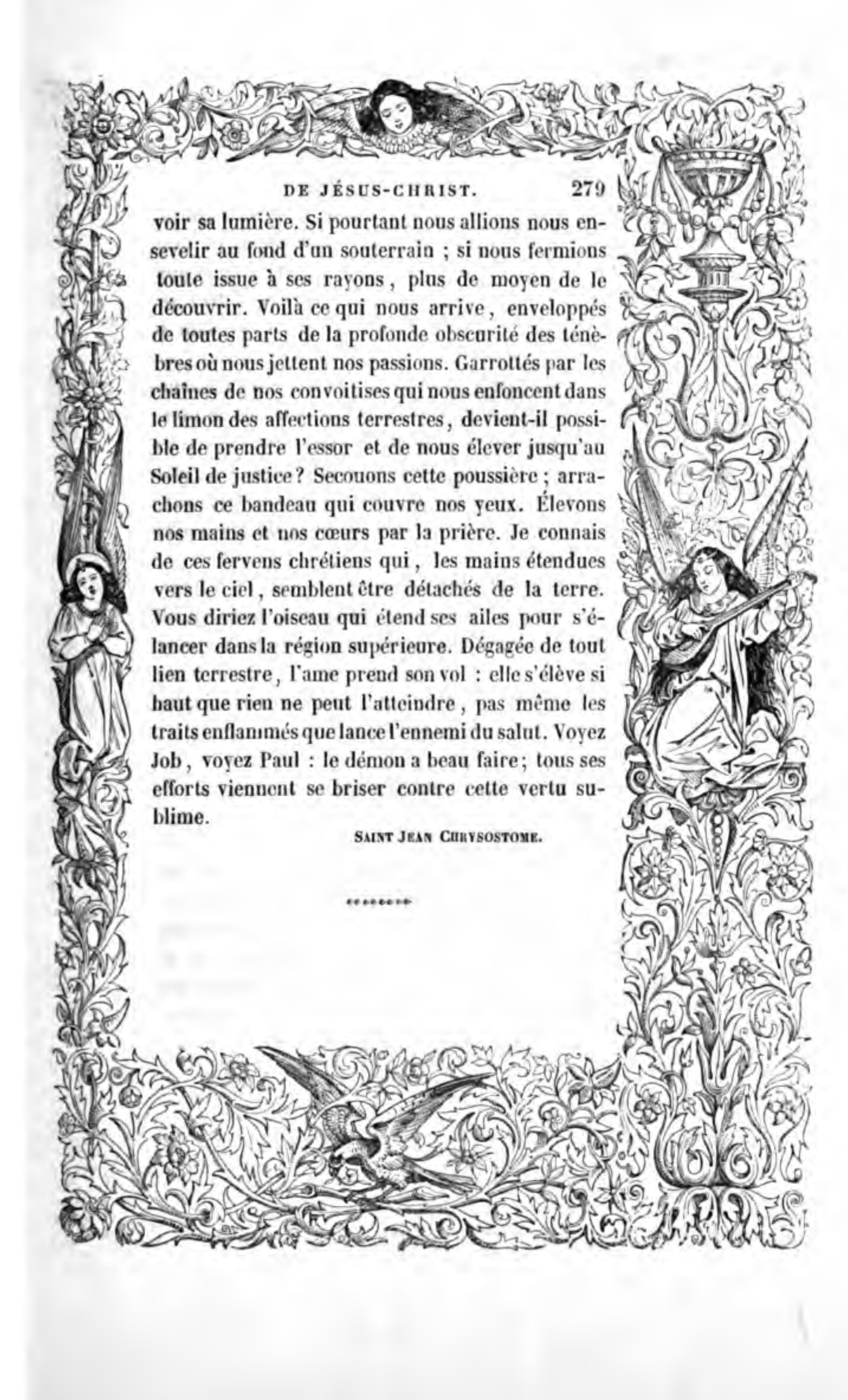
voyez ou entendez; si vous entrez d'abord, comme Moïse, dans le tabernacle pour consulter le Seigneur, vous recevrez quelquefois sa divine réponse, et vous reviendrez instruit de beaucoup de choses sur le présent et sur l'avenir.

Car Moïse eut toujours recours au tabernacle pour éclaircir ses difficultés et ses doutes; et la prière fut toujours sa ressource contre les dangers et contre la malice des hommes. Ainsi vous devez vous réfugier dans le secret de votre cœur, pour implorer le secours de Dieu avec plus d'instance.

Nous lisons que Josué et les enfans d'Israël furent trompés par les Gabaonites, parce qu'*ils n'avaient point* auparavant *consulté le Seigneur* (Josué, 9, 14), et que, trop crédules à leurs flatteuses paroles, ils se laissèrent surprendre à une fausse compassion.

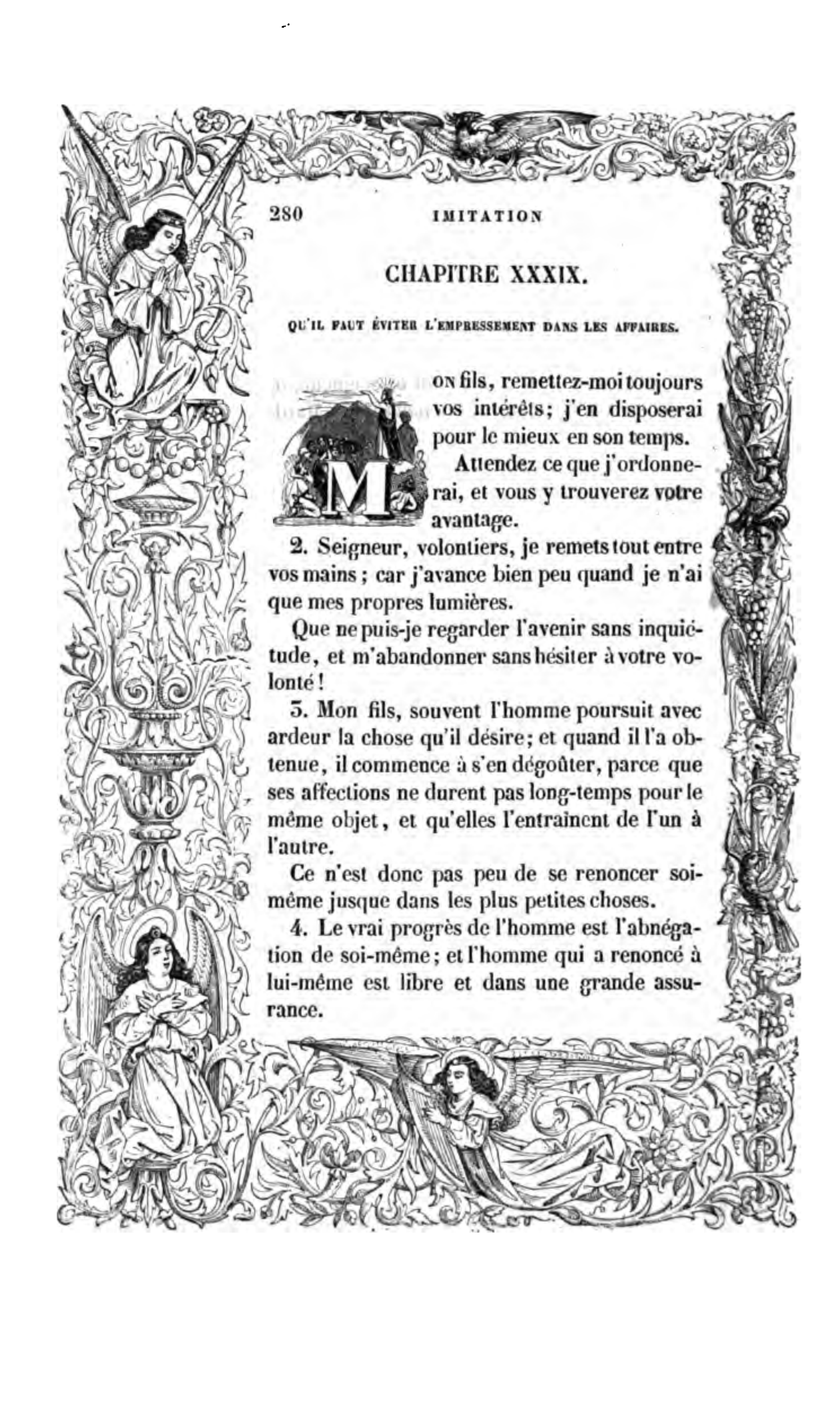
RÉFLEXION.

CHERCHEZ, nous dit Jésus-Christ, *et vous trouverez*. Cherchez le Seigneur, car il ne se présente pas toujours. Que de difficultés! que de dissipations! que d'embarras, jusqu'à ce qu'on l'ait trouvé! Combien de ténèbres répandues sur la route! Pour voir le soleil, il suffit d'ouvrir les yeux; il ne faut pas aller bien loin pour aperce-



voir sa lumière. Si pourtant nous allions nous ensevelir au fond d'un souterrain ; si nous fermions toute issue à ses rayons, plus de moyen de le découvrir. Voilà ce qui nous arrive, enveloppés de toutes parts de la profonde obscurité des ténèbres où nous jettent nos passions. Garrottés par les chaînes de nos convoitises qui nous enfoncent dans le limon des affections terrestres, devient-il possible de prendre l'essor et de nous élever jusqu'au Soleil de justice? Secouons cette poussière ; arrachons ce bandeau qui couvre nos yeux. Élevons nos mains et nos cœurs par la prière. Je connais de ces fervens chrétiens qui, les mains étendues vers le ciel, semblent être détachés de la terre. Vous diriez l'oiseau qui étend ses ailes pour s'élancer dans la région supérieure. Dégagée de tout lien terrestre, l'ame prend son vol : elle s'élève si haut que rien ne peut l'atteindre, pas même les traits enflammés que lance l'ennemi du salut. Voyez Job, voyez Paul : le démon a beau faire; tous ses efforts viennent se briser contre cette vertu sublime.

SAINT JEAN CHRYSOSTOME.



CHAPITRE XXXIX.

QU'IL FAUT ÉVITER L'EMPRESSEMENT DANS LES AFFAIRES.

Mon fils, remettez-moi toujours vos intérêts; j'en disposerai pour le mieux en son temps.

Attendez ce que j'ordonnerai, et vous y trouverez votre avantage.

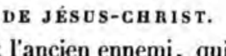
2. Seigneur, volontiers, je remets tout entre vos mains; car j'avance bien peu quand je n'ai que mes propres lumières.

Que ne puis-je regarder l'avenir sans inquiétude, et m'abandonner sans hésiter à votre volonté!

3. Mon fils, souvent l'homme poursuit avec ardeur la chose qu'il désire; et quand il l'a obtenue, il commence à s'en dégoûter, parce que ses affections ne durent pas long-temps pour le même objet, et qu'elles l'entraînent de l'un à l'autre.

Ce n'est donc pas peu de se renoncer soi-même jusque dans les plus petites choses.

4. Le vrai progrès de l'homme est l'abnégation de soi-même; et l'homme qui a renoncé à lui-même est libre et dans une grande assurance.

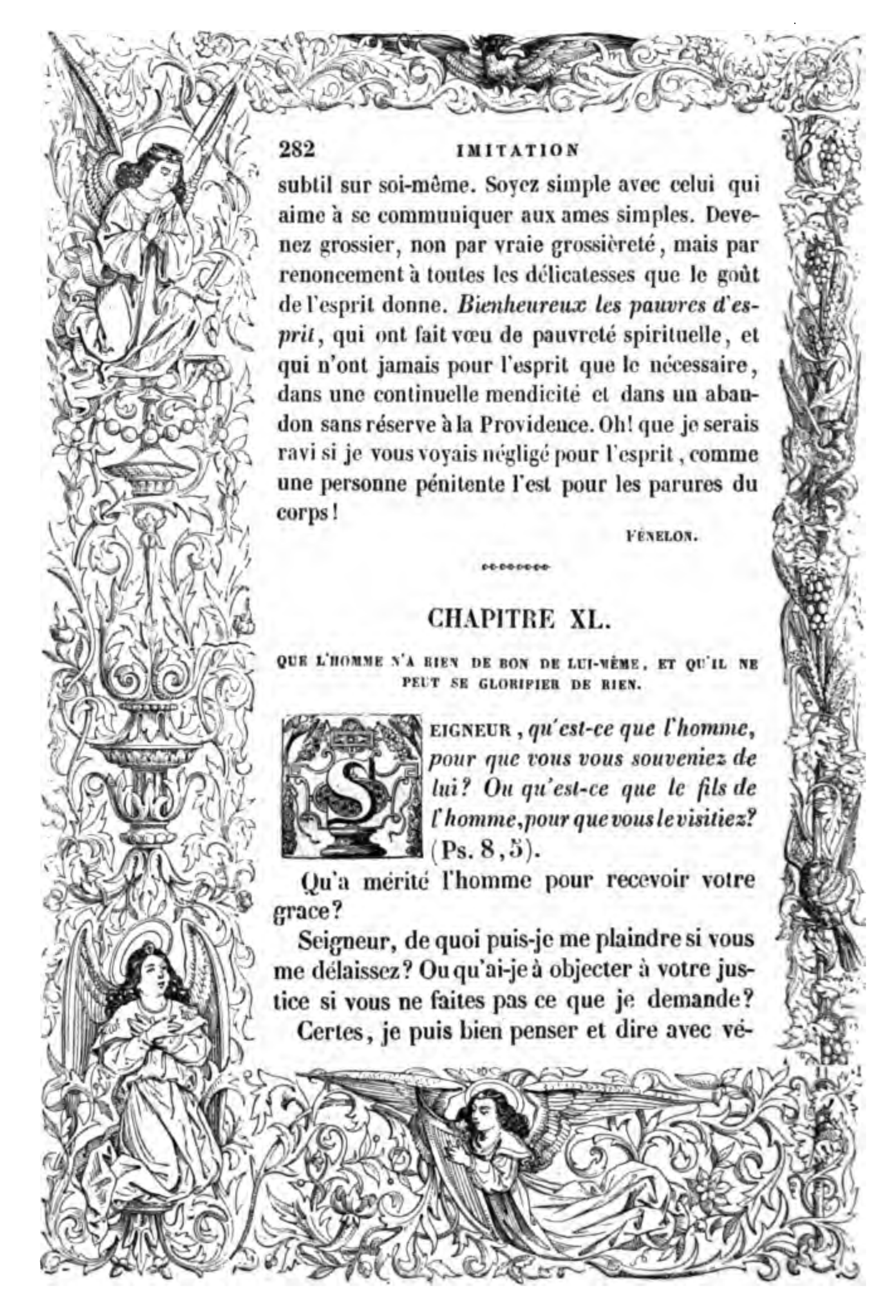


Cependant l'ancien ennemi, qui s'oppose à tout bien, ne cesse pas de le tenter ; il lui dresse jour et nuit de dangereuses embûches pour faire tomber, s'il peut, dans les piéges de la séduction celui qui ne prend pas garde à soi.

Veillez donc et priez, dit le Seigneur, *afin que vous n'entriez point en tentation.* (Matth., 26, 41.)

RÉFLEXION.

Ne vous défiez point de Dieu : pourvu que vous ne lui manquiez point, il ne vous manquera pas, et il vous donnera les secours nécessaires pour aller à lui. Ou sa providence vous procurera des conseils au-dehors, ou son esprit suppléera au-dedans ce qu'il vous ôtera extérieurement. Croyez en Dieu fidèle en ses promesses, et il vous donnera selon la mesure de votre foi. Fussiez-vous abandonné de tous les hommes, dans un désert inaccessible, la manne y tomberait du ciel pour vous seul, et les eaux abondantes couleraient des rochers. Ne craignez donc que de manquer à Dieu, et encore ne faut-il pas le craindre jusqu'à se troubler. Supportez-vous vous-même, comme on supporte le prochain sans le flatter dans ses imperfections. Laissez là toutes vos délicatesses d'esprit et de sentiment ; vous voudriez les avoir avec Dieu comme avec les hommes. Il se glisse dans ces merveilles un raffinement de goût, et un retour



subtil sur soi-même. Soyez simple avec celui qui aime à se communiquer aux ames simples. Devenez grossier, non par vraie grossièreté, mais par renoncement à toutes les délicatesses que le goût de l'esprit donne. *Bienheureux les pauvres d'esprit*, qui ont fait vœu de pauvreté spirituelle, et qui n'ont jamais pour l'esprit que le nécessaire, dans une continuelle mendicité et dans un abandon sans réserve à la Providence. Oh! que je serais ravi si je vous voyais négligé pour l'esprit, comme une personne pénitente l'est pour les parures du corps!

FÉNELON.

CHAPITRE XL.

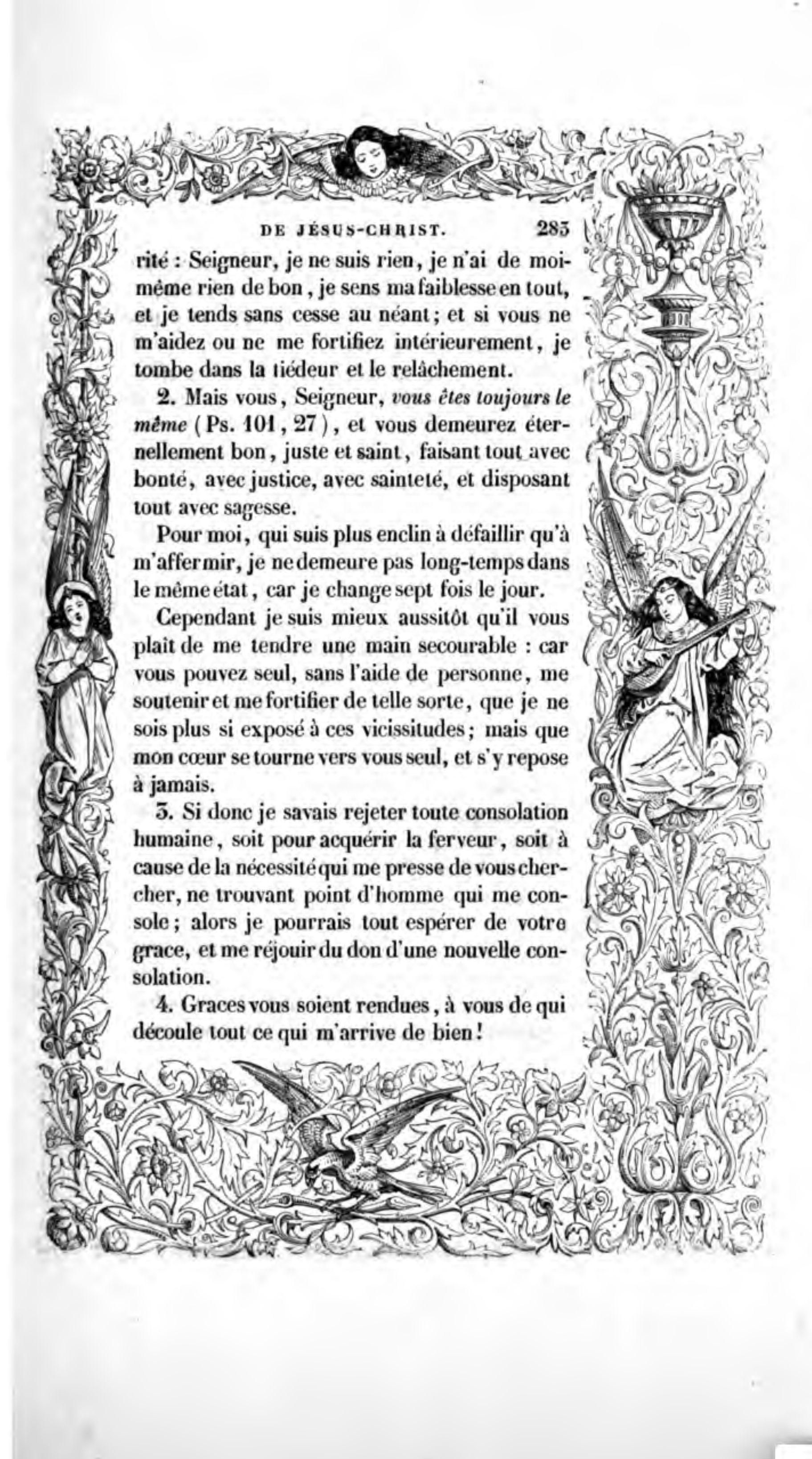
QUE L'HOMME N'A RIEN DE BON DE LUI-MÊME, ET QU'IL NE PEUT SE GLORIFIER DE RIEN.

SEIGNEUR, *qu'est-ce que l'homme, pour que vous vous souveniez de lui? Ou qu'est-ce que le fils de l'homme, pour que vous le visitiez?* (Ps. 8, 5).

Qu'a mérité l'homme pour recevoir votre grace?

Seigneur, de quoi puis-je me plaindre si vous me délaissez? Ou qu'ai-je à objecter à votre justice si vous ne faites pas ce que je demande?

Certes, je puis bien penser et dire avec vé-



rité : Seigneur, je ne suis rien, je n'ai de moi-même rien de bon, je sens ma faiblesse en tout, et je tends sans cesse au néant; et si vous ne m'aidez ou ne me fortifiez intérieurement, je tombe dans la tiédeur et le relâchement.

2. Mais vous, Seigneur, *vous êtes toujours le même* (Ps. 101, 27), et vous demeurez éternellement bon, juste et saint, faisant tout avec bonté, avec justice, avec sainteté, et disposant tout avec sagesse.

Pour moi, qui suis plus enclin à défaillir qu'à m'affermir, je ne demeure pas long-temps dans le même état, car je change sept fois le jour.

Cependant je suis mieux aussitôt qu'il vous plaît de me tendre une main secourable : car vous pouvez seul, sans l'aide de personne, me soutenir et me fortifier de telle sorte, que je ne sois plus si exposé à ces vicissitudes; mais que mon cœur se tourne vers vous seul, et s'y repose à jamais.

3. Si donc je savais rejeter toute consolation humaine, soit pour acquérir la ferveur, soit à cause de la nécessité qui me presse de vous chercher, ne trouvant point d'homme qui me console; alors je pourrais tout espérer de votre grace, et me réjouir du don d'une nouvelle consolation.

4. Graces vous soient rendues, à vous de qui découle tout ce qui m'arrive de bien!



Pour moi, je ne suis devant vous que vanité et néant, qu'un homme inconstant et fragile.

De quoi donc puis-je me glorifier? et pourquoi désiré-je être estimé?

Est-ce pour mon néant? cela serait très-vain.

En vérité, la vaine gloire est une contagion funeste, la plus grande des vanités, puisqu'elle nous éloigne de la véritable gloire, et nous dépouille de la grace céleste.

Car dès que l'homme se complaît en lui-même, il vous déplaît; et dès qu'il aspire aux louanges humaines, il perd la vraie vertu.

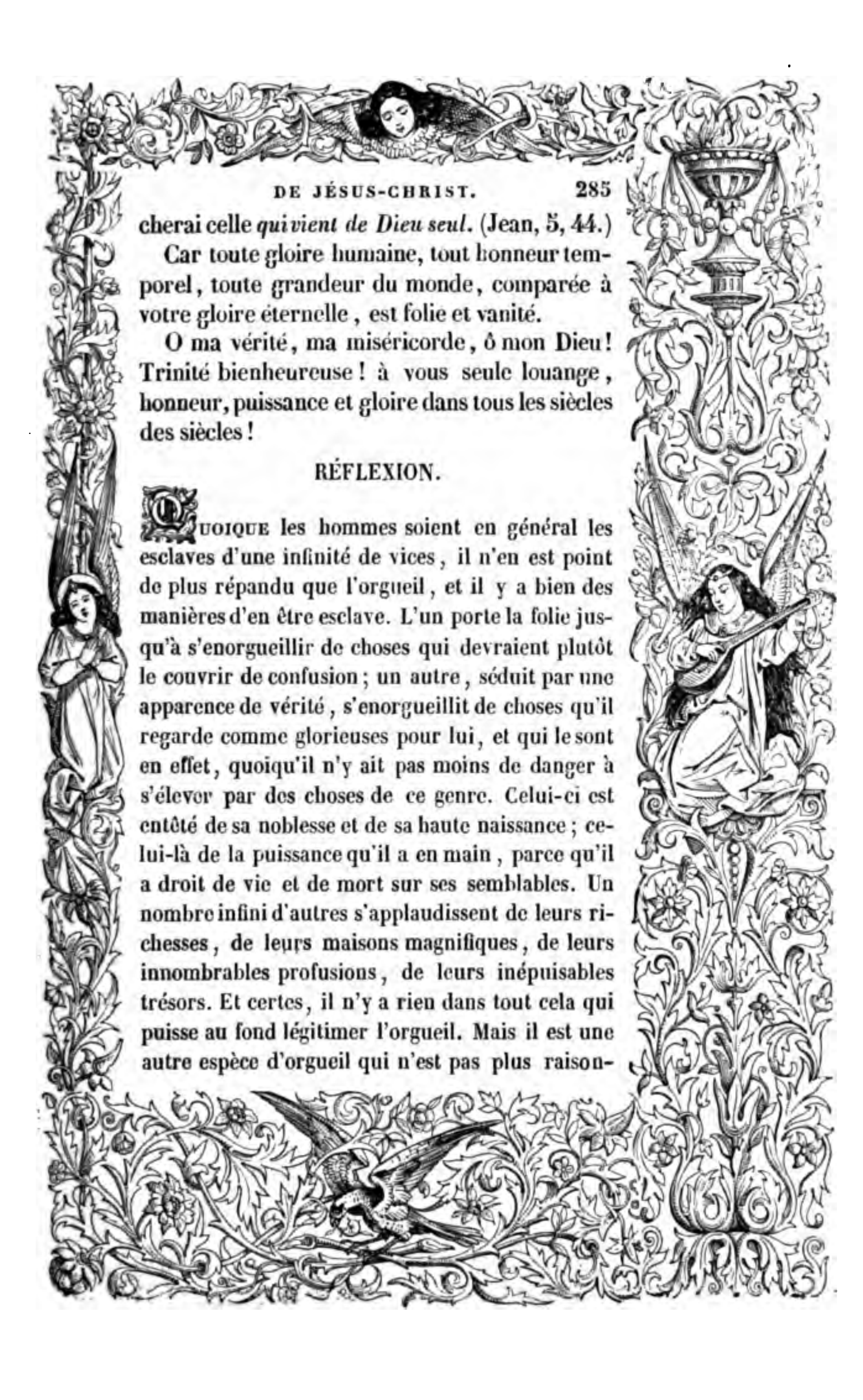
5. La vraie gloire et la joie sainte est de se glorifier en vous, et non pas en soi; de se réjouir en votre nom, et non pas en sa propre vertu; et de ne trouver de plaisir en nulle créature qu'à cause de vous.

Que votre nom soit loué et non le mien; qu'on exalte vos œuvres et non les miennes; que votre saint nom soit béni, et qu'il ne me revienne rien des louanges des hommes!

Vous êtes ma gloire, vous êtes la joie de mon cœur!

En vous je me glorifierai et me réjouirai tout le jour; mais non en moi, *si ce n'est dans mes infirmités.* (II. Cor., 12, 5.)

6. Que les Juifs recherchent la gloire qu'on reçoit les uns des autres : pour moi, je recher-



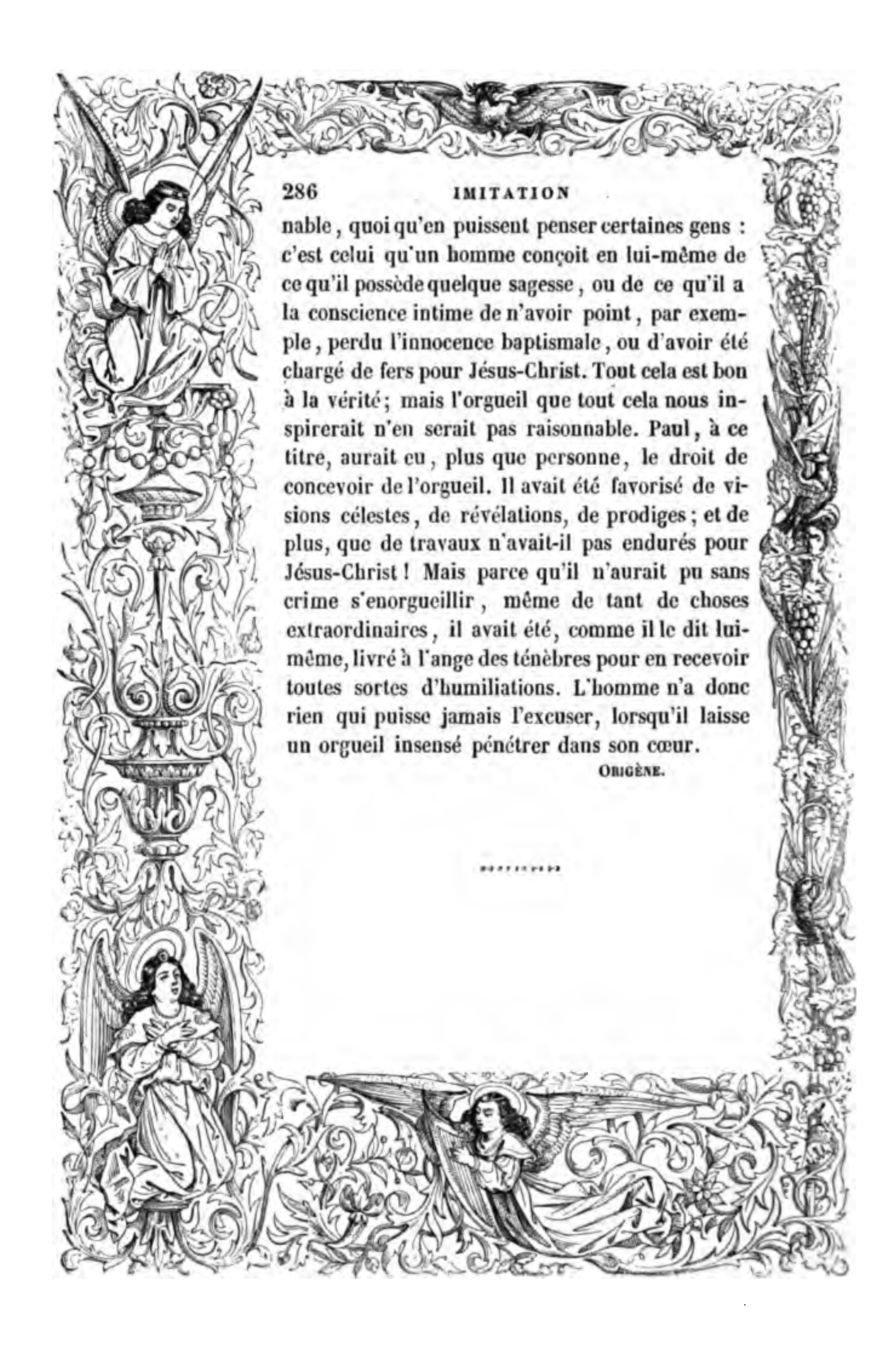
cherai celle *qui vient de Dieu seul.* (Jean, 5, 44.)

Car toute gloire humaine, tout honneur temporel, toute grandeur du monde, comparée à votre gloire éternelle, est folie et vanité.

O ma vérité, ma miséricorde, ô mon Dieu! Trinité bienheureuse! à vous seule louange, honneur, puissance et gloire dans tous les siècles des siècles!

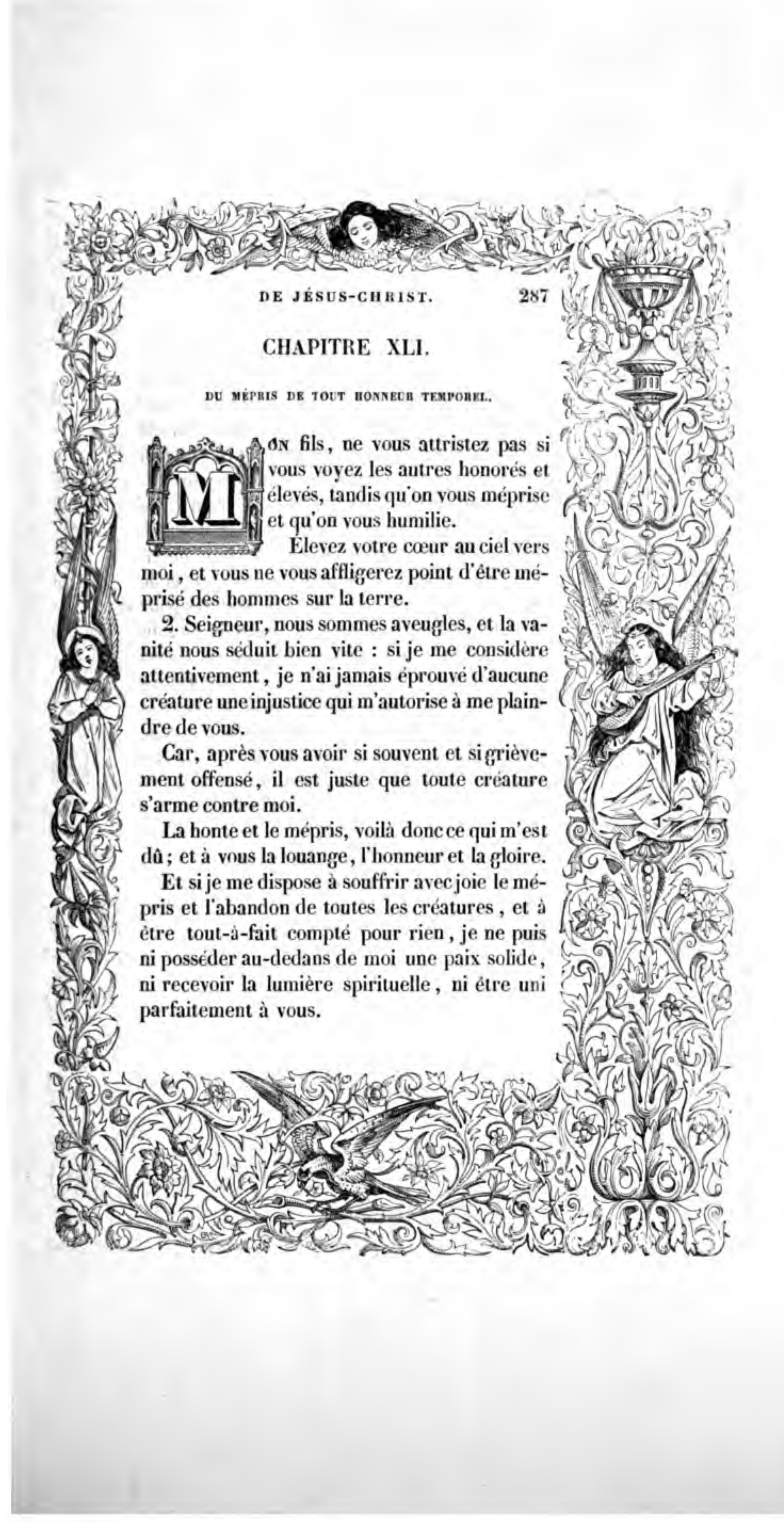
RÉFLEXION.

QUOIQUE les hommes soient en général les esclaves d'une infinité de vices, il n'en est point de plus répandu que l'orgueil, et il y a bien des manières d'en être esclave. L'un porte la folie jusqu'à s'enorgueillir de choses qui devraient plutôt le couvrir de confusion; un autre, séduit par une apparence de vérité, s'enorgueillit de choses qu'il regarde comme glorieuses pour lui, et qui le sont en effet, quoiqu'il n'y ait pas moins de danger à s'élever par des choses de ce genre. Celui-ci est entêté de sa noblesse et de sa haute naissance; celui-là de la puissance qu'il a en main, parce qu'il a droit de vie et de mort sur ses semblables. Un nombre infini d'autres s'applaudissent de leurs richesses, de leurs maisons magnifiques, de leurs innombrables profusions, de leurs inépuisables trésors. Et certes, il n'y a rien dans tout cela qui puisse au fond légitimer l'orgueil. Mais il est une autre espèce d'orgueil qui n'est pas plus raison-



nable, quoi qu'en puissent penser certaines gens : c'est celui qu'un homme conçoit en lui-même de ce qu'il possède quelque sagesse, ou de ce qu'il a la conscience intime de n'avoir point, par exemple, perdu l'innocence baptismale, ou d'avoir été chargé de fers pour Jésus-Christ. Tout cela est bon à la vérité; mais l'orgueil que tout cela nous inspirerait n'en serait pas raisonnable. Paul, à ce titre, aurait eu, plus que personne, le droit de concevoir de l'orgueil. Il avait été favorisé de visions célestes, de révélations, de prodiges; et de plus, que de travaux n'avait-il pas endurés pour Jésus-Christ! Mais parce qu'il n'aurait pu sans crime s'enorgueillir, même de tant de choses extraordinaires, il avait été, comme il le dit lui-même, livré à l'ange des ténèbres pour en recevoir toutes sortes d'humiliations. L'homme n'a donc rien qui puisse jamais l'excuser, lorsqu'il laisse un orgueil insensé pénétrer dans son cœur.

ORIGÈNE.



CHAPITRE XLI.

DU MÉPRIS DE TOUT HONNEUR TEMPOREL.

Mon fils, ne vous attristez pas si vous voyez les autres honorés et élevés, tandis qu'on vous méprise et qu'on vous humilie.

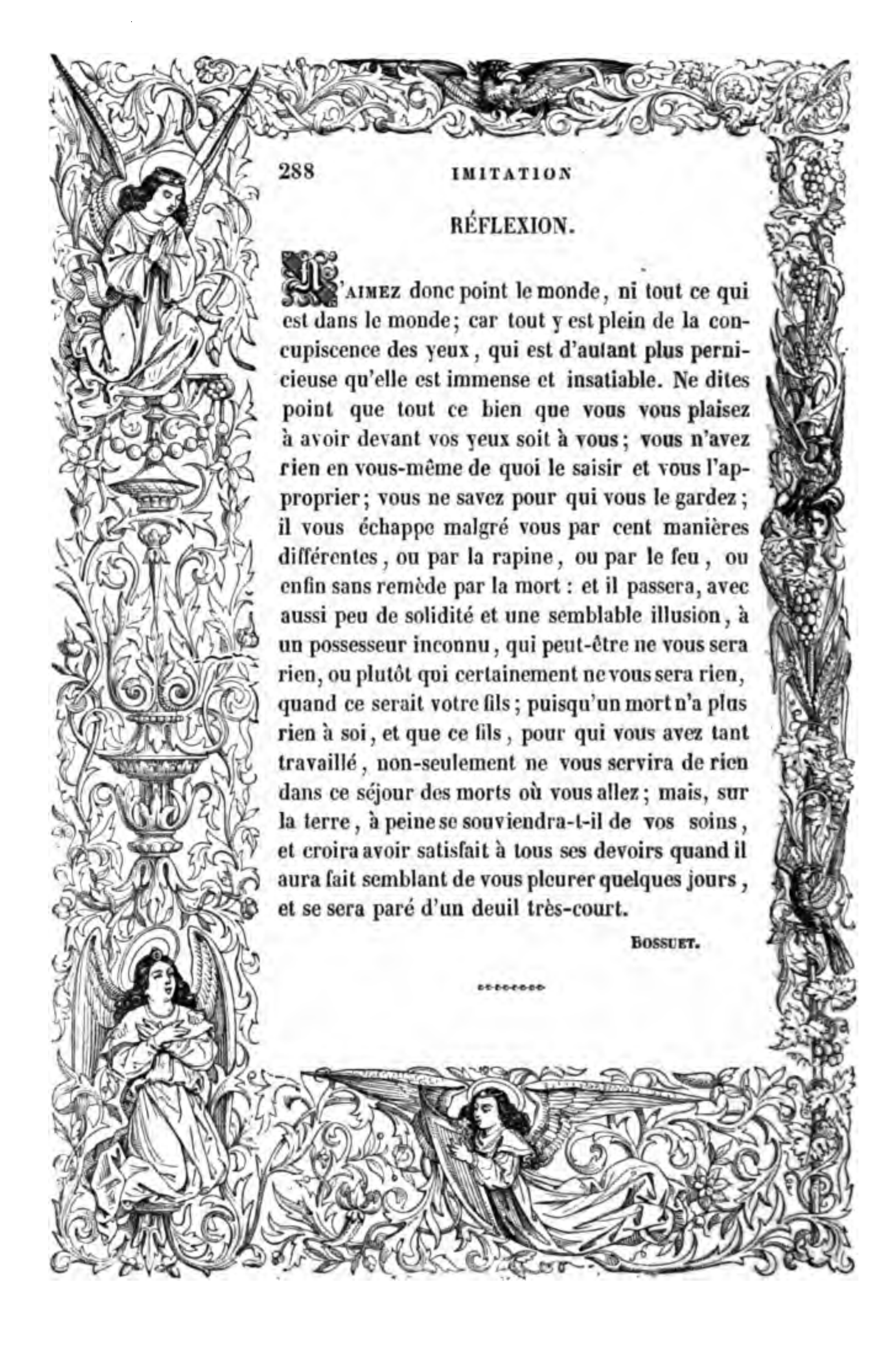
Élevez votre cœur au ciel vers moi, et vous ne vous affligerez point d'être méprisé des hommes sur la terre.

2. Seigneur, nous sommes aveugles, et la vanité nous séduit bien vite : si je me considère attentivement, je n'ai jamais éprouvé d'aucune créature une injustice qui m'autorise à me plaindre de vous.

Car, après vous avoir si souvent et si grièvement offensé, il est juste que toute créature s'arme contre moi.

La honte et le mépris, voilà donc ce qui m'est dû ; et à vous la louange, l'honneur et la gloire.

Et si je me dispose à souffrir avec joie le mépris et l'abandon de toutes les créatures, et à être tout-à-fait compté pour rien, je ne puis ni posséder au-dedans de moi une paix solide, ni recevoir la lumière spirituelle, ni être uni parfaitement à vous.



RÉFLEXION.

N'AIMEZ donc point le monde, ni tout ce qui est dans le monde; car tout y est plein de la concupiscence des yeux, qui est d'autant plus pernicieuse qu'elle est immense et insatiable. Ne dites point que tout ce bien que vous vous plaisez à avoir devant vos yeux soit à vous; vous n'avez rien en vous-même de quoi le saisir et vous l'approprier; vous ne savez pour qui vous le gardez; il vous échappe malgré vous par cent manières différentes, ou par la rapine, ou par le feu, ou enfin sans remède par la mort : et il passera, avec aussi peu de solidité et une semblable illusion, à un possesseur inconnu, qui peut-être ne vous sera rien, ou plutôt qui certainement ne vous sera rien, quand ce serait votre fils; puisqu'un mort n'a plus rien à soi, et que ce fils, pour qui vous avez tant travaillé, non-seulement ne vous servira de rien dans ce séjour des morts où vous allez; mais, sur la terre, à peine se souviendra-t-il de vos soins, et croira avoir satisfait à tous ses devoirs quand il aura fait semblant de vous pleurer quelques jours, et se sera paré d'un deuil très-court.

BOSSUET.



CHAPITRE XLII.

QU'IL NE FAUT PAS ÉTABLIR SA PAIX DANS LES HOMMES.

Mon fils, si vous faites dépendre votre paix de quelque personne, à cause de la conformité de vos habitudes et de vos sentimens, vous serez dans l'instabilité et dans le trouble.

Mais si vous avez recours à la vérité toujours vivante et immuable, l'absence ou la mort d'un ami ne vous accablera point de tristesse.

Toute amitié doit être fondée sur moi; et c'est pour moi que vous devez aimer tous ceux qui vous paraissent bons, et qui vous sont les plus chers en cette vie.

Sans moi, il n'est point d'amitié solide et durable, et toute affection dont je ne suis pas le lien n'est ni véritable ni pure.

Vous devez être mort à toutes ces affections humaines, jusqu'à souhaiter de n'avoir, s'il se pouvait, aucun commerce avec les hommes.

Plus l'homme s'éloigne des consolations de la terre, plus il s'approche de Dieu.

Et il s'élève d'autant plus vers Dieu, qu'il descend plus profondément en lui-même, et qu'il est plus vil à ses propres yeux.



2. Mais celui qui s'attribue quelque bien, empêche que la grace de Dieu ne descende en lui, parce que la grace de l'Esprit-Saint cherche toujours un cœur humble.

Si vous saviez vous anéantir parfaitement, et vous dépouiller de tout amour pour la créature, je viendrais alors en vous avec l'abondance de mes graces.

Quand vous regardez les créatures, vous perdez de vue le Créateur.

Apprenez à vous vaincre en tout, à cause du Créateur, et vous pourrez alors parvenir à la connaissance de Dieu.

Quelque petite que soit une chose, si on la recherche, et si on l'aime avec excès, elle éloigne du souverain bien, et souille l'ame.

RÉFLEXION.

Ou donc trouver enfin un calme tranquille et assuré, une paix solide et permanente? Il n'est pour cela qu'un seul moyen; c'est de fuir les tumultueuses agitations du siècle, et se mettre à l'abri de ses tempêtes en se réfugiant dans le port du salut; c'est de porter vers le ciel ses yeux détachés des choses de la terre; c'est de se rapprocher de Dieu en regardant au-dessous de soi tout ce que les hommes estiment de plus grand et de plus élevé. Plus rien à désirer ni à regretter dans le monde,



quand on est plus grand que le monde. L'ame qui s'est une fois pénétrée de ces sublimes méditations ne voit plus rien sur la terre qui ne soit au-dessous d'elle; elle croit posséder déjà ce qu'elle espère. Plus rien au monde qui puisse ni l'enrichir, ni l'appauvrir. Nous nous sentons d'autant plus engagés à aimer ce que nous serons un jour, qu'il nous est mieux donné d'apprécier et de déplorer ce que nous avons été. Un tel avantage ne s'achète point par argent ou par brigue, ni par un travail humain; il ne s'acquiert ni par l'assiduité des veilles, ni par la longueur des années, mais par le secret inconnu d'une grace qui avance les temps et qui abrège les connaissances. C'est un don purement gratuit de la bonté divine, et il n'en coûte point pour l'obtenir. L'Esprit divin communique à l'ame sa douce chaleur, comme le rayon échappé du soleil, ou comme une rosée rafraichissante, répandent leurs salutaires influences.

SAINT CYPRIEN.



CHAPITRE XLIII.

CONTRE LA VAINE SCIENCE DU SIÈCLE.

MON fils, ne vous laissez pas émouvoir par la beauté et la subtilité des discours des hommes : car *le royaume de Dieu ne consiste point dans les discours, mais dans la vertu* (I. Cor., 4, 20).

Soyez attentif à mes paroles, qui enflamment le cœur, éclairent l'esprit, excitent la componction, et consolent en mille manières.

Ne lisez jamais ma parole dans l'intention de paraître plus savant ou plus sage.

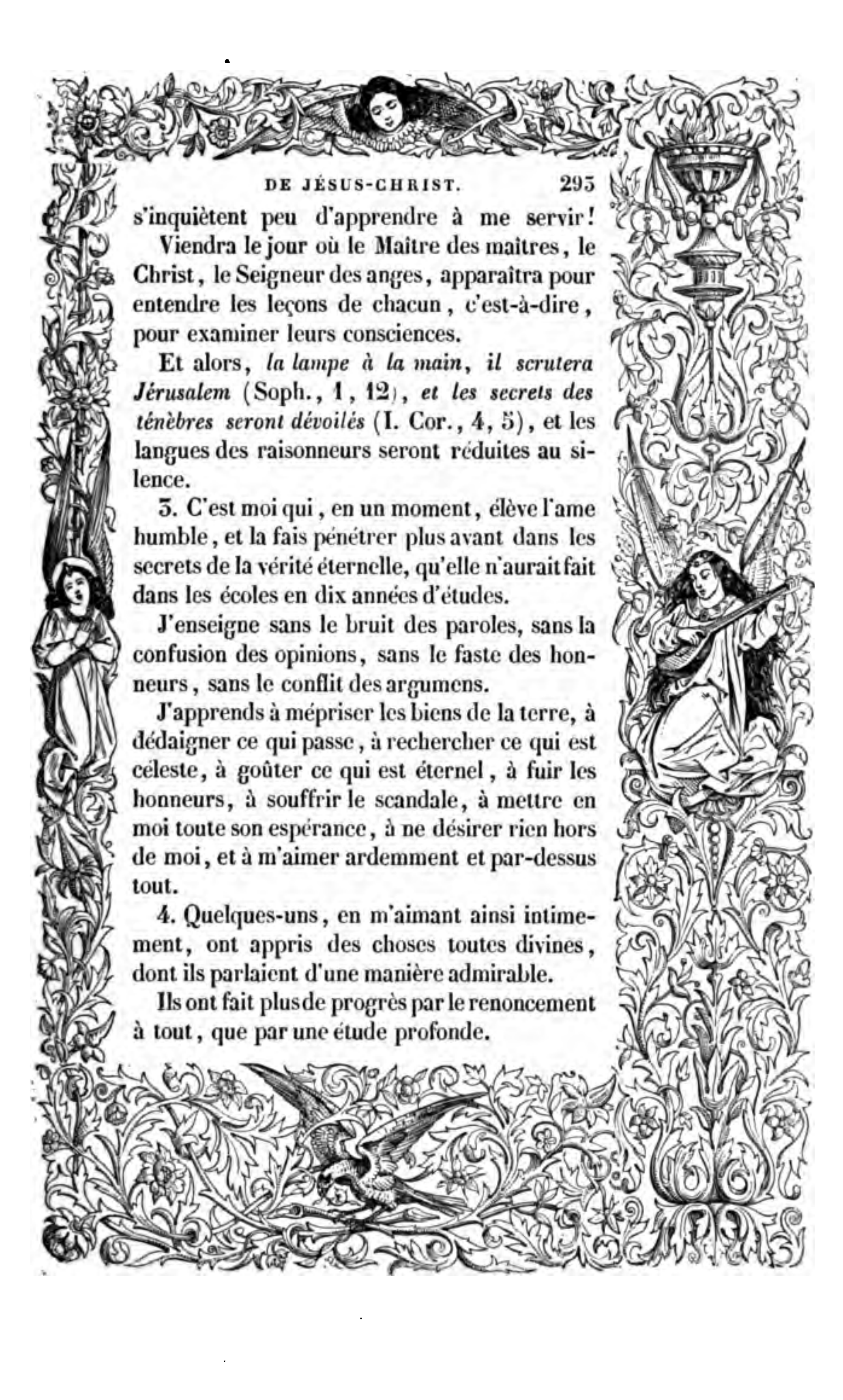
Étudiez-vous à mortifier vos vices ; cela vous servira plus que la connaissance de plusieurs questions difficiles.

2. Après avoir lu et appris beaucoup de choses, il faut toujours en revenir à l'unique principe de toutes choses.

C'est moi qui enseigne la science à l'homme, qui éclaire l'intelligence des petits enfans, plus que l'homme ne le peut par son enseignement.

Celui à qui je parle sera bientôt sage, et fera beaucoup de progrès dans la vie de l'esprit.

Malheur à ceux qui interrogent les hommes sur beaucoup de questions curieuses, et qui



s'inquiètent peu d'apprendre à me servir!

Viendra le jour où le Maître des maîtres, le Christ, le Seigneur des anges, apparaîtra pour entendre les leçons de chacun, c'est-à-dire, pour examiner leurs consciences.

Et alors, *la lampe à la main, il scrutera Jérusalem* (Soph., 1, 12), *et les secrets des ténèbres seront dévoilés* (I. Cor., 4, 5), et les langues des raisonneurs seront réduites au silence.

3. C'est moi qui, en un moment, élève l'ame humble, et la fais pénétrer plus avant dans les secrets de la vérité éternelle, qu'elle n'aurait fait dans les écoles en dix années d'études.

J'enseigne sans le bruit des paroles, sans la confusion des opinions, sans le faste des honneurs, sans le conflit des argumens.

J'apprends à mépriser les biens de la terre, à dédaigner ce qui passe, à rechercher ce qui est céleste, à goûter ce qui est éternel, à fuir les honneurs, à souffrir le scandale, à mettre en moi toute son espérance, à ne désirer rien hors de moi, et à m'aimer ardemment et par-dessus tout.

4. Quelques-uns, en m'aimant ainsi intimement, ont appris des choses toutes divines, dont ils parlaient d'une manière admirable.

Ils ont fait plus de progrès par le renoncement à tout, que par une étude profonde.

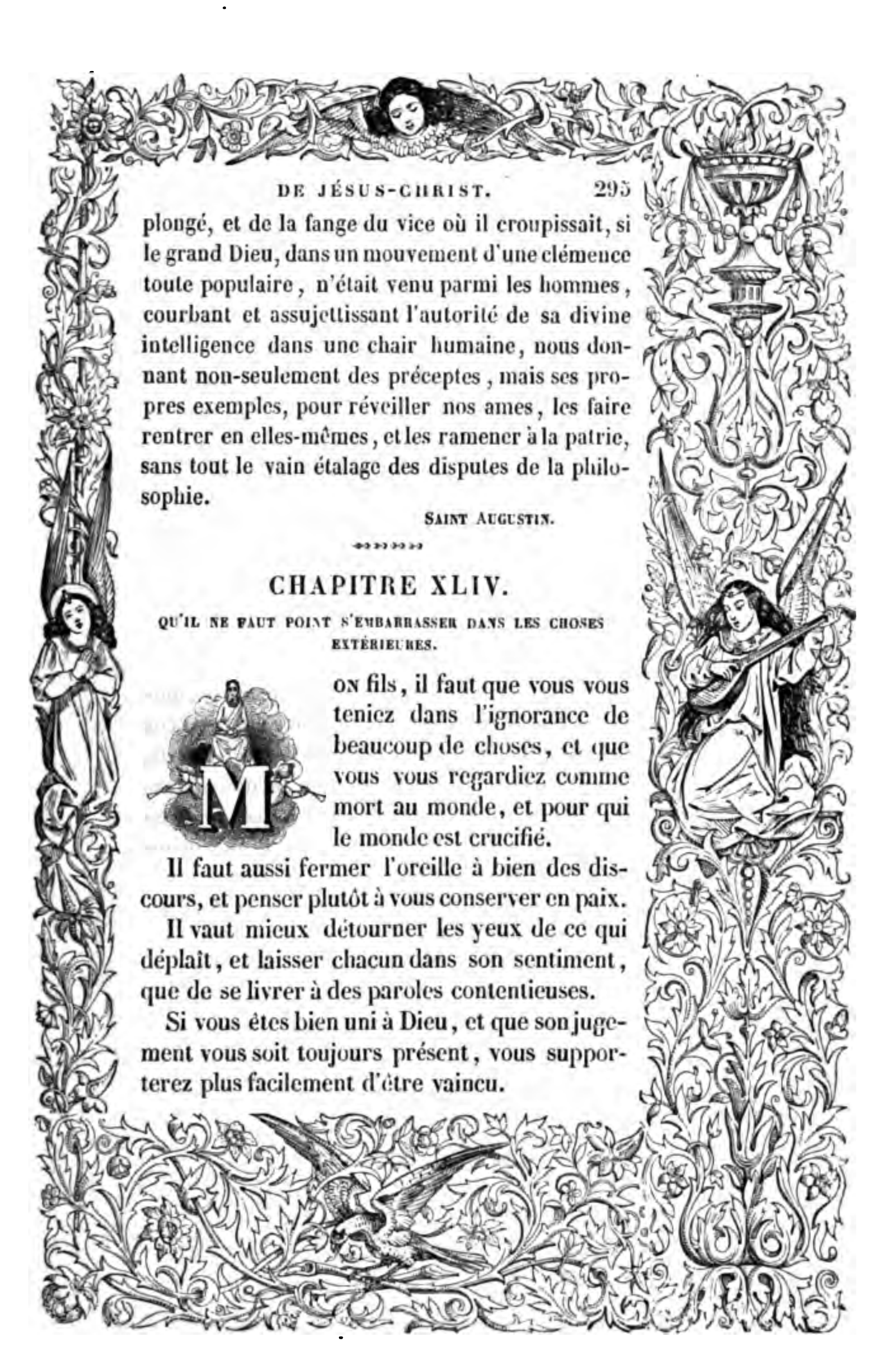


Mais je dis aux uns des choses générales, aux autres des particulières ; je me découvre doucement à quelques-uns sous des symboles et des figures ; je révèle à d'autres mes mystères au milieu d'une vive splendeur.

Les livres parlent à tous le même langage ; mais tous ne s'y instruisent pas également, parce que moi seul j'enseigne la vérité au-dedans, je scrute les cœurs, je pénètre les pensées, j'excite à agir, et je distribue mes dons à chacun selon qu'il me plaît.

RÉFLEXION.

Je n'appelle point science ce en quoi l'on peut être sujet à erreur. Car la science se compose non-seulement de ce que l'on a appris, mais appris de manière à ne pouvoir ni s'égarer jamais, ni même chanceler sous le choc d'aucune contradiction (ce qui fait le procès à nos vaines connaissances humaines, et porte ailleurs le sanctuaire de la véritable science). Mais on n'y parvient qu'avec l'assistance, non des livres, mais d'un seul maître, qui est Jésus-Christ. Lui seul a pu arracher le monde aux ténèbres de l'ignorance, et à la servitude du vice, ainsi qu'aux vaines disputes de la philosophie. Tous les efforts de cette orgueilleuse raison humaine n'auraient pu réussir jamais à délivrer le genre humain des ténèbres où il était



plongé, et de la fange du vice où il croupissait, si le grand Dieu, dans un mouvement d'une clémence toute populaire, n'était venu parmi les hommes, courbant et assujettissant l'autorité de sa divine intelligence dans une chair humaine, nous donnant non-seulement des préceptes, mais ses propres exemples, pour réveiller nos ames, les faire rentrer en elles-mêmes, et les ramener à la patrie, sans tout le vain étalage des disputes de la philosophie.

SAINT AUGUSTIN.

CHAPITRE XLIV.

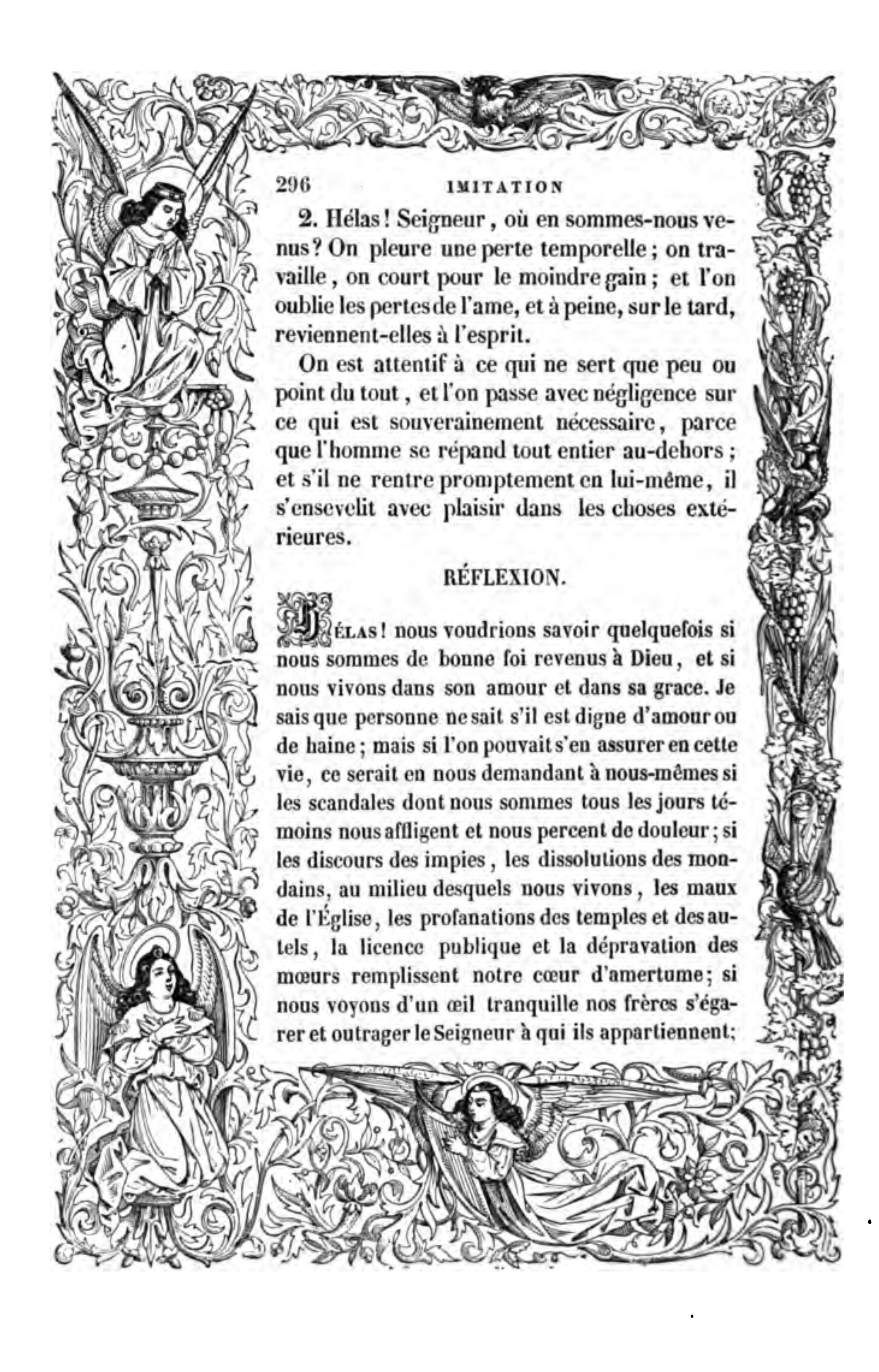
QU'IL NE FAUT POINT S'EMBARRASSER DANS LES CHOSES EXTÉRIEURES.

Mon fils, il faut que vous vous teniez dans l'ignorance de beaucoup de choses, et que vous vous regardiez comme mort au monde, et pour qui le monde est crucifié.

Il faut aussi fermer l'oreille à bien des discours, et penser plutôt à vous conserver en paix.

Il vaut mieux détourner les yeux de ce qui déplaît, et laisser chacun dans son sentiment, que de se livrer à des paroles contentieuses.

Si vous êtes bien uni à Dieu, et que son jugement vous soit toujours présent, vous supporterez plus facilement d'être vaincu.



2. Hélas ! Seigneur, où en sommes-nous venus ? On pleure une perte temporelle ; on travaille, on court pour le moindre gain ; et l'on oublie les pertes de l'ame, et à peine, sur le tard, reviennent-elles à l'esprit.

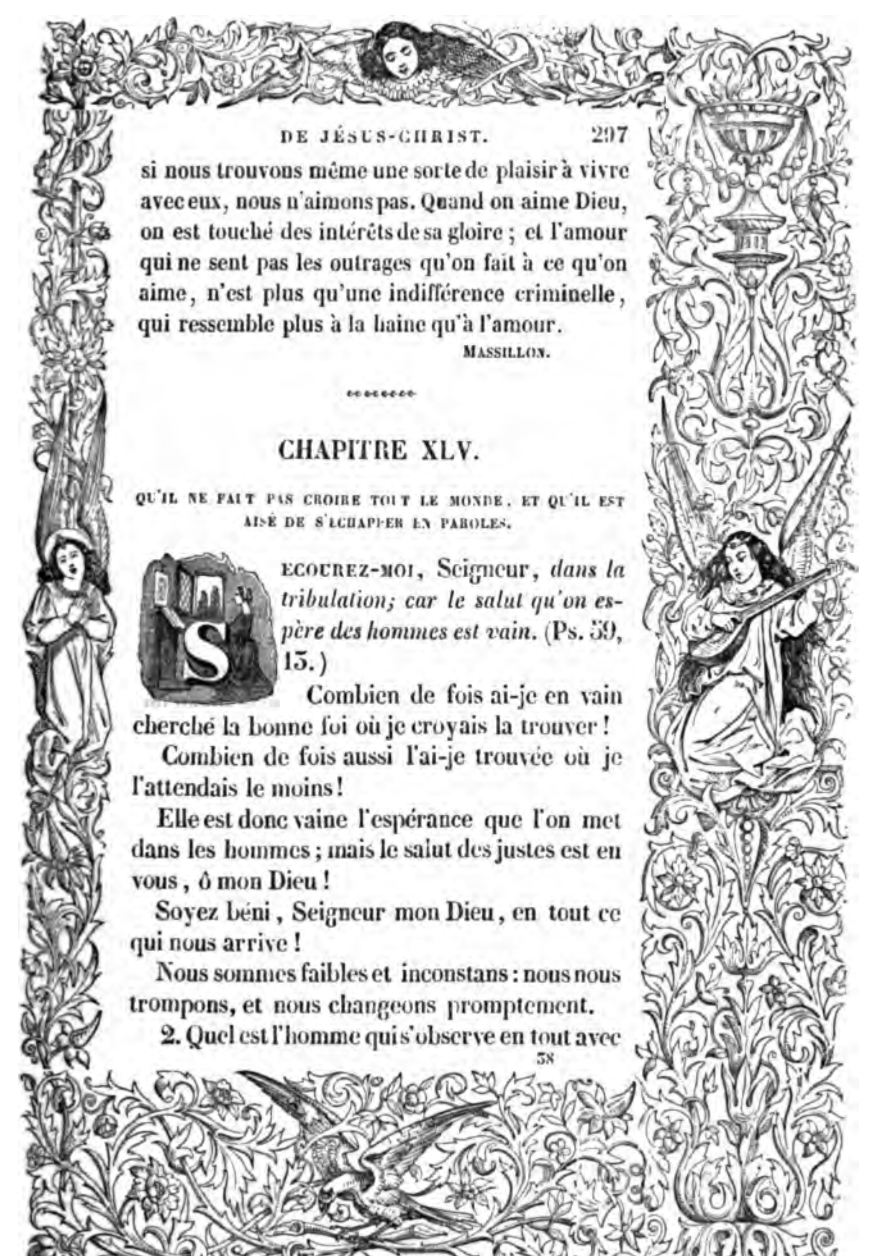
On est attentif à ce qui ne sert que peu ou point du tout, et l'on passe avec négligence sur ce qui est souverainement nécessaire, parce que l'homme se répand tout entier au-dehors ; et s'il ne rentre promptement en lui-même, il s'ensevelit avec plaisir dans les choses extérieures.

RÉFLEXION.

HÉLAS ! nous voudrions savoir quelquefois si nous sommes de bonne foi revenus à Dieu, et si nous vivons dans son amour et dans sa grace. Je sais que personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine ; mais si l'on pouvait s'en assurer en cette vie, ce serait en nous demandant à nous-mêmes si les scandales dont nous sommes tous les jours témoins nous affligent et nous percent de douleur ; si les discours des impies, les dissolutions des mondains, au milieu desquels nous vivons, les maux de l'Église, les profanations des temples et des autels, la licence publique et la dépravation des mœurs remplissent notre cœur d'amertume ; si nous voyons d'un œil tranquille nos frères s'égarer et outrager le Seigneur à qui ils appartiennent;

si nous trouvons même une sorte de plaisir à vivre avec eux, nous n'aimons pas. Quand on aime Dieu, on est touché des intérêts de sa gloire ; et l'amour qui ne sent pas les outrages qu'on fait à ce qu'on aime, n'est plus qu'une indifférence criminelle, qui ressemble plus à la haine qu'à l'amour.

MASSILLON.



CHAPITRE XLV.

QU'IL NE FAUT PAS CROIRE TOUT LE MONDE, ET QU'IL EST AISÉ DE S'ÉCHAPPER EN PAROLES.

SECOUREZ-MOI, Seigneur, *dans la tribulation; car le salut qu'on espère des hommes est vain.* (Ps. 59, 13.)

Combien de fois ai-je en vain cherché la bonne foi où je croyais la trouver !

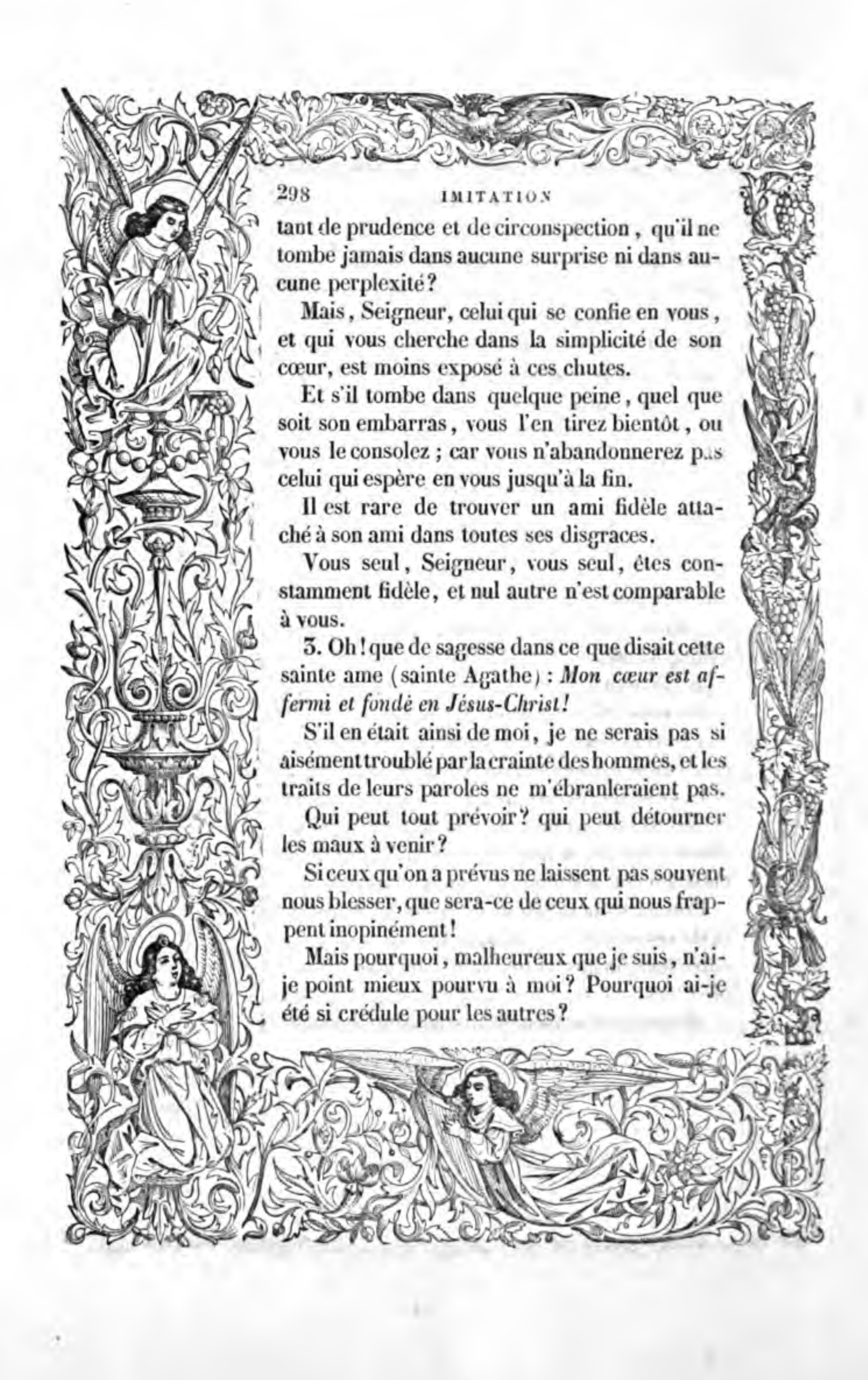
Combien de fois aussi l'ai-je trouvée où je l'attendais le moins !

Elle est donc vaine l'espérance que l'on met dans les hommes ; mais le salut des justes est en vous, ô mon Dieu !

Soyez béni, Seigneur mon Dieu, en tout ce qui nous arrive !

Nous sommes faibles et inconstans : nous nous trompons, et nous changeons promptement.

2. Quel est l'homme qui s'observe en tout avec



tant de prudence et de circonspection, qu'il ne tombe jamais dans aucune surprise ni dans aucune perplexité?

Mais, Seigneur, celui qui se confie en vous, et qui vous cherche dans la simplicité de son cœur, est moins exposé à ces chutes.

Et s'il tombe dans quelque peine, quel que soit son embarras, vous l'en tirez bientôt, ou vous le consolez; car vous n'abandonnerez pas celui qui espère en vous jusqu'à la fin.

Il est rare de trouver un ami fidèle attaché à son ami dans toutes ses disgraces.

Vous seul, Seigneur, vous seul, êtes constamment fidèle, et nul autre n'est comparable à vous.

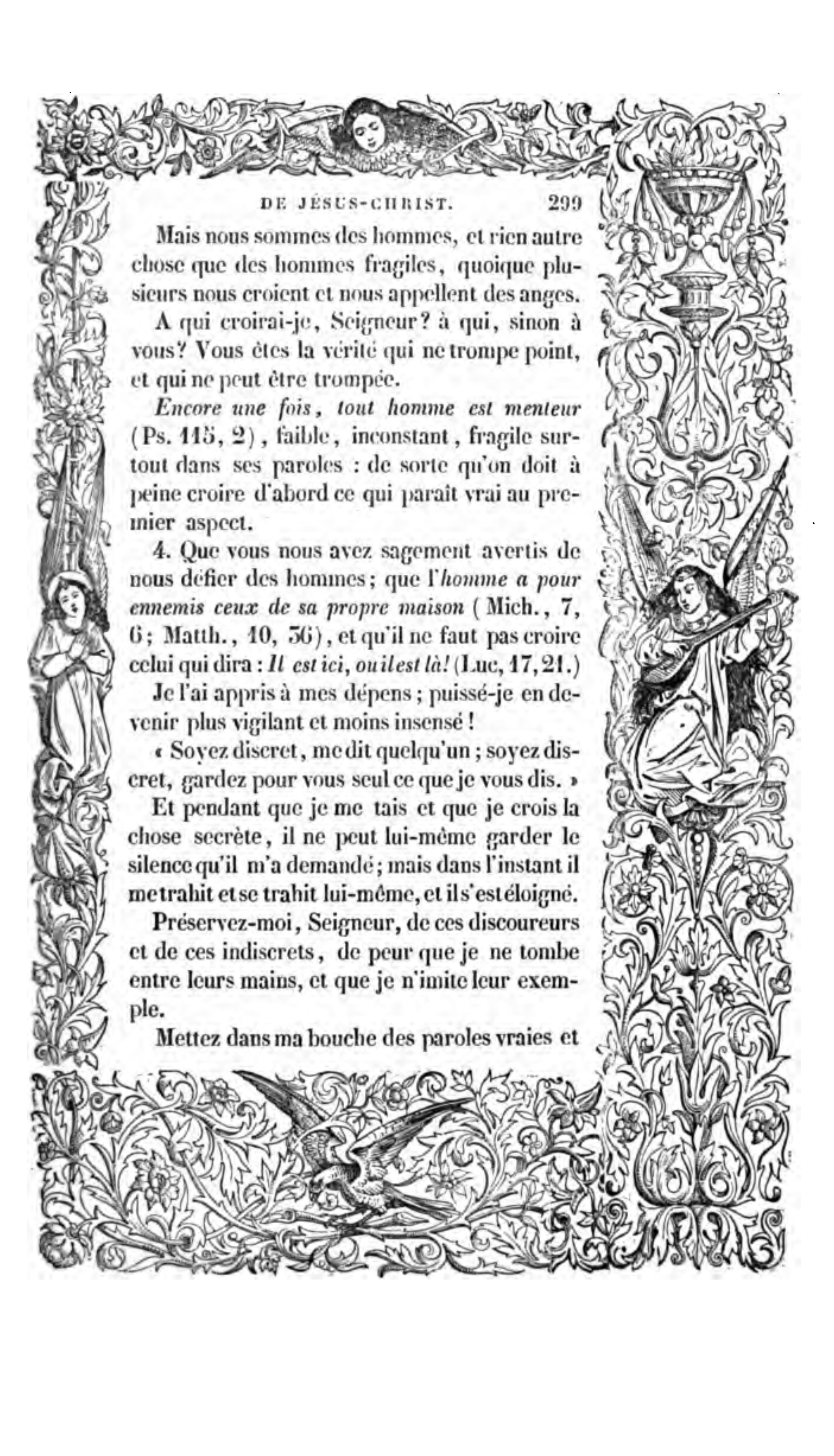
3. Oh! que de sagesse dans ce que disait cette sainte ame (sainte Agathe): *Mon cœur est affermi et fondé en Jésus-Christ!*

S'il en était ainsi de moi, je ne serais pas si aisément troublé par la crainte des hommes, et les traits de leurs paroles ne m'ébranleraient pas.

Qui peut tout prévoir? qui peut détourner les maux à venir?

Si ceux qu'on a prévus ne laissent pas souvent nous blesser, que sera-ce de ceux qui nous frappent inopinément!

Mais pourquoi, malheureux que je suis, n'ai-je point mieux pourvu à moi? Pourquoi ai-je été si crédule pour les autres?



Mais nous sommes des hommes, et rien autre chose que des hommes fragiles, quoique plusieurs nous croient et nous appellent des anges.

A qui croirai-je, Seigneur? à qui, sinon à vous? Vous êtes la vérité qui ne trompe point, et qui ne peut être trompée.

Encore une fois, tout homme est menteur (Ps. 115, 2), faible, inconstant, fragile surtout dans ses paroles : de sorte qu'on doit à peine croire d'abord ce qui paraît vrai au premier aspect.

4. Que vous nous avez sagement avertis de nous défier des hommes; que l'*homme a pour ennemis ceux de sa propre maison* (Mich., 7, 6; Matth., 10, 36), et qu'il ne faut pas croire celui qui dira : *Il est ici, ou il est là!* (Luc, 17, 21.)

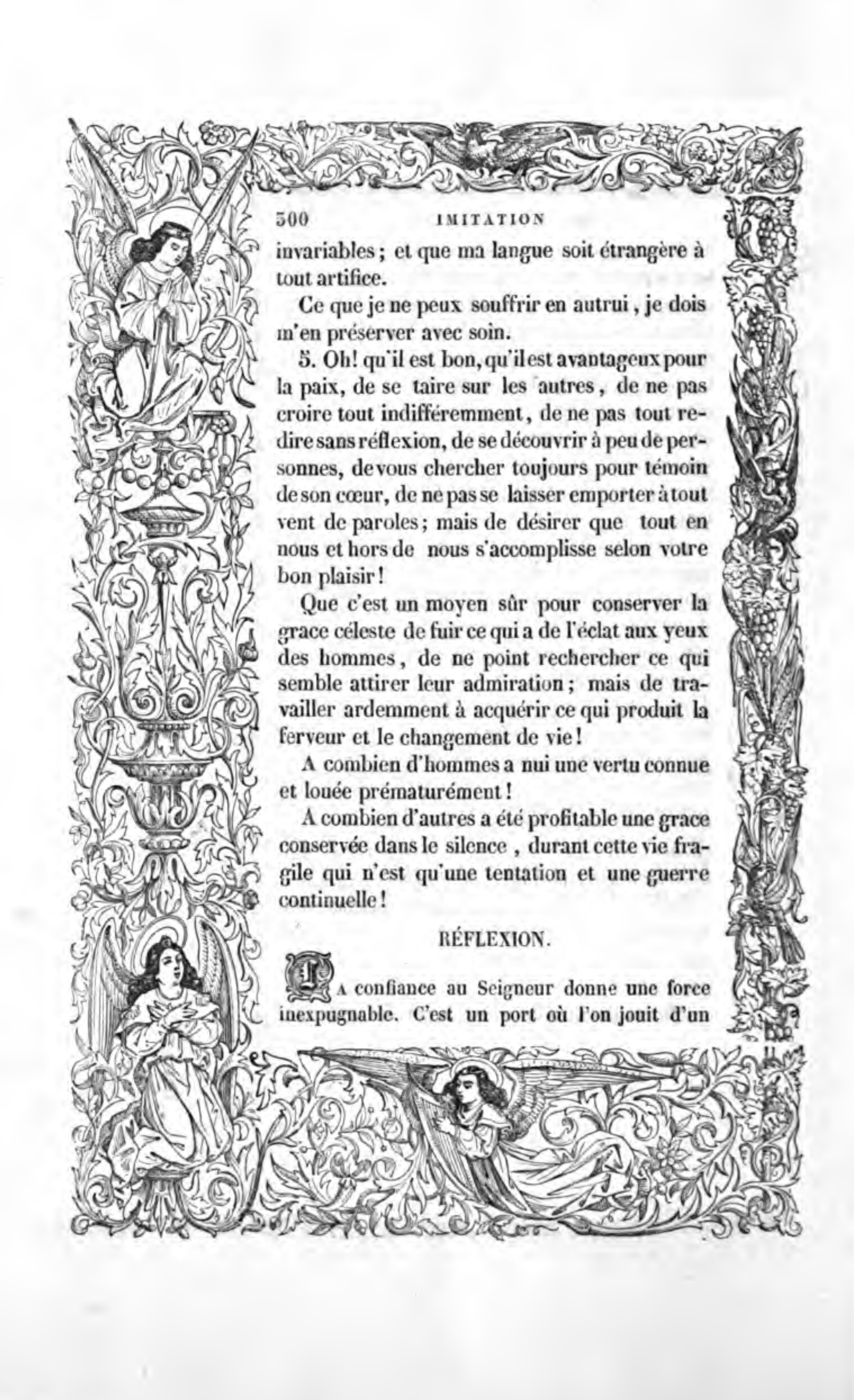
Je l'ai appris à mes dépens; puissé-je en devenir plus vigilant et moins insensé!

« Soyez discret, me dit quelqu'un; soyez discret, gardez pour vous seul ce que je vous dis. »

Et pendant que je me tais et que je crois la chose secrète, il ne peut lui-même garder le silence qu'il m'a demandé; mais dans l'instant il me trahit et se trahit lui-même, et il s'est éloigné.

Préservez-moi, Seigneur, de ces discoureurs et de ces indiscrets, de peur que je ne tombe entre leurs mains, et que je n'imite leur exemple.

Mettez dans ma bouche des paroles vraies et



invariables; et que ma langue soit étrangère à tout artifice.

Ce que je ne peux souffrir en autrui, je dois m'en préserver avec soin.

5. Oh! qu'il est bon, qu'il est avantageux pour la paix, de se taire sur les autres, de ne pas croire tout indifféremment, de ne pas tout redire sans réflexion, de se découvrir à peu de personnes, de vous chercher toujours pour témoin de son cœur, de ne pas se laisser emporter à tout vent de paroles; mais de désirer que tout en nous et hors de nous s'accomplisse selon votre bon plaisir!

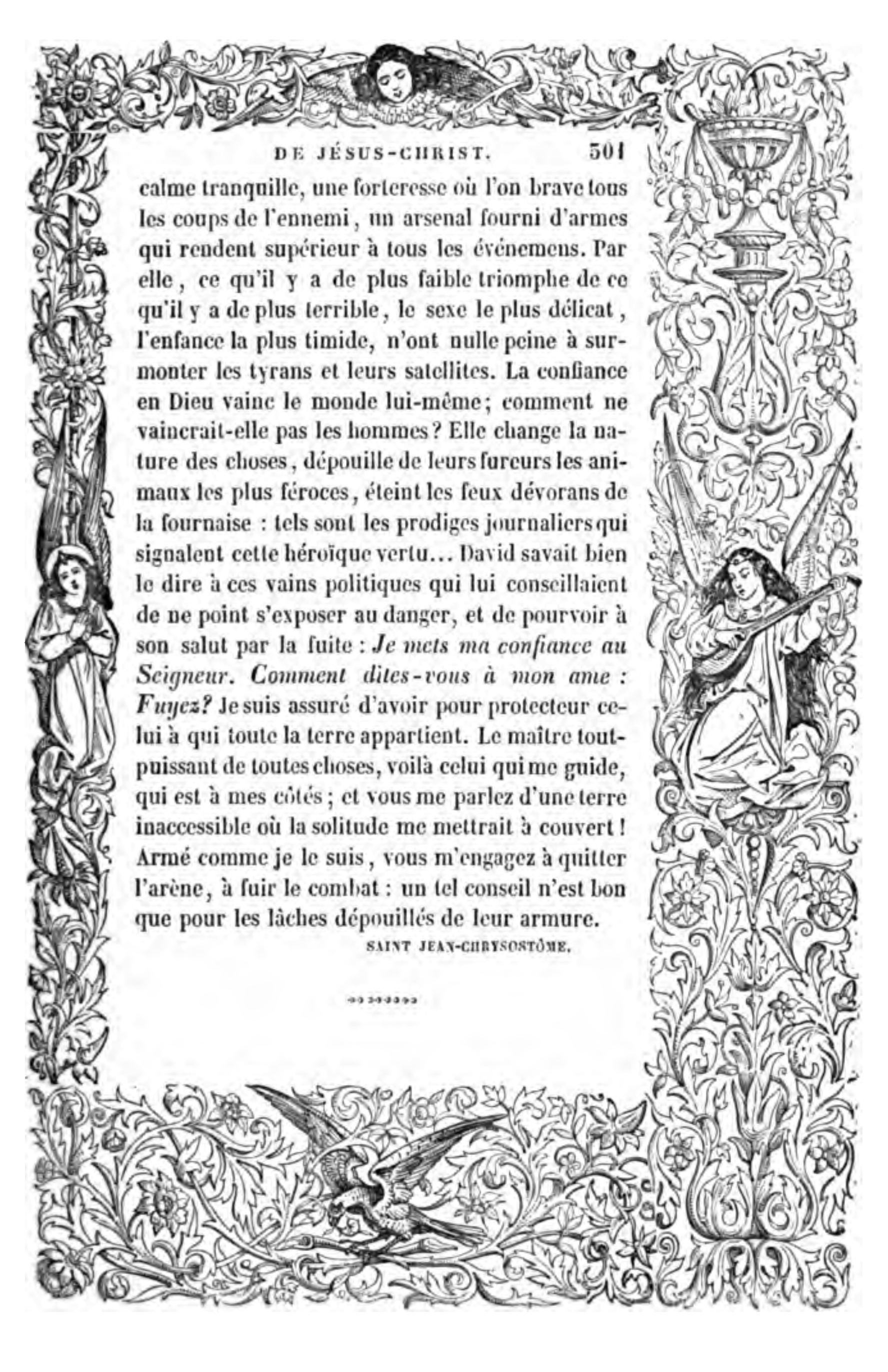
Que c'est un moyen sûr pour conserver la grace céleste de fuir ce qui a de l'éclat aux yeux des hommes, de ne point rechercher ce qui semble attirer leur admiration; mais de travailler ardemment à acquérir ce qui produit la ferveur et le changement de vie!

A combien d'hommes a nui une vertu connue et louée prématurément!

A combien d'autres a été profitable une grace conservée dans le silence, durant cette vie fragile qui n'est qu'une tentation et une guerre continuelle!

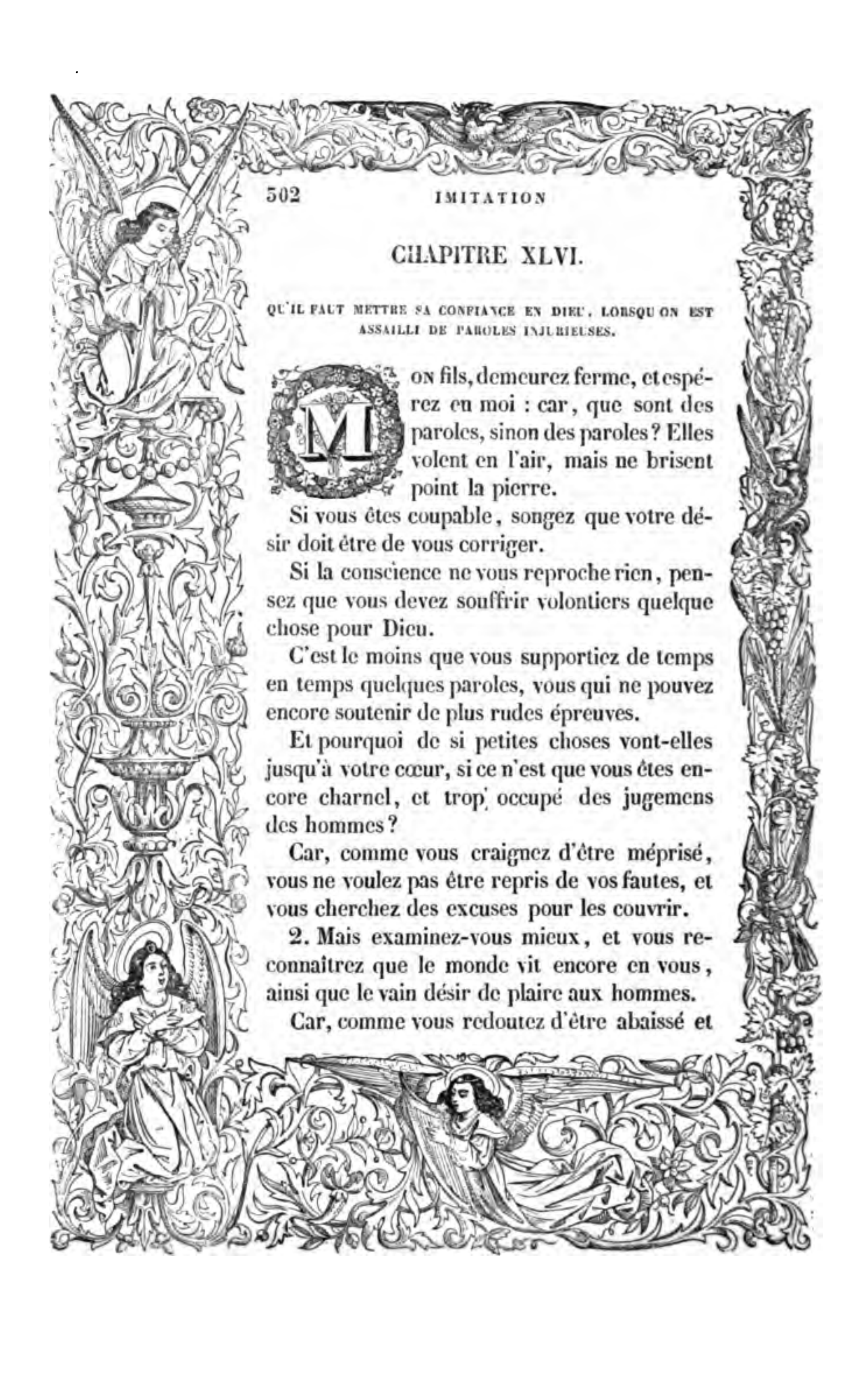
RÉFLEXION.

La confiance au Seigneur donne une force inexpugnable. C'est un port où l'on jouit d'un



calme tranquille, une forteresse où l'on brave tous les coups de l'ennemi, un arsenal fourni d'armes qui rendent supérieur à tous les événemens. Par elle, ce qu'il y a de plus faible triomphe de ce qu'il y a de plus terrible, le sexe le plus délicat, l'enfance la plus timide, n'ont nulle peine à surmonter les tyrans et leurs satellites. La confiance en Dieu vainc le monde lui-même; comment ne vaincrait-elle pas les hommes? Elle change la nature des choses, dépouille de leurs fureurs les animaux les plus féroces, éteint les feux dévorans de la fournaise : tels sont les prodiges journaliers qui signalent cette héroïque vertu... David savait bien le dire à ces vains politiques qui lui conseillaient de ne point s'exposer au danger, et de pourvoir à son salut par la fuite : *Je mets ma confiance au Seigneur. Comment dites-vous à mon ame : Fuyez?* Je suis assuré d'avoir pour protecteur celui à qui toute la terre appartient. Le maître tout-puissant de toutes choses, voilà celui qui me guide, qui est à mes côtés; et vous me parlez d'une terre inaccessible où la solitude me mettrait à couvert! Armé comme je le suis, vous m'engagez à quitter l'arène, à fuir le combat : un tel conseil n'est bon que pour les lâches dépouillés de leur armure.

SAINT JEAN-CHRYSOSTÔME.



CHAPITRE XLVI.

QU'IL FAUT METTRE SA CONFIANCE EN DIEU, LORSQU'ON EST ASSAILLI DE PAROLES INJURIEUSES.

Mon fils, demeurez ferme, et espérez en moi : car, que sont des paroles, sinon des paroles? Elles volent en l'air, mais ne brisent point la pierre.

Si vous êtes coupable, songez que votre désir doit être de vous corriger.

Si la conscience ne vous reproche rien, pensez que vous devez souffrir volontiers quelque chose pour Dieu.

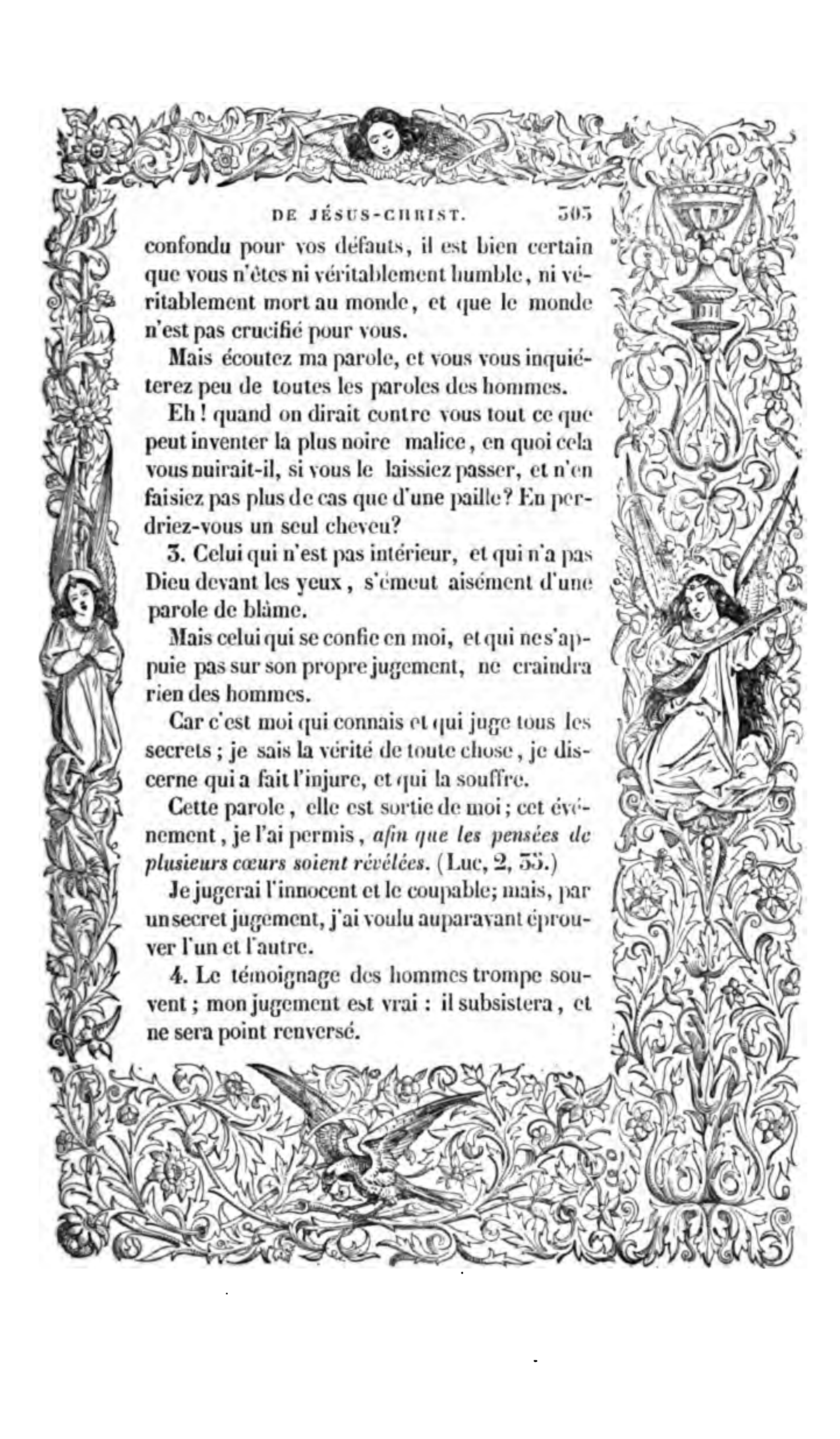
C'est le moins que vous supportiez de temps en temps quelques paroles, vous qui ne pouvez encore soutenir de plus rudes épreuves.

Et pourquoi de si petites choses vont-elles jusqu'à votre cœur, si ce n'est que vous êtes encore charnel, et trop occupé des jugemens des hommes?

Car, comme vous craignez d'être méprisé, vous ne voulez pas être repris de vos fautes, et vous cherchez des excuses pour les couvrir.

2. Mais examinez-vous mieux, et vous reconnaîtrez que le monde vit encore en vous, ainsi que le vain désir de plaire aux hommes.

Car, comme vous redoutez d'être abaissé et



confondu pour vos défauts, il est bien certain que vous n'êtes ni véritablement humble, ni véritablement mort au monde, et que le monde n'est pas crucifié pour vous.

Mais écoutez ma parole, et vous vous inquiéterez peu de toutes les paroles des hommes.

Eh! quand on dirait contre vous tout ce que peut inventer la plus noire malice, en quoi cela vous nuirait-il, si vous le laissiez passer, et n'en faisiez pas plus de cas que d'une paille? En perdriez-vous un seul cheveu?

3. Celui qui n'est pas intérieur, et qui n'a pas Dieu devant les yeux, s'émeut aisément d'une parole de blâme.

Mais celui qui se confie en moi, et qui ne s'appuie pas sur son propre jugement, ne craindra rien des hommes.

Car c'est moi qui connais et qui juge tous les secrets; je sais la vérité de toute chose, je discerne qui a fait l'injure, et qui la souffre.

Cette parole, elle est sortie de moi; cet événement, je l'ai permis, *afin que les pensées de plusieurs cœurs soient révélées.* (Luc, 2, 35.)

Je jugerai l'innocent et le coupable; mais, par un secret jugement, j'ai voulu auparavant éprouver l'un et l'autre.

4. Le témoignage des hommes trompe souvent; mon jugement est vrai: il subsistera, et ne sera point renversé.



Le plus souvent il est caché, et peu de personnes le découvrent en chaque chose ; cependant il n'erre jamais, et ne peut errer, quoique aux yeux des insensés il ne paraisse pas toujours juste.

Il faut donc recourir à moi en tout jugement, et ne point s'appuyer sur ses propres sens.

Car le juste ne sera point troublé, quoi qu'il lui arrive par l'ordre de Dieu.

Si les hommes l'accusent injustement, il s'en mettra peu en peine.

Il n'en concevra pas non plus une vaine joie si d'autres l'excusent avec raison.

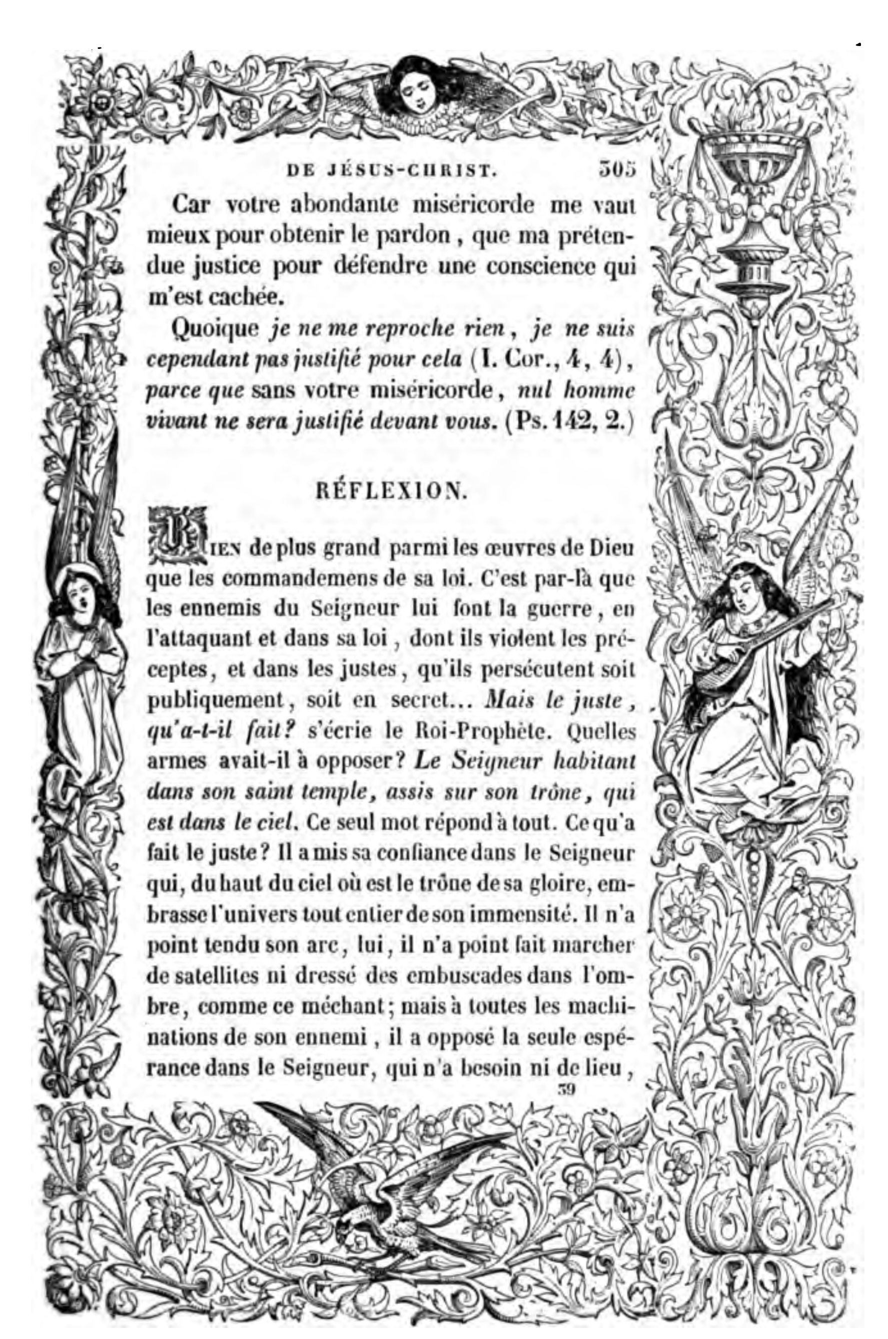
Car il considère que c'est moi *qui sonde les cœurs et les reins* (Ps. 7, 10), et que je ne juge point sur les dehors et les apparences humaines.

Souvent, en effet, ce qui paraît louable au jugement des hommes est criminel à mes yeux.

5. Seigneur Dieu, juge équitable, fort et patient, qui connaissez la fragilité et la malice des hommes, soyez ma force et toute ma confiance ; car ma conscience ne me suffit pas.

Vous connaissez ce que je ne connais point ; ainsi j'ai dû m'abaisser sous tous les reproches, et les supporter avec douceur.

Pardonnez-moi aussi, dans votre bonté, toutes les fois que je n'ai pas agi de la sorte, et accordez-moi de nouveau la grace d'être plus patient.



Car votre abondante miséricorde me vaut mieux pour obtenir le pardon, que ma prétendue justice pour défendre une conscience qui m'est cachée.

Quoique *je ne me reproche rien*, *je ne suis cependant pas justifié pour cela* (I. Cor., 4, 4), *parce que* sans votre miséricorde, *nul homme vivant ne sera justifié devant vous.* (Ps. 142, 2.)

RÉFLEXION.

Rien de plus grand parmi les œuvres de Dieu que les commandemens de sa loi. C'est par-là que les ennemis du Seigneur lui font la guerre, en l'attaquant et dans sa loi, dont ils violent les préceptes, et dans les justes, qu'ils persécutent soit publiquement, soit en secret... *Mais le juste, qu'a-t-il fait?* s'écrie le Roi-Prophète. Quelles armes avait-il à opposer? *Le Seigneur habitant dans son saint temple, assis sur son trône, qui est dans le ciel.* Ce seul mot répond à tout. Ce qu'a fait le juste? Il a mis sa confiance dans le Seigneur qui, du haut du ciel où est le trône de sa gloire, embrasse l'univers tout entier de son immensité. Il n'a point tendu son arc, lui, il n'a point fait marcher de satellites ni dressé des embuscades dans l'ombre, comme ce méchant; mais à toutes les machinations de son ennemi, il a opposé la seule espérance dans le Seigneur, qui n'a besoin ni de lieu,



ni de temps, ni d'armes, ni de trésors, mais à qui sa volonté suffit pour exécuter.

SAINT JEAN-CHRYSOSTÔME.

CHAPITRE XLVII.

QU'IL FAUT SUPPORTER LA PLUS GRANDE PEINE POUR LA VIE ÉTERNELLE.

Mon fils, que les travaux que vous avez entrepris pour moi ne brisent pas votre courage, et que les tribulations ne vous abattent pas entièrement; mais que dans tout événement, ma promesse vous fortifie et vous console.

Je suis assez puissant pour vous récompenser au-delà de toutes bornes et de toute mesure.

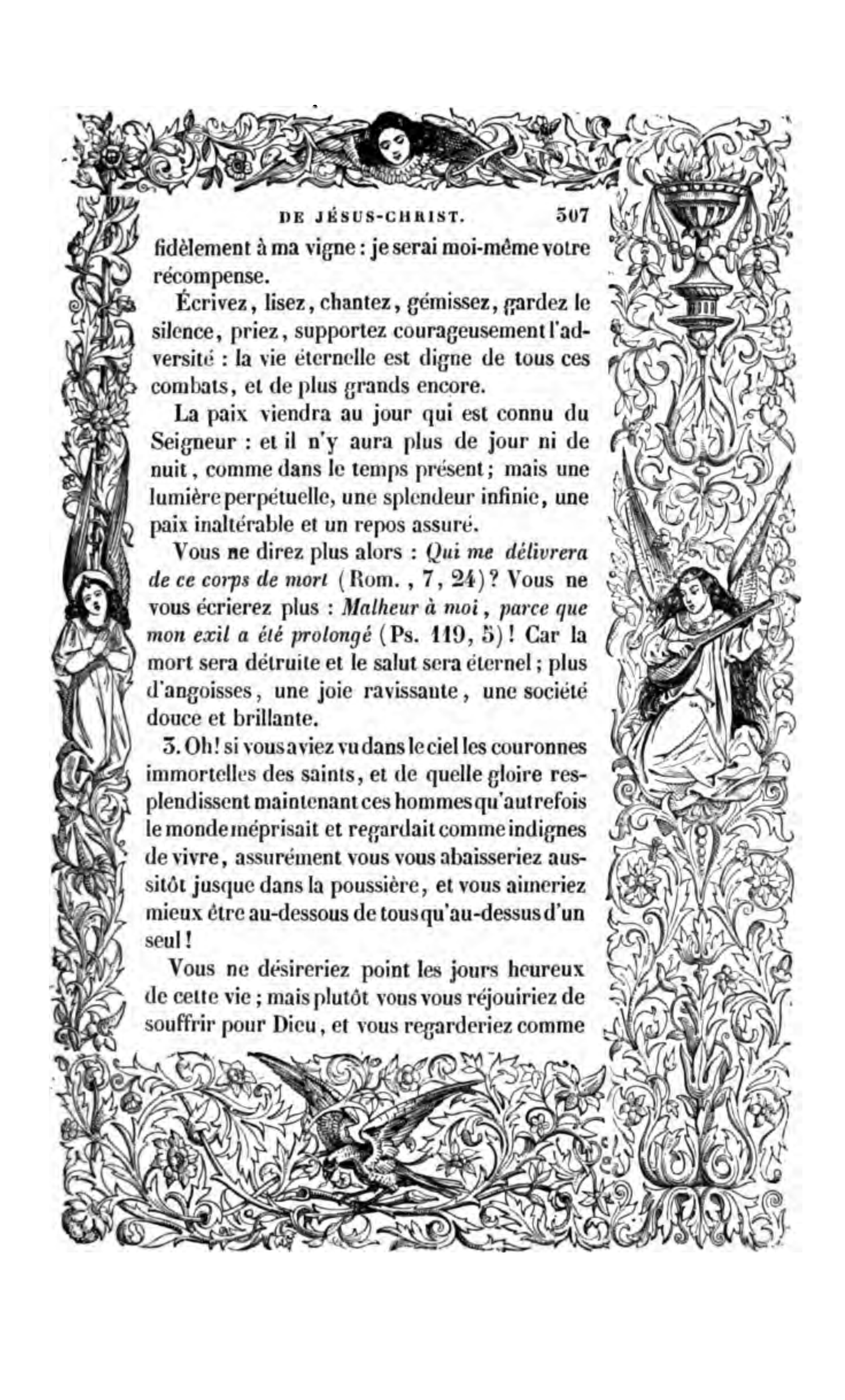
Vous ne travaillerez pas long-temps ici-bas, et vous ne serez pas toujours chargé de douleurs.

Attendez un peu, et vous verrez bientôt la fin de vos maux.

Une heure viendra où le travail et le trouble cesseront.

Tout ce qui passe avec le temps est peu de chose et ne dure guère.

2. Faites ce que vous avez à faire; travaillez



fidèlement à ma vigne : je serai moi-même votre récompense.

Écrivez, lisez, chantez, gémissez, gardez le silence, priez, supportez courageusement l'adversité : la vie éternelle est digne de tous ces combats, et de plus grands encore.

La paix viendra au jour qui est connu du Seigneur : et il n'y aura plus de jour ni de nuit, comme dans le temps présent ; mais une lumière perpétuelle, une splendeur infinie, une paix inaltérable et un repos assuré.

Vous ne direz plus alors : *Qui me délivrera de ce corps de mort* (Rom., 7, 24)? Vous ne vous écrierez plus : *Malheur à moi, parce que mon exil a été prolongé* (Ps. 119, 5)! Car la mort sera détruite et le salut sera éternel ; plus d'angoisses, une joie ravissante, une société douce et brillante.

3. Oh! si vous aviez vu dans le ciel les couronnes immortelles des saints, et de quelle gloire resplendissent maintenant ces hommes qu'autrefois le monde méprisait et regardait comme indignes de vivre, assurément vous vous abaisseriez aussitôt jusque dans la poussière, et vous aimeriez mieux être au-dessous de tous qu'au-dessus d'un seul!

Vous ne désireriez point les jours heureux de cette vie ; mais plutôt vous vous réjouiriez de souffrir pour Dieu, et vous regarderiez comme



le plus grand gain d'être compté pour rien parmi les hommes.

4. Oh! si vous goûtiez ces vérités, et si elles entraient profondément dans votre cœur, comment oseriez-vous vous plaindre, même une seule fois?

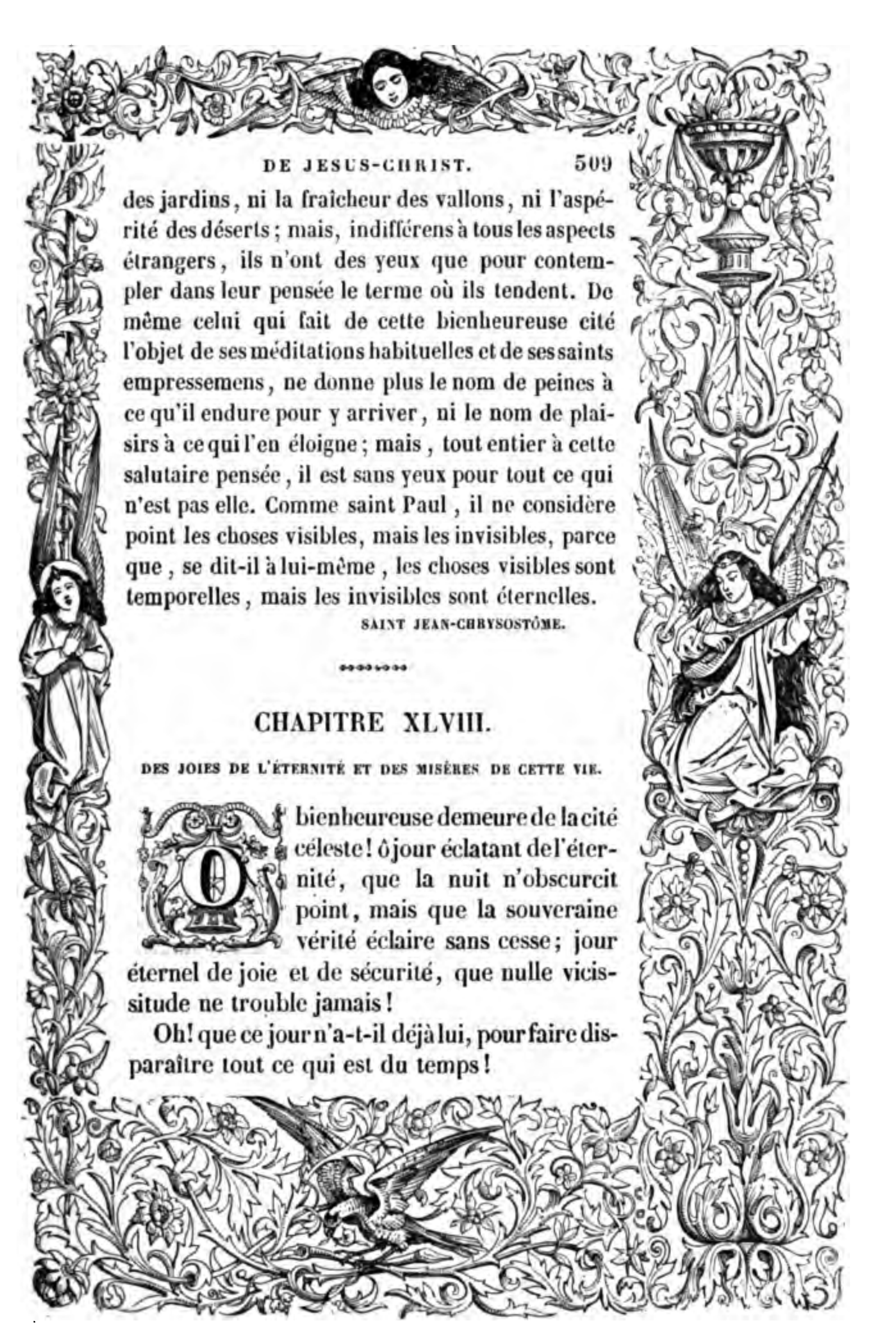
Est-il rien de pénible qu'on ne doive supporter pour la vie éternelle?

Est-ce peu que de perdre ou de gagner le royaume de Dieu?

Levez donc les yeux au ciel. Me voilà, et avec moi tous mes saints, qui ont soutenu dans ce monde un grand combat : maintenant ils se réjouissent, maintenant ils sont consolés, maintenant ils sont dans la sécurité; ils se reposent et ils demeurent à jamais avec moi dans le royaume de mon Père.

RÉFLEXION.

Si nous étions épris des chastes délices de cette cité sainte, bien pénétrés des célestes espérances, nous ne serions pas aussi vivement touchés que nous le sommes des choses d'ici-bas; nous serions également insensibles et aux misères de cette vie, et à ses faux plaisirs. Tels que des voyageurs dont la course se dirige vers une royale cité : rien de ce qui se présente sur leur passage ne les peut arrêter, ni le charme des prairies ou



des jardins, ni la fraîcheur des vallons, ni l'aspérité des déserts; mais, indifférens à tous les aspects étrangers, ils n'ont des yeux que pour contempler dans leur pensée le terme où ils tendent. De même celui qui fait de cette bienheureuse cité l'objet de ses méditations habituelles et de ses saints empressemens, ne donne plus le nom de peines à ce qu'il endure pour y arriver, ni le nom de plaisirs à ce qui l'en éloigne; mais, tout entier à cette salutaire pensée, il est sans yeux pour tout ce qui n'est pas elle. Comme saint Paul, il ne considère point les choses visibles, mais les invisibles, parce que, se dit-il à lui-même, les choses visibles sont temporelles, mais les invisibles sont éternelles.

SAINT JEAN-CHRYSOSTÔME.

CHAPITRE XLVIII.

DES JOIES DE L'ÉTERNITÉ ET DES MISÈRES DE CETTE VIE.

O bienheureuse demeure de la cité céleste! ô jour éclatant de l'éternité, que la nuit n'obscurcit point, mais que la souveraine vérité éclaire sans cesse; jour éternel de joie et de sécurité, que nulle vicissitude ne trouble jamais!

Oh! que ce jour n'a-t-il déjà lui, pour faire disparaître tout ce qui est du temps!



Il resplendit à la vérité pour les saints dans tout l'éclat de sa lumière éternelle ; mais nous, voyageurs sur la terre, nous ne le voyons que de loin et comme dans un miroir.

2. Les citoyens du ciel en connaissent les délices ; mais les enfans d'Ève, encore exilés, gémissent sur l'amertume et l'ennui de la vie présente.

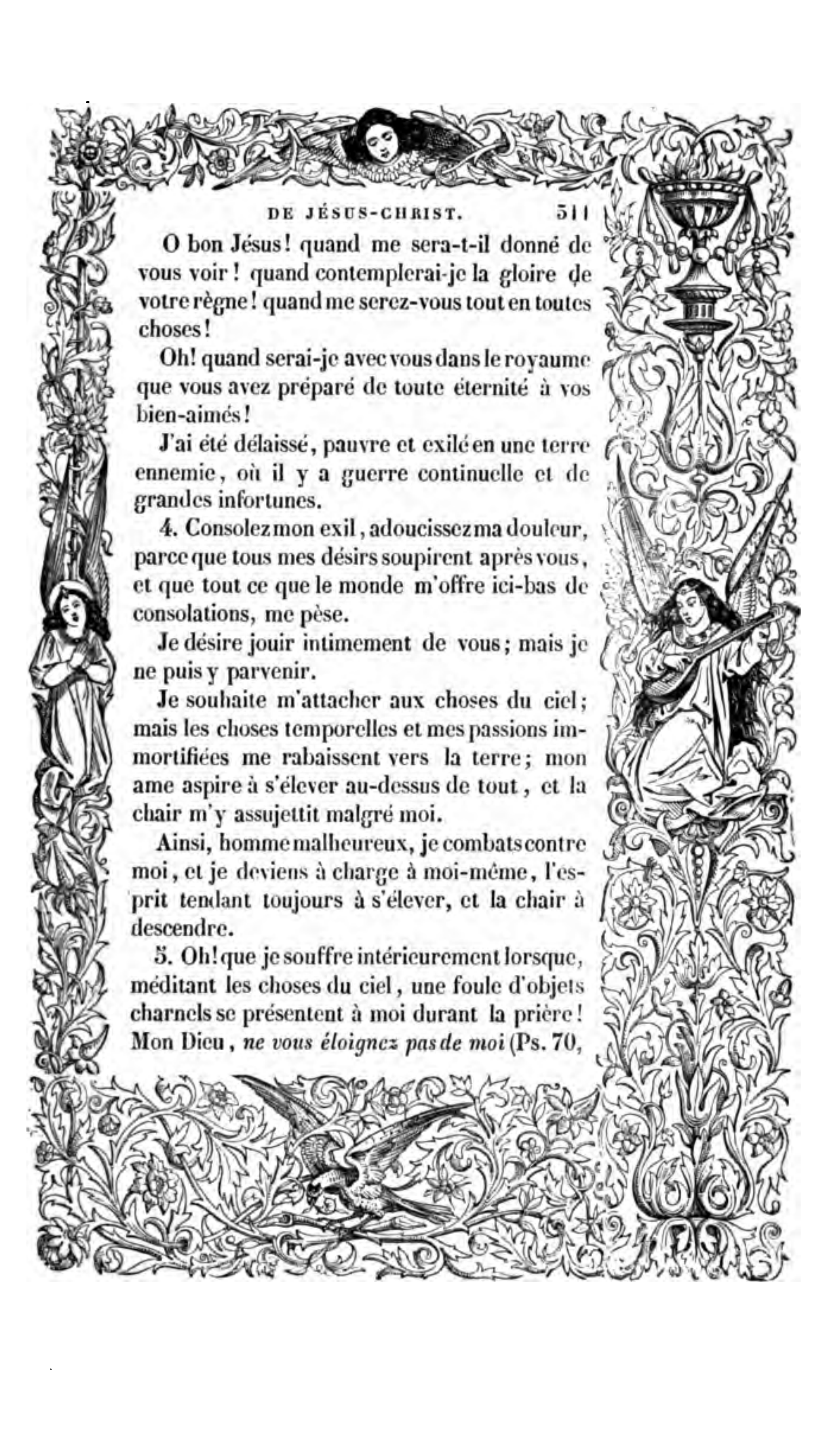
Les jours de cette vie sont courts et mauvais, pleins de douleurs et d'angoisses ; l'homme y est souillé de beaucoup de péchés, enchaîné par beaucoup de passions, agité par mille craintes, embarrassé de mille soins, emporté çà et là par la curiosité, esclave de la vanité, environné d'erreurs, brisé de travaux, accablé de tentations, énervé par les délices, tourmenté par l'indigence.

3. Oh ! quand viendra la fin de ces maux, quand serai-je délivré de la misérable servitude des vices !

Quand me souviendrai-je, Seigneur, de vous seul ! quand goûterai-je en vous une pleine joie !

Quand serai-je dégagé de toute entrave, dans une vraie liberté, sans aucune peine de corps et d'esprit !

Quand posséderai-je une paix solide, assurée, inaltérable ; paix au-dedans et au-dehors, paix affermie de toutes parts !



O bon Jésus! quand me sera-t-il donné de vous voir! quand contemplerai-je la gloire de votre règne! quand me serez-vous tout en toutes choses!

Oh! quand serai-je avec vous dans le royaume que vous avez préparé de toute éternité à vos bien-aimés!

J'ai été délaissé, pauvre et exilé en une terre ennemie, où il y a guerre continuelle et de grandes infortunes.

4. Consolez mon exil, adoucissez ma douleur, parce que tous mes désirs soupirent après vous, et que tout ce que le monde m'offre ici-bas de consolations, me pèse.

Je désire jouir intimement de vous; mais je ne puis y parvenir.

Je souhaite m'attacher aux choses du ciel; mais les choses temporelles et mes passions immortifiées me rabaissent vers la terre; mon ame aspire à s'élever au-dessus de tout, et la chair m'y assujettit malgré moi.

Ainsi, homme malheureux, je combats contre moi, et je deviens à charge à moi-même, l'esprit tendant toujours à s'élever, et la chair à descendre.

5. Oh! que je souffre intérieurement lorsque, méditant les choses du ciel, une foule d'objets charnels se présentent à moi durant la prière! Mon Dieu, *ne vous éloignez pas de moi* (Ps. 70,



12), *et n'abandonnez point votre serviteur dans votre colère.* (Ps. 26, 9.)

Faites briller votre foudre et dissipez ces illusions, *lancez vos flèches* (Ps. 145, 6), et que tous ces fantômes de l'ennemi soient confondus.

Rappelez à vous tous mes sens, faites que j'oublie toutes les choses du monde, et que je rejette promptement et avec mépris ces images du vice.

Éternelle vérité, prêtez-moi votre secours, afin que nulle vanité ne me touche.

Descendez en moi, céleste douleur, et que toute impureté s'évanouisse devant vous.

Pardonnez-moi aussi, et usez de miséricorde toutes les fois que dans la prière je m'occupe d'autre chose que de vous.

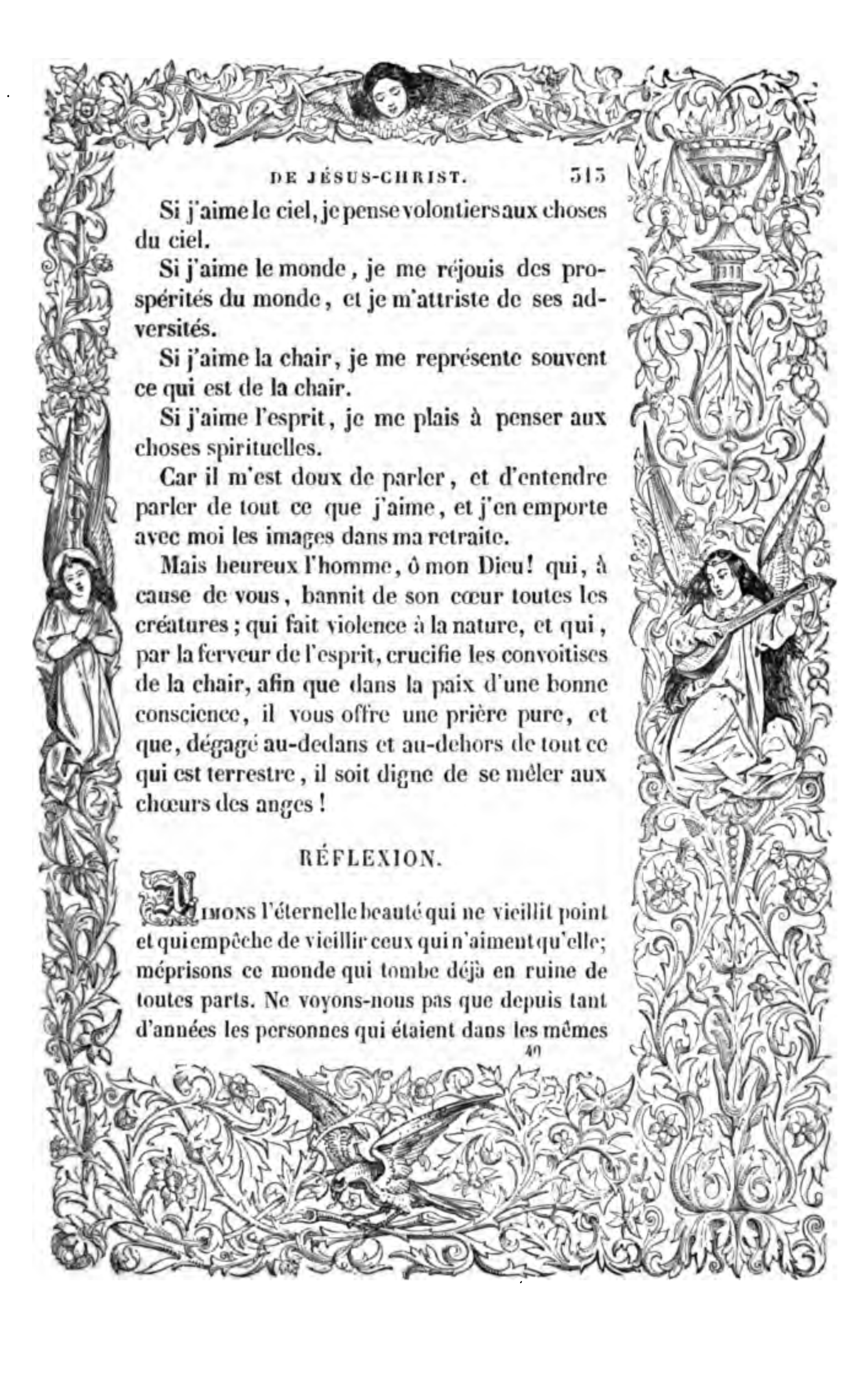
Car je confesse sincèrement que la distraction m'est habituelle.

Bien des fois, en effet, je ne suis pas où est mon corps, assis ou debout; je suis plutôt où mes pensées me portent.

Je suis là où est ma pensée; ma pensée est souvent là où est ce que j'aime.

Ce qui me plaît naturellement, ou ce que l'habitude me rend agréable, voilà ce qui se présente d'abord à mon esprit.

6. Et c'est pour cela, ô Vérité! que vous avez dit expressément : *Où est votre trésor, là est aussi votre cœur.* (Matth., 6, 21.)



Si j'aime le ciel, je pense volontiers aux choses du ciel.

Si j'aime le monde, je me réjouis des prospérités du monde, et je m'attriste de ses adversités.

Si j'aime la chair, je me représente souvent ce qui est de la chair.

Si j'aime l'esprit, je me plais à penser aux choses spirituelles.

Car il m'est doux de parler, et d'entendre parler de tout ce que j'aime, et j'en emporte avec moi les images dans ma retraite.

Mais heureux l'homme, ô mon Dieu! qui, à cause de vous, bannit de son cœur toutes les créatures; qui fait violence à la nature, et qui, par la ferveur de l'esprit, crucifie les convoitises de la chair, afin que dans la paix d'une bonne conscience, il vous offre une prière pure, et que, dégagé au-dedans et au-dehors de tout ce qui est terrestre, il soit digne de se mêler aux chœurs des anges!

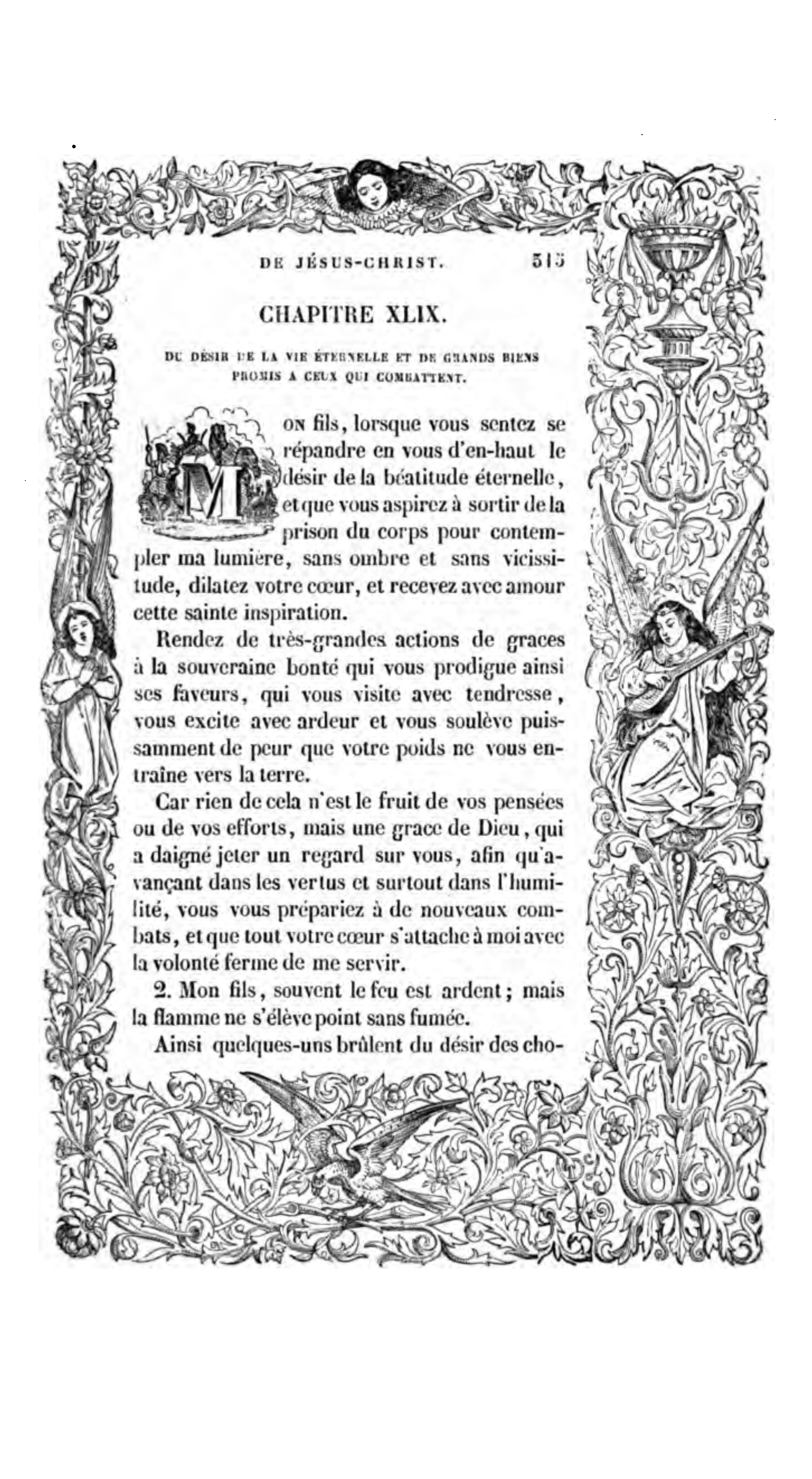
RÉFLEXION.

AIMONS l'éternelle beauté qui ne vieillit point et qui empêche de vieillir ceux qui n'aiment qu'elle; méprisons ce monde qui tombe déjà en ruine de toutes parts. Ne voyons-nous pas que depuis tant d'années les personnes qui étaient dans les mêmes



places, surprises par la mort, sont tombées dans l'abîme dévorant de l'éternité? Il s'est élevé comme un monde nouveau sur celui qui nous a vus naître. Si peu qu'on vive, il faut chercher d'autres amis, après avoir perdu les anciens. Ce n'est plus la même famille où l'on a été élevé, d'autres parens inconnus viennent prendre la place; on voit même disparaître une cour entière; d'autres sont à la place de ceux qu'on admirait; ils viennent éblouir à leur tour. Que sont devenus tous ces grands acteurs qui remplissaient la scène il y a trente ans? Mais sans remonter si haut, combien y en a-t-il de morts depuis sept ou huit ans? Bientôt nous les suivrons. Est-ce donc ce monde auquel on est si attaché? On n'y fait que passer, on en va sortir: il est lui-même la misère, la vanité, la folie; il n'est qu'un fantôme, une figure qui passe, comme dit saint Paul.

FÉNELON.



CHAPITRE XLIX.

DU DÉSIR DE LA VIE ÉTERNELLE ET DE GRANDS BIENS PROMIS A CEUX QUI COMBATTENT.

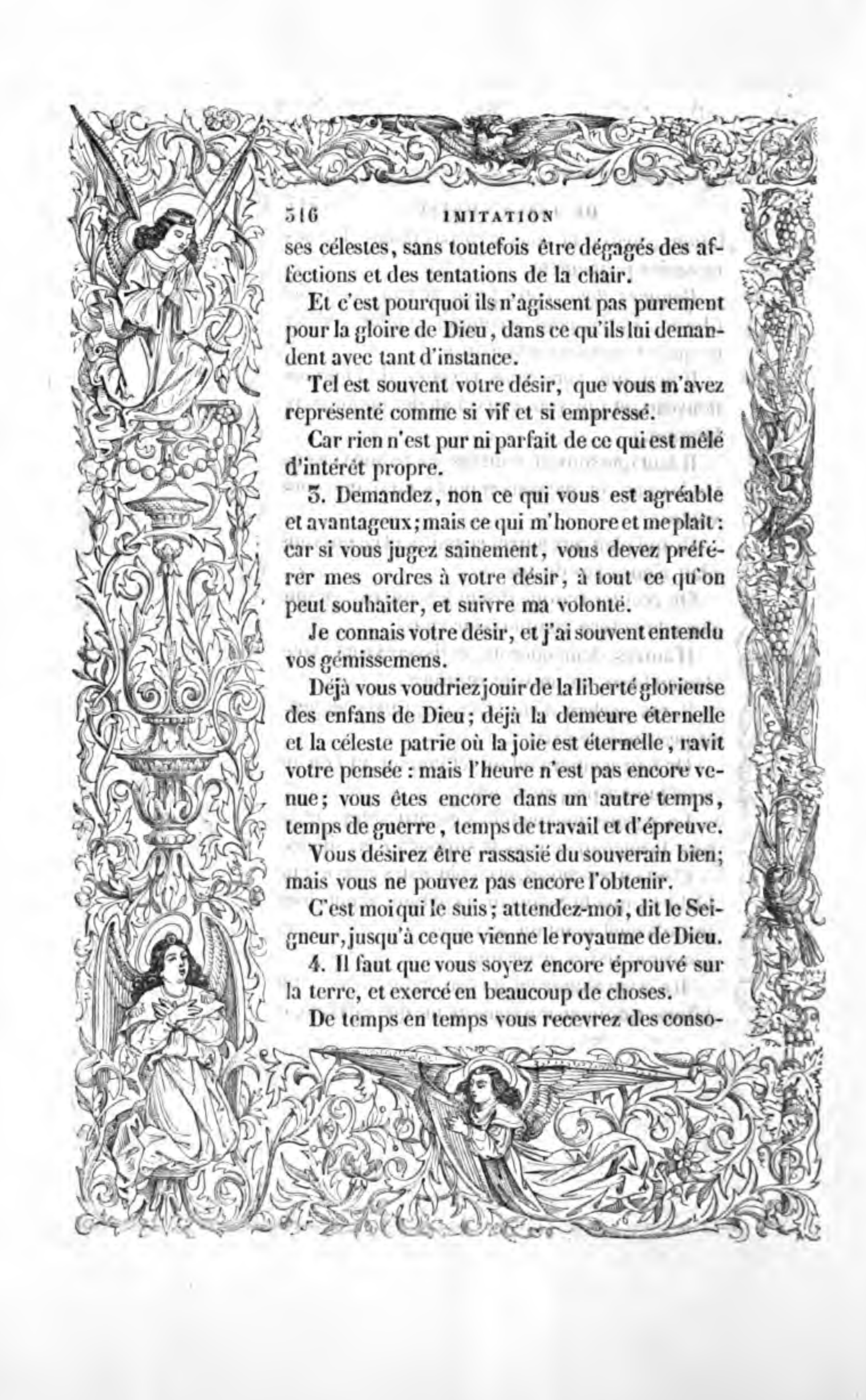
Mon fils, lorsque vous sentez se répandre en vous d'en-haut le désir de la béatitude éternelle, et que vous aspirez à sortir de la prison du corps pour contempler ma lumière, sans ombre et sans vicissitude, dilatez votre cœur, et recevez avec amour cette sainte inspiration.

Rendez de très-grandes actions de graces à la souveraine bonté qui vous prodigue ainsi ses faveurs, qui vous visite avec tendresse, vous excite avec ardeur et vous soulève puissamment de peur que votre poids ne vous entraîne vers la terre.

Car rien de cela n'est le fruit de vos pensées ou de vos efforts, mais une grace de Dieu, qui a daigné jeter un regard sur vous, afin qu'avançant dans les vertus et surtout dans l'humilité, vous vous prépariez à de nouveaux combats, et que tout votre cœur s'attache à moi avec la volonté ferme de me servir.

2. Mon fils, souvent le feu est ardent; mais la flamme ne s'élève point sans fumée.

Ainsi quelques-uns brûlent du désir des cho-



ses célestes, sans toutefois être dégagés des affections et des tentations de la chair.

Et c'est pourquoi ils n'agissent pas purement pour la gloire de Dieu, dans ce qu'ils lui demandent avec tant d'instance.

Tel est souvent votre désir, que vous m'avez représenté comme si vif et si empressé.

Car rien n'est pur ni parfait de ce qui est mêlé d'intérêt propre.

3. Demandez, non ce qui vous est agréable et avantageux; mais ce qui m'honore et me plaît : car si vous jugez sainement, vous devez préférer mes ordres à votre désir, à tout ce qu'on peut souhaiter, et suivre ma volonté.

Je connais votre désir, et j'ai souvent entendu vos gémissemens.

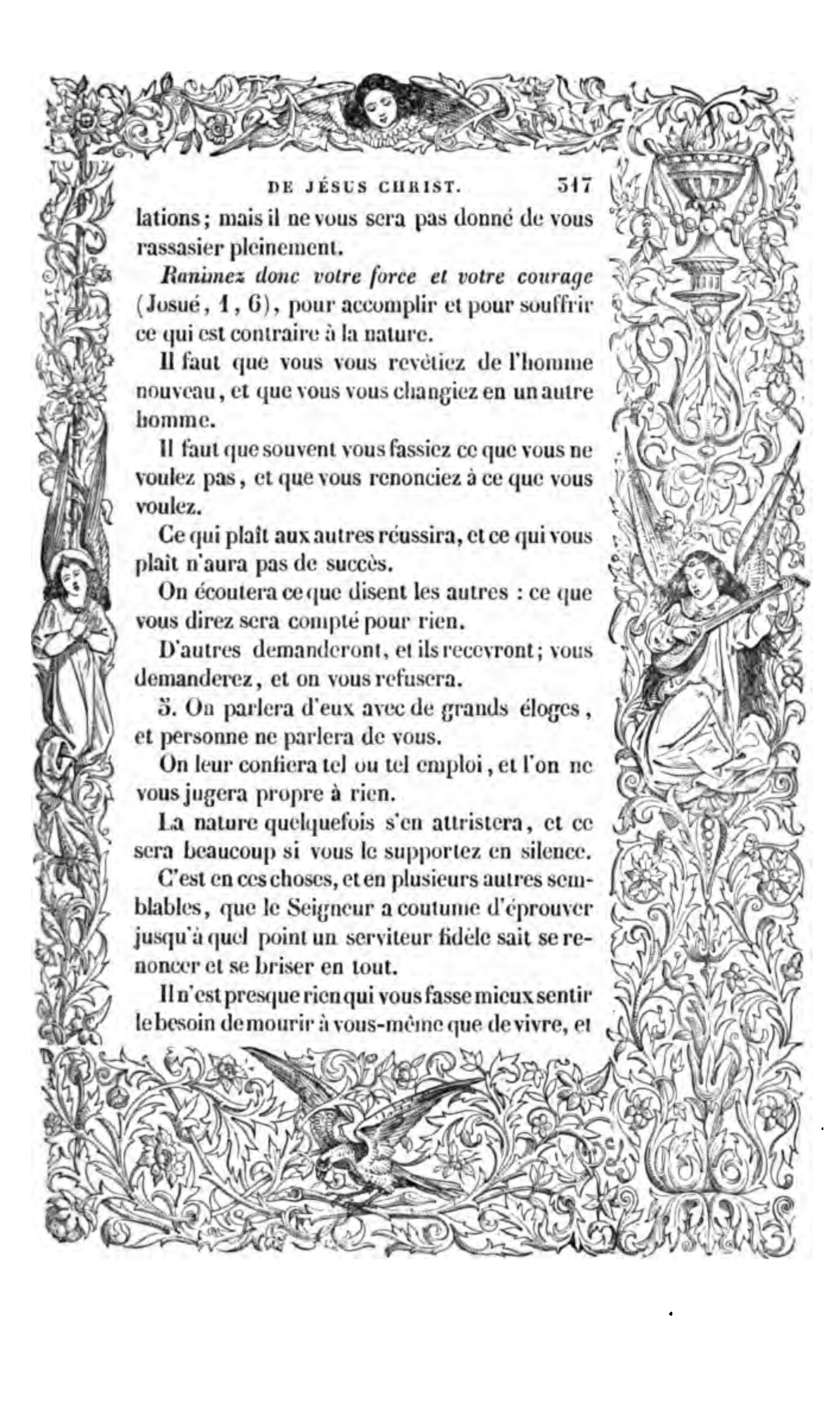
Déjà vous voudriez jouir de la liberté glorieuse des enfans de Dieu; déjà la demeure éternelle et la céleste patrie où la joie est éternelle, ravit votre pensée : mais l'heure n'est pas encore venue; vous êtes encore dans un autre temps, temps de guerre, temps de travail et d'épreuve.

Vous désirez être rassasié du souverain bien; mais vous ne pouvez pas encore l'obtenir.

C'est moi qui le suis; attendez-moi, dit le Seigneur, jusqu'à ce que vienne le royaume de Dieu.

4. Il faut que vous soyez encore éprouvé sur la terre, et exercé en beaucoup de choses.

De temps en temps vous recevrez des conso-



lations; mais il ne vous sera pas donné de vous rassasier pleinement.

Ranimez donc votre force et votre courage (Josué, 1, 6), pour accomplir et pour souffrir ce qui est contraire à la nature.

Il faut que vous vous revêtiez de l'homme nouveau, et que vous vous changiez en un autre homme.

Il faut que souvent vous fassiez ce que vous ne voulez pas, et que vous renonciez à ce que vous voulez.

Ce qui plaît aux autres réussira, et ce qui vous plaît n'aura pas de succès.

On écoutera ce que disent les autres : ce que vous direz sera compté pour rien.

D'autres demanderont, et ils recevront; vous demanderez, et on vous refusera.

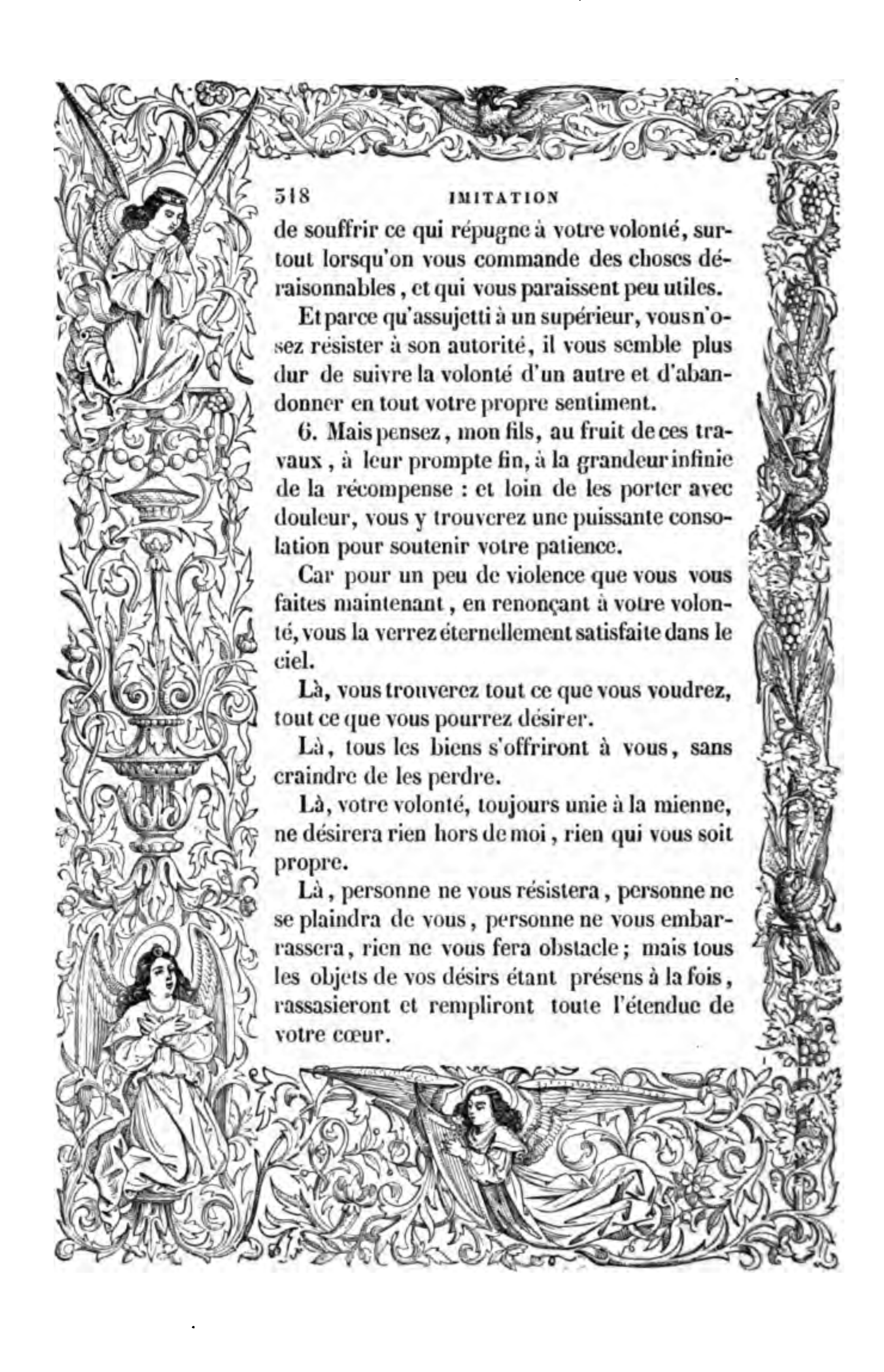
3. On parlera d'eux avec de grands éloges, et personne ne parlera de vous.

On leur confiera tel ou tel emploi, et l'on ne vous jugera propre à rien.

La nature quelquefois s'en attristera, et ce sera beaucoup si vous le supportez en silence.

C'est en ces choses, et en plusieurs autres semblables, que le Seigneur a coutume d'éprouver jusqu'à quel point un serviteur fidèle sait se renoncer et se briser en tout.

Il n'est presque rien qui vous fasse mieux sentir le besoin de mourir à vous-même que de vivre, et



de souffrir ce qui répugne à votre volonté, surtout lorsqu'on vous commande des choses déraisonnables, et qui vous paraissent peu utiles.

Et parce qu'assujetti à un supérieur, vous n'osez résister à son autorité, il vous semble plus dur de suivre la volonté d'un autre et d'abandonner en tout votre propre sentiment.

6. Mais pensez, mon fils, au fruit de ces travaux, à leur prompte fin, à la grandeur infinie de la récompense : et loin de les porter avec douleur, vous y trouverez une puissante consolation pour soutenir votre patience.

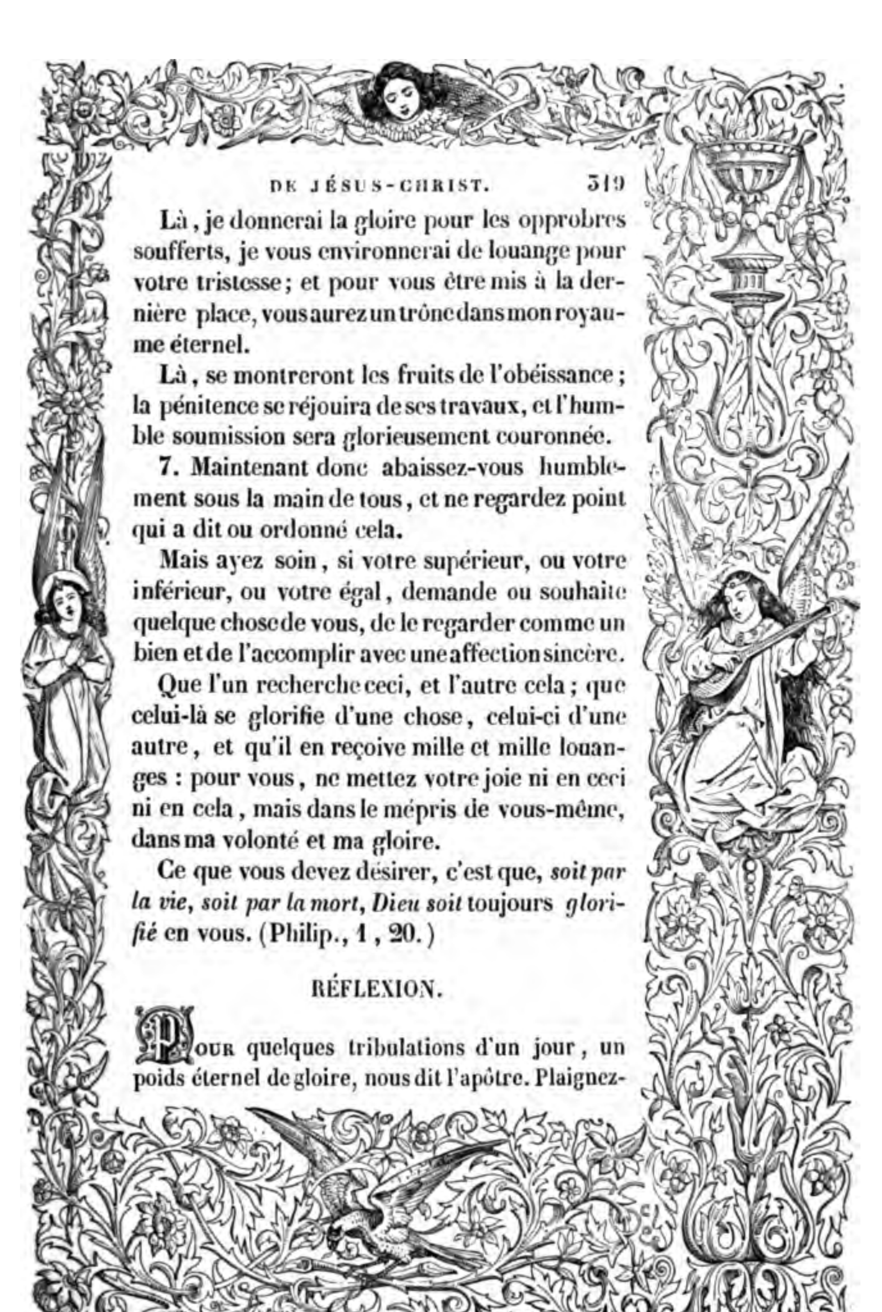
Car pour un peu de violence que vous vous faites maintenant, en renonçant à votre volonté, vous la verrez éternellement satisfaite dans le ciel.

Là, vous trouverez tout ce que vous voudrez, tout ce que vous pourrez désirer.

Là, tous les biens s'offriront à vous, sans craindre de les perdre.

Là, votre volonté, toujours unie à la mienne, ne désirera rien hors de moi, rien qui vous soit propre.

Là, personne ne vous résistera, personne ne se plaindra de vous, personne ne vous embarrassera, rien ne vous fera obstacle ; mais tous les objets de vos désirs étant présens à la fois, rassasieront et rempliront toute l'étendue de votre cœur.



Là, je donnerai la gloire pour les opprobres soufferts, je vous environnerai de louange pour votre tristesse; et pour vous être mis à la dernière place, vous aurez un trône dans mon royaume éternel.

Là, se montreront les fruits de l'obéissance; la pénitence se réjouira de ses travaux, et l'humble soumission sera glorieusement couronnée.

7. Maintenant donc abaissez-vous humblement sous la main de tous, et ne regardez point qui a dit ou ordonné cela.

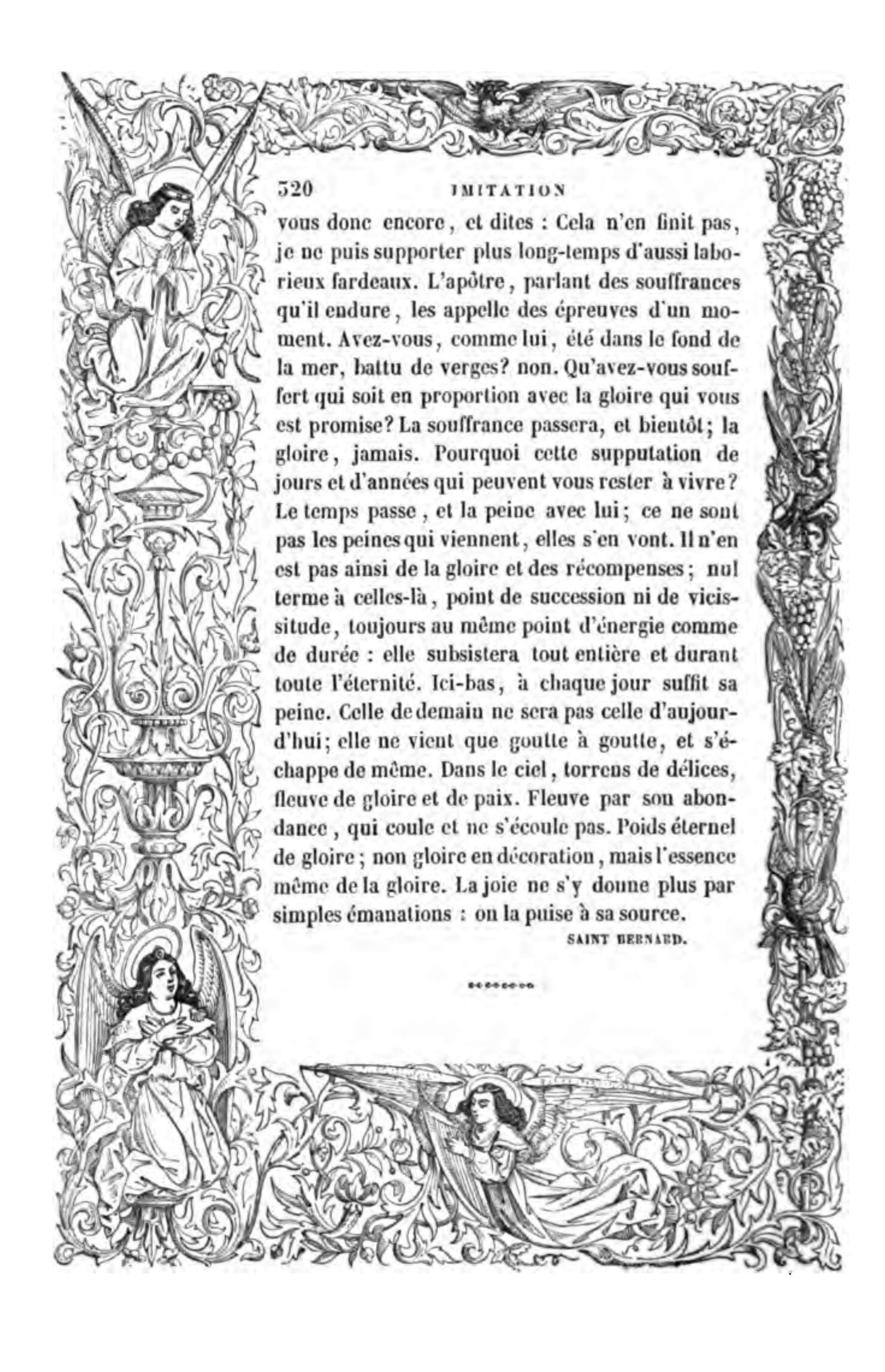
Mais ayez soin, si votre supérieur, ou votre inférieur, ou votre égal, demande ou souhaite quelque chose de vous, de le regarder comme un bien et de l'accomplir avec une affection sincère.

Que l'un recherche ceci, et l'autre cela; que celui-là se glorifie d'une chose, celui-ci d'une autre, et qu'il en reçoive mille et mille louanges : pour vous, ne mettez votre joie ni en ceci ni en cela, mais dans le mépris de vous-même, dans ma volonté et ma gloire.

Ce que vous devez désirer, c'est que, *soit par la vie, soit par la mort, Dieu soit* toujours *glorifié* en vous. (Philip., 1, 20.)

RÉFLEXION.

Pour quelques tribulations d'un jour, un poids éternel de gloire, nous dit l'apôtre. Plaignez-



vous donc encore, et dites : Cela n'en finit pas, je ne puis supporter plus long-temps d'aussi laborieux fardeaux. L'apôtre, parlant des souffrances qu'il endure, les appelle des épreuves d'un moment. Avez-vous, comme lui, été dans le fond de la mer, battu de verges? non. Qu'avez-vous souffert qui soit en proportion avec la gloire qui vous est promise? La souffrance passera, et bientôt; la gloire, jamais. Pourquoi cette supputation de jours et d'années qui peuvent vous rester à vivre? Le temps passe, et la peine avec lui; ce ne sont pas les peines qui viennent, elles s'en vont. Il n'en est pas ainsi de la gloire et des récompenses; nul terme à celles-là, point de succession ni de vicissitude, toujours au même point d'énergie comme de durée : elle subsistera tout entière et durant toute l'éternité. Ici-bas, à chaque jour suffit sa peine. Celle de demain ne sera pas celle d'aujourd'hui; elle ne vient que goutte à goutte, et s'échappe de même. Dans le ciel, torrens de délices, fleuve de gloire et de paix. Fleuve par son abondance, qui coule et ne s'écoule pas. Poids éternel de gloire; non gloire en décoration, mais l'essence même de la gloire. La joie ne s'y donne plus par simples émanations : on la puise à sa source.

SAINT BERNARD.



CHAPITRE L.

COMMENT UN HOMME DÉSOLÉ DOIT S'ABANDONNER ENTRE LES MAINS DE DIEU.

SEIGNEUR mon Dieu, Père saint, soyez béni maintenant et dans toute l'éternité; parce qu'il a été fait comme vous l'avez voulu, et ce que vous faites est bon.

Que votre serviteur se réjouisse en vous, et non en lui, ni dans un autre; parce que vous êtes seul la véritable joie; vous êtes mon espérance et ma couronne, vous êtes ma joie et ma gloire, Seigneur.

Qu'y a-t-il dans votre serviteur qu'il n'ait reçu de vous, et sans l'avoir mérité? Tout est à vous, et ce que vous avez donné et ce que vous avez fait.

Je suis pauvre et dans les travaux dès ma jeunesse (Ps. 87, 16), et mon ame s'attriste quelquefois jusqu'aux larmes : quelquefois aussi elle se trouble en elle-même, à cause des passions qui la pressent.

2. Je désire la joie de la paix, j'aspire à la paix de vos enfans, que vous nourrissez dans la lumière de vos consolations.

Si vous me donnez la paix, si vous versez en moi cette joie sainte, l'ame de votre serviteur



sera remplie d'une douce mélodie, et fervente à vous louer.

Mais si vous vous retirez comme vous le faites très-souvent, votre serviteur ne pourra point courir dans la voie de vos commandemens ; mais plutôt il tombera à genoux et se frappera la poitrine, parce qu'il n'est plus aujourd'hui ce qu'il était hier, et le jour d'auparavant, *lorsque votre lumière resplendissait sur sa tête* (Job, 29, 3), et qu'*à l'ombre de vos ailes il trouvait un abri* contre l'assaut des tentations (Ps. 16, 8.).

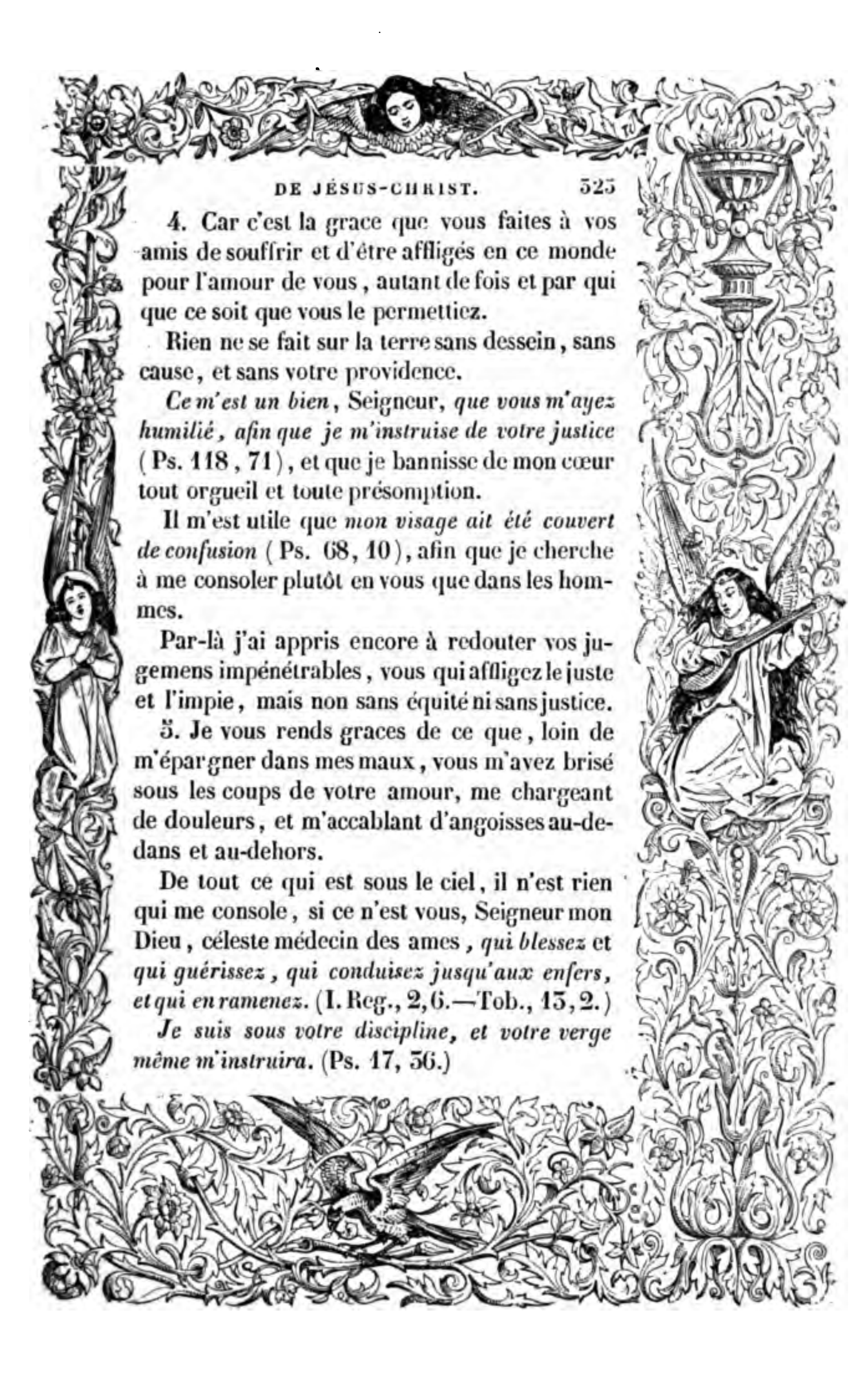
3. Père juste et toujours digne de louange, l'heure est venue où votre serviteur doit être éprouvé.

Père aimable, il est juste que votre serviteur souffre maintenant quelque chose pour vous.

Père à jamais adorable, elle est venue l'heure que vous avez prévue de toute éternité, où votre serviteur doit succomber pour un peu de temps au-dehors, sans cesser de vivre toujours intérieurement en vous.

Qu'il soit donc abaissé pour un peu de temps, humilié, anéanti devant les hommes, brisé de souffrances et de langueurs, afin de se relever encore avec vous à l'aurore d'un jour nouveau, et d'être environné de gloire dans le ciel.

Père saint, vous l'avez ainsi ordonné, ainsi voulu ; et ce que vous avez commandé s'est accompli.



4. Car c'est la grace que vous faites à vos amis de souffrir et d'être affligés en ce monde pour l'amour de vous, autant de fois et par qui que ce soit que vous le permettiez.

Rien ne se fait sur la terre sans dessein, sans cause, et sans votre providence.

Ce m'est un bien, Seigneur, *que vous m'ayez humilié, afin que je m'instruise de votre justice* (Ps. 118, 71), et que je bannisse de mon cœur tout orgueil et toute présomption.

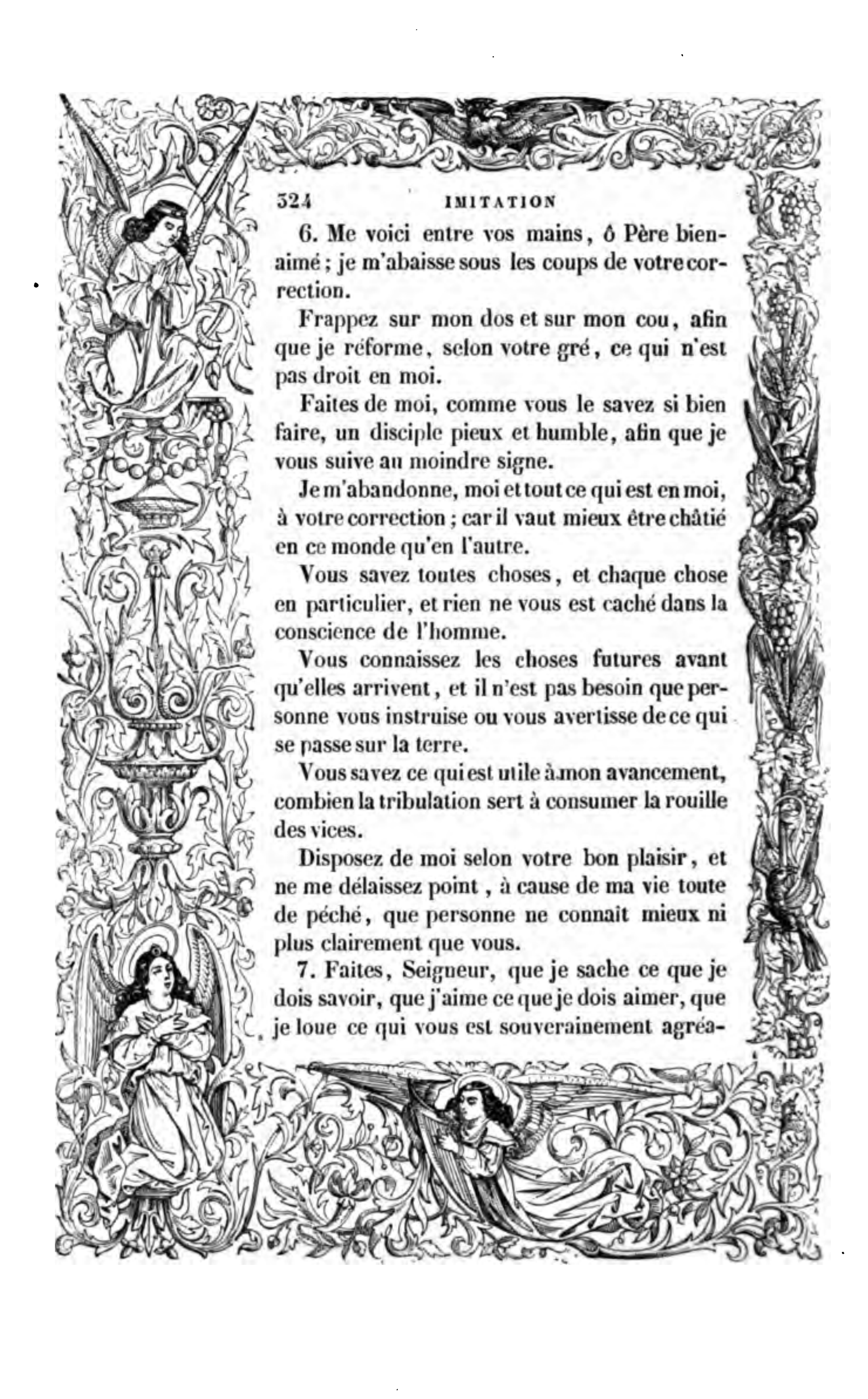
Il m'est utile que *mon visage ait été couvert de confusion* (Ps. 68, 10), afin que je cherche à me consoler plutôt en vous que dans les hommes.

Par-là j'ai appris encore à redouter vos jugemens impénétrables, vous qui affligez le juste et l'impie, mais non sans équité ni sans justice.

5. Je vous rends graces de ce que, loin de m'épargner dans mes maux, vous m'avez brisé sous les coups de votre amour, me chargeant de douleurs, et m'accablant d'angoisses au-dedans et au-dehors.

De tout ce qui est sous le ciel, il n'est rien qui me console, si ce n'est vous, Seigneur mon Dieu, céleste médecin des ames, *qui blessez* et *qui guérissez, qui conduisez jusqu'aux enfers, et qui en ramenez.* (I. Reg., 2, 6.—Tob., 13, 2.)

Je suis sous votre discipline, et votre verge même m'instruira. (Ps. 17, 36.)



6. Me voici entre vos mains, ô Père bien-aimé ; je m'abaisse sous les coups de votre correction.

Frappez sur mon dos et sur mon cou, afin que je réforme, selon votre gré, ce qui n'est pas droit en moi.

Faites de moi, comme vous le savez si bien faire, un disciple pieux et humble, afin que je vous suive au moindre signe.

Je m'abandonne, moi et tout ce qui est en moi, à votre correction ; car il vaut mieux être châtié en ce monde qu'en l'autre.

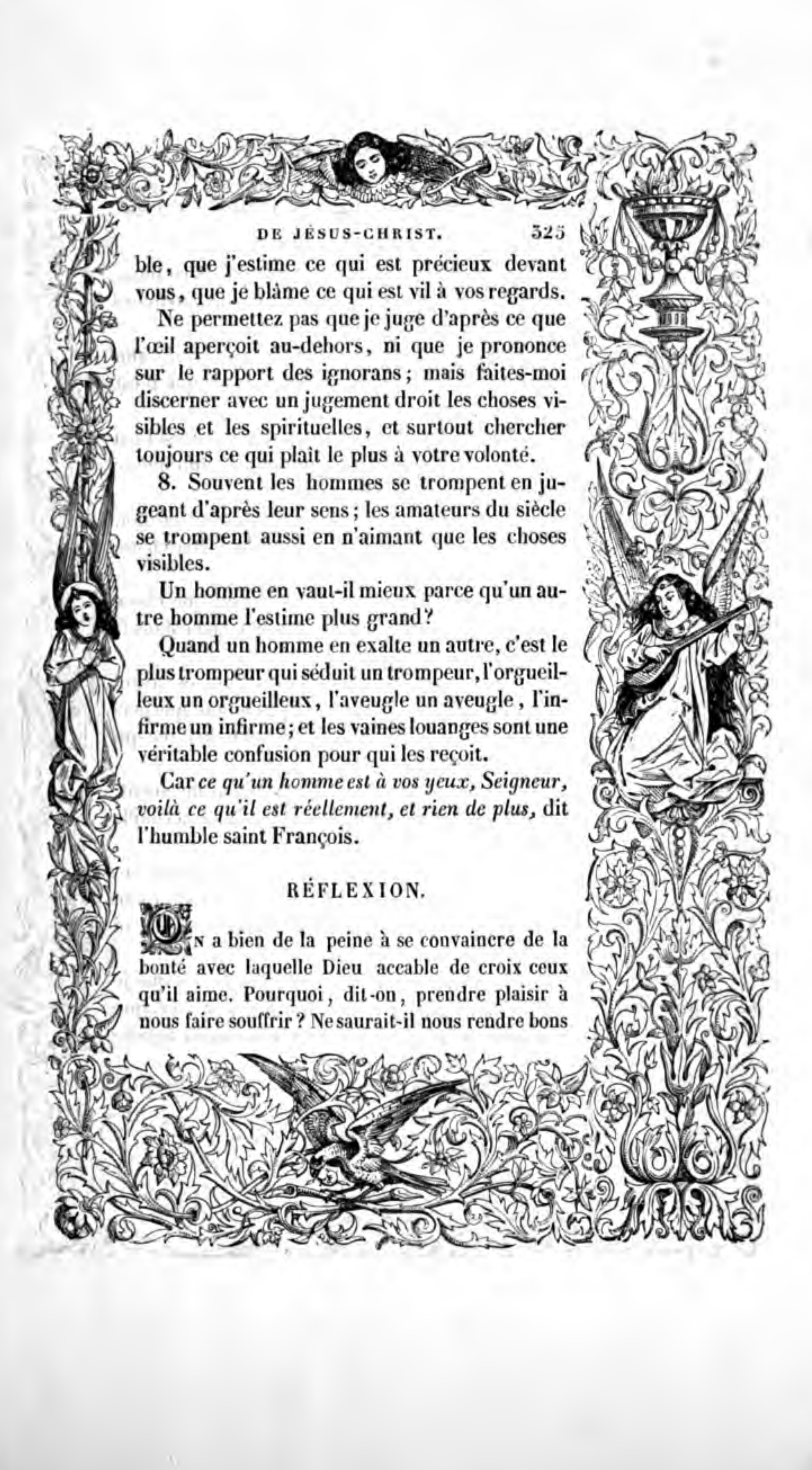
Vous savez toutes choses, et chaque chose en particulier, et rien ne vous est caché dans la conscience de l'homme.

Vous connaissez les choses futures avant qu'elles arrivent, et il n'est pas besoin que personne vous instruise ou vous avertisse de ce qui se passe sur la terre.

Vous savez ce qui est utile à mon avancement, combien la tribulation sert à consumer la rouille des vices.

Disposez de moi selon votre bon plaisir, et ne me délaissez point, à cause de ma vie toute de péché, que personne ne connaît mieux ni plus clairement que vous.

7. Faites, Seigneur, que je sache ce que je dois savoir, que j'aime ce que je dois aimer, que je loue ce qui vous est souverainement agréa-



ble, que j'estime ce qui est précieux devant vous, que je blâme ce qui est vil à vos regards.

Ne permettez pas que je juge d'après ce que l'œil aperçoit au-dehors, ni que je prononce sur le rapport des ignorans; mais faites-moi discerner avec un jugement droit les choses visibles et les spirituelles, et surtout chercher toujours ce qui plaît le plus à votre volonté.

8. Souvent les hommes se trompent en jugeant d'après leur sens; les amateurs du siècle se trompent aussi en n'aimant que les choses visibles.

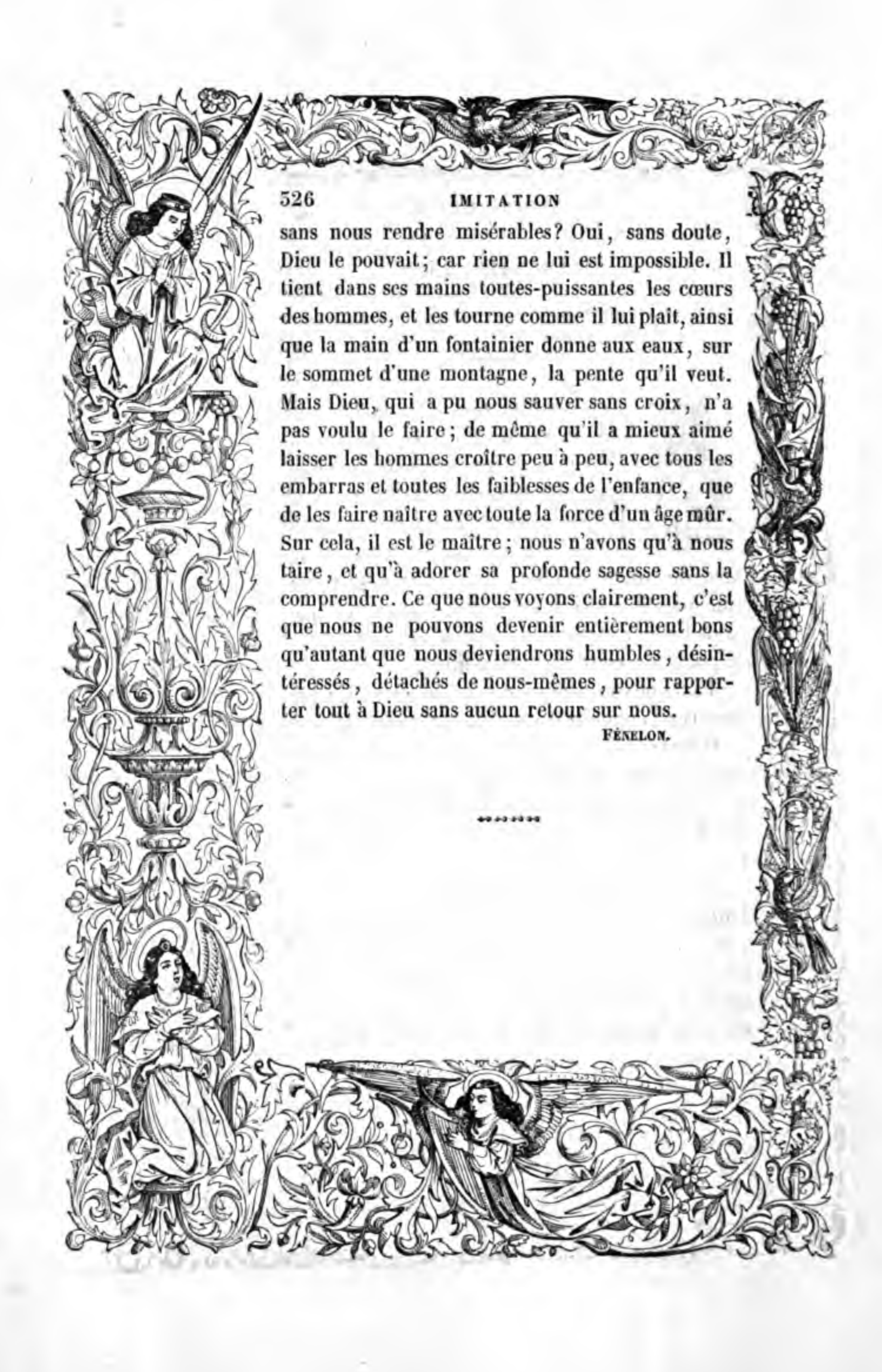
Un homme en vaut-il mieux parce qu'un autre homme l'estime plus grand?

Quand un homme en exalte un autre, c'est le plus trompeur qui séduit un trompeur, l'orgueilleux un orgueilleux, l'aveugle un aveugle, l'infirme un infirme; et les vaines louanges sont une véritable confusion pour qui les reçoit.

Car *ce qu'un homme est à vos yeux, Seigneur, voilà ce qu'il est réellement, et rien de plus,* dit l'humble saint François.

RÉFLEXION.

On a bien de la peine à se convaincre de la bonté avec laquelle Dieu accable de croix ceux qu'il aime. Pourquoi, dit-on, prendre plaisir à nous faire souffrir? Ne saurait-il nous rendre bons



sans nous rendre misérables? Oui, sans doute, Dieu le pouvait; car rien ne lui est impossible. Il tient dans ses mains toutes-puissantes les cœurs des hommes, et les tourne comme il lui plait, ainsi que la main d'un fontainier donne aux eaux, sur le sommet d'une montagne, la pente qu'il veut. Mais Dieu, qui a pu nous sauver sans croix, n'a pas voulu le faire; de même qu'il a mieux aimé laisser les hommes croître peu à peu, avec tous les embarras et toutes les faiblesses de l'enfance, que de les faire naître avec toute la force d'un âge mûr. Sur cela, il est le maître; nous n'avons qu'à nous taire, et qu'à adorer sa profonde sagesse sans la comprendre. Ce que nous voyons clairement, c'est que nous ne pouvons devenir entièrement bons qu'autant que nous deviendrons humbles, désintéressés, détachés de nous-mêmes, pour rapporter tout à Dieu sans aucun retour sur nous.

FÉNELON.



CHAPITRE LI.

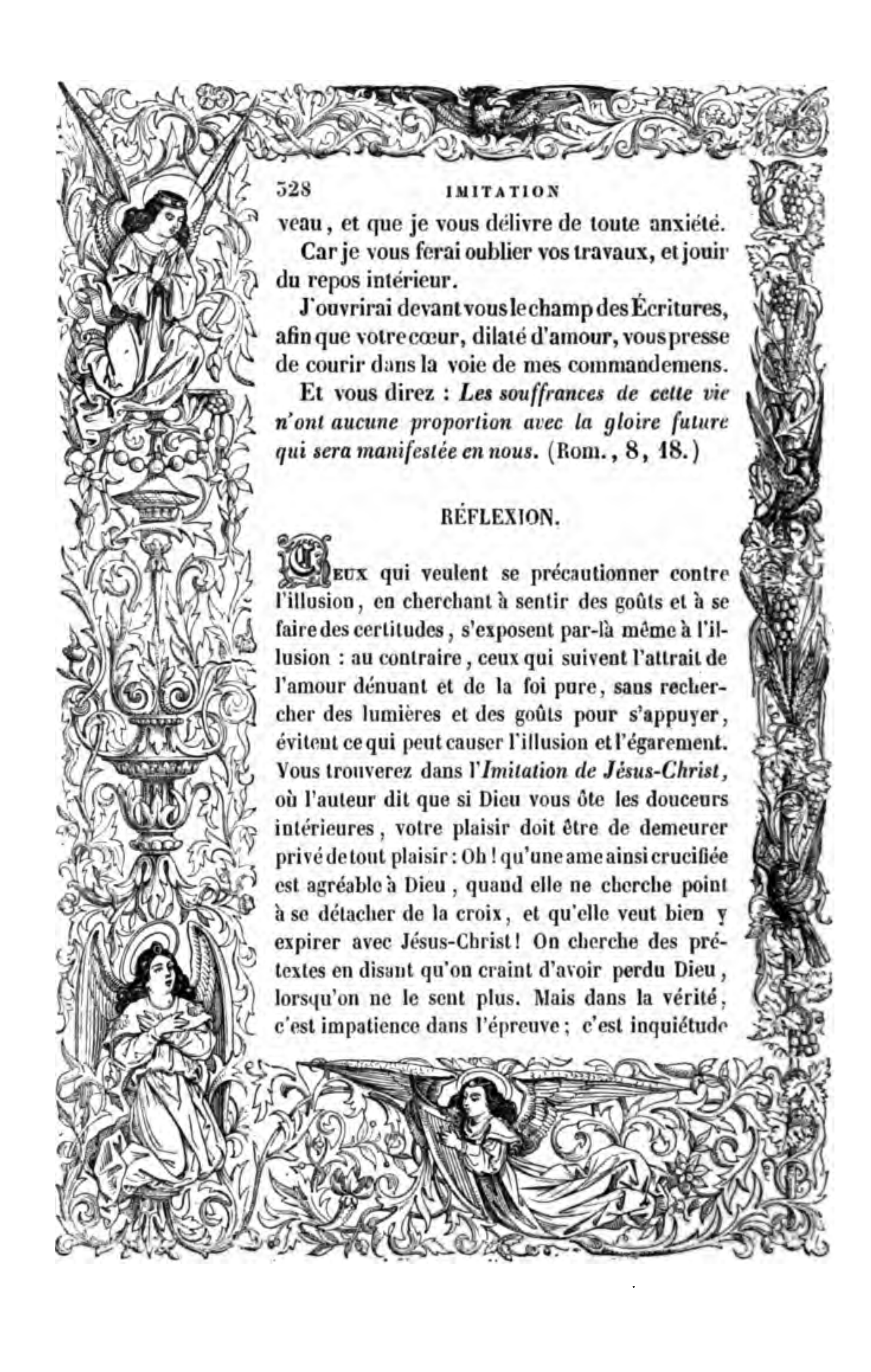
QU'IL FAUT S'ATTACHER AUX EXERCICES LES PLUS BAS, LORSQU'ON NE PEUT PAS S'APPLIQUER AUX PLUS RELEVÉS.

MON fils, vous ne sauriez vous soutenir toujours dans une grande ardeur pour la vertu ni persévérer dans le plus haut degré de contemplation ; mais il est nécessaire, à cause du vice de votre origine, que vous descendiez quelquefois à des choses plus basses, et que vous portiez même malgré vous, et avec ennui, le poids de cette vie corruptible.

Tant que vous traînerez ce corps mortel, vous sentirez l'ennui et l'accablement du cœur.

Il faut donc, pendant que vous vivez dans la chair, gémir souvent du poids de la chair, qui vous empêche de vous appliquer continuellement aux exercices spirituels et à la contemplation divine.

2. Vous devez alors recourir à des œuvres humbles extérieures, et dissiper votre ennui par de saintes occupations, attendre avec une ferme confiance mon retour et ma visite céleste, souffrir patiemment votre exil et la sécheresse du cœur jusqu'à ce que je vous visite de nou-



veau, et que je vous délivre de toute anxiété.

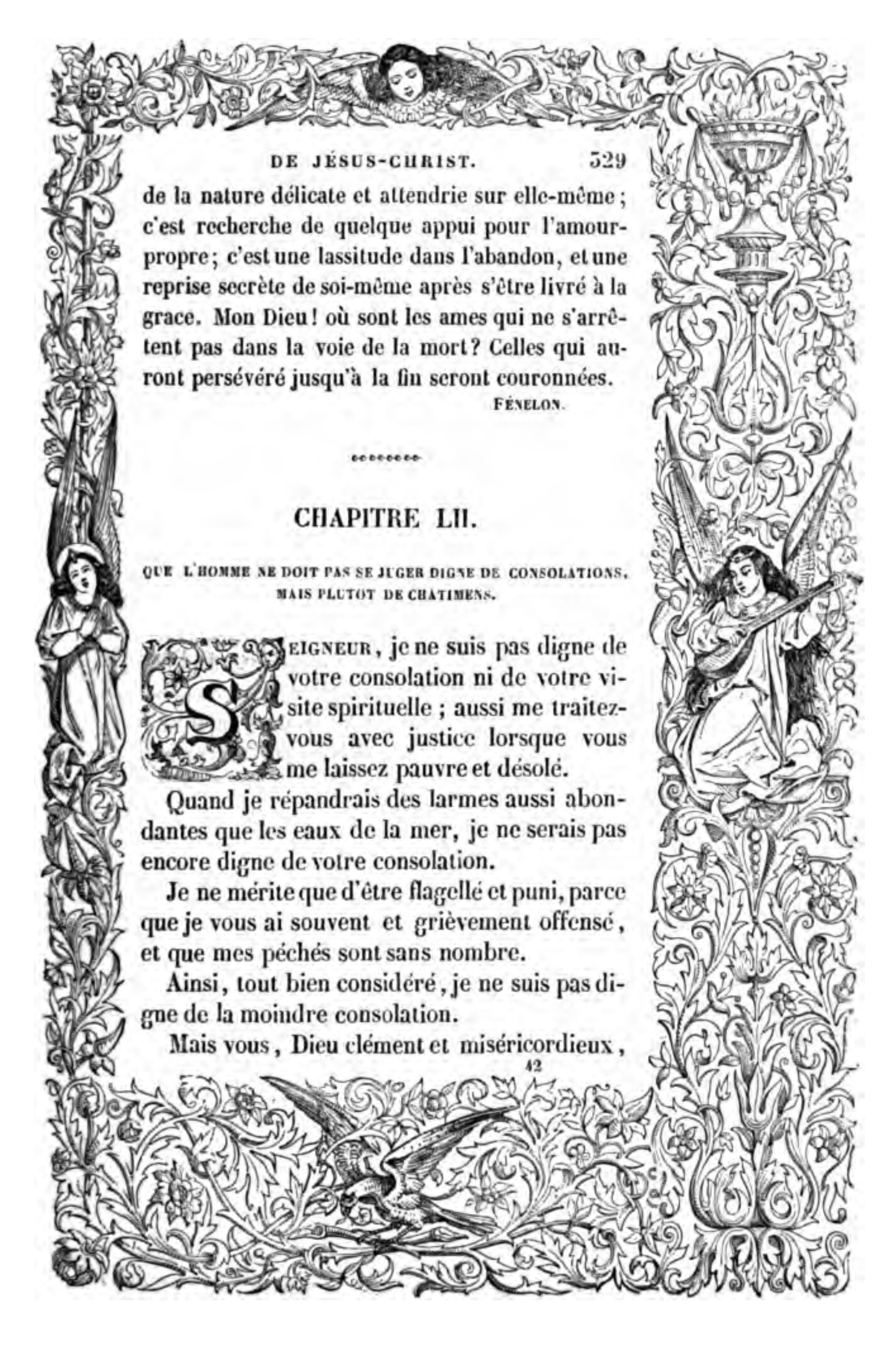
Car je vous ferai oublier vos travaux, et jouir du repos intérieur.

J'ouvrirai devant vous le champ des Écritures, afin que votre cœur, dilaté d'amour, vous presse de courir dans la voie de mes commandemens.

Et vous direz : *Les souffrances de cette vie n'ont aucune proportion avec la gloire future qui sera manifestée en nous.* (Rom., 8, 18.)

RÉFLEXION.

Ceux qui veulent se précautionner contre l'illusion, en cherchant à sentir des goûts et à se faire des certitudes, s'exposent par-là même à l'illusion : au contraire, ceux qui suivent l'attrait de l'amour dénuant et de la foi pure, sans rechercher des lumières et des goûts pour s'appuyer, évitent ce qui peut causer l'illusion et l'égarement. Vous trouverez dans l'*Imitation de Jésus-Christ*, où l'auteur dit que si Dieu vous ôte les douceurs intérieures, votre plaisir doit être de demeurer privé de tout plaisir : Oh ! qu'une ame ainsi crucifiée est agréable à Dieu, quand elle ne cherche point à se détacher de la croix, et qu'elle veut bien y expirer avec Jésus-Christ ! On cherche des prétextes en disant qu'on craint d'avoir perdu Dieu, lorsqu'on ne le sent plus. Mais dans la vérité, c'est impatience dans l'épreuve ; c'est inquiétude



de la nature délicate et attendrie sur elle-même ; c'est recherche de quelque appui pour l'amour-propre ; c'est une lassitude dans l'abandon, et une reprise secrète de soi-même après s'être livré à la grace. Mon Dieu ! où sont les ames qui ne s'arrêtent pas dans la voie de la mort ? Celles qui auront persévéré jusqu'à la fin seront couronnées.

FÉNELON.

CHAPITRE LII.

QUE L'HOMME NE DOIT PAS SE JUGER DIGNE DE CONSOLATIONS, MAIS PLUTOT DE CHATIMENS.

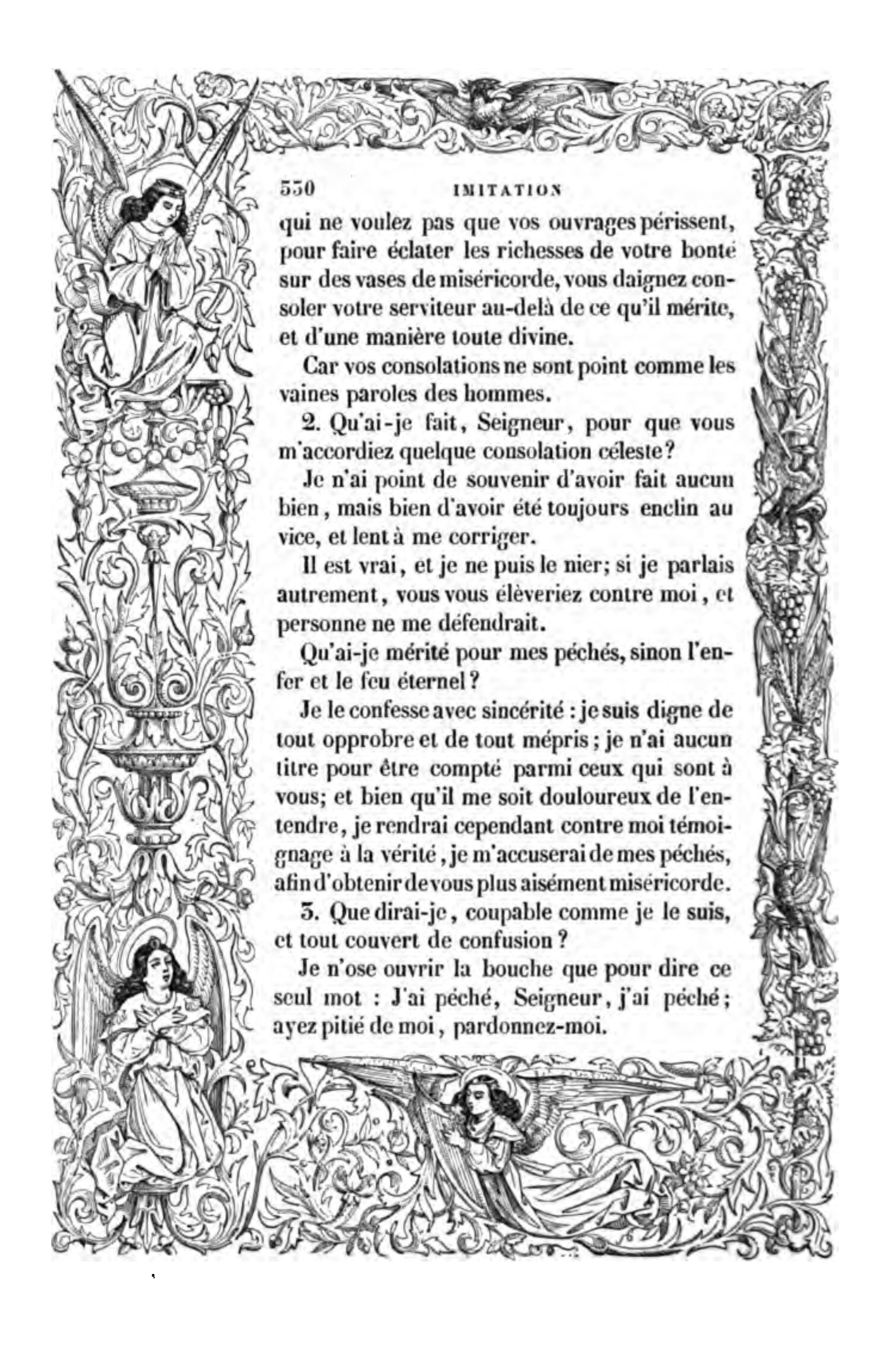
SEIGNEUR, je ne suis pas digne de votre consolation ni de votre visite spirituelle ; aussi me traitez-vous avec justice lorsque vous me laissez pauvre et désolé.

Quand je répandrais des larmes aussi abondantes que les eaux de la mer, je ne serais pas encore digne de votre consolation.

Je ne mérite que d'être flagellé et puni, parce que je vous ai souvent et grièvement offensé, et que mes péchés sont sans nombre.

Ainsi, tout bien considéré, je ne suis pas digne de la moindre consolation.

Mais vous, Dieu clément et miséricordieux,



qui ne voulez pas que vos ouvrages périssent, pour faire éclater les richesses de votre bonté sur des vases de miséricorde, vous daignez consoler votre serviteur au-delà de ce qu'il mérite, et d'une manière toute divine.

Car vos consolations ne sont point comme les vaines paroles des hommes.

2. Qu'ai-je fait, Seigneur, pour que vous m'accordiez quelque consolation céleste?

Je n'ai point de souvenir d'avoir fait aucun bien, mais bien d'avoir été toujours enclin au vice, et lent à me corriger.

Il est vrai, et je ne puis le nier; si je parlais autrement, vous vous élèveriez contre moi, et personne ne me défendrait.

Qu'ai-je mérité pour mes péchés, sinon l'enfer et le feu éternel?

Je le confesse avec sincérité : je suis digne de tout opprobre et de tout mépris; je n'ai aucun titre pour être compté parmi ceux qui sont à vous; et bien qu'il me soit douloureux de l'entendre, je rendrai cependant contre moi témoignage à la vérité, je m'accuserai de mes péchés, afin d'obtenir de vous plus aisément miséricorde.

3. Que dirai-je, coupable comme je le suis, et tout couvert de confusion?

Je n'ose ouvrir la bouche que pour dire ce seul mot : J'ai péché, Seigneur, j'ai péché; ayez pitié de moi, pardonnez-moi.



Laissez-moi un peu de temps *pour exhaler ma douleur avant que je m'en aille dans la terre des ténèbres et couverte de l'ombre de la mort.* (Job., 10, 20, 21).

Que demandez-vous d'un coupable et misérable pécheur, sinon qu'il ait le cœur brisé, et qu'il s'humilie pour ses péchés?

Dans la vraie contrition et dans l'humiliation du cœur, l'espérance du pardon s'élève, le trouble de la conscience s'apaise, la grace perdue se répare, l'homme se préserve de la colère à venir, et Dieu et l'ame pénitente se rencontrent dans un saint baiser.

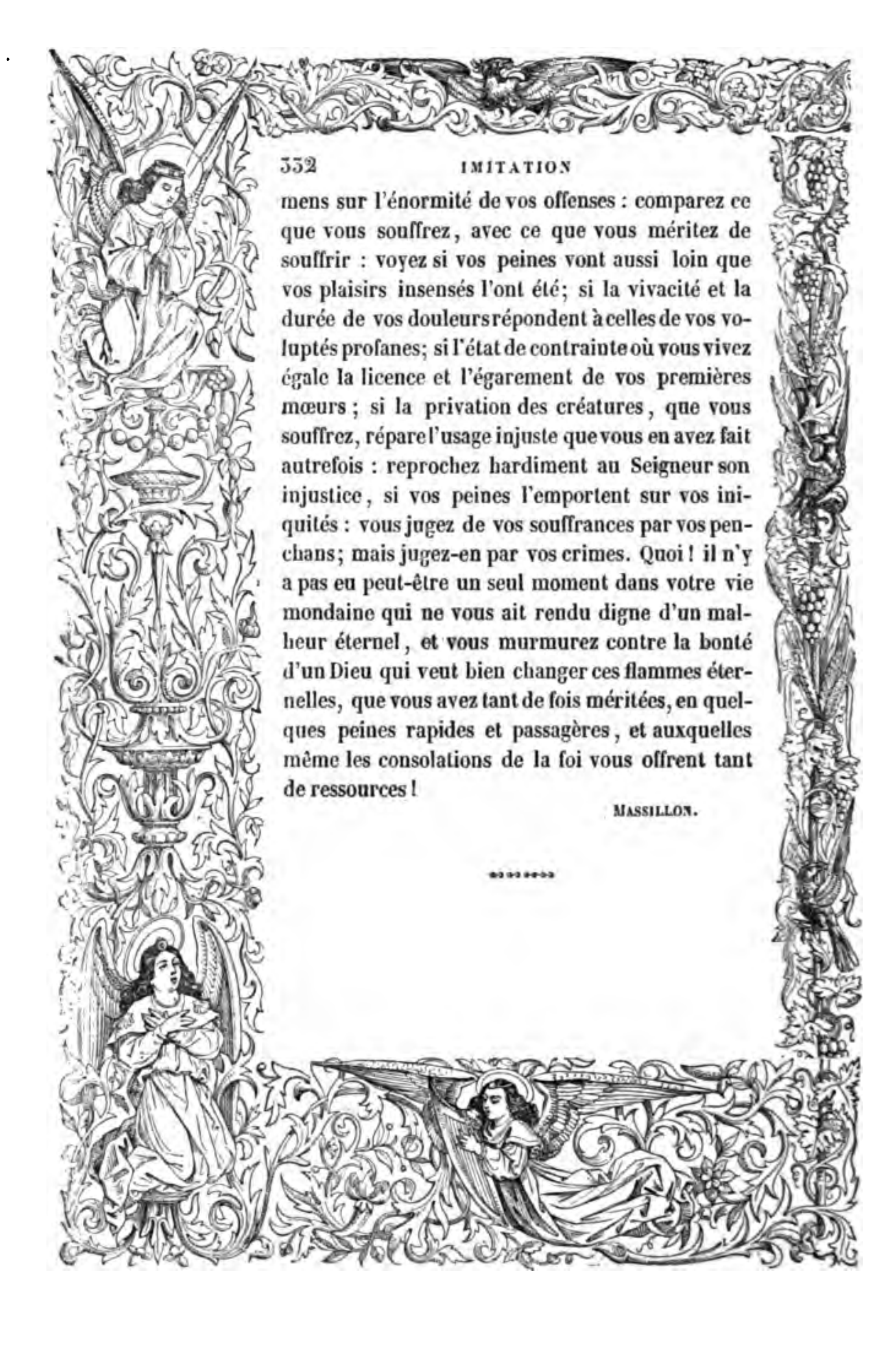
4. L'humble contrition des pécheurs est pour vous, Seigneur, un sacrifice agréable, et d'une odeur plus douce que celle de l'encens.

C'est le délicieux parfum que vous permites de répandre sur vos pieds sacrés : car vous n'avez jamais méprisé un cœur contrit et humilié.

Là est le refuge contre la fureur de l'ennemi; là se corrige et se purifie tout ce qu'on a contracté de vicieux et d'impur.

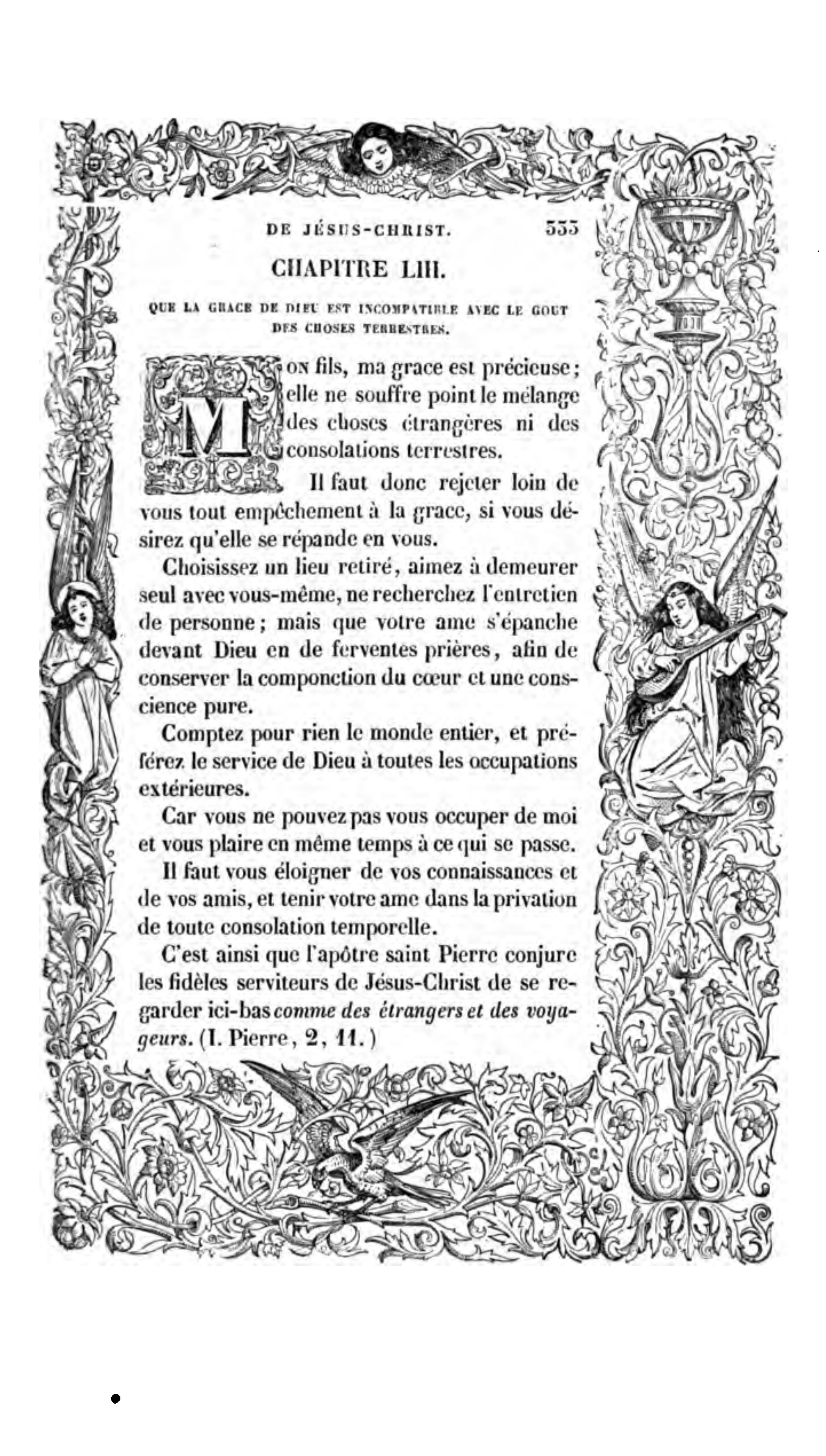
REFLEXION.

ENTREZ en jugement avec le Seigneur, vous qui vous plaignez de l'excès de vos peines : mettez dans une balance, d'un côté vos crimes, de l'autre vos afflictions : mesurez la rigueur de ses châti-



mens sur l'énormité de vos offenses : comparez ce que vous souffrez, avec ce que vous méritez de souffrir : voyez si vos peines vont aussi loin que vos plaisirs insensés l'ont été; si la vivacité et la durée de vos douleurs répondent à celles de vos voluptés profanes; si l'état de contrainte où vous vivez égale la licence et l'égarement de vos premières mœurs ; si la privation des créatures, que vous souffrez, répare l'usage injuste que vous en avez fait autrefois : reprochez hardiment au Seigneur son injustice, si vos peines l'emportent sur vos iniquités : vous jugez de vos souffrances par vos penchans; mais jugez-en par vos crimes. Quoi ! il n'y a pas eu peut-être un seul moment dans votre vie mondaine qui ne vous ait rendu digne d'un malheur éternel, et vous murmurez contre la bonté d'un Dieu qui veut bien changer ces flammes éternelles, que vous avez tant de fois méritées, en quelques peines rapides et passagères, et auxquelles même les consolations de la foi vous offrent tant de ressources !

MASSILLON.



CHAPITRE LIII.

QUE LA GRACE DE DIEU EST INCOMPATIBLE AVEC LE GOUT DES CHOSES TERRESTRES.

Mon fils, ma grace est précieuse; elle ne souffre point le mélange des choses étrangères ni des consolations terrestres.

Il faut donc rejeter loin de vous tout empêchement à la grace, si vous désirez qu'elle se répande en vous.

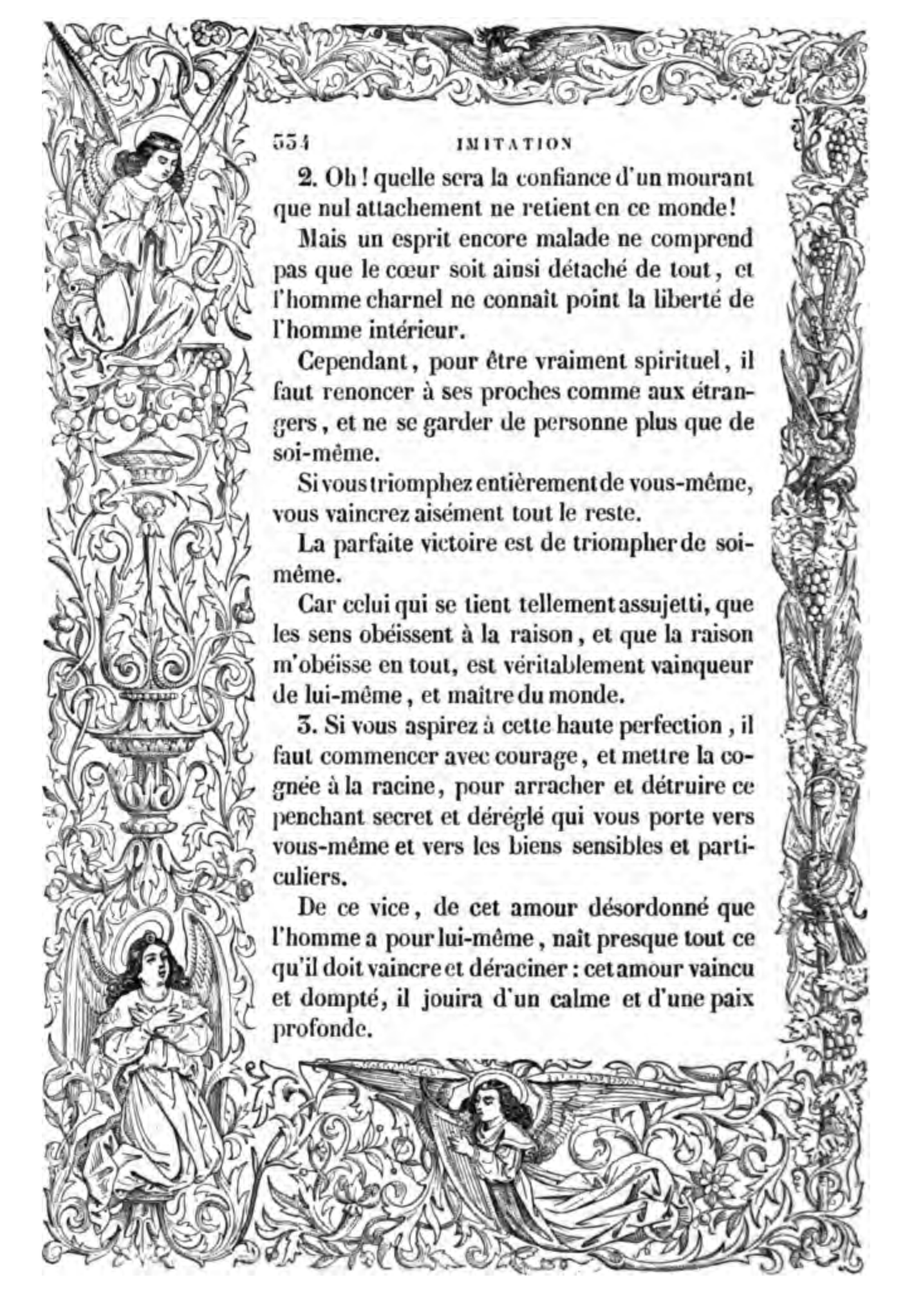
Choisissez un lieu retiré, aimez à demeurer seul avec vous-même, ne recherchez l'entretien de personne; mais que votre ame s'épanche devant Dieu en de ferventes prières, afin de conserver la componction du cœur et une conscience pure.

Comptez pour rien le monde entier, et préférez le service de Dieu à toutes les occupations extérieures.

Car vous ne pouvez pas vous occuper de moi et vous plaire en même temps à ce qui se passe.

Il faut vous éloigner de vos connaissances et de vos amis, et tenir votre ame dans la privation de toute consolation temporelle.

C'est ainsi que l'apôtre saint Pierre conjure les fidèles serviteurs de Jésus-Christ de se regarder ici-bas *comme des étrangers et des voyageurs.* (I. Pierre, 2, 11.)



2. Oh ! quelle sera la confiance d'un mourant que nul attachement ne retient en ce monde!

Mais un esprit encore malade ne comprend pas que le cœur soit ainsi détaché de tout, et l'homme charnel ne connaît point la liberté de l'homme intérieur.

Cependant, pour être vraiment spirituel, il faut renoncer à ses proches comme aux étrangers, et ne se garder de personne plus que de soi-même.

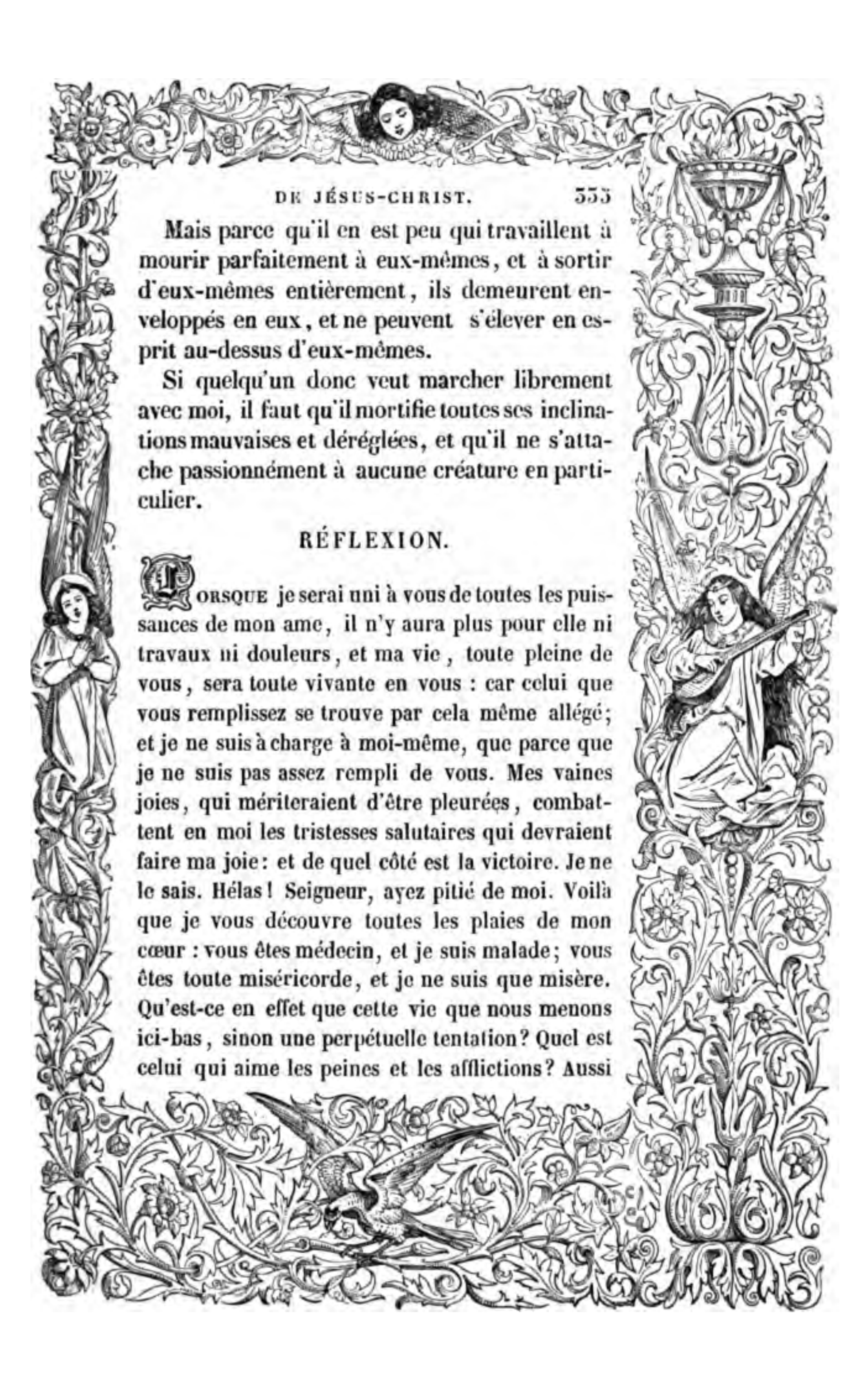
Si vous triomphez entièrement de vous-même, vous vaincrez aisément tout le reste.

La parfaite victoire est de triompher de soi-même.

Car celui qui se tient tellement assujetti, que les sens obéissent à la raison, et que la raison m'obéisse en tout, est véritablement vainqueur de lui-même, et maître du monde.

3. Si vous aspirez à cette haute perfection, il faut commencer avec courage, et mettre la cognée à la racine, pour arracher et détruire ce penchant secret et déréglé qui vous porte vers vous-même et vers les biens sensibles et particuliers.

De ce vice, de cet amour désordonné que l'homme a pour lui-même, naît presque tout ce qu'il doit vaincre et déraciner : cet amour vaincu et dompté, il jouira d'un calme et d'une paix profonde.



Mais parce qu'il en est peu qui travaillent à mourir parfaitement à eux-mêmes, et à sortir d'eux-mêmes entièrement, ils demeurent enveloppés en eux, et ne peuvent s'élever en esprit au-dessus d'eux-mêmes.

Si quelqu'un donc veut marcher librement avec moi, il faut qu'il mortifie toutes ses inclinations mauvaises et déréglées, et qu'il ne s'attache passionnément à aucune créature en particulier.

RÉFLEXION.

LORSQUE je serai uni à vous de toutes les puissances de mon ame, il n'y aura plus pour elle ni travaux ni douleurs, et ma vie, toute pleine de vous, sera toute vivante en vous : car celui que vous remplissez se trouve par cela même allégé; et je ne suis à charge à moi-même, que parce que je ne suis pas assez rempli de vous. Mes vaines joies, qui mériteraient d'être pleurées, combattent en moi les tristesses salutaires qui devraient faire ma joie : et de quel côté est la victoire. Je ne le sais. Hélas ! Seigneur, ayez pitié de moi. Voilà que je vous découvre toutes les plaies de mon cœur : vous êtes médecin, et je suis malade; vous êtes toute miséricorde, et je ne suis que misère. Qu'est-ce en effet que cette vie que nous menons ici-bas, sinon une perpétuelle tentation? Quel est celui qui aime les peines et les afflictions? Aussi

nous ordonnez-vous, Seigneur, non de les aimer, mais de les supporter. Il n'est aucun de nous qui se plaise dans les maux qu'il supporte, même alors qu'il les supporte avec joie : car, tout en se réjouissant de cette force qu'il trouve en lui pour souffrir, il aimerait mieux cependant ne point éprouver de souffrances. Dans l'adversité, je souhaite la prospérité; et dans la prospérité, j'appréhende l'adversité. Entre ces deux états si différens, où trouver un juste milieu dans lequel la vie de l'homme pût être entièrement à l'abri des tentations ?

SAINT AUGUSTIN.

CHAPITRE LIV.

DES DIVERS MOUVEMENS DE LA NATURE ET DE LA GRACE.



Mon fils, observez avec soin les mouvemens de la nature et de la grace, car ils sont si contraires et si subtils, qu'ils peuvent à peine être discernés, si ce n'est par l'homme spirituel et intérieurement éclairé.

Tous certainement désirent le bien, et dans leurs paroles ou dans leurs actions, ils tendent à quelque bien ; c'est pourquoi plusieurs sont trompés par cette apparence du bien.

2. La nature est pleine d'artifices ; elle attire,



enlace et trompe plusieurs, et n'a jamais d'autre fin qu'elle-même.

La grace, au contraire, procède simplement et se détourne de toute apparence de mal; elle ne tend point de piéges, et fait tout purement à cause de Dieu, en qui elle se repose comme en sa fin.

3. La nature répugne à mourir : elle ne veut point être contrainte, ni vaincue, ni assujettie, ni se soumettre volontairement.

Mais la grace s'applique à se mortifier, résiste à la sensualité, recherche l'assujettissement, aspire à être vaincue, et ne veut pas jouir de sa liberté; elle aime à être sous la discipline, elle ne désire dominer personne, mais vivre, demeurer, être toujours sous la main de Dieu; et à cause de Dieu, elle est prête à *s'abaisser humblement au-dessous de toute créature.* (I. Pierre, 2, 13.)

4. La nature travaille pour son intérêt propre, et calcule le gain qu'elle peut retirer d'autrui.

La grace considère moins ce qui lui est utile et avantageux, que ce qui peut être profitable à plusieurs.

5. La nature aime à recevoir les respects et les honneurs.

La grace renvoie fidèlement à Dieu tout honneur et toute gloire.



6. La nature craint la confusion et le mépris.

La grace *se réjouit de souffrir des outrages pour le nom de Jésus.* (Act. 5, 41.)

7. La nature aime l'oisiveté et le repos du corps : mais la grace ne peut être oisive, et embrasse avec joie le travail.

8. La nature recherche les choses curieuses et belles, et abhorre les viles et les grossières.

Mais la grace se complaît dans les choses simples et humbles; elle ne dédaigne pas ce qu'il y a de plus rude, et ne refuse point les vêtemens grossiers.

9. La nature regarde aux choses temporelles, elle se réjouit d'un gain terrestre, s'afflige d'une perte, et s'irrite d'un léger mot d'injure.

Mais la grace aspire aux biens éternels, et ne s'attache point à ceux du temps; elle ne se trouble d'aucune perte, et ne s'offense point des paroles les plus dures, parce qu'elle a mis son trésor et sa joie dans le ciel, où rien ne périt.

10. La nature est avide et reçoit plus volontiers qu'elle ne donne; elle aime ce qui lui est propre et particulier.

Mais la grace est miséricordieuse et ne se réserve rien; elle ne veut rien en propre, se contente de peu, et juge *qu'il est plus heureux de donner que de recevoir.* (Act., 20, 35.)

11. La nature se porte vers les créatures,



vers sa propre chair, vers les vanités et la dissipation.

Mais la grace attire à Dieu et à la vertu, renonce aux créatures, fuit le monde, hait les désirs de la chair, ne se répand point au-dehors, et rougit de paraître en public.

12. La nature se réjouit d'avoir quelque consolation extérieure qui flatte le penchant des sens.

Mais la grace cherche à se consoler en Dieu seul, et à mettre sa joie dans le souverain bien, par-dessus toutes les choses visibles.

13. La nature agit en tout pour son profit et son avantage particulier; elle ne sait rien faire gratuitement; mais en obligeant, elle espère obtenir quelque chose d'égal ou de meilleur, des faveurs ou des louanges; elle veut qu'on tienne pour beaucoup tout ce qu'elle fait et tout ce qu'elle donne.

Mais la grace ne veut rien de temporel; elle ne demande d'autre récompense que Dieu seul, et ne désire des choses nécessaires du temps que ce qui peut lui servir pour acquérir les biens éternels.

14. La nature se réjouit du grand nombre des amis et des parens; elle se glorifie d'un rang et d'une naissance illustres, sourit aux puissans, flatte les riches, applaudit à ses semblables.

Mais la grace aime jusqu'à ses ennemis, et ne s'enorgueillit point du nombre de ses amis; elle ne fait cas ni du rang ni de la naissance, si une plus grande vertu ne les accompagne : elle favorise le pauvre plutôt que le riche, compatit plus à l'innocent qu'au puissant, se plait avec l'homme sincère et non avec le trompeur; elle avertit sans cesse les bons *d'avoir une sainte émulation à se rendre meilleurs* (I. Cor., 12, 31), et à se rendre semblables au Fils de Dieu par leurs vertus.

15. La nature est prompte à se plaindre de ce qui lui manque et de ce qui la blesse.

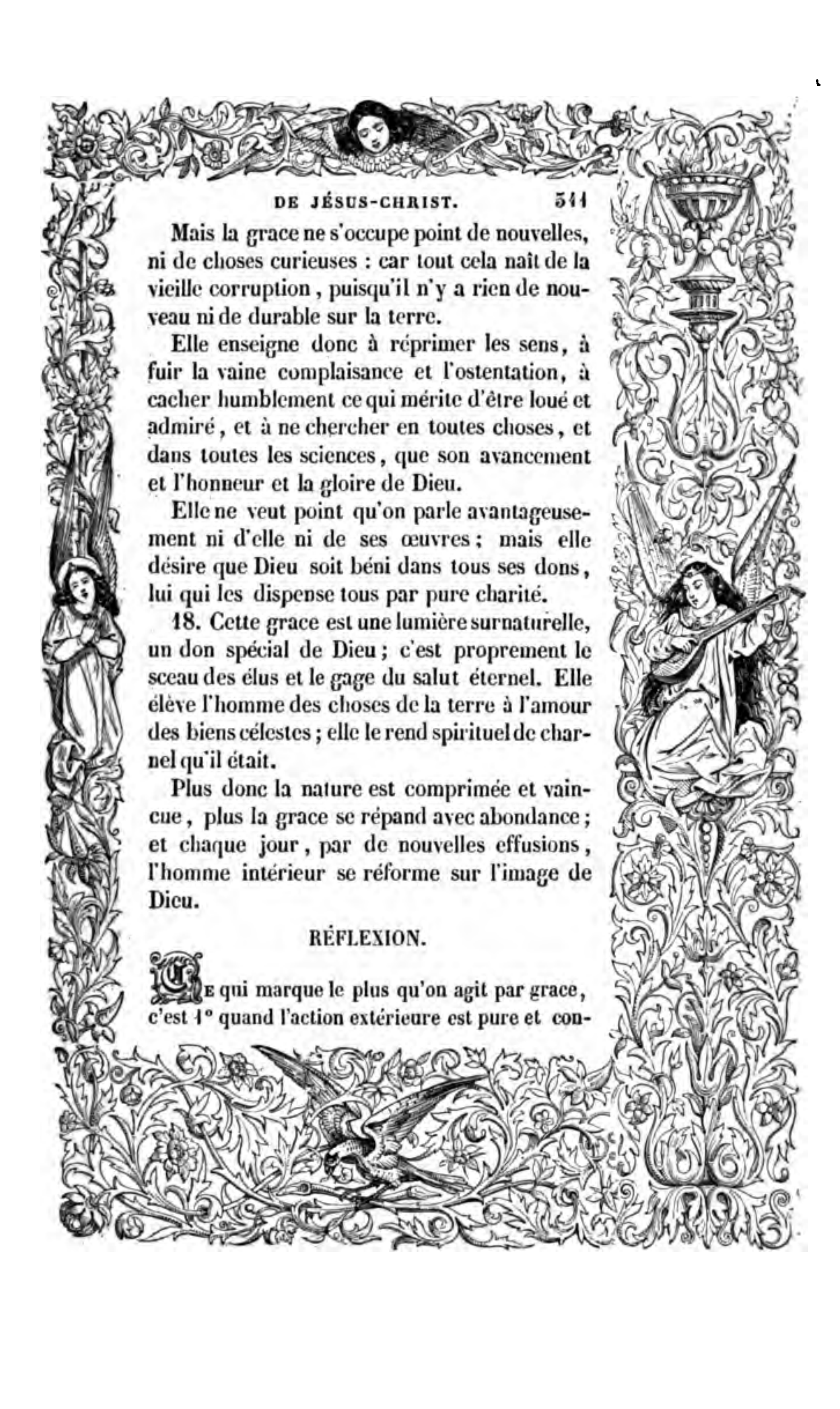
La grace supporte avec constance la pauvreté.

16. La nature rapporte tout à elle-même, combat, discute pour ses intérêts.

Mais la grace ramène tout à Dieu, de qui tout émane originairement; elle ne s'attribue aucun bien, et ne présume point d'elle-même avec arrogance; elle ne conteste point et ne préfère point son opinion à celle des autres; mais elle soumet toutes ses pensées et tous ses sentimens à l'éternelle sagesse et au jugement de Dieu.

17. La nature est avide de secrets et de nouvelles; elle veut paraître extérieurement, et s'assurer de beaucoup de choses par le témoignage des sens; elle désire d'être connue et de s'attirer la louange et l'admiration.





Mais la grace ne s'occupe point de nouvelles, ni de choses curieuses : car tout cela naît de la vieille corruption, puisqu'il n'y a rien de nouveau ni de durable sur la terre.

Elle enseigne donc à réprimer les sens, à fuir la vaine complaisance et l'ostentation, à cacher humblement ce qui mérite d'être loué et admiré, et à ne chercher en toutes choses, et dans toutes les sciences, que son avancement et l'honneur et la gloire de Dieu.

Elle ne veut point qu'on parle avantageusement ni d'elle ni de ses œuvres; mais elle désire que Dieu soit béni dans tous ses dons, lui qui les dispense tous par pure charité.

18. Cette grace est une lumière surnaturelle, un don spécial de Dieu; c'est proprement le sceau des élus et le gage du salut éternel. Elle élève l'homme des choses de la terre à l'amour des biens célestes; elle le rend spirituel de charnel qu'il était.

Plus donc la nature est comprimée et vaincue, plus la grace se répand avec abondance; et chaque jour, par de nouvelles effusions, l'homme intérieur se réforme sur l'image de Dieu.

RÉFLEXION.

Ce qui marque le plus qu'on agit par grace, c'est 1° quand l'action extérieure est pure et con-



forme à la perfection des conseils ; 2° quand on la fait simplement, tranquillement, sans empressement pour la faire, content de ne la pas faire s'il fallait s'en abstenir ; 3° qu'après l'avoir faite, on ne cherche point, par des réflexions inquiètes, à se justifier son action, mais qu'on est prêt à la laisser condamner, et à la condamner soi-même, si une lumière supérieure y faisait découvrir quelque défaut ; qu'enfin on ne s'approprie point son action, et qu'on la laisse au jugement de Dieu ; 4° quand cette action laisse l'ame dans sa simplicité, dans sa paix, dans sa droiture, dans sa petitesse, dans sa désappropriation.... Il y a seulement une chose qui me paraît bonne à observer, c'est que nous pouvons souvent plus facilement reconnaître ce qui est de la nature, que ce qui est de la grace. Laissons tomber paisiblement tous les mouvemens naturels, autant ceux de paresse que ceux d'empressement, autant ceux qui viennent des goûts raffinés de l'esprit que ceux qui viennent de la chair grossière ; et dans cette paix, faisons, sans sortir jamais des bornes des préceptes et des conseils, ce que notre fond le plus simple nous demandera devant Dieu pour mourir à nous-mêmes et pour plaire au Bien-Aimé. Voilà ce que l'obscurité de la foi nous donne de plus apparent pour nous conduire par grace.

FÉNELON.



CHAPITRE LV.

DE LA CORRUPTION DE LA NATURE, ET DE L'EFFICACE DE LA GRACE DE DIEU.

SEIGNEUR, mon Dieu, qui m'avez créé à votre image et à votre ressemblance, accordez-moi cette grace dont vous m'avez montré l'excellence et la nécessité pour le salut, afin que je triomphe de ma nature corrompue, qui m'entraîne au péché et à la perdition.

Car je sens en ma chair *la loi du péché qui contredit la loi de mon esprit* (Rom., 7, 23), et me traîne captif, pour que j'obéisse aux sens en beaucoup de choses; et je ne puis résister à leur convoitise, si vous ne me secourez en répandant dans mon cœur le feu de votre très-sainte grace.

2. J'ai besoin de votre grace, et d'une grande grace pour vaincre la nature, toujours *inclinée au mal dès son enfance.* (Gen., 8, 21.)

Car, déchue en Adam, le premier homme, et viciée par le péché, la peine de cette tache est tombée sur tous les hommes; de sorte que cette nature humaine que vous avez créée dans la justice et la droiture est prise maintenant pour le vice et l'infirmité d'une nature corrompue, qui,



laissée à son propre mouvement, la porte au mal et vers les choses de la terre.

Le peu de force qui lui est restée est comme une étincelle cachée sous la cendre.

Et c'est là cette raison naturelle, environnée de profondes ténèbres, sachant encore discerner le bien du mal, et distinguer le vrai du faux; mais impuissante à accomplir tout ce qu'elle approuve, et ne jouissant pas de la pleine lumière de la vérité, ni de la pureté de ses affections.

3. De là vient, mon Dieu, que *je me complais dans votre loi, selon l'homme intérieur* (Rom., 7, 21), reconnaissant que vos commandemens sont bons, justes et saints, qui condamnent tout mal et détournent du péché.

Mais selon *la chair, je suis asservi au péché* (Rom., 7, 25), obéissant aux sens plutôt qu'à la raison.

Ainsi *j'ai en moi la volonté de faire le bien; mais je n'y trouve pas le moyen de l'accomplir.* (*Ibid.* 18.)

C'est pourquoi souvent je forme de bonnes résolutions; mais si je viens à perdre la grace qui aide ma faiblesse, une légère résistance m'arrête et m'abat.

Ainsi je découvre la voie de la perfection, et je vois assez clairement comment je dois agir; mais accablé du poids de ma propre corruption, je ne m'élève pas à ce qui est plus parfait.



4. Oh! que votre grace, Seigneur, m'est nécessaire pour commencer le bien, pour le continuer, et pour l'achever!

Car sans elle, je ne puis rien faire; mais je puis tout en vous, quand votre grace me fortifie.

O grace vraiment céleste sans laquelle nos mérites ne sont rien, sans laquelle aussi les dons de la nature ne doivent être comptés pour rien!

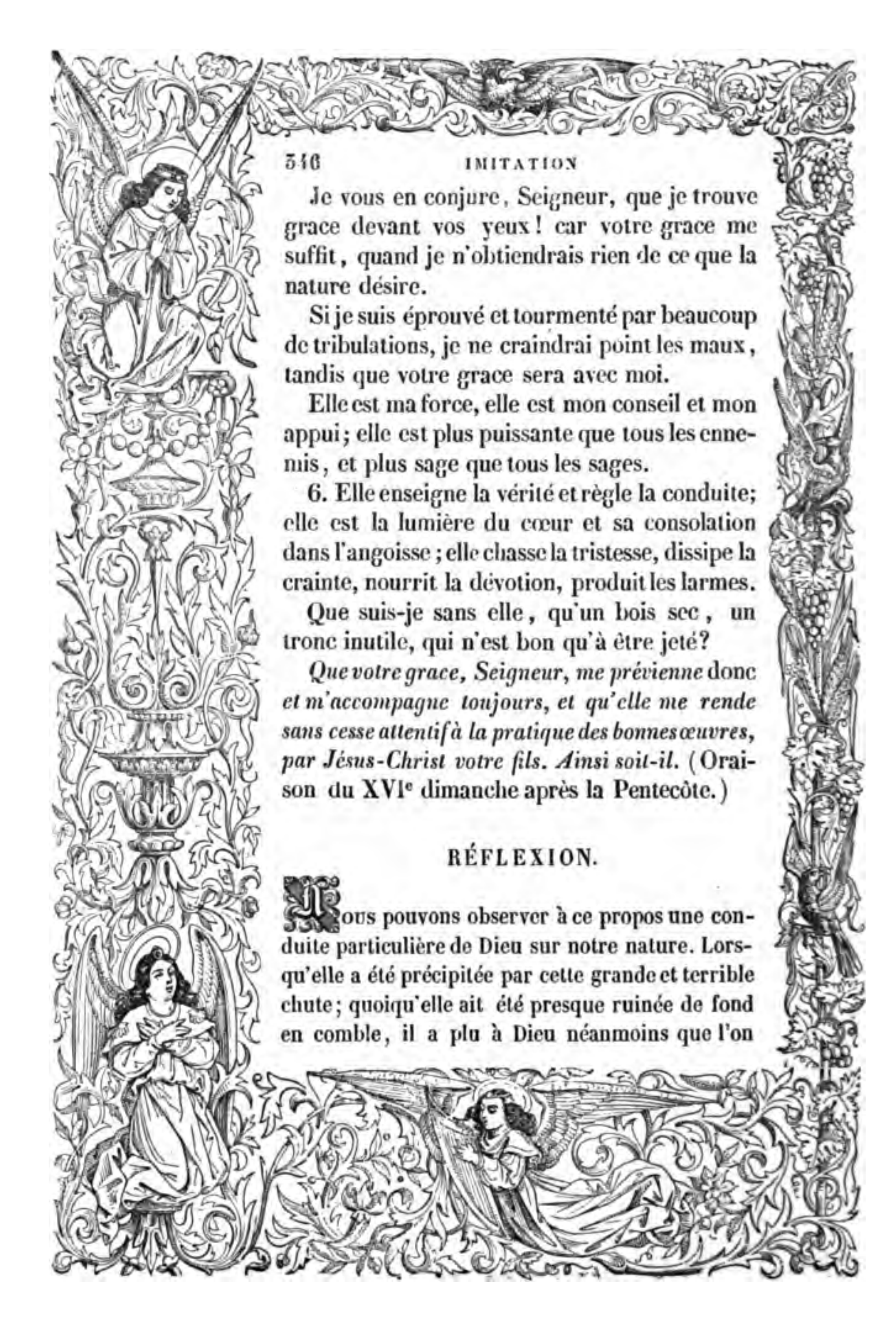
Les arts, les richesses, la beauté ou la force, le génie ou l'éloquence, n'ont aucun prix, Seigneur, à vos yeux, sans la grace.

Car les dons de la nature sont communs aux bons et aux méchans; mais le don propre des élus est la grace ou la charité, et ceux qui en sont revêtus, sont jugés dignes de la vie éternelle.

Cette grace est si éminente que ni le don de prophétie, ni le pouvoir d'opérer des miracles, ni la plus haute contemplation, ne sont rien sans elle.

Ni la foi même, ni l'espérance, ni les autres vertus, ne vous sont agréables sans la grace et la charité.

5. O bienheureuse grace, qui rendez riche en vertus le pauvre d'esprit, et celui qui possède de grands biens, humble de cœur! Venez, descendez en moi, remplissez-moi dès le matin de votre consolation, de peur que mon ame ne défaille de lassitude et par la sécheresse, de mon esprit!



Je vous en conjure, Seigneur, que je trouve grace devant vos yeux! car votre grace me suffit, quand je n'obtiendrais rien de ce que la nature désire.

Si je suis éprouvé et tourmenté par beaucoup de tribulations, je ne craindrai point les maux, tandis que votre grace sera avec moi.

Elle est ma force, elle est mon conseil et mon appui; elle est plus puissante que tous les ennemis, et plus sage que tous les sages.

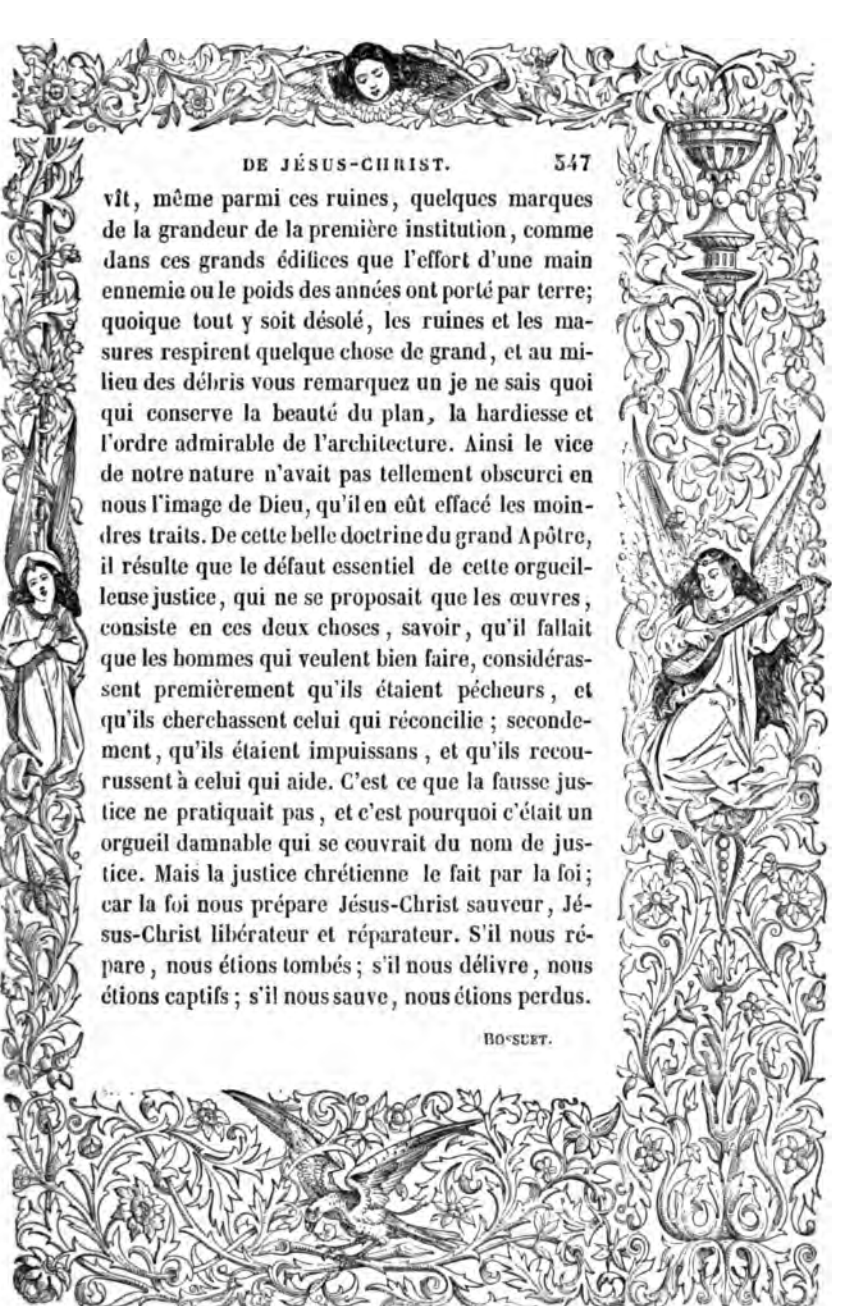
6. Elle enseigne la vérité et règle la conduite; elle est la lumière du cœur et sa consolation dans l'angoisse; elle chasse la tristesse, dissipe la crainte, nourrit la dévotion, produit les larmes.

Que suis-je sans elle, qu'un bois sec, un tronc inutile, qui n'est bon qu'à être jeté?

Que votre grace, Seigneur, me prévienne donc *et m'accompagne toujours, et qu'elle me rende sans cesse attentif à la pratique des bonnes œuvres, par Jésus-Christ votre fils. Ainsi soit-il.* (Oraison du XVIe dimanche après la Pentecôte.)

RÉFLEXION.

Nous pouvons observer à ce propos une conduite particulière de Dieu sur notre nature. Lorsqu'elle a été précipitée par cette grande et terrible chute; quoiqu'elle ait été presque ruinée de fond en comble, il a plu à Dieu néanmoins que l'on



vît, même parmi ces ruines, quelques marques de la grandeur de la première institution, comme dans ces grands édifices que l'effort d'une main ennemie ou le poids des années ont porté par terre; quoique tout y soit désolé, les ruines et les masures respirent quelque chose de grand, et au milieu des débris vous remarquez un je ne sais quoi qui conserve la beauté du plan, la hardiesse et l'ordre admirable de l'architecture. Ainsi le vice de notre nature n'avait pas tellement obscurci en nous l'image de Dieu, qu'il en eût effacé les moindres traits. De cette belle doctrine du grand Apôtre, il résulte que le défaut essentiel de cette orgueilleuse justice, qui ne se proposait que les œuvres, consiste en ces deux choses, savoir, qu'il fallait que les hommes qui veulent bien faire, considérassent premièrement qu'ils étaient pécheurs, et qu'ils cherchassent celui qui réconcilie; secondement, qu'ils étaient impuissans, et qu'ils recourussent à celui qui aide. C'est ce que la fausse justice ne pratiquait pas, et c'est pourquoi c'était un orgueil damnable qui se couvrait du nom de justice. Mais la justice chrétienne le fait par la foi; car la foi nous prépare Jésus-Christ sauveur, Jésus-Christ libérateur et réparateur. S'il nous répare, nous étions tombés; s'il nous délivre, nous étions captifs; s'il nous sauve, nous étions perdus.

BOSSUET.



CHAPITRE LVI.

QUE NOUS DEVONS RENONCER A NOUS-MÊMES ET IMITER JESUS-CHRIST, EN PORTANT LA CROIX.

Mon fils, vous ne pourrez passer en moi qu'autant que vous sortirez de vous-même.

Comme ne rien désirer au-dehors donne la paix intérieure; ainsi renoncer intérieurement à soi-même unit à Dieu.

Je veux vous apprendre la parfaite abnégation de vous-même en ma volonté, sans contradiction et sans murmure.

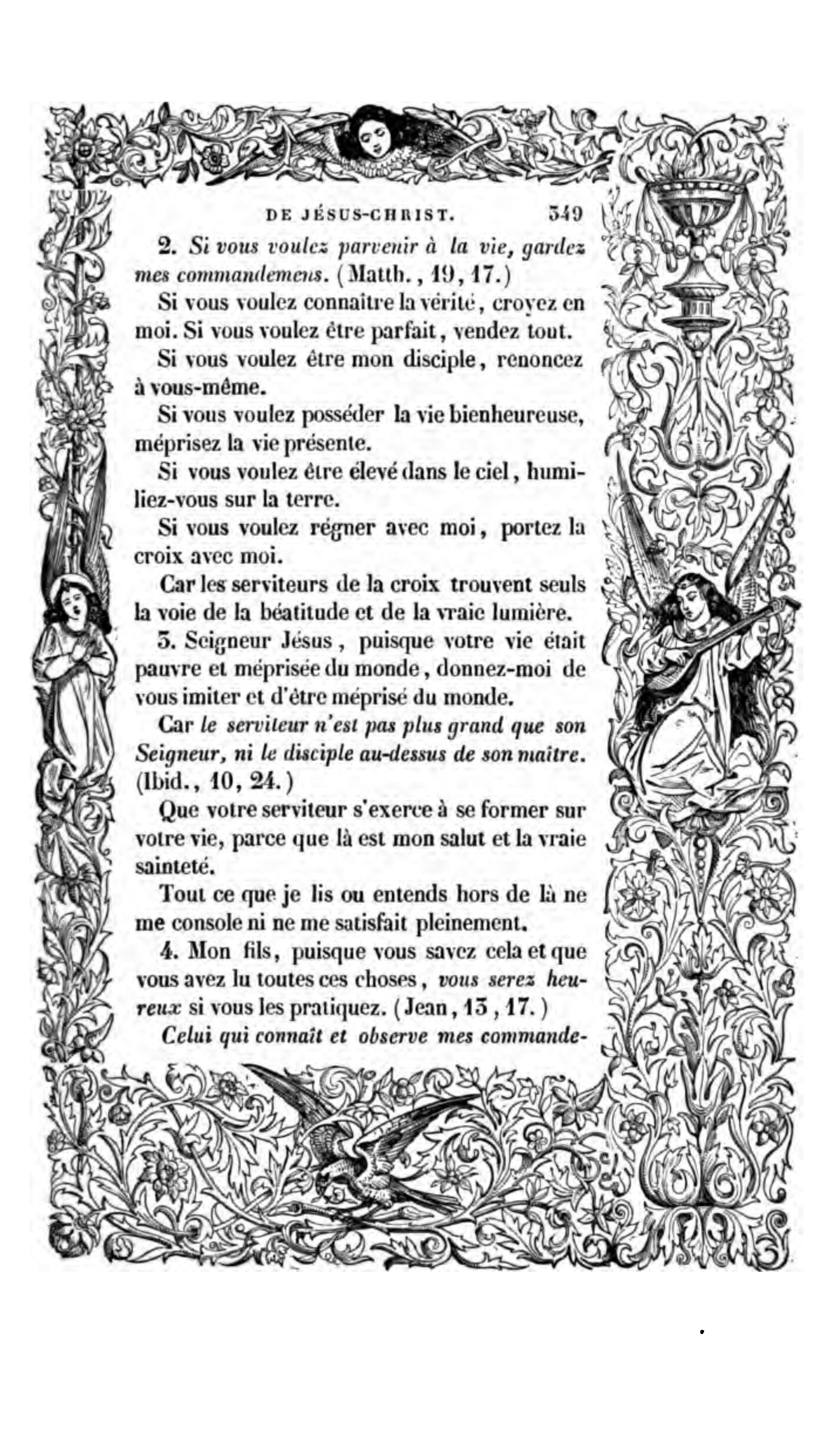
Suivez-moi (Matth., IX, IX); *je suis la voie, la vérité et la vie.* (Jean, 14, 6.)

Sans la voie on n'avance pas : sans la vérité on ne connaît pas, sans la vie on ne vit pas : je suis la voie que vous devez suivre, la vérité que vous devez croire, la vie que vous devez espérer.

Je suis la voie qui n'égare point, la vérité qui ne trompe point, la vie qui ne finira jamais.

Je suis la voie la plus droite, la vérité souveraine, la véritable vie, la vie bienheureuse, la vie incréée.

Si vous demeurez dans ma voie, *vous connaîtrez la vérité; et la vérité vous délivrera* (Jean, 8, 32), et vous obtiendrez la vie éternelle.



2. *Si vous voulez parvenir à la vie, gardez mes commandemens.* (Matth., 19, 17.)

Si vous voulez connaître la vérité, croyez en moi. Si vous voulez être parfait, vendez tout.

Si vous voulez être mon disciple, renoncez à vous-même.

Si vous voulez posséder la vie bienheureuse, méprisez la vie présente.

Si vous voulez être élevé dans le ciel, humiliez-vous sur la terre.

Si vous voulez régner avec moi, portez la croix avec moi.

Car les serviteurs de la croix trouvent seuls la voie de la béatitude et de la vraie lumière.

3. Seigneur Jésus, puisque votre vie était pauvre et méprisée du monde, donnez-moi de vous imiter et d'être méprisé du monde.

Car *le serviteur n'est pas plus grand que son Seigneur, ni le disciple au-dessus de son maître.* (Ibid., 10, 24.)

Que votre serviteur s'exerce à se former sur votre vie, parce que là est mon salut et la vraie sainteté.

Tout ce que je lis ou entends hors de là ne me console ni ne me satisfait pleinement.

4. Mon fils, puisque vous savez cela et que vous avez lu toutes ces choses, *vous serez heureux* si vous les pratiquez. (Jean, 13, 17.)

Celui qui connaît et observe mes commande-



mens, c'est celui-là qui m'aime; et je l'aimerai aussi, et je me manifesterai à lui, et je le ferai asseoir avec moi dans le royaume de mon Père. (Jean, 14, 21. — Apoc., 3, 21.)

5. Seigneur Jésus, qu'il soit fait selon votre parole et votre promesse : rendez-moi digne de ce bonheur.

J'ai reçu de votre main la croix; je l'ai portée et je la porterai jusqu'à la mort, telle que vous me l'avez imposée.

Certes, la vie d'un bon religieux est une croix; mais elle conduit au paradis.

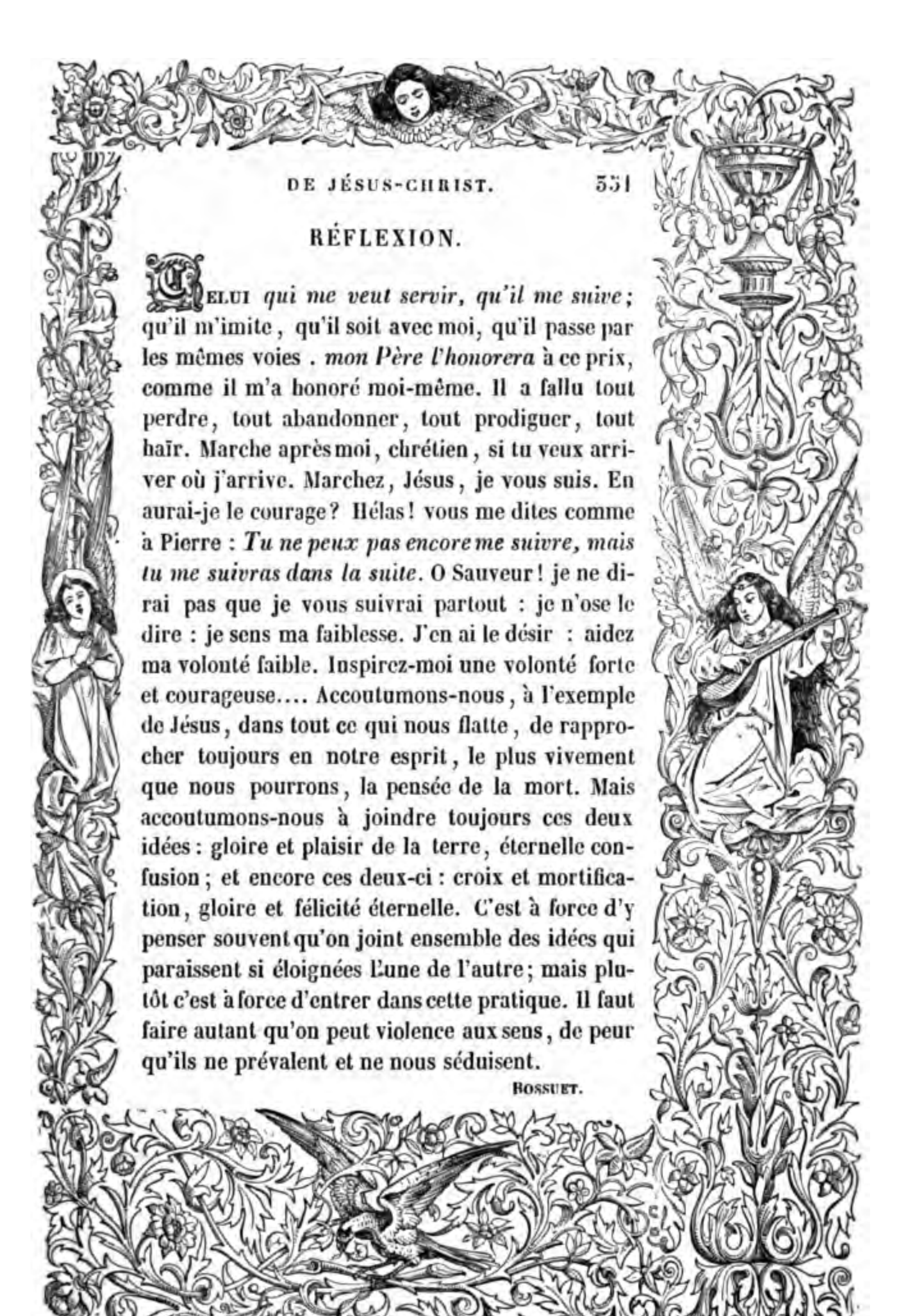
J'ai commencé, il n'est plus permis de retourner en arrière ; il n'y a plus à s'arrêter.

6. Courage, mes frères! marchons ensemble; Jésus sera avec nous.

Pour Jésus, nous nous sommes chargés de cette croix; continuons pour Jésus de porter la croix. Il sera notre soutien, celui qui est notre chef et notre guide.

Voilà notre roi qui marche devant nous; il combattra pour nous!

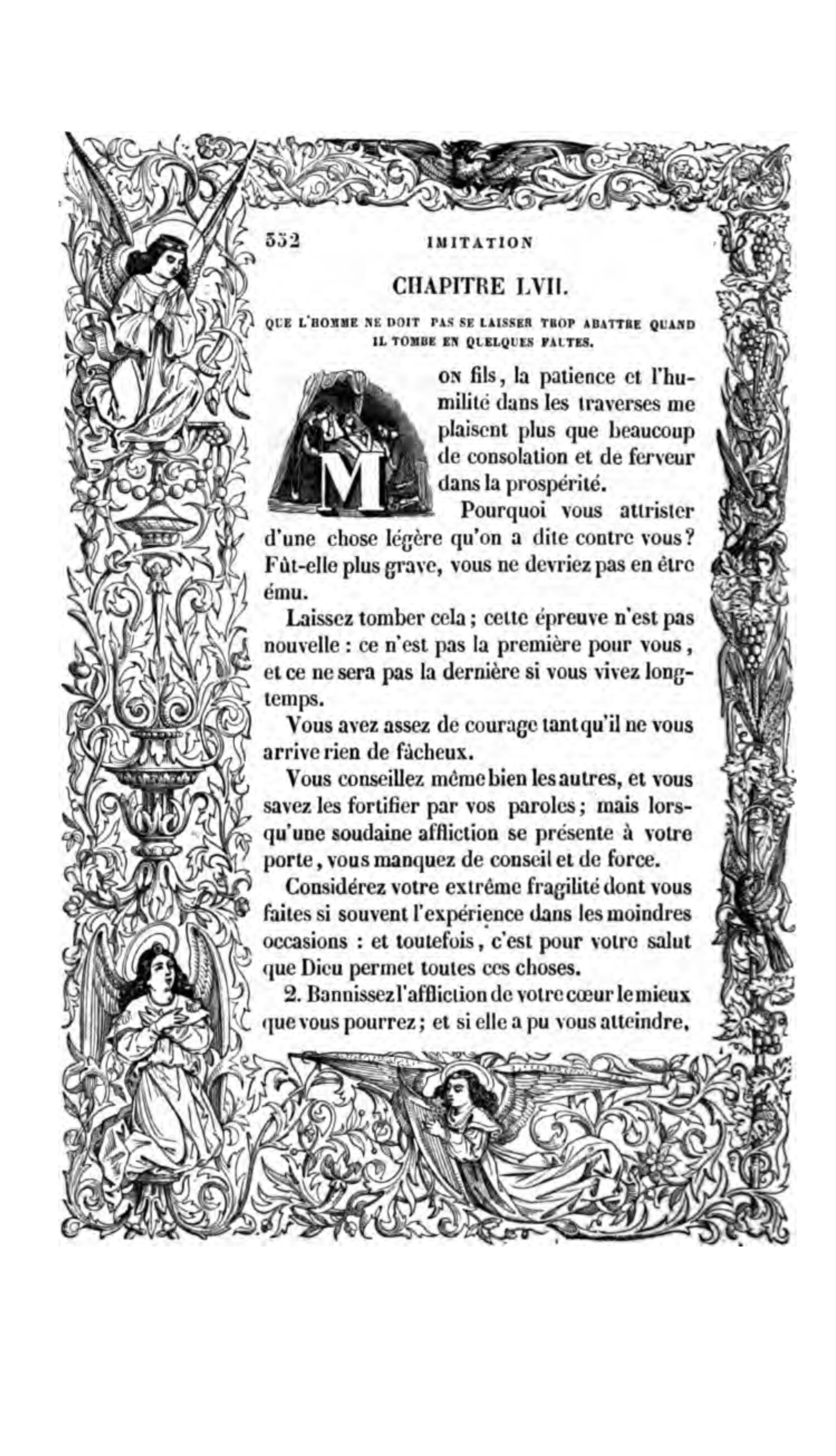
Suivons avec courage; que nul n'appréhende les terreurs; soyons prêts à mourir généreusement dans cette guerre, et ne souillons pas notre gloire de la honte d'avoir fui la croix.



RÉFLEXION.

Celui *qui me veut servir, qu'il me suive;* qu'il m'imite, qu'il soit avec moi, qu'il passe par les mêmes voies. *mon Père l'honorera* à ce prix, comme il m'a honoré moi-même. Il a fallu tout perdre, tout abandonner, tout prodiguer, tout haïr. Marche après moi, chrétien, si tu veux arriver où j'arrive. Marchez, Jésus, je vous suis. En aurai-je le courage? Hélas! vous me dites comme à Pierre : *Tu ne peux pas encore me suivre, mais tu me suivras dans la suite.* O Sauveur! je ne dirai pas que je vous suivrai partout : je n'ose le dire : je sens ma faiblesse. J'en ai le désir : aidez ma volonté faible. Inspirez-moi une volonté forte et courageuse.... Accoutumons-nous, à l'exemple de Jésus, dans tout ce qui nous flatte, de rapprocher toujours en notre esprit, le plus vivement que nous pourrons, la pensée de la mort. Mais accoutumons-nous à joindre toujours ces deux idées : gloire et plaisir de la terre, éternelle confusion; et encore ces deux-ci : croix et mortification, gloire et félicité éternelle. C'est à force d'y penser souvent qu'on joint ensemble des idées qui paraissent si éloignées l'une de l'autre; mais plutôt c'est à force d'entrer dans cette pratique. Il faut faire autant qu'on peut violence aux sens, de peur qu'ils ne prévalent et ne nous séduisent.

BOSSUET.



CHAPITRE LVII.

QUE L'HOMME NE DOIT PAS SE LAISSER TROP ABATTRE QUAND IL TOMBE EN QUELQUES FAUTES.

MON fils, la patience et l'humilité dans les traverses me plaisent plus que beaucoup de consolation et de ferveur dans la prospérité.

Pourquoi vous attrister d'une chose légère qu'on a dite contre vous? Fût-elle plus grave, vous ne devriez pas en être ému.

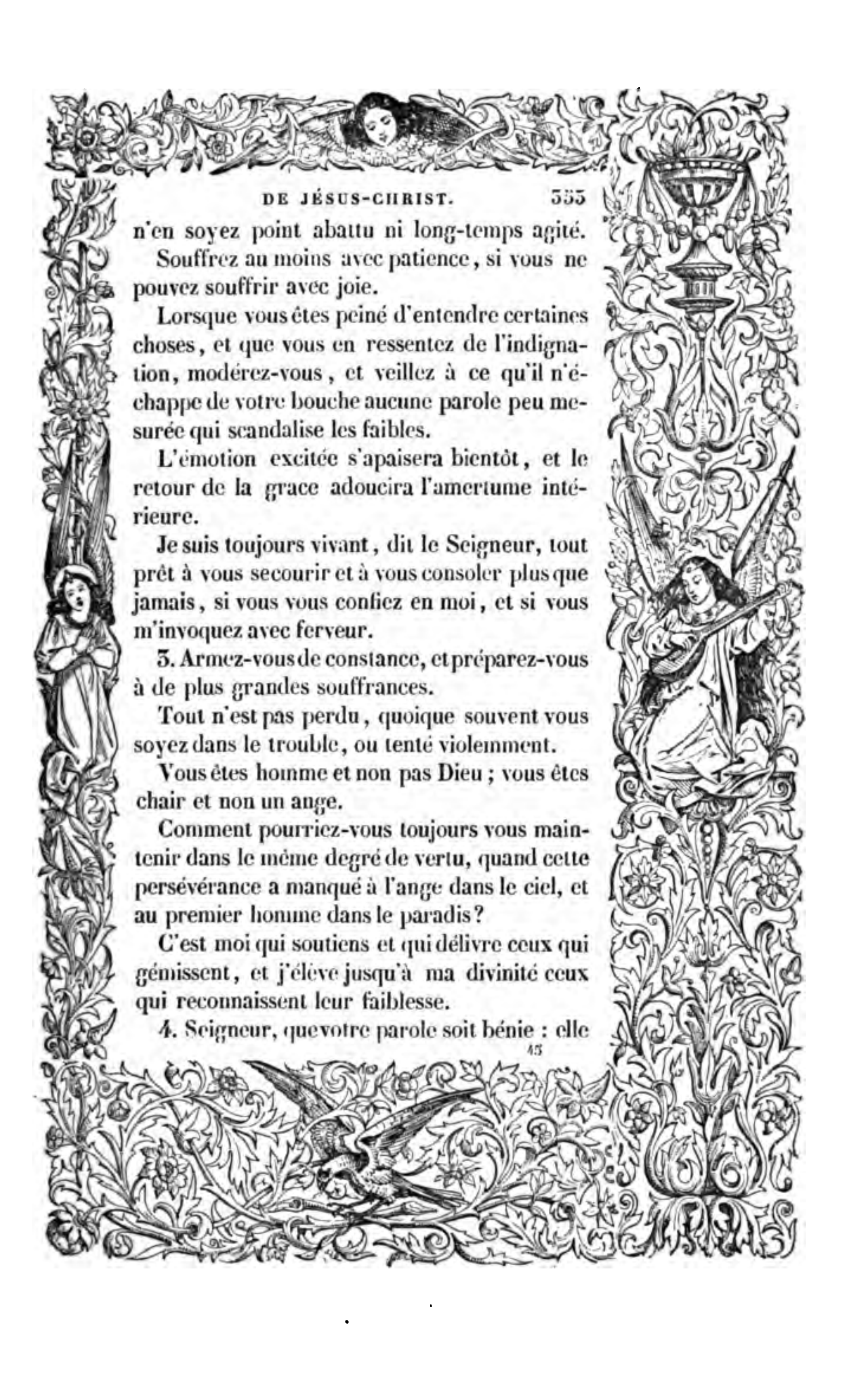
Laissez tomber cela; cette épreuve n'est pas nouvelle : ce n'est pas la première pour vous, et ce ne sera pas la dernière si vous vivez longtemps.

Vous avez assez de courage tant qu'il ne vous arrive rien de fâcheux.

Vous conseillez même bien les autres, et vous savez les fortifier par vos paroles; mais lorsqu'une soudaine affliction se présente à votre porte, vous manquez de conseil et de force.

Considérez votre extrême fragilité dont vous faites si souvent l'expérience dans les moindres occasions : et toutefois, c'est pour votre salut que Dieu permet toutes ces choses.

2. Bannissez l'affliction de votre cœur le mieux que vous pourrez; et si elle a pu vous atteindre,



n'en soyez point abattu ni long-temps agité.

Souffrez au moins avec patience, si vous ne pouvez souffrir avec joie.

Lorsque vous êtes peiné d'entendre certaines choses, et que vous en ressentez de l'indignation, modérez-vous, et veillez à ce qu'il n'échappe de votre bouche aucune parole peu mesurée qui scandalise les faibles.

L'émotion excitée s'apaisera bientôt, et le retour de la grace adoucira l'amertume intérieure.

Je suis toujours vivant, dit le Seigneur, tout prêt à vous secourir et à vous consoler plus que jamais, si vous vous confiez en moi, et si vous m'invoquez avec ferveur.

3. Armez-vous de constance, et préparez-vous à de plus grandes souffrances.

Tout n'est pas perdu, quoique souvent vous soyez dans le trouble, ou tenté violemment.

Vous êtes homme et non pas Dieu ; vous êtes chair et non un ange.

Comment pourriez-vous toujours vous maintenir dans le même degré de vertu, quand cette persévérance a manqué à l'ange dans le ciel, et au premier homme dans le paradis ?

C'est moi qui soutiens et qui délivre ceux qui gémissent, et j'élève jusqu'à ma divinité ceux qui reconnaissent leur faiblesse.

4. Seigneur, que votre parole soit bénie : elle



est *plus douce que le miel à ma bouche.* (Ps. 18, 10.)

Que ferais-je au milieu de tant de tribulations et d'angoisses, si vous ne me ranimiez par vos saintes paroles?

Pourvu que je parvienne enfin au port du salut, qu'importe que je souffre, et combien je souffre?

Accordez-moi une bonne fin : donnez-moi de sortir heureusement de ce monde.

Souvenez-vous de moi, mon Dieu, et conduisez-moi par la voie droite dans votre royaume. Ainsi soit-il.

RÉFLEXION.

Pour les fautes, elles sont plus amères à supporter; mais elles se tourneront à bien, si nous nous en servons pour nous humilier, sans nous ralentir dans l'application à nous corriger. Le découragement ne remédierait à rien; ce ne serait qu'un désespoir de l'amour-propre dépité. Le vrai moyen de profiter de l'humiliation de nos fautes, est de les voir dans toute leur laideur, sans perdre l'espérance en Dieu, et sans espérer jamais rien de soi-même. Jamais personne n'a eu un plus pressant besoin d'être humilié par ses fautes que vous. Ce n'est que par-là que Dieu écrasera votre orgueil, et confondra votre sagesse présomptueuse. Quand



Dieu vous aura ôté toute ressource en vous-même, il bâtira son édifice. Jusque-là, il foudroiera tout par vos propres fautes. Laissez-le faire; travaillez humblement sans vous rien promettre.

FÉNELON.

CHAPITRE LVIII.

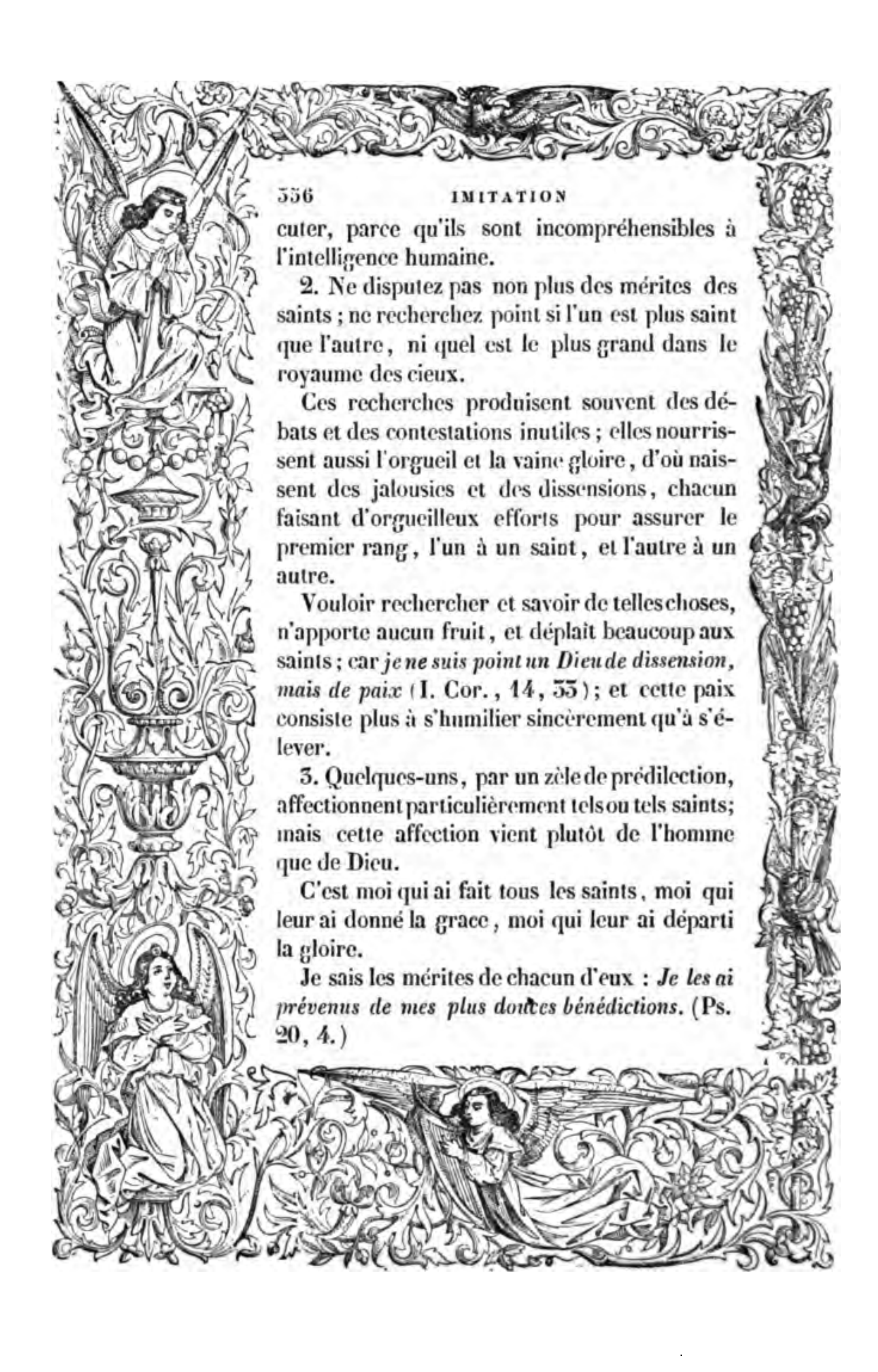
QU'IL NE FAUT POINT SONDER CE QUI EST AU-DESSUS DE NOUS, NI LES SECRETS JUGEMENS DE DIEU.

Mon fils, gardez-vous de disputer sur des matières trop relevées, et sur les jugemens cachés de Dieu : pourquoi celui-ci est ainsi abandonné, et celui-là élevé à un si haut degré de grace : pourquoi l'un est accablé de tant d'afflictions, et l'autre comblé de tant d'honneurs?

Tout cela excède la portée de l'esprit humain, et il n'y a ni raisonnement ni discussion qui puisse pénétrer les jugemens divins.

Quand donc l'ennemi vous suggère ces pensées, ou que des hommes curieux vous interrogent, répondez par ces paroles du Prophète : *Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugemens sont droits* (Ps. 118, 137); et par celles-ci : *Les jugemens du Seigneur sont vrais et se justifient par eux-mêmes.* (Ps. 18, 10.)

Il faut craindre mes jugemens, et non les dis-



cuter, parce qu'ils sont incompréhensibles à l'intelligence humaine.

2. Ne disputez pas non plus des mérites des saints ; ne recherchez point si l'un est plus saint que l'autre, ni quel est le plus grand dans le royaume des cieux.

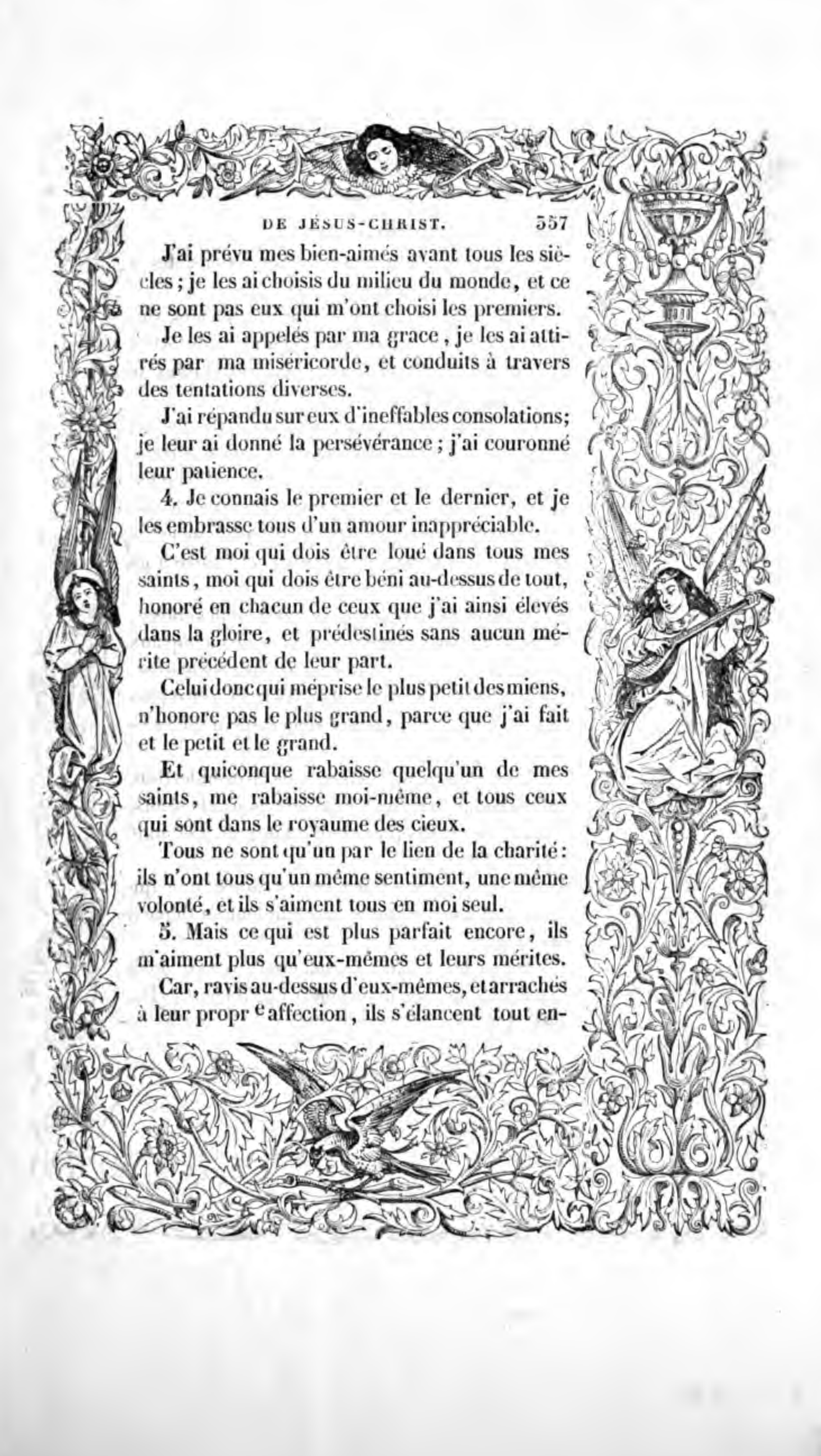
Ces recherches produisent souvent des débats et des contestations inutiles ; elles nourrissent aussi l'orgueil et la vaine gloire, d'où naissent des jalousies et des dissensions, chacun faisant d'orgueilleux efforts pour assurer le premier rang, l'un à un saint, et l'autre à un autre.

Vouloir rechercher et savoir de telles choses, n'apporte aucun fruit, et déplaît beaucoup aux saints ; car *je ne suis point un Dieu de dissension, mais de paix* (I. Cor., 14, 33) ; et cette paix consiste plus à s'humilier sincèrement qu'à s'élever.

3. Quelques-uns, par un zèle de prédilection, affectionnent particulièrement tels ou tels saints ; mais cette affection vient plutôt de l'homme que de Dieu.

C'est moi qui ai fait tous les saints, moi qui leur ai donné la grace, moi qui leur ai departi la gloire.

Je sais les mérites de chacun d'eux : *Je les ai prévenus de mes plus douces bénédictions.* (Ps. 20, 4.)



J'ai prévu mes bien-aimés avant tous les siècles ; je les ai choisis du milieu du monde, et ce ne sont pas eux qui m'ont choisi les premiers.

Je les ai appelés par ma grace, je les ai attirés par ma miséricorde, et conduits à travers des tentations diverses.

J'ai répandu sur eux d'ineffables consolations; je leur ai donné la persévérance ; j'ai couronné leur patience.

4. Je connais le premier et le dernier, et je les embrasse tous d'un amour inappréciable.

C'est moi qui dois être loué dans tous mes saints, moi qui dois être béni au-dessus de tout, honoré en chacun de ceux que j'ai ainsi élevés dans la gloire, et prédestinés sans aucun mérite précédent de leur part.

Celui donc qui méprise le plus petit des miens, n'honore pas le plus grand, parce que j'ai fait et le petit et le grand.

Et quiconque rabaisse quelqu'un de mes saints, me rabaisse moi-même, et tous ceux qui sont dans le royaume des cieux.

Tous ne sont qu'un par le lien de la charité : ils n'ont tous qu'un même sentiment, une même volonté, et ils s'aiment tous en moi seul.

5. Mais ce qui est plus parfait encore, ils m'aiment plus qu'eux-mêmes et leurs mérites.

Car, ravis au-dessus d'eux-mêmes, et arrachés à leur propre affection, ils s'élancent tout en-



tiers dans mon amour, qui est leur jouissance et leur repos.

Rien ne saurait les détourner ni les faire descendre ; parce que, remplis de la vérité éternelle, ils brûlent du feu d'une charité qui ne peut s'éteindre.

Que les hommes charnels et terrestres, qui ne savent aimer que leur satisfaction particulière, cessent donc de discourir sur l'état des saints : ils retranchent et ils ajoutent, suivant leur inclination, et non selon qu'il plaît à l'éternelle vérité.

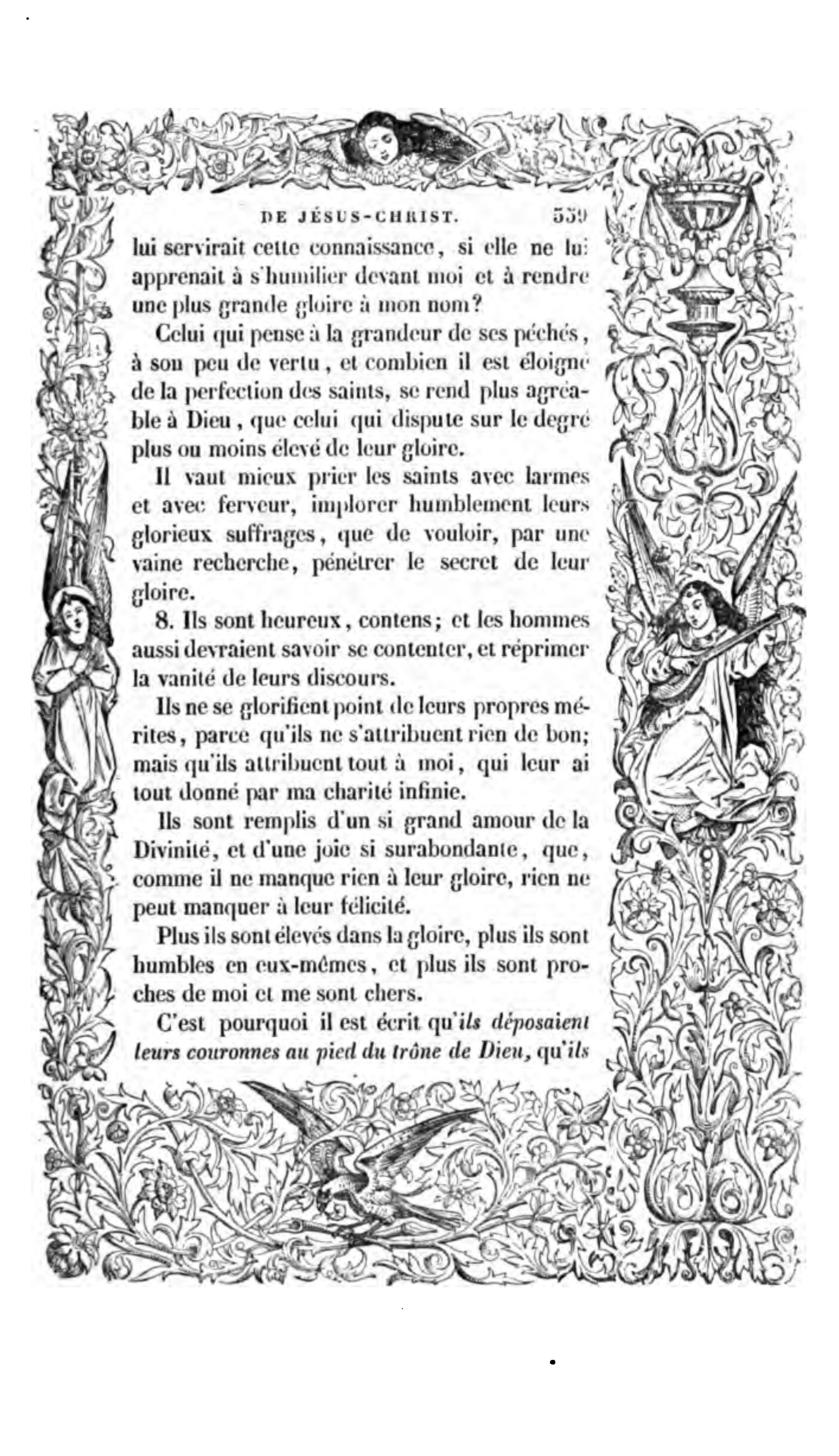
6. En plusieurs, c'est ignorance, surtout en ceux qui, peu éclairés, savent rarement aimer quelqu'un d'un amour parfait et spirituel.

Une inclination naturelle et une affection tout humaine les attirent vers tel ou tel saint ; et comme ils voient les choses de la terre, ainsi ils imaginent les choses du ciel.

Mais il y a une distance infinie entre les pensées des hommes imparfaits, et ce que la lumière d'en haut découvre à ceux qu'elle éclaire.

7. Gardez-vous donc, mon fils, de raisonner curieusement sur ces choses qui passent votre intelligence ; mettez plutôt vos soins et votre attention à mériter au moins d'être le dernier dans le royaume de Dieu.

Et quand quelqu'un saurait qui est plus saint ou plus grand dans le royaume des cieux, que



lui servirait cette connaissance, si elle ne lui apprenait à s'humilier devant moi et à rendre une plus grande gloire à mon nom?

Celui qui pense à la grandeur de ses péchés, à son peu de vertu, et combien il est éloigné de la perfection des saints, se rend plus agréable à Dieu, que celui qui dispute sur le degré plus ou moins élevé de leur gloire.

Il vaut mieux prier les saints avec larmes et avec ferveur, implorer humblement leurs glorieux suffrages, que de vouloir, par une vaine recherche, pénétrer le secret de leur gloire.

8. Ils sont heureux, contens; et les hommes aussi devraient savoir se contenter, et réprimer la vanité de leurs discours.

Ils ne se glorifient point de leurs propres mérites, parce qu'ils ne s'attribuent rien de bon; mais qu'ils attribuent tout à moi, qui leur ai tout donné par ma charité infinie.

Ils sont remplis d'un si grand amour de la Divinité, et d'une joie si surabondante, que, comme il ne manque rien à leur gloire, rien ne peut manquer à leur félicité.

Plus ils sont élevés dans la gloire, plus ils sont humbles en eux-mêmes, et plus ils sont proches de moi et me sont chers.

C'est pourquoi il est écrit qu'*ils déposaient leurs couronnes au pied du trône de Dieu,* qu'*ils*



se prosternaient devant l'Agneau et qu'*ils adoraient celui qui vit dans les siècles des siècles.* (Apocal., 4, 10. — 5, 14.)

9. Plusieurs recherchent qui est le plus grand dans le royaume de Dieu; lesquels ignorent s'ils seront dignes d'être comptés parmi les derniers.

C'est quelque chose de grand d'être même le plus petit dans le ciel, où tous sont grands; parce que tous seront appelés et seront en effet les enfans de Dieu.

Le moindre d'entre eux en vaudra mille, et le pécheur de cent ans mourra. (Isaïe, 60, 22. — 65, 20.)

Ainsi, quand mes disciples demandèrent qui serait le plus grand dans le royaume des cieux, ils entendirent cette réponse :

Si vous ne vous convertissez et ne devenez comme de petits enfans, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. Celui donc qui se fera petit comme cet enfant, sera le plus grand dans le royaume des cieux. (Matth., 18, 4.)

10. Malheur à ceux qui dédaignent de s'abaisser avec les petits, parce que la porte du ciel est basse, et ne les y laissera pas entrer.

Malheur aussi aux riches qui ont ici leurs consolations, parce que, quand les pauvres entreront dans le royaume de Dieu, ils demeureront dehors poussant des hurlemens.

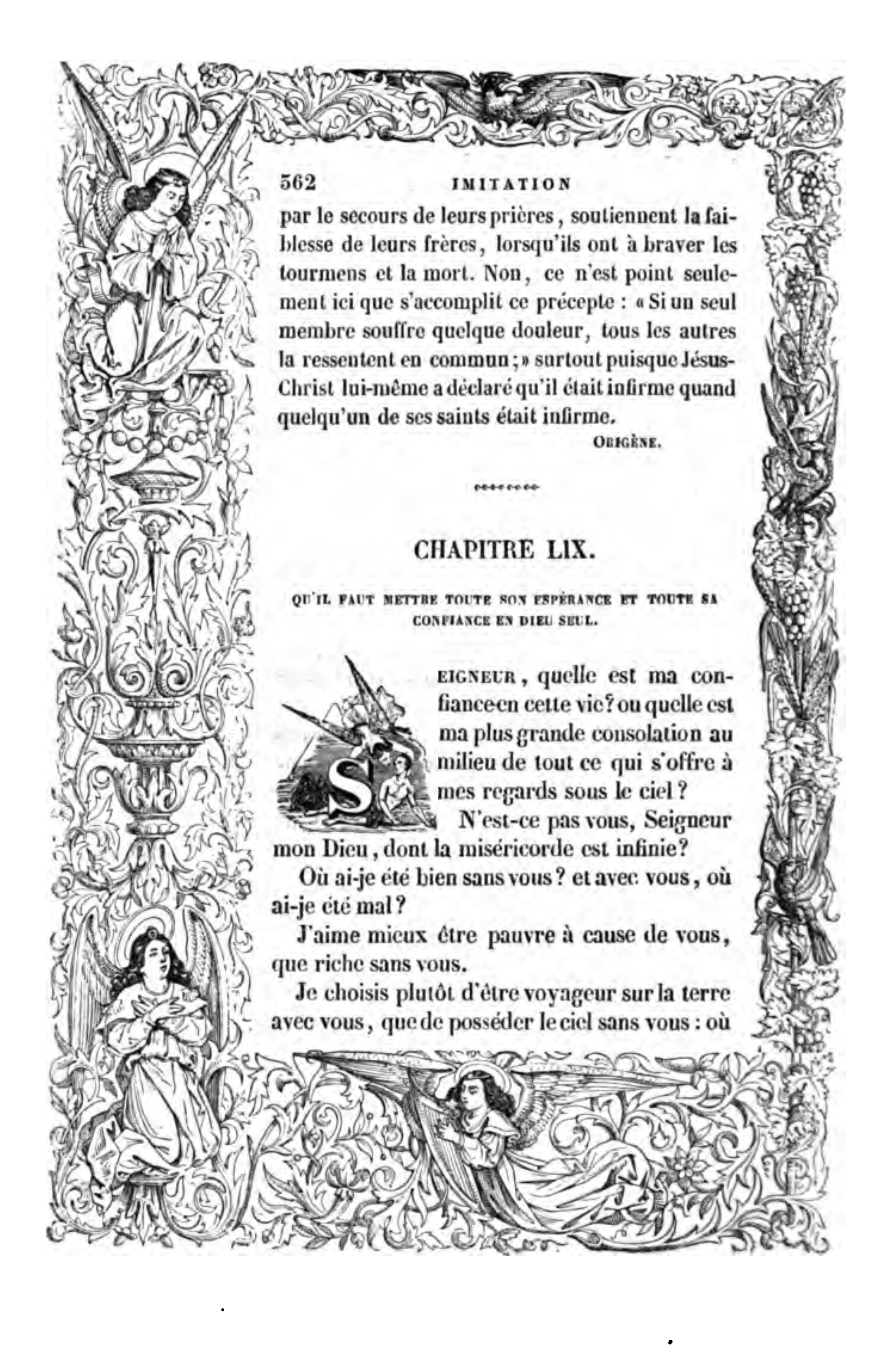
Humbles, réjouissez-vous; *pauvres*, tressaillez



d'allégresse, *parce que le royaume de Dieu est à vous* (Luc, 6, 20), si toutefois vous marchez dans la vérité.

RÉFLEXION.

Le pontife qui offre à Dieu le sacrifice ne prie point seul. Ses prières sont soutenues de celles de ces saints anges, qui, selon la doctrine de Jésus-Christ lui-même, se réjouissent plus dans le ciel au sujet d'un seul pécheur qui fait pénitence, qu'au sujet de quatre-vingt-dix justes qui persévèrent. Elles le sont encore par les prières des saints qui se sont endormis du sommeil de la paix. Et quant à cette dernière vérité, ne serait-il pas absurde de prétendre que ces saints, qui ne respiraient que charité pendant leur vie mortelle, et lorsqu'ils ne voyaient encore que comme à travers un miroir et en énigme, ne conservent rien d'une si belle vertu, lorsqu'ils sont dans l'autre vie, et qu'ils voient désormais sans voile et face à face? N'est-ce point là, au contraire, que se perfectionnent toutes les vertus, tous les mérites acquis sur la terre? et parmi ces vertus, en est-il une qui soit au-dessus de la charité? Nous devons donc penser que les saints, déjà en possession de la suprême félicité, non-seulement conservent leur charité envers les hommes, mais encore qu'ils la conservent dans un degré supérieur à celle des saints qui combattent encore sur la terre, et qui pourtant,



par le secours de leurs prières, soutiennent la faiblesse de leurs frères, lorsqu'ils ont à braver les tourmens et la mort. Non, ce n'est point seulement ici que s'accomplit ce précepte : « Si un seul membre souffre quelque douleur, tous les autres la ressentent en commun ; » surtout puisque Jésus-Christ lui-même a déclaré qu'il était infirme quand quelqu'un de ses saints était infirme.

ORIGÈNE.

CHAPITRE LIX.

QU'IL FAUT METTRE TOUTE SON ESPÉRANCE ET TOUTE SA CONFIANCE EN DIEU SEUL.

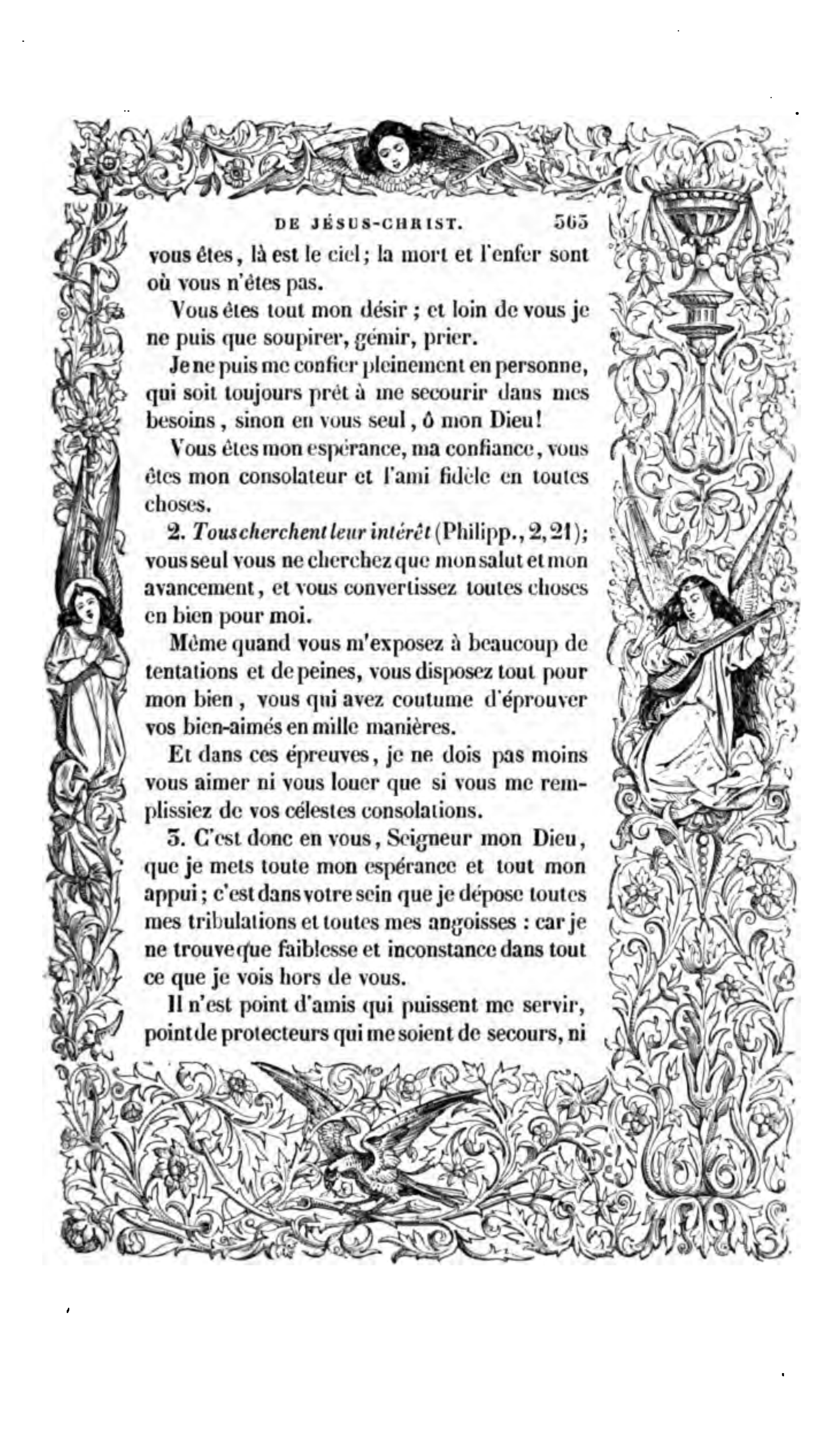
SEIGNEUR, quelle est ma confiance en cette vie? ou quelle est ma plus grande consolation au milieu de tout ce qui s'offre à mes regards sous le ciel?

N'est-ce pas vous, Seigneur mon Dieu, dont la miséricorde est infinie?

Où ai-je été bien sans vous? et avec vous, où ai-je été mal?

J'aime mieux être pauvre à cause de vous, que riche sans vous.

Je choisis plutôt d'être voyageur sur la terre avec vous, que de posséder le ciel sans vous : où



vous êtes, là est le ciel; la mort et l'enfer sont où vous n'êtes pas.

Vous êtes tout mon désir; et loin de vous je ne puis que soupirer, gémir, prier.

Je ne puis me confier pleinement en personne, qui soit toujours prêt à me secourir dans mes besoins, sinon en vous seul, ô mon Dieu!

Vous êtes mon espérance, ma confiance, vous êtes mon consolateur et l'ami fidèle en toutes choses.

2. *Tous cherchent leur intérêt* (Philipp., 2, 21); vous seul vous ne cherchez que mon salut et mon avancement, et vous convertissez toutes choses en bien pour moi.

Même quand vous m'exposez à beaucoup de tentations et de peines, vous disposez tout pour mon bien, vous qui avez coutume d'éprouver vos bien-aimés en mille manières.

Et dans ces épreuves, je ne dois pas moins vous aimer ni vous louer que si vous me remplissiez de vos célestes consolations.

3. C'est donc en vous, Seigneur mon Dieu, que je mets toute mon espérance et tout mon appui; c'est dans votre sein que je dépose toutes mes tribulations et toutes mes angoisses : car je ne trouve que faiblesse et inconstance dans tout ce que je vois hors de vous.

Il n'est point d'amis qui puissent me servir, point de protecteurs qui me soient de secours, ni



de sages qui me donnent un conseil utile, ni de livre savant qui me console, ni de trésor assez grand pour me racheter, ni de lieu assez secret et assez franc pour me mettre en sûreté, si vous-même ne daignez me secourir, m'aider, me fortifier, me consoler, m'instruire et me prendre sous votre garde.

4. Car tout ce qui semble devoir procurer la paix et la félicité n'est rien sans vous, et ne peut rien véritablement pour rendre heureux.

Vous êtes donc la fin de tous les biens, la plénitude de la vie, l'abîme de la science; et espérer en vous par-dessus tout est la plus grande consolation de vos serviteurs.

5. Bénissez et sanctifiez mon ame par votre céleste bénédiction, afin qu'elle devienne votre demeure sainte et le siége de votre éternelle gloire, et que dans ce temple que vous daignez habiter, il n'y ait rien qui offense les yeux de votre majesté.

Regardez-moi selon la grandeur de votre bonté et l'abondance de vos miséricordes ; et exaucez la prière de votre pauvre serviteur, exilé loin de vous dans la région de l'ombre de la mort.

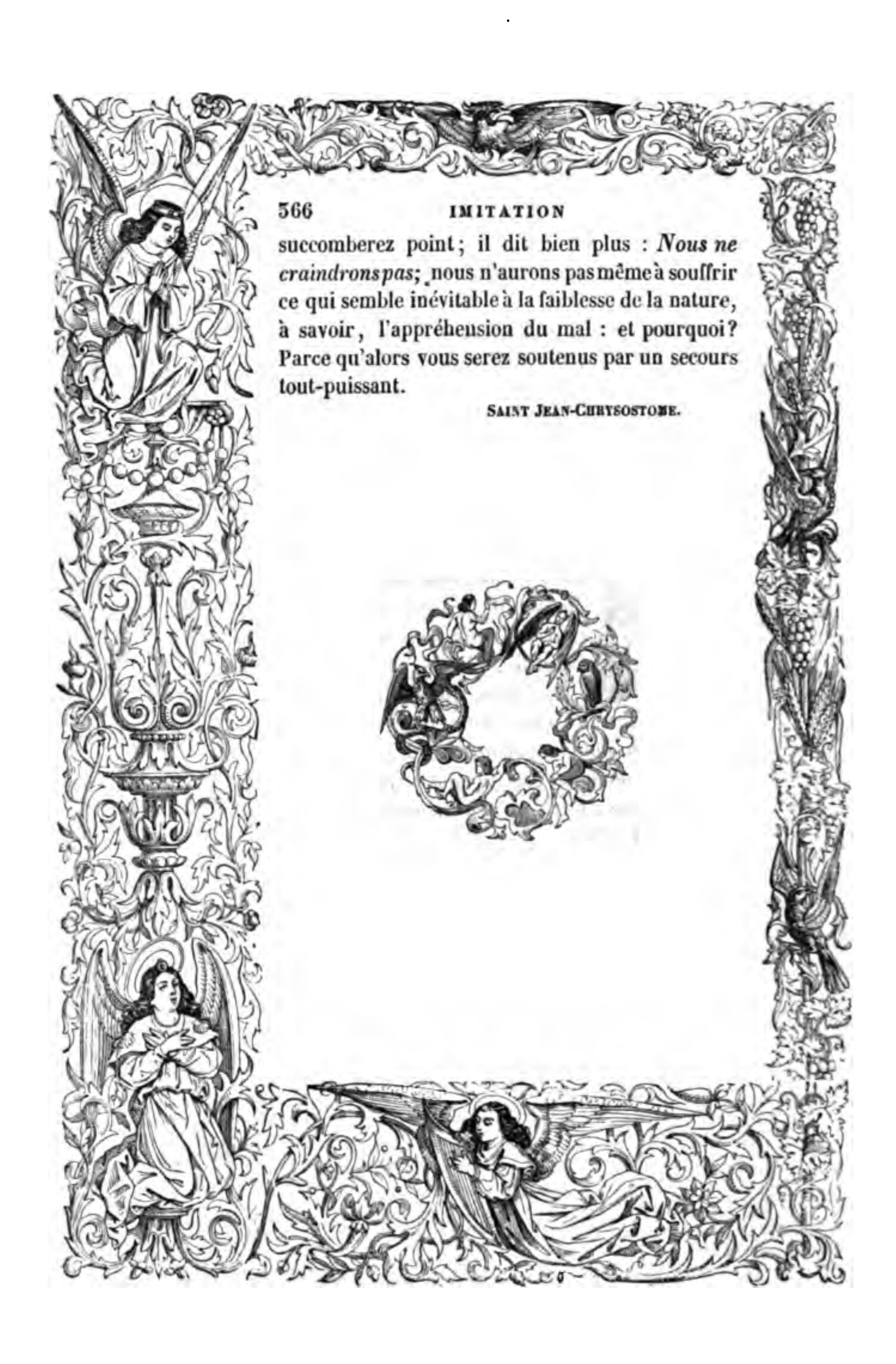
Protégez et conservez l'ame de votre humble serviteur, au milieu de tous les dangers de cette vie corruptible ; que votre grace l'accompagne, et la conduise par le chemin de la paix, dans la patrie de l'éternelle clarté. Ainsi soit-il.

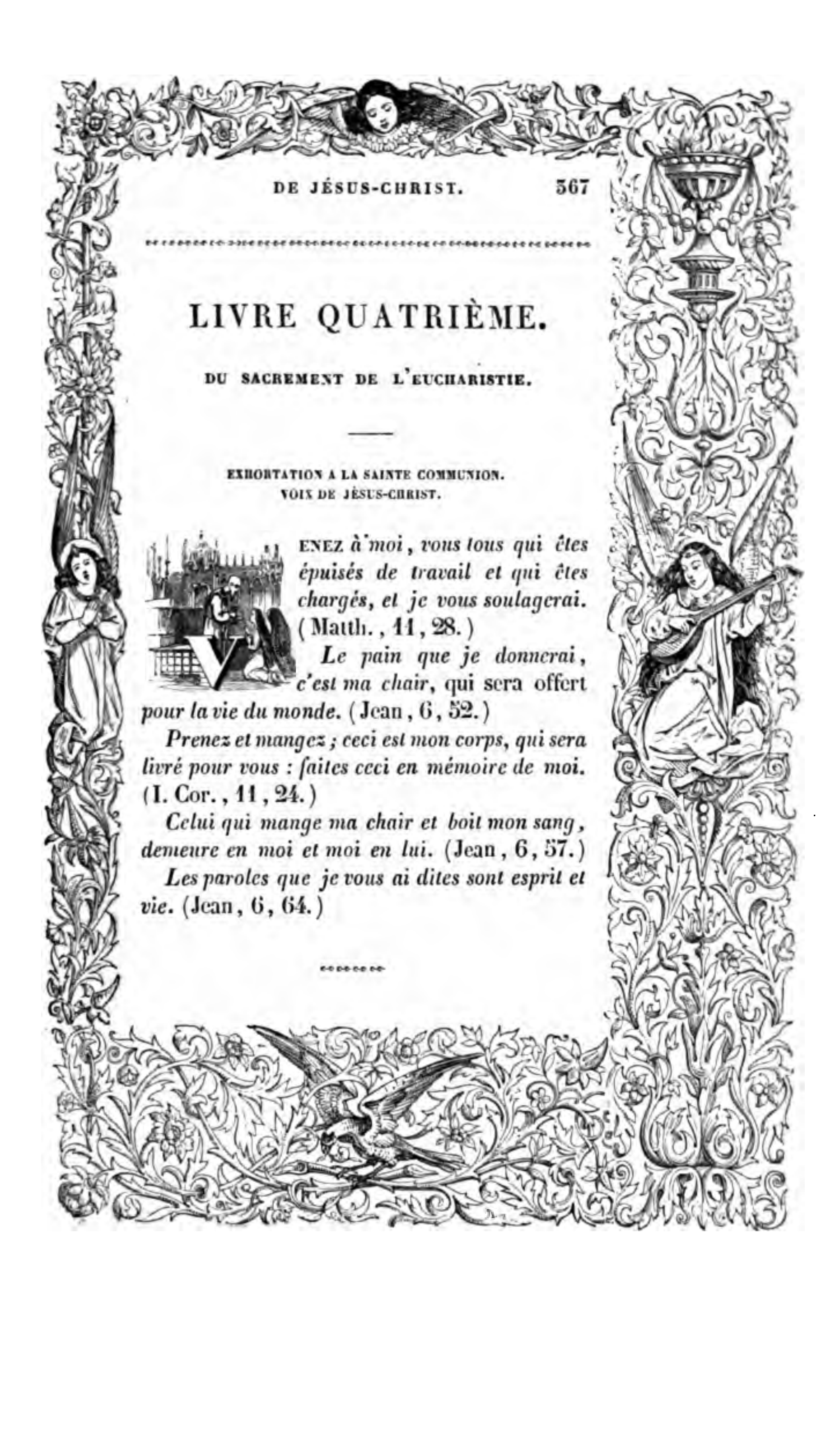
RÉFLEXION.

Pour fonder en nous la confiance que nous devons au Seigneur, le prophète est dans l'usage d'employer les images et les similitudes tirées des objets sensibles : *Dieu,* dit-il, *est notre refuge, il est notre force.* Vous me parlez d'armes, de murailles, de remparts, de puissans alliés; vous me parlez de trésors, de science militaire, de bataillons qui couvrent vos frontières et protègent vos cités, de javelots, de cuirasses et de boucliers pour vous défendre contre les attaques de l'ennemi. Précautions vaines, inutiles secours; la toile d'araignée, l'ombre sans consistance ne se dissipent pas avec plus de vitesse. Voulez-vous une force que rien ne puisse dompter, un rempart vraiment impénétrable, une citadelle capable de résister à tous les efforts conjurés; recourez au Seigneur, assurez-vous la défense d'un tel protecteur. C'est là votre aide dans les tribulations qui viendront vous assaillir. Non pas, je vous l'ai dit bien souvent déjà, je le répète encore, non pas qu'il les empêche de venir jusqu'à vous; mais pour vous rendre supérieur à vos adversités. Le secours qu'il vous promet l'emportera sur le mal lui-même. Aussi le Prophète ajoute : *Nous ne craindrons pas, quand il ferait changer de place à la terre.* Vous l'entendez, il ne dit pas : Vous ne

succomberez point; il dit bien plus : *Nous ne craindrons pas;* nous n'aurons pas même à souffrir ce qui semble inévitable à la faiblesse de la nature, à savoir, l'appréhension du mal : et pourquoi? Parce qu'alors vous serez soutenus par un secours tout-puissant.

SAINT JEAN-CHRYSOSTOME.





LIVRE QUATRIÈME.

DU SACREMENT DE L'EUCHARISTIE.

EXHORTATION A LA SAINTE COMMUNION.
VOIX DE JÉSUS-CHRIST.

VENEZ *à moi, vous tous qui êtes épuisés de travail et qui êtes chargés, et je vous soulagerai.* (Matth., 11, 28.)

Le pain que je donnerai, c'est ma chair, qui sera offert *pour la vie du monde.* (Jean, 6, 52.)

Prenez et mangez; ceci est mon corps, qui sera livré pour vous : faites ceci en mémoire de moi. (I. Cor., 11, 24.)

Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi et moi en lui. (Jean, 6, 57.)

Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie. (Jean, 6, 64.)



CHAPITRE PREMIER.

AVEC QUEL RESPECT IL FAUT RECEVOIR JÉSUS-CHRIST.

Ce sont là vos paroles, ô Jésus! vérité éternelle ! quoi qu'elles n'aient pas été dites dans le même temps, ni écrites dans le même lieu.

Puisqu'elles sont de vous, et véritables, je dois les recevoir toutes de bon cœur et avec foi.

Elles sont de vous, car c'est vous qui les avez proférées; elles sont aussi à moi, parce que vous les avez dites pour mon salut.

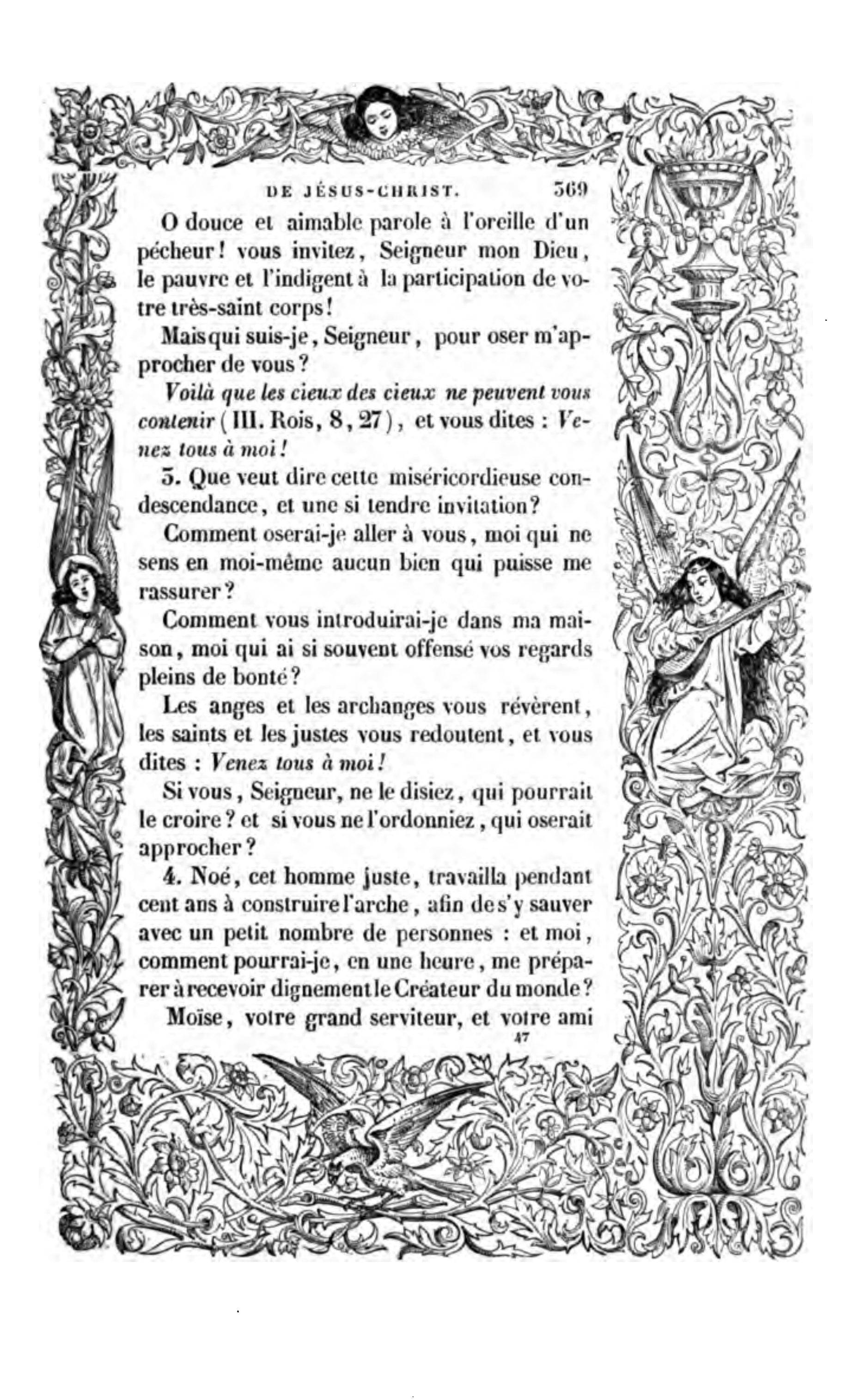
Je les reçois avec joie de votre bouche, afin qu'elles se gravent plus profondément dans mon cœur.

Ces paroles de si grande piété, pleines de douceur et de tendresse, m'animent; mais mes propres péchés m'épouvantent, et ma conscience impure m'éloigne d'un mystère si saint.

La douceur de vos paroles m'attire; mais la multitude de mes vices m'appesantit.

2. Vous m'ordonnez d'approcher de vous avec confiance, si je veux avoir part avec vous; et de me nourrir du pain de l'immortalité, si je veux obtenir la vie et la gloire éternelle.

Venez à moi, dites-vous, *vous tous qui êtes chargés et fatigués, et je vous soulagerai.*



O douce et aimable parole à l'oreille d'un pécheur! vous invitez, Seigneur mon Dieu, le pauvre et l'indigent à la participation de votre très-saint corps!

Mais qui suis-je, Seigneur, pour oser m'approcher de vous?

Voilà que les cieux des cieux ne peuvent vous contenir (III. Rois, 8, 27), et vous dites : *Venez tous à moi!*

3. Que veut dire cette miséricordieuse condescendance, et une si tendre invitation?

Comment oserai-je aller à vous, moi qui ne sens en moi-même aucun bien qui puisse me rassurer?

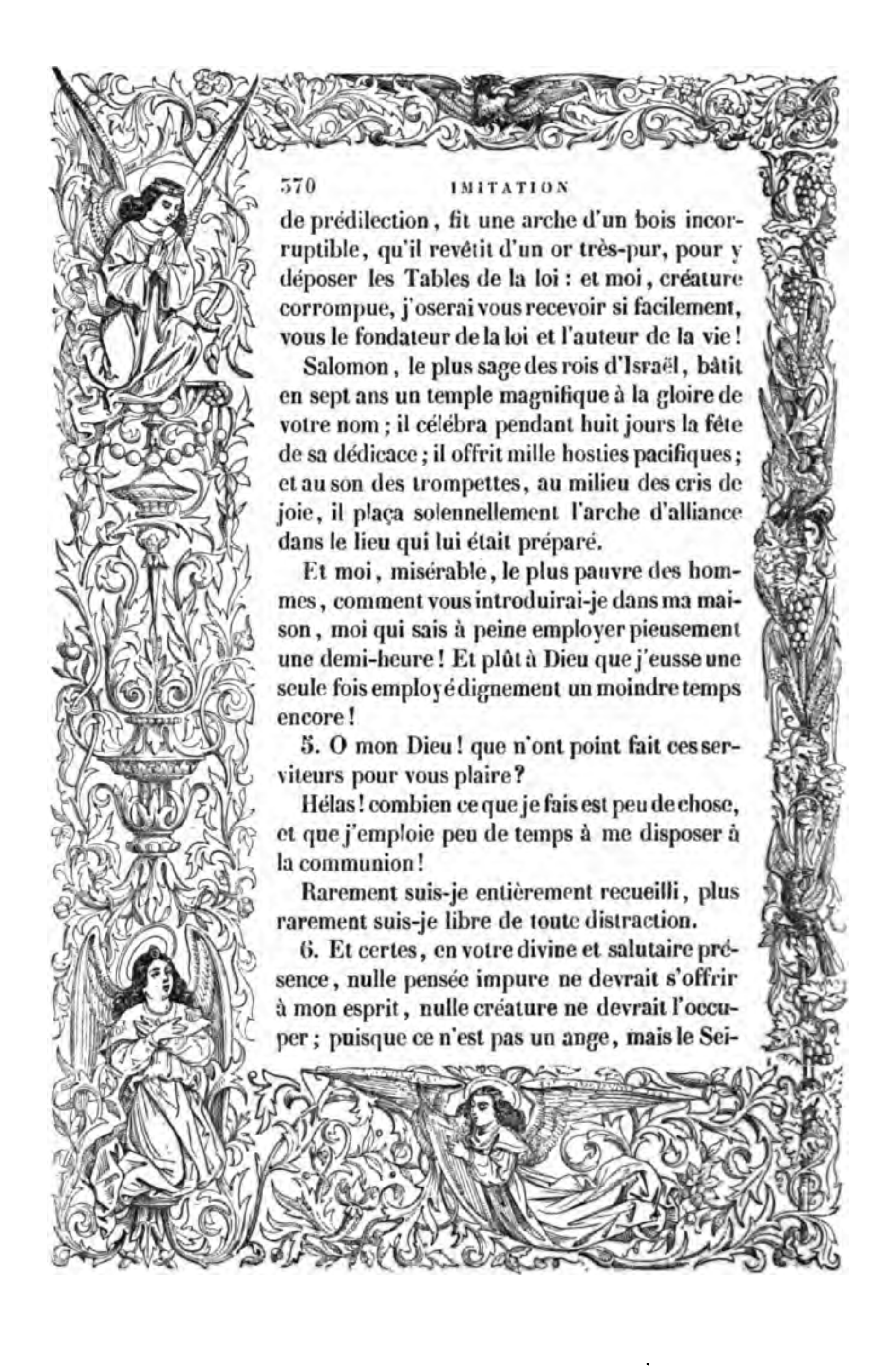
Comment vous introduirai-je dans ma maison, moi qui ai si souvent offensé vos regards pleins de bonté?

Les anges et les archanges vous révèrent, les saints et les justes vous redoutent, et vous dites : *Venez tous à moi!*

Si vous, Seigneur, ne le disiez, qui pourrait le croire? et si vous ne l'ordonniez, qui oserait approcher?

4. Noé, cet homme juste, travailla pendant cent ans à construire l'arche, afin de s'y sauver avec un petit nombre de personnes : et moi, comment pourrai-je, en une heure, me préparer à recevoir dignement le Créateur du monde?

Moïse, votre grand serviteur, et votre ami



de prédilection, fit une arche d'un bois incorruptible, qu'il revêtit d'un or très-pur, pour y déposer les Tables de la loi : et moi, créature corrompue, j'oserai vous recevoir si facilement, vous le fondateur de la loi et l'auteur de la vie!

Salomon, le plus sage des rois d'Israël, bâtit en sept ans un temple magnifique à la gloire de votre nom ; il célébra pendant huit jours la fête de sa dédicace ; il offrit mille hosties pacifiques ; et au son des trompettes, au milieu des cris de joie, il plaça solennellement l'arche d'alliance dans le lieu qui lui était préparé.

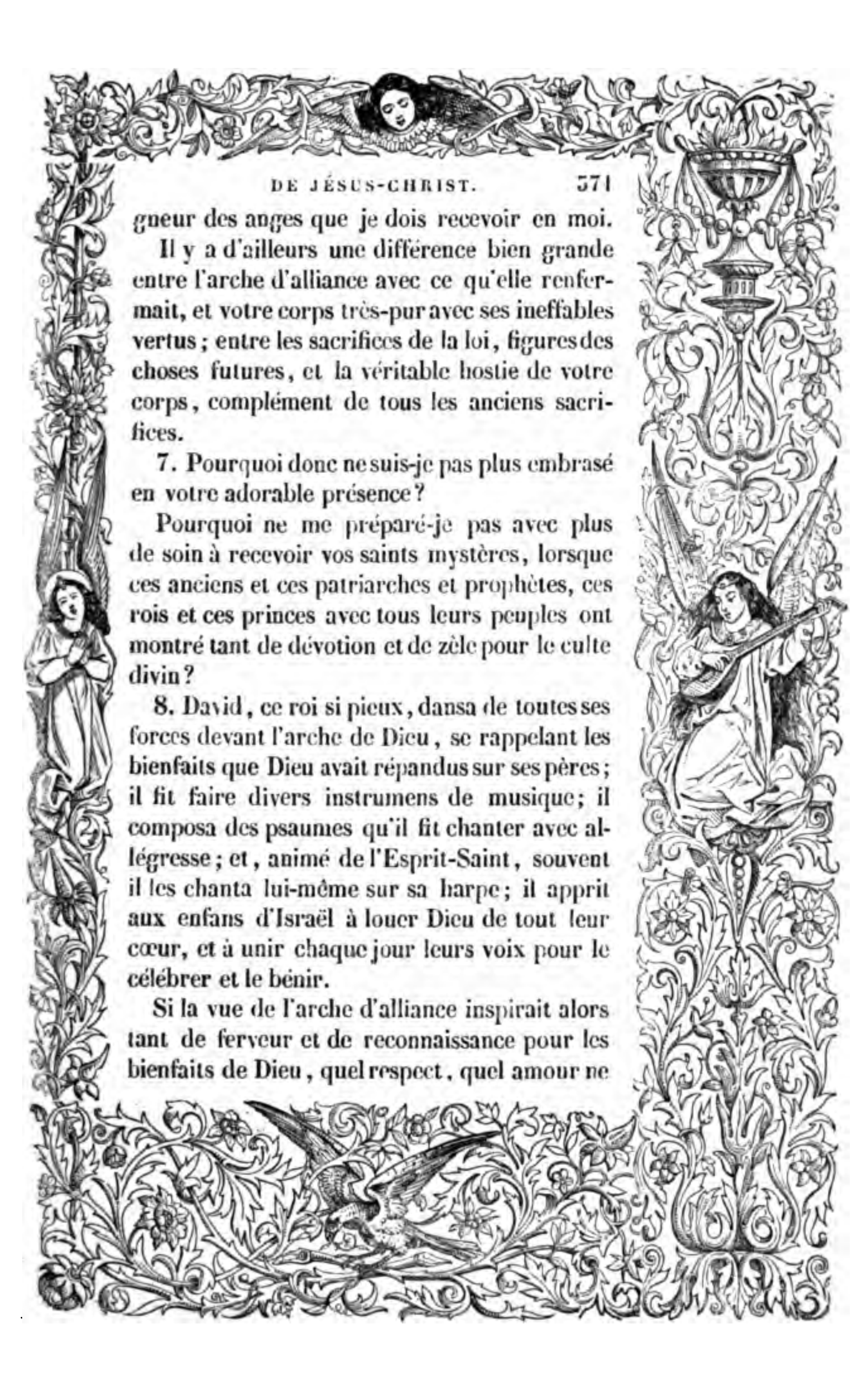
Et moi, misérable, le plus pauvre des hommes, comment vous introduirai-je dans ma maison, moi qui sais à peine employer pieusement une demi-heure ! Et plût à Dieu que j'eusse une seule fois employé dignement un moindre temps encore !

5. O mon Dieu ! que n'ont point fait ces serviteurs pour vous plaire ?

Hélas ! combien ce que je fais est peu de chose, et que j'emploie peu de temps à me disposer à la communion !

Rarement suis-je entièrement recueilli, plus rarement suis-je libre de toute distraction.

6. Et certes, en votre divine et salutaire présence, nulle pensée impure ne devrait s'offrir à mon esprit, nulle créature ne devrait l'occuper ; puisque ce n'est pas un ange, mais le Sei-



gneur des anges que je dois recevoir en moi.

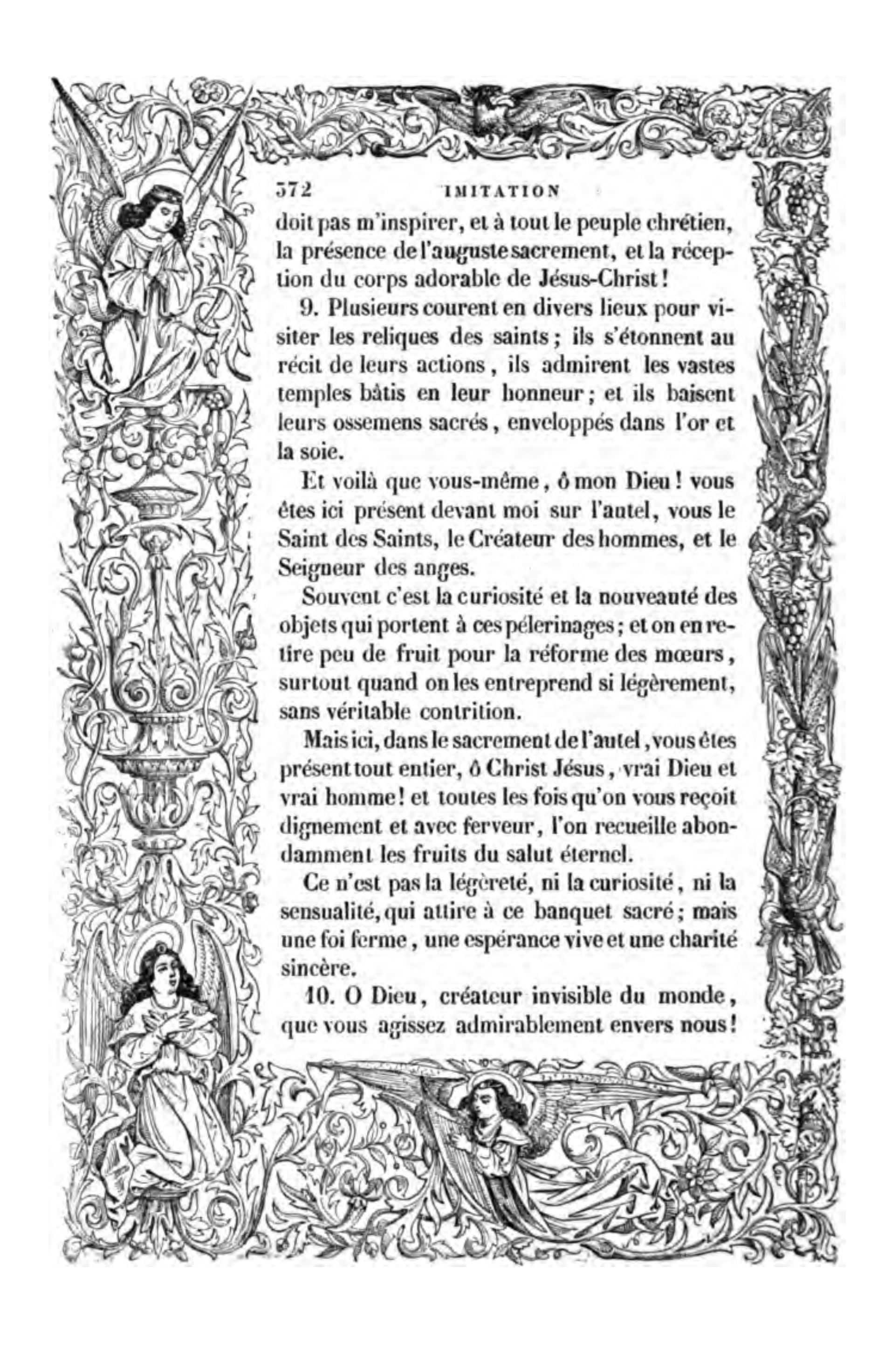
Il y a d'ailleurs une différence bien grande entre l'arche d'alliance avec ce qu'elle renfermait, et votre corps très-pur avec ses ineffables vertus ; entre les sacrifices de la loi, figures des choses futures, et la véritable hostie de votre corps, complément de tous les anciens sacrifices.

7. Pourquoi donc ne suis-je pas plus embrasé en votre adorable présence ?

Pourquoi ne me préparé-je pas avec plus de soin à recevoir vos saints mystères, lorsque ces anciens et ces patriarches et prophètes, ces rois et ces princes avec tous leurs peuples ont montré tant de dévotion et de zèle pour le culte divin ?

8. David, ce roi si pieux, dansa de toutes ses forces devant l'arche de Dieu, se rappelant les bienfaits que Dieu avait répandus sur ses pères ; il fit faire divers instrumens de musique ; il composa des psaumes qu'il fit chanter avec allégresse ; et, animé de l'Esprit-Saint, souvent il les chanta lui-même sur sa harpe ; il apprit aux enfans d'Israël à louer Dieu de tout leur cœur, et à unir chaque jour leurs voix pour le célébrer et le bénir.

Si la vue de l'arche d'alliance inspirait alors tant de ferveur et de reconnaissance pour les bienfaits de Dieu, quel respect, quel amour ne



doit pas m'inspirer, et à tout le peuple chrétien, la présence de l'auguste sacrement, et la réception du corps adorable de Jésus-Christ!

9. Plusieurs courent en divers lieux pour visiter les reliques des saints; ils s'étonnent au récit de leurs actions, ils admirent les vastes temples bâtis en leur honneur; et ils baisent leurs ossemens sacrés, enveloppés dans l'or et la soie.

Et voilà que vous-même, ô mon Dieu! vous êtes ici présent devant moi sur l'autel, vous le Saint des Saints, le Créateur des hommes, et le Seigneur des anges.

Souvent c'est la curiosité et la nouveauté des objets qui portent à ces pélerinages; et on en retire peu de fruit pour la réforme des mœurs, surtout quand on les entreprend si légèrement, sans véritable contrition.

Mais ici, dans le sacrement de l'autel, vous êtes présent tout entier, ô Christ Jésus, vrai Dieu et vrai homme! et toutes les fois qu'on vous reçoit dignement et avec ferveur, l'on recueille abondamment les fruits du salut éternel.

Ce n'est pas la légèreté, ni la curiosité, ni la sensualité, qui attire à ce banquet sacré; mais une foi ferme, une espérance vive et une charité sincère.

10. O Dieu, créateur invisible du monde, que vous agissez admirablement envers nous!



avec quelle douceur et quelle bonté vous traitez vos élus, vous donnant vous-même à eux pour nourriture dans votre sacrement !

C'est là ce qui surpasse toute intelligence, ce qui attire surtout les cœurs pieux et enflamme leur amour.

Car vos vrais fidèles, qui emploient toute leur vie à se corriger, reçoivent souvent de cet auguste sacrement la grace d'une grande dévotion et l'amour de la vertu.

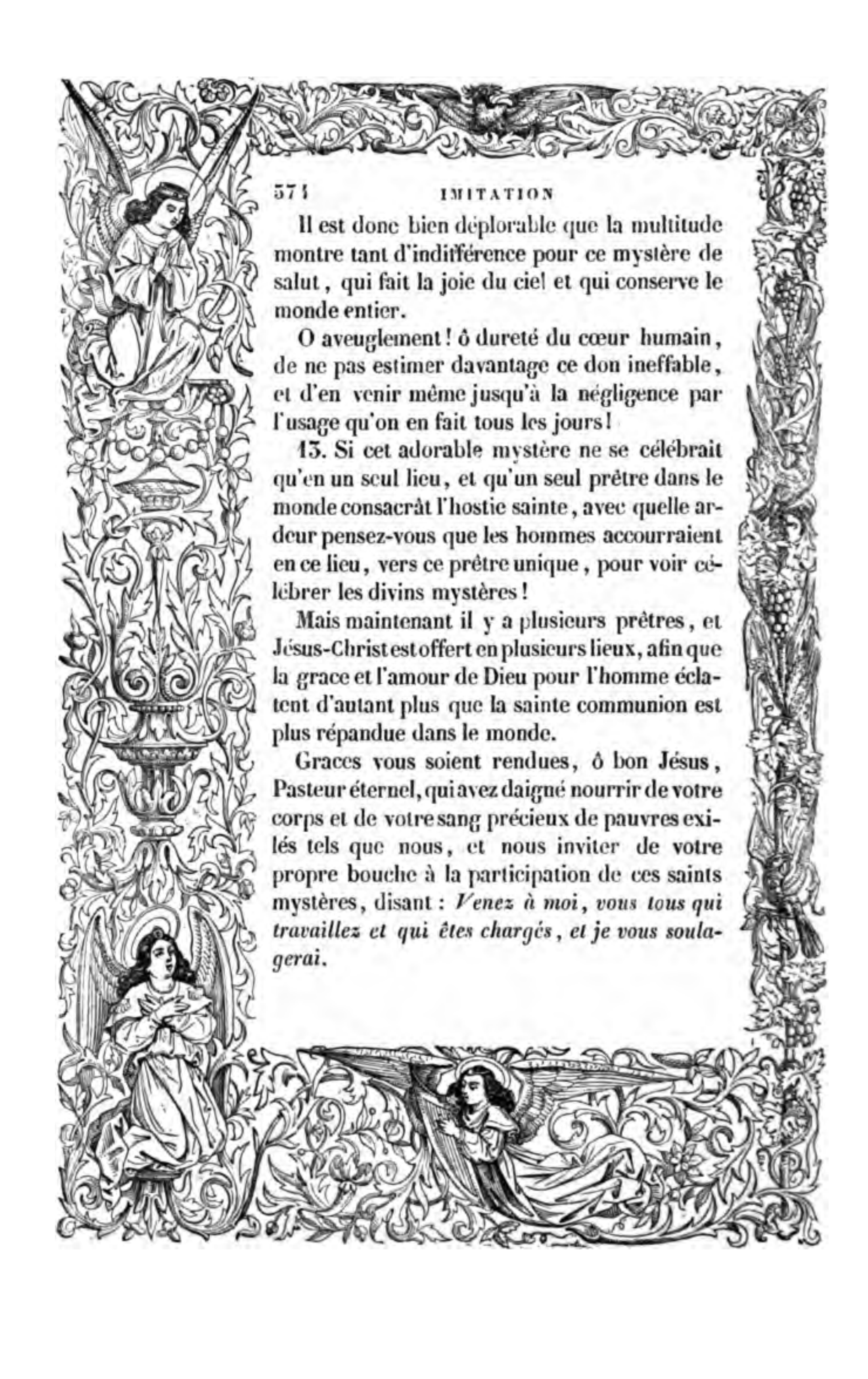
11. O grace admirable et cachée du sacrement, connue des seuls serviteurs de Jésus-Christ, mais que les ames infidèles et esclaves du péché ne peuvent éprouver.

Ce sacrement confère la grace de l'Esprit-Saint, répare les forces de l'ame, et lui rend sa beauté première que le péché avait effacée.

Cette grace est quelquefois si grande, que, par la plénitude de la dévotion qu'elle produit, non-seulement l'esprit, mais le corps dans son infirmité en reçoit une vigueur nouvelle.

12. Nous devons cependant déplorer avec amertume la tiédeur et la négligence qui affaiblissent en nous le désir de recevoir Jésus-Christ, en qui est toute l'espérance et le mérite des élus.

Car c'est lui qui est notre sanctification et notre rédemption ; il est la consolation de ceux qui voyagent sur la terre, et la jouissance éternelle des saints.



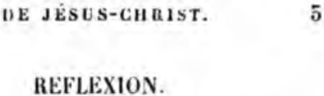
Il est donc bien déplorable que la multitude montre tant d'indifférence pour ce mystère de salut, qui fait la joie du ciel et qui conserve le monde entier.

O aveuglement! ô dureté du cœur humain, de ne pas estimer davantage ce don ineffable, et d'en venir même jusqu'à la négligence par l'usage qu'on en fait tous les jours!

13. Si cet adorable mystère ne se célébrait qu'en un seul lieu, et qu'un seul prêtre dans le monde consacrât l'hostie sainte, avec quelle ardeur pensez-vous que les hommes accourraient en ce lieu, vers ce prêtre unique, pour voir célébrer les divins mystères!

Mais maintenant il y a plusieurs prêtres, et Jésus-Christ est offert en plusieurs lieux, afin que la grace et l'amour de Dieu pour l'homme éclatent d'autant plus que la sainte communion est plus répandue dans le monde.

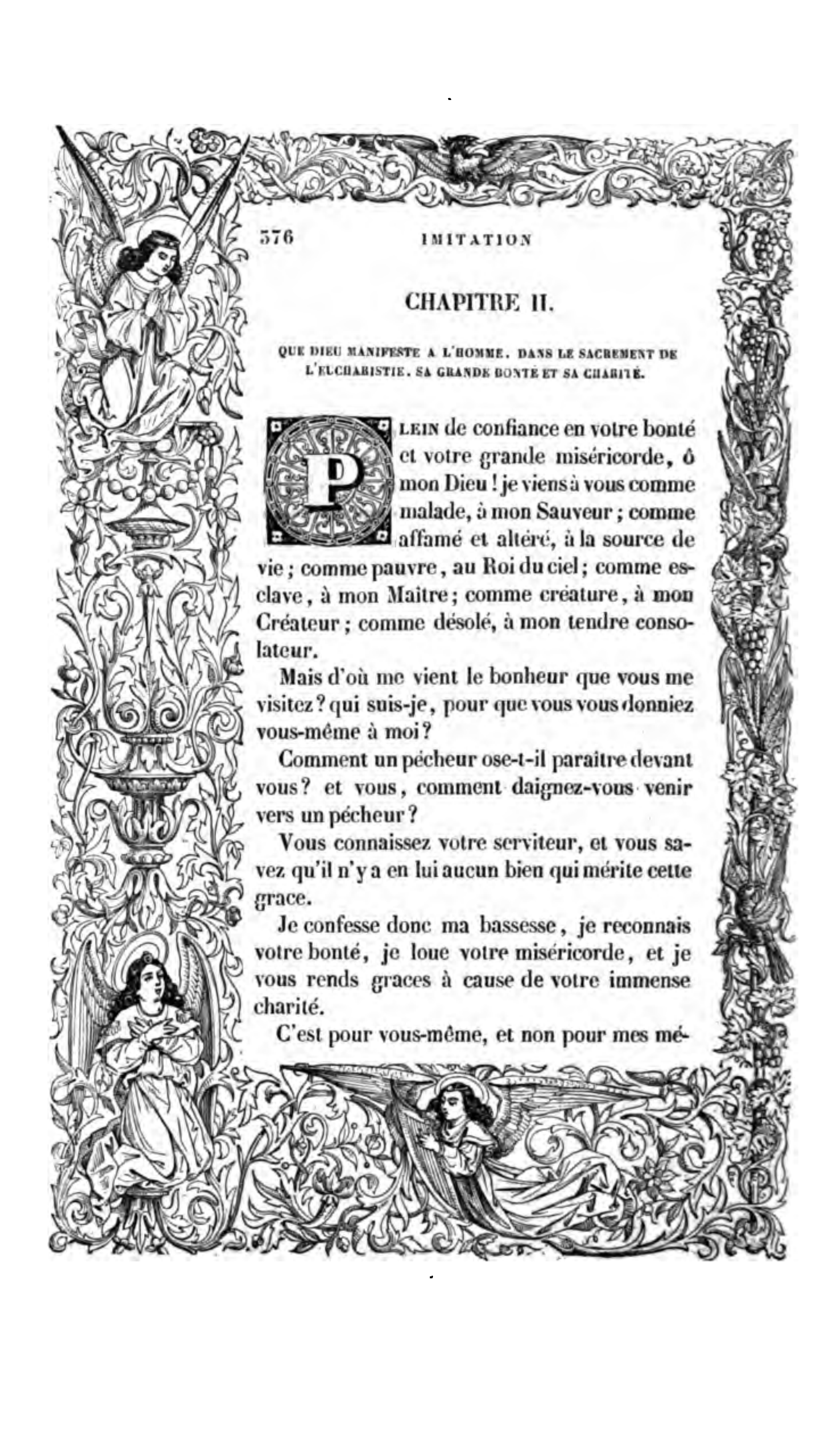
Graces vous soient rendues, ô bon Jésus, Pasteur éternel, qui avez daigné nourrir de votre corps et de votre sang précieux de pauvres exilés tels que nous, et nous inviter de votre propre bouche à la participation de ces saints mystères, disant : *Venez à moi, vous tous qui travaillez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai.*



REFLEXION.

On nous dit souvent : Je voudrais voir Jésus-Christ en personne, posséder quelque chose qui lui eût appartenu. Vous n'avez plus de vœux à former. C'est lui que vous voyez, lui que vous touchez de vos mains, lui que vous recevez dans votre propre chair. Vous avez, dans son Eucharistie, non pas ses vêtemens, mais sa personne tout entière. Avec quels empressemens, quels respects et quelle ferveur ne devons-nous donc pas en approcher ! Les Juifs, se disposant à manger l'agneau pascal, reçurent ordre de se tenir debout, leurs chaussures aux pieds, le bâton à la main, dans l'attitude de voyageurs, parce qu'ils allaient partir pour se rendre à la terre promise : vous qui vous dirigez vers le ciel, combien plus ne devez-vous pas apporter de dispositions à bien recevoir le viatique qui nous y mène ! N'expliquez pas ce mystère par une opération humaine : c'est Jésus-Christ qui agit ici comme il l'a fait au jour de l'institution de la cène.

SAINT JEAN CHRYSOSTOME.



CHAPITRE II.

QUE DIEU MANIFESTE A L'HOMME, DANS LE SACREMENT DE L'EUCHARISTIE, SA GRANDE BONTÉ ET SA CHARITÉ.

PLEIN de confiance en votre bonté et votre grande miséricorde, ô mon Dieu ! je viens à vous comme malade, à mon Sauveur ; comme affamé et altéré, à la source de vie ; comme pauvre, au Roi du ciel ; comme esclave, à mon Maître ; comme créature, à mon Créateur ; comme désolé, à mon tendre consolateur.

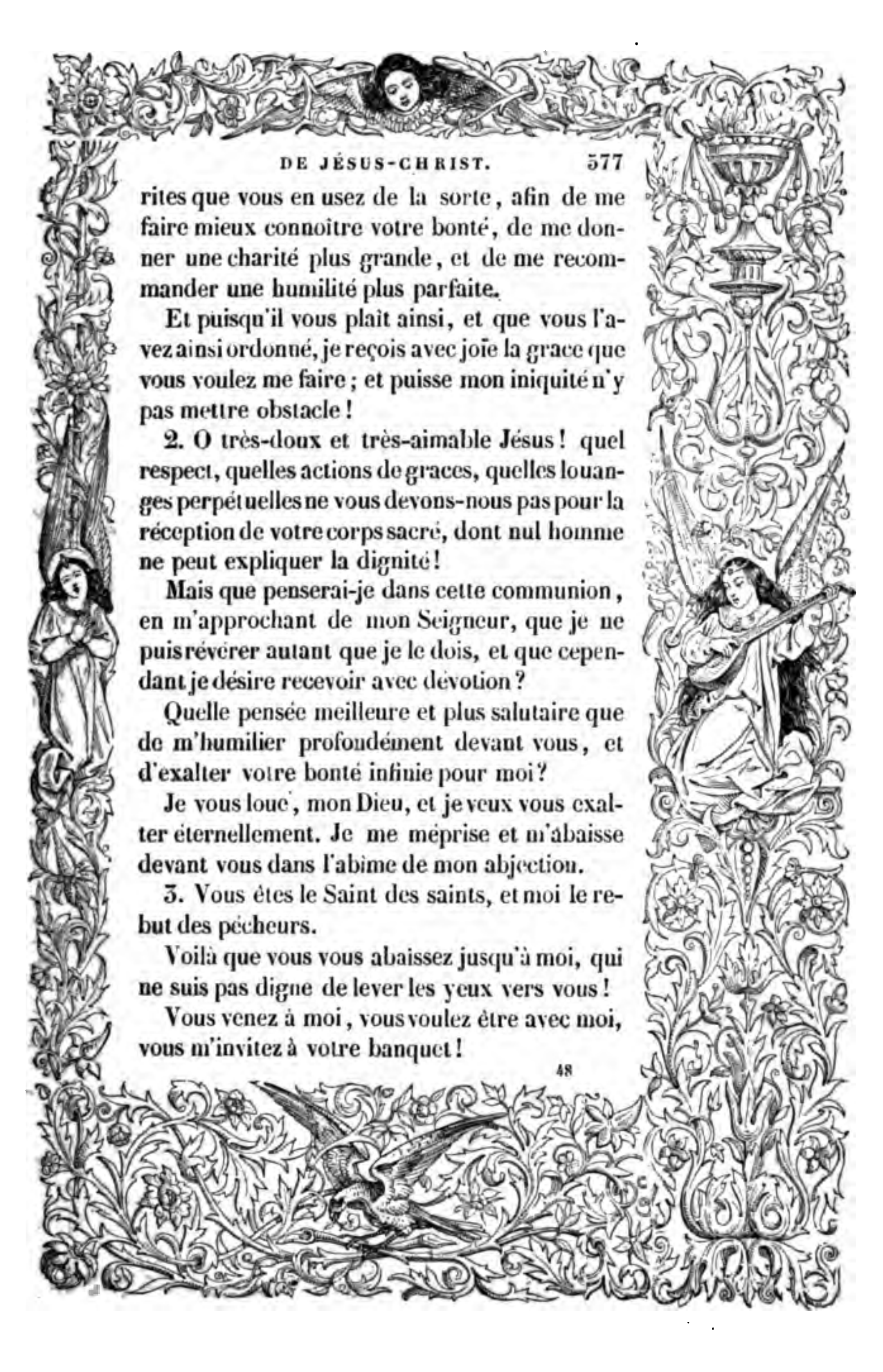
Mais d'où me vient le bonheur que vous me visitez ? qui suis-je, pour que vous vous donniez vous-même à moi ?

Comment un pécheur ose-t-il paraître devant vous ? et vous, comment daignez-vous venir vers un pécheur ?

Vous connaissez votre serviteur, et vous savez qu'il n'y a en lui aucun bien qui mérite cette grace.

Je confesse donc ma bassesse, je reconnais votre bonté, je loue votre miséricorde, et je vous rends graces à cause de votre immense charité.

C'est pour vous-même, et non pour mes mé-



rites que vous en usez de la sorte, afin de me faire mieux connoître votre bonté, de me donner une charité plus grande, et de me recommander une humilité plus parfaite.

Et puisqu'il vous plaît ainsi, et que vous l'avez ainsi ordonné, je reçois avec joie la grace que vous voulez me faire; et puisse mon iniquité n'y pas mettre obstacle!

2. O très-doux et très-aimable Jésus! quel respect, quelles actions de graces, quelles louanges perpétuelles ne vous devons-nous pas pour la réception de votre corps sacré, dont nul homme ne peut expliquer la dignité!

Mais que penserai-je dans cette communion, en m'approchant de mon Seigneur, que je ne puis révérer autant que je le dois, et que cependant je désire recevoir avec dévotion?

Quelle pensée meilleure et plus salutaire que de m'humilier profondément devant vous, et d'exalter votre bonté infinie pour moi?

Je vous loue, mon Dieu, et je veux vous exalter éternellement. Je me méprise et m'abaisse devant vous dans l'abîme de mon abjection.

3. Vous êtes le Saint des saints, et moi le rebut des pécheurs.

Voilà que vous vous abaissez jusqu'à moi, qui ne suis pas digne de lever les yeux vers vous!

Vous venez à moi, vous voulez être avec moi, vous m'invitez à votre banquet!



Vous voulez me donner à manger un aliment céleste, le pain des anges, qui n'est autre que vous-même, ô Pain vivant qui êtes descendu du ciel, et qui donnez la vie au monde !

4. Voilà la source de l'amour et le triomphe de votre miséricorde. Quelles actions de graces et quelles louanges ne vous sont pas dues pour ce bienfait !

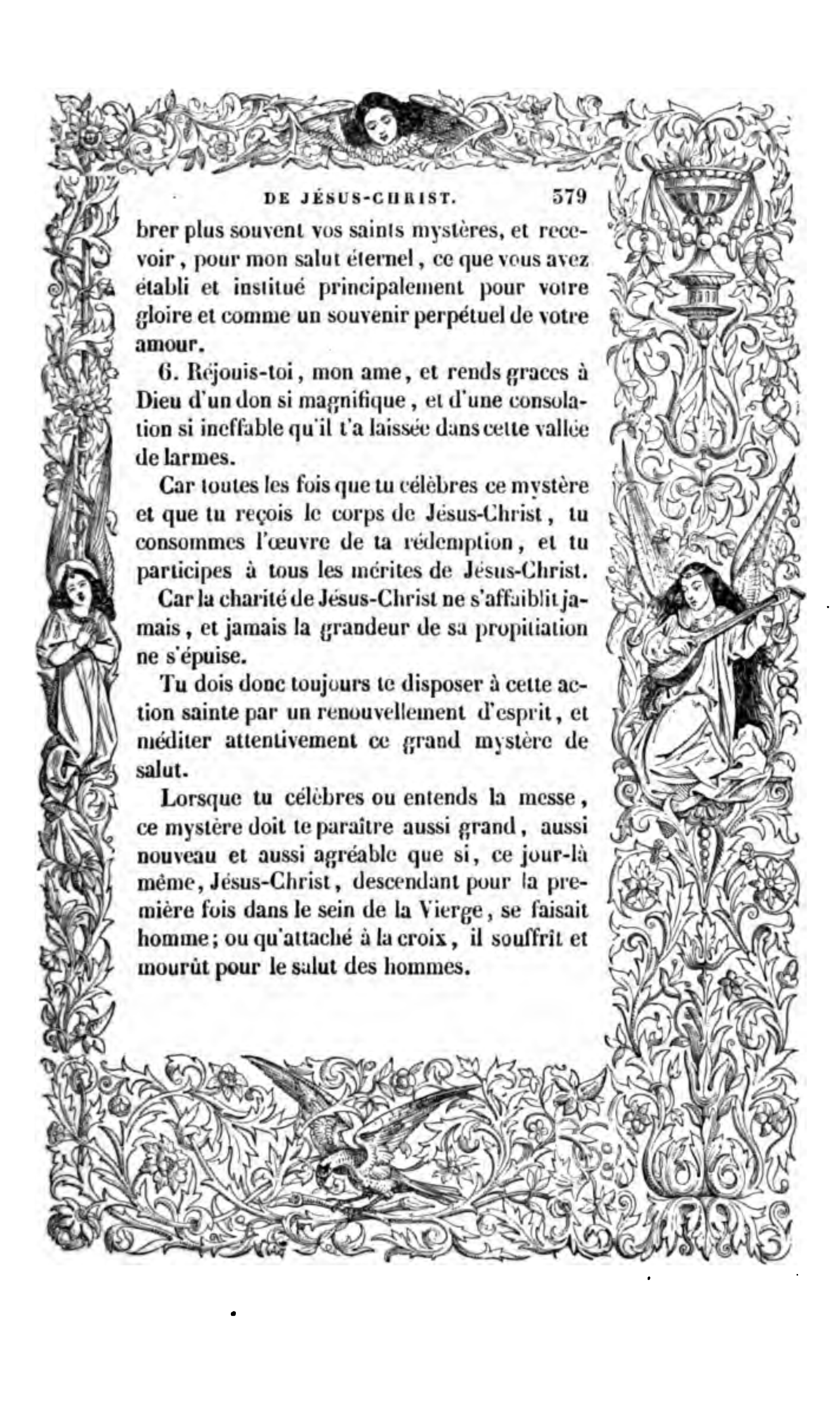
Oh ! que votre dessein a été utile et salutaire, lorsque vous avez institué ce sacrement ! o le doux et délicieux banquet où vous vous êtes donné vous-même pour nourriture !

Oh ! que vos œuvres sont admirables, Seigneur ! que votre puissance est grande ! que votre vérité est ineffable !

Car vous avez dit, et tout a été fait ; et tout s'est accompli suivant que vous l'avez ordonné.

Chose merveilleuse, digne de foi, et qui surpasse l'intelligence humaine, que vous, Seigneur mon Dieu, vrai Dieu et vrai homme, vous soyez contenu tout entier sous la moindre partie des espèces du pain et du vin ; et que, sans être consumé, vous soyez mangé par celui qui vous reçoit !

5. Seigneur de toutes choses, vous qui, n'ayant besoin de personne, avez cependant voulu habiter en nous par votre sacrement, conservez sans tache mon cœur et mon corps, afin que je puisse, avec la joie d'une conscience pure, célé-



brer plus souvent vos saints mystères, et recevoir, pour mon salut éternel, ce que vous avez établi et institué principalement pour votre gloire et comme un souvenir perpétuel de votre amour.

6. Réjouis-toi, mon ame, et rends graces à Dieu d'un don si magnifique, et d'une consolation si ineffable qu'il t'a laissée dans cette vallée de larmes.

Car toutes les fois que tu célèbres ce mystère et que tu reçois le corps de Jésus-Christ, tu consommes l'œuvre de ta rédemption, et tu participes à tous les mérites de Jésus-Christ.

Car la charité de Jésus-Christ ne s'affaiblit jamais, et jamais la grandeur de sa propitiation ne s'épuise.

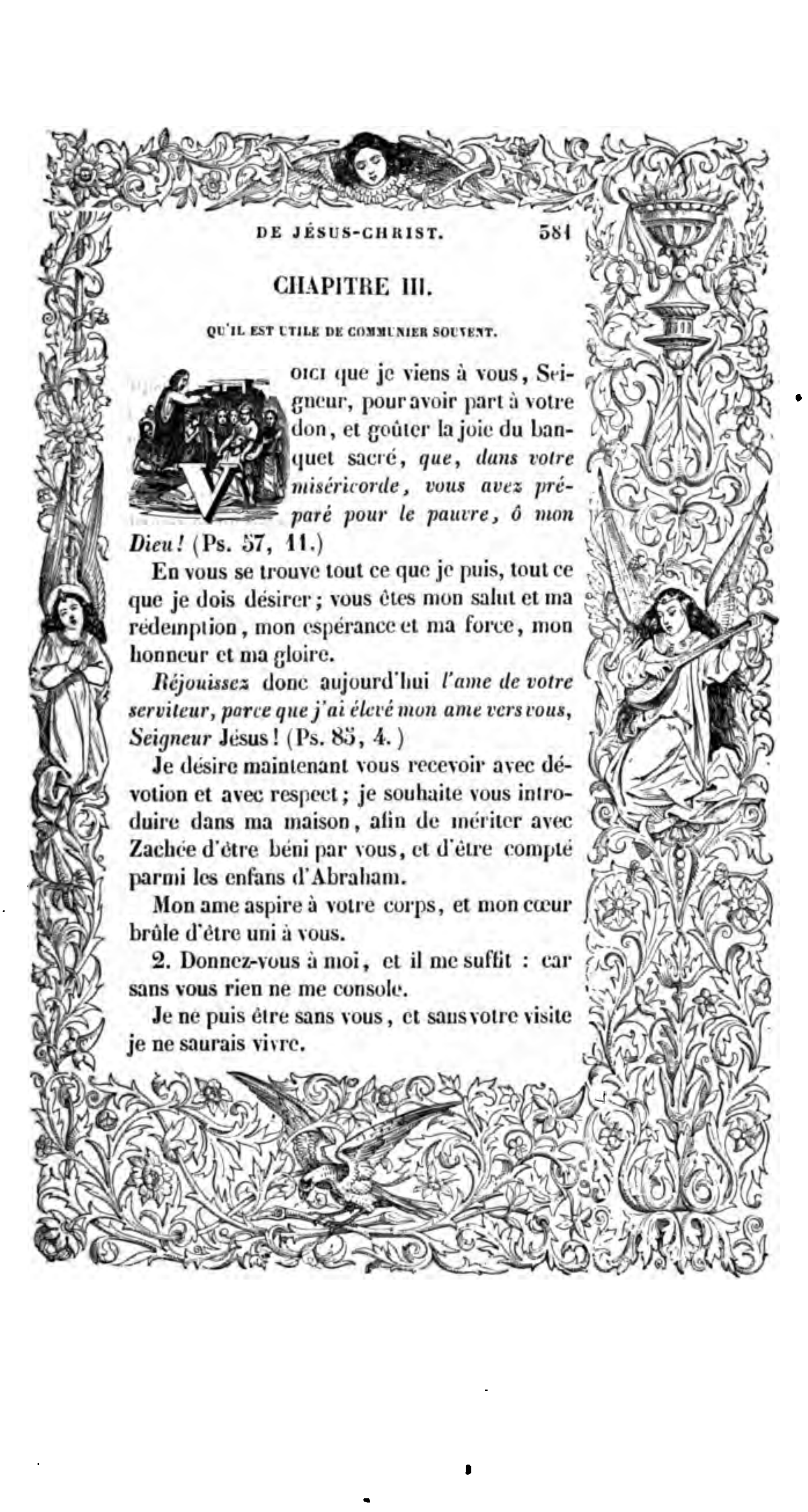
Tu dois donc toujours te disposer à cette action sainte par un renouvellement d'esprit, et méditer attentivement ce grand mystère de salut.

Lorsque tu célèbres ou entends la messe, ce mystère doit te paraître aussi grand, aussi nouveau et aussi agréable que si, ce jour-là même, Jésus-Christ, descendant pour la première fois dans le sein de la Vierge, se faisait homme; ou qu'attaché à la croix, il souffrit et mourût pour le salut des hommes.

RÉFLEXION.

L'EUCHARISTIE est le sacrement de l'amour. Combien Jésus-Christ nous a-t-il aimés, puisqu'il n'a pas dédaigné de se faire notre nourriture de chaque jour! Il veut être notre pain quotidien, en sorte qu'il soit l'aliment le plus familier de nos ames, comme le pain grossier nourrit nos corps. Le pain des corps ne fait qu'en retarder la mort et la corruption : mais Jésus-Christ, pain de nos ames, les fera vivre éternellement. C'est *le pain descendu du ciel pour donner la vie au monde*. C'est être ennemi de soi-même, c'est vouloir mourir, que de n'être pas affamé de ce pain. Le Sauveur est là qui vous attend avec ses mains pleines de graces. C'est l'agneau égorgé pour les péchés du monde, qui veut être mangé dans ce festin céleste. Venez, enfans de Dieu, vous rassasier de cette chair divine, et vous désaltérer dans ce sang qui efface tous les péchés. Il ne cache les rayons de sa gloire que pour n'éblouir pas vos faibles yeux, et pour vous accoutumer à une plus grande familiarité. Croyéz, espérez, aimez : portez le Bien-Aimé dans vos poitrines, et laissez-le régner à jamais au-dedans de vous.

FÉNELON.



CHAPITRE III.

QU'IL EST UTILE DE COMMUNIER SOUVENT.

VOICI que je viens à vous, Seigneur, pour avoir part à votre don, et goûter la joie du banquet sacré, *que, dans votre miséricorde, vous avez préparé pour le pauvre, ô mon Dieu!* (Ps. 57, 11.)

En vous se trouve tout ce que je puis, tout ce que je dois désirer; vous êtes mon salut et ma rédemption, mon espérance et ma force, mon honneur et ma gloire.

Réjouissez donc aujourd'hui *l'ame de votre serviteur, parce que j'ai élevé mon ame vers vous, Seigneur* Jésus! (Ps. 85, 4.)

Je désire maintenant vous recevoir avec dévotion et avec respect; je souhaite vous introduire dans ma maison, afin de mériter avec Zachée d'être béni par vous, et d'être compté parmi les enfans d'Abraham.

Mon ame aspire à votre corps, et mon cœur brûle d'être uni à vous.

2. Donnez-vous à moi, et il me suffit : car sans vous rien ne me console.

Je ne puis être sans vous, et sans votre visite je ne saurais vivre.



Il faut donc que je m'approche souvent de vous, et que je vous reçoive comme le remède de mon salut, de peur que je ne tombe de défaillance dans le chemin, si je suis privé de cette céleste nourriture.

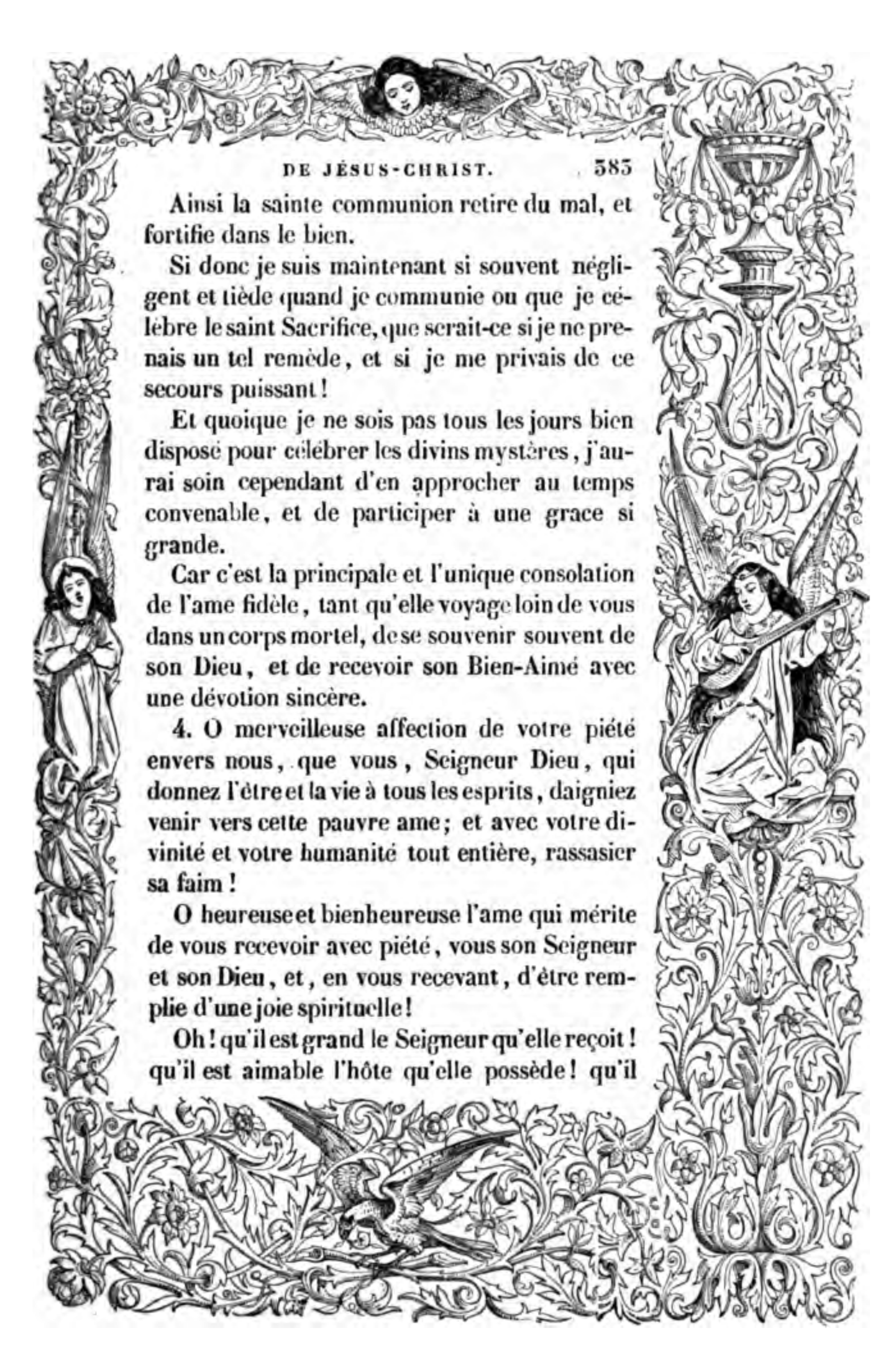
Car c'est ainsi, très-miséricordieux Jésus, que, prêchant aux peuples, et les guérissant de diverses langueurs, vous dites un jour : *Je ne veux pas les renvoyer à jeun dans leurs maisons, de peur que les forces ne leur manquent dans le chemin.* (Matth., 15, 32.)

Agissez donc de même envers moi, vous qui, pour la consolation des fidèles, avez voulu demeurer dans le sacrement.

Car vous êtes le doux aliment de l'ame; et celui qui vous mange dignement aura part à l'héritage de la gloire éternelle.

3. Combien il m'est nécessaire, à moi qui tombe et pèche si souvent, qui suis si tôt engourdi et abattu, de me renouveler, de me purifier, de me ranimer par des prières et des confessions fréquentes, par la réception de votre corps sacré; de peur que, m'en abstenant trop long-temps, je n'échappe à mes saintes résolutions.

Car les sens de l'homme sont enclins au mal dès sa jeunesse; et s'il n'est soutenu par ce remède divin, il tombe bientôt dans de plus grands excès.



Ainsi la sainte communion retire du mal, et fortifie dans le bien.

Si donc je suis maintenant si souvent négligent et tiède quand je communie ou que je célèbre le saint Sacrifice, que serait-ce si je ne prenais un tel remède, et si je me privais de ce secours puissant!

Et quoique je ne sois pas tous les jours bien disposé pour célébrer les divins mystères, j'aurai soin cependant d'en approcher au temps convenable, et de participer à une grace si grande.

Car c'est la principale et l'unique consolation de l'ame fidèle, tant qu'elle voyage loin de vous dans un corps mortel, de se souvenir souvent de son Dieu, et de recevoir son Bien-Aimé avec une dévotion sincère.

4. O merveilleuse affection de votre piété envers nous, que vous, Seigneur Dieu, qui donnez l'être et la vie à tous les esprits, daigniez venir vers cette pauvre ame; et avec votre divinité et votre humanité tout entière, rassasier sa faim!

O heureuse et bienheureuse l'ame qui mérite de vous recevoir avec piété, vous son Seigneur et son Dieu, et, en vous recevant, d'être remplie d'une joie spirituelle!

Oh! qu'il est grand le Seigneur qu'elle reçoit! qu'il est aimable l'hôte qu'elle possède! qu'il

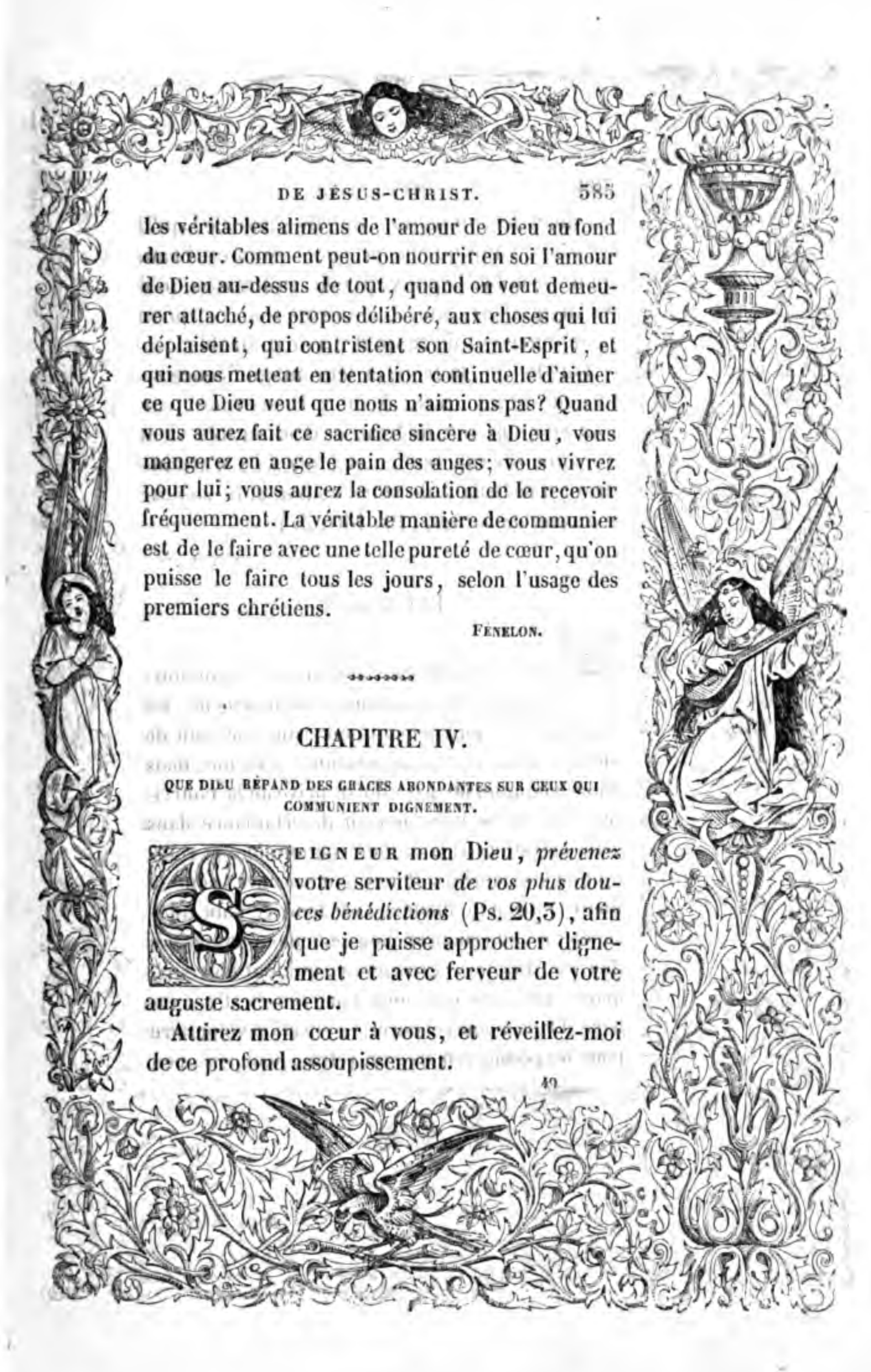


est doux le compagnon qu'elle s'associe! qu'il est fidèle l'ami qu'elle accepte! qu'il est beau, qu'il est noble l'époux qu'elle embrasse; qu'il est digne d'être aimé par-dessus tout ce qu'on peut aimer et tout ce qu'il y a de désirable!

Que le ciel, la terre et leur magnificence se taisent devant vous, ô mon Bien-Aimé! car tout ce qu'ils ont de beau et d'admirable vient de votre libérale bonté; et jamais ils n'atteindront à la beauté de votre nom *dont la sagesse n'a point de bornes.* (Ps. 146, 5.)

RÉFLEXION.

Il serait inutile de s'abstenir de la communion, de peur de communier indignement. En communiant indignement, on change le pain de vie en poison, et on s'empoisonne soi-même; mais en ne communiant pas, on se prive de la nourriture, et on se laisse mourir de défaillance dans cette privation. Il faut donc communier, et communier dignement : il faut tout sacrifier, pour se mettre en état de manger avec fruit ce pain quotidien; il faut renoncer, non-seulement aux péchés mortels, aux vices grossiers et qui font horreur, mais encore aux occasions dangereuses d'y tomber; il faut même renoncer à l'affection volontaire pour les péchés véniels, qui retranchent peu à peu



les véritables alimens de l'amour de Dieu au fond du cœur. Comment peut-on nourrir en soi l'amour de Dieu au-dessus de tout, quand on veut demeurer attaché, de propos délibéré, aux choses qui lui déplaisent, qui contristent son Saint-Esprit, et qui nous mettent en tentation continuelle d'aimer ce que Dieu veut que nous n'aimions pas? Quand vous aurez fait ce sacrifice sincère à Dieu, vous mangerez en ange le pain des anges; vous vivrez pour lui; vous aurez la consolation de le recevoir fréquemment. La véritable manière de communier est de le faire avec une telle pureté de cœur, qu'on puisse le faire tous les jours, selon l'usage des premiers chrétiens.

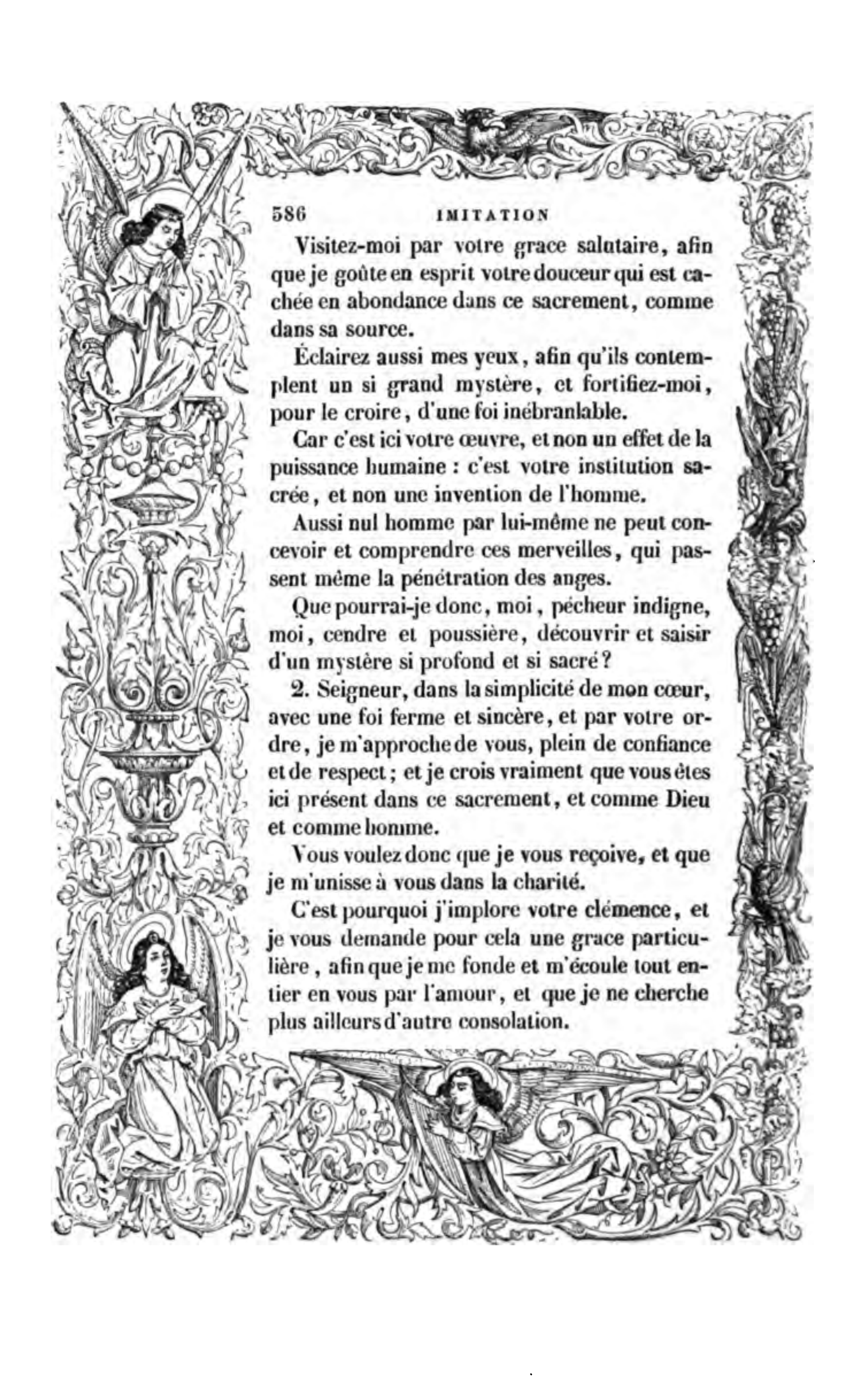
FÉNELON.

CHAPITRE IV.

QUE DIEU RÉPAND DES GRACES ABONDANTES SUR CEUX QUI COMMUNIENT DIGNEMENT.

SEIGNEUR mon Dieu, *prévenez* votre serviteur *de vos plus douces bénédictions* (Ps. 20,3), afin que je puisse approcher dignement et avec ferveur de votre auguste sacrement.

Attirez mon cœur à vous, et réveillez-moi de ce profond assoupissement.



Visitez-moi par votre grace salutaire, afin que je goûte en esprit votre douceur qui est cachée en abondance dans ce sacrement, comme dans sa source.

Éclairez aussi mes yeux, afin qu'ils contemplent un si grand mystère, et fortifiez-moi, pour le croire, d'une foi inébranlable.

Car c'est ici votre œuvre, et non un effet de la puissance humaine : c'est votre institution sacrée, et non une invention de l'homme.

Aussi nul homme par lui-même ne peut concevoir et comprendre ces merveilles, qui passent même la pénétration des anges.

Que pourrai-je donc, moi, pécheur indigne, moi, cendre et poussière, découvrir et saisir d'un mystère si profond et si sacré?

2. Seigneur, dans la simplicité de mon cœur, avec une foi ferme et sincère, et par votre ordre, je m'approche de vous, plein de confiance et de respect; et je crois vraiment que vous êtes ici présent dans ce sacrement, et comme Dieu et comme homme.

Vous voulez donc que je vous reçoive, et que je m'unisse à vous dans la charité.

C'est pourquoi j'implore votre clémence, et je vous demande pour cela une grace particulière, afin que je me fonde et m'écoule tout entier en vous par l'amour, et que je ne cherche plus ailleurs d'autre consolation.



Car ce sacrement, si sublime et si adorable, est le salut de l'ame et du corps, le remède de toute langueur spirituelle; il guérit les vices, réprime les passions, surmonte les tentations ou les affaiblit, augmente la grace, accroît la vertu, affermit la foi, fortifie l'espérance, enflamme et dilate la charité.

3. Car vous avez accordé, et encore souvent vous accordez dans ce sacrement des biens sans nombre à vos bien-aimés qui s'en approchent avec ferveur, ô mon Dieu, sauveur de mon ame, réparateur de mon infirmité, source de toute consolation intérieure!

Car vous répandez en eux d'abondantes consolations dans leurs tribulations diverses; du fond de leur propre bassesse, vous les élevez à l'espérance de votre protection, et par une grace toute nouvelle, vous leur rendez intérieurement la joie et la lumière; de sorte que ceux qui se sentaient pleins de trouble et de tiédeur avant la communion, se trouvent heureusement changés, après s'être nourris de cette viande et de ce breuvage céleste.

Vous agissez avec cette munificence envers vos élus, afin qu'ils connaissent avec vérité, et qu'ils éprouvent clairement qu'ils n'ont rien d'eux-mêmes, et qu'ils reçoivent tout de votre grace et de votre bonté.

Car d'eux-mêmes ils étaient froids, durs,



sans dévotion : par vous ils deviennent fervens, zélés et pieux.

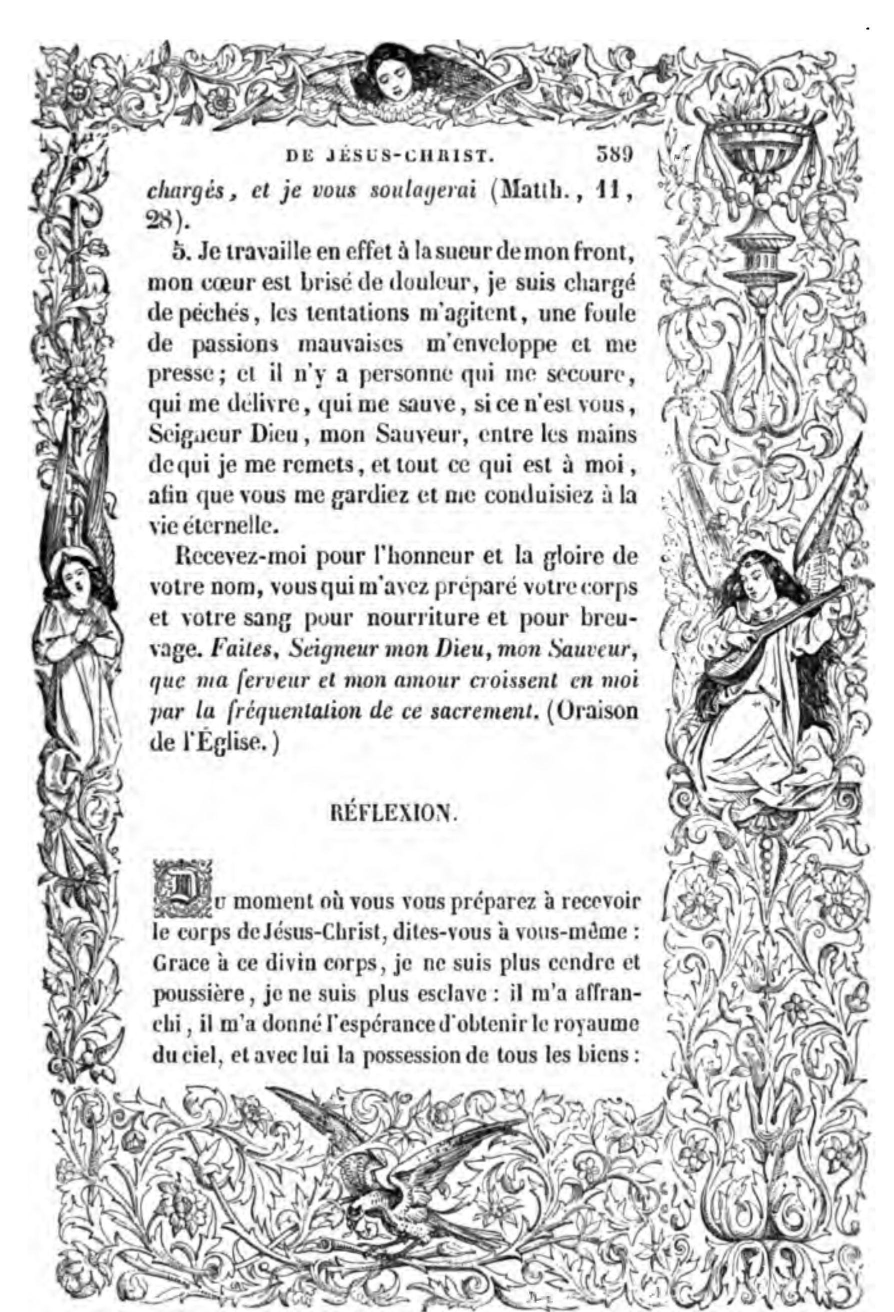
Qui, en effet, s'approchant humblement de la fontaine de suavité, n'en remporte pas un peu de douceur ? ou qui, se tenant près d'un grand feu, n'en reçoit pas quelque chaleur ?

Et vous êtes, mon Dieu, cette fontaine toujours pleine et surabondante, ce feu toujours ardent, et qui ne s'éteint jamais.

4. Si donc il ne m'est pas permis de puiser à la plénitude de la source, et de m'y abreuver jusqu'à satiété, j'approcherai cependant mes lèvres du canal céleste d'où elle jaillit, afin d'en recevoir au moins quelque goutte pour apaiser ma soif; et ne pas tomber dans une entière sécheresse.

Et si je ne puis encore être tout céleste, et tout de feu, comme les Chérubins et les Séraphins, je m'efforcerai toutefois de m'animer à la dévotion, et de préparer mon cœur, afin qu'en recevant avec humilité ce sacrement de vie, j'obtienne au moins quelque étincelle de ce feu divin.

Pour tout ce qui me manque, ô bon Jésus, Sauveur très-saint ! suppléez-y par votre bonté et par votre grace, vous qui avez daigné appeler à vous tous les hommes, en disant : *Venez à moi, vous tous qui travaillez et qui êtes*



chargés, et je vous soulagerai (Matth., 11, 28).

5. Je travaille en effet à la sueur de mon front, mon cœur est brisé de douleur, je suis chargé de péchés, les tentations m'agitent, une foule de passions mauvaises m'enveloppe et me presse; et il n'y a personne qui me secoure, qui me délivre, qui me sauve, si ce n'est vous, Seigneur Dieu, mon Sauveur, entre les mains de qui je me remets, et tout ce qui est à moi, afin que vous me gardiez et me conduisiez à la vie éternelle.

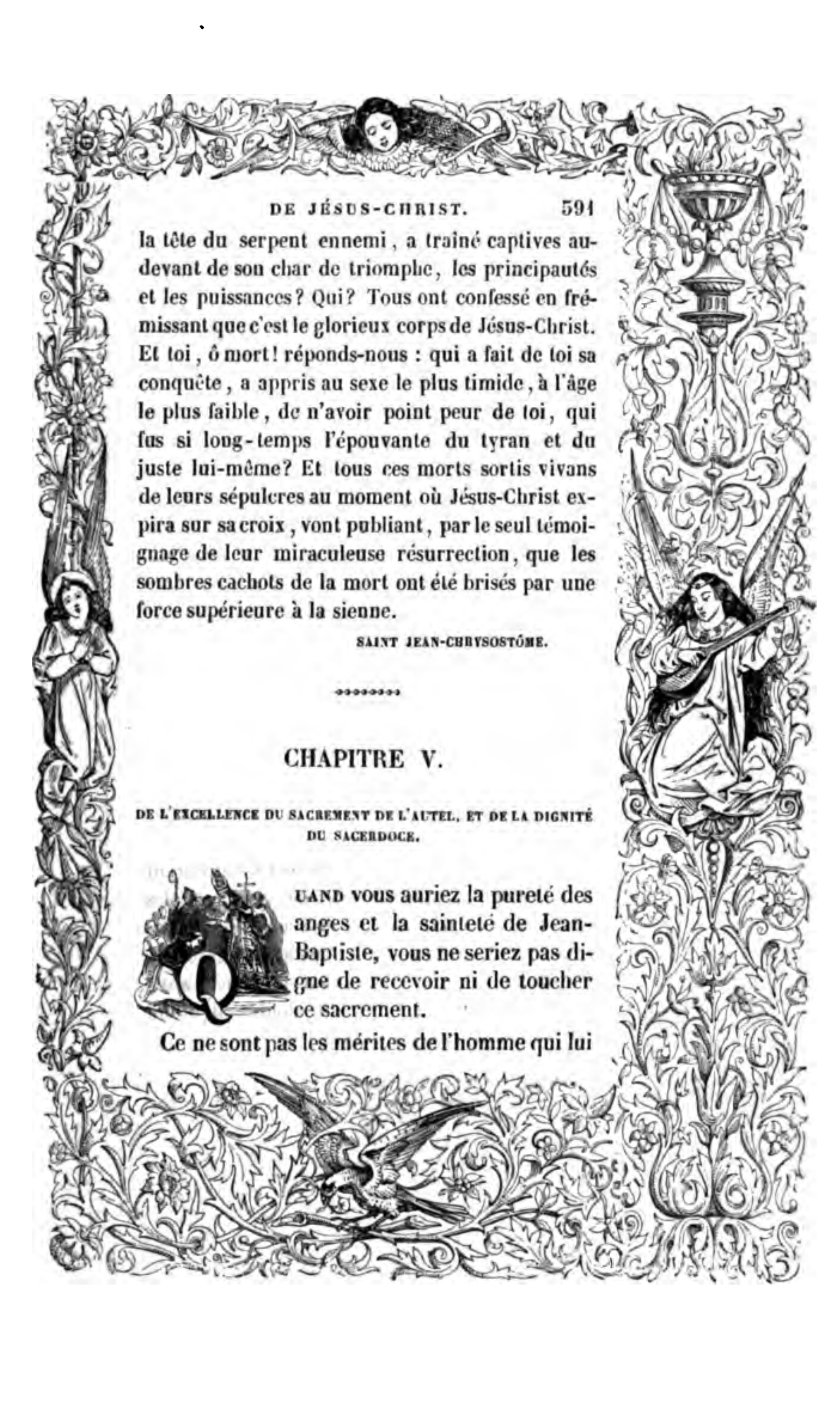
Recevez-moi pour l'honneur et la gloire de votre nom, vous qui m'avez préparé votre corps et votre sang pour nourriture et pour breuvage. *Faites, Seigneur mon Dieu, mon Sauveur, que ma ferveur et mon amour croissent en moi par la fréquentation de ce sacrement.* (Oraison de l'Église.)

RÉFLEXION.

Du moment où vous vous préparez à recevoir le corps de Jésus-Christ, dites-vous à vous-même : Grace à ce divin corps, je ne suis plus cendre et poussière, je ne suis plus esclave : il m'a affranchi, il m'a donné l'espérance d'obtenir le royaume du ciel, et avec lui la possession de tous les biens :



la vie éternelle, la félicité des esprits bienheureux, le glorieux privilége d'être éternellement dans la compagnie de Jésus-Christ. C'est là, oui, c'est là le même corps qui fut percé de clous, déchiré par les verges des bourreaux, et sur qui la mort a été impuissante; le même de qui le soleil, en le voyant mourir sur la croix, ne put soutenir l'aspect et détourna ses rayons; le même dont le dernier soupir exhalé de sa bouche a déchiré le voile du temple, fendu les rochers, fait trembler la terre; le même corps qui, tout sanglant, a fait jaillir de son côté entr'ouvert par le fer d'une lance, deux sources de vie, qui se sont répandues sur tout le monde, l'une d'eau pour le Baptême, l'autre de sang dans l'Eucharistie. Et combien encore d'autres témoignages avaient signalé la vertu toute-puissante de ce corps sacré! Les voulez-vous connaître? Interrogez cette femme de l'Évangile, que travaillait un flux de sang; elle ne toucha point ce divin corps, pas même le vêtement, mais la frange seule du vêtement dont il était couvert. C'en fut assez pour la rendre à la santé. Interrogez la mer dont les flots dociles à sa voix s'affermirent et lui présentèrent une terre ferme; interrogez les démons mis en fuite par sa présence. Répondez-nous, esprits impurs : qui vous a frappés d'une aussi incurable plaie? qui vous a subjugués, abattus, enchaînés? qui a brisé le double aiguillon dont vous faisiez votre terrible armure, a brisé



la tête du serpent ennemi, a traîné captives au-devant de son char de triomphe, les principautés et les puissances? Qui? Tous ont confessé en frémissant que c'est le glorieux corps de Jésus-Christ. Et toi, ô mort! réponds-nous : qui a fait de toi sa conquête, a appris au sexe le plus timide, à l'âge le plus faible, de n'avoir point peur de toi, qui fus si long-temps l'épouvante du tyran et du juste lui-même? Et tous ces morts sortis vivans de leurs sépulcres au moment où Jésus-Christ expira sur sa croix, vont publiant, par le seul témoignage de leur miraculeuse résurrection, que les sombres cachots de la mort ont été brisés par une force supérieure à la sienne.

SAINT JEAN-CHRYSOSTÔME.

CHAPITRE V.

DE L'EXCELLENCE DU SACREMENT DE L'AUTEL, ET DE LA DIGNITÉ DU SACERDOCE.

Quand vous auriez la pureté des anges et la sainteté de Jean-Baptiste, vous ne seriez pas digne de recevoir ni de toucher ce sacrement.

Ce ne sont pas les mérites de l'homme qui lui



donnent le droit de consacrer et de toucher le corps de Jésus-Christ, et de se nourrir du pain des anges.

Sublime ministère! et dignité éminente des prêtres, auxquels est donné ce qui n'a point été accordé aux anges!

Car les prêtres validement ordonnés dans l'Église ont seuls le pouvoir de célébrer, et de consacrer le corps de Jésus-Christ.

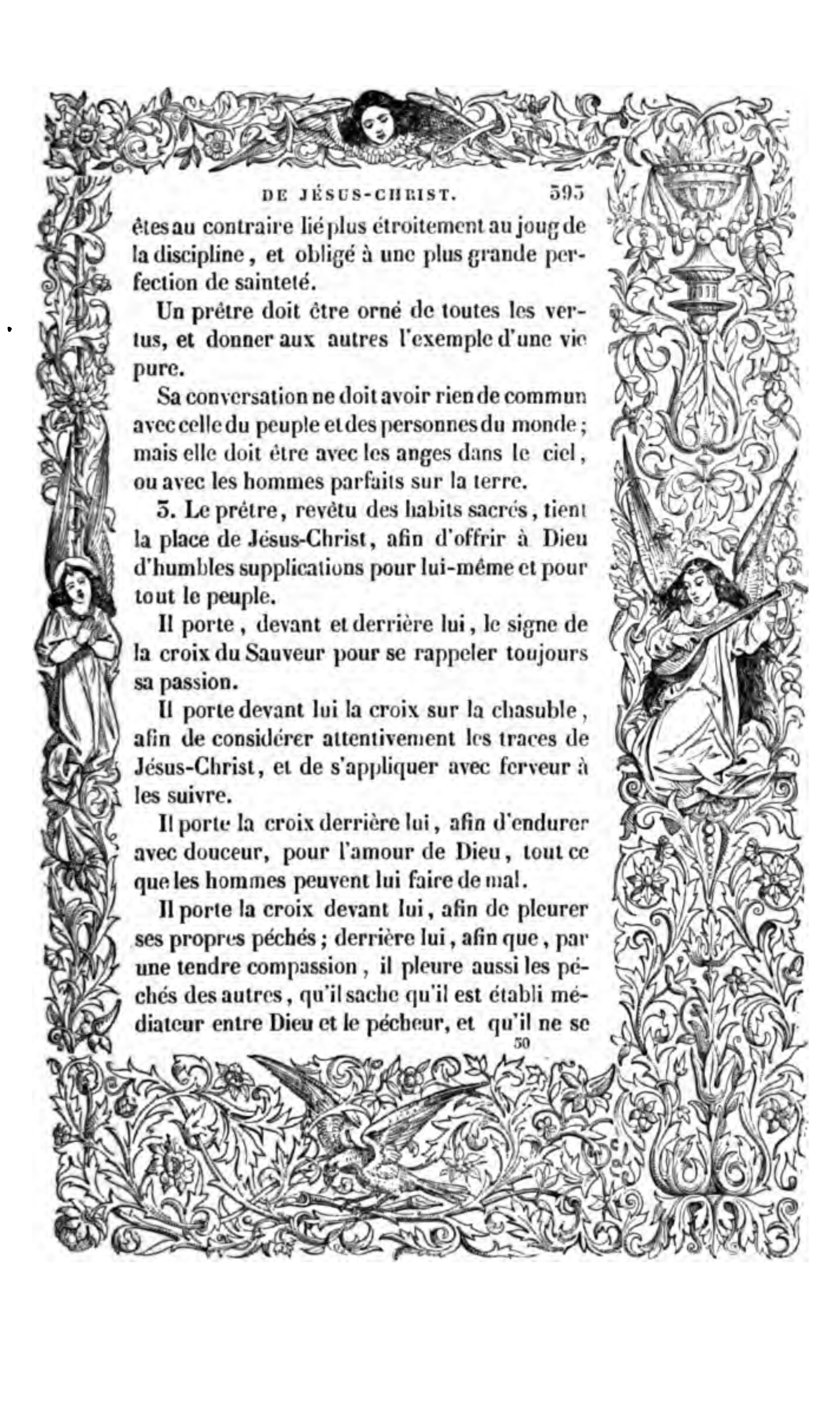
Le prêtre est à la vérité le ministre de Dieu, usant de la parole de Dieu selon le commandement et l'institution de Dieu : mais Dieu, à la volonté de qui tout est soumis, à qui tout obeit lorsqu'il commande, est là le principal auteur, et celui qui opère invisiblement.

2. Vous devez donc, dans cet auguste sacrement, croire plus à la toute-puissance de Dieu qu'à votre propre sens, ou à un autre signe visible ; et dès-lors, il faut approcher de l'autel avec crainte et respect.

Pensez à ce que vous êtes, et voyez quel ministère vous a été conféré par l'imposition des mains de l'évêque.

Vous voilà devenu prêtre, et consacré pour célébrer les saints mystères : maintenant soyez fidèle à offrir à Dieu le sacrifice au temps convenable, et à mener une vie irrépréhensible.

Vous n'avez pas allégé votre fardeau; vous vous



êtes au contraire lié plus étroitement au joug de la discipline, et obligé à une plus grande perfection de sainteté.

Un prêtre doit être orné de toutes les vertus, et donner aux autres l'exemple d'une vie pure.

Sa conversation ne doit avoir rien de commun avec celle du peuple et des personnes du monde; mais elle doit être avec les anges dans le ciel, ou avec les hommes parfaits sur la terre.

5. Le prêtre, revêtu des habits sacrés, tient la place de Jésus-Christ, afin d'offrir à Dieu d'humbles supplications pour lui-même et pour tout le peuple.

Il porte, devant et derrière lui, le signe de la croix du Sauveur pour se rappeler toujours sa passion.

Il porte devant lui la croix sur la chasuble, afin de considérer attentivement les traces de Jésus-Christ, et de s'appliquer avec ferveur à les suivre.

Il porte la croix derrière lui, afin d'endurer avec douceur, pour l'amour de Dieu, tout ce que les hommes peuvent lui faire de mal.

Il porte la croix devant lui, afin de pleurer ses propres péchés; derrière lui, afin que, par une tendre compassion, il pleure aussi les péchés des autres, qu'il sache qu'il est établi médiateur entre Dieu et le pécheur, et qu'il ne se



lasse point d'offrir des prières et des sacrifices, jusqu'à ce qu'il ait mérité d'obtenir grace et miséricorde.

Quand le prêtre célèbre, il honore Dieu, il réjouit les anges, il édifie l'Église, il aide les vivans, il soulage les morts, et se rend lui-même participant de tous les biens.

RÉFLEXION.

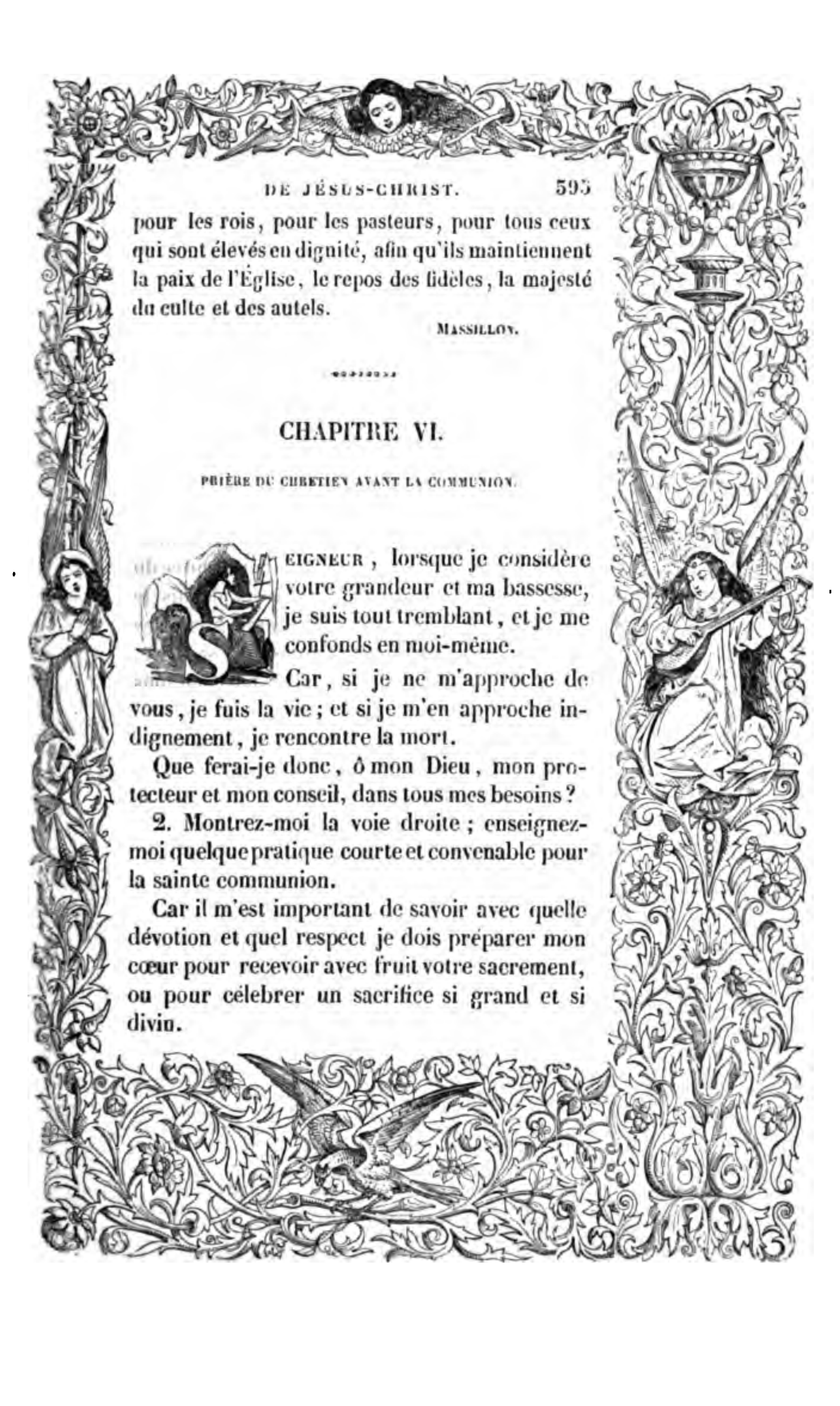
Un prêtre est le sacrificateur de la nouvelle alliance : il renouvelle tous les jours à l'autel l'oblation unique, le grand sacrifice, la ressource du genre humain, et promis à l'univers depuis le commencement des siècles : il y paraît à la place de Jésus-Christ formant son Église par sa mort, s'immolant de nouveau pour elle, la purifiant tous les jours dans son sang de ses taches et de ses rides, l'affermissant contre tous les efforts de l'enfer, réparant sans cesse ses ruines, l'offrant au Père très-clément et très-miséricordieux, afin qu'il daigne la pacifier, finir ses dissensions domestiques, la défendre contre toutes les entreprises de l'erreur, réunir dans son sein ceux qui l'ont déchiré en se séparant, la réunir elle-même dans le même esprit de vérité et de charité, et enfin la régir et la gouverner dans tous les endroits de l'univers où elle est répandue : c'est là que s'offrent à son nom des prières et des supplications pour les princes,

pour les rois, pour les pasteurs, pour tous ceux qui sont élevés en dignité, afin qu'ils maintiennent la paix de l'Église, le repos des fidèles, la majesté du culte et des autels.

MASSILLON.

CHAPITRE VI.

PRIÈRE DU CHRÉTIEN AVANT LA COMMUNION.



Seigneur, lorsque je considère votre grandeur et ma bassesse, je suis tout tremblant, et je me confonds en moi-même.

Car, si je ne m'approche de vous, je fuis la vie; et si je m'en approche indignement, je rencontre la mort.

Que ferai-je donc, ô mon Dieu, mon protecteur et mon conseil, dans tous mes besoins?

2. Montrez-moi la voie droite; enseignez-moi quelque pratique courte et convenable pour la sainte communion.

Car il m'est important de savoir avec quelle dévotion et quel respect je dois préparer mon cœur pour recevoir avec fruit votre sacrement, ou pour célébrer un sacrifice si grand et si divin.



RÉFLEXION.

Qu'il opère en moi, mon Sauveur, la rémission de mes péchés : que ce sang divin me purifie, qu'il lave toutes les tachesqui ont souillé cette robe nuptiale dont vous m'aviez revêtu dans le baptême ; afin que je puisse m'asseoir avec assurance au banquet des noces de votre Fils. Je suis, je l'avoue, une épouse infidèle, qui ai manqué une infinité de fois à la foi donnée : ***Mais revenez,*** nous dites-vous, ô Seigneur, ***revenez, je vous recevrai ;*** pourvu que vous ayez repris votre première robe, et que vous portiez dans l'anneau que l'on vous met au doigt la marque de l'union où le Verbe divin entre avec vous. Rendez-moi cet anneau mystique : revêtez-moi de nouveau, ô mon Père, comme un autre enfant prodigue qui retourne à vous, de cette robe de l'innocence, et de la sainteté que je dois apporter à votre table. C'est l'immortelle parure que vous nous demandez, vous qui êtes en même temps l'époux, le convive, et la victime immolée qu'on nous donne à manger. Les riches habits sont une marque de joie, et il est juste de se réjouir à votre table, ô Roi tout-puissant, lorsque vous célébrez les noces de votre Fils avec les ames saintes ; lorsque vous nous en donnez le corps pour en jouir, et pour nous faire devenir un même corps et un même esprit avec lui par la communion.

BOSSUET.



CHAPITRE VII.

DE L'EXAMEN DE CONSCIENCE, ET DE LA RÉSOLUTION DE SE CORRIGER.

Sur toutes choses, il faut que le prêtre de Dieu s'approche pour célébrer, toucher et recevoir ce sacrement, avec une profonde humilité de cœur, un respect suppliant, une pleine foi, et une pieuse intention d'honorer Dieu.

Examinez avec soin votre conscience, et, autant que vous le pourrez, nettoyez-la, purifiez-la par une contrition véritable et par une humble confession; de sorte que vous n'ayez rien qui vous pèse, vous donne des remords, et vous ôte un libre accès.

Ayez regret de tous vos péchés en général, et surtout affligez-vous et gémissez en particulier des fautes de chaque jour; et si le temps vous le permet, confessez à Dieu, dans le secret du cœur, toutes les misères de vos passions.

2. Gémissez amèrement d'être encore si charnel et si mondain, si peu mortifié dans vos passions, si agité par les mouvemens de la concupiscence;



Si peu exact à veiller sur vos sens, si souvent séduit par de vains fantômes;

Si enclin à vous répandre au-dehors, si négligent à rentrer en vous-même;

Si porté au rire et à la dissipation, si peu disposé aux larmes et à la componction;

Si prompt à vous livrer au relâchement et à la mollesse, si lent pour l'austérité et la ferveur;

Si curieux d'entendre des nouvelles et de voir ce qui flatte les yeux, si lâche à embrasser ce qui est humble et abject;

Si avide de beaucoup avoir, si avare pour donner, si ardent à retenir;

Si inconsidéré dans vos paroles, si impuissant à vous taire;

Si déréglé dans vos mœurs, si indiscret dans vos actions;

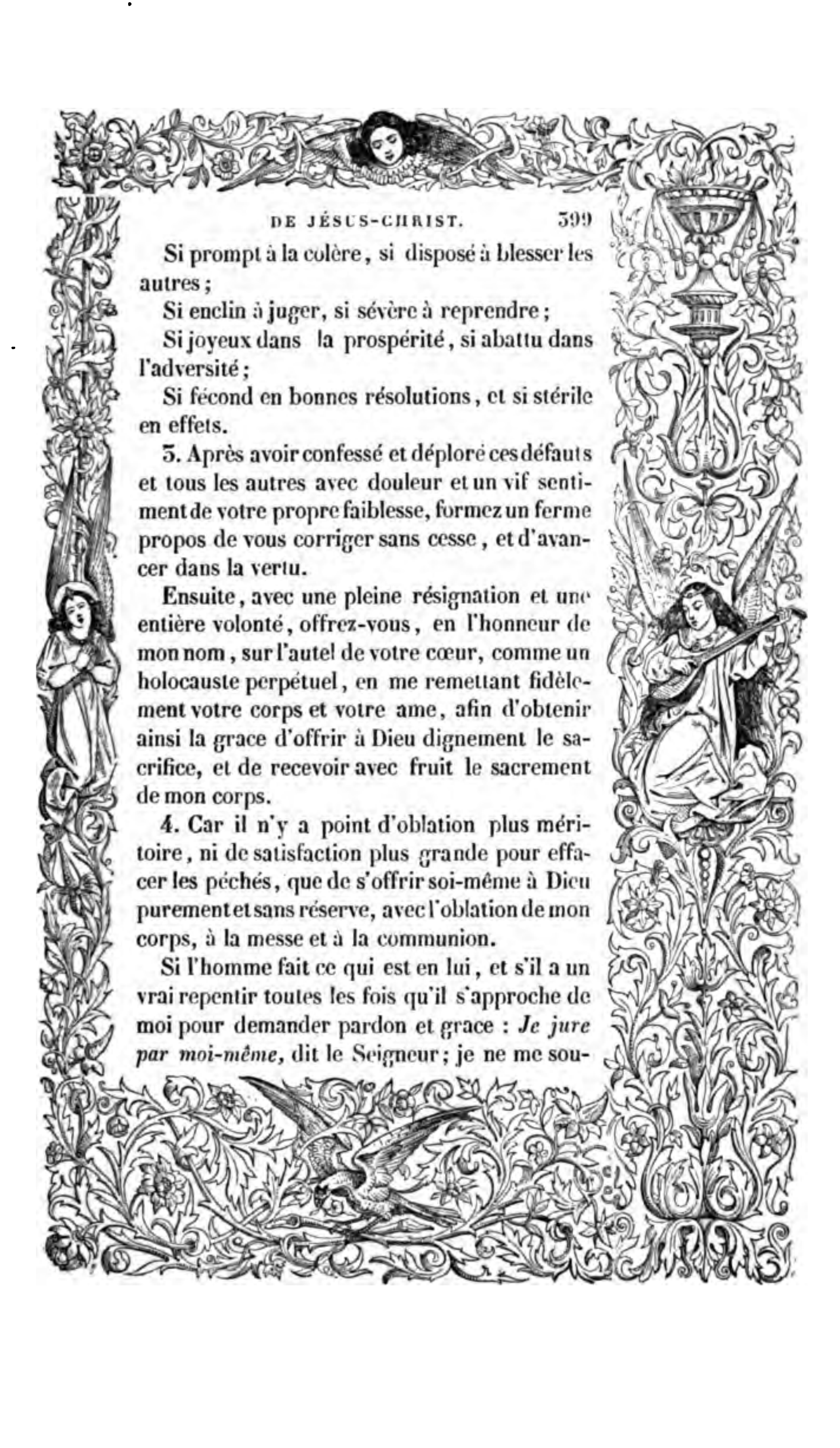
Si intempérant dans le manger, si sourd à la parole de Dieu;

Si convoiteux du repos, si lent pour le travail;

Si éveillé pour des récits frivoles, si endormi pour les saintes veilles, si pressé d'en voir la fin, si dissipé en y assistant;

Si négligent en récitant l'office divin, si tiède en célébrant, si aride en communiant;

Si aisément distrait, si rarement bien recueilli;



Si prompt à la colère, si disposé à blesser les autres;

Si enclin à juger, si sévère à reprendre;

Si joyeux dans la prospérité, si abattu dans l'adversité;

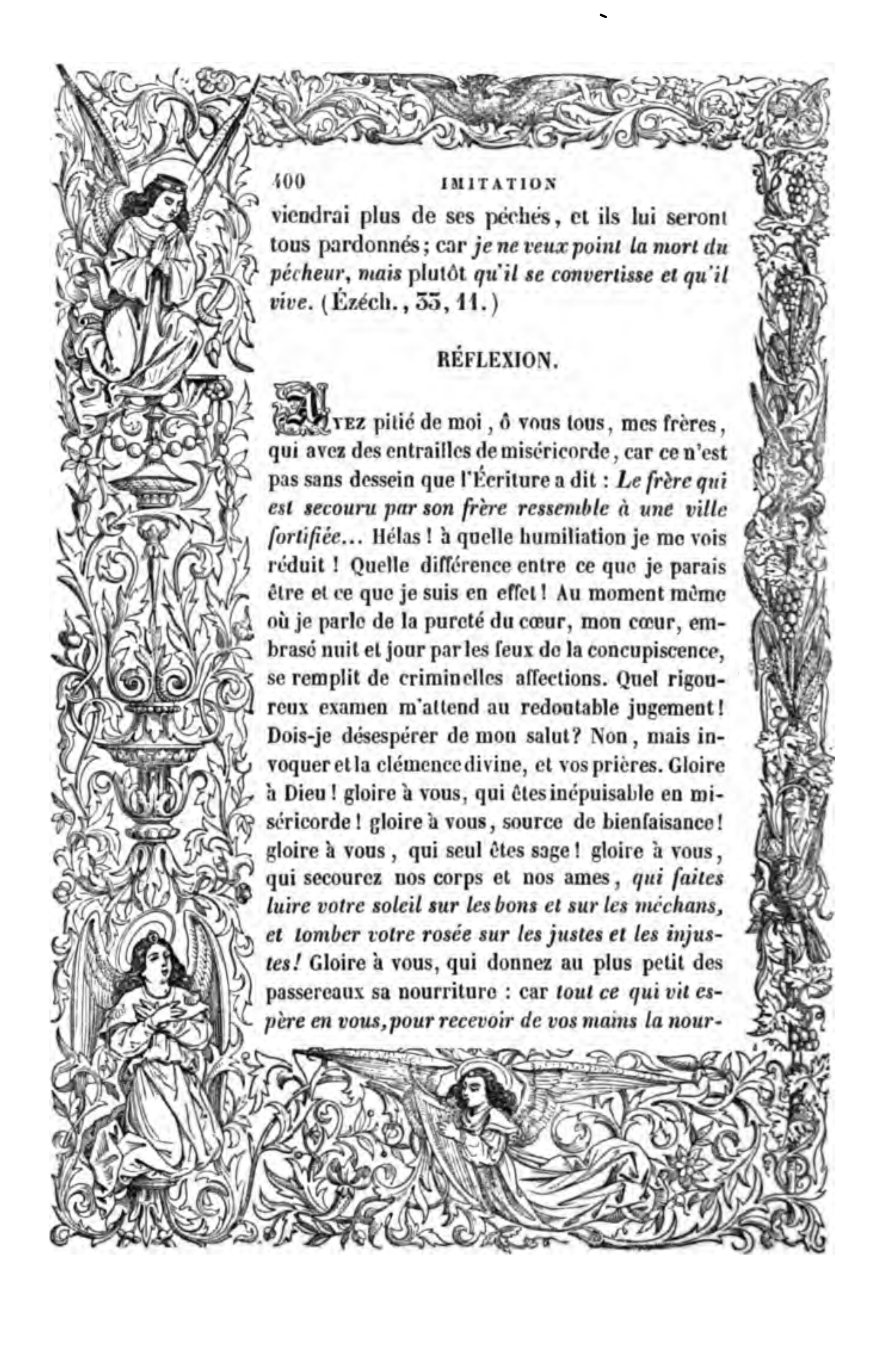
Si fécond en bonnes résolutions, et si stérile en effets.

3. Après avoir confessé et déploré ces défauts et tous les autres avec douleur et un vif sentiment de votre propre faiblesse, formez un ferme propos de vous corriger sans cesse, et d'avancer dans la vertu.

Ensuite, avec une pleine résignation et une entière volonté, offrez-vous, en l'honneur de mon nom, sur l'autel de votre cœur, comme un holocauste perpétuel, en me remettant fidèlement votre corps et votre ame, afin d'obtenir ainsi la grace d'offrir à Dieu dignement le sacrifice, et de recevoir avec fruit le sacrement de mon corps.

4. Car il n'y a point d'oblation plus méritoire, ni de satisfaction plus grande pour effacer les péchés, que de s'offrir soi-même à Dieu purement et sans réserve, avec l'oblation de mon corps, à la messe et à la communion.

Si l'homme fait ce qui est en lui, et s'il a un vrai repentir toutes les fois qu'il s'approche de moi pour demander pardon et grace : *Je jure par moi-même*, dit le Seigneur; je ne me sou-



viendrai plus de ses péchés, et ils lui seront tous pardonnés; car *je ne veux point la mort du pécheur, mais* plutôt *qu'il se convertisse et qu'il vive.* (Ézéch., 33, 11.)

RÉFLEXION.

Ayez pitié de moi, ô vous tous, mes frères, qui avez des entrailles de miséricorde, car ce n'est pas sans dessein que l'Écriture a dit : *Le frère qui est secouru par son frère ressemble à une ville fortifiée...* Hélas ! à quelle humiliation je me vois réduit ! Quelle différence entre ce que je parais être et ce que je suis en effet ! Au moment même où je parle de la pureté du cœur, mon cœur, embrasé nuit et jour par les feux de la concupiscence, se remplit de criminelles affections. Quel rigoureux examen m'attend au redoutable jugement ! Dois-je désespérer de mon salut? Non, mais invoquer et la clémence divine, et vos prières. Gloire à Dieu ! gloire à vous, qui êtes inépuisable en miséricorde ! gloire à vous, source de bienfaisance ! gloire à vous, qui seul êtes sage ! gloire à vous, qui secourez nos corps et nos ames, *qui faites luire votre soleil sur les bons et sur les méchans, et tomber votre rosée sur les justes et les injustes!* Gloire à vous, qui donnez au plus petit des passereaux sa nourriture : car *tout ce qui vit espère en vous, pour recevoir de vos mains la nour-*



riture qui lui est propre. Gloire à vous, Providence universelle, qui prenez soin de la nature entière et de tous les peuples du monde, comme si tous les peuples du monde n'étaient qu'un seul homme !.... Vous connaissez toutes les faiblesses de mon ame, guérissez-les.... Dans mon cœur, quel fonds d'orgueil ! Je reprends les autres, et ne sais pas me reprendre moi-même. L'orgueil des autres me révolte, et j'accable les autres du poids de mon orgueil. Dur, impitoyable pour mes frères, je vais partout implorant la commisération. Sensible à l'excès à la moindre contrariété, je rends les autres malheureux. Je n'aime pas à louer, et je suis avide de louange. Je ne supporte pas que personne domine sur moi ; et je veux dominer sur tout le monde. Empressé à exhorter, combien je suis paresseux à agir ! Pleurez sur moi, ô vous, les bien-aimés du Seigneur !

SAINT ÉPHREM.



CHAPITRE VIII.

DE L'OBLATION DE J.-C. SUR LA CROIX ET DE NOTRE PROPRE RÉSIGNATION.

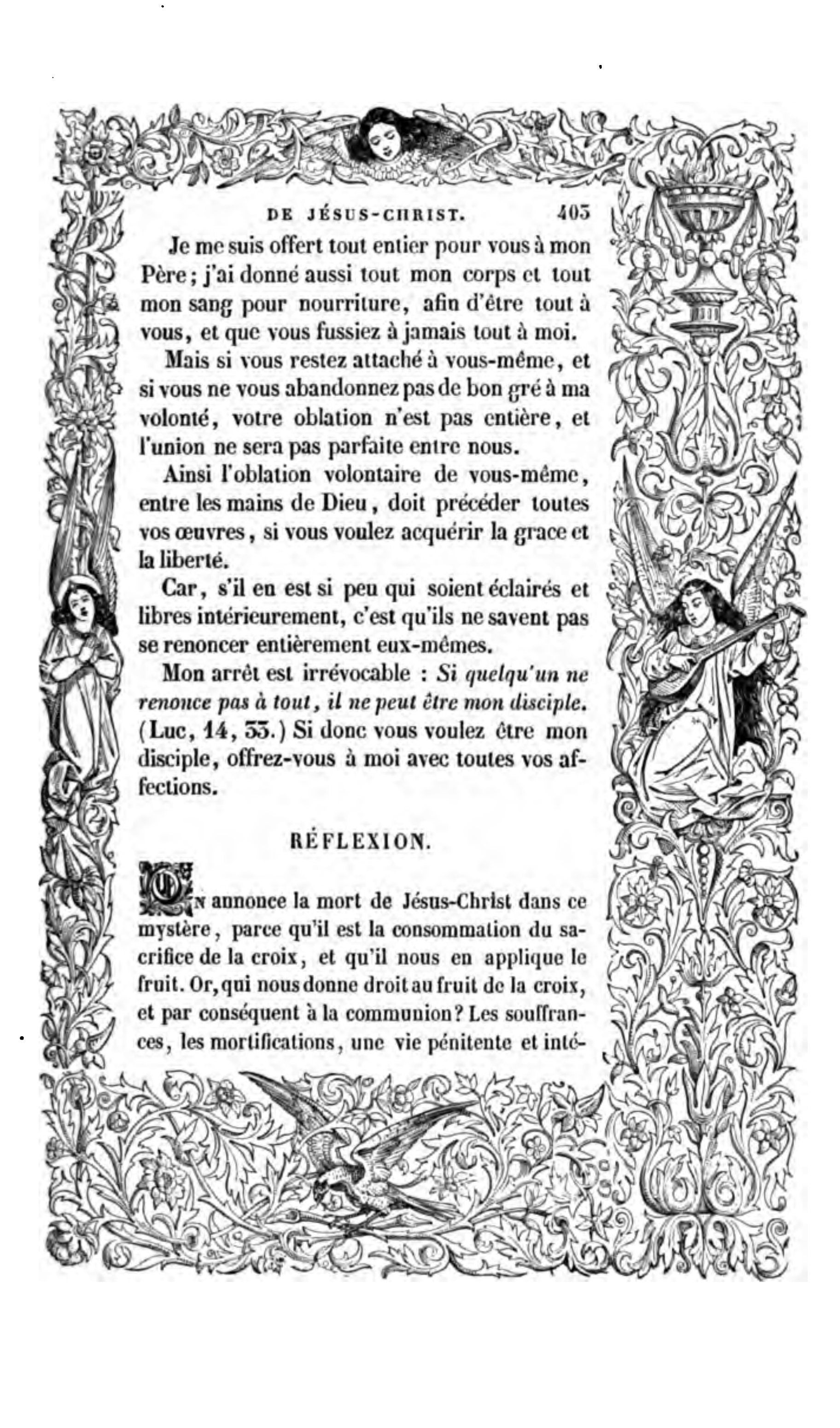
Comme je me suis offert volontairement pour vos péchés, à Dieu mon Père, les bras étendus sur la croix, et le corps nu, de sorte qu'il ne restait rien en moi qui ne fût entré tout entier dans le sacrifice de la réconciliation divine : ainsi vous devez tous les jours, à la messe, me faire volontairement une offrande pure et sainte de vous-même, de toutes vos puissances et de toutes les affections de votre ame.

Que demandé-je de vous, sinon que vous vous appliquiez à vous abandonner à moi sans réserve ?

Tout ce que vous me donnez, hors vous-même, ne m'est rien, parce que c'est vous que je cherche, et non pas vos dons.

2. Comme il ne vous suffirait pas d'avoir tous les biens sans moi, ainsi rien ne peut me plaire de tout ce que vous me donnez, si vous ne vous offrez vous-même.

Offrez-vous à moi, donnez-vous pour Dieu tout entier, et votre oblation sera agréée.



Je me suis offert tout entier pour vous à mon Père ; j'ai donné aussi tout mon corps et tout mon sang pour nourriture, afin d'être tout à vous, et que vous fussiez à jamais tout à moi.

Mais si vous restez attaché à vous-même, et si vous ne vous abandonnez pas de bon gré à ma volonté, votre oblation n'est pas entière, et l'union ne sera pas parfaite entre nous.

Ainsi l'oblation volontaire de vous-même, entre les mains de Dieu, doit précéder toutes vos œuvres, si vous voulez acquérir la grace et la liberté.

Car, s'il en est si peu qui soient éclairés et libres intérieurement, c'est qu'ils ne savent pas se renoncer entièrement eux-mêmes.

Mon arrêt est irrévocable : *Si quelqu'un ne renonce pas à tout, il ne peut être mon disciple.* (Luc, 14, 33.) Si donc vous voulez être mon disciple, offrez-vous à moi avec toutes vos affections.

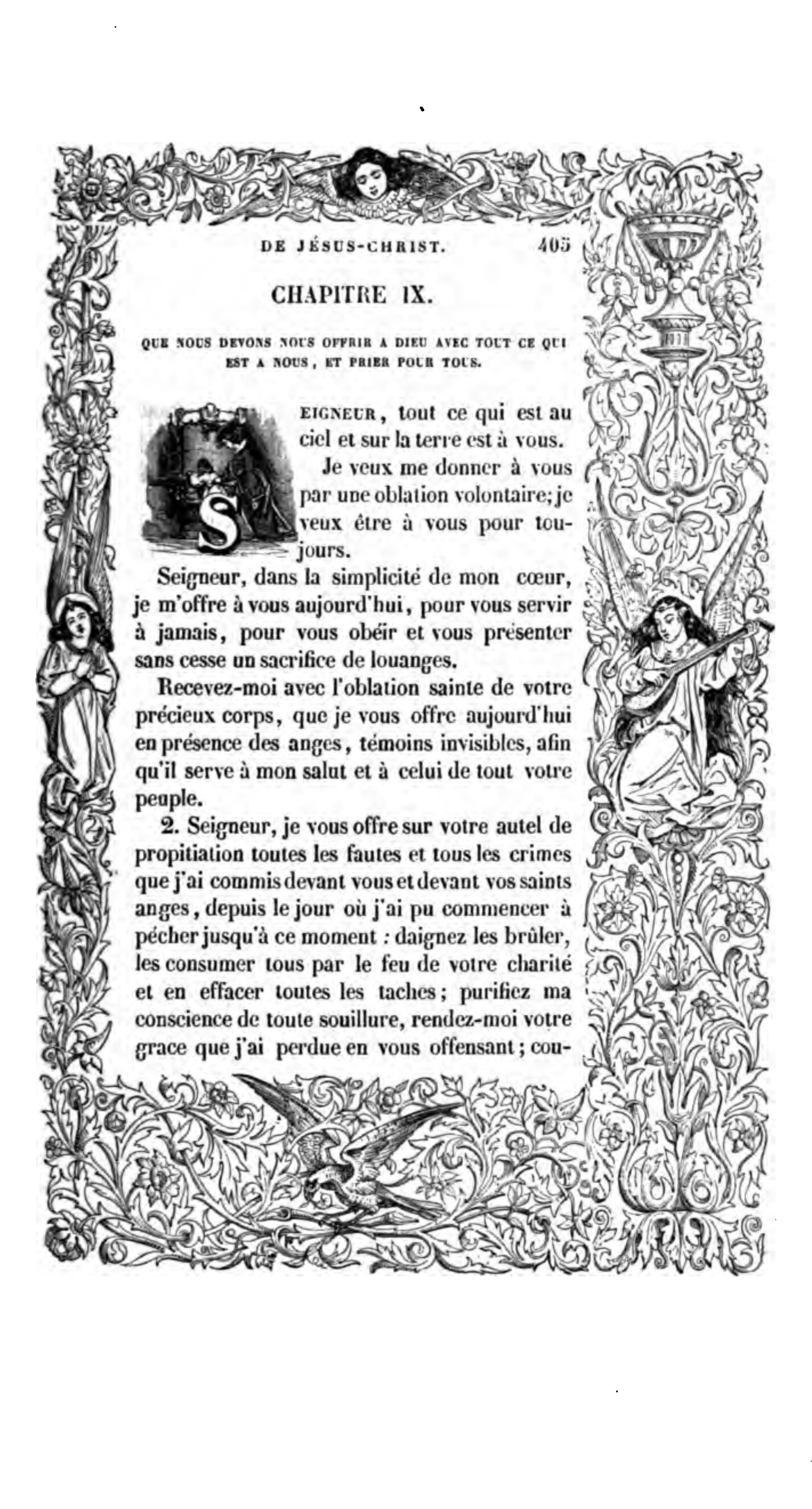
RÉFLEXION.

On annonce la mort de Jésus-Christ dans ce mystère, parce qu'il est la consommation du sacrifice de la croix, et qu'il nous en applique le fruit. Or, qui nous donne droit au fruit de la croix, et par conséquent à la communion? Les souffrances, les mortifications, une vie pénitente et inté-



rieure. Car, dites-moi, vivant dans les délices, oserez-vous venir annoncer la mort du Sauveur? Oserez-vous nourrir un corps comme le vôtre, amolli par les plaisirs, flatté, caressé; oserez-vous, dis-je, le nourrir d'une chair crucifiée? Oserez-vous incorporer Jésus-Christ mourant et couronné d'épines, dans des membres délicats et sensuels? cet assortiment ne serait-il pas monstrueux? Oserez-vous, en changeant sa chair en votre propre substance, la transformer en une chair molle et voluptueuse? eh! ce serait un attentat. Pour vous nourrir de la chair de Jésus-Christ, il faut que vos membres puissent devenir ses membres; que son corps puisse prendre la figure du vôtre. Or, son corps est un corps crucifié, ses membres sont des membres souffrans; et si vous vivez sans souffrir, si vous ne portez pas la mortification de Jésus-Christ sur votre corps; si peut-être vous n'avez jamais fait à vos sens et à vos désirs aucune violence, si vos jours se passent dans une tranquille mollesse, si les afflictions vous impatientent; si tout ce qui contrarie votre humeur vous révolte, si vous ne vous prescrivez point d'œuvres mortifiantes, si celles que le Ciel vous ménage ne sont pas bien reçues, comment voulez-vous unir votre chair à la chair de Jésus-Christ?

MASSILLON.



CHAPITRE IX.

QUE NOUS DEVONS NOUS OFFRIR A DIEU AVEC TOUT CE QUI EST A NOUS, ET PRIER POUR TOUS.

SEIGNEUR, tout ce qui est au ciel et sur la terre est à vous.

Je veux me donner à vous par une oblation volontaire; je veux être à vous pour toujours.

Seigneur, dans la simplicité de mon cœur, je m'offre à vous aujourd'hui, pour vous servir à jamais, pour vous obéir et vous présenter sans cesse un sacrifice de louanges.

Recevez-moi avec l'oblation sainte de votre précieux corps, que je vous offre aujourd'hui en présence des anges, témoins invisibles, afin qu'il serve à mon salut et à celui de tout votre peuple.

2. Seigneur, je vous offre sur votre autel de propitiation toutes les fautes et tous les crimes que j'ai commis devant vous et devant vos saints anges, depuis le jour où j'ai pu commencer à pécher jusqu'à ce moment : daignez les brûler, les consumer tous par le feu de votre charité et en effacer toutes les taches; purifiez ma conscience de toute souillure, rendez-moi votre grace que j'ai perdue en vous offensant; cou-



vrez-moi entièrement de votre pardon, et recevez-moi, dans votre miséricorde, au baiser de paix.

3. Que puis-je faire pour expier mes péchés, que de les confesser humblement, de les pleurer, et d'implorer sans cesse votre clémence?

Je vous en conjure, exaucez-moi, soyez-moi propice, quand je me présente devant vous, mon Dieu!

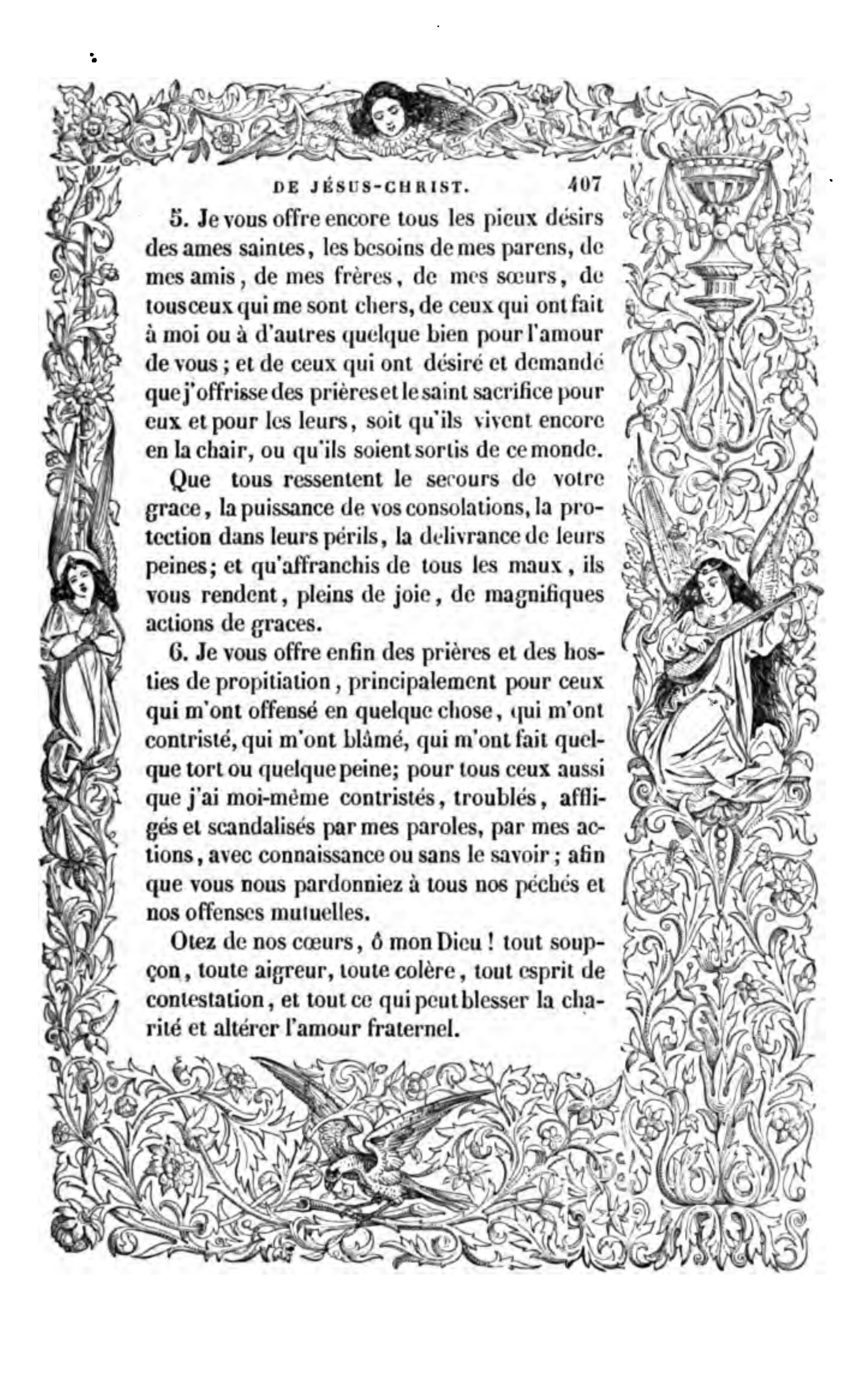
J'ai une vive horreur de tous mes péchés, je ne veux plus en commettre; j'en gémis au contraire, et j'en gémirai toute ma vie, prêt à faire pénitence et à satisfaire selon mon pouvoir.

Pardonnez-moi, mon Dieu; pardonnez-moi mes péchés, pour la gloire de votre saint nom; sauvez mon ame, que vous avez rachetée par votre sang précieux.

Voici que je m'abandonne à votre miséricorde; je me remets entre vos mains.

Traitez-moi selon votre bonté, et non selon ma malice et mon iniquité.

4. Je vous offre aussi toutes mes bonnes œuvres, quoiqu'en petit nombre et imparfaites, afin que, les réformant, les sanctifiant, les perfectionnant sans cesse, vous les rendiez plus dignes de vous, plus agréables à vos yeux, et que vous me conduisiez, ô mon Dieu! à une bonne et heureuse fin, moi le plus inutile, le plus languissant et le dernier des hommes.

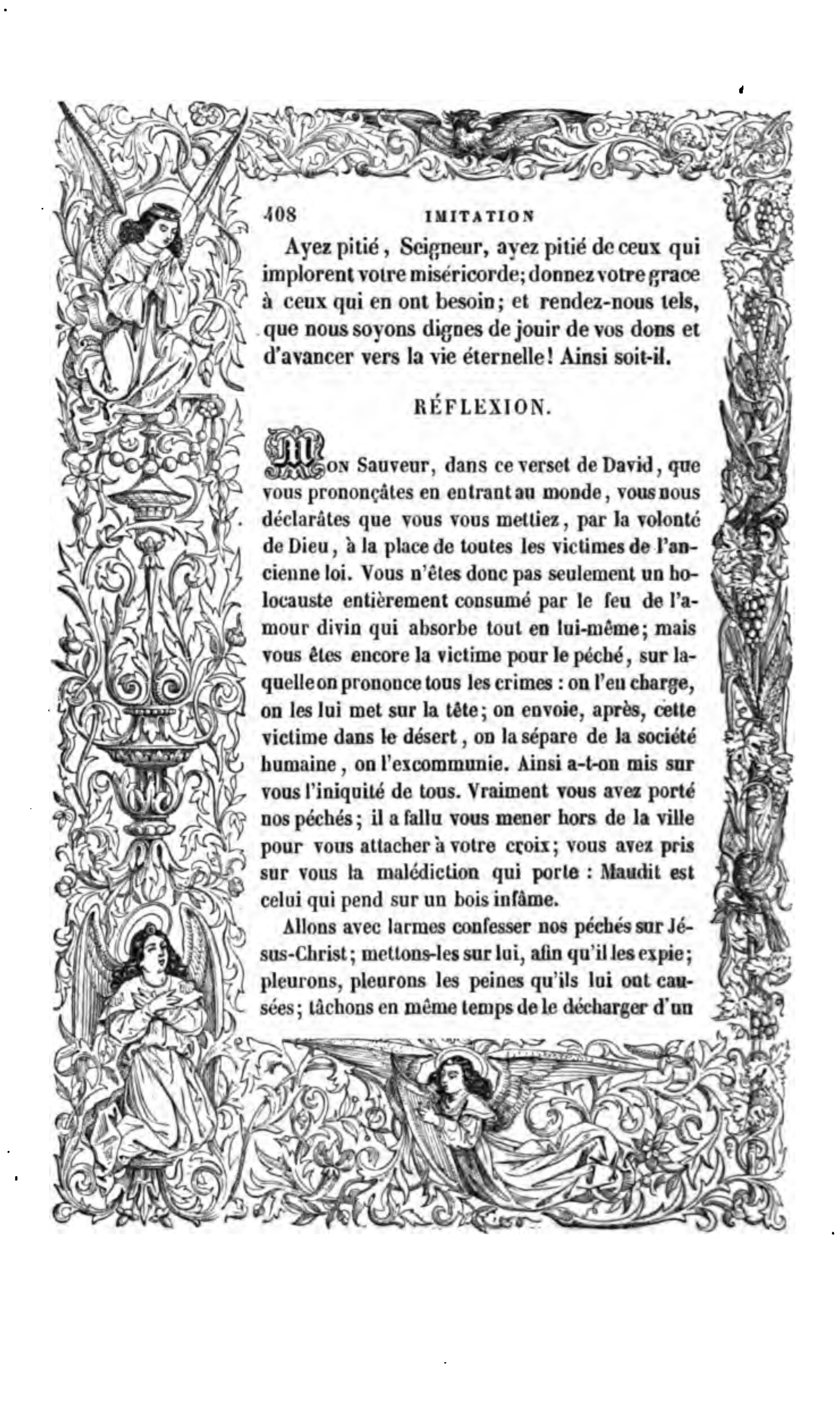


5. Je vous offre encore tous les pieux désirs des ames saintes, les besoins de mes parens, de mes amis, de mes frères, de mes sœurs, de tous ceux qui me sont chers, de ceux qui ont fait à moi ou à d'autres quelque bien pour l'amour de vous ; et de ceux qui ont désiré et demandé que j'offrisse des prières et le saint sacrifice pour eux et pour les leurs, soit qu'ils vivent encore en la chair, ou qu'ils soient sortis de ce monde.

Que tous ressentent le secours de votre grace, la puissance de vos consolations, la protection dans leurs périls, la délivrance de leurs peines; et qu'affranchis de tous les maux, ils vous rendent, pleins de joie, de magnifiques actions de graces.

6. Je vous offre enfin des prières et des hosties de propitiation, principalement pour ceux qui m'ont offensé en quelque chose, qui m'ont contristé, qui m'ont blâmé, qui m'ont fait quelque tort ou quelque peine; pour tous ceux aussi que j'ai moi-même contristés, troublés, affligés et scandalisés par mes paroles, par mes actions, avec connaissance ou sans le savoir ; afin que vous nous pardonniez à tous nos péchés et nos offenses mutuelles.

Otez de nos cœurs, ô mon Dieu ! tout soupçon, toute aigreur, toute colère, tout esprit de contestation, et tout ce qui peut blesser la charité et altérer l'amour fraternel.

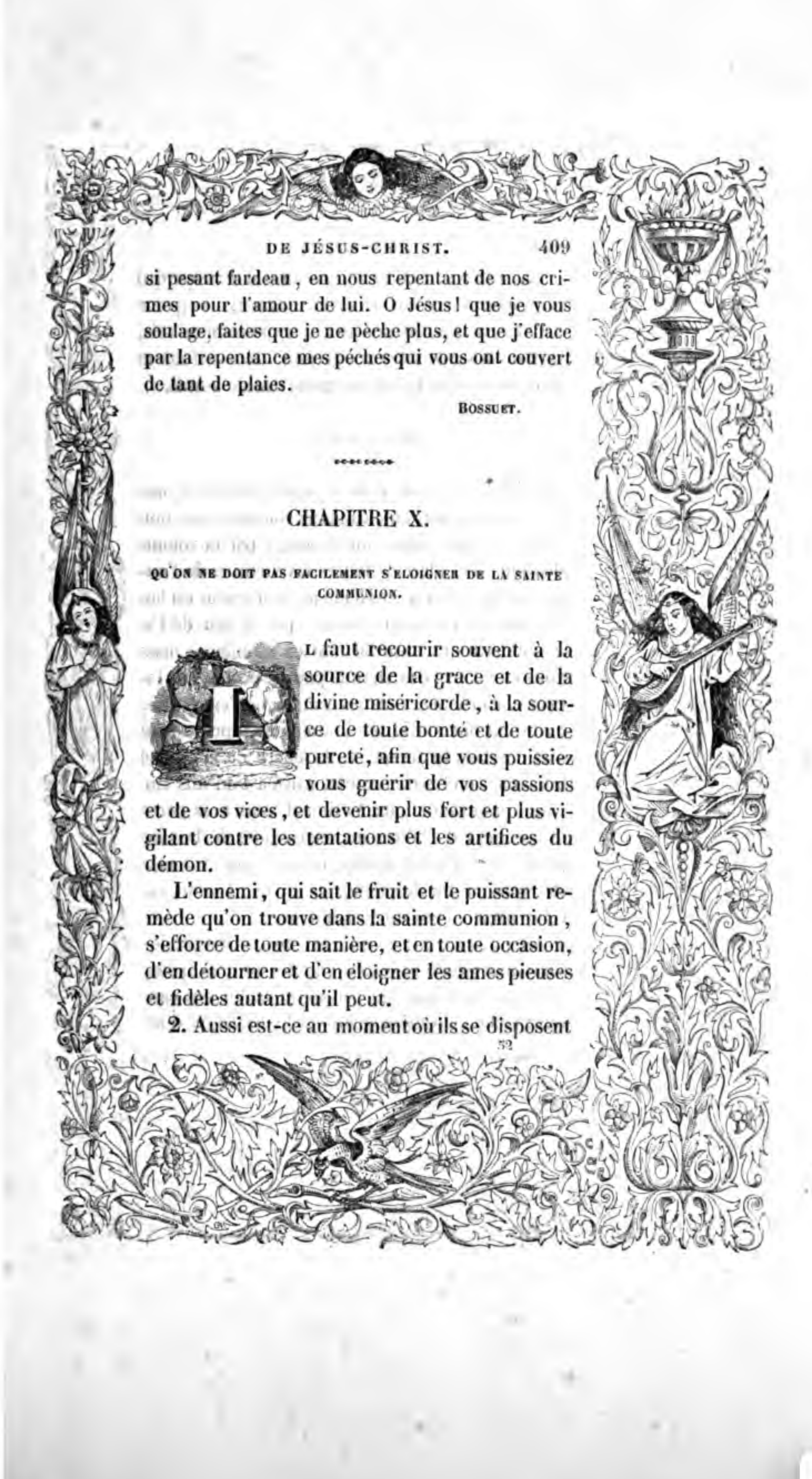


Ayez pitié, Seigneur, ayez pitié de ceux qui implorent votre miséricorde; donnez votre grace à ceux qui en ont besoin; et rendez-nous tels, que nous soyons dignes de jouir de vos dons et d'avancer vers la vie éternelle! Ainsi soit-il.

RÉFLEXION.

Mon Sauveur, dans ce verset de David, que vous prononçâtes en entrant au monde, vous nous déclarâtes que vous vous mettiez, par la volonté de Dieu, à la place de toutes les victimes de l'ancienne loi. Vous n'êtes donc pas seulement un holocauste entièrement consumé par le feu de l'amour divin qui absorbe tout en lui-même; mais vous êtes encore la victime pour le péché, sur laquelle on prononce tous les crimes : on l'en charge, on les lui met sur la tête; on envoie, après, cette victime dans le désert, on la sépare de la société humaine, on l'excommunie. Ainsi a-t-on mis sur vous l'iniquité de tous. Vraiment vous avez porté nos péchés; il a fallu vous mener hors de la ville pour vous attacher à votre croix; vous avez pris sur vous la malédiction qui porte : Maudit est celui qui pend sur un bois infâme.

Allons avec larmes confesser nos péchés sur Jésus-Christ; mettons-les sur lui, afin qu'il les expie; pleurons, pleurons les peines qu'ils lui ont causées; tâchons en même temps de le décharger d'un



si pesant fardeau, en nous repentant de nos crimes pour l'amour de lui. O Jésus! que je vous soulage, faites que je ne pèche plus, et que j'efface par la repentance mes péchés qui vous ont couvert de tant de plaies.

BOSSUET.

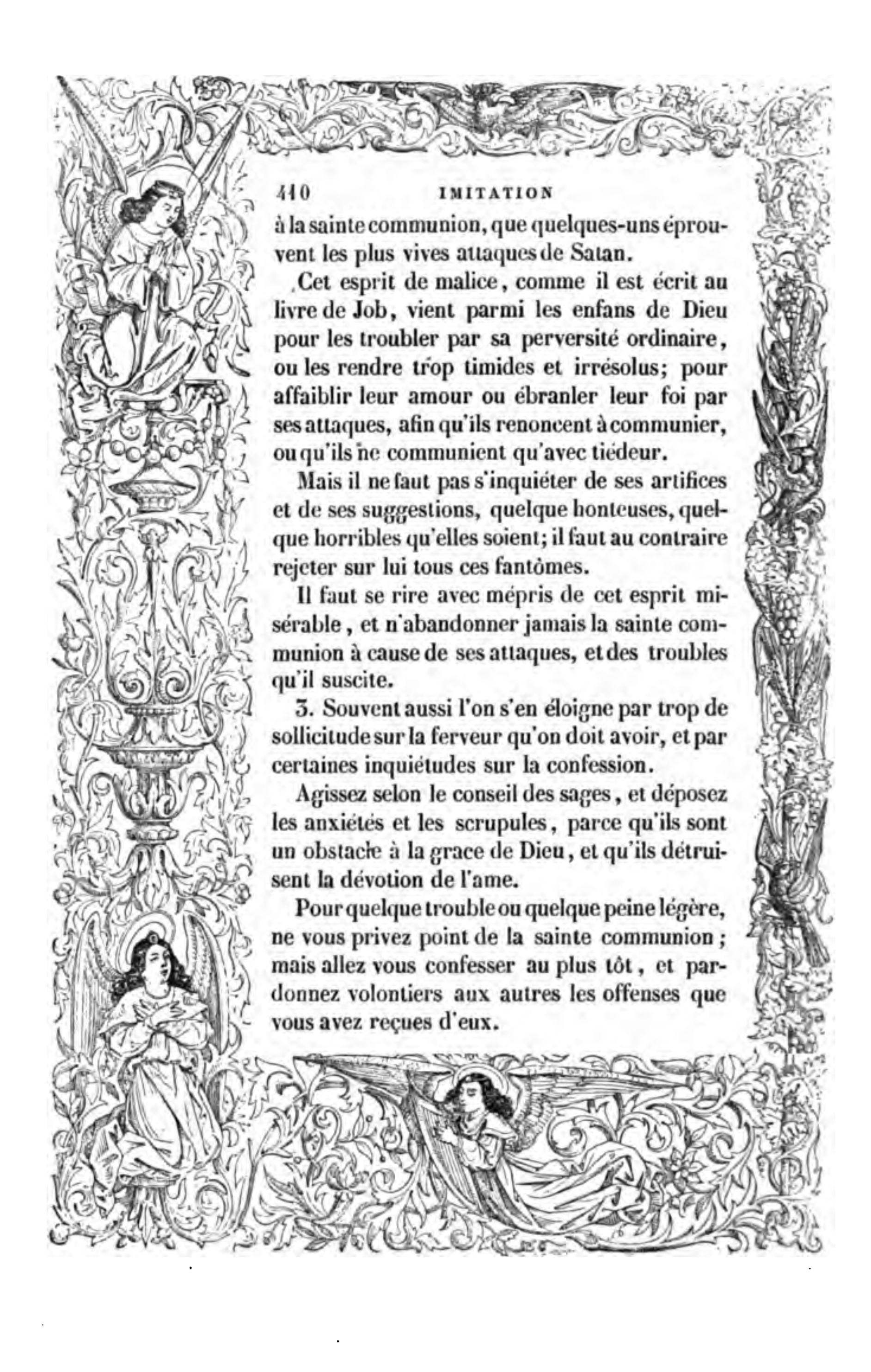
CHAPITRE X.

QU'ON NE DOIT PAS FACILEMENT S'ÉLOIGNER DE LA SAINTE COMMUNION.

Il faut recourir souvent à la source de la grace et de la divine miséricorde, à la source de toute bonté et de toute pureté, afin que vous puissiez vous guérir de vos passions et de vos vices, et devenir plus fort et plus vigilant contre les tentations et les artifices du démon.

L'ennemi, qui sait le fruit et le puissant remède qu'on trouve dans la sainte communion, s'efforce de toute manière, et en toute occasion, d'en détourner et d'en éloigner les ames pieuses et fidèles autant qu'il peut.

2. Aussi est-ce au moment où ils se disposent



à la sainte communion, que quelques-uns éprouvent les plus vives attaques de Satan.

Cet esprit de malice, comme il est écrit au livre de Job, vient parmi les enfans de Dieu pour les troubler par sa perversité ordinaire, ou les rendre trop timides et irrésolus; pour affaiblir leur amour ou ébranler leur foi par ses attaques, afin qu'ils renoncent à communier, ou qu'ils ne communient qu'avec tiédeur.

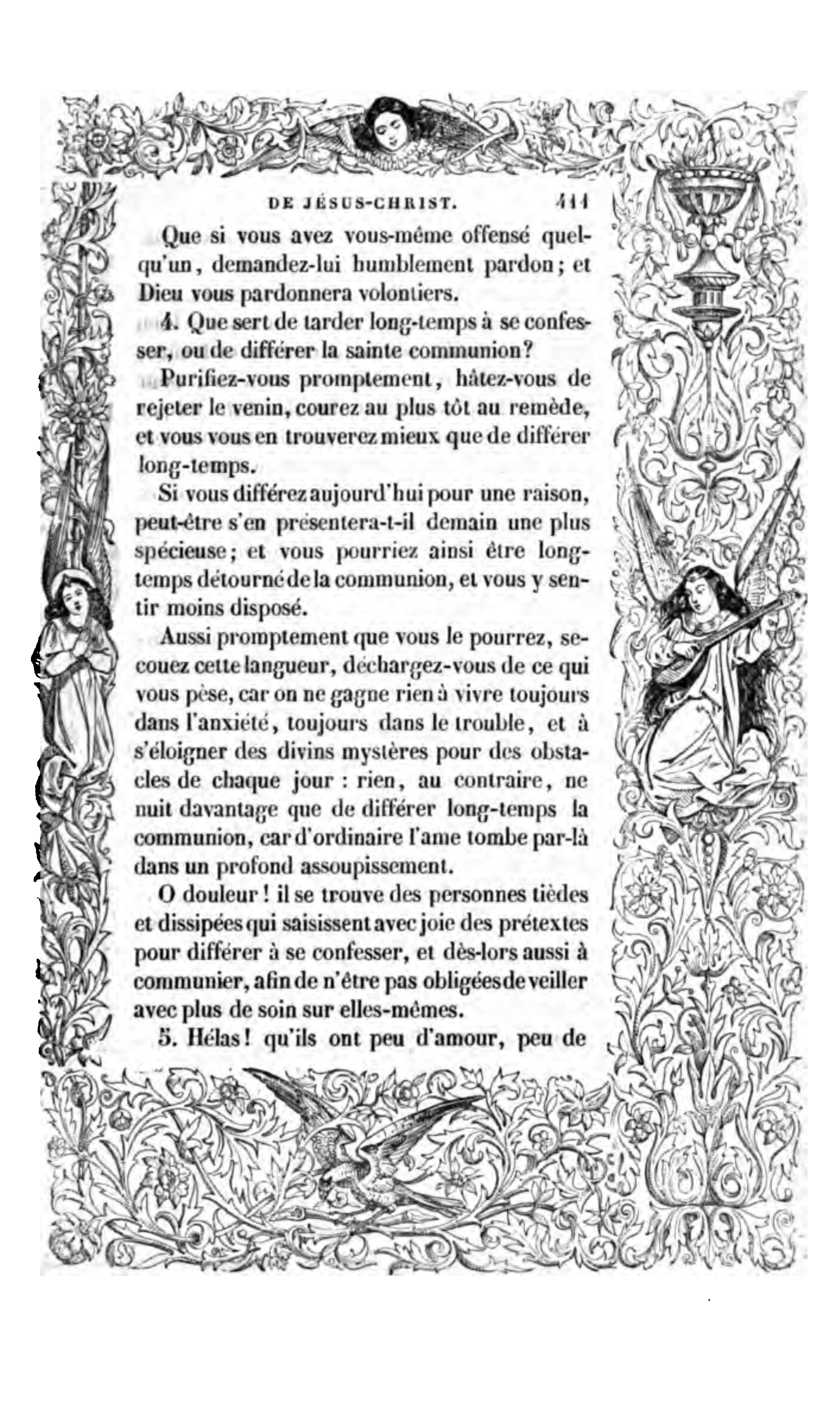
Mais il ne faut pas s'inquiéter de ses artifices et de ses suggestions, quelque honteuses, quelque horribles qu'elles soient; il faut au contraire rejeter sur lui tous ces fantômes.

Il faut se rire avec mépris de cet esprit misérable, et n'abandonner jamais la sainte communion à cause de ses attaques, et des troubles qu'il suscite.

3. Souvent aussi l'on s'en éloigne par trop de sollicitude sur la ferveur qu'on doit avoir, et par certaines inquiétudes sur la confession.

Agissez selon le conseil des sages, et déposez les anxiétés et les scrupules, parce qu'ils sont un obstacle à la grace de Dieu, et qu'ils détruisent la dévotion de l'ame.

Pour quelque trouble ou quelque peine légère, ne vous privez point de la sainte communion; mais allez vous confesser au plus tôt, et pardonnez volontiers aux autres les offenses que vous avez reçues d'eux.



Que si vous avez vous-même offensé quelqu'un, demandez-lui humblement pardon ; et Dieu vous pardonnera volontiers.

4. Que sert de tarder long-temps à se confesser, ou de différer la sainte communion?

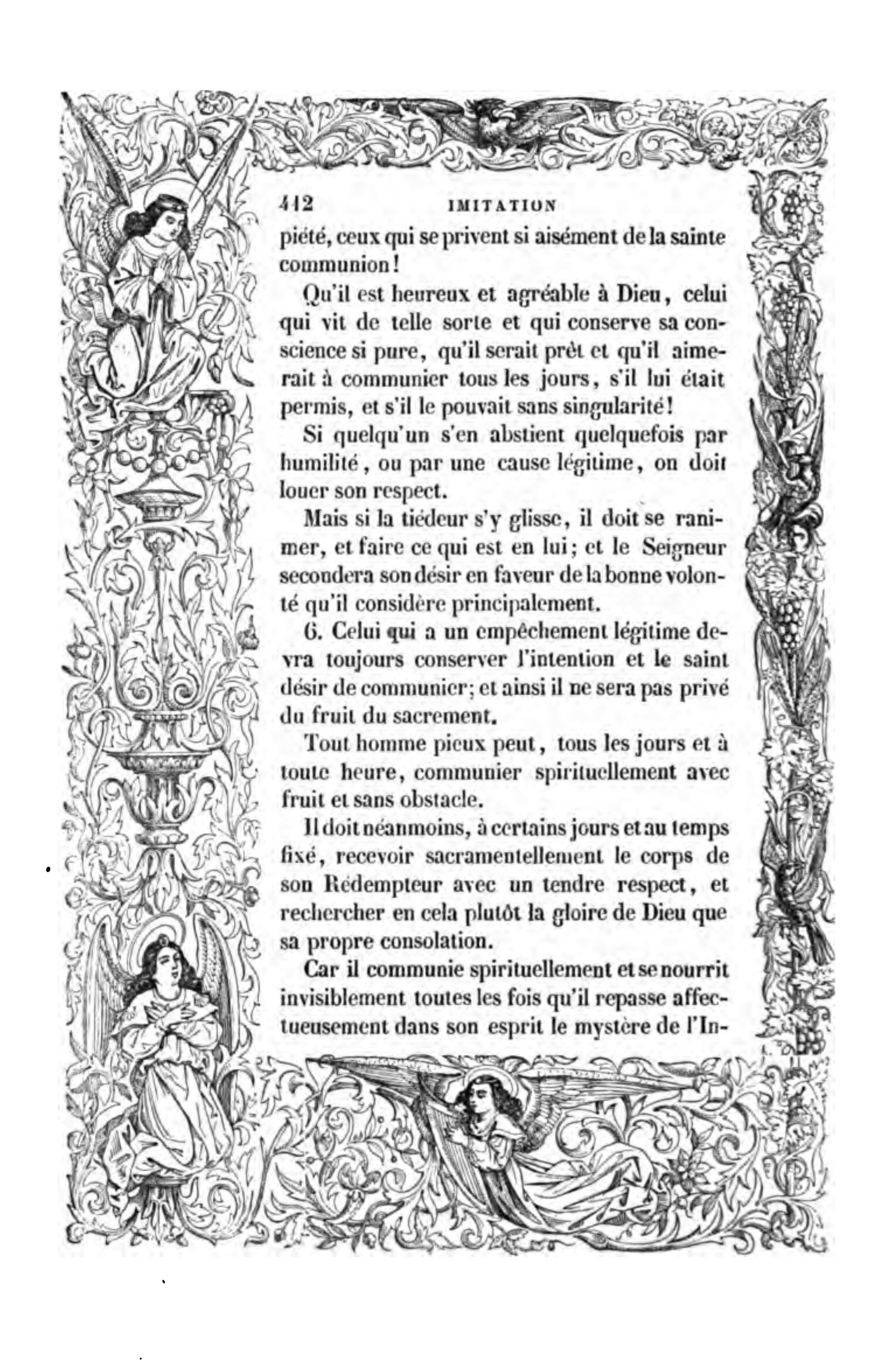
Purifiez-vous promptement, hâtez-vous de rejeter le venin, courez au plus tôt au remède, et vous vous en trouverez mieux que de différer long-temps.

Si vous différez aujourd'hui pour une raison, peut-être s'en présentera-t-il demain une plus spécieuse ; et vous pourriez ainsi être long-temps détourné de la communion, et vous y sentir moins disposé.

Aussi promptement que vous le pourrez, secouez cette langueur, déchargez-vous de ce qui vous pèse, car on ne gagne rien à vivre toujours dans l'anxiété, toujours dans le trouble, et à s'éloigner des divins mystères pour des obstacles de chaque jour : rien, au contraire, ne nuit davantage que de différer long-temps la communion, car d'ordinaire l'ame tombe par-là dans un profond assoupissement.

O douleur ! il se trouve des personnes tièdes et dissipées qui saisissent avec joie des prétextes pour différer à se confesser, et dès-lors aussi à communier, afin de n'être pas obligées de veiller avec plus de soin sur elles-mêmes.

5. Hélas ! qu'ils ont peu d'amour, peu de



piété, ceux qui se privent si aisément de la sainte communion!

Qu'il est heureux et agréable à Dieu, celui qui vit de telle sorte et qui conserve sa conscience si pure, qu'il serait prêt et qu'il aimerait à communier tous les jours, s'il lui était permis, et s'il le pouvait sans singularité!

Si quelqu'un s'en abstient quelquefois par humilité, ou par une cause légitime, on doit louer son respect.

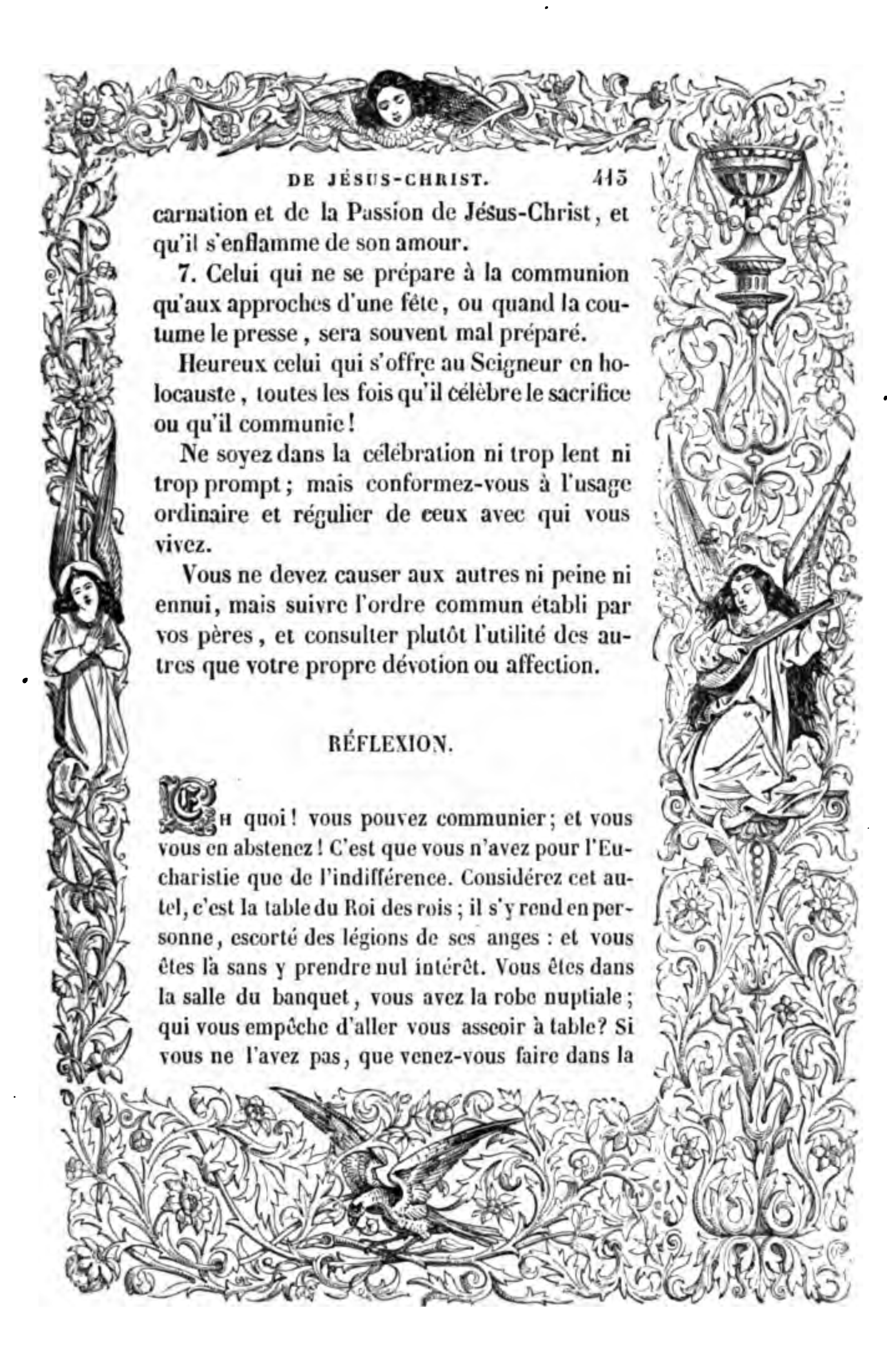
Mais si la tiédeur s'y glisse, il doit se ranimer, et faire ce qui est en lui; et le Seigneur secondera son désir en faveur de la bonne volonté qu'il considère principalement.

6. Celui qui a un empêchement légitime devra toujours conserver l'intention et le saint désir de communier; et ainsi il ne sera pas privé du fruit du sacrement.

Tout homme pieux peut, tous les jours et à toute heure, communier spirituellement avec fruit et sans obstacle.

Il doit néanmoins, à certains jours et au temps fixé, recevoir sacramentellement le corps de son Rédempteur avec un tendre respect, et rechercher en cela plutôt la gloire de Dieu que sa propre consolation.

Car il communie spirituellement et se nourrit invisiblement toutes les fois qu'il repasse affectueusement dans son esprit le mystère de l'In-



carnation et de la Passion de Jésus-Christ, et qu'il s'enflamme de son amour.

7. Celui qui ne se prépare à la communion qu'aux approches d'une fête, ou quand la coutume le presse, sera souvent mal préparé.

Heureux celui qui s'offre au Seigneur en holocauste, toutes les fois qu'il célèbre le sacrifice ou qu'il communie!

Ne soyez dans la célébration ni trop lent ni trop prompt; mais conformez-vous à l'usage ordinaire et régulier de ceux avec qui vous vivez.

Vous ne devez causer aux autres ni peine ni ennui, mais suivre l'ordre commun établi par vos pères, et consulter plutôt l'utilité des autres que votre propre dévotion ou affection.

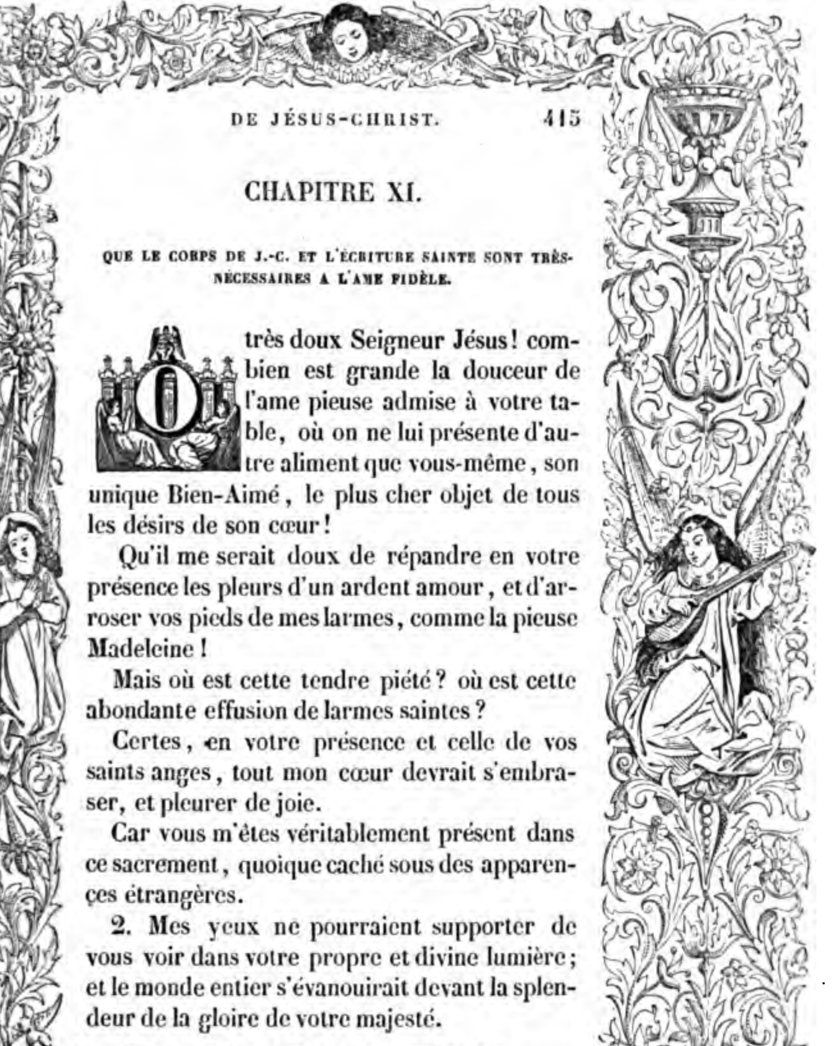
RÉFLEXION.

Eh quoi! vous pouvez communier; et vous vous en abstenez! C'est que vous n'avez pour l'Eucharistie que de l'indifférence. Considérez cet autel, c'est la table du Roi des rois; il s'y rend en personne, escorté des légions de ses anges : et vous êtes là sans y prendre nul intérêt. Vous êtes dans la salle du banquet, vous avez la robe nuptiale; qui vous empêche d'aller vous asseoir à table? Si vous ne l'avez pas, que venez-vous faire dans la



salle? Le roi du festin des noces, dans l'Évangile, ne dit pas : *Mon ami*, pourquoi êtes-vous allé vous asseoir à ma table ; mais, *Comment êtes-vous entré dans ce lieu sans avoir la robe nuptiale?* Si vous ne méritiez pas de prendre place au banquet, vous ne méritiez pas davantage de pénétrer dans l'Église, ni de participer à ses prières. On en chasse ceux qui se sont rendus coupables de quelque crime. Les catéchumènes eux-mêmes en sont exclus au moment où les voiles s'abaissant pour dérober aux regards des profanes nos sacrés mystères, avertissent que le ciel va s'ouvrir pour en faire descendre l'auguste victime, que les ministres se sont écriés · *Prions tous ensemble le Seigneur!*

SAINT JEAN-CHRYSOSTÔME.



CHAPITRE XI.

QUE LE CORPS DE J.-C. ET L'ÉCRITURE SAINTE SONT TRÈS-NÉCESSAIRES A L'AME FIDÈLE.

O très doux Seigneur Jésus! combien est grande la douceur de l'ame pieuse admise à votre table, où on ne lui présente d'autre aliment que vous-même, son unique Bien-Aimé, le plus cher objet de tous les désirs de son cœur!

Qu'il me serait doux de répandre en votre présence les pleurs d'un ardent amour, et d'arroser vos pieds de mes larmes, comme la pieuse Madeleine!

Mais où est cette tendre piété? où est cette abondante effusion de larmes saintes?

Certes, en votre présence et celle de vos saints anges, tout mon cœur devrait s'embraser, et pleurer de joie.

Car vous m'êtes véritablement présent dans ce sacrement, quoique caché sous des apparences étrangères.

2. Mes yeux ne pourraient supporter de vous voir dans votre propre et divine lumière; et le monde entier s'évanouirait devant la splendeur de la gloire de votre majesté.



C'est donc pour ménager ma faiblesse, que vous vous cachez dans le sacrement.

Je possède réellement et j'adore celui que les anges adorent dans le ciel ; mais je ne le vois encore que par la foi, tandis qu'ils le voient tel qu'il est, et sans voile !

Il faut que je me contente du flambeau de la vraie foi, et que je marche à sa lumière, *jusqu'à ce que le jour* de l'éternelle clarté *se lève, et que les ombres* des figures *déclinent*. (Cant. 11, 17.)

Mais lorsque ce qui est parfait sera venu (I. Cor., 13, 10), l'usage des sacremens cessera, parce que les bienheureux dans la gloire céleste n'ont plus besoin de ce remède.

Car ils se réjouissent sans fin dans la présence de Dieu, contemplant sa gloire face à face ; et, transformés de clarté en clarté dans l'abîme de sa divinité, ils goûtent le Verbe de Dieu fait chair, tel qu'il a été dès le commencement et tel qu'il sera dans l'éternité.

3. Au souvenir de ces merveilles, tout m'est un pesant ennui, même les consolations spirituelles ; car tandis que je ne verrai point clairement mon Dieu dans sa gloire, je compte pour rien tout ce que je vois et tout ce que j'entends en ce monde.

Vous m'êtes témoin, Seigneur, que je ne trouve nulle part de consolation, de repos en nulle créature ; je ne puis en trouver qu'en vous



seul, mon Dieu, que je désire contempler éternellement.

Mais cela ne peut être tant que je vivrai dans ce corps mortel.

Il faut donc me résoudre à une grande patience, et me soumettre à vous dans tous mes désirs.

Car vos Saints mêmes, Seigneur, qui se réjouissent maintenant avec vous dans le royaume des cieux, ont, pendant qu'ils vivaient, attendu avec foi et une grande patience l'avénement de votre gloire. Je crois ce qu'ils ont cru; ce qu'ils ont espéré, je l'espère ; j'ai la confiance de parvenir, par votre grace, là où ils sont parvenus.

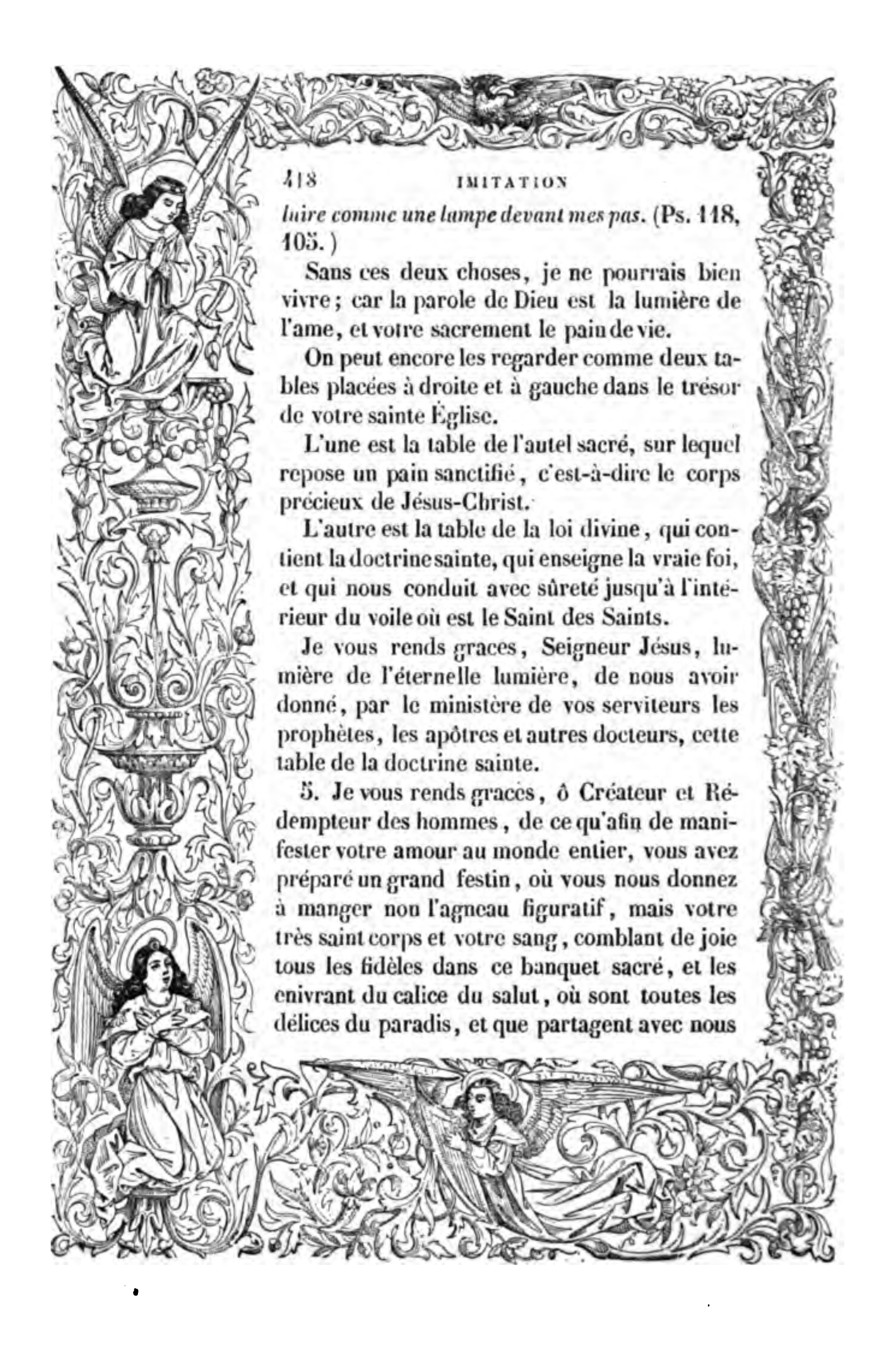
Jusque-là, je marcherai dans la foi, fortifié par les exemples des Saints.

J'aurai aussi les livres sacrés pour être ma consolation et le miroir de ma vie ; et par-dessus tout, votre corps sacré pour remède souverain et pour refuge.

4. Car je sens que deux choses me sont ici-bas souverainement nécessaires, et que sans elles, je ne saurais porter le poids de cette misérable vie.

Enfermé dans la prison de ce corps, j'avoue que j'ai besoin de deux choses : de nourriture et de lumière.

Aussi vous m'avez donné, à moi infirme, votre chair sacrée pour être la nourriture de mon ame et de mon corps, et *votre parole pour*



luire comme une lampe devant mes pas. (Ps. 118, 105.)

Sans ces deux choses, je ne pourrais bien vivre ; car la parole de Dieu est la lumière de l'ame, et votre sacrement le pain de vie.

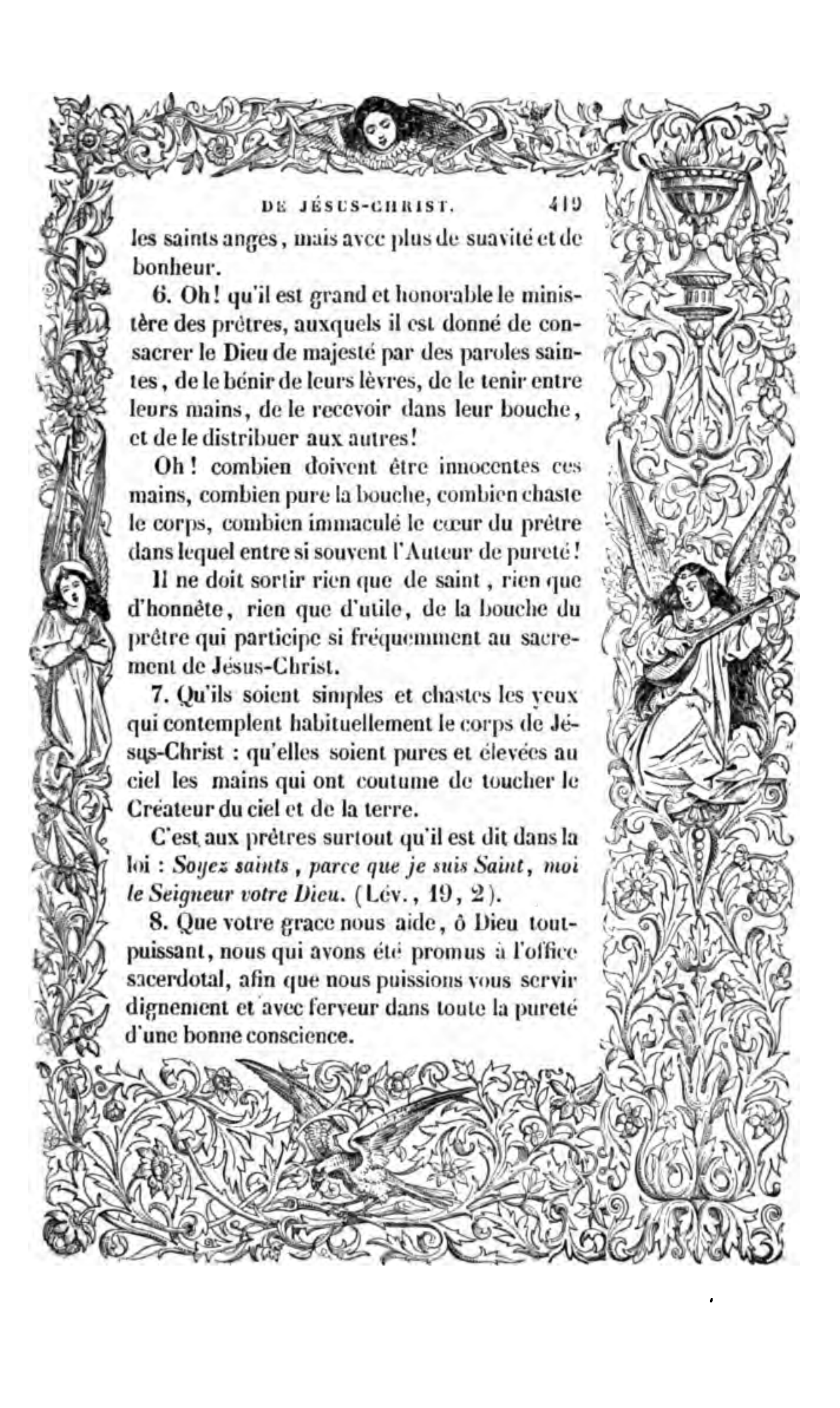
On peut encore les regarder comme deux tables placées à droite et à gauche dans le trésor de votre sainte Église.

L'une est la table de l'autel sacré, sur lequel repose un pain sanctifié, c'est-à-dire le corps précieux de Jésus-Christ.

L'autre est la table de la loi divine, qui contient la doctrine sainte, qui enseigne la vraie foi, et qui nous conduit avec sûreté jusqu'à l'intérieur du voile où est le Saint des Saints.

Je vous rends graces, Seigneur Jésus, lumière de l'éternelle lumière, de nous avoir donné, par le ministère de vos serviteurs les prophètes, les apôtres et autres docteurs, cette table de la doctrine sainte.

5. Je vous rends graces, ô Créateur et Rédempteur des hommes, de ce qu'afin de manifester votre amour au monde entier, vous avez préparé un grand festin, où vous nous donnez à manger non l'agneau figuratif, mais votre très saint corps et votre sang, comblant de joie tous les fidèles dans ce banquet sacré, et les enivrant du calice du salut, où sont toutes les délices du paradis, et que partagent avec nous



les saints anges, mais avec plus de suavité et de bonheur.

6. Oh! qu'il est grand et honorable le ministère des prêtres, auxquels il est donné de consacrer le Dieu de majesté par des paroles saintes, de le bénir de leurs lèvres, de le tenir entre leurs mains, de le recevoir dans leur bouche, et de le distribuer aux autres!

Oh! combien doivent être innocentes ces mains, combien pure la bouche, combien chaste le corps, combien immaculé le cœur du prêtre dans lequel entre si souvent l'Auteur de pureté!

Il ne doit sortir rien que de saint, rien que d'honnête, rien que d'utile, de la bouche du prêtre qui participe si fréquemment au sacrement de Jésus-Christ.

7. Qu'ils soient simples et chastes les yeux qui contemplent habituellement le corps de Jésus-Christ : qu'elles soient pures et élevées au ciel les mains qui ont coutume de toucher le Créateur du ciel et de la terre.

C'est aux prêtres surtout qu'il est dit dans la loi : *Soyez saints, parce que je suis Saint, moi le Seigneur votre Dieu.* (Lév., 19, 2).

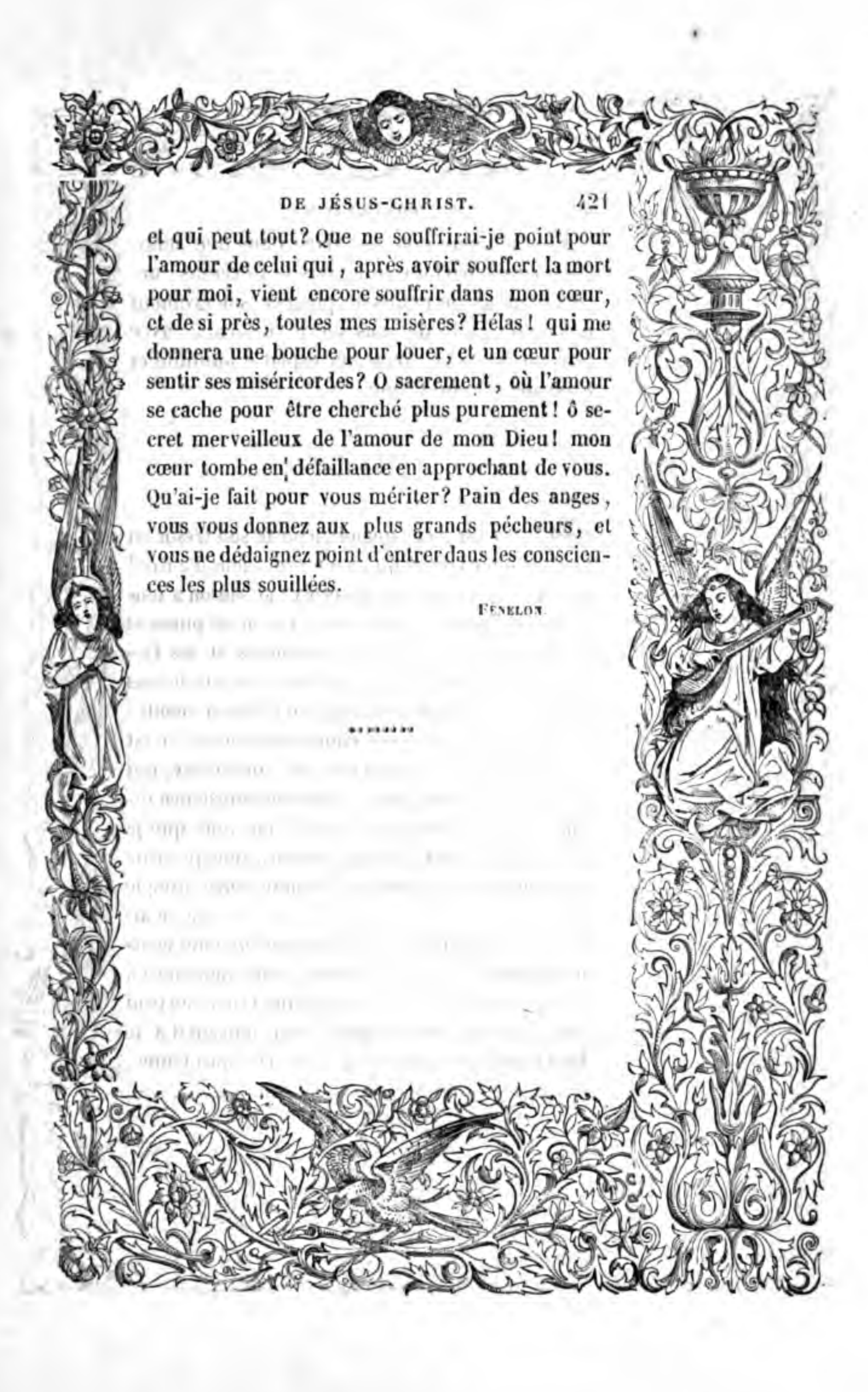
8. Que votre grace nous aide, ô Dieu tout-puissant, nous qui avons été promus à l'office sacerdotal, afin que nous puissions vous servir dignement et avec ferveur dans toute la pureté d'une bonne conscience.



Et si nous ne pouvons vivre dans une innocence aussi parfaite que nous le devrions, accordez-nous du moins de pleurer sincèrement nos fautes, afin de vous servir désormais avec plus de ferveur, dans un esprit d'humilité et avec une volonté ferme.

RÉFLEXION.

Qu'on est riche quand on porte son trésor au fond de son cœur, et qu'on n'en veut plus d'autre ! Qu'on est heureux dans les croix, lorsqu'on a toujours avec soi son consolateur ! Qu'on est puissant et invincible, malgré ses sensibilités et ses faiblesses, lorsqu'on possède Jésus-Christ au-dedans de soi ! C'est vous, ô mon Dieu, ô mon amour ! c'est vous que je reçois dans le sacrement ; c'est vous qui nourrissez mon ame de votre chair, qui donne la vie au monde, et de votre substance divine, qui est l'éternelle vérité. C'est vous que je tiens, que je goûte, que je possède, que je garde reposant dans ma poitrine, comme votre disciple bien-aimé reposait sur la vôtre. Je vous ai ; n'ai-je pas tout ? Que me faut-il encore ? que me peut-il manquer ? O Dieu d'amour, vous rassasiez en moi tout désir ! Je suis plein, et mon cœur ne peut plus s'ouvrir à aucun autre bien, puisqu'il a le bien infini. Que craindrai je avec celui qui m'aime,



et qui peut tout? Que ne souffrirai-je point pour l'amour de celui qui, après avoir souffert la mort pour moi, vient encore souffrir dans mon cœur, et de si près, toutes mes misères? Hélas! qui me donnera une bouche pour louer, et un cœur pour sentir ses miséricordes? O sacrement, où l'amour se cache pour être cherché plus purement! ô secret merveilleux de l'amour de mon Dieu! mon cœur tombe en défaillance en approchant de vous. Qu'ai-je fait pour vous mériter? Pain des anges, vous vous donnez aux plus grands pécheurs, et vous ne dédaignez point d'entrer dans les consciences les plus souillées.

FÉNELON.



CHAPITRE XII.

QU'ON DOIT SE PRÉPARER AVEC UN GRAND SOIN A LA SAINTE COMMUNION.

Je suis l'ami de la pureté, et toute sainteté vient de moi.

Je cherche un cœur pur, et là est le lieu de mon repos.

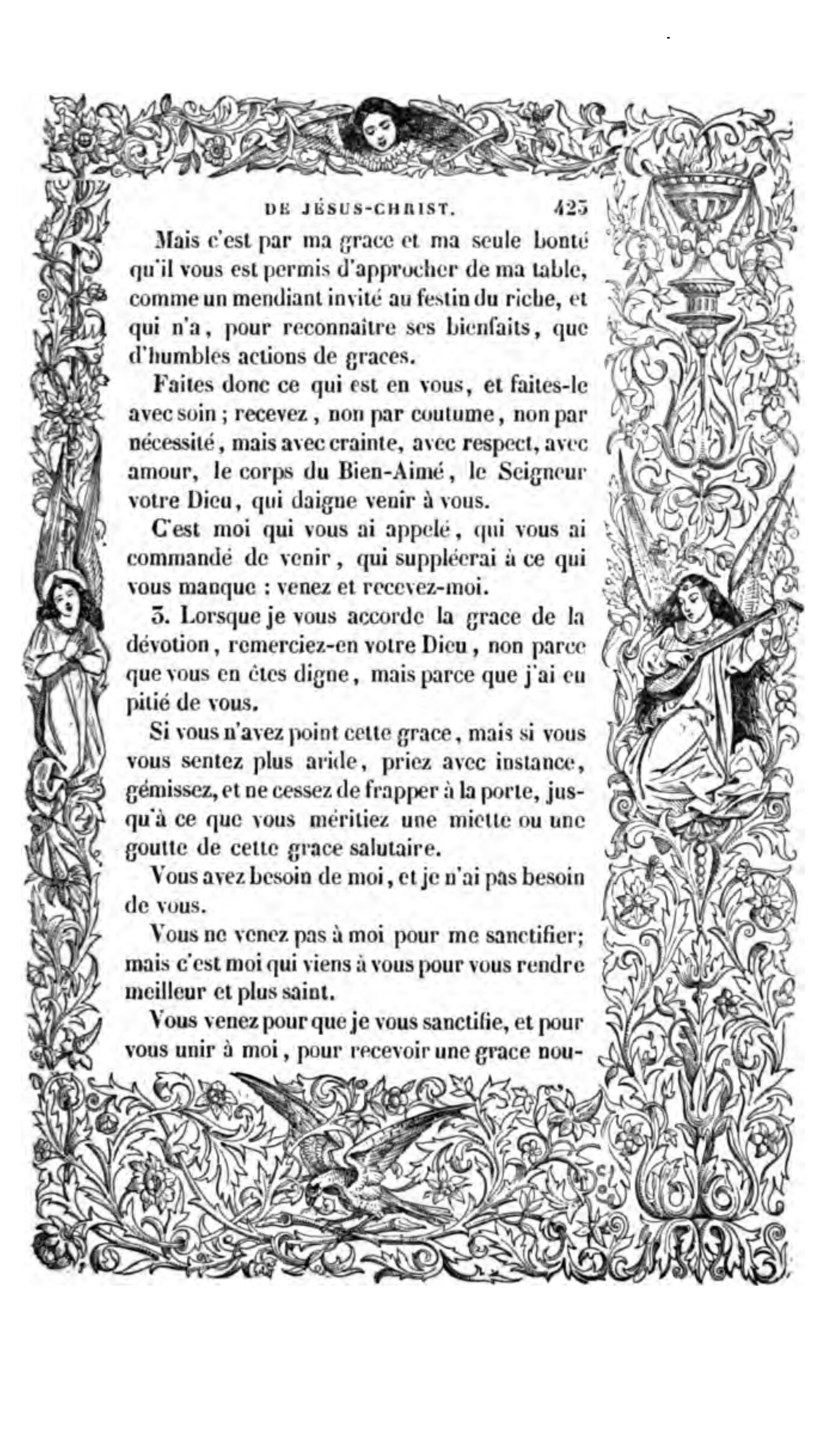
Préparez-moi un grand cénacle bien orné, et je célébrerai chez vous la pâque avec mes disciples.

Si vous voulez que je vienne à vous, et que je demeure en vous, *purifiez-vous du vieux levain* (I. Cor., 5, 7), et nettoyez la maison de votre cœur.

Bannissez-en tout ce qui est du siècle, et tout le tumulte des vices : tenez-vous *comme le passereau solitaire sur le toit* (Ps. 101, 6) ; et dans l'amertume de votre ame, pensez à vos excès.

Car tout ami prépare à l'ami qui lui est cher le lieu le meilleur et le plus beau, parce qu'on connaît ainsi l'affection de celui qui reçoit son Bien-Aimé.

2. Sachez cependant que vous ne pouvez pas vous préparer dignement par le mérite de vos actions, quand vous y emploieriez une année entière et que vous n'auriez d'autre pensée dans l'esprit.



Mais c'est par ma grace et ma seule bonté qu'il vous est permis d'approcher de ma table, comme un mendiant invité au festin du riche, et qui n'a, pour reconnaître ses bienfaits, que d'humbles actions de graces.

Faites donc ce qui est en vous, et faites-le avec soin ; recevez, non par coutume, non par nécessité, mais avec crainte, avec respect, avec amour, le corps du Bien-Aimé, le Seigneur votre Dieu, qui daigne venir à vous.

C'est moi qui vous ai appelé, qui vous ai commandé de venir, qui suppléerai à ce qui vous manque : venez et recevez-moi.

3. Lorsque je vous accorde la grace de la dévotion, remerciez-en votre Dieu, non parce que vous en êtes digne, mais parce que j'ai eu pitié de vous.

Si vous n'avez point cette grace, mais si vous vous sentez plus aride, priez avec instance, gémissez, et ne cessez de frapper à la porte, jusqu'à ce que vous méritiez une miette ou une goutte de cette grace salutaire.

Vous avez besoin de moi, et je n'ai pas besoin de vous.

Vous ne venez pas à moi pour me sanctifier; mais c'est moi qui viens à vous pour vous rendre meilleur et plus saint.

Vous venez pour que je vous sanctifie, et pour vous unir à moi, pour recevoir une grace nou-



velle, et vous enflammer d'un nouveau zèle pour votre amendement.

Ne négligez point cette grace, préparez sans cesse votre cœur avec tout le soin possible, et introduisez en vous votre Bien-Aimé.

4. Mais il ne faut pas seulement vous exciter à la ferveur avant la communion, il faut encore vous y conserver avec soin après avoir reçu le sacrement : la vigilance qui la doit suivre n'est pas moins nécessaire que la préparation qui la précède; car cette vigilance est elle-même la meilleure préparation pour obtenir une grace plus grande.

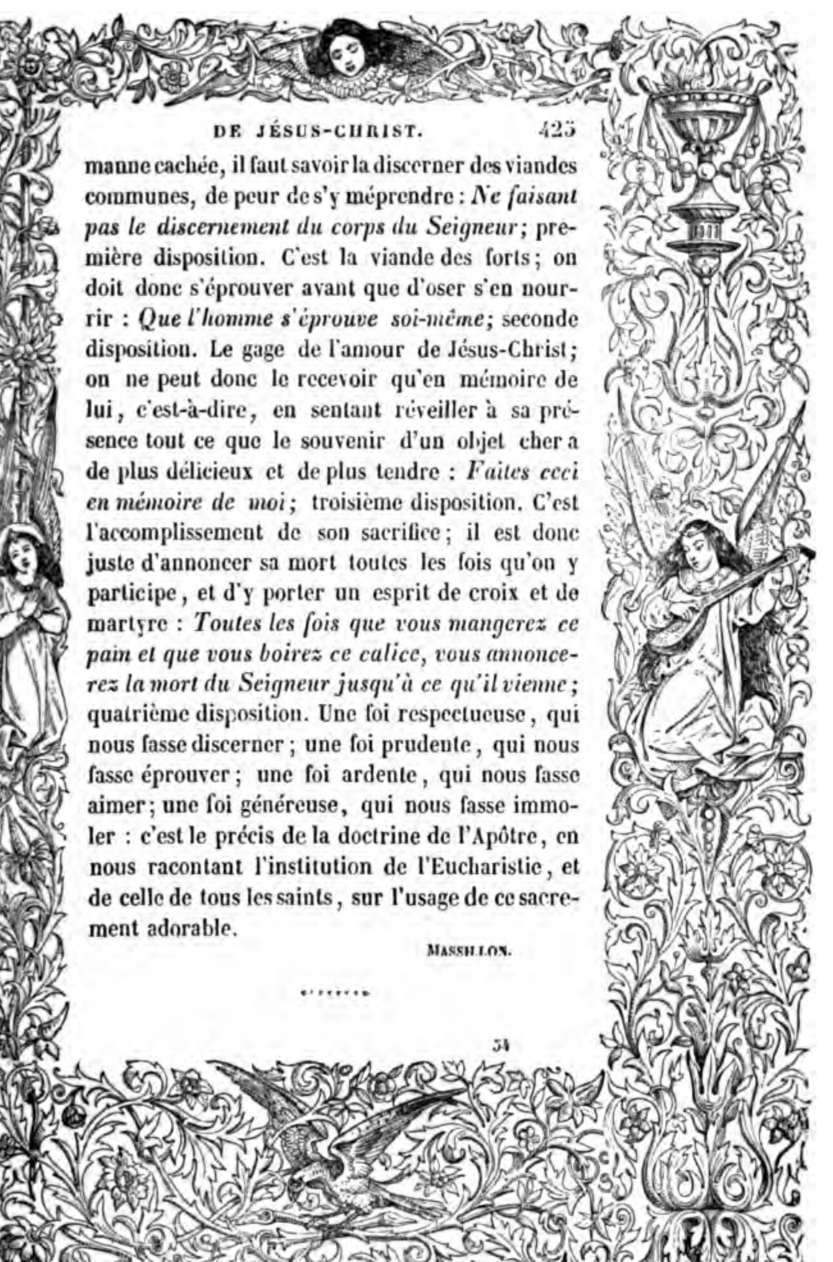
Rien au contraire n'indispose plus l'ame que de se livrer aussitôt après avec trop d'effusion aux consolations extérieures.

Parlez peu, demeurez dans la retraite, et jouissez de votre Dieu ; car vous possédez celui que le monde entier ne peut vous ravir.

Je suis celui à qui vous devez vous donner tout entier ; de sorte que, dégagé de toute inquiétude, vous ne viviez plus en vous, mais en moi.

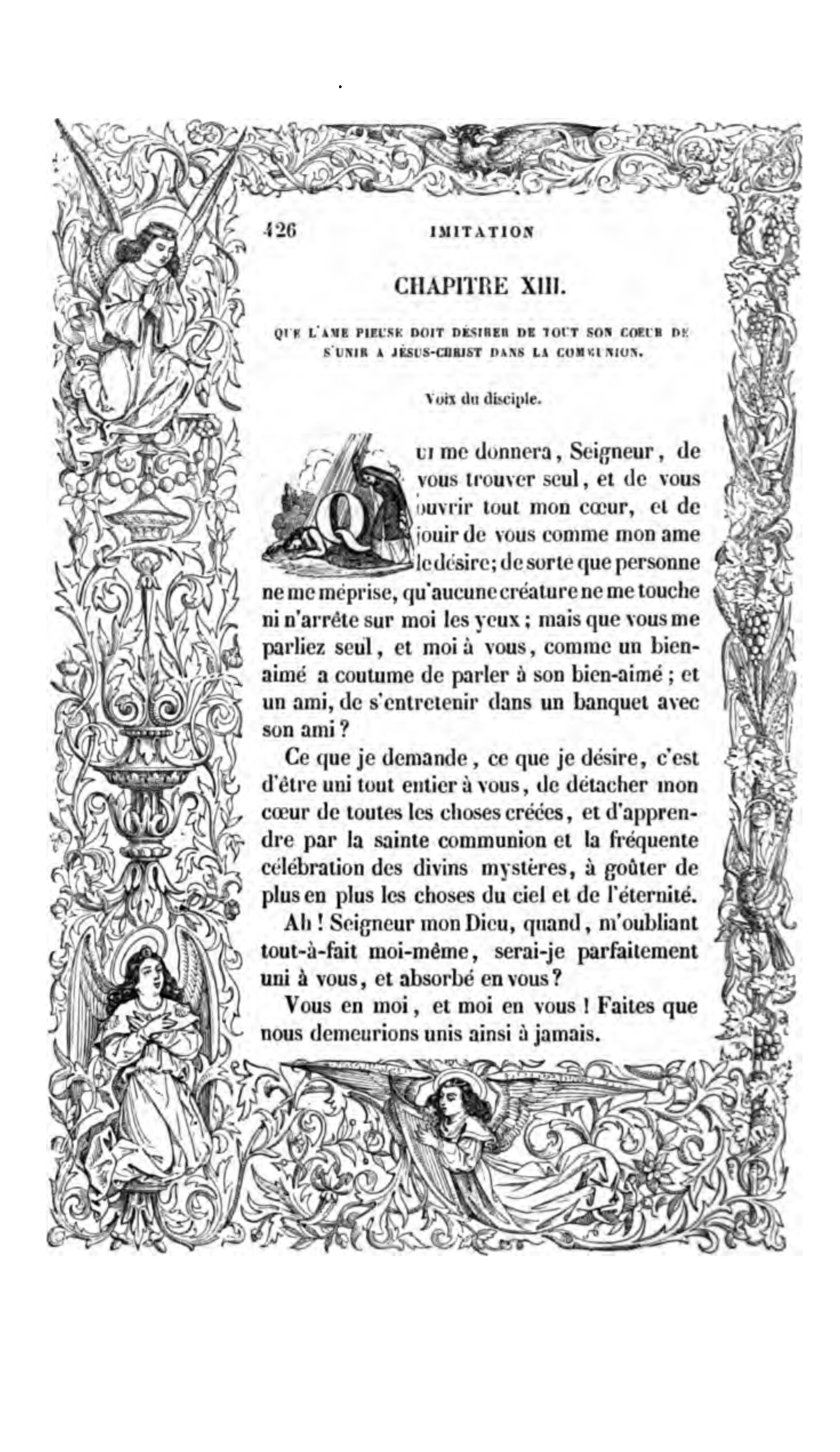
RÉFLEXION.

L'Eucharistie est une manne cachée : elle est la viande des forts, un gage sensible et permanent de l'amour de Jésus Christ, la continuation et l'accomplissement de son sacrifice. Or, cette



manne cachée, il faut savoir la discerner des viandes communes, de peur de s'y méprendre : *Ne faisant pas le discernement du corps du Seigneur;* première disposition. C'est la viande des forts; on doit donc s'éprouver avant que d'oser s'en nourrir : *Que l'homme s'éprouve soi-même;* seconde disposition. Le gage de l'amour de Jésus-Christ; on ne peut donc le recevoir qu'en mémoire de lui, c'est-à-dire, en sentant réveiller à sa présence tout ce que le souvenir d'un objet cher a de plus délicieux et de plus tendre : *Faites ceci en mémoire de moi;* troisième disposition. C'est l'accomplissement de son sacrifice; il est donc juste d'annoncer sa mort toutes les fois qu'on y participe, et d'y porter un esprit de croix et de martyre : *Toutes les fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne;* quatrième disposition. Une foi respectueuse, qui nous fasse discerner; une foi prudente, qui nous fasse éprouver; une foi ardente, qui nous fasse aimer; une foi généreuse, qui nous fasse immoler : c'est le précis de la doctrine de l'Apôtre, en nous racontant l'institution de l'Eucharistie, et de celle de tous les saints, sur l'usage de ce sacrement adorable.

MASSILLON.



CHAPITRE XIII.

QUE L'AME PIEUSE DOIT DÉSIRER DE TOUT SON COEUR DE S'UNIR A JÉSUS-CHRIST DANS LA COMMUNION.

Voix du disciple.

Qui me donnera, Seigneur, de vous trouver seul, et de vous ouvrir tout mon cœur, et de jouir de vous comme mon ame le désire; de sorte que personne ne me méprise, qu'aucune créature ne me touche ni n'arrête sur moi les yeux; mais que vous me parliez seul, et moi à vous, comme un bien-aimé a coutume de parler à son bien-aimé; et un ami, de s'entretenir dans un banquet avec son ami?

Ce que je demande, ce que je désire, c'est d'être uni tout entier à vous, de détacher mon cœur de toutes les choses créées, et d'apprendre par la sainte communion et la fréquente célébration des divins mystères, à goûter de plus en plus les choses du ciel et de l'éternité.

Ah! Seigneur mon Dieu, quand, m'oubliant tout-à-fait moi-même, serai-je parfaitement uni à vous, et absorbé en vous?

Vous en moi, et moi en vous! Faites que nous demeurions unis ainsi à jamais.



2. Vous êtes vraiment mon Bien-Aimé *choisi entre mille* (Cant. 5, 10), en qui mon ame se complaît et veut habiter tous les jours de sa vie.

Vous êtes vraiment celui qui pacifie l'ame; en vous est la paix souveraine et le véritable repos; hors de vous, il n'y a que travail, douleur, misère infinie.

Vous êtes vraiment un Dieu caché (Is. 45, 15); vous n'avez point de commerce avec les impies; mais vous aimez à converser avec les humbles et les simples.

Oh! que votre esprit est doux, Seigneur, vous qui, pour montrer à vos enfans toute votre tendresse, daignez les rassasier d'un pain délicieux qui descend du ciel! (Office du saint Sacrement.)

Certes, *il n'est point de nation, quelque grande qu'elle soit, qui ait des dieux aussi proches d'elle* (Deut. 4, 7), comme vous, mon Dieu, vous vous rendez présent à tous vos fidèles, vous donnant à eux chaque jour en nourriture et en partage, afin de les consoler et d'élever leur cœur vers le ciel.

3. Quel autre peuple, en effet, est aussi illustre que le peuple chrétien?

Ou quelle est sous le ciel la créature aussi chérie que l'ame fervente en qui Dieu daigne entrer, pour la nourrir de sa chair glorieuse?

O faveur ineffable! ô condescendance mer-



veilleuse ! ô amour immense, qui n'a été montré qu'à l'homme !

Mais que rendrai-je au Seigneur pour cette grace, pour une charité si grande ?

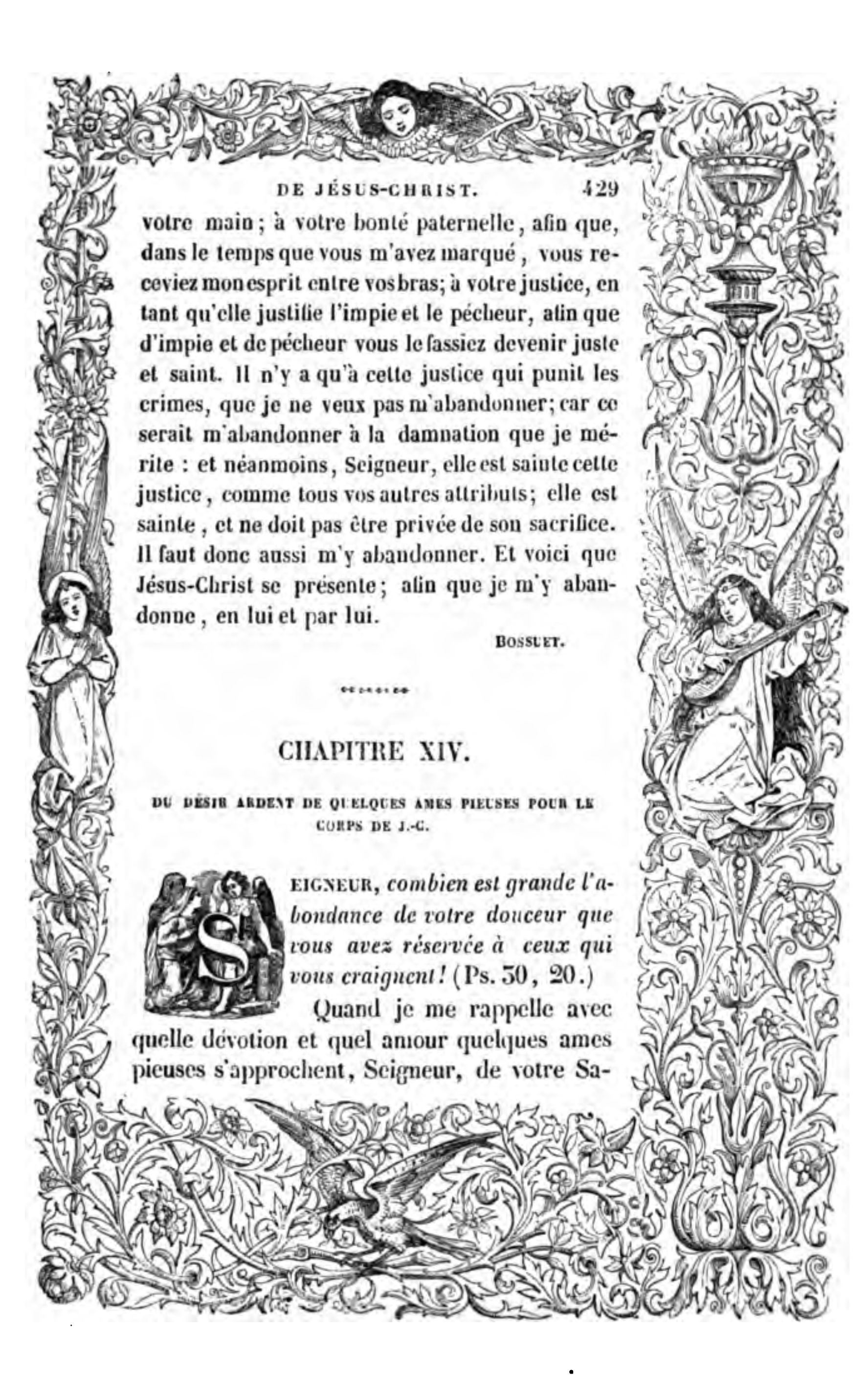
Je ne puis rien offrir à mon Dieu, qui lui soit plus agréable, que de lui donner mon cœur sans réserve, et de m'unir intimement à lui.

Alors mes entrailles tressailleront de joie, lorsque mon ame sera parfaitement unie à Dieu.

Alors il me dira : Si vous voulez être avec moi, je veux être avec vous. Et je lui répondrai : Daignez, Seigneur, demeurer avec moi, je désire ardemment d'être avec vous ; tout mon désir est que mon cœur vous soit uni.

RÉFLEXION.

Je m'abandonne à vous, ô mon Dieu ! à votre unité, pour être fait un avec vous ; à votre infinité et à votre immensité incompréhensible, pour m'y perdre et m'y oublier moi-même ; à votre sagesse infinie, pour être gouverné selon vos desseins, et non pas selon mes pensées ; à vos décrets éternels, connus et inconnus, pour m'y conformer, parce qu'ils sont tous également justes ; à votre éternité, pour en faire mon bonheur ; à votre toute-puissance, pour être toujours sous



votre main; à votre bonté paternelle, afin que, dans le temps que vous m'avez marqué, vous receviez mon esprit entre vos bras; à votre justice, en tant qu'elle justifie l'impie et le pécheur, afin que d'impie et de pécheur vous le fassiez devenir juste et saint. Il n'y a qu'à cette justice qui punit les crimes, que je ne veux pas m'abandonner; car ce serait m'abandonner à la damnation que je mérite : et néanmoins, Seigneur, elle est sainte cette justice, comme tous vos autres attributs; elle est sainte, et ne doit pas être privée de son sacrifice. Il faut donc aussi m'y abandonner. Et voici que Jésus-Christ se présente; afin que je m'y abandonne, en lui et par lui.

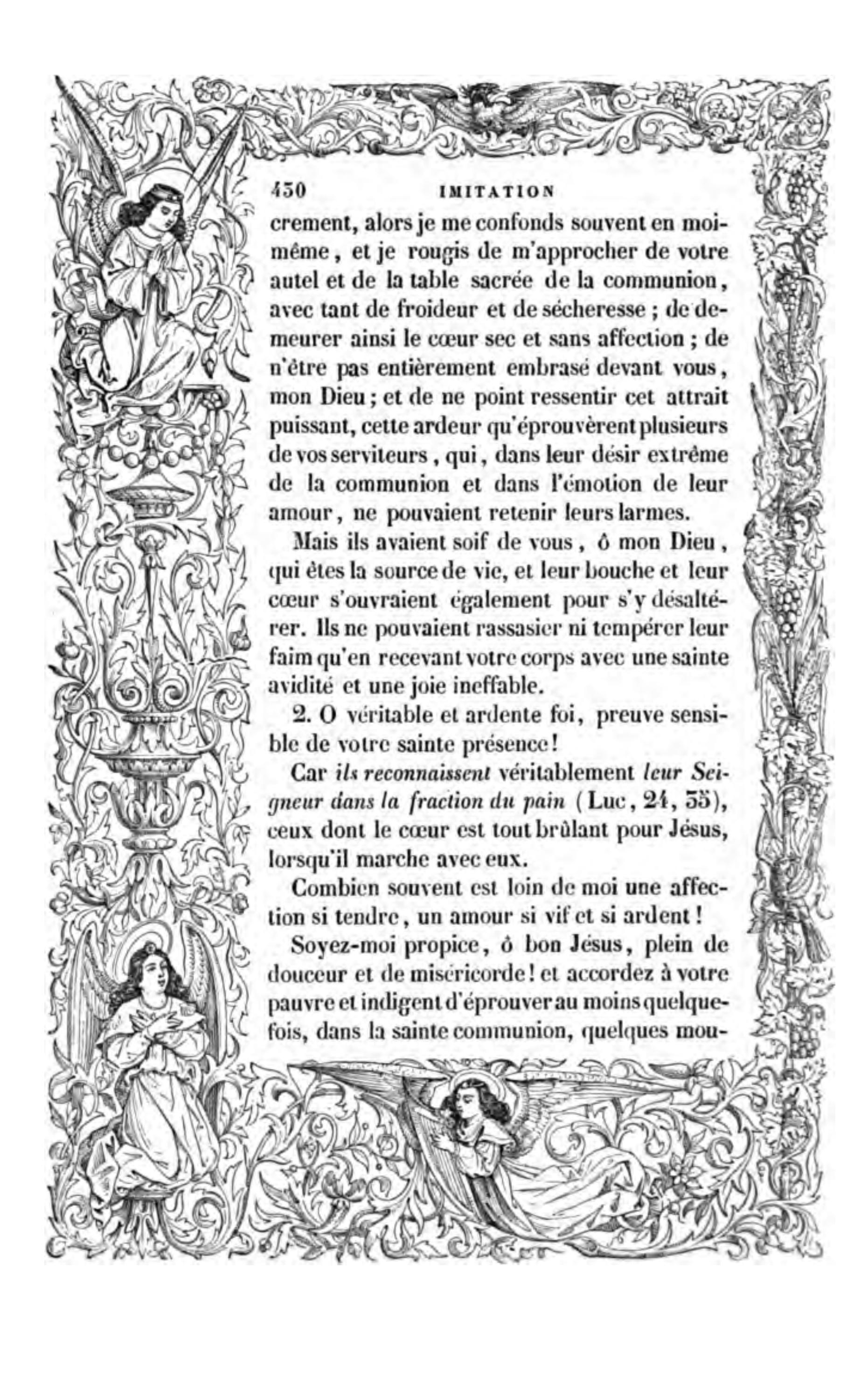
BOSSUET.

CHAPITRE XIV.

DU DÉSIR ARDENT DE QUELQUES AMES PIEUSES POUR LE CORPS DE J.-C.

SEIGNEUR, *combien est grande l'abondance de votre douceur que vous avez réservée à ceux qui vous craignent!* (Ps. 30, 20.)

Quand je me rappelle avec quelle dévotion et quel amour quelques ames pieuses s'approchent, Seigneur, de votre Sa-



crement, alors je me confonds souvent en moi-même, et je rougis de m'approcher de votre autel et de la table sacrée de la communion, avec tant de froideur et de sécheresse; de demeurer ainsi le cœur sec et sans affection; de n'être pas entièrement embrasé devant vous, mon Dieu; et de ne point ressentir cet attrait puissant, cette ardeur qu'éprouvèrent plusieurs de vos serviteurs, qui, dans leur désir extrême de la communion et dans l'émotion de leur amour, ne pouvaient retenir leurs larmes.

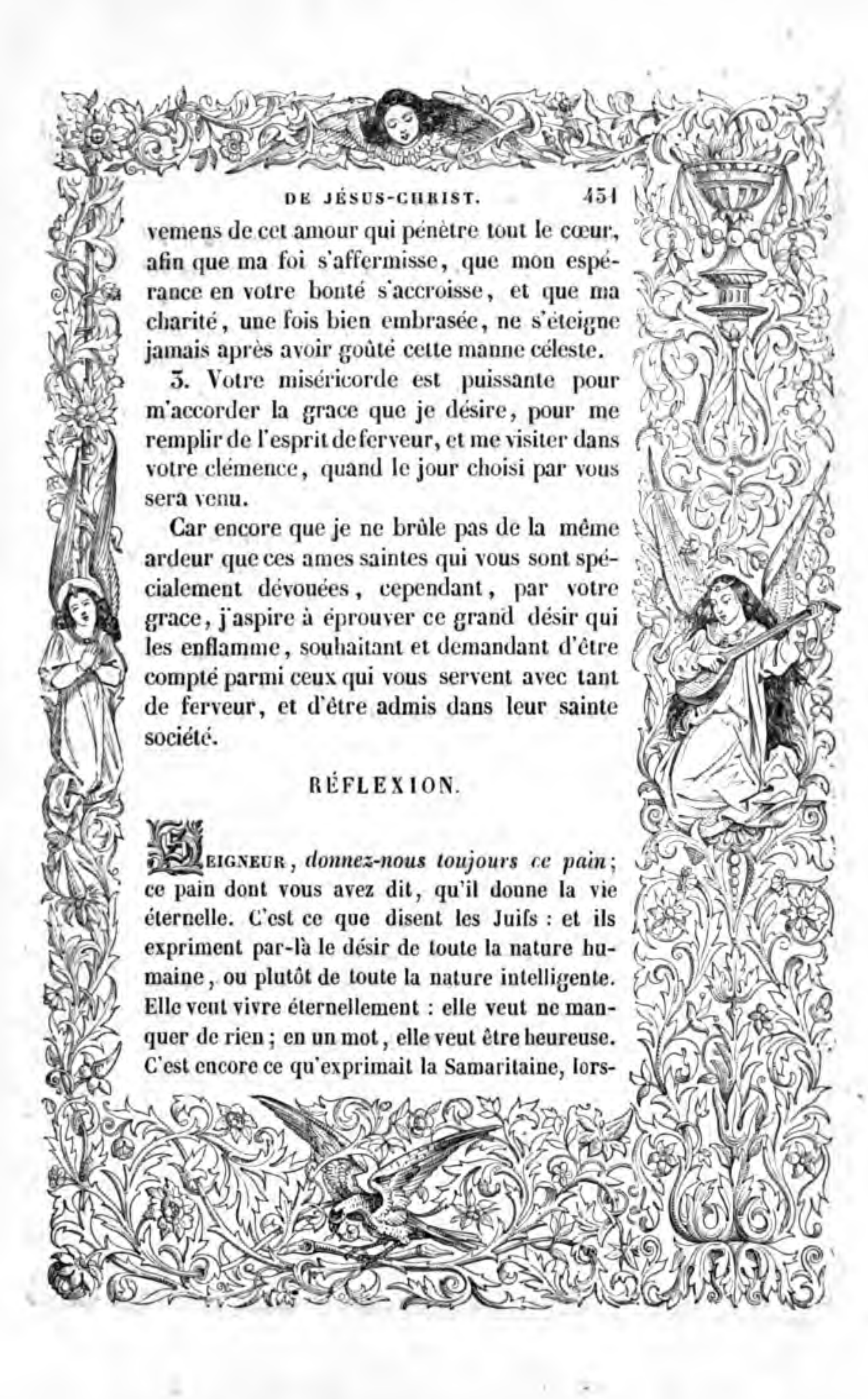
Mais ils avaient soif de vous, ô mon Dieu, qui êtes la source de vie, et leur bouche et leur cœur s'ouvraient également pour s'y désaltérer. Ils ne pouvaient rassasier ni tempérer leur faim qu'en recevant votre corps avec une sainte avidité et une joie ineffable.

2. O véritable et ardente foi, preuve sensible de votre sainte présence!

Car *ils reconnaissent* véritablement *leur Seigneur dans la fraction du pain* (Luc, 24, 35), ceux dont le cœur est tout brûlant pour Jésus, lorsqu'il marche avec eux.

Combien souvent est loin de moi une affection si tendre, un amour si vif et si ardent!

Soyez-moi propice, ô bon Jésus, plein de douceur et de miséricorde! et accordez à votre pauvre et indigent d'éprouver au moins quelquefois, dans la sainte communion, quelques mou-



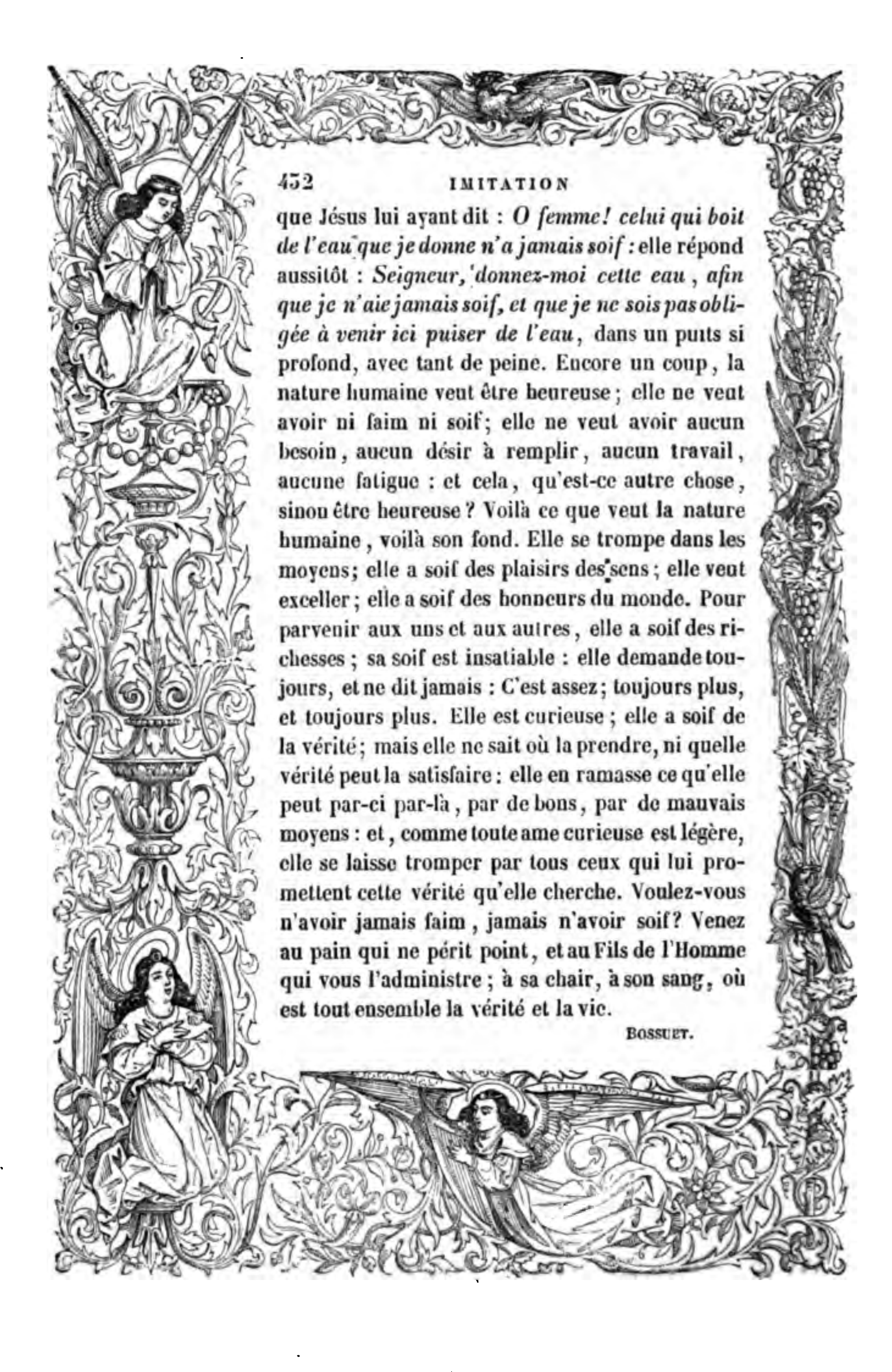
vemens de cet amour qui pénètre tout le cœur, afin que ma foi s'affermisse, que mon espérance en votre bonté s'accroisse, et que ma charité, une fois bien embrasée, ne s'éteigne jamais après avoir goûté cette manne céleste.

3. Votre miséricorde est puissante pour m'accorder la grace que je désire, pour me remplir de l'esprit de ferveur, et me visiter dans votre clémence, quand le jour choisi par vous sera venu.

Car encore que je ne brûle pas de la même ardeur que ces ames saintes qui vous sont spécialement dévouées, cependant, par votre grace, j'aspire à éprouver ce grand désir qui les enflamme, souhaitant et demandant d'être compté parmi ceux qui vous servent avec tant de ferveur, et d'être admis dans leur sainte société.

RÉFLEXION.

SEIGNEUR, *donnez-nous toujours ce pain*; ce pain dont vous avez dit, qu'il donne la vie éternelle. C'est ce que disent les Juifs : et ils expriment par-là le désir de toute la nature humaine, ou plutôt de toute la nature intelligente. Elle veut vivre éternellement : elle veut ne manquer de rien ; en un mot, elle veut être heureuse. C'est encore ce qu'exprimait la Samaritaine, lors-



que Jésus lui ayant dit : *O femme! celui qui boit de l'eau que je donne n'a jamais soif* : elle répond aussitôt : *Seigneur, donnez-moi cette eau, afin que je n'aie jamais soif, et que je ne sois pas obligée à venir ici puiser de l'eau*, dans un puits si profond, avec tant de peine. Encore un coup, la nature humaine veut être heureuse ; elle ne veut avoir ni faim ni soif ; elle ne veut avoir aucun besoin, aucun désir à remplir, aucun travail, aucune fatigue : et cela, qu'est-ce autre chose, sinon être heureuse ? Voilà ce que veut la nature humaine, voilà son fond. Elle se trompe dans les moyens ; elle a soif des plaisirs des sens ; elle veut exceller ; elle a soif des honneurs du monde. Pour parvenir aux uns et aux autres, elle a soif des richesses ; sa soif est insatiable : elle demande toujours, et ne dit jamais : C'est assez ; toujours plus, et toujours plus. Elle est curieuse ; elle a soif de la vérité ; mais elle ne sait où la prendre, ni quelle vérité peut la satisfaire : elle en ramasse ce qu'elle peut par-ci par-là, par de bons, par de mauvais moyens : et, comme toute ame curieuse est légère, elle se laisse tromper par tous ceux qui lui promettent cette vérité qu'elle cherche. Voulez-vous n'avoir jamais faim, jamais n'avoir soif ? Venez au pain qui ne périt point, et au Fils de l'Homme qui vous l'administre ; à sa chair, à son sang, où est tout ensemble la vérité et la vie.

BOSSUET.



CHAPITRE XV.

QUE LA GRACE DE LA DÉVOTION S'ACQUIERT PAR L'HUMILITÉ ET L'ABNÉGATION DE SOI-MÊME.

Il faut rechercher avec empressement la grace de la dévotion, la demander avec ardeur, l'attendre patiemment et avec confiance, la recevoir avec gratitude, la conserver avec humilité, concourir avec zèle à son opération, et remettre à Dieu, jusqu'à ce qu'il vienne à vous, le temps et la manière de vous visiter.

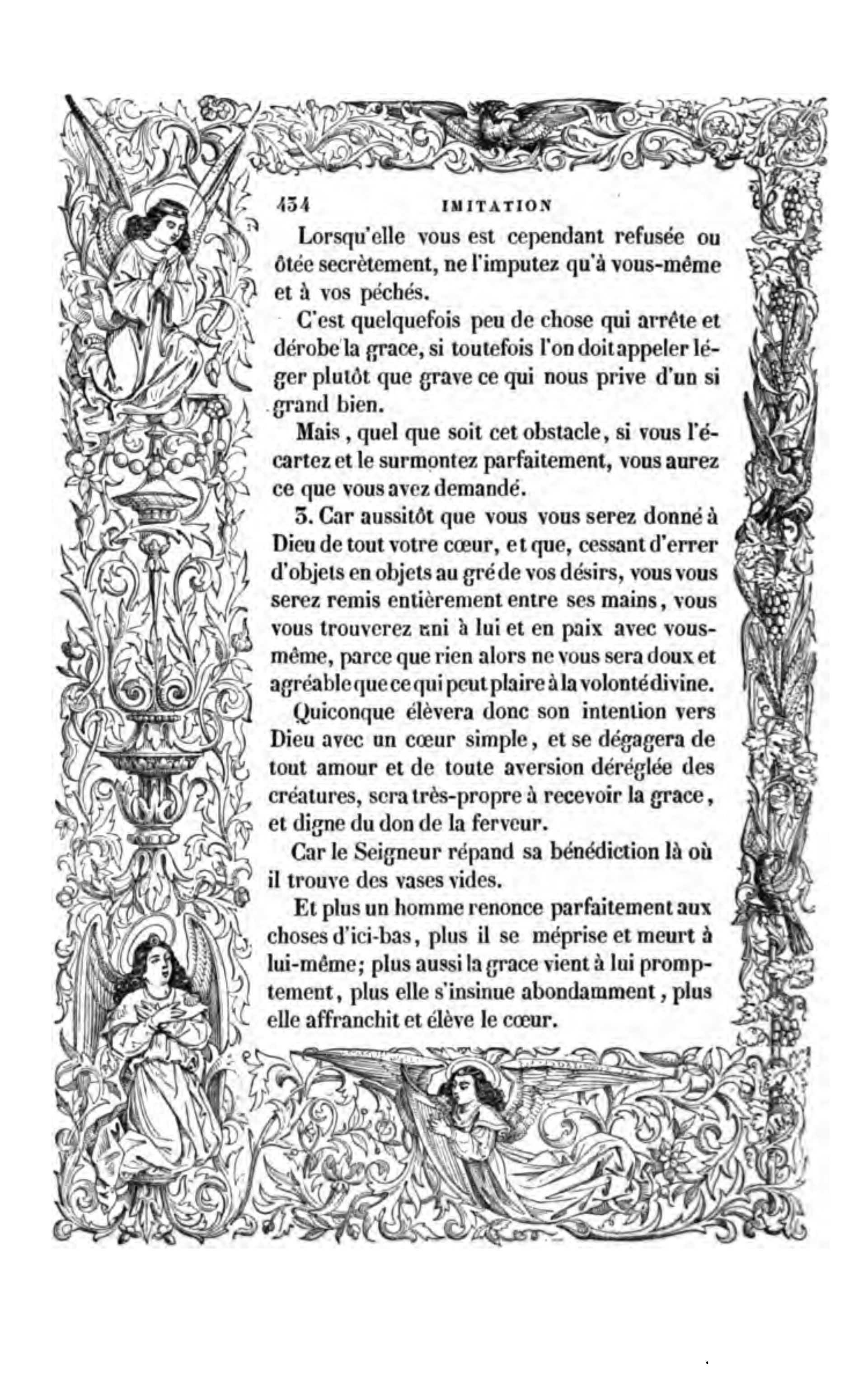
Vous devez surtout vous humilier, lorsque vous ne sentez en vous que peu ou point de ferveur; mais sans vous laisser trop abattre, ni vous affliger avec excès.

Souvent Dieu donne en un moment ce qu'il a long-temps refusé.

Il accorde quelquefois à la fin de la prière ce qu'il a différé de donner au commencement.

2. Si la grace était toujours accordée sans délai, et si on l'obtenait à souhait l'homme infirme ne pourrait la supporter.

C'est pourquoi l'on doit attendre la grace de la ferveur avec une confiance ferme et une humble patience.



Lorsqu'elle vous est cependant refusée ou ôtée secrètement, ne l'imputez qu'à vous-même et à vos péchés.

C'est quelquefois peu de chose qui arrête et dérobe la grace, si toutefois l'on doit appeler léger plutôt que grave ce qui nous prive d'un si grand bien.

Mais, quel que soit cet obstacle, si vous l'écartez et le surmontez parfaitement, vous aurez ce que vous avez demandé.

3. Car aussitôt que vous vous serez donné à Dieu de tout votre cœur, et que, cessant d'errer d'objets en objets au gré de vos désirs, vous vous serez remis entièrement entre ses mains, vous vous trouverez uni à lui et en paix avec vous-même, parce que rien alors ne vous sera doux et agréable que ce qui peut plaire à la volonté divine.

Quiconque élèvera donc son intention vers Dieu avec un cœur simple, et se dégagera de tout amour et de toute aversion déréglée des créatures, sera très-propre à recevoir la grace, et digne du don de la ferveur.

Car le Seigneur répand sa bénédiction là où il trouve des vases vides.

Et plus un homme renonce parfaitement aux choses d'ici-bas, plus il se méprise et meurt à lui-même; plus aussi la grace vient à lui promptement, plus elle s'insinue abondamment, plus elle affranchit et élève le cœur.

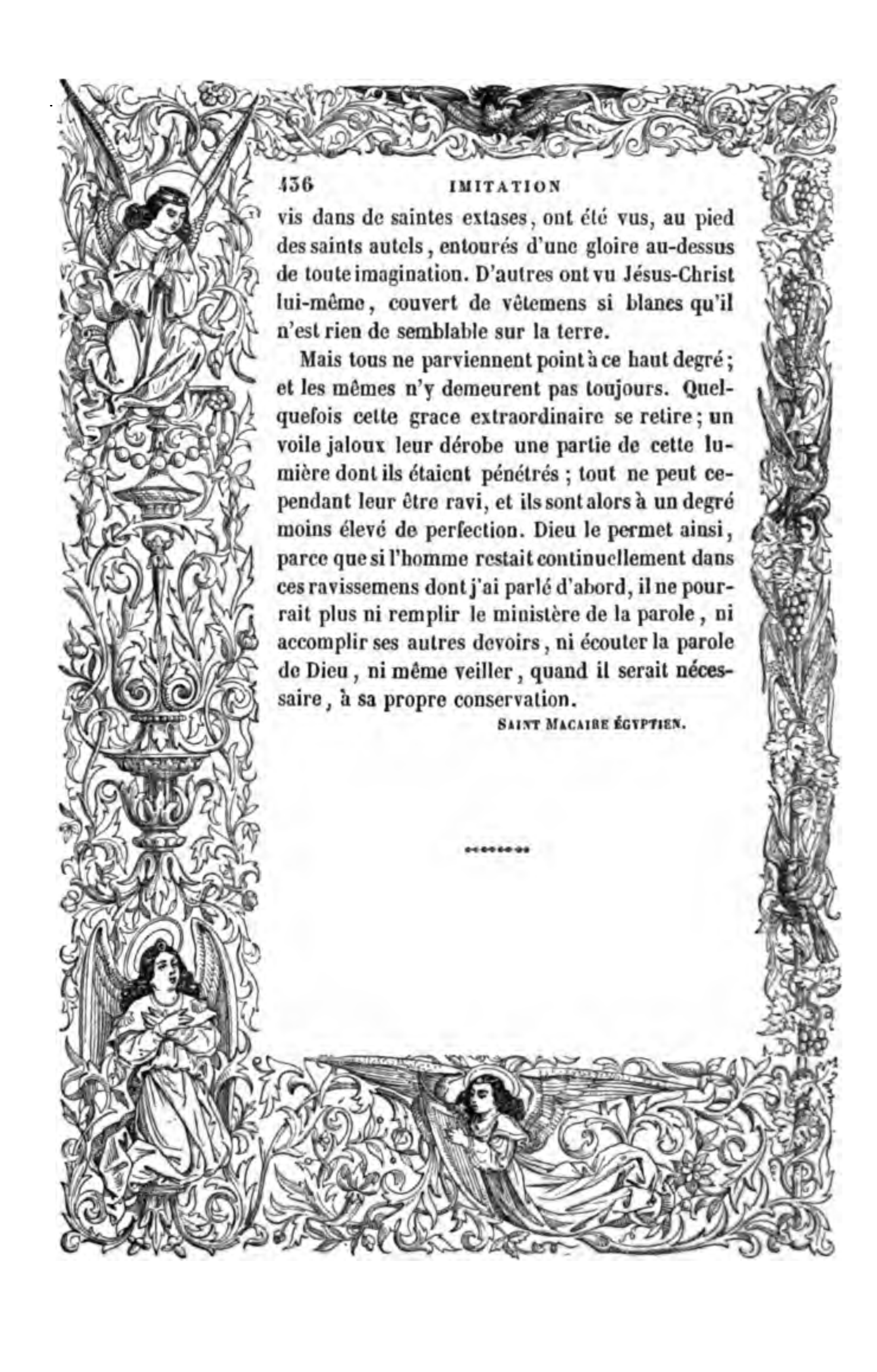


4. Alors il verra, il admirera, et, dans son abondance, son cœur se dilatera en lui, parce que la main du Seigneur est avec lui, et qu'il s'est lui-même remis sans réserve et pour toujours entre ses mains. Ainsi sera béni l'homme qui cherche Dieu de tout son cœur, et qui n'a pas reçu son ame en vain.

En recevant la sainte Eucharistie, il mérite d'obtenir la grace d'une union plus grande avec Dieu, parce qu'il ne considère point sa propre dévotion et sa consolation, mais au-dessus de toute dévotion et de toute consolation, l'honneur et la gloire de Dieu.

RÉFLEXION.

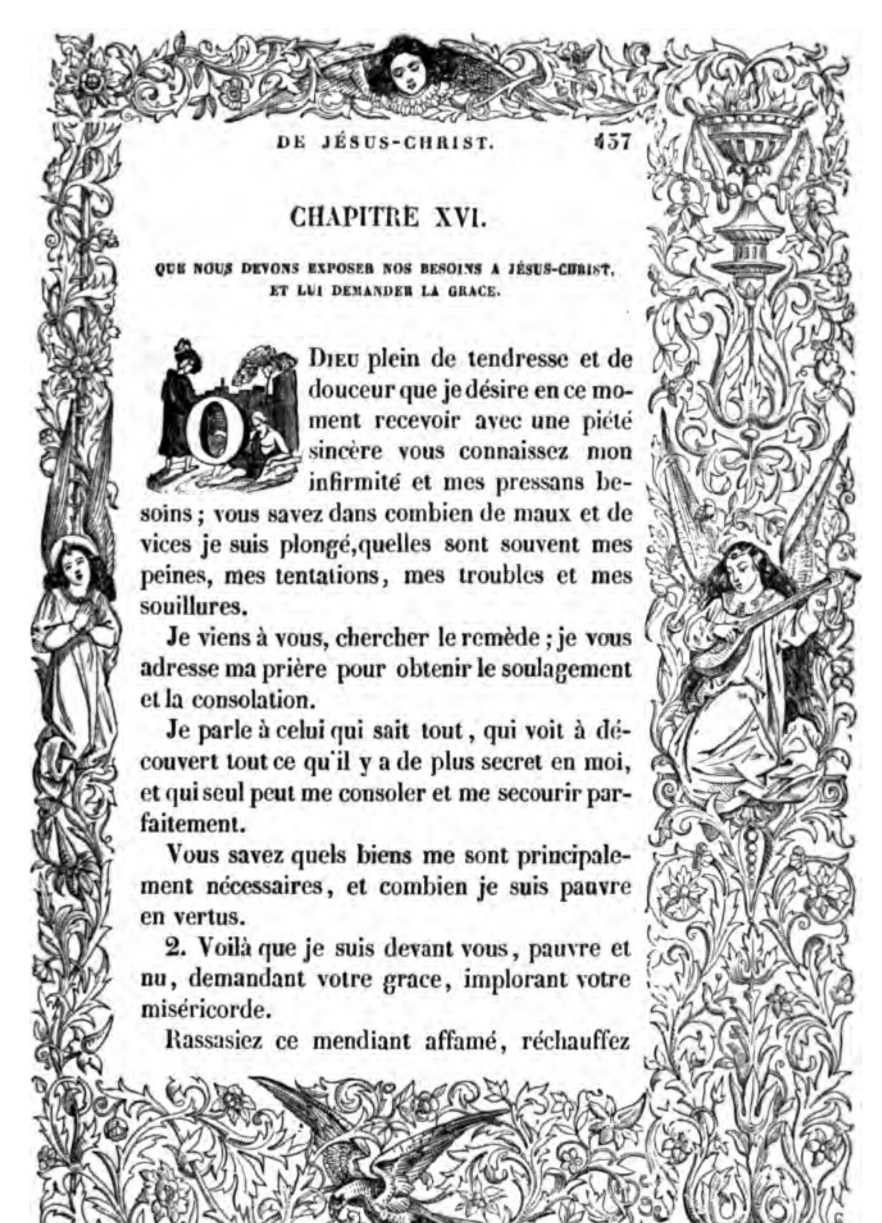
La grace, sans doute, ne manque jamais à l'homme; mais elle dispose le cœur de l'homme de diverses manières, selon son bon plaisir. Quelquefois l'amour qu'elle y allume est un vaste incendie qui absorbe tout : d'autres fois, ce n'est qu'une flamme faible et languissante en apparence. L'éclat qu'elle y répand est tantôt une immense lumière, à laquelle rien n'échappe; tantôt une faible lueur, qui semble prête à s'éteindre; c'est à la faveur de cette grande lumière que plusieurs ont été favorisés des plus étonnantes révélations. Les uns ont vu devant eux le signe sacré de notre rédemption, la croix entourée de toute sa gloire; les autres, ra-



vis dans de saintes extases, ont été vus, au pied des saints autels, entourés d'une gloire au-dessus de toute imagination. D'autres ont vu Jésus-Christ lui-même, couvert de vêtemens si blancs qu'il n'est rien de semblable sur la terre.

Mais tous ne parviennent point à ce haut degré; et les mêmes n'y demeurent pas toujours. Quelquefois cette grace extraordinaire se retire; un voile jaloux leur dérobe une partie de cette lumière dont ils étaient pénétrés; tout ne peut cependant leur être ravi, et ils sont alors à un degré moins élevé de perfection. Dieu le permet ainsi, parce que si l'homme restait continuellement dans ces ravissemens dont j'ai parlé d'abord, il ne pourrait plus ni remplir le ministère de la parole, ni accomplir ses autres devoirs, ni écouter la parole de Dieu, ni même veiller, quand il serait nécessaire, à sa propre conservation.

SAINT MACAIRE ÉGYPTIEN.



CHAPITRE XVI.

QUE NOUS DEVONS EXPOSER NOS BESOINS A JÉSUS-CHRIST, ET LUI DEMANDER LA GRACE.

O Dieu plein de tendresse et de douceur que je désire en ce moment recevoir avec une piété sincère vous connaissez mon infirmité et mes pressans besoins ; vous savez dans combien de maux et de vices je suis plongé, quelles sont souvent mes peines, mes tentations, mes troubles et mes souillures.

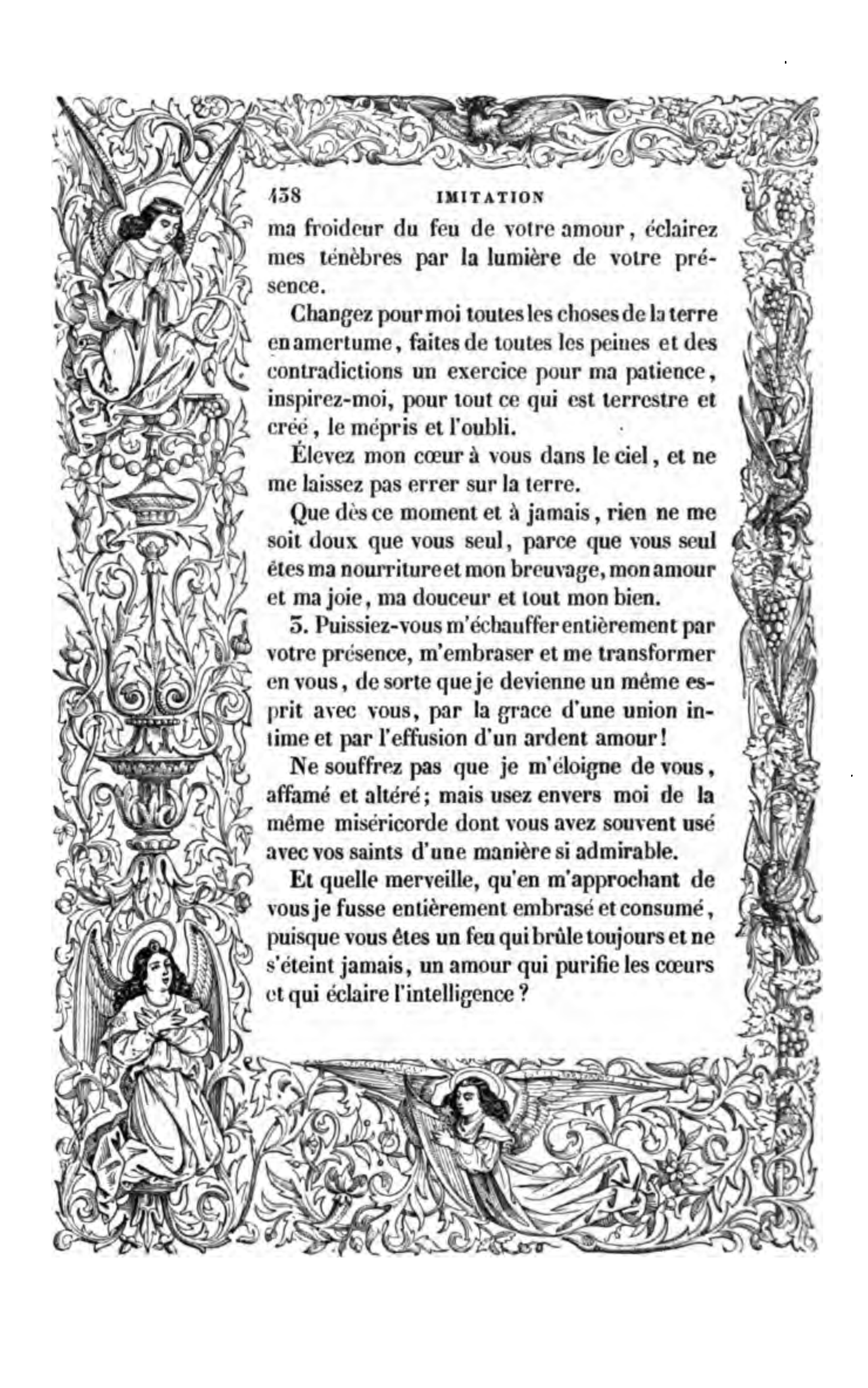
Je viens à vous, chercher le remède ; je vous adresse ma prière pour obtenir le soulagement et la consolation.

Je parle à celui qui sait tout, qui voit à découvert tout ce qu'il y a de plus secret en moi, et qui seul peut me consoler et me secourir parfaitement.

Vous savez quels biens me sont principalement nécessaires, et combien je suis pauvre en vertus.

2. Voilà que je suis devant vous, pauvre et nu, demandant votre grace, implorant votre miséricorde.

Rassasiez ce mendiant affamé, réchauffez



ma froideur du feu de votre amour, éclairez mes ténèbres par la lumière de votre présence.

Changez pour moi toutes les choses de la terre en amertume, faites de toutes les peines et des contradictions un exercice pour ma patience, inspirez-moi, pour tout ce qui est terrestre et créé, le mépris et l'oubli.

Élevez mon cœur à vous dans le ciel, et ne me laissez pas errer sur la terre.

Que dès ce moment et à jamais, rien ne me soit doux que vous seul, parce que vous seul êtes ma nourriture et mon breuvage, mon amour et ma joie, ma douceur et tout mon bien.

3. Puissiez-vous m'échauffer entièrement par votre présence, m'embraser et me transformer en vous, de sorte que je devienne un même esprit avec vous, par la grace d'une union intime et par l'effusion d'un ardent amour!

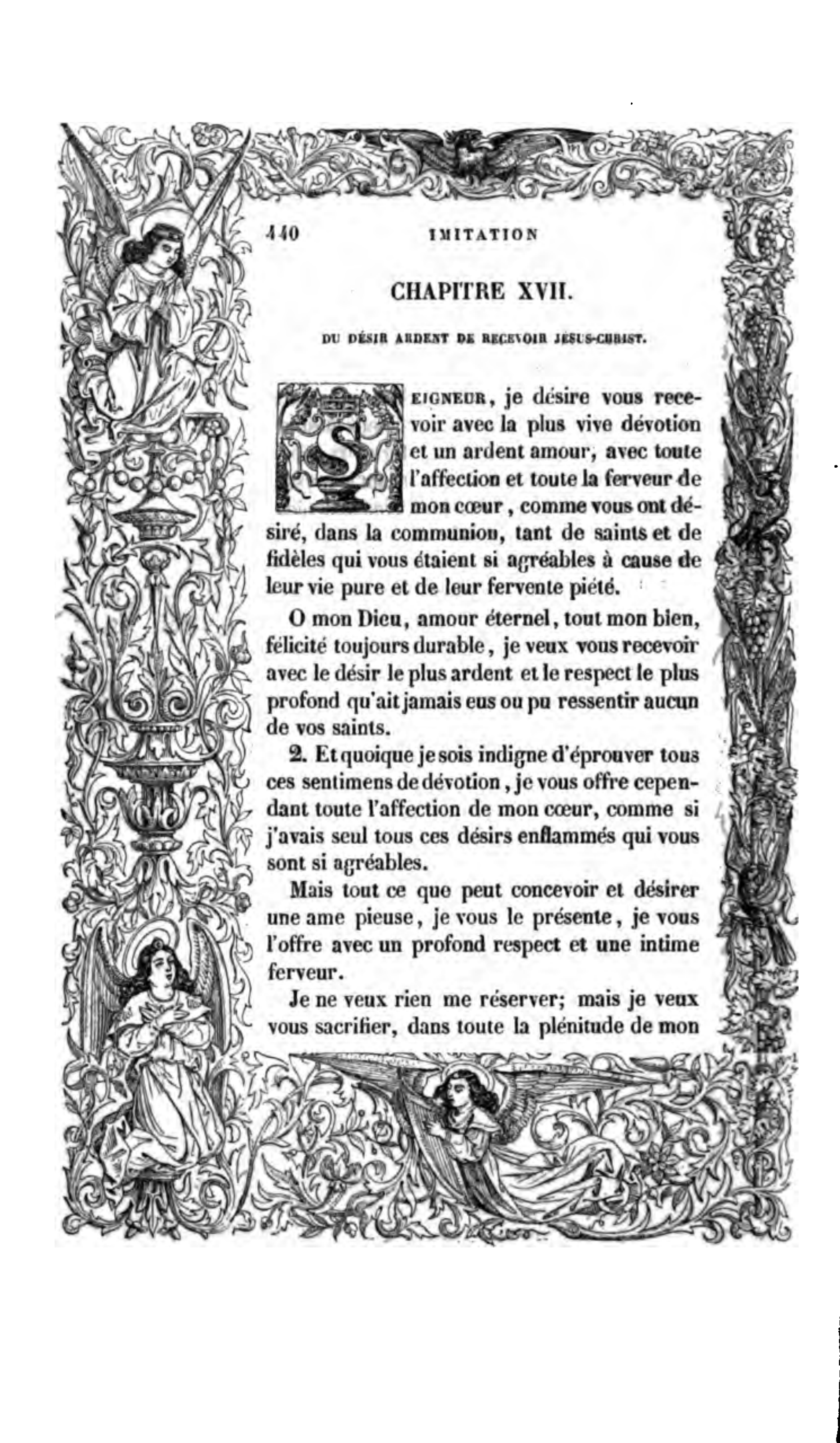
Ne souffrez pas que je m'éloigne de vous, affamé et altéré; mais usez envers moi de la même miséricorde dont vous avez souvent usé avec vos saints d'une manière si admirable.

Et quelle merveille, qu'en m'approchant de vous je fusse entièrement embrasé et consumé, puisque vous êtes un feu qui brûle toujours et ne s'éteint jamais, un amour qui purifie les cœurs et qui éclaire l'intelligence?

RÉFLEXION.

PÉNÉTREZ-MOI, ô Seigneur Jésus! jusqu'au fond du cœur, de la douce et salutaire blessure de votre amour; remplissez-moi de cette charité vive, sincère et tranquille, qui faisait désirer à votre apôtre saint Paul d'être séparé du corps pour être avec vous. Que mon ame languisse pour vous, toujours touchée du désir de vos tabernacles éternels. Que je sois affamé de vous, qui êtes le pain des anges, la nourriture des ames saintes, le pain vivant que nous devons manger tous les jours, le pain nourrissant, qui soutenez le cœur de l'homme, et qui contenez en vous toute douceur. Que mon cœur ait toujours faim de vous, et qu'il vous mange sans cesse, ô pain désirable! Qu'il ait soif de vous, ô fontaine de vie, vive source de sagesse et de science, torrent de volupté qui réjouissez et arrosez la maison de Dieu. Que je ne cesse de vous désirer, vous que les anges désirent de voir, et qu'ils voient toujours avec un nouveau goût. Que mon ame vous souhaite, qu'elle vous cherche, qu'elle vous trouve, qu'elle tende à vous, qu'elle y arrive. Soyez l'objet de mon cœur, le sujet de mes méditations et de mes entretiens.

SAINT BONAVENTURE.



CHAPITRE XVII.

DU DÉSIR ARDENT DE RECEVOIR JÉSUS-CHRIST.

SEIGNEUR, je désire vous recevoir avec la plus vive dévotion et un ardent amour, avec toute l'affection et toute la ferveur de mon cœur, comme vous ont désiré, dans la communion, tant de saints et de fidèles qui vous étaient si agréables à cause de leur vie pure et de leur fervente piété.

O mon Dieu, amour éternel, tout mon bien, félicité toujours durable, je veux vous recevoir avec le désir le plus ardent et le respect le plus profond qu'ait jamais eus ou pu ressentir aucun de vos saints.

2. Et quoique je sois indigne d'éprouver tous ces sentimens de dévotion, je vous offre cependant toute l'affection de mon cœur, comme si j'avais seul tous ces désirs enflammés qui vous sont si agréables.

Mais tout ce que peut concevoir et désirer une ame pieuse, je vous le présente, je vous l'offre avec un profond respect et une intime ferveur.

Je ne veux rien me réserver; mais je veux vous sacrifier, dans toute la plénitude de mon

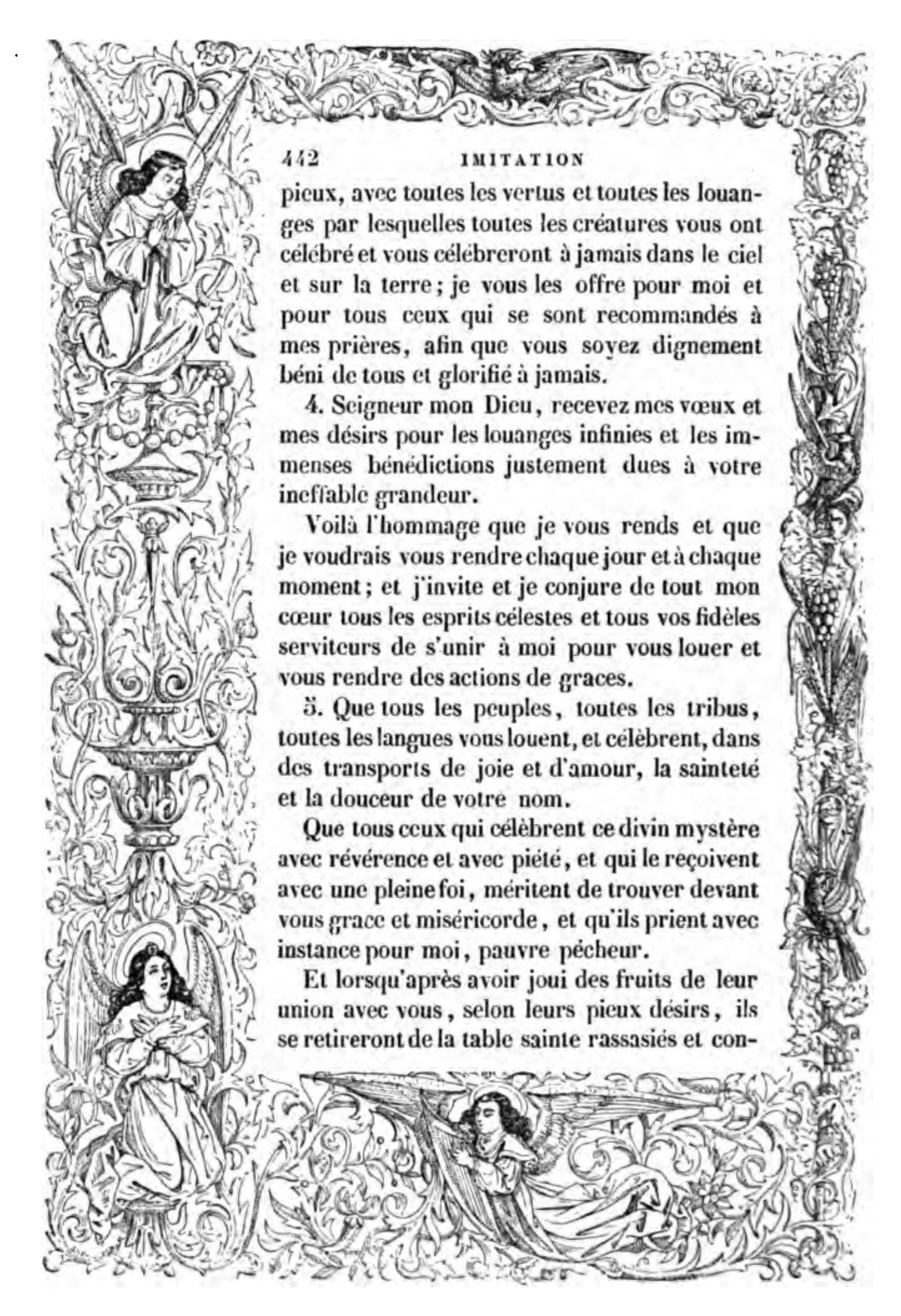


cœur, et moi-même, et tout ce qui est à moi.

Seigneur mon Dieu, mon Créateur et mon Rédempteur, je désire vous recevoir aujourd'hui avec autant de ferveur et de respect, avec autant de zèle pour votre gloire, avec autant de reconnaissance, de sainteté, d'amour, de foi, d'espérance et de pureté, que vous désira et vous reçut votre très-sainte Mère, la Vierge Marie, lorsque, l'ange lui annonçant le mystère de l'Incarnation, elle répondit avec une pieuse humilité : *Voici la servante du Seigneur : qu'il me soit fait selon votre parole.* (Luc, 1, 38.)

3. Et de même que votre bienheureux précurseur Jean-Baptiste, le plus grand des saints, tressaillit de joie en votre présence par un mouvement du Saint-Esprit, lorsqu'il était encore dans le sein de sa mère; et que vous voyant ensuite, ô Jésus! marcher parmi les hommes, il disait avec un tendre amour et en s'humiliant profondément : *L'ami de l'époux, qui est près de lui et qui l'écoute, est ravi d'allégresse parce qu'il entend la voix de l'époux* (Jean, 3, 29); ainsi je voudrais être embrasé de saints et ardens désirs et m'offrir à vous de toute l'affection de mon cœur.

C'est pourquoi je vous offre et vous présente les transports de joie, les affections ardentes, les ravissemens d'esprit, les lumières surnaturelles, et les visions célestes de tous les cœurs



pieux, avec toutes les vertus et toutes les louanges par lesquelles toutes les créatures vous ont célébré et vous célébreront à jamais dans le ciel et sur la terre; je vous les offre pour moi et pour tous ceux qui se sont recommandés à mes prières, afin que vous soyez dignement béni de tous et glorifié à jamais.

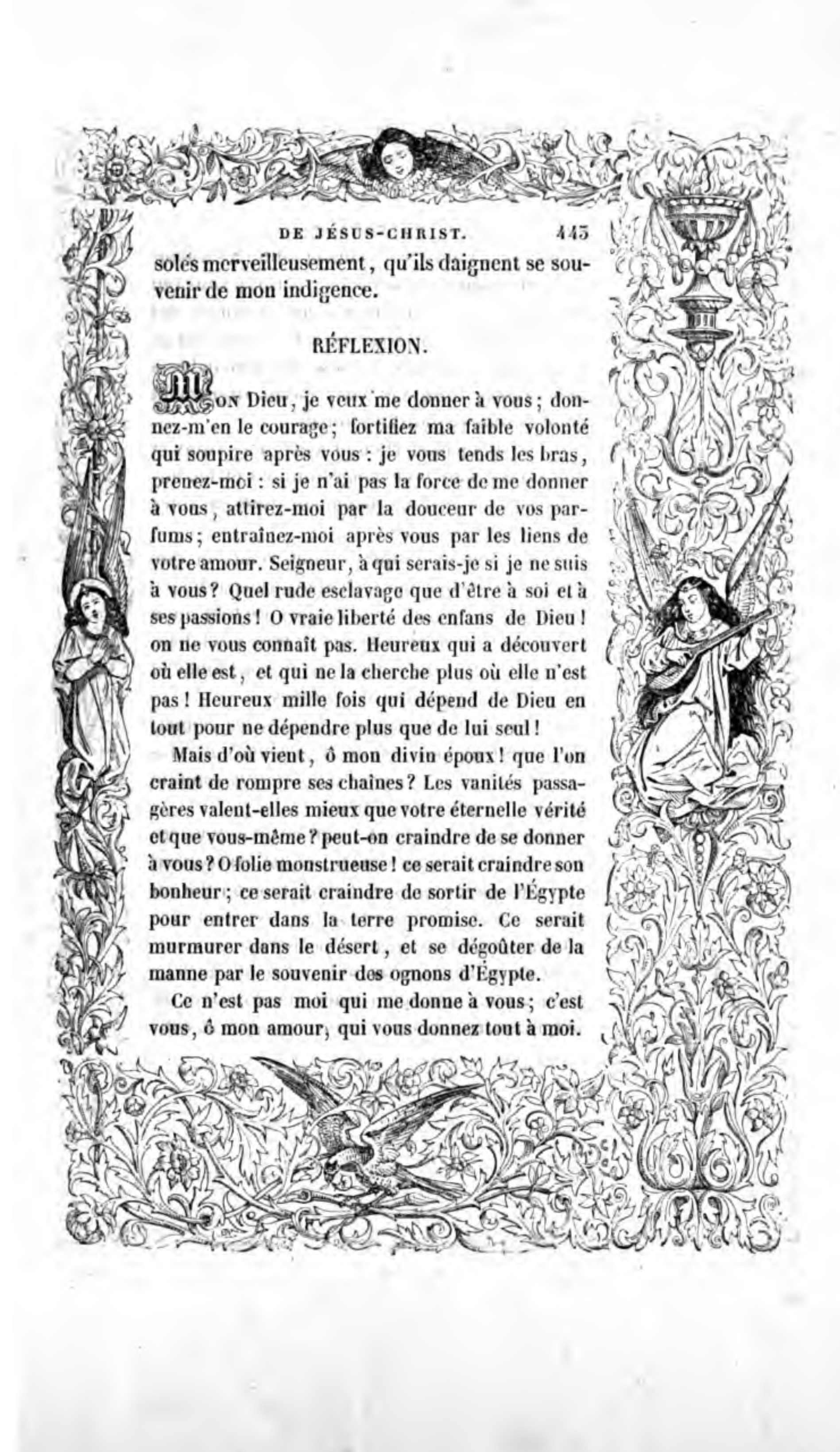
4. Seigneur mon Dieu, recevez mes vœux et mes désirs pour les louanges infinies et les immenses bénédictions justement dues à votre ineffable grandeur.

Voilà l'hommage que je vous rends et que je voudrais vous rendre chaque jour et à chaque moment; et j'invite et je conjure de tout mon cœur tous les esprits célestes et tous vos fidèles serviteurs de s'unir à moi pour vous louer et vous rendre des actions de graces.

5. Que tous les peuples, toutes les tribus, toutes les langues vous louent, et célèbrent, dans des transports de joie et d'amour, la sainteté et la douceur de votre nom.

Que tous ceux qui célèbrent ce divin mystère avec révérence et avec piété, et qui le reçoivent avec une pleine foi, méritent de trouver devant vous grace et miséricorde, et qu'ils prient avec instance pour moi, pauvre pécheur.

Et lorsqu'après avoir joui des fruits de leur union avec vous, selon leurs pieux désirs, ils se retireront de la table sainte rassasiés et con-



solés merveilleusement, qu'ils daignent se souvenir de mon indigence.

RÉFLEXION.

Mon Dieu, je veux me donner à vous; donnez-m'en le courage; fortifiez ma faible volonté qui soupire après vous : je vous tends les bras, prenez-moi : si je n'ai pas la force de me donner à vous, attirez-moi par la douceur de vos parfums; entraînez-moi après vous par les liens de votre amour. Seigneur, à qui serais-je si je ne suis à vous? Quel rude esclavage que d'être à soi et à ses passions! O vraie liberté des enfans de Dieu! on ne vous connaît pas. Heureux qui a découvert où elle est, et qui ne la cherche plus où elle n'est pas! Heureux mille fois qui dépend de Dieu en tout pour ne dépendre plus que de lui seul!

Mais d'où vient, ô mon divin époux! que l'on craint de rompre ses chaînes? Les vanités passagères valent-elles mieux que votre éternelle vérité et que vous-même? peut-on craindre de se donner à vous? O folie monstrueuse! ce serait craindre son bonheur; ce serait craindre de sortir de l'Égypte pour entrer dans la terre promise. Ce serait murmurer dans le désert, et se dégoûter de la manne par le souvenir des ognons d'Égypte.

Ce n'est pas moi qui me donne à vous; c'est vous, ô mon amour, qui vous donnez tout à moi.



Je n'hésite point de vous donner mon cœur. Quel bonheur d'être dans la solitude, et d'y être avec vous, de n'écouter et de ne dire plus ce qui est vain et inutile, pour vous écouter! ô sagesse infinie! ne me parlerez-vous pas mieux que ces hommes vains? Vous me parlerez, ô amour de mon Dieu! vous m'instruirez, vous me ferez fuir la vanité et le mensonge; vous me nourrirez de vous; vous retiendrez en moi toute vaine curiosité.

FÉNELON.

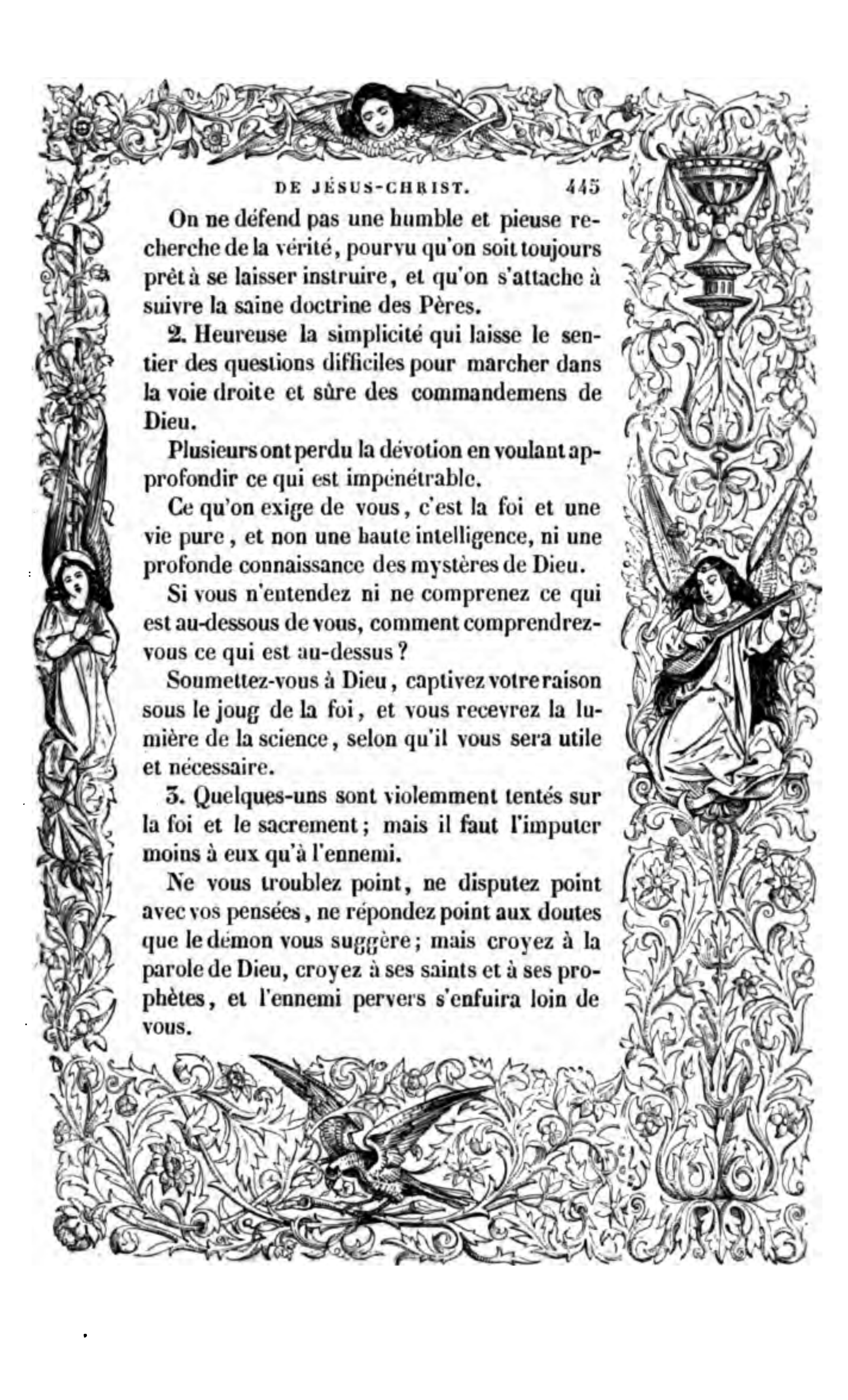
CHAPITRE XVIII.

QUE L'HOMME NE DOIT POINT SCRUTER CURIEUSEMENT LE MYSTÈRE DU SAINT-SACREMENT, MAIS QU'IL DOIT ÊTRE UN HUMBLE IMITATEUR DE JÉSUS-CHRIST EN SOUMETTANT SES SENS A LA FOI.

GARDEZ-VOUS de toute recherche curieuse et inutile sur la profondeur de ce sacrement, si vous ne voulez pas vous plonger dans un abîme de doutes.

Celui qui scrute la majesté sera opprimé par la gloire. (Prov. 25, 27).

Dieu peut faire plus que l'homme ne peut comprendre.



On ne défend pas une humble et pieuse recherche de la vérité, pourvu qu'on soit toujours prêt à se laisser instruire, et qu'on s'attache à suivre la saine doctrine des Pères.

2. Heureuse la simplicité qui laisse le sentier des questions difficiles pour marcher dans la voie droite et sûre des commandemens de Dieu.

Plusieurs ont perdu la dévotion en voulant approfondir ce qui est impénétrable.

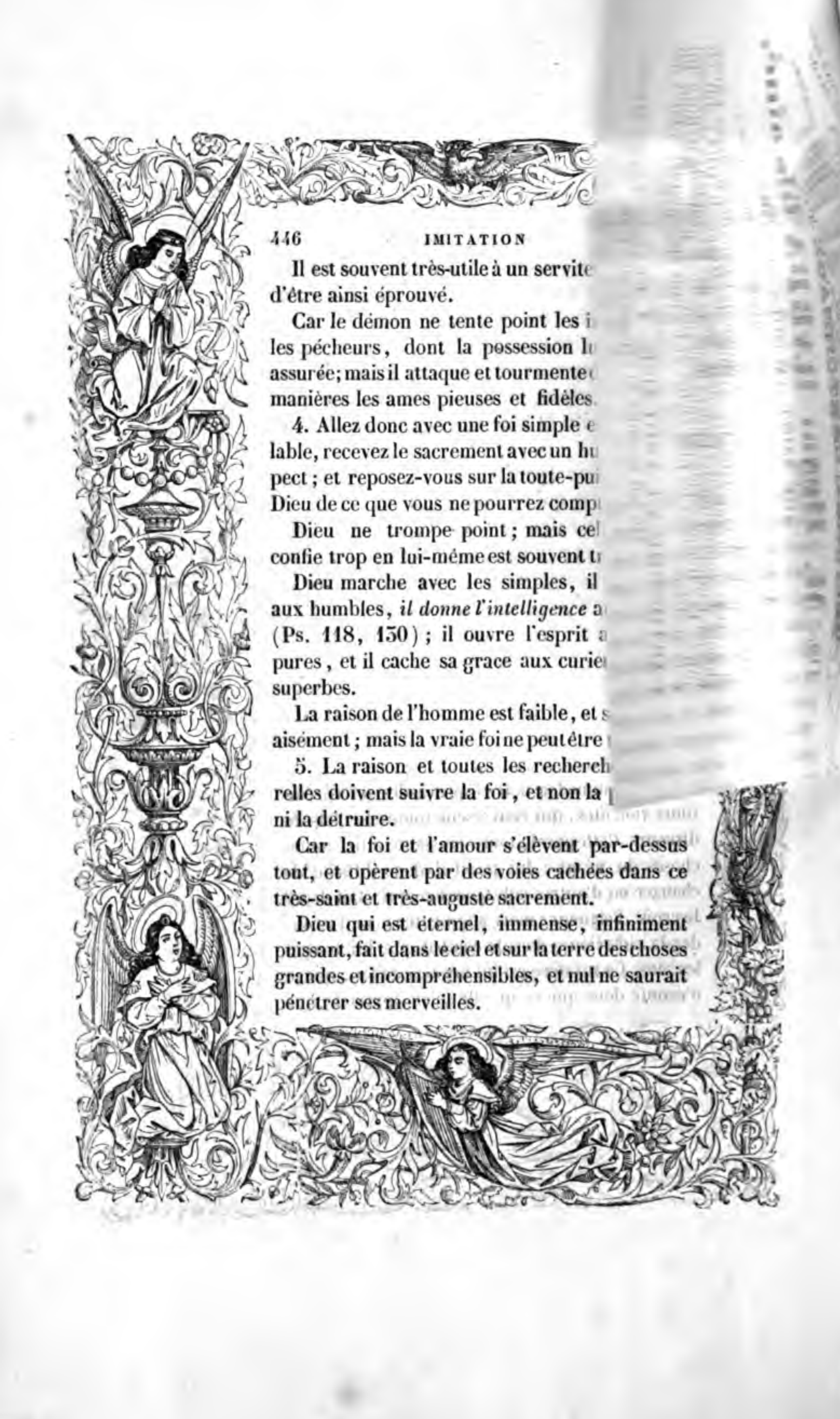
Ce qu'on exige de vous, c'est la foi et une vie pure, et non une haute intelligence, ni une profonde connaissance des mystères de Dieu.

Si vous n'entendez ni ne comprenez ce qui est au-dessous de vous, comment comprendrez-vous ce qui est au-dessus?

Soumettez-vous à Dieu, captivez votre raison sous le joug de la foi, et vous recevrez la lumière de la science, selon qu'il vous sera utile et nécessaire.

3. Quelques-uns sont violemment tentés sur la foi et le sacrement; mais il faut l'imputer moins à eux qu'à l'ennemi.

Ne vous troublez point, ne disputez point avec vos pensées, ne répondez point aux doutes que le démon vous suggère; mais croyez à la parole de Dieu, croyez à ses saints et à ses prophètes, et l'ennemi pervers s'enfuira loin de vous.



Il est souvent très-utile à un servite
d'être ainsi éprouvé.

Car le démon ne tente point les i
les pécheurs, dont la possession lu
assurée; mais il attaque et tourmente
manières les ames pieuses et fidèles.

4. Allez donc avec une foi simple e
lable, recevez le sacrement avec un hu
pect; et reposez-vous sur la toute-pui
Dieu de ce que vous ne pourrez comp

Dieu ne trompe point; mais cel
confie trop en lui-même est souvent t

Dieu marche avec les simples, il
aux humbles, *il donne l'intelligence* a
(Ps. 118, 130); il ouvre l'esprit a
pures, et il cache sa grace aux curie
superbes.

La raison de l'homme est faible, et s
aisément; mais la vraie foi ne peut être

5. La raison et toutes les recherch
relles doivent suivre la foi, et non la p
ni la détruire.

Car la foi et l'amour s'élèvent par-dessus tout, et opèrent par des voies cachées dans ce très-saint et très-auguste sacrement.

Dieu qui est éternel, immense, infiniment puissant, fait dans le ciel et sur la terre des choses grandes et incompréhensibles, et nul ne saurait pénétrer ses merveilles.

Si les œuvres de Dieu étaient telles que la raison de l'homme pût aisément les comprendre, elles ne devraient plus être appelées merveilleuses et impénétrables.

RÉFLEXION.

Il est ainsi, mon Dieu, je le crois; c'est la foi de votre Église : c'est ce qu'elle a toujours cru, appuyée sur votre parole. Car vous l'avez dit vous-même de votre bouche sacrée : *Prenez, c'est mon corps; buvez, c'est mon sang.* Je le crois; votre autorité domine sur toute la nature. Sans me mettre donc en peine comment vous exécutez ce que vous dites, je m'attache, avec votre Église, précisément à vos paroles. Celui qui fait ce qu'il veut, opère ce qu'il dit en parlant : et il vous a été plus aisé, ô Sauveur ! de forcer les lois de la nature, pour vérifier votre parole, qu'il ne nous est aisé d'accommoder notre esprit à des interprétations violentes, qui renversent toutes les lois du discours. Cette parole toute-puissante a tiré toutes choses du néant : lui serait-il donc difficile de changer en d'autres substances ce qui était déjà ? Je crois, Seigneur; mais augmentez ma foi : rendez-la victorieuse dans le combat que lui livrent les sens. Ce mystère est un mystère de foi : que je n'écoute donc que ce qu'elle m'en apprend; que

je croie, sans aucun doute, que ce qui est sur cet autel est votre corps même, que ce qui est dans le calice est votre propre sang répandu pour la rémission des péchés.

BOSSUET.



TABLE DES CHAPITRES.

(Les noms qui sont à la suite des chapitres sont ceux des auteurs des Réflexions.)

Pages.

LIVRE PREMIER.

AVIS UTILES POUR LA VIE SPIRITUELLE.

LIVRE SECOND.

AVIS POUR CONDUIRE A LA VIE INTÉRIEURE.

LIVRE TROISIÈME.

DE LA CONSOLATION INTÉRIEURE.


Fin.


Imitation
de
Jésus-Christ,
traduction
de Mr. l'Abbé Dassance,
Chanoine honoraire de Montauban.
Paris,
L. Curmer, Editeur.
M DCCC XXXVI.



APPROBATION.

HYACINTHE-LOUIS DE QUELEN, par la Miséricorde divine et la grâce du saint Siége Apostolique, Archevêque de Paris, etc.

L'Imitation de Jésus-Christ étant un livre qui, par la pureté de sa morale et les consolations qu'il présente, convient à tous les âges de la vie et à tous les rangs de la société, nous en voyons avec plaisir les traductions se multiplier. Aussi avons-nous approuvé et approuvons par les présentes la publication de celle que M. l'Abbé Dassance, vicaire-général de Montpellier, a entreprise avec notre assentiment, et de l'exactitude de laquelle nous nous sommes assuré.

Donné à Paris, sous notre seing, le sceau de nos armes et le contre-seing de notre Secrétaire, le quinze décembre mil huit cent trente-cinq.

† **HYACINTHE**, Archevêque de Paris.

Par Mandement de Monseigneur l'Archevêque de Paris,

E. Eglée,

CHAN. HON. PRO-SEC.

BREF

DE NOTRE SAINT PÈRE LE PAPE.

Dilectis, filiis canonico Dassance, et L. Curmer, Lutetiam Parisiorum.

GREGORIUS PP. XVI.

Dilecti Filii Salutem et Apostolicam Benedictionem. Accepimus libenti ac benevolo animo quod dono Nobis mittere voluistis exemplum librorum « *De Imitatione Christi,* » quos vestrum alter gallice iterum reddidit, approbante hanc interpretationem Venerabili Fratre Archiepiscopo Parisiensi, alter vero imprimi eosdem elegantibus typis varioque ornatu distingui curavit. Benedicat Deus Optimus Maximus vestris hujusmodi studiis ad promovendam magis ac magis utilissimi operis lectionem spectantibus, detque propitiùs per gratiam Filii sui Christi Jesu ut multos inde in Christiano populo pietatis fructus existat. Id Nos in humilitate cordis enixè precamur, simulque vobis, dilecti Filii, ab eodem Clementissimo Domino fausta omnia et salutaria suppliciter poscimus. Et nostræ in vos paternæ caritatis, gratique pro officio animi testem adjungimus Apostolicam benedictionem, quam vobis ipsis toto affectu impertimur.

Datum Romæ apud S.-Petrum, die 20 aprilis Anni 1836. Pontificatûs nostri anno VI.

CAROLUS VIZZARDELLI,

SSI. DI. N. ab Epistolis Latinis.

A nos chers fils, Dassance chanoine, et L. Curmer, à Paris.

GRÉGOIRE XVI, Souverain pontife,

Chers Fils, Salut et Bénédiction Apostolique. Nous avons reçu avec plaisir et bienveillance, l'hommage que vous nous avez fait d'un exemplaire de l'*Imitation de Jésus-Christ,* traduit de nouveau en français par un d'entre vous, avec approbation du vénérable frère Archevêque de Paris, et orné par l'autre de tous les embellissements de la typographie. Que le Tout-Puissant bénisse vos travaux pour favoriser de plus en plus la lecture d'un ouvrage si utile, et que par la grâce de son fils Jésus-Christ, il fasse qu'il en résulte de grands fruits de piété dans le peuple Chrétien. Nous le demandons avec instance dans l'humilité de notre cœur, et nous supplions le Seigneur, nos chers fils, qu'il daigne répandre sur vous tout ce qui peut vous être heureux et salutaire. Et en témoignage de notre affection paternelle pour vous et de notre reconnaissance, nous joignons la bénédiction apostolique que nous vous accordons de tout notre cœur.

Donné à Rome, à Saint-Pierre, le 20 avril 1836, la sixième année de notre pontificat.

CHARLES VIZZARDELLI,

Secrétaire de Sa Sainteté pour les Lettres Latines.

